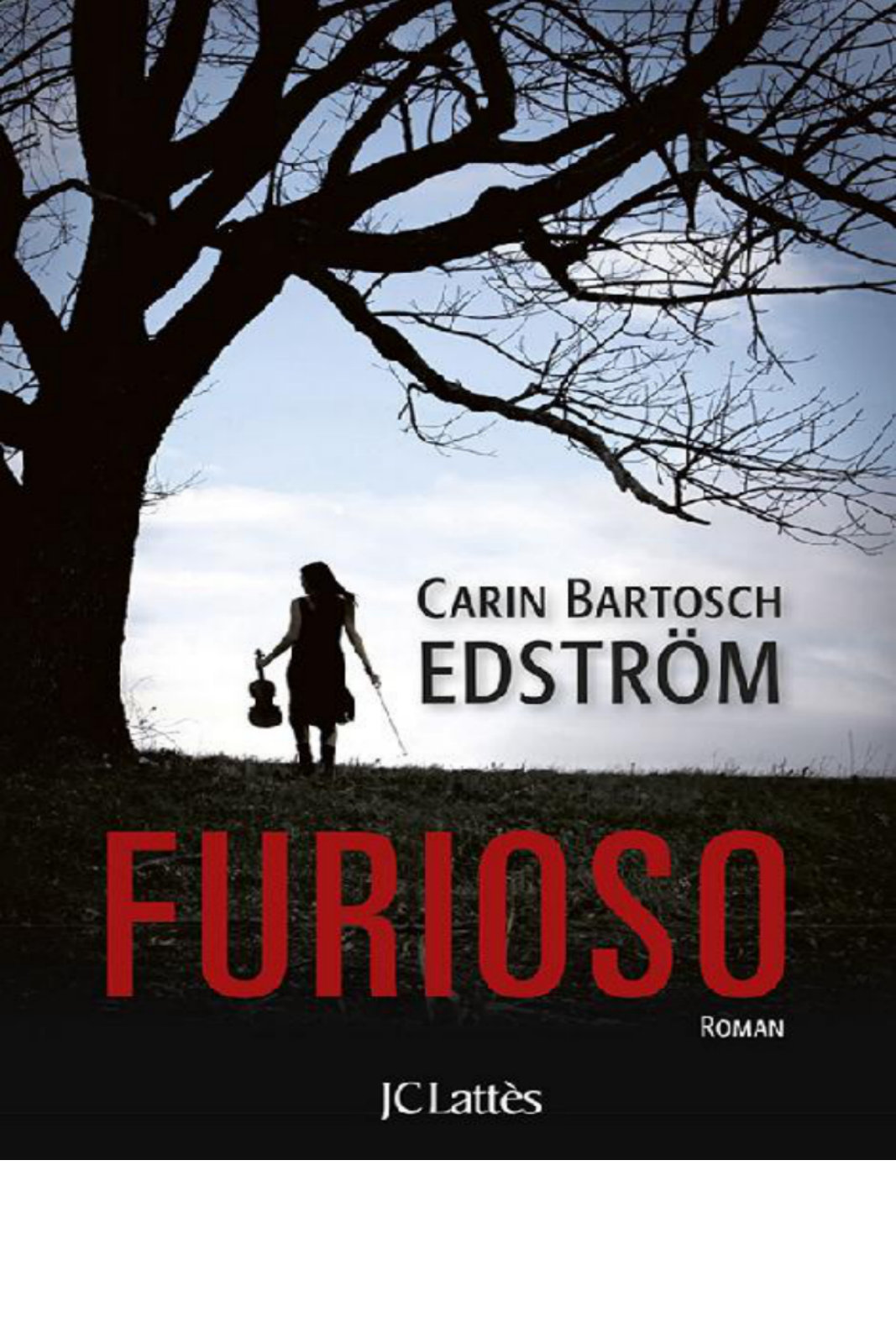


Furioso

Carin Edström Bartosch

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

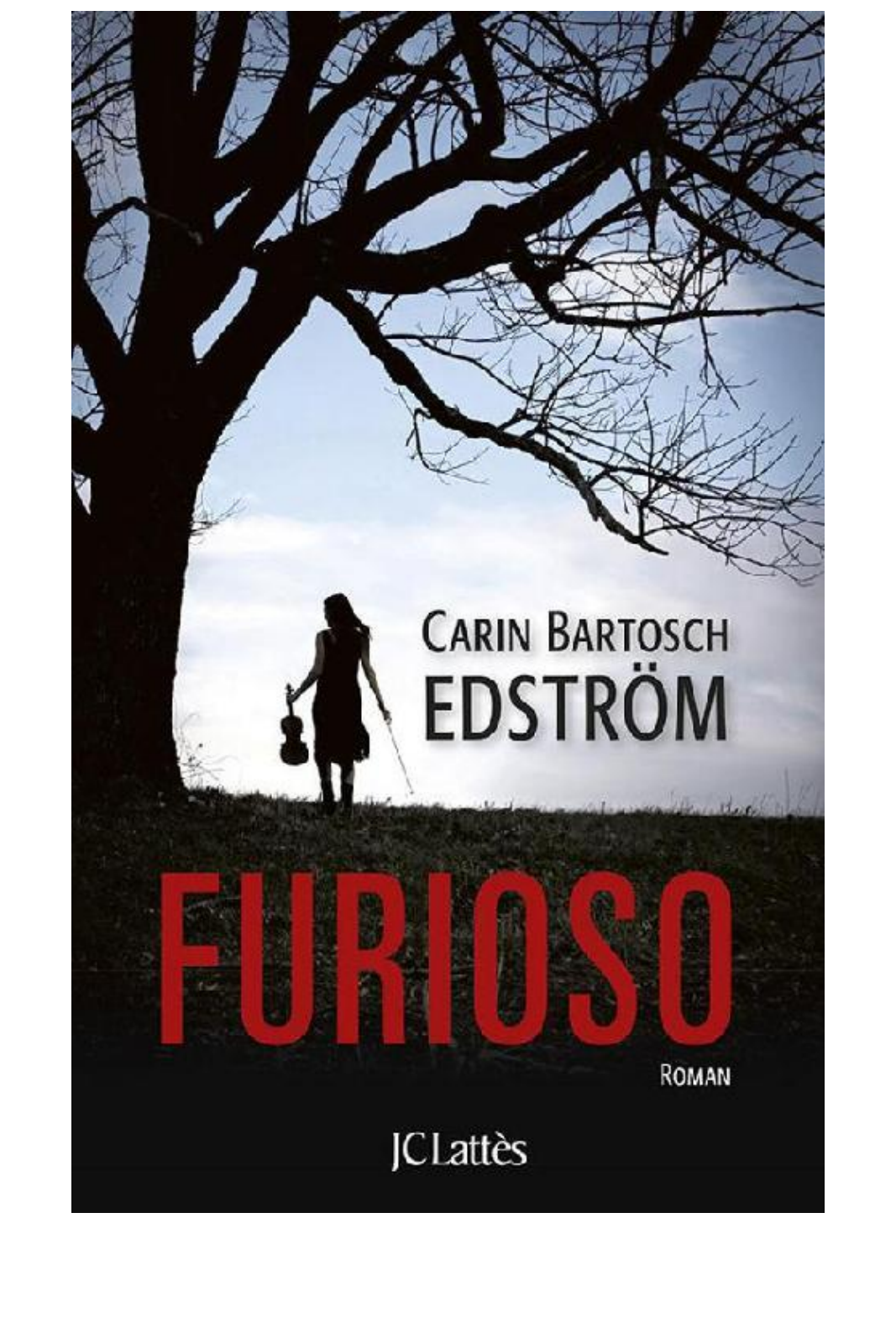


CARIN BARTOSCH
EDSTRÖM

FURIOSO

ROMAN

JCLattès



CARIN BARTOSCH
EDSTRÖM

FURIOSO

ROMAN

JCLattès

Carin Bartosch Edström

FURIOSO

Roman

*Traduit du suédois par
Frédéric Fourreau*

JCLattès

Titre de l'édition originale :

FURIOSO

Publié par Albert Bonnier Förlag, Stockholm, Suède

Maquette de couverture : Bleu T

Photo : © Stephen Carroll / Trevillion Images

Publié avec l'accord de Bonnier Group Agency, Stockholm, Suède.

© Carin Bartosch Edström, 2011. Tous droits réservés.

© 2012, éditions Jean-Claude Lattès pour la traduction française.

Première édition octobre 2012.

ISBN : 978-2-7096-4343-6

www.editions-jclattes.fr

À Gabriel

Ouverture

La nobiltà ha dipinta negli occhi l'onestà.

L'honnêteté est peinte dans les yeux de la noblesse.

Don Juan, 9, W. A. Mozart et L. da Ponte

Jeudi 10 septembre

En se promenant le long de Strandvägen, à Stockholm, ce jour-là, il eut l'impression d'accomplir un rituel. Son corps était animé par un nouveau souffle de vie et son dos avait retrouvé sa souplesse d'antan. Il se sentait désormais l'âme d'un vainqueur. Alors que le compte à rebours était lancé depuis des années, il avait enfin eu cette idée géniale. Toutefois, même si, en pratique, cela ne nécessiterait qu'un tout petit effort de sa part, du moins dans un premier temps, la suite serait autrement plus ardue à mettre en œuvre. Il lui faudrait mentir à ses proches.

Il s'y était préparé. Il avait pris les mesures nécessaires pour assurer son avenir.

Peder Armstahl avait pris conscience de son devoir dès qu'il avait été en âge de comprendre la place qu'il occupait au sein de la lignée. Il ne l'avait pas choisi, on ne lui avait même pas demandé son avis. Et, si quelqu'un lui avait demandé ce qu'il en pensait, il aurait probablement prétendu que c'était un honneur. Ce qui n'aurait rien eu de surprenant.

Mais ce devoir, qui constituait sa vraie raison de vivre, était difficile à endosser. Jusque-là, en effet, la tâche s'était révélée insurmontable.

Il avait dû se faire une raison après ses échecs répétés. Tandis que sa famille s'était gardée de tout commentaire à ce sujet. Ils auraient au moins pu faire en sorte que leurs vœux ne sonnent pas si faux à chaque nouveau baptême. N'importe quoi, même une remarque grossière, histoire de désamorcer ce malaise évident. Emily n'avait jamais cessé de le soutenir. Peut-être était-ce par égard pour elle que sa famille faisait semblant. Elle lui était demeurée fidèle et loyale. Ce qu'il admirait avant tout chez son épouse, c'était sa capacité à encaisser les revers. Cela le renforçait dans sa conviction qu'il leur montrerait un jour de quoi il était capable.

Mais, ce jour n'arrivant pas, il avait fini par perdre espoir. La déception avait cédé la place à la honte. Dès lors, il ne lui restait plus que deux solutions. Soit il continuait à s'apitoyer sur son sort, soit il prenait le taureau par les cornes.

Sa porte de salut lui était apparue au moment où il s'y attendait le moins. Il s'en souvenait dans les moindres détails. C'était au cours de l'été précédent. Alors que sa famille était partie passer les vacances à

Torekov, lui avait été retenu en ville par son travail. Puis, un vendredi après-midi au début du mois d'août, il avait pris son bateau et était allé rejoindre Louise à Svalskär, où elle séjournait seule.

Ensemble, ils avaient tondue la pelouse et repeint les bancs sous la tonnelle de lilas. Quelques planches de palissade pourries, du côté des framboisiers, avaient dû être changées, la barque tirée au sec. Il avait presque ressenti comme un luxe de pouvoir se consacrer à une chose aussi basique qu'enfoncer des clous, gratter de la peinture et arracher des mauvaises herbes. Couverts de sueur et de terre, ils avaient retiré leurs vêtements et s'étaient jetés dans la mer pour rafraîchir leurs corps fourbus. Ensuite, ils s'étaient assis au bout du ponton de baignade, une bière froide à la main, leurs jambes se balançant dans le vide. Le soleil avait déjà commencé à se coucher derrière l'île. Ses derniers rayons se reflétaient dans des tons jaunes et chauds à la surface sombre de la mer.

C'était l'une de ces envoûtantes soirées d'été qui n'existent que dans des souvenirs idéalisés, quand l'archipel de Stockholm semble être le plus bel endroit au monde. Leurs voix résonnaient sur l'eau. Les insectes virevoltaient autour de leurs bras et de leurs jambes bronzés. De temps en temps, l'un d'eux s'interrompait au milieu d'une phrase pour écraser un moustique ou pour rire. Quel moment magique ! Voilà ce qu'il avait pensé juste avant que Louise ne pose sa tête sur son épaule. Tout à coup, elle avait paru préoccupée et Peder avait aussitôt remarqué son changement d'humeur. Elle s'appêtait à lui faire une confidence. Et il était la seule personne à qui elle pouvait livrer ses sentiments les plus profonds.

Le charme de la soirée estivale s'était brusquement évanoui. En l'espace de quelques secondes, son esprit détendu s'était mis en alerte. Sur le coup, il n'avait pas saisi où elle voulait en venir. C'était tellement inattendu qu'il en était resté bouche bée. En outre, elle ne lui avait pas posé directement la question. Sa bouteille de bière poissait dans sa main moite. Il avait éclaté d'un rire convulsif, sans doute en exagérant volontairement, pour se donner un air de nonchalance. Étonnamment, Louise n'y avait pas prêté la moindre attention. Elle avait continué de parler, de plaisanter, avant de finalement passer à un autre sujet. Avec décontraction, innocence, ignorant à quel point elle le connaissait mal.

Il avait passé le reste de l'été à élaborer sa stratégie, fondée sur un savant dosage de confiance et d'encouragements. À aucun moment, cependant, il n'avait douté de lui. D'une certaine manière, la responsabilité reposait également sur Louise. Du moins veillerait-il à ce que ce soit le cas. Son intérêt personnel devait s'effacer devant son devoir. À bien y réfléchir, il était logique qu'elle soit son alliée. Et puis ce ne serait pas comme si elle n'avait jamais rien su, au contraire, elle

était parfaitement consciente des attentes qui avaient été placées en lui. Louise était d'une perspicacité rare. C'était la raison pour laquelle il ne pouvait se permettre de l'impliquer entièrement dans son projet. Parfois, il lui arrivait de songer au moment où elle découvrirait la vérité. Peut-être Louise lui tournerait-elle le dos ? Ou alors comprendrait-elle qu'il n'avait pas eu d'autre choix et lui pardonnerait-elle ?

Après tout, pour lui, ce n'était rien d'autre qu'une question de survie.

Peder passa sa main dans son épaisse chevelure blonde pour dégager son front et profiter pleinement du soleil d'automne. La chaleur lui rappelait les quelques jours qu'il avait passés sur Svalskär, pendant l'été, et lui donnait de l'assurance. Lorsqu'il sentit le boîtier en plastique qu'il portait dans la poche intérieure de son pardessus appuyer contre sa poitrine, il laissa aussitôt retomber son bras. Il ne fallait surtout pas qu'il l'écrase. Dans une autre poche, il y avait une seringue encore emballée. Il se demandait encore s'il devait la remettre à Louise. Peut-être était-ce pousser la sollicitude un peu loin ?

« Peder, vieille branche ! Qu'est-ce que tu fabriques ici ? » Comme s'il avait été surpris en train de rêvasser, il sursauta en entendant crier son nom.

D'un pas énergique, presque disgracieux et viril, elle traversa Narvavägens Allé et se faufila entre les voitures en stationnement. Son étui de violoncelle émit un bruit sourd en rebondissant sur ses épaules. Un énorme sac à dos dépassait derrière sa silhouette élancée. Peder, qui se trouvait déjà devant la porte du bâtiment, s'arrêta et s'accrocha à la rampe en fer forgé du perron. Il fallait qu'il se cramponne à quelque chose. Comment pouvait-elle être si détendue et lui si solennel ? Tandis qu'il s'efforçait de se remettre de la surprise occasionnée par cette apparition inattendue, il la salua d'un geste maladroit de la main.

Ses cheveux bouclés se balançaient sur ses épaules à chaque pas. Épanouie, souriante, débordant de jeunesse et d'énergie. Exactement telle qu'il aimait la voir. En même temps, Caroline avait quelque chose de mystérieux, d'insaisissable, un mélange de rigueur et d'exubérance qui attisait sa curiosité. Le samedi précédent, il avait assisté à son concert. Il avait volontairement choisi une place à la fois discrète et suffisamment proche de la scène pour pouvoir la reluquer tranquillement. Elle avait joué si divinement bien qu'il en avait eu le souffle coupé. À un moment, la gorge sèche, il avait soudain été pris d'une quinte de toux qu'il avait tenté d'étouffer en déglutissant. Gênée par le bruit, elle avait tourné la tête dans sa direction, mais sans le

reconnaître ni perdre sa concentration. Il avait alors entrevu ses yeux verts flamboyants sous leurs longs cils noirs. Tels les yeux d'une redoutable amazone.

Elle s'approcha de lui, elle n'était plus qu'à quelques pas de la porte. Il n'avait qu'à rester sur place et l'attendre. Ils se firent promptement la bise. Caroline sentait bon la résine.

« Après toi », l'invita-t-il en lui tenant la lourde porte.

Dans la cage d'escalier résonnait le son cristallin d'un violon, étouffé par les murs épais. La porte se referma avec fracas.

« J'ai demandé je ne sais combien de fois à Niklasson de s'occuper de cette porte », grommela Caroline en tirant sur la bretelle de son étui de violoncelle.

Sur ce, elle s'élança dans l'escalier en trotinant. Peder la suivit à quelques marches de distance. Pour avoir un meilleur point de vue sur ses fesses parfaitement moulées dans son jean et les contours de sa poitrine qu'il apercevait derrière l'étui de violoncelle et qui formaient un pli sur sa veste en cuir.

À mesure qu'ils montaient, la mélodie se faisait plus distincte. Il s'agissait de la *Sonate pour violon no 2* d'Isaÿe. Il l'avait entendue des centaines de fois, du moins en avait-il l'impression, quand Louise l'avait répétée, encore et encore, en vue d'une audition. Cela devait déjà faire près de trente ans. En entendant à nouveau les coups d'archet énergiques et les liés chargés d'émotion, il éprouva un mélange de mélancolie et de contrariété. Comme si, avec insolence, ils le remettaient à sa place.

À mi-chemin entre le deuxième et le troisième étages, Caroline commença à chercher ses clés. Elle farfouilla dans les poches de sa veste et de son jean, poussa un soupir agacé et posa son violoncelle devant la porte pour se donner une plus grande liberté de mouvement. Peder monta les dernières marches au ralenti et s'arrêta derrière elle. Il entendait son souffle accélérer sous l'effet de la frustration. Elle ne lui adressa pas le moindre regard. Était-il possible qu'elle n'ait pas remarqué la manière dont il l'observait ? Ou bien, s'en étant au contraire aperçu, tentait-elle habilement de dédramatiser pour leur éviter à tous les deux une situation embarrassante ?

Peder s'écarta avec discrétion en faisant un pas de côté. Comme il aurait souhaité qu'ils fussent suffisamment intimes pour pouvoir poser ses mains sur ses épaules et la taquiner au sujet de son caractère désordonné ! Jamais il n'aurait osé ne serait-ce qu'effleurer du bout des doigts sa nuque blanche comme du lait. Surtout pas à cet instant.

« Vous arrivez en même temps ? »

La porte s'ouvrit et une femme menue apparut dans l'embrasement avec un violon et un archet dans la main.

« Ah ! enfin, les voilà ! » s'écria Caroline en brandissant un trousseau de clés.

Elle poussa un soupir de soulagement, ramassa son violoncelle et s'engouffra dans l'appartement.

Louise s'écarta pour laisser entrer Peder qui l'embrassa au passage.

« Combien tu paries qu'elle s'est encore trompée d'heure ? dit Louise. Je lui avais pourtant bien précisé qu'elle devait rentrer à dix-neuf heures.

— Tant qu'elle ne se trompe pas de jour », plaisanta Peder en croisant le regard grave de Louise.

Dans la salle de bains, on entendit bientôt le grondement de l'eau qui remplissait la baignoire. Quand Caroline ouvrit la porte, le parfum de chewing-gum du bain moussant envahit le couloir. Le corps enroulé dans une serviette blanche, elle vint se planter à trois mètres de lui, exhibant sans la moindre gêne ses lignes pures. Peder eut du mal à dissimuler son trouble.

« Tu me fais penser à un Michel-Ange, lança-t-il sur un ton neutre, avant de s'empresse de passer un bras autour du cou de Louise.

— Quoi ? s'exclama Caroline. Tu trouves que je ressemble à une Tortue Ninja ? »

Louise pouffa de rire et appuya sa tête contre la poitrine de Peder.

« J'ai répété toute la journée, je tombe de fatigue. Ça ne vous dérange pas si je prends un bain ? demanda Caroline en observant tour à tour Louise et Peder.

— Ma chérie », commença Louise en se redressant.

Elle s'approcha de Caroline et posa ses mains sur ses hanches avant de déposer tendrement un baiser sur ses lèvres. En raison de la différence de taille, elle dut se hisser sur la pointe des pieds.

Caroline secoua la tête d'un air interrogateur.

« Quoi ?

— Tu as oublié, n'est-ce pas ? »

Malgré le ton chaleureux de la question, Caroline resta sur ses gardes et, au lieu de répondre, attendit la suite. Louise inclina la tête et fronça les sourcils, un sourire indulgent sur les lèvres.

« Allez, va prendre ton bain, j'ai encore un petit détail à régler avec Peder. »

Cette fois, elle la regarda longuement pour lui laisser le temps de retrouver la mémoire. Caroline inspira profondément et bascula la tête en arrière en fermant les yeux.

« Bon sang, j'avais complètement oublié ! » Elle regarda Louise. « Comment peut-on être si étourdi ? Je n'arrive pas à le croire ! »

À la périphérie de son champ de vision, elle vit Peder se faufiler dans le salon. Elle tira sur sa serviette pour la resserrer autour d'elle, puis croisa à nouveau le regard de Louise, débordant d'amour.

« Je file prendre mon bain. Pendant ce temps-là, débarrasse-toi de Peder, murmura-t-elle en glissant ses mains dans celles de Louise avant de les porter jusqu'à sa bouche et d'embrasser chacun de ses doigts, l'un après l'autre. J'ai envie d'être seule avec toi. »

Dans le salon, Peder s'était servi un verre de sherry qu'il avala à grandes gorgées. Il alla se poster dans le renfoncement de la fenêtre, puis se mit à manipuler d'un air pensif l'imposante chevalière qu'il portait à l'auriculaire gauche. Le parquet grinça lorsque Louise entra. Peder se retourna, vida son verre et la rejoignit.

« Je ne vais pas rester, expliqua-t-il, raccompagne-moi jusqu'à la porte. »

Une fois dans le vestibule, il fut soudain pris d'un élan de tendresse à la vue de son sourire crispé, avec ses dents irrégulières, ses canines de travers, comme les siennes, et la serra dans ses bras.

« Il faut que tu saches que je considère comme un honneur de pouvoir contribuer à ton bonheur.

— Tu es trop mignon, dit-elle en se raclant la gorge. Je te suis très reconnaissante de ce que tu fais pour moi. Mais seras-tu capable de regarder Emily dans les yeux en rentrant chez toi ?

— On en a déjà parlé, toi et moi. On était d'accord. C'est la meilleure solution pour nous tous. Ne te préoccupe pas d'Emily. J'en fais mon affaire. Ni toi ni Caroline ne devez avoir mauvaise conscience. J'ai accepté en connaissance de cause, et c'est pour toi que je le fais. Je veux t'aider de tout mon cœur. On va tisser de nouveaux liens, des liens de sang encore plus forts que ceux qui nous unissent déjà. C'est tout ce qui compte. » Louise tenta de l'interrompre, mais Peder éleva légèrement la voix. « Je sais que ce n'est pas simple, mais ce n'est pas impossible non plus. »

Elle s'étira la nuque. Il n'en fallut pas plus pour émouvoir Peder.

« Qu'est-ce qui ne va pas, Luss ? » demanda-t-il d'un ton brutal.

Il posa rapidement sa main sur son épaule pour la convaincre de ses bonnes intentions et sentit que quelque chose la tracassait.

« Rien, rien... » Elle esquissa un sourire, mais les sentiments les plus divers se bousculaient dans son esprit. Elle porta machinalement la main à sa gorge et se gratta à l'endroit de la cicatrice brunâtre que des années de pratique du violon avaient laissée sur sa peau. Comme pour se rassurer en se raccrochant à quelque chose de familier. « Je ne sais plus très bien où j'en suis, c'est tout. Ma vie va s'en trouver totalement bouleversée. C'est une décision que je ne peux pas me permettre de prendre à la légère. Il y a tant en jeu.

— Bien sûr.

— Je me pose des tas de questions. Suis-je réellement digne d'un tel bonheur ? Est-ce que je le mérite vraiment ?

— Évidemment, que tu le mérites, Luss. Tu mérites d'être heureuse. »

En percevant une pointe d'entêtement dans sa voix, il fut parcouru d'un frisson à la mesure de ses propres desseins. Étaient-ils trop manifestes ? Les doutes de Louise l'inquiétaient. Depuis le début, il avait pris soin de choisir chacun de ses mots avec une extrême minutie, il avait fait de son mieux pour ne pas éveiller ses soupçons. Il l'avait laissée venir elle-même après l'avoir patiemment ferrée, au moyen d'une plaisanterie *a priori* anodine, dissimulant en réalité une proposition indécente. Elle n'avait pas besoin de savoir qu'il avait prévu chacune des étapes suivantes. Du moins, pas tant qu'il n'aurait pas jugé que le moment était venu. Ce coup était trop gros pour qu'il le laisse filer entre ses doigts.

« Je me sens un peu... » Louise croisa les bras et baissa les yeux. « Comment dire ? Surtout, ne te méprends pas, mais je me sens un peu mise de côté.

— Mise de côté ? Au contraire, tu as un rôle central dans cette affaire. Ne l'oublie pas. Sans toi, rien n'est possible. Tu le sais, hein ? »

Ce mensonge contenait une once de vérité. Mais il ne pouvait s'empêcher de se justifier devant elle. Il avait besoin de soulager sa conscience.

Émue par ses paroles, Louise ouvrit soudain les yeux en grand pour sécher les larmes qui menaçaient de jaillir.

« Mon petit Peder, chuchota-t-elle avant de s'éclaircir la voix. Que deviendrais-je sans toi ? »

Cette fois, la coupe était pleine. Il ne supportait pas ces effusions de sentimentalisme. Alors, il plongea sa main droite dans la poche intérieure de sa veste et en tira le boîtier qu'il avait apporté avec lui.

« Tiens, dit-il en le lui tendant. Voici le petit... Gottfried.

— Gottfried ? s'exclama-t-elle en éclatant de rire. J'avais plutôt pensé à Leonore.

— On ne sait jamais, tu auras peut-être les deux », rétorqua-t-il en déposant un baiser sur son front avant de disparaître par la porte.

Il régnait dans la salle de bains une chaleur moite et lourde. Les bulles scintillantes s'étaient dispersées sur le pourtour de la baignoire. Caroline était allongée, la tête sous l'eau, immobile, les mains sur la poitrine, tels les vieux gisants de l'église de Riddarholm. Ses cheveux bouclés flottaient avec légèreté autour de sa tête, à la surface de l'eau, comme des tentacules de méduse. Son poulx commençait à battre dans

ses tempes, mais elle résista, bien qu'elle eût l'impression que ses poumons étaient sur le point d'exploser. Enfin, elle entendit la porte d'entrée se refermer. Aussitôt, elle redressa la tête et avala l'air à pleins poumons. L'eau déborda et s'abattit en cascade sur le sol de la salle de bains.

Vendredi 2 octobre

Caroline dormait toujours d'un sommeil profond et paisible. C'était le seul moment de la journée où elle parvenait à échapper à l'hyperactivité qui l'animait perpétuellement. Louise, toujours la première à se réveiller, avait pris l'habitude de mettre à profit ce moment de quiétude pour la contempler. Au bout d'un an de vie commune, il lui arrivait encore de s'étonner de la chance inouïe qu'elle avait d'être avec cette femme qui, par sa beauté, surpassait de loin toutes les autres qu'elle avait aimées.

Elle écarta délicatement une mèche de cheveux qui était tombée devant les yeux de Caroline. Celle-ci remua les lèvres, comme si elle s'apprêtait à dire quelque chose, mais sombra à nouveau. Louise observa les lignes pures de son profil. On dirait une madone assoupie, pensa-t-elle. Soudain, elle fut submergée par ses sentiments et une larme coula le long de sa joue avant d'atterrir sur son oreiller. Elle aurait souhaité que cet instant dure une éternité. Cet instant de bonheur intense.

Comme si Caroline percevait l'émotion de Louise même dans ses rêves, elle commença à émerger. Lentement. Une légère panique matinale l'assaillit au moment où elle ouvrit les yeux, mais se dissipa dès que Louise lui caressa la joue du bout des doigts.

Caroline entendit un bruissement de papier froissé près de ses oreilles et tourna la tête pour voir de quoi il s'agissait. Un paquet long et fin était posé sur son oreiller, paré d'un joli ruban brillant. Elle leva les yeux sur Louise et fut surprise devant son expression d'impatience presque enfantine.

Caroline se saisit du paquet et se redressa.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » Elle avait du mal à cacher son excitation. « Ce n'est pourtant pas mon anniversaire !

— Non », admit Louise.

Caroline se mordilla la lèvre supérieure et tira sur le ruban soyeux tout en observant Louise du coin de l'œil.

« J'espère que tu n'as pas fait de folie, Luss ? dit-elle d'un ton de reproche mêlé d'espoir.

— Ouvre le paquet.

— Est-ce que c'est le bracelet que je t'avais montré ?

— Ouvre. »

Caroline déchira le papier à la hâte et en extirpa une petite boîte. Elle s'était attendue à pousser un cri de joie, mais resta bouche bée en découvrant de quoi il s'agissait. Louise s'allongea sur le dos en l'attirant à elle.

« Surprise, hein ? » lui murmura-t-elle à l'oreille.

Caroline arborait toujours son sourire, mais ses lèvres s'étaient mises à frémir. Elle déglutit.

« Allez, dépêche-toi ! Je meurs d'impatience ! »

Louise relâcha son étreinte et se leva. En deux temps, trois mouvements, elle passa ses pantoufles, enfila sa robe de chambre et disparut dans la cuisine.

Caroline regardait le plafond. À bout de forces, bien qu'à peine réveillée. C'était comme si son corps avait été collé au matelas. Sans la moindre conviction, elle fit une tentative pour se lever et parvint à glisser ses jambes hors du lit. Mais son courage ne tarda pas à lui faire défaut, de sorte qu'elle demeura allongée encore un moment avant de s'asseoir enfin. Elle éprouva aussitôt une sensation de malaise. Alors, elle sut.

« Comment ça va ? » lui cria Louise depuis la cuisine.

Caroline sentit son diaphragme se contracter et se précipita dans la salle de bains. Au moment même où elle saisissait la poignée de la porte, les sucs gastriques jaillirent. Les jambes flageolantes, elle se retourna et s'écroula sur la cuvette des toilettes, haletante. Soudain, son cerveau embrumé perçut le pas de Louise qui approchait. Avec une rapidité foudroyante, elle se jeta sur la porte et tourna le verrou.

« Juste un instant », dit Caroline d'un ton aussi détendu que possible.

Elle entendait le bas de la robe de chambre de Louise frotter contre la porte.

« Ma chérie... » La voix de Louise était inquiète et suppliante. « Tout va bien, là-dedans ? »

Cette fois, elle ne pouvait plus reculer. D'un geste mécanique, elle déchira la boîte, sortit le test de grossesse, en retira le capuchon, le plaça sous le jet d'urine, et remplaça le capuchon. Puis, sans même jeter un œil au test, elle le balança sur le meuble du lavabo.

Au bout de quelques instants, elle déverrouilla la porte et la poussa. Elle s'ouvrit au ralenti. Louise se tenait là, la tête appuyée contre le chambranle. Elles se dévisagèrent longuement, jusqu'à ce que Louise finisse par rompre le silence.

« Alors, qu'est-ce que ça donne ? »

Caroline recula de quelques pas dans la salle de bains. Louise

s'approcha du lavabo et saisit le test qu'elle leva devant la lampe du miroir pour l'observer minutieusement.

« Je vois quelque chose », annonça Louise. Caroline posa immédiatement ses coudes sur ses épaules et se mit à observer avec elle la bandelette. Une amorce de trait s'était formée sur le bord gauche. Soudain, juste en face, une seconde bande apparut sous leurs yeux, d'abord floue. Puis la couleur s'intensifia peu à peu jusqu'à ce que les deux traits se rejoignent pour former une ligne limpide et distincte, comme un point d'exclamation écarlate.

Louise laissa éclater sa joie. Elle se mit à hurler de bonheur et exécuta en sautillant une étrange danse de victoire puis s'immobilisa en face de Caroline. En découvrant le visage livide de sa compagne, elle se calma aussitôt et, avec un sourire indulgent, la prit dans ses bras. Elle la serra tendrement jusqu'à ce qu'elle sente le corps de Caroline se détendre.

« Mon amour, je vois bien que tu es bouleversée. C'est tellement fantastique, ce qui nous arrive. Tellement merveilleux et inconcevable à la fois. Alors, ça fait un choc. C'est normal, murmura Louise. Allonge-toi et repose-toi pendant que je prépare le repas. Laisse-moi prendre soin de toi. Tout va bien se passer. Il n'est pas si tard, je vais te conduire à ta répétition. »

Caroline retourna dans la chambre et s'effondra sur le lit comme une masse. Alors qu'elle était allongée là, le regard rivé sur le plafond, son corps lui sembla étrangement léger. Comme si la nouvelle qu'elle venait d'apprendre ne la concernait pas outre mesure. Elle était incapable de réfléchir. C'était à peine si elle se souvenait que, quelques minutes plus tôt, le cœur battant, elle avait scruté le résultat du test de grossesse.

Le parfum de pain fraîchement grillé et de thé envahit la chambre, mais ces émanations délicieuses ne suffirent pas à la tirer de sa torpeur. Caroline resta couchée, totalement inerte. Les premiers rayons du soleil baignaient la pièce dans une atmosphère printanière. Doucement, elle commença à recouvrer ses esprits.

C'est une bonne nouvelle, pensa-t-elle. Une merveilleuse nouvelle. C'est celle que nous attendions. De la cuisine lui parvenait le marmonnement excité de Louise entrecoupé de rires enjoués. Elle parlait au téléphone.

Caroline glissa sa main le long de son ventre pour en reconnaître chaque bosse, chaque courbe. Elle tenta de se représenter un ventre gonflé là où, de part et d'autre de son nombril, s'étendait un vallon dominé par les arêtes de son bassin. En fermant les yeux, elle vit une petite fille aux cheveux bouclés courir vers sa maman en lui tendant un bouquet de fleurs, sous les applaudissements d'un public en liesse

et ému, sous le regard bienveillant de Louise qui les observait depuis les coulisses.

Leur petite fille. Cela ne manquerait pas de faire scandale dans la haute société, mais elle n'en avait cure.

Chargées de bagages et du violoncelle, elles descendaient l'escalier. Louise avait insisté pour porter le sac de voyage de Caroline qui était plein à craquer. Pour le refermer, la jeune femme avait été obligée de s'asseoir dessus avant de pouvoir tirer sur la fermeture Éclair. C'étaient ses tenues de concert qui prenaient le plus de place. Elle en avait emporté quatre car elle ne tenait pas à apparaître deux soirs avec la même.

« Doucement, doucement. Ménage ton corps et évite les secousses pour l'instant », lui recommanda Louise.

Caroline pouffa de rire et appuya sa tête contre l'épaule de Louise qui passa le sac dans son autre main pour pouvoir la prendre par la taille.

Un secret. Elle portait un petit secret, tout au fond de son corps ! Au moment d'ouvrir la lourde porte d'entrée, la poignée lui glissa des mains. Elle fit un mouvement brusque pour la rattraper avant qu'elle ne se referme, mais ce fut cette fois son sac à main qui lui échappa.

Encombrée comme elle l'était, Louise ne remarqua pas que Caroline s'était penchée pour ramasser son sac et tendit le bras pour retenir la porte qui se referma brutalement sur sa main.

Tout alla très vite. En entendant crier Louise, Caroline se redressa brusquement et lui asséna involontairement un coup de tête terrible dans le menton. Son hurlement de douleur résonna dans toute la cage d'escalier, tandis que Caroline avait tout le mal du monde à réprimer un rire nerveux.

Louise leva sa main droite devant son visage terrifié en sautillant sur place et constata que son annulaire et son majeur étaient entaillés et que sa peau avait déjà commencé à s'étirer sous l'effet de la tuméfaction. Malgré ces signes inquiétants, elle était encore loin de s'imaginer l'ampleur des dégâts.

« Non, c'est pas vrai, haleta-t-elle, c'est pas vrai ! »

Se tordant de douleur, elle passa précautionneusement sa main droite sur ses doigts meurtris, avant de la retirer aussitôt, comme s'ils étaient bouillants.

La peau de ses phalanges était maintenant toute tendue, ce qui donnait à ses doigts l'aspect de petites saucisses. La bouche grande ouverte, elle tenta de les plier mais cela ne fit qu'amplifier la douleur. Malgré toute sa volonté, elle était incapable de toucher ses phalanges. Louise ferma les yeux, les rouvrit et laissa retomber sa main. Sa

mâchoire inférieure pendait toujours et un mince filet de bave s'échappait de sa bouche béante. Elle la referma, en proie à une profonde confusion. Son visage était paralysé par la stupeur. Du plat de sa main valide, elle essuya d'un air absent la salive qui coulait le long de son menton.

Caroline l'observait, les bras ballants. Son regard faisait des allers-retours entre la main et les yeux de Louise. Sur le coup, elle ne sut quoi dire et se mit à agiter les mains dans tous les sens dans une tentative pour combler le silence.

« Est-ce qu'il faut que j'appelle une ambulance ? » finit-elle par lâcher.

Louise rejeta brusquement la tête en arrière et regarda brièvement le plafond. Jamais on ne leur enverrait une ambulance pour deux malheureux doigts amochés, mais elle aurait cependant besoin des soins des meilleurs spécialistes du pays. Les paupières frémissantes, elle cligna des yeux d'agacement.

« Conduis-moi aux urgences ! Tout de suite ! »

La Spitfire rouge de Louise était garée près de la Maison de la Radio, à une dizaine de minutes à pied. Il était impossible de trouver une place dans Narvavägen. Quant au parking souterrain de la résidence, il était en travaux. Caroline partit chercher la voiture. Elle avait besoin de prendre l'air. Seule. Ce n'est qu'une fois au volant, quand elle enclencha la marche arrière, qu'elle prit conscience du prochain problème auquel elles auraient à faire face. En le bourrant un peu, elles parviendraient sans doute à faire entrer son sac de voyage dans le coffre minuscule, mais, le cabriolet sportif n'ayant que deux places, Louise serait obligée de voyager avec le violoncelle entre les jambes. Celle-ci y avait déjà songé et secoua la tête d'un air de déception quand Caroline se gara sur le trottoir devant leur porte.

« Tu pourrais peut-être laisser ton violoncelle à la maison et repasser le chercher plus tard ?

— Je pars en tournée ! Tu le sais très bien. Et je veux emporter toutes mes affaires maintenant pour ne plus avoir à y penser. Déjà qu'il va falloir que j'appelle pour décaler ma répétition. Ils vont devoir commencer sans moi.

— O.K., Caroline, fais comme tu veux. Moi, je prends un taxi.

— Non, c'est moi qui te conduis. J'y tiens. Allez, cesse de faire ta mauvaise tête. »

Avec mille précautions et en serrant les dents, Louise passa une jambe de chaque côté de l'encombrant violoncelle en tendant la main en l'air pour éviter de se cogner. Quand elles démarrèrent, un silence pesant régnait dans la voiture. Caroline conduisait avec la tête enfoncée dans les épaules. De temps en temps, elle jetait des regards

angoissés à sa passagère. Louise, immobile, la main roide, geignait pour manifester son mécontentement d'être obligée de pencher la tête d'un côté ou de l'autre de l'étui du violoncelle pour voir la route.

Une fois à l'hôpital, Caroline se gara devant l'entrée des urgences pour y déposer Louise.

« Mais ouvre-moi donc la porte ! Comment veux-tu que je sorte avec ton violoncelle entre les jambes ? » pesta Louise.

La jeune femme se rua hors de la voiture, mais oublia de mettre au point mort, si bien que la voiture cala en faisant un bond en avant. Louise poussa un juron sans quitter sa main des yeux. Une ambulance qui arrivait à toute allure dut piler pour ne pas écraser Caroline alors qu'elle contournait la voiture par l'arrière. Complètement paniquée, elle s'arrêta net sans savoir si elle devait retourner démarrer la voiture ou aider Louise à sortir. Mais celle-ci avait déjà ouvert sa portière et s'employait à s'extirper de son siège. Caroline chercha à capter son regard, mais Louise tourna la tête.

« Je me débrouille, je me débrouille. Laisse la voiture où tu pourras et dépêche-toi de me rejoindre ! »

L'ambulance klaxonna et Caroline se jeta sur le siège conducteur. La portière passager claqua. Des larmes plein les yeux, elle démarra sur les chapeaux de roue. Dans le rétroviseur, elle vit Louise se diriger vers l'entrée des urgences en serrant les dents.

Lorsque Caroline, bien plus tard, franchit la porte coulissante, Louise se trouvait devant le guichet des admissions. Sa voix résonnait dans toute la salle d'attente. L'infirmière derrière la vitre avait beau essayer de l'interrompre, chacune de ses tentatives était aussitôt étouffée dans l'œuf par une Louise sur la défensive. Caroline ralentit le pas.

« Savez-vous qui je suis ? hurla Louise. Je me contrefous que vous soyez en sous-effectifs. J'exige d'être examinée par un chirurgien sur-le-champ. Je veux passer des radios, vous m'entendez ? Immédiatement. J'ai deux doigts cassés et il est possible que je ne puisse plus jamais rejouer de violon de ma vie. Alors, maintenant, vous allez appeler un chirurgien spécialiste de la main si vous ne voulez pas que je vous colle un procès aux fesses. »

Les yeux marron de l'infirmière lancèrent des éclairs, mais elle ne céda pas à la provocation. Ce n'était certainement pas la première fois qu'elle était confrontée à ce genre d'énergumène. Au lieu de cela, elle reprit ses explications, d'une voix lente et intelligible :

« Veuillez remplir ce formulaire et me le rapporter avec une pièce d'identité. Le médecin va vous recevoir dès que possible.

— Et comment voulez-vous que je remplisse ce formulaire avec des doigts cassés, bordel ? » Louise soupira bruyamment et se retourna

pour solliciter le soutien des autres patients, mais ne rencontra que des visages fermés.

Soudain, elle repéra Caroline et la héla aussitôt.

« Appelle Helena et dis-lui que je demande à être vue directement par un spécialiste ! »

Caroline tenta de se faire toute petite pour échapper aux regards. On ne se comporte pas de cette façon dans une salle d'attente d'hôpital sans passer immédiatement pour un parasite bouffi d'orgueil, elle le savait.

Elle prit le bras droit de Louise sous le sien et la conduisit vers un canapé. Louise se laissa emmener de mauvaise grâce.

« Assieds-toi là, je vais voir ce que je peux faire.

— Tu pourrais déjà commencer par m'aider à remplir ce papier sans lequel les pauvres gens qui souffrent le martyre ne peuvent se faire soigner. Ensuite, appelle ta sœur. Helena va régler ça. »

Avec l'application d'une maman dévouée, Caroline entreprit de remplir le formulaire. En tirant sur une anse du sac Kelly de Louise pour récupérer son permis de conduire dans son portefeuille, elle aperçut un sachet en plastique marqué NK1 au fond du sac. Il contenait un petit béret basque en laine rouge qui portait encore son étiquette.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » s'exclama-t-elle en brandissant le béret. Louise se contenta d'y jeter un rapide coup d'œil, mais ne répondit pas. « Est-ce que tu as déjà commencé à acheter des vêtements d'enfant ? »

Caroline secoua la tête avant d'enfourer à nouveau le béret dans le sac à main. Agacée, elle attrapa le formulaire d'un geste brusque et le remplit en appuyant si fort sur son stylo que les lettres s'imprimèrent en relief. En arrivant au numéro de sécurité sociale, elle se trompa trois fois de suite et finit par traverser le papier à force de repasser sur les chiffres.

Alors qu'elle s'apprêtait à sortir son téléphone, Caroline entendit un claquement sonore en provenance du guichet des admissions. Elle leva les yeux et vit l'infirmière lui indiquer un panneau représentant un mobile barré d'une croix.

« Je sors l'appeler, annonça-t-elle à Louise. Tu gardes un œil sur mon violoncelle ?

— Parce qu'il faut en plus que je surveille tes affaires ? Tu t'imagines peut-être que je vais l'emporter avec moi dans la salle d'examen ? »

Caroline poussa un soupir et saisit l'étui de son instrument.

« Laisse-le ici ! protesta Louise. On ne va pas te le voler. Allez, sors

passer ton coup de fil. »

Sans répondre, elle tourna les talons et s'éloigna d'un pas bruyant. En passant devant le guichet, elle déposa nonchalamment le formulaire.

Le téléphone contre l'oreille, Caroline observait Louise à travers la paroi vitrée. Elle éprouva tout à coup une immense fatigue. Sa compagne était assise là, tenant sa main en l'air de manière théâtrale, éclopée et pitoyable. Ce renversement du rapport des forces ne faisait pas que l'agacer, il la dégoûtait.

Louise était tellement obsédée par son propre malheur qu'elle ne remarqua le retour de Caroline que lorsque son corps élançé vint projeter une ombre sur son visage.

« Tu l'as eue ?

— Oui, répondit Caroline, elle va appeler un professeur du service de chirurgie. Il passera aux urgences dès qu'il le pourra.

— Ça m'étonnerait qu'Helena arrive à quelque chose. Ici, on peut poireauter des heures sans que personne daigne lever le petit doigt. Vivent les hôpitaux suédois ! »

Louise ferma les yeux. Cette fois, elle avait peur. Elle qui n'avait jamais peur de rien. Cette faiblesse inattendue lui faisait perdre tous ses moyens. D'un autre côté, elle était rassurée de constater qu'elle parvenait plus ou moins à se maîtriser au milieu de la tourmente. Car cela était bien la pire chose qui lui fût jamais arrivé. Non pas que sa vie eût toujours été un long fleuve tranquille. Au contraire, elle avait dû affronter de nombreuses épreuves, tant dans le cadre professionnel que privé. Elle était en effet fille unique et sa famille particulièrement exigeante. Pourtant, elle était toujours parvenue à surmonter toutes les difficultés qu'elle avait rencontrées jusque-là. Comme si elle avait hérité d'une faculté génétique à analyser, agir et avancer. Cette fois, en revanche, c'était différent. Toute sa carrière professionnelle acquise au prix de nombreuses années d'efforts et de sacrifices risquait de s'effondrer à cause de deux malheureux doigts cassés.

« Caro, qu'est-ce que je vais devenir ? » Ces paroles avaient jailli d'elles-mêmes hors de sa bouche, mais elle n'avait plus le courage de garder sa carapace. Elle pouvait compter sur Caroline, elle lui donnerait la force de se relever. « Imagine que je ne puisse plus jamais jouer de violon ? Bon Dieu, Caroline, je n'ose même pas y penser. »

La jeune femme avait sorti ses partitions de Haydn et répétait dans sa tête. Avec les mains, elle mimait discrètement les coups d'archet et les déplacements de ses doigts sur le manche pour sentir la musique. Elle était tellement concentrée qu'elle n'entendit pas que Louise lui parlait.

« Hé ho ! Il y a quelqu'un ? » lança Louise en élevant la voix.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? Tu n'as même pas encore passé de radio, marmonna-t-elle distraitement avant de se replonger dans ses partitions. Une chose à la fois. »

Bien que ce fût dit avec sollicitude, Louise répliqua aussitôt.

« Mais, ma chère petite, comment peux-tu être si naïve ? Tu t'imagines que tout va s'arranger tout seul ? Je me démène jour et nuit pour joindre les deux bouts. Puis il suffit que je me coince la main dans une putain de porte pour que tout s'effondre comme un château de cartes.

— Ce n'est pas une raison pour t'en prendre à moi.

— Est-ce qu'Helena t'a dit dans combien de temps il serait là, le médecin ? »

Caroline se contenta de hausser les épaules sans cesser de répéter.

« Puisque c'est comme ça ! poursuivit Louise avec une énergie renouvelée, presque agressive. J'appelle Raoul. Il faut qu'il vienne. Je ne vois pas d'autre solution. Et je sais qu'il n'hésitera pas à le faire pour moi, s'il est libre. Je l'ai sorti tellement de fois du pétrin en le remplaçant au pied levé. »

Caroline poussa un grognement.

« Ne me dis pas que tu vas demander à ce connard prétentieux... »

Louise la coupa immédiatement.

« Ça suffit ! Tu ne vas pas recommencer. Tu fais ça juste pour me faire du mal ? Tu ne le connais même pas et j'en ai assez que tu me contredises chaque fois que je parle de lui. C'est encore... une de tes idées fixes ! Combien de fois as-tu eu l'occasion de parler avec lui, en réalité ? Deux fois, trois fois ? J'ai du mal à comprendre ce que tu reproches à Raoul.

— C'est un obsédé qui passe son temps à reluquer mes décolletés. Pourquoi est-ce qu'il n'a jamais fait l'effort de venir me parler ?

— Tout le monde ne peut pas être à tes pieds, Caroline. Et, si tu ne portais pas des tenues aussi aguichantes, peut-être qu'il s'intéresserait davantage à ta personnalité. »

Caroline referma brusquement son livret de partitions et fusilla Louise du regard.

« Où est-ce que tu veux en venir ? »

Louise ferma les yeux et secoua la tête.

« Je l'appelle. Point final. »

Caroline se renversa brutalement contre le dossier de sa chaise et poussa un gros soupir.

« Caroline, reprit Louise avec impatience, le moment est mal choisi. Si Raoul peut jouer, ça me soulagera d'un lourd fardeau. Sois

raisonnable. Fais-le pour moi. Et pour toi. Tu as tant de choses à apprendre de lui. C'est un violoniste hors pair capable de dynamiser notre quatuor. Vois ça comme une chance, je t'en prie. »

Caroline ne répondit pas. Elle détourna la tête et croisa les bras. Louise voulut poser sa main droite sur sa cuisse, mais parvint seulement à se cogner les doigts. La douleur fut tellement intense qu'elle en eut le souffle coupé.

« Putain, qu'est-ce que ça fait mal ! » Les mots jaillirent machinalement de sa gorge. « Tu ne pouvais pas tenir correctement la porte ? »

Caroline bomba le torse.

« Quoi ? Comme si c'était ma faute ! »

Louise se raidit et murmura entre ses dents serrées :

« Pour l'amour du ciel, Caroline, parle moins fort, s'il te plaît ! »

Mais les regards dans la salle d'attente s'étaient déjà tous braqués sur elles, guettant pieusement la prochaine réplique.

Louise prit les choses en main sans attendre. Elle leur rendit leurs regards, les dévisageant à tour de rôle jusqu'à ce qu'ils baissent les yeux. Puis elle s'étira la nuque et s'adressa à Caroline d'une voix mesurée :

« Maîtrise-toi, maintenant, je ne veux pas de scène en public. »

Caroline ouvrit grand la bouche de manière théâtrale et se tourna d'un coup vers Louise.

« Quoi ? Tu ne veux pas de scène en public ? Merde ! Et qui s'est donnée en spectacle, tout à l'heure, en se prenant le bec avec la dame des admissions ? C'est moi, peut-être ? Arrête un peu de projeter, je ne sais plus comment on dit... en tout cas, arrête de tout le temps rejeter la faute sur moi. »

Elle secoua la tête, si bien que ses boucles brunes battirent l'air, et remarqua avec une certaine satisfaction que Louise faisait profil bas.

« Allez, c'est fini, ça suffit, tempéra celle-ci en se penchant sur Caroline, avant de poursuivre à voix basse. Mon amour, ce n'est pas la peine de faire un scandale. C'est toi qui as raison. Une chose à la fois. Pensons plutôt à toutes les belles choses qui nous attendent. Même si ma carrière est terminée... »

Sa voix flancha soudain et ses paupières frémirent. Elle déglutit bruyamment. Puis, posant sa main meurtrie sur celle de Caroline, elle reprit avec tendresse :

« Même si je ne rejoue jamais plus, nous avons tellement de raisons d'être heureuses. Tu portes un bébé dans ton ventre. Est-ce que tu comprends ? Nous allons bientôt former une famille. Tu vas devenir maman, Caro. Tu vas connaître l'expérience la plus extraordinaire qui

soit. Donner la vie. Je dois avouer que je t'envie un peu pour ça. Je n'ai jamais vécu de grossesse. Alors peu importe si tout ne se passe pas exactement comme nous l'avions prévu. Les tournées mondiales sont largement surfaites. Les chambres d'hôtel et les salles de concert se ressemblent toutes, qu'on soit à Berlin ou à Los Angeles. Pour ma part, j'ai eu la joie d'interpréter du Beethoven, alors que pourrais-je exiger de plus ? Maintenant, nous devons nous concentrer sur une chose à la fois. Comme tu l'as dit. »

L'espace d'un instant, Louise oublia sa main, mais Caroline ne l'écoutait déjà plus. Dans ses oreilles, les mots s'écoulaient en un flot incompréhensible.

Lorsqu'elle entendit un médecin appeler son nom, Louise se redressa brusquement, se rappelant tout à coup pourquoi elle était là.

« C'est pas trop tôt ! Il faut que je passe une radio immédiatement ! »

Le charme de leur moment d'intimité s'était envolé. De nouveau hors d'elle, Louise se saisit de son sac et emboîta le pas au médecin sans un mot pour Caroline, qui la regarda s'éloigner d'un air absent.

La jeune femme inspira profondément. Soudain, sa tête se mit à tourner et un frisson glacial traversa son corps. Elle prit son ventre à deux mains et entortilla ses doigts dans un pan de sa veste. Elle était incapable de contenir plus longtemps la crise de claustrophobie qui couvait en elle. Elle sentit son sang cogner de plus en plus fort dans ses tempes et elle ne tarda pas à entendre son pouls bourdonner dans son crâne.

Elle se leva d'un coup, chargea son violoncelle sur ses épaules et se rua hors de la salle d'attente. Son souffle frénétique lui brûlait la gorge à chaque inspiration. Caroline se dirigea vers le hall principal et le kiosque, où elle s'acheta trois barres chocolatées pour le prix de deux qu'elle dévora gloutonnement.

Comme c'était prévisible, elle se sentit bientôt mal et se précipita dans les toilettes les plus proches. Dans la confusion, elle avait oublié qu'elle portait son instrument sur son dos et cogna l'étui contre le miroir quand elle se pencha au-dessus du lavabo pour vomir. Elle passa quelques minutes à reprendre son souffle et à rassembler ses forces, une main appuyée contre le mur carrelé.

C'est alors que son téléphone bipa dans sa poche. Les mains mouillées, elle le sortit. Un SMS de Louise. Caroline fixa des yeux l'écran sur lequel les gouttes d'eau, telles des loupes miniatures, déformaient les caractères.

« Deux fractures. Doigts immobilisés plusieurs mois. Concert à Hambourg toujours envisageable. Où es-tu ? »

Elle lut le message plusieurs fois avant de ranger son portable sans

avoir pris la peine de répondre. Pourquoi Louise lui parlait-elle de son concert de Hambourg maintenant ? Ne venait-elle pas de lui dire qu'elle souhaitait qu'elles se concentrent sur le présent ? Au lieu de cela, la première chose à laquelle elle pensait, c'était de partir jouer le concerto pour violon d'Alban Berg pour la cinquantième fois, un concerto qui, en réalité, lui avait toujours déplu. En outre, elle ne s'entendait pas avec le chef d'orchestre et, la dernière fois qu'elle s'était rendue à Hambourg, on lui avait réservé une chambre juste au-dessus du bar de l'hôtel, si bien qu'elle n'avait pu fermer l'œil de la nuit. Or ses doigts cassés lui fournissaient désormais d'une bonne excuse pour se soustraire à cet engagement encombrant. Alors pourquoi sa carrière était-elle devenue tout à coup si essentielle ? Pendant que Louise se produirait devant son public, *elle* se goinfrerait de chocolat sur son canapé, en regardant la télé, le ventre gonflé. Tout son corps gonflerait, ses doigts, ses pieds, elle deviendrait grosse et son visage boursoufflé... Réduite à l'immobilité et au désespoir par un bébé qui la ferait exploser de l'intérieur.

Un léger mal de crâne se déclara à l'arrière de sa tête. D'un pas chancelant, elle se dirigea vers la sortie pour prendre l'air. Ses talons claquaient contre le sol et le vacarme empirait son humeur déjà maussade. Son champ de vision commença à se rétrécir pour ne plus former qu'un tunnel bordé d'anneaux éblouissants. Son poulx battait à tout rompre. Elle força l'allure. En passant la porte, elle fut accueillie par un courant d'air. L'afflux brutal d'oxygène provoqua une nouvelle vague de vertiges, si bien qu'elle dut s'accrocher à un poteau pour ne pas perdre l'équilibre.

« Merde, merde, merde... »

Deux gardiens la dévisagèrent d'un air étrange en passant devant elle et elle comprit alors qu'elle pensait tout haut.

Son téléphone sonna. Elle le tira de son sac. C'était Helena. Avant même que sa sœur n'ait eu le temps de placer un mot, Caroline craqua et s'écria :

« Il faut que tu m'aides, Helena ! Je t'en supplie ! J'en peux plus. Promets-moi que tu m'aideras !

— Qu'est-ce qu'il t'est encore arrivé ?

— En plus, c'est ce maudit Raoul qui va jouer sur notre disque à la place de Louise ! »

Sœur Majken frappa brièvement à la porte et entra sans y avoir été invitée.

« Qu'est-ce que vous attendez pour prendre un patient ? La salle d'attente est bondée et il n'y a même plus une chaise de libre.

— Je vous interdis d'entrer directement dans mon bureau sans mon

autorisation ! »

L'infirmière s'empourpra. Elle colla son menton contre sa poitrine et se reprit aussitôt.

« Qu'est-ce qui vous prend de me parler sur ce ton ? Comment voulez-vous que je fasse mon travail si vous refusez de faire le vôtre ? »

Sur ce, elle ressortit en claquant la porte derrière elle.

Helena s'affaissa sur sa chaise, se passa la main devant les yeux et s'efforça de respirer profondément pour faire retomber sa colère. Elle tremblait un peu plus à chaque nouvelle inspiration. Elle se mit à taper frénétiquement du poing sur son bureau, avec une telle force que son porte-crayon finit par se renverser, puis elle balaya d'un revers du bras une pile de dossiers. Les feuilles ondoyèrent dans l'air avant de se répandre sur le sol.

Elle était épuisée. La conversation qu'elle venait d'avoir avec Caroline lui trottait toujours dans la tête. Elle avait été tellement déconcertée par les révélations de sa sœur qu'elle avait accepté ses exigences sans s'accorder le temps de réfléchir aux risques qu'elle prenait. Maintenant, il était trop tard pour reculer. Du Caroline tout craché. Aucune limite.

Helena se tourna machinalement vers son ordinateur et se connecta à la pharmacie en ligne. Elle allait devoir parcourir minutieusement toute une liste de médicaments. Contrôler la posologie et les effets secondaires éventuels. Elle connaissait certains d'entre eux. Elle avait par exemple prescrit du Voltaren et du Dexofen des centaines de fois. Quant au Cytotec, c'était un médicament contre les ulcères de l'estomac auquel ils avaient fréquemment recours, à la clinique. D'autres, en revanche, lui étaient totalement inconnus. De plus, avec le cocktail de médicaments que Caroline ingérait déjà au quotidien, les risques d'interactions étaient particulièrement élevés. Alors qu'elle s'appropriait à entrer les informations de Caroline sur le site, on frappa à nouveau à la porte. Elle sursauta et s'empressa de refermer la fenêtre Internet.

« Helena ? » C'était son chef de service.

Sœur Majken est encore allée moucharder, pensa Helena en réfléchissant à la manière dont elle allait se justifier. Tandis que les pensées s'entrechoquaient dans son esprit, elle se recoiffa et se passa un coup de rouge à lèvres. Puis elle se leva et alla ouvrir. L'homme qui se tenait devant sa porte était un sexagénaire fatigué qui portait une blouse blanche et un badge de travers. Ses poches étaient pleines à craquer de carnets d'ordonnances, de stylos et de stéthoscopes.

« Tu sais quoi ? commença-t-elle, consciente d'avoir fauté. J'ai lutté toute la matinée, mais là, je n'en peux plus. Je crois que j'ai attrapé la

gastro qui sévit en ce moment dans l'école de mes enfants. Ils ramènent toutes sortes de bactéries à la maison. »

Elle tira lentement une mèche rebelle derrière son oreille et fronça les sourcils. Son supérieur la considéra avec indulgence, pencha la tête et dit :

« Dans ce cas, je pense que tu ferais mieux de rentrer chez toi te reposer.

— Tu as raison, c'est sans doute plus raisonnable, approuva Helena en esquissant un sourire inquiet. Où va-t-on si les médecins se mettent à contaminer leurs patients ? »

Elle ravala son sourire dès qu'elle eut refermé la porte, puis retourna s'asseoir. Mais son esprit était en proie à la confusion. Pour se remettre les idées en place, elle commença par ramasser les papiers éparpillés sur le sol, releva son agrafeuse et ses stylos et rangea son bureau avec sa minutie habituelle. Sur ce, elle se reconnecta à Internet. Elle éprouvait un certain malaise à l'idée de prescrire des médicaments dont elle ne connaissait que vaguement les effets indésirables. Pour sa sœur, qui plus est. Bien sûr, il lui était arrivé de fournir des antibiotiques et des médicaments contre la toux à sa famille, mais, cette fois, il s'agissait de tout autre chose. En tant que médecin, elle commettait une grave faute professionnelle. Pour tenter de se convaincre, elle répétait sans cesse dans sa tête que cela ne regardait que Caroline, en fin de compte. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était lui fournir une ordonnance en croisant les doigts pour qu'il n'y ait pas de graves complications susceptibles de mettre sa vie en danger. En même temps, bien qu'elle refusât de l'admettre, elle se réjouissait de constater que les choses étaient en train de prendre la direction qu'elle avait toujours souhaitée au fond d'elle. Et qu'elle allait avoir, pour une fois, la possibilité de remettre Louise à sa place.

Dès qu'elle arriva chez elle, elle se rendit dans la pièce qui lui servait de bureau et sortit ses partitions de Stenhammar. Elle tendit la mèche de son archet, puis coinça son alto entre sa mâchoire et son épaule. La cicatrice qu'elle portait à la gorge était douloureuse chaque fois qu'elle mettait l'instrument en place. Des années après sa sortie du Conservatoire supérieur de musique, elle avait gardé cette peau rugueuse caractéristique des violonistes professionnels. Désormais, elle n'avait plus le temps de s'entraîner chaque jour. Ses doigts étaient secs et raides. Je commence à me faire vieille ! pensa-t-elle. Bien qu'elle sût qu'un échauffement en douceur lui permettrait de s'assouplir les doigts, elle ne put s'empêcher de s'attaquer directement aux passages les plus techniques. Ses cheveux coupés au carré se balançaient au rythme de son archet et ses doigts. Encore et encore, elle enchaîna les martelés et les liés, mais rien n'y fit, c'était pire à chaque fois. Elle eut

beau insister, elle n'était jamais satisfaite du résultat qu'elle considérait comme une insulte à la musique. Bientôt, ses doigts commencèrent à souffrir de crampes et ses épaules à se raidir. Elle laissa éclater sa déception en poussant une longue suite de jurons. Pourtant, elle s'obstina, humidifia son archet et changea de phrasé pour tenter de donner de la vie à sa musique. Pendant deux heures, elle persévéra, bien que cela sonnât faux à ses oreilles. Soudain, la sonnerie de son téléphone retentit. En constatant que c'était Louise, elle hésita et laissa sonner deux, trois fois avant de se décider à décrocher.

« Helena, ça y est, j'ai résolu notre problème, lui annonça Louise d'emblée.

— Comment vas-tu, ma pauvre ? » Helena grimaça en entendant ce ton mielleux qui ne lui ressemblait pas. « Est-ce que mon ancien professeur a pu t'aider ? Il m'a promis qu'il descendrait aux urgences pour s'occuper de ton cas personnellement. Quand je lui ai précisé qui tu étais, il m'a dit qu'il allait demander à un interne d'assurer les consultations à sa place pour le restant de la matinée afin de pouvoir examiner tes doigts.

— J'ai passé des radios et on m'a posé une attelle. Apparemment, je devrais pouvoir recommencer à jouer du violon dans quelques mois, ce qui fait que je n'ai pas encore tiré un trait définitif sur mon concert de Hambourg. Avec un peu de chance, je serai à nouveau d'attaque d'ici là. En attendant, ce qui compte, c'est notre disque. »

Helena s'étira. Il restait de l'espoir, du moins semblait-il.

« Oublie le disque. On reprendra les enregistrements quand tu seras rétablie.

— Ah ça non, sûrement pas ! Il ne faut surtout pas les remettre à plus tard, sans quoi le disque ne sera jamais prêt à temps pour notre tournée estivale. Puisque je ne peux pas jouer moi-même, je superviserai avec Jan. Si je peux entamer le travail de montage tout de suite après, on gagnera un temps précieux. »

Helena déglutit, laissant la suite évidente de leur conversation en suspens. Elle pensait déjà à sa réplique.

« Maintenant, écoute-moi ! reprit Louise. J'ai appelé Raoul pour lui proposer de prendre ma place et il a accepté. Je dois lui faxer les partitions dans la soirée. Je sais qu'il a interprété la *Sixième* de Stenhammar, même si ça fait un bail. De toute façon, je lui fais confiance, il est capable de jouer n'importe quel morceau. »

Bien qu'Helena s'y fût préparée, ses épaules tressaillirent au moment où elle entendit Louise prononcer son nom.

« Raoul. Génial !

— Oui, c'est fantastique, n'est-ce pas ? Apparemment, il avait juste

des cours au programme, cette semaine-là, mais il va les décaler. Quelle chance incroyable ! Tu te rends compte ? »

Comme Helena ne lui répondait pas, elle enchaîna :

« Bon, je sais à quoi tu penses et j'en ai d'ailleurs déjà parlé avec Anna. Ça ne lui pose aucun problème. Il faut dire que leur histoire remonte à une vingtaine d'années, il y a prescription. Et tu sais quoi ? J'ai même eu l'impression qu'elle se réjouissait à l'idée de travailler avec Raoul. Et puis il me remplacera juste le temps de l'enregistrement. Je serai de retour pour notre tournée estivale. Maintenant qu'il ne nous reste plus qu'un morceau à enregistrer, il serait idiot de ne pas aller jusqu'au bout. Le disque sortira sous le nom du quatuor, Furioso, avec Raoul en invité vedette sur le dernier morceau. Alors, qu'est-ce que ça change ? Je suis même convaincue que ça va nous faire un énorme coup de pub d'avoir le nom de Raoul Liebeskind sur notre pochette.

— Excellent, Louise. Excellent. Ce sera une super expérience de jouer avec Raoul. C'est un violoniste incomparable qui ne pourra qu'apporter un plus à notre quatuor. » Cette fois, elle avait atteint la limite. Elle ne pourrait pas continuer à jouer la comédie plus longtemps sans risquer de sombrer dans l'hystérie. Elle dut se maîtriser pour passer au second sujet sensible tout en ayant l'air de poser une simple question de courtoisie. « Et comment va Caroline ?

— Oui, euh... » Louise eut un ricanement nerveux. « Caro est d'humeur massacrante, aujourd'hui. Mais ça n'a rien de surprenant. »

Helena eut un frisson.

« Ah bon ?

— Elle est partie en tournée. Trois concerts en Scanie, puis un au Danemark. C'est la première fois qu'elle interprète le *Concerto no 2 pour violoncelle* de Haydn et, évidemment, ça la rend un peu nerveuse. » Louise éclata de rire. « Ah ! j'ai l'habitude. Je connais ma Caroline. »

Ce fut seulement après avoir raccroché qu'elle s'apaisa réellement. Elle resta immobile un instant, avec le téléphone plaqué contre l'épaule. Non, pensa Helena, il était évident que Louise ne connaissait pas du tout sa Caroline.

Machinalement, elle se dirigea vers l'escalier de la cave et descendit se chercher une bouteille de chablis. Le tire-bouchon se trouvait à sa place habituelle, derrière une vieille cagette en bois. En revanche, elle ne trouva pas de verre. Elle en gardait toujours deux ou trois dans la cave, mais, la dernière fois qu'elle avait bu en cachette, elle avait manifestement oublié de les redescendre après les avoir lavés. Sans ambages, elle déboucha la bouteille et porta le goulot directement à ses lèvres, en tendant l'oreille à l'affût de Martin ou des enfants. Le vin

coula dans son gosier, trop frais pour qu'elle en savoure le goût. Mais cela n'avait pas d'importance. L'arrière-goût sec et vivifiant que l'alcool laissa dans la bouche quand elle écarta la bouteille suffit à lui fournir l'assurance d'une détente imminente. Elle se laissa glisser le long du mur jusqu'au sol froid. Elle resta assise là, le menton sur les genoux et le front contre la bouteille.

Raoul. Pourquoi lui ? De tous les violonistes du monde, il avait fallu qu'elle fasse appel à Raoul. Bien sûr, elle ne pouvait pas reprocher son choix à Louise. N'importe quel musicien se serait senti honoré de jouer avec lui. Quant à elle, elle n'aurait rien pu rêver de pire.

Leur dernière rencontre remontait à la fin du mois d'août. Elle s'était rendue à New York pour représenter sa clinique lors d'une conférence. Ou, plus exactement, cette conférence lui avait servi d'alibi pour rejoindre Raoul à New York. Pendant six longs mois, elle avait attendu fébrilement ce moment. Elle souhaitait le voir pour faire avec lui le point sur leur relation vieille de vingt-cinq ans.

Certes, au début, cela avait été terriblement excitant d'entretenir une liaison secrète avec Raoul Liebeskind. Le violoniste prodige. À l'époque où il était devenu célèbre, à l'âge de dix-huit ans, il avait été élu par le magazine *Elle* parmi les dix musiciens les plus sexy de la planète, à côté de rock stars reconnues. Tout le monde savait qui il était, mais personne ne savait qu'elle avait couché avec lui. Qu'elle l'avait couvert de baisers, qu'elle avait serré son corps en sueur contre le sien. L'excitation et la jouissance qu'elle éprouvait à chacune de leurs retrouvailles surpassaient de loin tout ce qu'elle avait vécu jusque-là, ou ce qu'elle pouvait s'imaginer vivre un jour. À peine avait-elle quitté leur hôtel qu'il lui manquait déjà.

Helena avait fait sa connaissance à l'époque où elle avait rejoint le quatuor Furioso en tant qu'altiste. Louise et Raoul étaient déjà des amis inséparables et il profitait de ses fréquents passages en Suède pour assister à leurs concerts. Il était alors fraîchement diplômé de Juilliard. Aussi, lorsque Louise avait intégré l'école à son tour pour y suivre une formation de deux ans, c'était tout naturellement qu'il lui avait proposé de partager avec lui son appartement de Manhattan que des cousins new-yorkais avaient mis à sa disposition. Anna elle-même y avait séjourné quelque temps. Raoul et elle avaient été officiellement en couple pendant une bonne année, mais avaient fini par se séparer après avoir été brièvement fiancés. Anna était déjà rentrée en Suède quand Helena avait passé une soirée en tête à tête avec Raoul à New York. Après un dîner bien arrosé au restaurant, ils avaient couché ensemble, avec plus ou moins de réussite. À peine rhabillé, Raoul lui avait annoncé qu'il ne souhaitait pas se lancer dans une nouvelle relation, au prétexte que sa rupture avec Anna était encore trop fraîche. Quant à Helena, elle avait été bien trop bouleversée pour

savoir ce qu'elle éprouvait réellement. La carrière de Raoul venait de prendre son envol et monopolisait tout son temps et toute son énergie. En revanche, il n'était pas opposé à une petite partie de jambes en l'air sans contraintes, de temps en temps. C'est ainsi qu'avait débuté leur histoire.

À la suite de cette aventure, Helena ne l'avait pas revu pendant cinq ans et était peu à peu parvenue à l'effacer de sa mémoire. Entre-temps, elle avait rencontré Martin Andermyr. C'était au mariage de son cousin. Il lui avait été présenté comme l'un des meilleurs amis de la mariée et on les avait placés à la même table. Et ce placement, qui n'avait rien d'anodin, avait finalement atteint son objectif, à savoir rapprocher les deux séduisants célibataires. Martin avait tout du beau gosse adepte de sport de voile. Grand, blond, les cheveux en pétard, le teint halé, le sourire Colgate. Même ses dents irrégulières ajoutaient à son charme. Il était aussi sexy dans ses shorts délavés par le sel et le soleil qu'en costume Armani. Une femme distinguée et intellectuelle telle qu'Helena avait tout pour devenir l'épouse idéale du P-DG d'Andermyr Investments. Six mois plus tard, ils se fiançaient à la Barbade, sous l'eau et en tenue de plongée. Ensuite, il y avait eu le mariage au château d'Yxtaholm, le quatre pièces d'Östermalm, puis la maison bourgeoise de Djursholm quand Helena était tombée enceinte de Johanna. Cinq années de reconstruction sentimentale, de stabilisation profondément désirée et d'ascension sociale.

Puis, contre toute attente, elle avait fini par se jeter à nouveau dans les bras de Raoul lors d'une fête chez Louise. Il était de passage à Stockholm après avoir donné un concert à Helsinki. À cette époque, il venait juste de rencontrer Joy, qui, quelques mois plus tard, allait devenir sa troisième femme. Mais Joy menait une carrière de flûtiste, aussi n'avait-elle ni le temps ni l'envie de suivre son mari en tournée. Quant à Martin, il était resté à la maison avec la petite Johanna et avait passé la soirée à regarder un match de football à la télé.

Sur le coup, Helena s'était montrée sûre d'elle, arborant fièrement à la main gauche son alliance sertie de diamants, persuadée de ne plus éprouver le moindre sentiment pour Raoul. Pour le provoquer, elle avait flirté avec deux élèves de Louise qui étaient tout heureux de participer à cette soirée mondaine. Raoul l'avait d'abord observée de loin, depuis l'autre bout du salon. Alors que tous buvaient ses paroles et voulaient l'approcher, Helena ne lui avait pas prêté un seul regard. Cette attitude dédaigneuse avait fini par réveiller son instinct de chasseur. Il s'était alors approché et avait tenté de s'immiscer dans leur conversation en adressant quelques bons mots aux deux jeunes violonistes. Les commentaires acerbes qu'Helena lui avait lancés pour le moucher n'avaient fait que la rendre encore plus attirante aux yeux de ses deux admirateurs. Ils riaient à tout ce qu'elle disait et ne

cachaient plus leur joie d'avoir capté l'intérêt de deux personnes aussi fantastiques. Helena rayonnait, pleine d'humour, de piquant et de charme. Peu à peu, Raoul s'était mis à glisser quelques allusions dont elle seule pouvait saisir le sens et auxquelles elle répondait de manière non moins ambiguë. Derrière ce rideau de fumée destiné à égarer les deux jeunes gens, Helena et Raoul s'étaient ainsi accordés en secret sur la façon dont ils finiraient la soirée. Elle avait quitté la fête avant lui et s'était rendue directement dans sa chambre d'hôtel, où il l'avait rejointe vingt minutes plus tard.

Elle n'était repartie qu'à six heures le lendemain matin, épuisée mais fraîchement douchée, et était rentrée à Djursholm en taxi.

C'est ainsi que tout avait recommencé. Désormais, ils se voyaient plusieurs fois par an. Helena s'arrangeait pour assister à des conférences là où Raoul donnait des concerts, tandis que lui rendait plus fréquemment visite à sa famille à Stockholm. L'été, Louise invitait Raoul sur son île de Svalskär, où Helena séjournait également quelque temps, de préférence sans Martin et les enfants. La remise à bois, le sauna près du ponton, l'atelier, la salle de bains, le grenier... ce n'étaient pas les coins discrets qui manquaient pour abriter les ébats de deux amants.

Au bout d'un certain temps, la routine et les cachotteries avaient fini par laisser des traces. Alors qu'Helena rêvait en permanence du moment où ils se sépareraient de leurs époux respectifs pour enfin former officiellement un couple, Raoul s'était peu à peu laissé gagner par la lassitude. Il était de plus en plus rarement à l'initiative de leurs retrouvailles et Helena avait bien senti le vent tourner, bien qu'elle refusât de l'admettre. Aucun d'entre eux n'avait jamais défini clairement le cadre de leur relation. Depuis le début, il n'avait été question que d'une liaison moderne et libre, avant tout fondée sur le sexe. Quand elle analysait la situation, de son point de vue de femme rationnelle – puisque c'était ainsi qu'elle se définissait elle-même –, elle parvenait à se convaincre qu'elle avait tout pour être comblée, avec un mariage réussi avec Martin d'un côté et une aventure extraconjugale de l'autre. Toutefois, ce raisonnement se heurtait sans cesse au même constat : elle aimait Raoul. Et, tout ce qu'elle attendait, c'était qu'il lui dise un jour qu'il l'aimait lui aussi pour pouvoir enfin lui avouer les sentiments qu'elle éprouvait pour lui. Car il existait un certain nombre de règles tacites entre eux. Ne jamais dire « Je t'aime » ni « Tu me manques ». En certaines occasions, elle avait la sensation que ces paroles tant désirées, mais cependant interdites, flottaient dans l'air. Mais, en général, elle s'efforçait plutôt d'ignorer la souffrance que lui causait leur situation. Le pire, c'était la honte qu'elle ressentait chaque fois qu'elle rentrait chez elle après l'une de leurs escapades. Quand elle se glissait dans la chambre de Johanna

afin de la border et qu'elle ramassait son nounours sur le sol pour le poser près de sa tête, sur son oreiller. Quand elle s'asseyait sur le bord du lit de David pour caresser ses boucles brunes et l'embrasser sur la joue avant de fuir pour éviter que ses larmes ne le réveillent en tombant sur sa peau. Combien de temps encore pourrait-elle supporter le regard bienveillant de Martin quand il lui demandait si la conférence avait été intéressante ? Sa mauvaise conscience était sur le point de déborder.

Et si seulement il ne s'était agi que de sexe, elle aurait pu mettre un terme à cette relation. Mais il y avait plus. Un soupçon qui s'était éveillé quelques années plus tôt et qui n'avait cessé de croître avec le temps. Peut-être était-ce le fruit de son imagination ? Peut-être était-ce la conséquence de ce sentiment permanent de culpabilité qu'elle éprouvait ?

C'est dans ces conditions qu'elle avait réservé un vol pour New York avec la ferme intention de confronter une bonne fois pour toutes Raoul à la réalité, du moins à ce qu'elle estimait être la réalité.

Après que Raoul avait annulé leur rendez-vous à deux reprises en prétextant une grippe, ils s'étaient enfin retrouvés dans un café. Là, il avait commencé par lui expliquer qu'il devait se rendre à une répétition et qu'il n'avait pour cette raison que vingt minutes à lui accorder. D'humeur renfrognée et taciturne, il l'avait embrassée froidement, comme il l'aurait fait avec une collègue de travail. De son côté, Helena avait séché sa conférence de la matinée pour le voir. Elle avait passé un temps fou, dans sa chambre d'hôtel, à choisir la tenue qu'elle porterait avant de finalement descendre chez Bloomingdale's s'acheter une robe Donna Karan à plus de mille dollars. Raoul, quant à lui, portait un jean ample et un vieux T-shirt délavé. Helena s'était efforcée de paraître aussi détendue et spontanée que possible tandis qu'elle lui récitait son discours appris par cœur.

« Il faut qu'on parle sérieusement. La situation n'est pas simple, mais j'espère que nous arriverons à trouver une solution qui nous conviendra à tous les deux. »

Le mobile de Raoul s'était alors mis à sonner et il n'avait pas hésité à le sortir de sa poche pour répondre. Helena avait assisté en silence à sa soudaine métamorphose. Il arborait désormais une mine joyeuse et ne semblait plus du tout souffrir de sa grippe. Il riait et plaisantait, ses yeux pétillaient. À un moment, il avait regardé Helena droit dans les yeux, comme si elle avait participé à sa conversation téléphonique. Elle s'était contentée d'esquisser un sourire et de faire semblant de partager sa bonne humeur.

Au bout de cinq bonnes minutes, il avait fini par raccrocher.

« Désolé... » Revigoré par sa conversation téléphonique, il l'avait

gratifiée d'un sourire charmeur. « Qu'est-ce que tu voulais me dire ? »

Helena avait dégluti avant de reprendre :

« Comment aborder ce sujet ? Même si nous n'avons jamais vécu ensemble, je crois avoir appris à très bien te connaître, malgré tout, au cours de ces années. Nous avons beaucoup de points communs, mais également un certain nombre de petites manies et d'idées que nous n'avons jamais partagées et que nous ne partagerons certainement jamais. Et puis, il y a le reste, le plus compliqué. Ta femme et Martin. Et mes enfants. On ne peut pas continuer comme ça. J'ai besoin d'être fixée. »

Elle avait baissé le regard sur sa tasse de café et s'était mise à tapoter sur la table avec sa cuiller. Elle n'osait pas le regarder dans les yeux. Puis, lorsqu'elle avait relevé le regard, elle avait constaté avec stupeur qu'il était en train de taper un SMS tout en fredonnant pour combler le silence. En remarquant qu'elle s'était tue, il avait pressé le bouton « envoi ». Seulement alors, il l'avait regardée dans les yeux. Helena avait totalement perdu le fil et l'observait, bouche bée. Puis elle avait dégluti et s'était écriée :

« Qu'est-ce que tu fais ? Tu envoies des SMS pendant que je te parle de nous ? »

Raoul avait froncé les sourcils d'un air interrogateur, comme s'il ne comprenait pas.

« De nous ? Comment ça, de nous ? »

Helena avait senti le rouge lui monter aux joues.

« Oui, de nous. Enfin, c'est pourtant clair. Qu'est-ce que tu croyais ? Pourquoi suis-je là, d'après toi ? »

Elle avait aussitôt regretté de lui avoir ouvert son cœur de façon si maladroite. Raoul paraissait embarrassé. Helena était ébranlée. Cela avait mal commencé et n'avait cessé d'empirer.

« Ça ne peut plus continuer comme ça, tenta-t-elle, tu pourrais au moins avoir la décence de reconnaître qu'on a eu une relation. On s'est vus aussi souvent qu'on a pu pour partager ensemble un moment d'... »

Le mot qui était resté sur ses lèvres était « amour ». Au moment de le prononcer, elle avait remarqué que Raoul s'était déjà fermé. Il ne l'écoutait plus. Ce qu'elle lui aurait dit à partir de cet instant-là n'aurait rien pu y changer. Elle aurait pu crier et l'injurier, mais il était trop tard.

Sa mine joyeuse avait disparu. Il la regardait désormais d'un air de pitié mêlée de malaise.

« Helena, Helena... »

La tête penchée, il lui avait souri par en dessous, un peu comme

quand on console un enfant. Face au mutisme d'Helena, il était parti d'un rire sarcastique et avait basculé la tête en arrière, sans la lâcher du regard. De ses beaux yeux qui faisaient qu'on lui pardonnait tout. Il avait beau être odieux, elle était incapable de lui balancer à la figure qu'il n'était qu'un salaud d'égoïste. Après tout, si les événements avaient pris cette tournure, c'était aussi sa faute à elle. Au moins autant qu'à lui. Car c'était elle qui, volontairement, au cours de toutes ces années, lui avait caché la véritable nature de ses sentiments. Lui avait-il jamais menti ? Non, il avait toujours joué cartes sur table, alors qu'elle avait refusé de n'être plus qu'un chapitre clos de la vie de Raoul. Une vieille idylle, une maîtresse parmi d'autres. Rien de plus. Elle n'avait jamais été et ne serait jamais autre chose. Pourquoi ne s'était-elle pas retirée avec dignité plutôt que de se placer dans cette position humiliante et de prendre le risque de perdre tout ce qu'elle avait ? Tout cela uniquement parce qu'elle voulait croire en sa bonté et sa sollicitude.

Alors, elle s'était mise à rire avec lui. Malgré elle, par un étonnant réflexe. Interprétant sa réaction comme le signe d'un retour à de meilleures dispositions, il l'avait empoignée fermement par la main. Mais elle l'avait retirée instantanément, avant de ramasser son sac et de se lever. Dans sa précipitation, elle avait renversé sa tasse et éclaboussé de café sa belle robe hors de prix. Puis, alors qu'elle se ruait vers la sortie sans un mot, elle l'avait entendu proférer dans son dos des remarques à propos de ménopause et d'hystérie.

Une fois dehors, le vacarme de la circulation n'avait fait qu'ajouter à sa confusion. Elle ne s'était arrêtée de courir qu'une fois passé le coin du bâtiment et s'était appuyée contre le mur, à bout de souffle. Elle était consciente de s'être comportée de manière théâtrale et idiote. Son cœur battait à tout rompre tandis qu'elle se cramponnait à son sac à main qu'elle serrait fort contre sa poitrine. Une dame en robe Chanel et aux cheveux gris permanentés lui avait lancé un regard épouvanté et avait accéléré le pas.

Après avoir repris son souffle, Helena s'était mise à scruter le carrefour. En le voyant sortir, elle avait été prise d'une irrépressible envie de le suivre. Quand il avait traversé la rue, elle s'était mêlée à la foule qui se déversait sur les passages piétons. Raoul, qui marchait à une trentaine de mètres devant elle, ne s'était pas retourné une seule fois. Quelques pâtés de maisons plus loin, il avait sorti son téléphone et passé un appel. À sa gestuelle, elle avait deviné que la conversation devait être cordiale et joyeuse et n'avait pas tardé à apercevoir une jeune femme d'une vingtaine d'années qui attendait devant une bouche de métro avec un étui de violon sur le dos. Elle était vêtue d'un jean taille basse, d'un chemisier et d'une veste en cuir usée. Ses cheveux blonds mi-longs ondoyaient dans le courant d'air en

provenance de la bouche de métro. Elle parlait dans son téléphone. Quand Raoul était apparu en face d'elle, elle avait éclaté de rire, puis ils avaient raccroché tous les deux en même temps. Il l'avait alors rejointe en exécutant quelques pas de danse, avant de la prendre dans ses bras et Helena les avait regardés s'embrasser longuement, avec fougue, comme s'ils avaient été seuls dans leur chambre d'hôtel et non au beau milieu d'une rue noire de monde.

1. Grand magasin de Stockholm. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

Acte I

*Se neghi a me di dar qualche ristoro, davanti agli occhi
tuoi morir vogl'io !*

Si tu refuses d'accorder à mon âme le repos, alors je
veux mourir sous tes yeux !

Don Juan, 2, 3, W. A. Mozart et L. da Ponte

Mercredi 14 octobre

Anna Ljungberg se réveilla avec la langue collée au palais. Un magnifique chat angora frottait son poil duveteux contre sa main qui pendait hors du lit. Le bout de ses doigts était gorgé de sang. Alors que la sonnerie de son réveil lui déchirait les tympanes, son cœur fourbu battait à un rythme inhabituel. Elle voulut envoyer valser l'irritant petit appareil, mais son épaule engourdie refusa de porter son bras. À la troisième tentative, elle réussit enfin à mettre dans le mille, puis sa main retomba lourdement sur le sol.

Elle regrettait amèrement d'avoir pris ce dernier Pink Paradise avec sa paille rigolote et son verre orné de rondelles de carambole. *Happy hour* entre une heure et deux heures du matin. Elle se demanda ce que cette heure avait de si joyeux, en réalité. Ses vêtements étaient éparpillés sur le sol, entre le bureau et le lit. Son chemisier était panaché de petits souvenirs de sa nuit. On y distinguait du rouge à lèvres couleur cerise, de la bière, de la sauce au vin rouge, de l'Irish Coffee et, enfin, mais non des moindres, une splendide tache de Pink Paradise, qui dessinait une sorte de galon lamentable sur l'épaule droite. Elle était incapable de déterminer si la boisson avait atterri là directement ou après avoir séjourné dans un estomac.

En rentrant chez elle, dans la nuit, elle s'était sentie trop excitée pour se coucher directement. Elle s'était alors connectée à Internet et était allée faire un tour sur le site de rencontres MeetMarket sur lequel elle avait l'habitude de surfer sous le pseudo d'Anniechance, et avait chatté avec Mike39 pendant une vingtaine de minutes. Elle avait prétendu avoir trente-sept ans. C'était toutefois le seul mensonge qu'elle s'était autorisé puisqu'elle lui avait ensuite raconté en toute honnêteté qu'elle était violoniste et qu'elle habitait seule avec son chat depuis son divorce. Mike39 s'était révélé être un charmant avocat de Seattle adepte du saut en parachute. C'était du moins ce qu'il avait prétendu. Son expérience acquise sur la toile au fil des années lui avait appris à flairer les mythomanes au premier mensonge. Devant l'écran de son ordinateur, elle était bien plus à l'aise pour interpréter et analyser les paroles des hommes que lors d'un rendez-vous en tête à tête où tant d'éléments extérieurs pouvaient lui brouiller la vue. Or ce Mike39 lui avait plutôt fait bonne impression. Ils avaient discuté de littérature et de cinéma, après quoi leur conversation avait pris un tour si agréable qu'Anna avait envisagé d'ajouter ses coordonnées à

son carnet d'adresses électronique.

Jusqu'au moment où il lui avait demandé si elle avait une grosse poitrine. Elle s'était alors déconnectée sur-le-champ, sans même prendre la peine de lui répondre. Non pas qu'elle fût complexée par la taille de ses seins, mais tout simplement parce qu'elle n'avait aucune envie d'en parler avec ce Mike³⁹. Sa poitrine avait toujours fait partie intégrante de sa personnalité et elle ne rechignait d'ailleurs pas à la mettre en valeur grâce à des hauts moulants. Après avoir eu la chance de parvenir à sauver son sein droit, depuis qu'on lui avait retiré cette petite boule près de l'aisselle, elle éprouvait le besoin de protéger sa poitrine du monde qui l'entoure. Ses seins lui appartenaient et elle ne souhaitait les partager avec personne.

Lorsque Louise l'avait appelée pour l'informer que Raoul allait assurer son intérim au sein du quatuor Furioso, elle avait d'abord été tentée de lui raccrocher au nez et de hurler de rage. Cependant, son amie lui avait paru si enjouée que le choc de départ s'était bientôt dissipé. Et quand, dix minutes plus tard, elle avait reposé le combiné, elle s'était sentie d'humeur joyeuse et pétillante, comme si elle venait d'apprendre qu'elle avait gagné au loto. Encore vingt minutes plus tard, elle nageait en plein bonheur.

L'enregistrement allait lui offrir un répit bienvenu alors qu'elle travaillait d'arrache-pied à la préparation d'une série de concerts avec l'Orchestre philharmonique de Stockholm. Concerts dont elle allait assumer la direction. Au cours des jours qui avaient suivi le coup de fil de Louise, cette activité intense lui avait permis de contenir ses pensées les plus folles. Mais, la veille de son départ pour Svalskär, les espoirs nés de sa première rencontre avec Raoul, bien des années plus tôt avaient resurgi en force. Son humeur balançait entre l'allégresse et l'envie de se coincer les doigts dans une porte. Elle avait donc opté pour un compromis entre les deux en sortant prendre une cuite avec des collègues musiciennes.

En fin de compte, cette tournée des bars en compagnie de Lina et d'Ingrid avait été une bien mauvaise idée. C'était pourtant avec un enthousiasme proche de l'hystérie qu'elle avait lancé cette proposition. Mais, après y avoir bien réfléchi, elle n'avait pas tardé à regretter son initiative et avait alors tenté de faire machine arrière. Écumer les bars toute la nuit risquait d'avoir des conséquences désastreuses sur son apparence au moment même où elle souhaitait se montrer sous son meilleur jour. Hélas, lorsqu'elle avait rappelé Lina pour tout annuler, il était déjà trop tard. Ingrid et elle avaient réservé une table au Prinsen. À défaut de contrecarrer leurs projets, elle leur avait donc donné rendez-vous à dix-neuf heures au Sturehof pour l'apéritif.

Ses retrouvailles avec Raoul étaient la dernière chose à laquelle elle

avait pensé avant d'aller se coucher à trois heures du matin et la première qui lui vint à l'esprit en ouvrant les yeux, ce matin-là. L'attente était devenue insoutenable. Les jambes raides, elle se traîna jusqu'à sa douche. Pendant un quart d'heure, les bras ballants, elle laissa l'eau bouillante se déverser directement sur son visage. Puis elle tendit machinalement le bras vers sa brosse à dents et la fourra dans sa bouche pâteuse. Du dentifrice dégouлина le long de son menton et de sa poitrine.

Elle venait tout juste de sortir de sa douche et d'enrouler une serviette autour de ses cheveux mouillés quand on sonna à la porte. En deux temps trois mouvements, elle enfila sa robe de chambre et alla ouvrir. Une petite fille avec des tresses et les dents du bonheur sautillait devant sa porte. On aurait dit qu'elle avait fait le pari étrange de ne jamais avoir les deux pieds sur le sol en même temps.

« Est-ce que je peux emmener Baby ? Maman a dit qu'il était dix heures et qu'il fallait que j'aille sonner chez toi. Il est où ? »

Le chat blanc hirsute s'était déjà faufile sur le palier et se frottait contre les collants en laine de la gamine. « Baby, Baby ! Oh, viens là, mon petit chéri ! Oh, comme tu es mignon. »

Anna avait préparé une pile d'affaires qu'elle avait déposée devant sa porte.

« Voilà son panier, sa caisse, la litière et à manger pour une semaine. Même si je serai de retour dès samedi. Allez, amuse-toi bien, Baby. Au revoir ! »

Elle ramassa le panier qu'elle tendit à la petite fille montée sur ressorts qui le serra contre elle d'un air à la fois réjoui et conscient de ses responsabilités. Anna s'agenouilla et enfouit son visage dans le pelage douillet de son chat qui finit par s'arracher à elle pour disparaître par la porte ouverte de l'appartement d'en face. Elle allait embrasser la gamine, mais celle-ci s'était déjà lancée à la poursuite de l'animal en poussant un « Hé ! » juste avant de claquer la porte derrière elle.

Anna resta longtemps dans sa robe de chambre, ne sachant quelle tenue mettre. Elle ouvrit son sac de voyage déjà prêt pour échanger quelques hauts et ajouter un soutien gorge *push up*. Elle passa le reste de la matinée devant son miroir à essayer un vêtement après l'autre jusqu'à ce qu'elle finisse par faire le choix du confort en optant pour un jean moulant, un haut décolleté et des bottes à talons hauts.

Elle avait trois jours devant elle, trois jours, puis l'éternité en compagnie de Raoul. Ils allaient jouer côte à côte. Comme ils l'avaient fait quatre ans plus tôt, à l'occasion du festival de Cannes. Raoul avait invité Louise à participer à une série de concerts de musique de chambre. Quand l'un de leurs collègues violoniste était tombé malade,

Louise avait appelé Anna pour lui demander si elle pouvait sauter dans un avion et les rejoindre dans les plus brefs délais afin d'interpréter les sextuors de Brahms et deux quatuors avec flûte de Mozart. Anna avait accepté sans la moindre hésitation, bien que cela l'obligeât à se trouver un remplaçant pour les deux représentations des *Noces de Figaro* pour lesquelles elle avait signé avec l'Opéra royal de Stockholm. Au prix d'une petite contribution personnelle de dix mille couronnes, elle avait réussi à convaincre un collègue de prendre sa place, sans avoir cependant consulté la direction de l'opéra. Quand celle-ci apprit la nouvelle, Anna fut aussitôt convoquée à un entretien avec le chef d'orchestre. Embaucher ses propres vacataires revenait en effet à commettre à un crime de lèse-majesté. À force d'excuses interminables, elle était finalement parvenue à adoucir quelque peu le chef d'orchestre. En contrepartie, elle avait toutefois dû s'engager à participer à une série de trente-cinq représentations pour enfants la saison suivante. Mais elle n'avait pas eu à le regretter. Rejouer au côté de Raoul avait valu chaque öre sacrifié, chaque humiliation subie. Les quatre jours qu'ils avaient passés au bord de la Méditerranée avaient donné un nouvel élan à son existence. Le simple fait de le côtoyer, de travailler, de dîner et de finir les soirées dans les bars de la Croisette en sa compagnie lui avait redonné goût à la vie. Joy, l'épouse nippo-américaine de Raoul et flûtiste de renommée, était également de la partie. C'était la première fois qu'Anna la rencontrait et il s'était avéré qu'elle correspondait en tous points à l'image qu'elle s'en était faite. Joy était une femme pincée et sophistiquée, jamais exubérante. Elle était capable de porter des robes de soie moulantes à volants par quarante degrés à l'ombre et de jouer sans une goutte de sueur. Déjà dans l'avion, Anna avait résolu de ne pas laisser transparaître le moindre signe de jalousie, ce qui n'aurait pas manqué de se retourner contre elle. Elle s'était au contraire efforcée de gagner l'amitié de Joy. À son arrivée, Raoul l'avait accueillie en la prenant dans ses bras et l'avait embrassée sur la joue. Elle avait fait de même avant de saluer Joy de manière non moins chaleureuse. Raoul ayant manifestement omis de lui parler de leur histoire d'amour, le contact entre les deux femmes avait été très cordial dès les premiers instants. Le soir, quand ils rentraient à pied dans la tiédeur de la nuit estivale, Louise et Raoul, généralement absorbés par des discussions, suivaient deux mètres derrière les autres. Anna aimait prendre Joy par le bras pour admirer les vitrines et échanger avec elle des messes basses ponctuées d'éclats de rire. Dans son dos, elle sentait le regard scrutateur de Raoul, parfaitement consciente que ce que Joy gagnait en élégance, elle le compensait en tour de poitrine et en rondeurs bien placées. D'ailleurs, elle avait été ravie de constater qu'il ne laissait jamais passer une occasion de la reluquer et de l'enlacer. En revanche, elle préférait

détourner le regard chaque fois qu'il prenait Joy par la main pour la tirer à lui et l'embrasser avant que le couple ne disparaisse dans sa chambre.

C'était une magnifique journée d'automne au cours de laquelle les feuilles jaunes et rouges se détachaient sur le ciel bleu azur. Le soleil réchauffait agréablement la surface de la peau, même si l'on pouvait déjà déceler une pointe de froideur hivernale dans l'air.

Anna était assise sur son sac de voyage avec le visage face au soleil, les lèvres légèrement écartées. Les paupières fermées derrière ses lunettes noires, elle sentait l'alcool désertier peu à peu son corps. En entendant des bruits de talons et de roulettes sur les pavés irréguliers, elle plissa les yeux et distingua une grande blonde portant un étui de violon dans une main et traînant une petite valise gris clair de l'autre.

Ce pas assuré. Cette coiffure impeccable, sans une mèche de travers, ce visage rose et frais sans la moindre trace de fatigue. Cette minceur naturelle qui donnait l'impression que ses vêtements caressaient son corps. Comment fait-elle pour paraître toujours si parfaite, pensa Anna, bien qu'elle ait certainement autant la gueule de bois que moi ?

Quand Helena arriva à deux mètres d'elle, Anna releva ses lunettes sur son front et se leva en écartant les bras pour l'accueillir.

« Hé, salut ! Comment vas-tu ? » s'écria-t-elle avec un large sourire quand elles s'embrassèrent. Puis, reculant d'un pas, elle ajouta : « Tu m'as l'air un peu fatiguée, *darling* ! Aurais-tu répété toute la nuit ? »

Au même moment, un taxi s'arrêta sur le quai. La portière arrière s'ouvrit et Caroline s'extirpa du véhicule en tenant son étui de violoncelle devant elle. Louise paya et descendit à son tour. Caroline était couverte d'un vieux pardessus masculin bleu marine qui faisait deux tailles de trop pour elle et avait dû être confectionné par un tailleur anglais au ^{xvii}e siècle. Outre une longue écharpe en tricot gris clair qui faisait plusieurs fois le tour de son cou, elle portait un jean délavé troué aux deux genoux et des grosses bottes de motard noires. Quant à Louise, elle était vêtue d'une parka vert bouteille avec un col en velours, d'un pantalon noir et de bottes en caoutchouc. Le bandage à sa main était d'un blanc éclatant. Le chauffeur du taxi ouvrit le coffre et commença à porter des sacs, des cartons ainsi que des caisses de vin et de nourriture sur le Targa qui était amarré au quai. Helena et Anna embarquèrent leurs bagages à leur tour et prirent place à la poupe, lunettes de soleil sur le nez et visages tournés vers le soleil. Caroline monta à bord par la proue. Elle se dirigea aussitôt vers le poste de pilotage et claqua la porte derrière elle.

« Bien, il ne manque donc plus que Raoul, commenta Louise en jetant un œil à l'horloge. Kjell et Jan nous rejoindront demain à

Svalskär avec tout le matériel d'enregistrement. »

Vingt minutes plus tard, un taxi déboula à toute allure avant de freiner brusquement le long du quai. Sur le siège arrière, on distinguait une personne qui tendait sa carte de crédit au conducteur tout en parlant au téléphone. Puis le chauffeur descendit de voiture et déchargea une petite valise grise du coffre. Au bout de quelques minutes, l'homme à l'arrière finit par sortir à son tour, un étui de violon à la main. « Le Rossignol », son irremplaçable *Guarneri del Gesù* de 1743, qu'il ne laissait jamais personne porter à sa place.

Raoul était de taille moyenne, avec des cheveux bruns et bouclés, peignés en arrière, surmontant un front haut. Des mèches argentées trahissaient un âge déjà mûr. Il avait des yeux marron et des sourcils touffus et portait une paire de lunettes rectangulaires sur son nez orné de taches de rousseur. Sa bouche était harmonieuse, avec une lèvre inférieure pulpeuse sèche et gercée. Sa barbe de trois jours et la couronne qu'il arborait à une canine lui conféraient une allure de pirate qui contrastait avec son apparence générale, plutôt intellectuelle. Sous son veston gris-noir, il portait un polo en cachemire bordeaux et, autour de son cou, une écharpe en laine à carreaux verts et gris flottait dans le vent. Son pantalon en velours était déformé aux genoux par ses quinze heures de voyage. Il n'avait absolument rien d'un Suédois. Plutôt le genre de type qu'on se serait attendu à voir dans un café branché du quartier du Marais.

« Mon Dieu, il a pris un sacré coup de vieux, glissa Anna à Helena sur un ton grave. C'est impressionnant. »

Helena jeta un coup d'œil furtif dans sa direction et constata qu'il avait meilleure mine que la dernière fois qu'elle l'avait vu. Un peu défraîchi sur les bords, peut-être, mais toujours aussi chic et séduisant. Elle déglutit en détournant la tête, s'adossa à la cabine de pilotage, puis se mit à parcourir d'un air concentré la boîte de réception de son mobile.

Louise accueillit son vieil ami en le serrant dans ses bras et lui fit la bise. Raoul examina sa main et compatit de manière exagérée. Louise se contenta de hausser stoïquement les épaules, puis eut droit à une nouvelle embrassade.

Il a l'air détendu, en tout cas, constata Anna en essayant de capter son regard.

« J'ai du mal à comprendre pourquoi il fallait à tout prix que ce soit Raoul, commenta Helena. Louise aurait très bien pu choisir quelqu'un d'ici. Je connais des tas de musiciens qui auraient parfaitement fait l'affaire. Mais c'était tellement plus théâtral de le faire venir spécialement de New York. Qu'en penses-tu ?

— J'avoue que je suis un peu nerveuse. » Anna agita ses cheveux.

« On a vécu des choses tellement fortes, ensemble. Même si ça s'est mal terminé. »

Elle alluma une cigarette, expulsa l'air en un jet rectiligne, soupira bruyamment et prit deux bouffées rapides.

Depuis la passerelle, Raoul aperçut Anna et Helena et les salua gaiement de la main en se dirigeant vers le bateau. Comme si elle avait trouvé excessive cette proximité soudaine, Anna tira Helena à elle.

« Non, je ne vais pas y arriver », avoua-t-elle avant de repousser Helena de manière tout aussi inattendue et de se pencher au-dessus du plat-bord pour faire la bise à Raoul au moment même où les moteurs démarrèrent.

« Mon Dieu, comme je suis heureuse que tu aies pu venir, Raoul ! s'écria-t-elle pour dominer le vacarme. Ça va être super cool ! Comment va Joy ?

— Elle est en vie, répondit-il sur un ton neutre.

— Tu la salueras de ma part », dit Anna en s'écartant pour laisser passer Louise et Raoul qui s'empressèrent de monter à bord quand Caroline mit les gaz.

Helena recula pour retarder leur confrontation le plus possible. Raoul lui adressa un simple hochement de tête auquel elle répondit par une moue. Du coin de l'œil, elle aperçut Caroline en train d'étudier la carte maritime, dans le poste de pilotage. Son langage corporel exprimait clairement qu'elle souhaitait rester seule. Helena alla rejoindre sa sœur en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que personne ne viendrait les déranger. Quand elle pénétra dans la cabine, Caroline ne se donna même pas la peine de se retourner, mais ses gestes brusques trahissaient son malaise.

« Caroline, commença Helena sur un ton doux et ferme à la fois. Est-ce que tout va bien ? »

Caroline l'ignore royalement.

« Comment vas-tu ?

— On ne peut mieux. »

Helena secoua la tête. « Tu es toute pâlotte.

— Bien sûr, qu'est-ce que tu crois ! »

Avec délicatesse, Helena lui caressa le dos. Caroline se raidit avant de se dérober.

« Comment ça s'est passé ?

— Très mal.

— Je t'ai pourtant fourni une ordonnance.

— Merci beaucoup pour ton aide, frangine. Est-ce que tu as une idée

de l'humiliation que j'ai subie à la pharmacie ? On ne peut pas compter sur toi.

— Pourquoi dis-tu ça ? »

Caroline agita les mains et souffla avec agacement sur une mèche de cheveux qui pendait devant son visage.

« Je n'ai pas envie d'en parler. Ni avec toi, ni avec Louise, ni avec personne. Tu piges ? »

Helena serra les dents et regarda Caroline droit dans les yeux.

« Maintenant, tu vas m'écouter, petite sœur. J'ai l'impression que tu n'as pas conscience de la gravité de la situation. Tu m'as impliquée dans une combine dans laquelle je ne tenais pas à tremper. Ce ne sont pas de banals comprimés de vitamines que je t'ai prescrits. As-tu seulement conscience des risques auxquels tu t'exposes ?

— Tu n'es pas ma mère », rétorqua Caroline en déplaçant son regard derrière sa sœur. Helena se retourna et se retrouva nez à nez avec Louise. Un frisson lui parcourut l'échine. Elle se demanda si elle avait entendu leur conversation.

« Chérie, tu n'as pas encore dit bonjour à Raoul. »

Louise se faufila en souriant devant Helena et prit Caroline par la taille. Helena sortit sur le pont pour prendre l'air, le cœur toujours battant.

« Il n'a qu'à venir me dire bonjour lui-même. Il sait où me trouver, marmonna Caroline, contrariée.

— Fais un petit effort, s'il te plaît. Fais-le pour moi. »

Louise resserra son étreinte et appuya la tête sur son épaule. « Je comprends que tu sois triste, mais tu auras d'autres occasions. Ce n'est peut-être pas l'impression que tu as en ce moment, mais je sais que tu donneras le meilleur de toi-même la prochaine fois que tu joueras du Haydn. Oublie ça. Ça ne sert à rien de ruminer. Pense à autre chose. Pense à des choses agréables. » Elle la serra contre elle et l'embrassa sur la joue. « Petite maman. »

La jeune femme s'arracha à son étreinte et lui tourna le dos. Louise poussa un soupir et la laissa seule.

Caroline déroula à nouveau la carte maritime et reprit les commandes. Prudemment, elle manœuvra le bateau et mit le cap au large. Le bassin était désert, à l'exception des ferrys de Djurgård qui assuraient la liaison entre Skeppsbron et Gröna Lund. Elle essaya de se concentrer, d'évacuer toutes ces pensées qui la tourmentaient. Pourtant, les larmes ne tardèrent pas à couler le long de ses joues et son visage se tordit en un cri muet. Mais personne n'était là pour prêter attention à son désespoir.

Quand Louise entra dans le salon, elle fit semblant d'étouffer un

sujet sensible.

« O.K., pas un mot à Caroline à propos de sa tournée Haydn, je voulais que vous le sachiez, chuchota-t-elle. Depuis son retour, avant-hier, elle n'a pas quitté le lit, la pauvre. Elle s'est fait descendre par la critique. Évidemment, il n'y a pas de quoi en faire une dépression. Mais c'est la première fois que ça lui arrive.

— On a tous connu ça, commenta Raoul en tapotant le coussin entre Anna et lui pour inviter Louise à s'y asseoir. Ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort. »

Helena resta à la proue jusqu'à ce que le froid devienne insupportable. Raoul se pressa contre Louise et croisa les jambes pour lui faire de la place. Leur conversation portait maintenant sur les taximètres en usage dans les véhicules de la société Taxi Stockholm. Helena essaya d'y participer en lançant de temps en temps un commentaire. Mais le sujet l'ennuyait au plus haut point et ses efforts furent vains. Raoul l'ignorait royalement. Il se comportait avec elle comme avec une étrangère. Au bout d'un moment, Anna finit par annoncer qu'elle descendait dormir dans la cahute. Des ronflements ne tardèrent pas à se faire entendre, déclenchant l'hilarité de Louise et Helena, ce qui contribua à faire retomber quelque peu la tension ambiante. Raoul poussa un soupir et tira son téléphone de sa poche avant de faire un aller-retour sur le pont.

« Pas de réseau », les informa-t-il en retournant à sa place.

Louise alla rejoindre Caroline et passa un bras autour de son cou. Celle-ci finit par se détendre et appuyer sa tête contre celle de sa compagne. Désormais, Helena et Raoul étaient seuls sur le canapé. Il la considéra d'un air las.

« Alors... comment va ta famille ? » s'enquit-il, sans aucune conviction.

Avec tout autant de nonchalance, Helena ouvrit son sac à main et en sortit un livre qu'elle se mit à feuilleter sans lui adresser un regard.

« T'intéresserais-tu à ma famille, maintenant, Raoul ? »

Il ne répondit pas et Helena ne prit même pas la peine de lever la tête pour scruter sa réaction. Au bout de quelques minutes, elle lui jeta un coup d'œil en coin et remarqua qu'il gribouillait au crayon sur sa partition, perdu dans ses pensées.

Trois heures plus tard, Svalskär apparut à l'horizon. Le beau ciel d'automne s'était subitement chargé de nuages gris au passage de l'île de Möja. Le crissement des essuie-glace contre le pare-brise couvrit le grondement des moteurs quand ils ralentirent à proximité de l'embarcadère. L'île faisait à peine un kilomètre carré et était couverte de sapins sur la rive. Au sommet d'une colline se dressait le bâtiment

principal. Au sud et à l'ouest, des rochers dénudés se jetaient dans la mer. Dans le coucher de soleil, aux pieds d'un bosquet de bouleaux, on distinguait un ponton de baignade et un sauna en bois sur pilotis. L'embarcadère était situé au fond d'une anse qui formait un port naturel où une barque solitaire cahotait sous l'effet de la houle légère. Helena sauta à terre et amarra le bateau, tandis que Caroline manœuvrait pour le rapprocher le plus possible de l'embarcadère. Le courant faisait pression sur la coque, tendant les amarres, et le clapotis des vagues générait un bruissement faible autour du franc-bord bien que le bateau fût immobile. Le silence s'abattit quand les moteurs s'arrêtèrent. On n'entendait plus que le cri des mouettes et le souffle du vent dans les hauts sapins.

Le crépuscule était tombé, si bien que le ciel se fondait dans la mer à l'horizon. Les quelques points lumineux qui scintillaient sur Möja constituaient les seuls signes visibles de civilisation.

C'était Thure-Gabriel, l'arrière-grand-père de Louise et de Peter, qui avait fait bâtir cette magnifique villa de villégiature à Svalskär, à la fin des années 1880. Tous les ans, au début du mois de juin, la famille Armstahl au complet emménageait sur l'île. Puis, pendant tout l'été, des amis et des cousins allaient et venaient grâce au petit bateau à vapeur privé qui mouillait au bout de l'embarcadère. Au début des années 1960, on avait fait sauter les rochers pour lui permettre d'aborder, mais, deux ans plus tard, il avait finalement été vendu, personne dans la famille n'ayant l'intention d'entretenir une vieille coque qui coûtait plus cher que ce qu'elle ne rapportait.

L'île étant située à la sortie de l'archipel de Stockholm, la construction du corps de logis avait duré quatre longues années. La couleur jaune d'origine avait été conservée au fil du temps. Les conditions de vie, sur Svalskär, s'étaient considérablement améliorées, depuis une quarantaine d'années, grâce à la modernisation de la cuisine ainsi qu'à l'installation de l'eau courante et de l'électricité au moyen d'un câble relié à Möja. Mais les boiseries extérieures avaient manifestement besoin d'un sérieux coup de jeune. La décoration consistait en une combinaison hétéroclite de meubles anciens récupérés dans les manoirs et châteaux dont la famille s'était peu à peu séparée. À côté des armoires, des imposants buffets en noyer ornés de sculptures baroques, on trouvait des fauteuils et des banquettes aux lignes épurées de style gustavien, des bureaux en acajou surmontés de plateaux en marbre, ainsi que des lustres somptueux.

Dans l'immense hall d'entrée, on était accueilli par une impressionnante collection de portraits. Les murs étaient complètement recouverts de tableaux de toutes tailles. Les plus

anciens, dont la peinture était craquelée et écaillée par endroits, n'étaient plus en état d'être restaurés. Certains des cadres dorés et pompeux étaient cassés et incomplets. Mais, quel que soit le portrait sur lequel le visiteur posait son regard, qu'il s'agisse d'un lointain ancêtre du XVIII^e siècle ou de Louise et Peder enfants, il ne pouvait qu'être frappé par l'étonnante ressemblance qui les unissait. Tous ces visages présentaient en effet ce même nez aquilin et fier et ces yeux globuleux qui avaient traversé les âges.

Depuis le début du siècle dernier, c'était une famille de Möja, les Johansson, qui assurait l'entretien du domaine en l'absence des Armstahl. Sture et Märta, qui appartenaient à la quatrième génération, se rendaient de temps en temps sur l'île pour vérifier que tout était en ordre, tondre la pelouse et procéder à des petites réparations quand c'était nécessaire. Quand Louise avait prévu d'y séjourner, il lui arrivait de les appeler pour leur demander de mettre le chauffage et de rentrer du bois en prévision de son arrivée.

L'aile droite de la demeure avait vu le jour dès les premières années du XX^e siècle pour faire face à l'agrandissement de la famille. C'était à cette époque que Thure-Gabriel avait fait bâtir l'atelier sur un promontoire, au nord de l'île, afin d'y accueillir des artistes de Stockholm dont il était le mécène. En échange, ceux-ci lui cédaient à bas prix des tableaux qu'il revendait ensuite avec une marge confortable. Ces bénéfices lui permettaient de financer les travaux de construction et d'entretien du domaine. Son intérêt pour les arts et son œuvre de mécénat avaient exercé une forte influence sur la famille Armstahl. Louise n'avait jamais envisagé d'autre profession que celle de violoniste. Désormais, elle partageait son activité entre sa carrière de soliste et celle de professeur au Conservatoire royal de Stockholm. Le reste de son temps, elle le consacrait au quatuor Furioso.

Peder, quant à lui, avait suivi la voie classique des jeunes comtes de la famille. L'escrime et la voile constituaient ses principales occupations. Il n'avait jamais eu ni l'envie ni le temps de se consacrer à une quelconque carrière professionnelle. À sa sortie de l'école des cadets de la Marine, il avait étudié le droit à l'université d'Uppsala et, une fois son diplôme en poche, il avait connu quelques années débridées, jusqu'au jour où sa route avait croisé celle d'Emily Hamilton, une charmante jeune femme qui lui avait bientôt donné quatre filles, Agathe, Elsa, Charlotte et Ulrika.

Au fil des successions, Louise et Peder avaient fini par hériter de Svalskär. Ils étaient en effet les deux derniers descendants de la branche aînée de la famille. Ils avaient seulement deux mois d'écart et s'étaient toujours considérés comme frère et sœur plutôt que comme cousins, inséparables depuis leur plus tendre enfance. Les vacances d'été à Svalskär étaient synonymes pour eux de liberté et de bonheur.

Ils allaient ensemble à la chasse au trésor, à la pêche, à la baignade et partageaient tout. Dans le bosquet de bouleaux, des planches à moitié pourries pendaient toujours aux arbres, vestiges de la cabane qu'ils avaient construite et où ils se réfugiaient, adolescents. C'était là que Louise avait osé pour la première fois avouer à Peder qu'elle était amoureuse d'une fille de sa classe. Cette révélation n'avait guère surpris Peder, il y avait déjà belle lurette qu'il avait deviné et qu'il attendait qu'elle le reconnaisse. À partir de ce moment-là, ils avaient même pu parler de filles ensemble.

Une seule fois, leur amitié avait été sérieusement éprouvée. Cela s'était passé quatre ans plus tôt, quand Emily avait exigé de Peder qu'il vende sa part de Svalskär. Elle préférait passer l'été dans leur maison de vacances de Torekov. Louise s'en était portée acquéreuse, mais, dès l'année suivante, Peder, pris de remords, l'avait priée de bien vouloir lui revendre la cabane de pêcheur de Sjöstugan. Elle avait accepté sans la moindre hésitation, lui cédant même la maisonnette pour une somme symbolique, bien que la valeur foncière de Svalskär augmentât chaque année. Pour Louise, les liens du sang importaient plus que l'argent et elle considérait que le retour de son cousin bien aimé n'avait pas de prix. En apprenant la nouvelle, Emily était entrée dans une colère folle et avait accusé Louise d'exercer un chantage affectif sur son mari. Peder avait alors éclaté de rire, puis avait foncé à la marina de Biskopsudden s'acheter un puissant bateau à moteur.

L'imposante fortune amassée par la famille Armstahl grâce à l'industrie sylvicole et l'exploitation minière était désormais épuisée, ce qui est inévitable quand le train de vie n'est plus en rapport avec le sens des affaires. Comme Louise avait l'habitude de dire en plaisantant : « Tout ce qu'on possède, c'est de l'argent, et là on n'en a plus. » Quelques années plus tôt, elle avait investi les dernières couronnes qu'il lui restait de l'héritage de son père dans l'aménagement d'un studio d'enregistrement à Svalskär.

Au début de sa carrière de violoniste, elle avait été encensée pour avoir réussi à décrocher un contrat avec l'une des principales maisons de production du pays. Toutefois, elle n'avait pas prévu que les cessions d'enregistrement seraient aussi stressantes et, malheureusement, le résultat avait été loin de répondre à ses espérances. Après avoir essuyé de mauvaises critiques pour une série de disques bâclés, elle avait décidé de rompre le contrat qui la liait à la maison de production et s'était juré de ne plus jamais enregistrer à moins d'exercer elle-même le contrôle artistique sur le projet. Un an et demi plus tard, elle disposait de son propre studio d'enregistrement à Svalskär. Les conditions acoustiques étaient optimales et l'isolement de l'île diminuait le risque de sons parasites susceptibles de gâcher une cession. Depuis, une trentaine de disques avaient été enregistrés

dans son studio, soit par Louise elle-même, soit par des musiciens qui louaient son local. Et toujours avec Jan Svoboda à la production et Kjell Nilsson au son.

Dans le courant de l'hiver et du printemps, l'ensemble Furioso avait enregistré les cinq premiers quatuors à cordes de Wilhelm Stenhammar. Comme souvent, les enregistrements avaient pris plus de temps que prévu, aussi n'avaient-elles pas été en mesure de s'attaquer au sixième. Toutes les quatre ayant été accaparées par des concerts pendant les mois d'été, l'ultime enregistrement avait dû être reporté au printemps. Désormais, le temps pressait. Il fallait absolument que les disques soient prêts avant le début de leur grande tournée estivale prévue l'année suivante. Grâce aux relations et aux qualités d'organisation de Louise, elles avaient réussi à se faire inviter à des festivals prestigieux, notamment ceux de Salzbourg et de Lucerne. Cette tournée devant être la plus grande jamais entreprise par le quatuor à ce jour, il importait de ne pas en négliger la préparation. Il était également essentiel de proposer un nouveau disque, d'autant que les quatuors de Stenhammar allaient être au centre de leur programme de l'été.

Helena défit ses bagages et pendit ses robes dans la vieille armoire en acajou. Comme d'habitude, la porte cintrée s'ouvrit en grinçant dès qu'elle posa les doigts dessus. Chaque fois qu'elle séjournait à Svalskär sans sa famille, elle occupait la chambre verte, dans l'aile est, et, à force, elle s'y sentait comme chez elle. La pièce était fraîche, sans être humide, le chauffage n'avait pas encore eu le temps de la réchauffer. Louise laissait généralement quelques radiateurs allumés durant l'hiver pour éviter qu'il ne gèle. En outre, chaque chambre était équipée d'un poêle en faïence près duquel se trouvait un panier en osier rempli de bois sec, si bien que chacun pouvait allumer un feu dès son arrivée. Helena enfourna quelques bûchettes et craqua une allumette. Alors qu'elle la tendait vers le bois, sa main se mit à trembler si fort qu'elle laissa tomber l'allumette sur la dalle de pierre. Elle la ramassa en pestant, puis la jeta dans le poêle. Dans la précipitation, elle se brûla légèrement au pouce et à l'index et secoua sa main pour la refroidir.

Maintenant, il allait s'agir de serrer les dents et de faire ce pour quoi elle était venue à Svalskär. Helena avait parfaitement conscience d'être le maillon faible du quatuor. Bien que personne ne le lui eût jamais dit en face, elle avait souvent senti que ses camarades étaient sur le point de perdre patience. Afin d'éviter les critiques, elle avait pris l'habitude, avant les répétitions, de revoir avec Louise les passages les plus ardues.

Mais sa situation n'avait rien d'étonnant. Le fait de pratiquer deux

activités exigeant un investissement total ainsi que de nombreux sacrifices l'avait empêchée de s'impliquer dans aucune des deux autant qu'elle l'aurait souhaité. Cependant, elle ne pouvait se résoudre à renoncer à l'une ou l'autre. Elle avait commencé des études de médecine dès sa sortie du conservatoire et n'avait jamais eu pour ambition de mener une carrière de soliste, contrairement à Louise et à Caroline. Elle savait qu'elle n'avait ni le talent requis pour percer ni la force de caractère suffisante pour tout sacrifier à la musique. Quant à intégrer un orchestre, et devenir une violoniste anonyme parmi d'autres, ce n'était pas son style. Helena voulait jouer de la musique de chambre tout en étant consciente qu'elle ne pourrait pas en vivre. Elle était donc allée au bout de ses études de médecine afin d'assurer sa subsistance en même temps qu'elle jouait avec son quatuor. Mais elle manquait de temps et de volonté pour se maintenir au même niveau technique que ses camarades. Surtout, elle avait une famille, contrairement aux trois autres. Anna n'avait en effet eu aucune relation officielle depuis qu'elle avait divorcé de Bengt, deux ans plus tôt.

Le rapport de forces au sein de leur quatuor, elle le connaissait parfaitement, elle y avait sa place. Mais, là, pour la première fois, elle allait devoir jouer avec Raoul. Cette pensée l'effrayait. Raoul Liebeskind, une cinquantaine de disques à son actif, une carrière internationale, enseignant à la prestigieuse école de musique Juilliard. Elle se demandait si lui aussi pensait au fait qu'ils allaient être collègues le temps de quelques jours. Coucher avec lui était une chose, mais jouer à son côté en était une autre. Bien sûr, il leur était arrivé de parler de ses concerts à lui, quand ils se voyaient, et elle n'avait alors pas manqué de placer quelques commentaires pertinents, mais jamais ils n'avaient évoqué sa propre carrière d'altiste. L'écart entre leurs niveaux techniques et artistiques respectifs était colossal. Comparée à Raoul, elle n'était qu'une amatrice.

Au cours de leur relation, elle avait disposé de deux armes contre Raoul. L'une était l'immense pouvoir d'attraction qu'elle exerçait sur lui. Certaines fois, il l'avait tellement désirée qu'elle avait dû partir pratiquement du jour au lendemain le rejoindre à l'autre bout de la planète. Dans ce cas, c'était toujours lui qui prenait en charge ses billets et ses frais divers, tandis qu'elle prétextait une conférence auprès de sa famille et de l'hôpital. Ensuite, elle passait ses journées dans la chambre d'hôtel de Raoul à attendre son retour. Quand ils sortaient manger, ils prenaient soin de choisir des restaurants à l'écart et évitaient autant que possible d'apparaître en public.

Son autre arme était d'ordre intellectuel. Elle possédait un bagage culturel largement supérieur à Raoul qui n'était même pas allé au lycée. Elle avait conscience que son intelligence constituait à la fois un

atout et une faiblesse. Elle en avait en tout cas toujours tiré sa force et son assurance. Du moins jusqu'au fiasco de leur dernière rencontre à New York.

Elle frissonna à l'idée qu'il allait maintenant avoir l'occasion de porter sur elle un œil professionnel. Comment réagirait-il si jamais elle jouait faux ? Aurait-il la délicatesse de faire comme si de rien n'était en attendant la fin de la répétition pour lui signaler, discrètement et dans la bonne humeur, telle ou telle erreur qu'elle avait commise, ou, au contraire, la sermonnerait-il devant les autres ?

Le studio était situé sous la terrasse orientée à l'ouest. La façade, qui faisait face à la mer, était constituée de grandes baies vitrées offrant une vue exceptionnelle sur les eaux grises tumultueuses. Des nuages avaient fait leur apparition dans le ciel et des gouttes de pluie coulaient en silence le long des vitres. Au milieu du studio, Caroline jouait du violoncelle. Sa main gauche se déplaçait avec vivacité sur le manche, tandis que son archet frappait les cordes avec souplesse. Ses boucles brunes se balançaient devant son visage au rythme de ses mouvements et, à chaque phrase, des grognements saccadés s'échappaient de sa bouche entrouverte. En entrant dans la pièce, Helena constata que tout le monde était déjà là. Elle ne put s'empêcher de remarquer que Raoul observait sa sœur en plissant les yeux. Puis elle le vit s'approcher d'une table et y déposer son étui de violon. Le fermoir émit un bruit sec quand il le dégrafa. Il sortit son instrument et testa les cordes en donnant trois coups d'archet rapides. Caroline s'interrompit aussitôt. Elle laissa retomber ses bras le long de son corps et, les lèvres serrées, se mit à regarder le plafond d'un air concentré. Ses épaules se soulevaient et s'affaissaient sous l'effet de sa respiration profonde.

« On dirait que tout le monde est prêt. On va pouvoir commencer », annonça Louise en s'approchant de Caroline.

Elle posa ses mains sur ses épaules. Son bandage blanc contrastait avec la chevelure brune de la jeune femme.

Anna tendit une chaise à Louise avant de s'installer à côté d'Helena. Tout le monde était prêt, sauf Raoul, qui fouillait dans son porte-musique à la recherche de sa partition.

« J'ai dû l'oublier dans ma chambre, rouspéta-t-il avant de s'éclipser.

— Tu n'as qu'à prendre la mienne, je suivrai sur l'original », lui cria Louise, mais il était déjà loin.

Les minutes s'écoulèrent. Enfin, un quart d'heure plus tard, il réapparut en bas de l'escalier. Il était en pleine conversation téléphonique. Sans prêter la moindre attention au fait que les autres

l'attendaient, il retourna s'asseoir tranquillement, puis discuta encore quelques minutes, totalement indifférent à l'agacement grandissant que son attitude suscitait. Helena ferma les yeux pour tenter de contenir la colère qu'elle sentait monter en elle. Elle brûlait d'envie de lui arracher son téléphone des mains et de le lui enfoncer dans la gorge. Au bout d'un moment, Anna entama sa partition, discrètement, mais avec une détermination évidente. Raoul était toujours dans sa bulle. Imperturbable, il poursuivit sa discussion, le regard rivé sur son pupitre. Caroline avait posé son violoncelle par terre pour s'attacher les cheveux. Des boucles rebelles retombèrent devant son visage, l'obligeant à renouveler l'opération. Elle tourna la tête d'un mouvement svelte, si bien que son cou s'étira, puis, quand elle passa les bras derrière sa nuque, sa poitrine ronde se souleva, ce qui eut pour effet de faire remonter le bas de son T-shirt, découvrant, l'espace d'une seconde, l'anneau en argent qu'elle portait au nombril. Au moment où elle se pencha pour ramasser son violoncelle et son archet, Raoul referma le clapet de son téléphone d'un geste brusque.

« Bien, dit Louise, visiblement contrariée, quand il daigna enfin reprendre son violon. On joue le quatuor en entier et on voit ce que ça donne. »

Après avoir accordé rapidement son violon, Raoul donna le *la* pour permettre aux autres d'ajuster leurs instruments. Alors qu'il attendait qu'Helena trouve la bonne tonalité, il lui adressa, à sa grande surprise, un sourire chaleureux, en haussant les sourcils de cette manière désarmante qui lui permettait toujours d'obtenir ce qu'il désirait. D'ailleurs, Helena s'appêtait à lui rendre son sourire quand, au dernier moment, elle se reprit et serra les mâchoires. Ah ! Elle allait devoir se tenir sur ses gardes si elle ne voulait pas lui céder. Cette fois, en tout cas, elle s'en était sortie à bon compte. S'étant longuement entraînée, elle connaissait parfaitement sa partition et n'avait aucune inquiétude à avoir. Pourtant, elle savait que ça ne serait jamais suffisant. Dans un quatuor à cordes, il n'y avait aucune échappatoire. Il était impossible de masquer ses carences. On entendait clairement chaque instrument et tous devaient jouer en harmonie les uns avec les autres. L'alto avait probablement le son le moins prononcé et, du moins dans les anciens quatuors à cordes, il était celui qui exigeait le moins de technique et de sens artistique, mais elle pouvait être certaine que rien n'échapperait à l'oreille aiguisée de Raoul. Il entendrait absolument tout, même la faute la plus infime. Les quelques coups d'archet qu'il avait donnés sur son violon avaient suffi à démontrer son niveau de maîtrise, d'une toute autre classe que Louise. Helena observa les autres du coin de l'œil. Anna regardait Raoul d'un air détendu. Elle savourait manifestement d'être assise là, à la gauche de l'artiste. Quant à Caroline, elle était appuyée contre le

dossier de sa chaise et jouait d'un air détaché.

Helena constata qu'elle était la seule à être nerveuse. Elle était d'ailleurs la seule à avoir une bonne raison de l'être. Il fallait à tout prix qu'elle évite toute gaffe, elle ne devait pas laisser paraître ce qu'elle ressentait au fond d'elle. Car, sinon, il ne lui resterait plus qu'à poser son archet, à rentrer chez elle et à s'enfermer dans sa cave à vin. Elle n'avait pas d'autre choix que de se comporter avec autant de professionnalisme que possible et d'éviter tout contact avec Raoul.

Quand, pour la seconde fois, il la fixa droit dans les yeux, elle fut incapable de se détourner. Puis il lui adressa un clin d'œil malicieux et se retourna. Il avait suffi d'un regard pour ébranler Helena dans ses certitudes et lui donner les mains moites. Son seul espoir, dans cette situation, était de débrancher son cerveau et de laisser ses doigts exécuter le morceau de manière autonome, le temps qu'elle reprenne ses esprits. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle était en train de jouer.

« Non, attendez ! s'écria Caroline au début du quatrième mouvement. Je crois qu'on ne devrait pas tout jouer d'un coup. On ferait mieux de se concentrer sur un mouvement à la fois. »

Raoul eut un rictus et cligna des yeux.

« Si Stenhammar n'a pas fractionné ce morceau, c'est qu'il avait une bonne raison de le faire et c'est comme ça qu'on doit le jouer. »

Caroline leva le menton et se tourna vers Louise.

« Qu'en penses-tu, Luss ? »

Louise s'éclaircit la gorge et se frotta les yeux pour gagner du temps.

« Tu sais, je pense qu'il est préférable de suivre les conseils de Raoul.

— Mais toi, qu'est-ce que tu avais prévu de faire ? »

Louise éclata de rire et adressa un regard amusé à Raoul.

« Caro... J'ai entièrement confiance en Raoul. »

Raoul dut se concentrer pour ne pas pouffer à son tour.

Contrariée de ne pas être prise au sérieux, Caroline haussa les épaules et se plongea dans sa partition d'un air indifférent.

« O.K., refaisons un essai. »

Ils brandirent leurs archets et jouèrent le même passage. Cette fois encore, Caroline s'interrompt.

« On n'arrivera jamais à tenir d'un bout à l'autre, fit-elle remarquer en adressant un regard implorant à Raoul. Est-ce qu'on ne pourrait pas essayer de faire ce que j'ai proposé tout à l'heure ? »

Raoul pouffa de rire et répondit sur un ton indulgent :

« D'accord, testons ta petite idée. »

Ils reprirent depuis le début, mais Raoul força le phrasé de façon théâtrale.

« Qu'est-ce que tu fous ? » s'écria Caroline en le menaçant de son archet.

Raoul la considéra d'un air interloqué.

« J'ai joué comme tu l'as demandé. » Il inclina la tête. « Maintenant qu'on a essayé, est-ce qu'on peut se remettre à jouer sérieusement ? »

Ce qui avait débuté comme une banale controverse était en train de tourner à la chamaillerie de cour d'école. Le regard de Louise oscilla entre Raoul et Caroline, puis elle intervint d'un ton à la fois calme et ferme.

« Contentons-nous de jouer le dernier mouvement d'une traite pour nous imprégner ensemble du morceau. »

Caroline rejeta la tête en arrière et tapa des pieds, mais se ressaisit aussitôt. Pendant ce temps, Anna et Helena patientaient bien sagement.

« Caroline, dit Raoul d'un ton hautain, est-ce que tu composes ? »

Elle poussa un soupir et feignit l'incompréhension.

« Non, je ne compose pas...

— Dans ce cas, contente-toi de respecter ce qui est indiqué au lieu de te prendre pour Mozart.

— Ça suffit, maintenant ! Parce que j'ai osé suggérer un autre phrasé, tu ne vas pas arrêter de te comporter comme un fasciste de l'archet ? »

Il laissa les paroles de Caroline résonner dans la salle, comme s'il était vexé par ses provocations, avant de pointer doucement son archet dans sa direction.

« Alors, reprit-il, d'un ton critique, ton tiré doit être plus limpide. Vas-y, je t'écoute. » Il brandit son archet face aux autres. « Seulement Caroline. »

Elle serra les dents et rejoua la phrase.

« Non, l'interrompit Raoul, énervé, ça ne sonne pas assez juste. »

Caroline agita les bras, hors d'elle.

« T'es con ou quoi ? Je sais parfaitement comment faire un tiré !

— Apparemment, non. »

Caroline se leva en protestant.

« Du calme, Raoul, est-ce qu'on ne pourrait pas simplement arrêter... », intervint Louise, dans une tentative pour apaiser les esprits.

Mais Raoul l'ignora.

« Encore une fois », ordonna-t-il. Avec un soupir bruyant, Caroline

se laissa tomber sur sa chaise et recommença. « Et utilise tes bras, cette fois », insista-t-il, tandis qu'elle jouait. Il se pencha en avant et posa l'extrémité de son archet dans le pli du coude de Caroline afin de contrôler l'amplitude et la vitesse de son mouvement. « Comme ça. Tu y es. Tu as senti la différence ? »

Caroline était pourpre, mais refusait toujours de le regarder en face. Quand il l'avait effleuré de son archet, elle s'était raidie et avait dû réprimer un geste instinctif de rejet. Qu'il risque son archet était une chose, mais elle n'aurait jamais osé l'abîmer pour la simple et bonne raison qu'il valait certainement plus cher que son violoncelle. Elle était persuadée qu'il en avait parfaitement conscience.

« Maintenant, rejoue la phrase en entier et tu comprendras ce que je veux dire. »

Sans desserrer les dents, elle exécuta à nouveau le passage en donnant davantage d'amplitude à son geste, puis elle le regarda droit dans les yeux.

« Voilà, tu es content ? »

Elle écarta rageusement une mèche qui pendait sur son front.

Raoul plissa les yeux et fit la moue.

« Il va encore falloir que tu t'entraînes, mais je suis certain que tu y arriveras quand tu seras grande. »

Louise s'empressa d'intervenir avant que Caroline ne réplique.

« Je suis d'avis qu'on continue, maintenant. C'était parfait, Caroline ! Bravo ! »

Raoul se remit à jouer et, cette fois, ils allèrent jusqu'au bout du quatuor. L'interruption avait permis à Helena d'évacuer son stress. Elle contrôlait maintenant son souffle et ses tremblements avaient cessé. En fin de compte, cela ne s'était pas aussi mal passé qu'elle ne l'avait craint. Elle était même plutôt satisfaite de sa prestation en général. Après sa tremblote du début, elle avait joué juste.

Quand ils approchèrent à nouveau du passage critique, Raoul se tourna vers Caroline.

« Tu as une seconde chance », lui chuchota-t-il en la fixant.

Mais Caroline ne leva pas le regard de sa partition. Louise supervisait leur prestation avec concentration, prenant de temps à autre des notes dans son carnet qu'elle s'efforçait de maintenir en place avec sa main droite bandée. Dès que la dernière note se fut évanouie dans l'air, Caroline déplia sa partition de Schumann sur son pupitre et continua de répéter comme si elle avait été seule dans la pièce.

Lorsque Raoul entra dans le grand salon, Louise contemplait la mer

par l'une des baies vitrées.

« Sers-moi un Lagavulin, s'il te plaît », dit-elle en allant s'asseoir sur un canapé rococo à rayures blanches et grises.

Elle étendit ses jambes sur un pouf, puis coinça sa main bandée entre ses genoux, à la manière d'un enfant. Raoul alla au bar, prit deux verres en cristal de Bohême dans la vitrine et leur servit du whisky.

« "Fasciste de l'archet", marmonna-t-il sur un ton amusé, on ne me l'avait jamais faite, celle-là. »

Un verre dans chaque main, il s'affala sur le canapé, près de sa vieille amie. Ils appuyèrent leurs têtes l'une contre l'autre.

« Désolée pour la scène que t'a faite Caroline, s'excusa Louise en portant son verre à sa bouche.

— Tu n'as pas à être désolée. Caroline est une musicienne fantastique. C'est un réel plaisir de travailler avec elle. Mais elle doit encore affiner son talent, elle a tout à y gagner. » Il feignait l'indifférence, mais quelque chose semblait le chiffonner. « Elle est très douée, Louise. Vraiment. Félicitations. »

À ces mots, Louise éprouva de la fierté.

« Tu n'as pas idée de l'étendue de ses talents », lança-t-elle en pouffant de rire. Raoul acquiesça d'un bref hochement de tête avant de poser sur elle un regard plein de tendresse. Louise haussa les sourcils, émue à la pensée de Caroline. « Je ne te cacherai pas que j'ai craint le pire quand elle a commencé à te contrarier. Elle est un peu ronchon, ces temps-ci, du moins quand elle se sent sous pression. Elle va bientôt jouer pour la première fois à Londres, le concerto pour violoncelle de Schumann, et je sais que ça la rend nerveuse. Et puis, c'est aussi la première fois qu'elle joue avec toi. Finalement, vous ne vous connaissez pas et je pense qu'elle a peur de ne pas être à la hauteur. Mais ça ira mieux quand vous aurez fait connaissance, que vous serez devenus proches.

— Proches à quel point ? »

Avec un sourire malicieux, Raoul se mit à fixer des yeux son whisky qu'il faisait tourner dans son verre.

Louise feignit l'indignation et le saisit par le col de sa chemise.

« Essaie un peu pour voir ! » Puis elle lâcha prise et lui caressa affectueusement la joue.

Raoul éclata de rire.

« Arrête ! » plaisanta-t-il, en écartant délicatement la main droite de Louise de son visage pour ne pas heurter son bandage.

Elle reprit son sérieux.

« Promets-moi que vous deviendrez de bons amis. C'est très

important pour moi. Tu es comme un frère, Raoul, et je suis folle amoureuse d'elle. »

Elle se blottit contre lui et le laissa passer ses bras autour d'elle.

« Elle a un sale caractère, mais, si tu l'as choisie, c'est qu'elle doit avoir quelque chose de spécial. »

Louise laissa échapper un petit rire.

« Caroline est la meilleure chose qui me soit arrivée. On a... tant de bonheur à vivre ensemble. Je ne sais pas si je dois tout te raconter maintenant. On en reparlera plus tard. Je tiens à ce qu'elle soit là quand je le ferai. »

Raoul sursauta, puis scruta Louise.

« O.K... Cette fois, tu as éveillé ma curiosité. »

Mais Louise se contenta de lui sourire d'un air mystérieux, bien qu'elle fût impatiente de tout lui raconter. Raoul caressa tendrement sa main bandée.

« Il y a autre chose que je dois te dire », commença-t-il d'une voix préoccupée. Louise se raidit instinctivement. « Tu sais ce que je pense de ton quatuor. Il possède un énorme potentiel. Surtout maintenant que j'ai entendu jouer Caroline. Elle insuffle vraiment une fraîcheur à votre jeu. Mais...

— Mais ? »

Raoul croisa les bras et prit une profonde inspiration avant de poursuivre.

« Je vous conseille de vous trouver une nouvelle altiste. Helena vous plombe trop. »

Laissant les paroles de Raoul planer dans l'air, Louise se mordilla la lèvre d'un air embarrassé.

« Helena est une chic fille, aucun doute là-dessus, reprit-il, mais pour être honnête elle n'a pas le niveau. J'étais loin de me douter qu'elle était à ce point mauvaise.

— Tu la trouves vraiment si mauvaise que ça ? » Louise fronça les sourcils. « Je suis consciente qu'elle n'est plus aussi bonne qu'autrefois. Comment pourrait-il en être autrement, d'ailleurs ? Son boulot de médecin lui prend tout son temps.

— Un bon musicien ne peut pas se permettre de s'éparpiller. Jouer sur son temps libre ne suffit pas.

— Et puis elle a sa famille. Deux gamins et un mari qui ne la ménage pas en invitant des amis à manger presque tous les week-ends. Franchement, je ne sais pas comment elle arrive à s'en sortir. Pas étonnant que son niveau ait baissé.

— Mon Dieu, oui, Martin... n'a jamais su l'apprécier à sa juste valeur. »

Sur le coup, Louise ne répondit pas. Un silence pesant s'abattit.

« Mais je ne peux tout de même pas la virer comme ça. Helena est l'une de mes meilleures et plus vieilles amies. Elle le prendrait terriblement mal.

— Je sais, je sais. Mais il faut voir la vérité en face, Louise. Si tu veux que ton quatuor ait le succès qu'il mérite, tu vas devoir trancher un jour ou l'autre. Et je suis persuadé que tu le feras dès que l'occasion se présentera. » Il avala une gorgée de whisky. « Mais je ne veux pas te mettre la pression. »

Louise acquiesça et baissa la tête.

« O.K... Je sais... Je vais y réfléchir, dit-elle en finissant son whisky d'une seule traite. En tout cas, pas avant qu'on n'ait terminé d'enregistrer notre disque. »

Raoul déposa un baiser sur le sommet de son crâne.

Dans le hall, Helena, bouche bée, se tenait immobile derrière la porte, sa main comme collée à la poignée. Elle respirait au ralenti et avait les lèvres sèches.

En entendant des bruits de pas dans le salon, elle s'empressa de rejoindre l'escalier en silence. Puis, lorsque Raoul apparut, elle fit comme si elle venait tout juste de descendre de sa chambre et lui adressa un regard surpris avant de continuer vers la porte d'entrée.

« Helena... », la héla Raoul en s'approchant.

Il se retourna pour s'assurer qu'ils étaient seuls.

« Pas maintenant, répondit-elle en commençant à enfiler ses bottes.

— Helena, je vais chercher du bois, tu m'accompagnes ?

— Laisse tomber », siffla-t-elle sans desserrer les dents.

Il se tenait si près d'elle qu'elle aurait presque pu lui toucher la joue. Mais c'est lui qui prit l'initiative de lui caresser le bras. Malgré l'épaisseur de son gilet de laine, elle crut sentir ses doigts glisser sur sa peau.

« Helena. » Il prononça son nom avec un certain plaisir. « Pourquoi es-tu si froide avec moi ? »

Helena évitait toujours son regard, mais elle devait passer sa veste avant de sortir pour ne pas donner l'impression qu'elle le fuyait. Il lui fallut donc s'accommoder de sa proximité encore quelques secondes. À son grand désespoir, elle s'aperçut que lui aussi s'habillait pour sortir. Il était trop tard pour changer d'avis. Si elle décidait maintenant de rester à la maison, il aurait la confirmation qu'elle cherchait à l'éviter. Alors qu'elle s'apprêtait à baisser la poignée, Anna ouvrit la porte de l'extérieur.

« Hé ! s'écria-t-elle, surprise, Vous sortez ? Vous allez où ? »

Sans laisser le temps à Raoul de répondre, Helena lança :

« Chercher du bois. Mais je peux te laisser y aller avec Raoul, si tu veux.

— Bien sûr ! » Un large sourire illumina le visage d'Anna. « Il fait un froid de canard, ce soir, alors on va devoir allumer tous les poêles. »

Sur ce, elle prit Raoul par le bras et l'entraîna dehors avec enthousiasme. Juste avant qu'Helena ne referme la porte, Raoul se retourna et lui lança un regard interloqué.

Les dimensions de la cuisine étaient impressionnantes. Elle avait été conçue pour pouvoir accueillir les grandes tablées du début du siècle dernier. L'été, on mangeait le plus souvent en plein air, sous la pergola, au milieu des lilas, ou, quand il pleuvait, dans l'immense salle à manger. De nos jours, Svaskär ne comptait guère plus d'une dizaine de personnes à la fois et Louise avait pris l'habitude de servir les repas dans la cuisine où l'ambiance, selon elle, était plus intime. Mais, la plupart du temps, elle était seule sur l'île avec sa mère.

Louise, la main en bandoulière, trônait au bout de la table en chêne, tandis que Caroline hachait du basilic et du thym qui embaumaient la pièce de leur parfum frais et aromatique. Des batteries de lourdes casseroles en cuivre pendaient aux murs et les portes des placards étaient ornées de ferrures en laiton qu'on n'avait pas dû prendre la peine de polir depuis une éternité, mais qui avaient l'avantage de donner au lieu un cachet traditionnel et authentique. Tout était démesuré et pesant, un peu comme dans la maison des ours dans l'histoire de *Boucle d'or*, et Caroline ressemblait à une Cendrillon maigrichonne dans sa cuisine merveilleuse. Ses boucles se balançaient au rythme de ses mouvements qui se transmettaient à tout son corps, tandis qu'elle maniait son couteau.

Anna était occupée à dresser la table. Elle avait allumé quelques bougies dont la lueur vacillante dansait contre les murs et le plafond. Helena, appuyée contre un bahut, un verre de chardonnay à la main, observait Anna disposer les couverts avec sa méticulosité habituelle, un doux sourire aux lèvres. Agacée par la naïveté de son amie, elle alla se poster devant la fenêtre qui donnait sur l'embarcadere et but goulûment une gorgée. Lorsqu'elle entendit Raoul entrer dans la cuisine, ses poils se hérissèrent sur ses bras.

« Vous préparez le dîner, les filles ? commenta-t-il sur un ton enjoué. Je suis impressionné. »

Caroline poussa un soupir en entendant le mot « filles » et marmonna une remarque à propos de « putain de macho ».

« Viens là, mon petit macho adoré », plaisanta Anna en gratifiant Caroline d'une grimace ironique.

Elle tendit la main à Raoul pour le tirer à lui. Il la prit par le cou et déposa un baiser sur sa joue.

« Je trouve la musique de Stenhammar somptueuse, lança Anna. Et dire qu'en plus tu es là pour la jouer avec nous, Raoul ! Ça faisait des années que ça ne nous était plus arrivé de jouer ensemble.

— Oui, c'était quand, la dernière fois ?

— Tu ne t'en souviens pas ? C'était au festival de Cannes. Louise aussi était là. Ainsi que ta charmante épouse. On prenait nos repas sous la glycine, face à la Méditerranée... C'était magnifique. »

La cocote se mit à frémir et Anna dut s'arracher aux bras de Raoul pour courir baisser le feu avant que cela ne déborde. Raoul s'approcha de la fenêtre devant laquelle Helena se tenait les bras croisés. Cette fois, elle ne put se dérober.

« Et toi, comment ça va ? » s'enquit-il sur un ton aussi courtois qu'indifférent.

Helena tarda à répondre, comme pour lui signifier le fond de sa pensée.

« On ne peut mieux. Je suis tellement heureuse de jouer avec toi. C'est une vraie chance pour notre quatuor. En plus, je trouve ça vraiment généreux de ta part de nous faire profiter de ton talent. »

Elle constata avec satisfaction que le visage de Raoul s'était figé. Il ne parvenait pas à déterminer dans quelle mesure elle se moquait de lui.

« Que penses-tu de ce vin ? demanda-t-il en changeant de sujet. Tu ne trouves pas qu'il est un peu acide ? » Il lui prit son verre des mains et but une gorgée avec une grimace de dégoût. « De la vraie vinasse, commenta-t-il brièvement en le lui rendant.

— C'est du chardonnay, Raoul, du chardonnay. Il est possible que ce soit tout simplement ton PH qui est trop bas, aujourd'hui. »

Il lui adressa un regard décontenancé, l'irritation était en train de le gagner.

« Et toi, tu n'es pas acide peut-être, Helena ?

— Je dirais plutôt déçue.

— Je sais ce qui pourrait te faire du bien.

— J'en doute. Si tu l'avais compris, durant toutes ces années, on ne serait pas là en train de se chamailler. »

Ils avaient baissé le ton et tourné le dos aux autres pour ne pas les impliquer dans leur conversation qui prenait une tournure de plus en plus privée.

« Tu as encore tes règles ? lui asséna-t-il.

— C'est certainement la première explication qui te vient à l'esprit

quand une femme est... désagréable, rétorqua-t-elle.

— C'est exactement ça, tu es désagréable. »

Elle se surprit elle-même à soutenir son regard.

« J'ai mes raisons, dit-elle avant de se tourner vers Louise qui venait vers eux avec un verre pour Raoul.

— Tiens, de quoi parlez-vous ? »

Helena profita de l'hésitation de Raoul pour le devancer.

« On parle des goûts. Raoul trouve que le vin est acide et je lui faisais remarquer que c'était en fait une simple question de PH...

— Ce vin est censé accompagner le repas, plaida Louise.

— Exactement, l'appuya Helena. Qu'est-ce qu'on mange ?

— De la soupe de poissons ! leur cria Anna, près de la cuisinière.

— De la soupe de poissons ? répéta Helena. Dans ce cas, réjouissons-nous que ce soit Anna qui soit aux fourneaux et pas Caroline.

— Je t'ai entendue, Melkersson », répliqua Caroline.

Louise ricana et retourna s'asseoir.

Anna saisit une cuiller qu'elle plongea dans la cocote, puis s'approcha de Raoul.

« Goûte », murmura-t-elle, avant d'enfoncer la cuiller dans sa bouche ouverte.

Elle attendit le verdict avec un sourire plein d'espoir. Il ferma les yeux et se concentra.

« Exquis.

— Pas trop salé ? s'enquit-elle.

— Salé et crémeux. Juste comme j'aime, répondit Raoul en la tirant à lui. Exactement comme toi. »

Anna pouffa de rire et se pendit à son cou.

« J'étais certaine que ce serait à ton goût. »

Helena tourna aussitôt les talons et s'éloigna pour marquer son refus de prendre part à une relation à trois. Ce qui ne l'empêcha toutefois pas de suivre attentivement le reste de la scène de loin, le cœur battant.

« Anna, Anna... tu as donc préparé du poisson, ce soir ? »

Il la prit par la taille, la main enfouie entre ses seins.

« Ouais, soupe de saumon, lotte, moules et crevettes.

— Toi, tu sais comment t'y prendre pour me séduire. » Il lui donna une claque sur les hanches. « Eh bien ! Anna, tu as pris des rondeurs depuis la dernière fois. »

Anna feignit d'être offensée.

« Pas du tout ! Comment oses-tu ?

— Ça te va bien, ma chère. Je te taquine juste.

— Je me demande lequel de nous deux a le plus profité », répliqua Anna et pointant vers son ventre la cuiller qu'il écarta aussitôt. « Quelque chose me dit que tu as dû élargir ta ceinture. Il serait temps que tu te mettes à courir tous les jours dans Central Park pour préparer le marathon de New York plutôt que de t'en mettre plein la panse avec les chefs d'orchestre dans des restaurants de luxe. On ne brûle guère de calories en jouant du violon. »

Il éclata de rire et l'enlaça avant de la repousser, avec douceur et fermeté. Anna retourna à la cuisinière et se mit à remuer énergiquement dans la cocote.

« Alors comme ça, tu manges des moules et des crevettes ? lança Caroline à Raoul.

— Ne cuisinez surtout pas casher pour moi. J'aime trop les fruits de mer pour être orthodoxe. La seule chose que je me refuse à manger, c'est le porc.

— Évidemment, tu n'es pas non plus cannibale », marmonna Helena en terminant de mettre la table.

Avec concentration, elle disposa les couteaux et les cuillers à droite des assiettes et les fourchettes à gauche. Cette tâche monopolisait toute son attention, tant les pensées fusaient dans son cerveau.

« C'est prêt ! » s'écria Anna en soulevant la cocote.

Raoul tendit les mains pour prendre le relais.

« Tu permets... ? »

Anna ayant décliné son offre, il s'empessa de mettre un dessous de plat sur la table.

« J'ai toujours porté mes gamelles moi-même, expliqua-t-elle. Mais merci quand même. »

Puis elle remplit une à une les assiettes que Louise lui tendait de sa main valide.

« Demain, ce sera au tour de Raoul et de Caroline de préparer le repas. Tout le monde y passera, sauf moi ! » annonça Louise en goûtant sa soupe avec plaisir. Caroline la fusilla du regard. « Il va bien falloir que vous appreniez à vous connaître, tous les deux. Vous êtes deux des personnes les plus importantes dans ma vie et ça me ferait extrêmement plaisir si vous pouviez devenir bons amis.

— Tu veux bien être mon amie, Caroline ? » demanda Raoul, sur un ton ironique.

Agacée, Caroline haussa les épaules sans lever les yeux.

« Bien sûr.

— Et tu me promets que tu ne me taperas pas avec la poêle quand on cuisinera ensemble ? »

Caroline haussa les sourcils d'un air las, mais Raoul avait déjà plongé son regard dans le décolleté d'Anna qui était penchée sur la table.

Helena s'installa près de lui, face à Louise qui tira Caroline par le bras pour qu'elle s'asseye à côté d'elle. Raoul était contrarié à l'idée de devoir dîner en compagnie d'Helena. Il tourna sa chaise légèrement de côté pour lui signifier qu'il ne comptait pas lui adresser la parole du repas. Mais il ne pouvait ignorer totalement sa présence et dut constater l'influence qu'elle avait sur lui, ce qui l'exaspéra au plus haut point. Soudain, il eut la surprise de sentir son souffle chaud caresser son oreille.

« Tu peux me passer l'aïoli ? » lui demanda-t-elle d'une voix naturelle et aimable.

Chaque fois qu'il croyait l'avoir coincée, il fallait toujours qu'elle rebondisse ou change de sujet. Ainsi en avait-il toujours été avec Helena. Il l'admirait, bien qu'à contrecœur, et malgré les années, le pouvoir d'attraction qu'elle exerçait sur lui n'ait pas faibli. Toutefois, il était convaincu qu'il ne pourrait jamais la supporter au quotidien. C'était la raison pour laquelle il avait toujours refusé d'admettre qu'ils entretenaient une relation et continuellement veillé à ne pas lui donner le moindre espoir qu'ils formeraient un jour officiellement un couple. Il savait que, si d'aventure, il franchissait le pas avec elle, il serait condamné à jouer le second rôle derrière une femme qu'il ne parviendrait jamais à dominer intellectuellement. Il n'avait pas d'autre choix que de garder une certaine distance afin d'éviter qu'elle ne s'aperçoive de son manque d'assurance. Il avait conscience que, pendant plus de vingt ans, elle avait souffert de la situation, mais que, à l'instant même où il baisserait la garde, elle comprendrait qu'il était en réalité superficiel et elle cesserait alors de l'aimer. Aussi, bien qu'il ne désirât rien d'autre que la serrer dans ses bras, il était obligé de la balayer de ses pensées pour se protéger lui-même.

Alors, il se tourna vers Anna qui était assise à sa gauche, en bout de table. Ses boucles blondes et souples encadraient son visage en forme de cœur. Elle avait de jolis traits, aimables et rassurants. Même si leur relation remontait à plus de vingt ans, il avait toujours autant plaisir à la revoir. Au fond, elle lui appartenait toujours un peu, comme un nounours fidèle qu'on peut serrer contre sa poitrine quand on en a envie. En revanche, elle n'éveillait plus en lui le moindre désir sexuel, quand bien même il aurait volontiers palpé son corps pulpeux, surtout maintenant que ses hanches et ses seins s'étaient arrondis. Elle était loin d'être aussi ferme et sportive qu'Helena. C'était comme si,

paradoxalement, ses formes lui ôtaient tout caractère érotique. Chacune de ses courbes était pourtant une invitation au plaisir. Mais, pour Raoul, c'était ce qui lui résistait le plus qui l'attirait le plus. Or, avec Anna, c'était trop facile.

« Dieu, que c'était délicieux ! s'exclama Louise. Et j'avais tellement faim. »

Raoul approuva.

« Vous cuisinez comme des chefs.

— C'est Anna qu'il faut remercier, précisa Caroline, c'est elle qui a presque tout fait. »

Raoul donna un coup d'épaule à Anna.

« Tu es une vraie maîtresse de maison. De celles qui remplissent leur cuisine de parfums séduisants et qui ne rechignent pas à glisser un peu de beurre dans leurs sauces pour ensorceler les hommes.

— Tac, tac, dit Anna en faisant semblant de l'embrocher avec sa fourchette avant d'éclater de rire.

— Moi, je n'ai quasi rien fait, reprit Caroline, je me suis juste contentée de hacher les herbes aromatiques. » À peine avait-elle prononcé ces paroles qu'elle tourna la tête vers Louise et sursauta, comme si elle s'était surprise elle-même. « Oh non ! Quelle étourdie je fais. J'ai oublié de les ajouter. »

Sur ce, elle bondit de sa chaise, se précipita vers le plan de travail et rassembla les herbes aromatiques dans ses mains jointes. Alors qu'elle revenait à table, Louise l'intercepta et la força à s'asseoir sur ses genoux.

« Attention, je vais tout faire tomber ! » s'écria Caroline.

Mais Louise la fit taire en l'embrassant sur la bouche. On pouvait voir scintiller leurs langues mouillées entre leurs lèvres à demi-écartées et Caroline ferma les yeux de plaisir.

Au moment où leurs lèvres se séparèrent, le regard de la jeune femme croisa celui de Raoul, qui la fixait. Comme envoûté. Soudain, il sembla recouvrer ses esprits et détourna la tête d'un air embarrassé en portant une main à sa bouche pour essuyer une goutte de salive. Caroline sourit, les yeux baissés, gênée et en même temps sûre d'elle. Elle se laissa glisser sur sa chaise, puis se pencha sur la table pour verser les herbes dans le ragoût.

Anna remua la soupe avec la louche.

« Tu en veux encore, Raoul ? »

Sans attendre sa réponse, elle versa une pleine louche de soupe dans son assiette avant de passer aux autres.

Raoul n'avait pas entendu sa question. Il avait oublié qu'elle était assise à côté de lui. Helena elle-même avait cessé d'exister. Lui qui

n'avait jamais cru au coup de foudre venait d'être frappé en plein cœur. Il entendait battre son pouls dans ses tempes, chacun de ses muscles était tendu, et ce n'est qu'au prix d'un effort intense qu'il parvint à avaler la soupe qu'il avait dans la bouche. Assoiffé, il se jeta sur son verre de vin et le vida d'un trait. La chaleur de l'alcool se répandit dans son corps. Il avait été pris au dépourvu. Complètement au dépourvu. Bien sûr, ce n'était pas la première fois qu'il voyait Caroline et sa beauté ne lui avait pas échappé. De plus, il était habitué à avoir des belles femmes à ses pieds. Il n'avait qu'à se pencher pour les ramasser. Pourtant, jamais il n'avait vécu quelque chose d'aussi fort.

Avec une moue mutine, Caroline piocha une crevette dans l'assiette de Louise qui, en retour, lui enfourna un bout de pain à l'aïoli dans la bouche en riant. Une goutte atterrit sur sa lèvre supérieure. La jeune femme sortit la pointe rose de sa langue et se lécha lentement en regardant Raoul droit dans les yeux. Les narines dilatées, il toussa dans son poing sans détourner le regard. Caroline déglutit et sentit qu'elle avait les joues en feu. Troublée, elle finit par se détourner et se mit à gratter nerveusement le bord de son assiette. Quand elle leva à nouveau la tête, elle remarqua qu'il regardait ailleurs et qu'il se débattait avec sa serviette qu'il s'efforçait de plier. Caroline arracha à sa boule de pain un morceau de mie qu'elle roula entre ses doigts d'un air préoccupé. Louise lui chuchota quelques mots à l'oreille. Elle pouffa de rire et écarta les boucles qui pendaient devant son visage. Quand Louise se retourna pour parler avec Helena, elle en profita pour chercher Raoul du regard. Ses yeux étaient ternis par le vin. Il déglutit avec difficulté. Puis il se concentra sur son visage. Avec gravité. Il la détailla scrupuleusement. D'abord ses cheveux, ses yeux, son nez, sa bouche, descendit le long de sa gorge jusqu'à sa poitrine qui se soulevait et s'abaissait à un rythme fiévreux.

Après le repas, ils restèrent encore longtemps à table à discuter. Louise tenait Caroline par la main. Au bout d'un moment, elle commença à être moite et brûlante, mais la jeune femme ne se libéra pas tout de suite. Elle était comme pétrifiée. Lorsqu'elle finit par se lever de table pour descendre répéter dans le studio, comme elle en avait l'habitude, Louise ignorait qu'elles venaient de vivre leur dernier moment de tendresse ensemble. Elle lui adressa un sourire désinvolte que sa jeune compagne lui rendit avec une conviction mesurée. Puis Louise retourna aussitôt à sa conversation avec ses amis.

Caroline s'assit, coinça son violoncelle entre ses jambes et entreprit de régler les cordes. Ses mains ne tardèrent pas à retomber sans force le long de son corps. Elle était incapable de jouer. Elle était rongée par la honte, mais celle-ci se mua peu à peu en agacement, ce qui lui

redonna de l'énergie. Au bout de quelques minutes, elle posa lentement son archet sur les cordes de son instrument et commença à phraser la *Sonate pour violoncelle* de Kodály. Une fois ses mains occupées, ses pensées refirent surface. Elle avait mal agi. Elle en avait parfaitement conscience, même si elle refusait de reconnaître sa part de responsabilité. Elle avait menti par omission, en ne disant pas la vérité. Sa décision ne l'impliquait pas seulement elle, mais également d'autres personnes. En ce qui la concernait, en revanche, elle n'éprouvait que du soulagement. La résolution qu'elle avait prise avait fermé une porte tout en ouvrant une autre. Elle avait suscité en elle un sentiment qu'elle avait ressenti à de nombreuses reprises, dans le passé, et qui allait avoir des conséquences auxquelles elle n'osait réellement songer. Elle avait beau s'efforcer de refouler ce sentiment, celui-ci resurgissait sans cesse avec toujours plus de vigueur. C'était encore le cas cette fois et elle savait qu'elle n'aurait pas la force d'y résister.

Malgré tout, plus ses pensées s'affirmaient, moins elles lui semblaient dangereuses. Ce qui dans un premier temps l'avait effrayée l'emplissait maintenant d'espoirs. D'espoirs. D'attentes. D'impatience. L'instant précis qui précède l'explosion, où il subsiste une possibilité de faire demi-tour. Mais pour qu'il y ait de l'espoir, il faut qu'il y ait un minimum de certitudes.

Lorsqu'elle entendit frapper à la porte, elle sut aussitôt que c'était lui. Un frisson brûlant parcourut son corps. Ses derniers doutes venaient d'être balayés. La honte qu'elle avait éprouvée était désormais enfermée dans une case au fond de son cœur et ne risquait plus de faire obstacle à ses projets. Cette fois, elle n'avait plus qu'à laisser faire les choses.

Sans y avoir été invité, Raoul entra. Il descendit les marches d'un pas assuré et alla s'asseoir devant son pupitre, puis attendit, les bras croisés. Faisant comme si elle ne l'avait pas remarqué, Caroline continua de jouer. Au bout d'un moment, elle leva la tête sans s'arrêter et le regarda droit dans les yeux d'un air détendu. Il soutint son regard. Alors, elle s'interrompit.

« J'ai découvert avec plaisir ton goût pour les herbes aromatiques, ce soir, lança-t-il.

— Je ne sais pas comment j'ai pu les oublier. Il me semblait bien qu'il manquait quelque chose.

— Moi aussi, même si je n'avais rien remarqué jusqu'à ce que tu m'ouvres les yeux. Et ça m'a fait l'effet d'un élixir d'amour. »

Elle partit d'un rire gêné. Il était tellement direct qu'elle envisagea de passer outre les habituels préliminaires. Mais elle ne souhaitait pas paraître trop facile, si bien qu'elle revêtit sa carapace pour ne pas

laisser transparaître ses sentiments.

« Un élixir ?

— L'élixir d'amour qu'on fait boire à Tristan et à Iseult, alors qu'elle est déjà fiancée au roi Marc. »

Elle entama une nouvelle mélodie, une sonate de Telemann, cette fois. C'était un morceau simple à jouer, idéal pour accompagner une conversation qui la troublait au plus profond de son être. Personne ne lui avait jamais parlé de la sorte. L'élixir, Tristan... Si cela n'avait pas été lui, ces allusions lui auraient semblé déplacées. Mais là, au contraire, elle se sentait flattée.

« Ce soir, le thym et le romarin avaient le goût de l'élixir.

— C'est dangereux, ces choses-là, ça a un effet puissant et définitif. »

Caroline mordit sa lèvre inférieure et cilla involontairement mais ne pouvait ni ne souhaitait s'arracher à l'emprise qu'il exerçait sur elle. Bien qu'elle s'efforçât de paraître détendue, elle ne pouvait que constater que Raoul était un redoutable séducteur qui jouait dans une toute autre division qu'elle. Il était le loup et elle l'agneau innocent. Mais comment pouvait-il être si sûr qu'elle se laisserait séduire ? Elle était tout de même la petite amie de Louise. Cela aurait dû au moins l'intimider. Devait-elle changer de sujet ? L'éconduire ? Elle ne savait plus très bien où elle en était.

« Je ne m'y attendais pas du tout », murmura-t-elle.

Elle constata que son aveu ne le laissait pas insensible.

Raoul prit une profonde inspiration et expira par le nez.

« Moi non plus, reconnut-il sur un ton soudain grave. Mais... je n'éprouve aucun regret. Au contraire. C'était inéluctable. Tu ne crois pas, Caroline ? »

Sans répondre, mais toujours en le regardant dans les yeux, la tête posée avec indolence sur la volute de son violoncelle, Caroline caressa les cordes avec son archet. Son cœur battait la chamade, son sang affluait vers son bas-ventre. D'un air pensif, Raoul passa son index et son majeur sur sa lèvre inférieure. Le silence s'était abattu entre eux et il sentait que c'était à lui de les sortir de cette mauvaise passe. Ils ne pouvaient pas juste se jeter sur le sol. Il s'agissait de passer à l'étape suivante de façon plus subtile. De surcroît, la phase de séduction était si enivrante qu'il était préférable de la faire durer le plus possible et d'en savourer chaque instant.

« Tu aimes les étoiles ? demanda-t-il, d'une voix tremblante qui trahissait sa fébrilité.

— Les étoiles du ciel ou les stars de la musique ?

— Est-ce que ça fait une différence ?

— Même toi, tu es censé le savoir, il me semble.

— Peut-être qu'on ferait bien de se pencher sur la question. Histoire d'être sûrs.

— Et de quelle manière ?

— On pourrait commencer par observer les étoiles de la voûte céleste.

— Tu connais un endroit idéal pour le faire ?

— Au bout du promontoire, au nord de l'île, c'est le meilleur endroit pour ce type d'activité.

— Tu en es sûr ?

— Absolument.

— Quelque chose me dit que tu as déjà observé les étoiles là-bas.

— Secret professionnel. En outre, il n'en existe pas deux identiques. Il y en a toujours une nouvelle pour nous envoûter et éclipser toutes les autres.

— C'est un peu comme si on redécouvrait les étoiles, comme si on les voyait pour la première fois.

— C'est ce que j'espère.

— Est-ce qu'on verra des étoiles filantes ?

— C'est plus que probable. Mais c'est plutôt un heureux présage.

— Le signe qu'il faut profiter de l'instant présent ?

— C'est une idée qui me plaît. »

Lentement, elle ramena son archet, lâcha la corde, puis posa son violoncelle sur le sol.

« Dans ce cas, je suis partante. »

Ils éteignirent la lumière et ouvrirent la porte de la terrasse sans un bruit, avant de la refermer tout aussi silencieusement derrière eux. Leurs yeux mirent quelques secondes à s'habituer à l'obscurité. Il n'y avait aucune autre source de lumière que le ciel étoilé. Toute la voûte céleste était parsemée de milliers d'étoiles de toutes les tailles. Le clapotis de la mer augmentait à mesure qu'ils s'approchaient des falaises, se mêlant au bruit de leur respiration lourde et de l'herbe qui craquait sous leurs pieds. Le froid était mordant et humide. Caroline croisa les bras sur sa poitrine et se mit à claquer des dents.

« Tu as froid ? s'enquit-il.

— Un peu. »

Il retira sa veste et la posa sur les épaules de la jeune femme. Puis ses mains descendirent le long de ses bras et frôlèrent ses doigts. La veste de Raoul sentait bon la laine et la mousse à raser, avec des notes de jasmin, de cannelle et de bergamote. Elle colla son nez contre le col et prit une profonde inspiration. Elle décela alors un autre parfum léger, aigre-doux. C'était la première fois qu'elle sentait l'odeur de

Raoul.

Jeudi 15 octobre

La bouilloire frémissait dans la cuisine quand Helena entra.

« Il n'y aura pas d'enregistrement aujourd'hui », annonça Louise, penchée sur le four de la cuisinière. Elle referma la porte et se releva, une corbeille de petits pains à la main.

« Ah bon ? »

— Kjell a dû acheter de nouveaux câbles. Ils n'arriveront probablement que dans la soirée. On va donc passer la journée à répéter. Ce n'est pas grave. Comme ça, on perdra moins de temps pendant l'enregistrement. »

Helena se servit une tasse de café. Elle avait très mal dormi. Elle avait passé des heures à se retourner dans son lit, à taper sur son oreiller, encore et encore, sans parvenir à trouver le sommeil. À un moment, elle avait même ouvert sa fenêtre pour aérer un peu sa chambre. Elle avait alors perçu des chuchotements dans l'obscurité et s'était empressée de refermer.

« Bien dormi ? »

Raoul avait surgi derrière elle. Il se mit à lui caresser la nuque, mais retira brusquement ses mains quand la porte de la cuisine s'ouvrit. Toujours à moitié endormie et grelottante, Caroline s'appuya sur les épaules de Louise qui se retourna pour l'embrasser sur la bouche.

« Désolée d'être allée me coucher si tôt, hier, mais j'étais épuisée.

— Il n'y a pas de mal », répondit la jeune femme en bâillant. Elle se recroquevilla avec souplesse sur une chaise, les genoux remontés sous le menton en portant sa tasse de café à sa bouche des deux mains. À travers la vapeur, elle distingua le visage de Raoul. Incapable de croiser son regard sans être pris de palpitations, il préféra se tourner vers Helena.

« C'est toi qui les as faits ? s'enquit-il en piochant un petit pain.

— Tu me connais bien, ironisa Helena. Je me suis levée deux heures avant tout le monde pour vous surprendre avec mes petits pains tout frais. »

Raoul enfonça ses pouces dans la croûte et arracha un bout qu'il enfourna dans sa bouche.

« On ne sait jamais avec toi, rétorqua-t-il tout en mâchant d'un air songeur. Tu es une femme pleine de surprises.

— Ah, ah ! Il n'y a pas plus prévisible qu'Helena, la tança Caroline. Excuse-moi, Melkersson, mais c'est la vérité. Surtout ne te vexe pas, mais on ne peut pas dire que ta petite vie bourgeoise soit particulièrement surprenante.

— Parce que la tienne l'est, peut-être ? Tu es tellement prévisible que tu te sens sans cesse obligée de surprendre, Caro », répliqua sèchement Helena.

Au même moment, ils entendirent la porte du studio s'ouvrir. Anna gravit l'escalier en trois enjambées. Elle portait un chemisier moulant en soie qui mettait en évidence sa poitrine généreuse. Raoul lui envoya un baiser à distance. Elle éclata de rire.

« Devinez ce que je viens de trouver dans le placard, en bas. Les partitions du *Quatuor à cordes no 2* de Brahms. J'ai pensé qu'on pourrait le jouer, aujourd'hui, comme on va avoir un peu de temps. » Puis elle s'approcha de Raoul et posa sa main sur son épaule. « C'est le premier quatuor que j'ai joué avec Raoul », expliqua-t-elle en lui ébouriffant les cheveux.

Il eut un mouvement de recul.

« Brahms ? Tu peux oublier ! » lança Caroline avant que Raoul n'ait eu le temps de répondre. Elle se renversa contre le dossier de sa chaise, les bras ballants. Anna dévisagea Raoul en feignant la déception pour tenter d'obtenir son soutien. « Quoi ? C'est hors de question ! » tempêta Caroline en voyant Raoul esquisser un sourire indulgent.

Louise prit la jeune femme par la main.

« Pourquoi es-tu si fatiguée, ce matin, ma chérie ? » s'étonna-t-elle. Caroline se figea. « Qu'y a-t-il ? Est-ce que tu as encore joué du violoncelle toute la nuit ? Tu devrais te ménager un peu. Ton corps a besoin de beaucoup de... »

— Stop... maman ! » railla Caroline, les dents serrées.

Mais son ironie n'était qu'une façade. Elle en avait vraiment assez.

« Ce n'est jamais bon de trop jouer, Caroline. Tu vas finir par avoir des plaies entre les cuisses », argua Louise.

Caroline s'empourpra aussitôt.

« Mais enfin, je plaisantais ! Tu n'as donc aucun humour ? reprit Anna pour détendre l'atmosphère.

— Qu'est-ce que tu as contre Brahms ? demanda Helena sur un ton calme. Pas assez soliste à ton goût ? »

Soudain, Caroline prit une expression grave.

« Je... Je n'ai jamais eu l'occasion de le jouer. Et que diriez-vous d'un quatuor de Haydn à la place ? »

— Oh ! s'exclama Louise. Tu n'as jamais joué le *Deuxième* de

Brahms ? Je l'ignorais. Tu ne peux tout de même pas passer à côté d'un tel chef-d'œuvre. Surtout quand on a Raoul sous la main. Je suis persuadée que tu adorerais. Fais-le pour moi. Pour me faire plaisir !

— Non ! Tu ne m'entendras pas jouer du Brahms aujourd'hui. Tout ce que tu veux, mais pas ça !

— Je sais que tu aimes Brahms, pourtant ! Qu'est-ce que tu racontes ? Je t'en prie. Même si je ne peux pas jouer, je voudrais au moins l'entendre. »

Sur ce, elle saisit sa tasse de café et descendit directement au studio pour ne pas avoir à essuyer de nouvelles protestations de sa compagne. Helena et Anna lui emboîtèrent le pas, laissant Raoul et Caroline seuls dans la cuisine.

Si elle n'avait jamais joué aucun des trois quatuors de Brahms, c'était tout simplement parce qu'elle les réservait pour une grande occasion. Comme dans une boîte de chocolat, on garde toujours la meilleure praline pour la fin. Elle ne pouvait s'imaginer une première plus inopportune et affligeante que celle-là.

« Bon alors, vous venez ? » hurla Louise depuis le studio.

Tandis qu'elle se dirigeait vers l'escalier, Caroline croisa le regard malicieux de Raoul et l'attrapa par la manche. Ils revinrent sur leurs pas.

« Ça ne va pas aller, pas après ce qu'il s'est passé hier. »

Son trouble était touchant. Si innocent et excitant que Raoul eut du mal à réprimer un sourire.

« Bien sûr que ça va aller. Détends-toi. On a pris nos précautions.

— Tu ne comprends pas, je n'arriverai pas à jouer du Brahms devant toi. Je risque de... Enfin, tu sais ce que je veux dire... »

Un éclat de rire nerveux jaillit de la gorge de Raoul. Mais il se reprit aussitôt pour ne pas effrayer Caroline. Cette passion d'adolescent, cette pureté, cette sincérité prodigieuses. Il avait presque oublié cette sensation.

« Bien sûr, c'est précisément pour cette raison qu'on joue du Brahms.

— Si jamais ça se passe mal, je t'aurai prévenu », le prévint-elle.

Elle s'apprêtait à partir lorsqu'il l'agrippa par le bras pour la retenir. Il la serra si fort qu'elle grimaça de douleur et le fusilla du regard. Puis il se pencha sur son visage et elle sentit la chaleur de son souffle.

« Je t'observerai pendant les passages les plus sensuels et tu sauras alors à quoi je pense, Caroline. » Leurs lèvres se frôlèrent. « Et quand je te verrai rougir, je saurai que j'ai atteint mon but. Une fois de plus. » Il l'embrassa rapidement sur la bouche avant de la libérer, puis dévala les marches.

La tête baissée, son violoncelle entre les jambes, Caroline écoutait Raoul battre la mesure. Le moment venu, il se jeta dans la musique avec assurance. Avec lui, un *pianissimo* devenait un *mezzoforte* et un *forte* emplissait toute la pièce. Il jouait pour elle et rien que pour elle. La jeune femme se sentit défaillir. Chaque note était comme une flèche qui transperçait son corps, si bien qu'elle n'arrivait pas à se concentrer. Sa main gauche et son archet semblaient se mouvoir machinalement. Bien qu'elle eût déjà eu l'occasion de constater la virtuosité de Raoul, la veille, lors de leurs répétitions du quatuor de Stenhammar, elle fut littéralement bouleversée par son interprétation époustouflante de Brahms. Elle avait beau connaître ce morceau sur le bout des doigts, elle avait l'impression de le redécouvrir totalement. C'était comme si Raoul l'avait réinventé. À la périphérie de son champ de vision, elle apercevait Louise, recroquevillé dans un fauteuil, le visage souriant et des larmes plein les yeux. La poitrine de Caroline bouillonnait d'émotion et d'excitation. Elle déglutit. Elle avait la bouche sèche, le souffle court et attendait avec impatience qu'Anna ou Helena lâche prise et quitte la pièce en protestant. Mais elle constata à sa grande surprise qu'elles jouaient toutes les deux avec naturel et décontraction, semblant même y prendre plaisir. Bien sûr, elles étaient habituées à Brahms qu'elles avaient déjà interprété à maintes reprises. Quant à Raoul, il jouait manifestement de mémoire et n'était donc pas obligé de fixer son pupitre. Contrairement à Caroline, qui avait les yeux rivés sur la partition qu'elle s'efforçait de déchiffrer. Quand elle croisait le regard de Raoul, elle se mordait la lèvre inférieure et se replongeait aussitôt dans ses feuillets.

Au bout de quelques minutes, Anna finit par s'exclamer :

« Voyons, Caroline, essaie de garder la mesure.

— Lève un peu les yeux de tes partitions, ma chérie, suggéra Louise sur un ton diplomatique pour éviter de la froisser.

— C'est ce que je m'efforce de faire, se défendit Caroline.

— Oui, mais observe-nous.

— Concentre-toi, s'il te plaît, renchérit Raoul, sur le ton du reproche.

— Sois gentil, Raoul, intervint Louise avec anxiété. Un peu de délicatesse, je t'en prie.

— Je suis toujours délicat et prévenant avec les jeunes gens inexpérimentés », plaisanta-t-il.

Caroline le fusilla du regard, avant de pouffer de rire d'un air désolé.

« O.K., on reprend, dit Anna.

— Cette fois, on va aborder un passage qui exige de la concentration et de la communication, ajouta Raoul en s'humectant

les lèvres. Je veux que tu m' observes, Caroline. Tu peux le faire ? »

Elle prit une profonde inspiration et le regarda droit dans les yeux.

« Satisfait ?

— Parfait ! Tu peux le faire.

— Laisse-la tranquille, qu'est-ce que tu peux être autoritaire !
rouspéta Anna.

— Hé ! répliqua Raoul. Caroline a besoin d'être secouée. Je trouve que tu as été un peu trop cool avec elle, Louise. De la discipline, Caroline, de la discipline, voilà le secret d'un bon quatuor à corde, insista-t-il, tandis que le jeu reprenait.

— Tu fais chier, arrête de te prendre pour mon prof ! grommela Caroline, le regard baissé sur ses partitions.

— Voilà, mémorise les notes, ensuite lève les yeux. Toi aussi, tu en es capable.

— Ça suffit ! » s'écria Caroline en tapant du pied. Alors qu'elle s'efforçait de reprendre le fil, elle vit Raoul hausser un sourcil discrètement, ce qui fit ressurgir sa colère. Elle rejeta la tête en arrière et ricana. « Je vais péter les plombs ! »

Helena relâcha ses épaules, posa son archet sur ses genoux et soupira bruyamment.

« Laisse-lui au moins une chance !

— Mais c'est justement ce que je fais, s'esclaffa Raoul en brandissant son archet pour reprendre. Accroche-toi, Caroline. »

Sur ce, il se glissa avec aisance dans la musique et baissa l'intensité d'un cran pour permettre à Caroline de trouver sa place et se rassurer.

Peu à peu, la musique commença à se libérer, à prendre de l'épaisseur pour donner toute la mesure de sa grandiose beauté. Louise se renversa dans le fond de son fauteuil. Elle était ravie de constater qu'une complicité était en train de naître entre Raoul et Caroline. Ils semblaient enfin avoir dépassé leurs désaccords et commencer à se trouver musicalement. Ils allaient maintenant pouvoir former une bande d'amis.

Raoul, le torse gonflé, maniait son archet avec majesté. Quant à Caroline, elle se hissait au-dessus de son violoncelle, comme pour l'enfourcher. Chaque fois que leurs regards se croisaient, Raoul haussait le sourcil d'un air ironique et elle ne pouvait pas s'empêcher de rire. Cette fois, le malaise de Caroline était bel et bien passé. Elle brandissait son archet et déplaçait ses doigts sur la touche avec une détermination farouche. Pendant les temps morts qui précédaient chaque attaque, chaque phrase déchirante, on entendait leurs respirations haletantes. Il avait choisi ce morceau exprès pour elle et, maintenant qu'elle y avait goûté, elle n'était plus en mesure de lui

résister. Mais avait-elle réellement eu l'intention de résister ? En fin de compte, n'était-ce pas la faute de Louise si les choses avaient tourné ainsi ? Elle avait tellement insisté pour qu'ils jouent Brahms ensemble.

Pendant que Caroline et Raoul préparaient des pâtes pour le déjeuner, Helena, Anna et Louise profitaient du soleil sur la terrasse. Malgré la tempête qui faisait rage sur le continent, le ciel de Svalskär était dépourvu de nuages. Mais l'air demeurait froid, aussi les trois femmes avaient-elles pris soin de s'emmitoufler dans des plaids.

Louise scrutait l'horizon en respirant avec délectation l'air marin.

« Ah, qu'est-ce que j'aime être ici en automne. C'est si silencieux et si paisible. Le ciel et la mer, les mouettes...

— Est-ce que vous ne le trouvez pas un peu déprimé ? l'interrompt Anna.

— Qui ça ?

— Raoul, bien sûr ! » Anna prit une profonde inspiration pour contenir son émotion. « Parfois, quand je lui parle, j'ai l'impression qu'il est absent. Quelque chose le préoccupe. Je le sens. Lui et moi, on n'a jamais eu besoin de communiquer pour se comprendre. Or, là, quand je le vois, il me fait de la peine. Il a l'air tellement fragile quand il est comme ça. Je me fais du souci pour lui.

— Fragile, tu plaisantes ? Cet homme est aussi fragile qu'un char d'assaut, ricana Helena avant de poursuivre sur un ton sarcastique : Je pense que tu n'as aucune raison de t'inquiéter pour lui.

— Excuse-moi, Helena, mais tu ne le connais pas aussi bien que moi, rétorqua Anna, vexée. Je sens bien qu'il est malheureux.

— Il est peut-être un peu préoccupé, en effet, concéda Louise d'une voix hésitante, mais ça a sans doute un rapport avec Joy.

— Joy ? »

Soudain, les yeux d'Anna s'illuminèrent.

« Ça fait un moment qu'ils essaient d'avoir un enfant. Ils ont déjà fait trois tentatives de fécondation *in vitro*. En vain. C'est elle qui a un problème. Et Raoul a l'air de ne plus trop savoir où il en est, depuis quelque temps. Je me demande d'ailleurs s'il n'est pas en train de faire sa crise de la quarantaine.

— Ça me surprend. Autant que je sache, c'était plutôt Joy qui voulait un enfant. Raoul n'a jamais vraiment été intéressé, dit Anna. Et puis, quel rapport avec une crise existentielle ? La vie ne vaudrait-elle pas la peine d'être vécue sans enfant ?

— Les hommes son génétiquement programmés pour se reproduire, objecta Louise.

— Mais Louise, tu es la mieux placée... Enfin, je suppose que tu as

renoncé à fonder une famille ? »

Louise baissa le regard.

« Pourquoi n'aurais-je pas le droit de vouloir des enfants ?

— Parce que tu en veux ? » Helena la dévisagea.

Louise mit un certain temps à répondre. Elle craignait d'en avoir déjà trop dit.

« Oui, je voudrais bien.

— Et Caroline ? » s'enquit Helena.

Mais elle fut coupée par Anna.

« Parfois, j'en ai vraiment marre de cette dictature de la famille ! grommela-t-elle en s'allumant une cigarette.

— On ne regrette jamais d'avoir eu des enfants, intervint Helena. Même si ça demande des sacrifices. On a moins de temps pour soi. On entre dans une nouvelle phase de notre existence. Tout simplement.

— C'est tout à fait ce que je voulais dire, lança Anna en tirant furieusement sur sa cigarette. Ça me fait carrément flipper ce que tu racontes. Ça signifie qu'avec des enfants on met sa propre vie de côté. On oublie la personne qu'on est réellement et on se sacrifie pour des raisons purement biologiques. On retourne à l'état d'hommes des cavernes luttant pour la survie de l'espèce ! Aujourd'hui, on ne devrait plus éprouver ce besoin de reproduction. »

Helena éclata de rire.

« Je trouve que tu y vas un peu fort, Anna. Tu crois vraiment qu'on ne peut pas s'épanouir en ayant des enfants ?

— Tu as reconnu toi-même que tu n'avais plus de temps pour toi. Donc, tu vis exclusivement pour tes gosses. »

Helena secoua la tête.

« Tu fais exprès de déformer mes propos, Anna. Je n'ai plus envie d'en parler.

— Parce que tu as peur que je te décoive ? C'est bien ça, hein ? Madame "je mène une petite vie bourgeoise exemplaire". »

Helena piocha une cigarette dans le paquet d'Anna et prit son temps pour l'allumer avant de répondre.

« Pourquoi te compares-tu à moi ? » Elle expulsa un long trait de fumée. « On ne mène pas le même style de vie. Tu as fait tes choix et moi les miens.

— Parce que c'est uniquement une question de choix, d'après toi ? Tu crois qu'on choisit sa vie ?

— Bien sûr, pourquoi pas ?

— Donc, il aurait suffi que je décide d'avoir des enfants et une villa luxueuse pour les obtenir ? répliqua Anna.

- C'est ce que tu veux ?
- Peu importe. La question est de savoir si c'est ma volonté ou mon destin qui dicte ma vie.
- Tu ne crois même pas au destin, Anna !
- Alors, comment appelles-tu l'ensemble des éléments sur lesquels tu n'as aucune prise ?
- Les circonstances et le hasard. La chance et la malchance.
- Donc, d'après toi, la chance se provoque.
- En tout cas, on doit tout faire pour la provoquer. Tout faire pour atteindre le bonheur et accepter de ne pas pouvoir tout maîtriser. On porte tous une croix, non ?
- Ouais, c'est ça. Et quelle croix portes-tu, toi ? »

Helena expira la fumée par les narines.

« J'ai bien un ou deux ensembles Lacroix dans mon armoire. »

Louise fut la seule à rire. Helena regretta aussitôt sa plaisanterie arrogante.

« Comment s'est passée ton audition ? demanda Helena, honteuse, pour changer de sujet.

— J'ai eu le boulot, répondit Anna d'un ton détaché.

— Et c'est seulement maintenant que tu nous le dis ! s'exclama Louise. Tu as accepté, j'espère ? »

Anna acquiesça et se força à sourire. Elle ne pouvait s'empêcher d'interpréter les louanges de ses deux amies comme des marques de pitié. Alors, elle se leva et replia son plaid.

« J'ai faim », déclara-t-elle avant de rentrer.

Alors qu'elle se dirigeait vers la cuisine, Anna redressa ses lunettes de soleil sur la tête. Elle savait que Raoul était là-haut. Par habitude, elle tira deux mèches devant ses oreilles, s'humecta les lèvres, puis s'engagea dans l'escalier. Elle eut tout de suite l'impression de sentir une certaine tension s'échapper de la cuisine par la porte entrebâillée. Soudain, à deux marches du sommet, elle s'arrêta net.

Caroline et Raoul se tenaient côte à côte devant la cuisinière. D'un geste nonchalant, elle le prit par le cou et lui présenta une fourchette autour de laquelle était enroulé un spaghetti. Il bascula la tête en arrière, ouvrit la bouche et aspira la pâte bruyamment. Caroline passa un doigt sur la lèvre de Raoul pour essuyer une goutte d'eau, puis se lécha avec application.

Anna recula en silence et s'adossa au mur pour ne pas être vue. Elle était tellement déroutée par la scène qu'elle venait de surprendre qu'elle ne savait pas quoi faire. Son cœur tambourinait dans sa poitrine.

« Alors, le repas est-il prêt ? »

En entendant Louise et Helena approcher, Anna sursauta. Elle était prise au piège et n'avait plus d'autre choix que de gravir les dernières marches. Quand elle entra dans la cuisine, Caroline était en train de dresser le couvert sur la table en chêne, l'air détendu, comme si rien ne s'était passé. En passant à côté d'elle, Anna fut prise de vertiges et manqua de la bousculer, mais parvint à se traîner jusqu'à une chaise sur laquelle elle se laissa tomber. Confuse, elle adressa un coup d'œil en coin à Caroline qui la gratifia d'un large sourire. Pendant ce temps, Raoul vida l'eau des pâtes et mélangea les spaghettis avec le pesto et les brocolis. Le tout en sifflotant. L'ambiance électrique qui régnait dans la cuisine quelques instants plus tôt s'était totalement dissipée.

« Asseyez-vous, *il pranzo è servito* ! » Raoul s'essuya les mains avec un torchon et apporta le plat de pâtes. Tandis qu'il faisait le tour de la table pour remplir les verres d'eau minérale, Caroline assurait le service.

Voici le maître et la maîtresse de maison, pensa Anna en serrant les dents. Je me demande comment Louise réagirait si elle l'apprenait.

Ce n'était pas l'envie qui lui manquait de se pencher vers Louise, qui était assise à côté d'elle, et de lui murmurer à l'oreille ce qu'elle avait vu. Mais qu'aurait-elle à y gagner ?

« Viens là, c'est toi que j'ai envie de dévorer ! » plaisanta Louise en prenant Caroline par la taille pour la tirer à elle.

La jeune femme perdit l'équilibre et tomba sur la chaise voisine. Louise prit alors son visage entre ses mains et lui donna un long baiser bruyant. Si long que Caroline finit par reculer la tête.

« Je n'arrive pas à respirer ! » s'écria-t-elle en riant.

Raoul, la bouteille à la main, s'était figé et les observait, visiblement ébranlé.

« Oui, merci. Je veux bien de l'eau, moi aussi », dit Helena froidement, alors qu'il tenait le goulot de la bouteille au-dessus de son verre, mais tardait à la servir. Raoul versa l'eau avec nonchalance et s'assit à côté d'elle.

« Salut, toi ! lança-t-il en lui adressant un clin d'œil comique.

— Salut », répondit-elle sèchement sans même le regarder.

Raoul mangea avec enthousiasme. Il enroulait les spaghettis autour de sa fourchette avec dextérité avant de les enfourner dans sa bouche. Caroline, quant à elle, faisait des manières, piquant les brocolis un à un avec sa fourchette pour les manger ensuite par petites bouchées en mâchant avec sensualité. À peine avait-elle entamé son assiette que Raoul terminait déjà la sienne. Il se renversa alors contre le dossier de sa chaise et se mit à mâchouiller un cure-dent d'un air satisfait tout en

fixant la jeune femme des yeux.

Après le repas, Caroline resta seule dans la cuisine pour faire la vaisselle. Alors qu'elle grattait le fond des casseroles en fredonnant avec un entrain qui lui était inhabituel, Anna s'approcha.

« Tu peux me dire ce que tu fabriques ? »

— Je fais la vaisselle, tu vois bien, ricana Caroline sans se laisser perturber. Tu sais, on prend du produit, on verse de l'eau et...

— Arrête ton cirque, veux-tu ? Tu sais parfaitement à quoi je fais allusion. »

La jeune femme se figea aussitôt et secoua la tête.

« Non. À quoi fais-tu allusion, au juste ? » rétorqua-t-elle en toisant Anna qui sentit le rouge lui monter aux joues.

Elle avait toujours souffert d'un complexe d'infériorité en présence de Caroline. Il suffisait d'un coup d'œil, d'une remarque hautaine pour qu'elle se sente agressée. Il lui fallait prendre sur elle pour éviter que les reproches ne fusent hors de sa bouche.

« Tu vas faire du mal à Louise si tu continues comme ça. Et à Raoul aussi, par la même occasion. Sais-tu au moins ce que sa femme traverse en ce moment même ? Elle vient de faire une fausse couche pour la troisième fois. »

Caroline resta muette et baissa les yeux. Anna vit avec soulagement ses épaules s'affaïsser. Elle allait désormais pouvoir poursuivre sur un ton mieux maîtrisé, ce qui ne donnerait que plus de poids à ses paroles.

« Tu n'étais pas au courant, hein ? C'est pour ça qu'il est pendu au téléphone en permanence. Mais tu ne sais rien. Tu t'imagines que tu peux foutre la merde dans la vie des autres. Que tu peux faire ce que tu veux. Que tu peux jouer avec les sentiments de Louise en flirtant avec Raoul. Merde, Caroline. Tu es tombée vraiment bas. »

Caroline laissa échapper la casserole et le grattoir dans le fond de l'évier et quitta précipitamment la pièce en bousculant Anna. Celle-ci se rattrapa au plan de travail et écouta les bruits de talons s'éloigner. Les yeux fermés, elle prit une profonde inspiration, puis expira dans un frémissement. La guerre était déclarée. Mais elle avait eu le courage de défier Caroline.

« Tu as fini la vaisselle ? »

Anna se retourna en entendant la voix de Raoul dans son dos et se retrouva nez à nez avec lui.

« Euh », marmonna-t-elle en se raclant la gorge.

Ils s'observèrent un instant en silence.

« Je suis ravie de te revoir, Raoul, fut la seule chose qu'elle parvint à dire.

— Content aussi de te revoir, répondit-il.
— Comment ça va, en ce moment ?
— Oh, comme ci comme ça.
— Louise nous a raconté que Joy et toi essayiez d'avoir des enfants. »

Anna épia sa réaction.

« Ah bon ? Oui... ça n'a rien donné.

— Ça doit être dur, compatit Anna en lui caressant la bouche du bout des doigts.

— Joy l'a très mal vécu. Elle était persuadée que ça allait marcher, la dernière fois. Mais elle a fait une fausse couche au bout de douze semaines.

— Et toi, alors ? Comment te sens-tu ? »

Elle posa sa main sur la sienne. Mais il la retira aussitôt et croisa les bras.

« Je n'ai pas envie d'en parler », éluda-t-il.

Anna se mit à tapoter nerveusement du bout des doigts sur le rebord de l'évier.

« Tu désires toujours avoir des enfants ? » demanda-t-elle à voix basse.

Raoul inspira profondément avant de répondre.

« Oui. » Il ménagea une pause avant de poursuivre. « Je voudrais bien avoir une famille qui m'attende à la maison quand je rentre. Une femme qui m'aime, des enfants... »

Tout à coup, sa voix flancha.

« Oh, Raoul », dit Anna en le prenant dans ses bras.

Il la serra brièvement contre lui à son tour et passa ses doigts entre les siens. Ragaillardie par ce geste de tendresse inattendu, Anna osa enfin lui confier ce qu'elle avait sur le cœur.

« Il m'arrive parfois de repenser à nous, reprit-elle d'une voix douce. Quand on vivait à New York...

— Anna, on était des gamins. De toute façon, ça n'a pas marché. »

Anna se tut et détourna la tête. Puis le regarda à nouveau.

« Il n'est pas trop tard pour fonder une famille. »

Raoul eut un rictus ironique.

« Non, ce n'est peut-être pas trop tard. En fait, je commence même à croire que j'ai tout le temps devant moi.

— Ce n'est pas obligé de se finir comme ça. Tu mérites d'être heureux. Et je suis certaine que tu le seras plus tôt que tu ne le penses. »

Raoul pouffa de rire et lui adressa un regard chaleureux.

« Vraiment ?

— Il te suffit de vraiment le vouloir. N'hésite pas. Saisis ta chance. Tout est possible.

— Tu crois ? »

Le visage d'Anna s'illumina.

« J'en suis persuadée. »

Le soleil brillait sur Svalskär. Louise taillait les rosiers grimpants sur la façade sud de la maison. Elle passait le sécateur parmi les fleurs flétries tout en fredonnant sur la musique du violoncelle qui montait du studio. La peinture de la façade s'écaillait en plusieurs endroits, mais elle s'efforçait de ne pas y prêter attention. C'était toute la maison qui aurait eu besoin d'un ravalement et même l'état du toit laissait à désirer. L'été précédent, il y avait eu des fuites que Sture Johansson avait colmatées temporairement. À cette occasion, il avait également constaté que la plupart des planches du toit étaient pourries et que d'importants travaux de rénovation seraient à prévoir l'année suivante. Mais elle avait d'autres chats à fouetter et avait dû reporter ces projets à plus tard. L'entretien d'une telle demeure était un fardeau lourd à porter pour une femme seule. Même si sa mère n'était plus en âge de s'investir personnellement, elle n'attendait pas moins que Louise continue de dorloter l'île comme ils l'avaient toujours fait. Le contraire eût été impensable.

Plus tard, songea-t-elle, elle s'en occuperait plus tard. Bien qu'il approchât à grands pas, l'hiver n'était pas encore là et elle avait l'espoir que Sture lui dénicherait des ouvriers, peut-être même qu'il enrôlerait des Polonais qui exécuteraient le travail rapidement et à moindres frais. Ils pourraient toujours loger à Lillstugan le temps des travaux, une quinzaine de jours tout au plus.

La porte d'entrée s'ouvrit. Raoul entra et alla aussitôt s'asseoir sur les marches.

« Je te remercie d'avoir fait appel à moi, Luss, dit-il. J'avais vraiment besoin de changer d'air.

— Que comptez-vous faire, maintenant ? Une nouvelle tentative ?

— Non, ça suffit. Je n'ai plus le cœur à continuer. Et Joy non plus, de toute façon.

— De quoi parles-tu ? De votre relation ou des enfants ? Avez-vous au moins envisagé l'adoption ?

— Notre mariage est un échec. Ces inséminations artificielles ont été un vrai cauchemar. J'en ai assez.

— Elle doit être totalement anéantie. »

Raoul lui adressa un sourire plein de reproche.

« Louise, tu n'es plus obligée de faire semblant. Tu n'as jamais aimé Joy et elle non plus n'a jamais pu te sentir. Je le sais. Mais maintenant, c'est fini. On est d'accord pour divorcer, alors ça ne devrait pas traîner. J'ai déjà entamé la procédure.

— Ça va te coûter cher ?

— Je ne crois pas. Je commence à avoir de l'expérience en matière de divorce. J'ai une règle qui est de ne jamais me marier sans contrat. Kathy a empoché une véritable fortune pour être seulement restée avec moi pendant deux ans. Avec Marcelline, je n'ai pas réitéré mon erreur. Je me demande d'ailleurs si ce n'est pas ce qui l'a contrariée. Avec Joy, j'ai été honnête sur ce point dès le début.

— En tout cas, tu ne seras pas obligé de vendre le Rossignol. »

Il ricana sèchement.

« Joy ne récupérera pas le moindre centime, elle ne le mérite pas, de toute façon. Je me contrefous qu'elle se retrouve à la rue, obligée de jouer dans le métro.

— Enfin, ça ne risque pas d'arriver. » Louise s'assit à côté de Raoul et passa un bras autour de son cou. « Donc, c'est bel et bien fini entre vous. »

Il déglutit, son visage se crispa et prit une mine déçue.

« Je ne pige pas pourquoi ça foire chaque fois.

— Tu n'as tout simplement pas épousé la bonne.

— J'ai l'impression d'avoir essayé tous les genres de femme, si bien que je ne sais plus très bien vers quel style me tourner, désormais. »

Il tenta de donner à sa remarque un air de plaisanterie, mais sa gravité était palpable.

« Qu'est-ce que tu veux, maintenant ?

— J'aspire juste à une vie de famille simple et paisible. Bon sang, ce que j'en ai envie !

— Tu rigoles ? Ça ne pourrait pas marcher avec la vie que tu mènes.

— Non, je suis sérieux. J'en ai tellement marre de tous ces voyages, de toute cette pression. Pas toi ? Ce n'est plus aussi amusant qu'avant. Je commence à avoir le trac quand je joue. Ça ne m'arrivait jamais. La semaine dernière, j'ai joué le *Concerto pour violon no 5* de Mozart. Ça fait combien de fois ? Sûrement une bonne centaine en concert. Je tremblais de partout au moment d'entrer sur scène. Et je ne comprenais même pas ce qui m'arrivait. Mais quand on se réveille dans une chambre d'hôtel anonyme sans être capable de se souvenir si on est en Amérique du Sud ou du Nord, il est grand temps de se remettre en question. Les sacrifices ne valent plus le coup. Ça suffit. J'ai envie d'une vie comme tout le monde, d'une routine. D'une vie,

quoi. Et j'étais persuadé que ce serait possible avec Joy. Mais je me trompais. » Ils restèrent assis en silence quelques instants jusqu'à ce que Raoul reprenne. « Joy a déjà quelqu'un. »

Louise sursauta.

« Non, c'est vrai ? Alors que vous essayiez d'avoir un enfant ?

— Elle va emménager chez lui. C'est un jeune chef d'orchestre snobinard. Apparemment, leur liaison dure déjà depuis un an. C'est à peine croyable, il a au moins dix ans de moins qu'elle. Elle me l'a annoncé par téléphone.

— Oh Raoul, mon pauvre ! » Elle le prit dans ses bras et le serra fort contre elle. « J'imagine à quel point tu dois être triste. Comment a-t-elle pu te faire un coup pareil ? »

Raoul ne répondit pas. Il détourna la tête pour contempler la mer. Louise relâcha son étreinte.

« Mais pourquoi a-t-elle continué à essayer d'avoir un enfant avec toi, si elle avait déjà l'intention de te quitter ?

— C'est une excellente question. Et je n'ai même pas envie de connaître la réponse.

— Que veux-tu dire ?

— Ah, oublie ça. Oublie tout ce que je viens de te raconter. C'est du passé. Maintenant, tout ce que je souhaite, c'est de ne plus jamais la revoir.

— Tu as encore tout le temps de fonder une famille. Je ne me fais aucun souci pour toi, je sais bien que tu n'as pas pour habitude de rester seul longtemps. »

Il rit d'un air gêné en fuyant toujours son regard.

« Tu as peut-être raison. Mais je m'aperçois quand même que le temps passe. Je ne compte pas être un vieux papa qui risque une hernie chaque fois qu'il soulève son gamin.

— Anna est libre, suggéra Louise.

— Anna, oui... Non, je ne crois pas. Anna, la gentille Anna. J'espère sincèrement que tout va s'arranger pour elle.

— Tu sais qu'elle a eu un cancer du sein ?

— Oui, elle m'en a parlé.

— L'opération s'est bien passée, mais elle continue de suivre un traitement, d'après ce que j'ai compris.

— Ça ne doit pas être facile à porter seul. Si seulement elle pouvait rencontrer un type bien. Elle le mérite. »

La porte d'entrée s'ouvrit et le corps élané de Caroline surgit sur le seuil. Louise se redressa et l'accueillit avec un sourire.

« Coucou, chérie. Tu as fini de répéter ? Viens donc t'asseoir avec

nous. »

Caroline hésita, mais Louise lui avait déjà fait une place entre Raoul et elle. Elle regarda Raoul du coin de l'œil et le salua d'un léger hochement de tête. Louise passa un bras autour de sa taille et se mit à tripoter ses boucles. La cuisse et le bras gauches de Caroline étaient collés contre Raoul. Elle pensait sans cesse à lui.

« J'essaie de convaincre Raoul de retourner avec Anna, expliqua Louise en se penchant pour lancer à son ami un clin d'œil complice.

— Hum, se contenta de commenter Caroline.

— Non, je ne trouve pas que ce soit une bonne idée, marmonna Raoul. Anna mérite beaucoup mieux.

— Arrête un peu de te dénigrer. Tu es un super bon parti, Raoul. » Louise se rapprocha de Caroline. « Tu devrais voir l'appartement fantastique qu'il possède, juste en face du Metropolitan, avec une terrasse sur le toit. On passera le voir là-bas, toi et moi. »

Caroline eut un petit rire embarrassé.

« Avec plaisir, répondit-elle en se demandant si sa remarque sonnait aussi faux que ses pensées.

— Alors comme ça, tu travailles en freelance, si j'ai bien compris, et tu donnes des tas de concerts ? » poursuivit Raoul, aussi désireux que Caroline de passer à un autre sujet.

Elle acquiesça et Louise lui donna un coup de coude.

« Allez, raconte, Caro. Tu as beaucoup de succès. Ton agent croule littéralement sous les propositions. » Elle se tourna vers Raoul. « Tout le monde la veut. »

Raoul prit une profonde inspiration, tandis que la jeune femme se ratatina encore plus.

« Et qui est ton agent ? s'enquit-il pour rester en terrain neutre.

— Euh... bah, c'est Louise qui... » commença-t-elle d'une voix hésitante.

Louise s'empessa de voler à son secours.

« Je l'ai placée chez le mien. Bien sûr. C'est tellement plus pratique pour nous d'avoir le même. Et, au moins, j'ai la certitude qu'il s'occupe bien d'elle. » Elle jeta un coup d'œil à Caroline qui avait toujours la tête baissée et reprit. « Bien que tu aies pu décrocher ces contrats sans lui. » Elle lui donna un coup de coude complice. « Forcément ! C'est quand même toi qui fais tout le boulot, tu joues comme personne.

— Ne te laisse pas imposer des salaires trop bas sous prétexte que tu es encore un peu bleue. N'accepte jamais à la première offre », conseilla Raoul d'un air préoccupé.

Caroline daigna enfin sourire, mais elle se figea dès que leurs

regards se croisèrent et baissa à nouveau les yeux.

« Et n'hésite pas à travailler ton tiré... », ajouta-t-il sur un ton cette fois détendu.

D'un geste emprunté, elle lui donna une petite tape sur le genou. Louise eut un rire forcé.

« Prépare consciencieusement tes concerts, reprit Raoul. Tu dois savoir ce que tu veux et éviter de te mettre en mauvaise posture. Ne perds jamais de vue que le but de ton manager est de faire de l'argent sur ton dos aussi longtemps que possible. C'est une vile affaire de pognon, rien de plus. Mais, à partir du moment où tu connais les règles, tu peux les utiliser à ton profit afin d'atteindre tes objectifs. »

Il venait de les attirer sur son terrain. Caroline se sentait flattée en tant que femme et artiste. Elle était assise entre deux prestigieux solistes qui étaient en train de planifier son avenir. Les étoiles qui brillaient dans ses yeux trahissaient les rêves fantastiques qui se formaient dans son esprit, comme si Raoul était capable d'exaucer ses vœux rien qu'en les formulant.

« Et des prix ? Combien en as-tu remporté ? » s'enquit-il en scrutant son profil.

Il éprouva un irrépressible désir de l'embrasser et de sentir la chaleur de sa peau. D'extérieur, il ne laissait paraître qu'un intérêt et un engagement de nature strictement professionnelle.

« Eh bien, en fait, j'ai seulement remporté le prix du soliste suédois il y a deux ans », murmura Caroline, presque honteuse.

Elle qui aurait tant voulu pouvoir l'impressionner. Jusque-là, elle avait tellement été habituée à attirer l'attention sur elle grâce à sa virtuosité qu'elle avait considéré la célébrité comme une contrainte embarrassante. Mais le milieu musical dans lequel elle évoluait depuis des années était d'un niveau provincial pour les standards de Raoul. Elle avait envie de l'entendre lui dire qu'elle n'était pas seulement belle, mais aussi extraordinairement douée.

« Tu ne vas pas concourir pour le prix Tchaïkovski, à Moscou, l'été prochain ? » lança-t-il avec cette nonchalance sexy qui la faisait tant craquer.

Louise se pencha sur Caroline et glissa :

« Tu dois savoir que Raoul y a remporté la médaille d'or dans la catégorie violoniste quand il avait vingt-deux ans. Moi-même, j'y ai participé dès que j'en ai eu la possibilité. »

Caroline sentait un courant de chaleur emplir sa poitrine, mais n'osait pas lever les yeux sur lui. Quant à Raoul, il savourait l'effet intimidant qu'il exerçait sur elle et prenait un malin plaisir à lui donner des petites tapes sur la cuisse.

« Je peux t'aider à répéter le programme, si tu en as envie. »

La chaleur se mua en nervosité. Cette fois, c'en était trop. Le prix Tchaïkovski et Raoul d'un seul coup. Pourrait-elle vraiment obtenir les deux ?

« Tu ne fais quand même pas partie du jury ? » demanda-t-elle en haletant.

Il éclata de rire.

« Voilà une jeune carriériste qui ne manque pas de suite dans les idées ! »

Louise éclata de rire à son tour, mais Caroline ne broncha pas.

« Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, je...

— Tu ne perds pas le nord, toi », reprit Raoul d'un ton calme. Il ne put s'empêcher de pousser la plaisanterie un peu plus loin. « Je t'avais manifestement sous-estimée. Hélas, je vais devoir te décevoir, il n'y a pas de violonistes dans le jury de la catégorie violoncelle. »

Qu'avait-elle fait ? Comment avait-elle pu dire une chose si stupide ? Elle avait envie de crier de rage.

« Ne pense pas trop à ces prix pour l'instant. Tu as besoin de calme et surtout de repos. » Prenant la main de Caroline, Louise la porta à sa bouche et l'embrassa tendrement. « N'est-ce pas ? Tu dois te ménager, Caro. » Sur le ton du secret, elle ajouta : « Et pas seulement toi.

— Louise, parlons d'autre chose, tu veux bien ? l'interrompit la jeune femme, soudain mal à l'aise.

— Comment ça ? Tu ne veux pas que j'en parle ? Mais je suis tellement fière.

— Je n'en ai pas envie.

— Tu sais, Raoul me connaît comme s'il m'avait faite et il me raconte tout. On n'a aucun secret l'un pour l'autre. Il en a toujours été ainsi. » Elle lui jeta un regard en coin. « C'est le cas, non ? » À sa grande surprise, elle constata qu'il était impassible et ne sut comment interpréter cette absence de réaction.

Elle fut sauvée par Helena qui ouvrit la porte et manqua de s'étaler sur eux.

« Ça alors ! Je ne savais pas que vous étiez là », s'exclama-t-elle.

Caroline se releva aussitôt et prit sa sœur par la main pour la tirer à elle.

« Viens, on va faire un tour. Je suis restée assise trop longtemps », dit-elle en descendant les marches du perron.

Helena enjamba Raoul et Louise.

Elles s'éloignèrent en direction de l'embarcadère. Leurs corps étaient aussi élanés l'un que l'autre, celui d'Helena légèrement plus mince

que celui de Caroline, et leurs démarches identiques. Raoul les suivit du regard et sentit son estomac se nouer en les voyant discuter. À un moment, elles se retournèrent et jetèrent un œil vers le perron avant de continuer. Il tendit l'oreille pour tenter de capter des bribes de leur conversation, mais elles étaient trop loin. Il ne remarqua même pas que Louise était en train de l'observer.

« Je vois bien que quelque chose te préoccupe et je sais à quoi tu penses. Autant qu'on en parle », dit-elle calmement.

Ses mots lui firent l'effet d'une douche froide, bien qu'il s'y fût attendu. C'était comme si ses sentiments avaient pris le pas sur sa raison. Il était tombé amoureux en faisant fi de tout sens moral, de toute loyauté. Était-ce réellement de l'amour qu'il éprouvait ? Pouvait-il encore s'enflammer de la sorte à bientôt cinquante ans ? Et pour une femme qui avait la moitié de son âge, par-dessus le marché. Une femme ou une fille ? Où se situait la limite ? Elle avait toujours des joues rondes d'adolescente et ses deux petits boutons d'acné au sommet du front, mais son corps possédait des courbes dignes d'une statue de déesse grecque. Sans aucune vergogne, il avait séduit la petite amie de Louise. S'imaginait-il que l'amour entre deux femmes avait moins de valeur que l'amour entre un homme et une femme ? Louise. Parmi toutes les personnes au monde, il avait fallu qu'il la trahisse. Comment pouvait-il commettre une telle bassesse envers sa meilleure amie ? C'était impardonnable, tellement méprisable qu'il n'osait même pas y penser. Mais comment aurait-il pu résister ? Quand cette délicieuse révélation l'avait frappé, pendant le dîner, il avait eu l'impression que son regard lui ôtait toute conscience et toute raison. Il avait été tellement surpris en constatant qu'il se trouvait pour la première fois confronté au grand amour. Malgré lui, il avait perdu pied et glissé dans une dimension parallèle où il n'existait qu'elle. Il sut qu'il la lui fallait. C'était elle, elle était maintenant dans son cœur et il n'avait plus l'intention de la laisser en sortir. Elle avait docilement accepté de l'accompagner sur le promontoire, au nord de l'île, s'était laissé embrasser sous la voûte céleste, puis mener à l'atelier. Il régnait un froid glacial dans le chalet et il avait aussitôt allumé un feu dans la cheminée et étendu des couvertures sur le sol devant l'âtre. Mais c'était plus que de la docilité, elle était animée du même désir que lui. Il ne s'était jamais senti plus vivant. Il se trouvait à un carrefour de sa vie et ne pouvait s'imaginer qu'un seul avenir possible. Avec elle. Son amour s'appelait Caroline. Il osait à peine penser à son nom, de peur qu'il ne s'inscrive sur son front.

« Quand on voit les choses de l'extérieur, elles nous apparaissent d'un coup totalement différentes. On a un autre point de vue », dit Louise sur un ton inquiet.

Elle sait. La panique s'empara de lui. Tandis qu'ils discutaient tous

les trois de la carrière de Caroline, en toute décontraction, Louise avait tout le temps su. Il avait plusieurs fois eu l'occasion de constater cette facette de la personnalité de son amie, ce côté calculateur et froid qui le mettait si mal à l'aise. Il était glacé de terreur. Il savait qu'elle possédait des nerfs d'acier quand la situation l'exigeait.

« Louise, je comprends que tu sois furieuse après moi. De quel droit ai-je pu faire ça ? Mais je ne m'y attendais pas moi-même. »

Louise baissa le regard et envoya un coup de pied dans un caillou.

« Je n'ai pas encore parlé avec Helena, commença-t-elle, mais j'ai pu constater, moi aussi, qu'elle était notre maillon faible, aujourd'hui. »

Il eut envie de sauter de joie, mais une nouvelle ombre surgit aussitôt. Et il se maudit d'avoir échoué à mener un raisonnement si basique. Il s'était bêtement mis dans de sales draps. La pensée que Caroline n'était autre que la sœur d'Helena ne l'avait pas effleuré jusque-là. Il les apercevait, sur l'embarcadère, assises sur un banc, en pleine discussion. Parlaient-elles de lui ? Se moquaient-elles de son comportement pathétique ? Helena lui faisait peur. Elle lui tournait la tête. Alors qu'elle l'aimait, lui n'éprouvait rien d'autre pour elle qu'une attirance sexuelle. C'était tout ce qu'il avait toujours accepté de reconnaître. Il prenait un plaisir presque sadique à la contraindre à la soumission et à coucher avec lui. Il la rudoyait, plus qu'il n'avait jamais rudoyé une autre femme. Mais c'était sa faute à elle. Elle était caustique, si intelligente. Ne pouvait-elle pas juste lui être reconnaissante, comme toutes les autres ? Il avait beau essayer de briser son assurance, elle se relevait chaque fois dans toute sa splendeur et c'était alors lui qui se trouvait ébranlé. Si seulement elle avait montré un signe de faiblesse, il aurait pu se la sortir de la tête depuis longtemps. Mais ça ne s'était pas passé comme ça. Le désir qu'elle suscitait en lui était si irrationnel, si insaisissable. Parfois, il lui arrivait de se surprendre à la désirer de tout son corps dans les situations les plus absurdes. Comme en ce moment. Il la voulait. Il avait envie de lui donner ce qu'elle méritait. Une leçon cuisante, un crochet à l'estomac en lui murmurant à l'oreille qu'il aimait Caroline. Rien ne pourrait plus ébranler Helena que d'entendre qu'il avait choisi sa sœur. Un frisson lui parcourut l'échine. Il évacua aussitôt cette pensée, honteux. Comment pouvait-il être si cruel ? Helena était innocente, ce n'était pas sa faute s'il était tombé amoureux de Caroline. Il était clair qu'elle serait bouleversée en l'apprenant. Il n'y avait pas de quoi en être fier. Et comment s'y prendrait-il pour avouer à Caroline qu'il avait entretenu une liaison purement sexuelle avec Helena depuis... Oui, d'ailleurs, quel âge avait Caroline à l'époque ? Peut-être n'était-elle même pas née. Cette fois, la nervosité commença à gagner tout son corps.

Il se gratta le front et s'efforça de contrôler son souffle. Il devait revenir à une certaine forme d'équilibre. Il devait reprendre le contrôle de sa vie, de ses actes et avant tout se raisonner. Au beau milieu de sa confusion, une chose lui paraissait claire. Personne ne viendrait se mettre en travers de son amour pour Caroline. Car cet amour était béni.

Louise attendait toujours sa réponse, le front strié de plis d'inquiétude. Elle s'attendait à une loyauté à toute épreuve de sa part et il savait que ce n'était qu'une question de temps avant qu'il ne soit obligé de lui révéler la vérité en pleine face. Mais c'était encore prématuré.

Il devait d'abord être certain.

Il devait mettre Caroline enceinte.

« Attends un peu avant de virer Helena, répondit-il enfin, la bouche sèche. Ce n'est pas le moment. Il faut d'abord réfléchir à une stratégie.

— Tu dis ça avec une telle froideur, lui fit remarquer Louise. Il faut que je la prépare à ce choc, car c'en sera un pour elle. Elle sait au fond d'elle qu'elle n'a plus vraiment sa place dans notre quatuor, j'en suis sûre, mais elle s'accroche et veut tellement bien faire. Je vois bien qu'elle prend plaisir à jouer avec nous. C'est son bol d'air. Helena est l'une de mes meilleures amies et ça va la rendre si triste.

— Je sais. Laisse tomber pour l'instant. Tu verras ça plus tard. Rien ne presse. Elle a déjà bien assez de soucis comme ça.

— De quoi parles-tu ?

— Enfin... tu n'as pas entendu ? Elle a la tremblote quand elle joue.

— Oui, je l'avais remarqué. Quelque chose doit la perturber. Je me demande d'ailleurs si ce n'est pas tout simplement le fait de jouer avec toi. »

Raoul se figea.

« Avec moi ?

— Tu comprends tout à fait ce que je veux dire. Helena te respecte énormément, Raoul.

— Non, c'est vrai ? »

Il eut un rire surpris. Et flatté.

« Oui, oui, bien sûr. Caroline, en revanche, est bien moins impressionnable. Avec elle, tu vas avoir plus de mal. Jusqu'à maintenant, je ne suis pas parvenue à la dompter, et c'est justement ce qui fait que je l'aime plus que tout au monde. »

Il se mit en tête qu'une petite promenade l'aiderait certainement à se remettre les idées en place. Le soleil brillait toujours quand il enfila sa veste pour descendre sur le rivage. Une petite brise soufflait depuis le continent et la mer se mit bientôt à clapoter contre les rochers. Des

nuages bas se déplaçaient sur l'horizon. Un voile de brume s'était formé en pleine mer et glissait à la surface de l'eau, s'approchant en silence de l'île. Raoul observa avec fascination l'étrange phénomène climatique qui ne ressemblait à rien de ce qu'il avait vu jusque-là. La nature, pour lui, demeurait un mystère. C'est pourquoi il fut encore plus étonné d'observer la brume escalader la falaise. Il fut soudain enveloppé par une humidité glaciale. Le froid pénétra dans ses vêtements et lui donna la chair de poule. Mais ce n'est qu'au moment où il se retourna que l'inquiétude commença à le gagner. On n'y voyait plus à un mètre autour de lui, tout était blanc. La maison avait disparu, tout comme l'embarcadère et les arbres. Il ne restait plus que cette blancheur humide, ce néant compact. Son instinct lui commanda de fuir au plus vite. Dès le premier pas, son pied glissa sur le lichen et il se cogna la cheville contre la roche. Il dut se retenir avec la main et craignit le pire en sentant ses doigts s'enfoncer dans la mousse. Il se releva sans perdre un instant, s'essuya la paume pour en décoller la terre et reprit sa progression avec précaution dans la direction où, selon lui, devait se trouver la maison. Lorsqu'il perçut le son d'un violoncelle, son rythme cardiaque accéléra. Il se sentit irrésistiblement attiré et, les bras tendus devant lui, se laissa guider par la musique diffuse. Mais, dans son empressement, il trébucha à nouveau et s'effondra à genoux. Le malaise qu'il avait éprouvé, au moment où la brume l'avait enveloppé, s'était mué en terreur. Où était-il ? Pourquoi ne retrouvait-il pas son chemin ? En proie aux pires craintes, il se redressa et prit une profonde inspiration. Comme c'était grotesque de paniquer pour un peu de brouillard ! De courir ainsi en tous sens à l'aveugle. Il pouvait se blesser grièvement. Le plus sage était certainement de rester sur place, calmement, en attendant que la brume se dissipe. À son grand soulagement, il constata que le voile blanc autour de ses jambes avait commencé à se disperser. Quelques secondes plus tard, le brouillard avait déjà pratiquement disparu. Droit devant lui, il distingua alors la maison. Sur sa gauche, à seulement quelques mètres, il y avait l'atelier et la falaise. Il comprit alors avec horreur qu'il était passé tout près de la catastrophe.

Il se dirigea vers le studio d'un pas décidé. Le son du violoncelle de Caroline se faisait plus distinct à mesure qu'il approchait. Il l'aperçut à travers l'immense baie vitrée. Elle lui tournait le dos et jouait le premier mouvement de la *Suite pour violoncelle no4* de Bach. Quel plaisir de l'entendre, songea-t-il. Elle jouait toujours du Bach. Mais avec quelle justesse ! Elle insufflait de la jeunesse à cette musique trop souvent exécutée de manière froide et chirurgicale, en particulier par les jeunes musiciens. Il l'observa quelques instants de l'extérieur. Et rit intérieurement en pensant aux sentiments qu'il éprouvait pour elle. Une pluie fine commença à s'abattre sur sa tête et sur ses épaules. Il

profita d'une pause entre deux mouvements pour toquer doucement, puis un peu plus fort comme elle ne réagissait pas. Ne l'entendait-elle pas ? Il plaqua son visage contre la vitre et cria son prénom. Soit la pièce était parfaitement isolée, soit elle faisait exprès de l'ignorer. Caroline recommença à jouer, profondément concentrée. La pluie se mit à tomber dru et il fut bientôt trempé. Il était tellement frigorifié que ses épaules tremblaient. Pourtant, il n'arrivait pas à détacher ses yeux d'elle.

S'il avait insisté un peu plus, frappé contre la baie vitrée jusqu'à ce qu'elle lui ouvre, il aurait pu la forcer à poser son instrument et à se blottir dans ses bras. Mais il tourna les talons, la mort dans l'âme, et se dirigea vers la porte d'entrée.

Dans le hall, il croisa Louise, qui faisait des allers-retours entre le grenier et la cave pour repérer d'éventuelles fuites. En l'espace de quelques minutes, la pluie torrentielle en provenance du continent avait atteint Svaskär, écrasant l'île sous un véritable déluge. Le vacarme des gouttes qui s'abattaient sur le toit résonnait dans toute la maison. Raoul se débarrassa de sa veste trempée et s'essuya le visage avec la manche de sa chemise. Il entendit des pas dans la cuisine et crut que c'était Caroline, mais c'est finalement Helena qui surgit dans le hall. En le voyant, elle s'étira le dos, apparemment disposée à discuter. Raoul marmonna une vague excuse avant de monter dans sa chambre. Il se jeta sur son lit, puis fixa le plafond. Du coin de l'œil, il aperçut l'étui de son violon et ressentit un poids dans sa poitrine. Jamais son violon n'avait été plus synonyme de devoir et de contrainte qu'en ce moment. Il représentait tout ce que sa vie avait d'ennuyeux. Un simple bout de bois dénué d'érotisme.

Pendant plus d'un quart de siècle, il avait partagé sa vie avec « *L'usignolo* », le Rossignol, son précieux *Guarneri del Gesù*. Il avait été comme le prolongement de son corps. Il l'accompagnait partout où il allait puisqu'il ne vivait, ne voyageait que pour son travail. Mais ce qui, au début de sa carrière, avait été une source indescriptible de bonheur, s'était peu à peu transformé en fardeau insupportable. Le charme de la célébrité et de la réussite avait perdu son pouvoir d'attraction. Il avait tout fait. S'était produit sur les scènes les plus prestigieuses du monde, avait lu les critiques les plus élogieuses sur son compte, séduit les femmes les plus ravissantes qu'on puisse s'imaginer. Que lui restait-il à prouver ?

Soudain, il eut envie d'ouvrir la fenêtre et de jeter son violon dehors, sous la pluie. De se débarrasser de cette saloperie. Cinq millions de dollars foutus en l'air d'un seul coup. L'empereur rend sa liberté au Rossignol. Quel soulagement ce serait ! Mais c'était totalement exclu, bien entendu. Que penseraient les gens si l'un des violonistes les plus célèbres au monde raccrochait du jour au

lendemain ? Et que ferait-il s'il arrêta de jouer ? Il ne savait rien faire d'autre. Il se recroquevilla en position fœtale et se mordit les doigts. La solution, car il en existait une, résonnait dans sa tête. Il devait redonner vie à son âme pour qu'elle lui donne la force de continuer.

Et, tandis qu'il était allongé sur son lit, un désir grandit en lui. La pensée de Caroline, de son corps pâle, lui redonna de l'énergie. Mais pourquoi l'évitait-elle ? Il passa en revue tout ce qu'il lui avait dit, sans toutefois comprendre où il avait pu gaffer. Peut-être voulait-elle juste être tranquille. Oui, ça devait être ça. Elle était jeune et ambitieuse, comme lui-même l'avait été, il y a bien longtemps. Dieu fasse qu'elle ne se soit pas déjà fatiguée de moi ! songea-t-il. Il gigota sur son lit et se sentit gagner par la nervosité. Il ne savait comment assouvir son désir. Pour finir, il se leva et sortit son violon de son étui. Pris de frénésie, il entama le *Capriccio no 1* de Paganini. La mélodie fit contrepoids au martèlement de la pluie sur les planches du toit. Une fois qu'il eut réussi à évacuer le plus gros de sa frustration, il enchaîna sur la vingt et unième, *Amoroso e Presto*, et sentit le calme revenir.

Anna était appuyée contre la porte et écoutait attentivement. Elle avait été attirée par la mélodie veloutée de son *capriccio* favori. Mais les dernières notes s'étaient tues, alors qu'elle n'était encore que dans l'escalier. Elle n'était même pas certaine qu'il fût toujours dans sa chambre. Quand elle plaqua son oreille contre la porte, elle ne perçut d'abord aucun son, puis elle entendit un grincement et comprit qu'il était là. La proximité de Raoul la rendit nerveuse. Elle leva la main pour toquer, interrompit son mouvement et porta ses doigts à sa bouche. Peut-être la jugerait-il trop intrusive ? Quand des bruits de pas décidés résonnèrent dans la chambre, elle se dit qu'il s'apprêtait sans doute à sortir. Il fallait qu'elle fasse quelque chose car, s'il la trouvait, il risquait de penser qu'elle l'épiait. Ce qu'elle faisait, d'ailleurs. Alors elle s'empressa de frapper à la porte. Celle-ci s'ouvrit aussitôt.

« Ah... salut », dit-il avec un sourire.

Était-ce une expression de surprise qu'elle décelait sur son visage ? On aurait plutôt dit de la déception. Soudain, Anna regretta d'être montée. Mais, contre toute attente, il recula et l'invita à entrer d'un mouvement de tête.

« Entre, j'allais justement m'en aller. »

Il avait débouonné sa chemise et elle pouvait distinguer la toison épaisse qui couvrait sa poitrine. Elle pénétra dans la chambre d'un pas hésitant. Bien qu'elle eût préféré fermer la porte derrière elle, elle la laissa entrouverte. L'étui du violon de Raoul était posé sur la chaise, si bien que le seul endroit où elle pouvait s'asseoir était le lit. Elle s'installa timidement sur le bord, la main à plat sur le drap. Quand

elle se tourna vers lui, elle vit qu'il était en train de retirer sa chemise. Leurs regards se croisèrent dans le miroir et elle éprouva une sensation de chaleur dans le bas-ventre. C'était la première fois qu'elle le revoyait torse nu depuis l'époque où ils vivaient ensemble à New York. Elle remarqua immédiatement qu'il avait vieilli. Ce qui l'amena à la constatation douloureuse qu'elle aussi avait vieilli entre-temps. Elle contempla son corps avec tendresse. Il avait toujours sa tache de vin sur l'omoplate gauche. Elle l'avait totalement oubliée. Elle s'imagina s'approcher de lui par derrière et embrasser sa tache, puis ses épaules.

Elle se renversa sur le dos, en travers du lit, et ferma les yeux, tandis que Raoul se rasait. Les bruits familiers de la bombe, de la mousse, du rasoir sur sa peau et du robinet la ramenèrent des années en arrière.

« Alors, qu'y a-t-il au menu, ce soir ? » demanda-t-il.

Elle ouvrit les yeux et vit qu'il la regardait dans le miroir.

« Une fricassée de poulet avec une bonne dose d'ail et de chili.

— Tu sais décidément comment me séduire. »

Anna renifla. Raoul lui adressa un large sourire par-dessus son épaule.

« Allez, raconte ! Je veux tout savoir sur tes fougueux amants. » Elle secoua la tête. « Sont-ils beaucoup plus jeunes que moi ?

— Ils sont surtout beaucoup moins nombreux que toi. »

Il éclata de rire et finit de se débarbouiller.

« Dommage pour eux, ils n'ont pas idée de ce qu'ils ratent.

— Toi, en revanche, tu n'as pas cette excuse », marmonna-t-elle.

Raoul attrapa une serviette et s'essuya le visage en s'approchant, puis s'assit auprès d'elle. Le matelas rebondit sous le poids de son corps. Il posa ses mains sur les épaules d'Anna et se pencha sur elle. Leurs visages étaient si près qu'elle sentait la fraîcheur de sa peau humide. C'est le moment. Cette fois, il va passer à l'action, pensa-t-elle en déglutissant. Elle entrouvrit la bouche et lui sourit de manière engageante.

« Es-tu aussi affamée que moi ? demanda-t-il en lui faisant les yeux doux.

— Affamée ? » haleta-t-elle.

Son sourire menaça de se crispier.

« Oui, j'ai une faim de loup ! » Imitant le cri du prédateur, il fit semblant de la dévorer, puis se releva aussi brusquement qu'il s'était assis. « Allez, viens, on descend manger. »

Anna demeura immobile, ses espoirs venaient de s'envoler. Ses muscles étaient paralysés par la déception. Elle finit par se redresser et vit Raoul enfiler une chemise propre. Les manches longues voletaient

autour de ses poignets tandis qu'il fouillait dans sa trousse de toilette.

« Tiens, aide-moi, s'il te plaît », lança-t-il en fourrant une paire de boutons de manchette dans ses mains.

Il lui tendit ses poignets et la laissa agraffer les boutons, puis ajuster les manchettes. Anna savoura ce moment qui lui rappelait d'agréables souvenirs. Tant de fois, elle l'avait aidé à s'habiller avant des concerts importants, l'avait soutenu et motivé, puis admiré avec le reste du public.

« Voilà ! » annonça-t-elle en rectifiant son col de chemise.

Elle saisit sa bouteille d'après-rasage, en versa quelques gouttes dans le creux de sa main et lui massa délicatement les joues. Raoul l'embrassa machinalement sur le front.

De bonne humeur, il la précéda dans l'escalier en sifflotant. Une fois dans le hall, il passa un bras autour de son cou et la conduisit dans la cuisine. Alors que la lumière du plafond était éteinte, une dizaine de bougies, disposées sur la table, le plan de travail et le chambranle de la fenêtre, conféraient à la pièce une atmosphère chaleureuse.

« Entrez, entrez ! On va fêter ton nouveau poste de chef d'orchestre. » Louise sortit une bouteille de champagne du frigo et la tendit à Caroline. « Vas-y, ouvre-la, je ne peux pas le faire.

— Tu n'as qu'à demander à Helena, répondit sèchement Caroline en enfonceant ses mains dans les poches. Je ne suis pas d'humeur à fêter quoi que ce soit.

— Enfin, qu'est-ce que tu as ? répliqua Louise, surprise. On va porter un toast à Anna. »

Caroline tourna le dos et se mit à contempler la mer par la fenêtre, contrariée de voir Raoul et Anna si proches, mais surtout effrayée par la puissance des sentiments qui l'assaillaient. Ses mains étaient gelées et son corps frémissait de rage. Ses joues rouges, qui avaient la fâcheuse tendance de la trahir dans les pires moments, elle ne put les dissimuler. Et la dernière chose qu'elle souhaitait, c'était bien que Raoul se rende compte de l'effet qu'il produisait sur elle. Elle s'éloigna alors de quelques pas, prête à sortir de la pièce à la première occasion. Mais Louise la suivit et la prit par la taille.

« Je te trouve bizarre, aujourd'hui. Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui te préoccupe comme ça ?

— Rien du tout, mentit la jeune femme en esquissant un sourire.

Du coin de l'œil, elle vit Raoul retirer son bras des épaules d'Anna. Il s'approcha de Louise et lui prit la bouteille des mains.

« Donne-la-moi », dit-il avec un clin d'œil.

Caroline fit mine de ne pas prêter attention à lui.

Le bouchon vola au loin et Anna se précipita pour recueillir la

mousse du champagne. Raoul remplit les verres. Lorsqu'il servit Helena, il essaya de capter son regard, mais elle l'ignora.

Caroline était seule devant la cuisinière. Quand elle s'aperçut que Raoul se dirigeait vers elle une flûte à la main, elle baissa les yeux. Ce n'est que lorsqu'il se tint devant elle qu'elle leva enfin son regard plein d'espoir. Il lui donna son verre en évitant ses yeux. Ses mains avaient tellement la tremblote qu'il renversa du champagne sur les doigts de la jeune femme. Sans un mot, il lui tourna le dos, posa la bouteille sur la table, prit sa flûte et retourna près d'Anna. Il lui prit la main, l'embrassa et brandit son verre.

Anna inclina la tête de côté en souriant.

« Je lève mon verre à notre fantastique chef d'orchestre ! Félicitations, Anna ! Je suis certain que tu vas faire des merveilles !

— Oui, je l'espère bien », répondit-elle en riant aux éclats.

« Félicitations », dit Helena en trinquant avec elle.

Caroline engloutit son champagne et posa sa flûte bruyamment.

« Allez, on passe à table, lança-t-elle en se dirigeant vers la cuisinière sur laquelle le ragoût était toujours en train de mijoter. Elle appuya sa tête contre la hotte. Dans son dos, elle entendait le tintement de la porcelaine et des couverts qu'on disposait sur la table. Puis Helena et Anna s'installèrent et entamèrent une discussion, tandis que Raoul parlait avec Louise sans qu'elle entende de quoi il était question. Elle n'osait pas se retourner et se contenta de remuer dans la cocotte, encore et encore.

Elle n'avait pas échangé un mot avec Raoul depuis l'incident embarrassant qu'ils avaient eu sur le perron. Désespérée, elle était allée s'enfermer dans le studio pour jouer les suites de Bach, les six, du début à la fin, en guise de pénitence. Il remerciait bien sûr sa bonne étoile de l'avoir percée à jour à temps. Il croyait certainement qu'elle lui avait accordé ses faveurs dans le but d'obtenir sa voix dans le jury. C'était la raison pour laquelle elle avait paniqué lorsqu'il avait frappé à la vitre. Elle s'était cramponnée à son violoncelle. Tant qu'il ne lui dirait pas qu'il regrettait, qu'il ne lui demanderait pas pardon, elle garderait l'espoir qu'ils avaient un avenir ensemble. Elle n'avait tout simplement pas osé ouvrir la baie vitrée et prendre le risque qu'il lui avoue la vérité.

En même temps, elle le désirait de tout son corps. Elle ne pouvait penser à autre chose qu'à son parfum et à la douceur de ses lèvres quand il l'avait prise. Et plus elle le désirait, plus elle était convaincue que ce qu'il avait recherché la nuit précédente était une banale petite aventure.

N'éprouvait-il aucun sentiment pour elle ? Était-il indifférent au point de profiter de n'importe qui pour se procurer un instant de

plaisir ? Était-il conscient de son statut de star au point de trouver normal que tout le monde se plie à son bon vouloir ? À chaque nouvelle interrogation, elle était de plus en plus convaincue d'avoir commis une terrible erreur. Elle aurait tellement voulu pouvoir revenir en arrière. Ignorer Raoul, le détester, et rester fidèle à Louise. Mais elle savait pertinemment qu'elle l'avait déjà perdue.

Cette situation était inhabituelle pour elle. Elle qui avait toujours été en position de force. Quand un homme l'attirait, elle parvenait toujours à ses fins, le plus simplement du monde. Ils rampaient à ses pieds à la moindre invitation de sa part. Elle s'était rendue accessible, la veille, et il avait interprété tous ses signaux selon les règles du jeu. Désormais, c'était à peine s'il daignait lui accorder un regard. S'il n'y avait aucune limite aux humiliations qu'elle était prête à endurer pour le récupérer, elle restait cependant consciente qu'une attitude désespérée ne ferait que l'éloigner davantage. Elle en avait fait plusieurs fois l'expérience, mais en sens inverse, et n'avait pas hésité à éconduire tous ces prétendants qui l'imploraient de leurs regards suppliants. Hier, un événement inattendu et jusque-là impensable s'était produit. Elle s'était laissé submerger par ses sentiments comme jamais elle ne l'aurait cru possible. La douleur l'avait frappée en plein cœur. Elle ne pouvait rien contre cette force qu'il avait éveillée en elle. Car cela n'avait rien d'une joyeuse romance. C'était ce qu'elle avait toujours attendu sans jamais s'imaginer que ce serait si douloureux. C'était la passion. Et, bien qu'elle ne se rendît guère sympathique en refusant de trinquer en l'honneur d'Anna, bien qu'elle eût conscience du caractère pathétique de son comportement, elle n'avait pas pu réagir autrement. La jalousie la rongait chaque fois que Raoul prenait Anna dans ses bras, chaque fois qu'il lui baisait la main.

« Tout va bien ? »

Soudain, il se tenait derrière elle. Un frisson lui parcourut le corps.

« Raoul. »

Sa voix était faible. Elle n'osa même pas se retourner. Le simple fait de prononcer son prénom lui parut un acte interdit et compromettant.

Il n'en fallut pas davantage à Raoul pour comprendre qu'il avait atteint son but avec elle. Son inquiétude se dissipa aussitôt. Il avait maintenant le contrôle de la situation et pouvait planifier librement l'étape suivante. En dépit de sa passion, le soliste qu'il était savait maîtriser ses nerfs en toutes circonstances. La dernière chose à faire à ce moment précis était justement de perdre la tête.

« Essaie de te contrôler, Caroline. »

Le ton de sa voix était dur et dénué de cet amour qu'elle avait senti, alors qu'ils jouaient le quatuor de Brahms.

Anna traversa la cuisine avec son verre de champagne à la main et savourait leur petite fête. On riait et on parlait gaiement, Raoul avait trinqué en son honneur, il l'avait tenue par le cou et embrassée sur la main. Elle sentait encore l'humidité de ses lèvres sur sa peau. Quant à Caroline, elle boudait dans son coin, ce qui était bon signe. Cela signifiait que Raoul n'était pas franchement intéressé. Cette jeune présomptueuse s'était imaginé qu'elle pourrait le lui ravir. Maintenant, elle souffrait, triste que quelqu'un lui résiste enfin. Et pas n'importe qui. Raoul. Cela ne servait à rien d'être si belle et si douée quand on était à ce point égoïste et sans cœur. Non, cela ne pouvait pas faire de mal à Caroline de se faire remettre en place. La menace était écartée.

Raoul s'approcha en tendant la main. Elle la saisit et exécuta une pirouette, puis éclata de rire en se laissant aller entre ses bras. Avec l'élégance d'un danseur de salon, il la fit tourner à nouveau avant de se coller derrière elle et de poser son coude sur son épaule pour siroter coquettement son champagne.

« Y a-t-il des concerts sympa au programme de la prochaine saison du Philharmonique ? s'enquit-il.

— Je veux ! répondit Anna. On aura un super violoniste, en février.

— Ah bon ? »

Anna but une gorgée de champagne et lui adressa un sourire charmeur.

« Bien qu'il soit terriblement occupé avec ses tournées mondiales, il a réussi à caser un concert à Stockholm. Il arrivera directement de Berlin dans l'après-midi pour repartir à Tokyo dès le lendemain. »

Cette fois, Raoul comprit à qui elle faisait allusion et son visage se fendit en un large sourire.

« Ah, lui ! Je le connais très bien. Pour être sincère, ce type est un connard prétentieux largement surcoté, lança-t-il en partant d'un rire fracassant.

— Dommage que tu ne restes pas. On aura à peine le temps de se voir. »

Elle lui donna un petit coup de coude dans les côtes. Raoul esquiva et attrapa au vol une mèche de ses cheveux qu'il enroula autour de son doigt jusqu'à ce qu'elle reparte comme un ressort dans le visage d'Anna.

« On aura sûrement le temps de prendre un café ensemble pendant l'interlude.

— Ou un souper après le concert ?

— Ou un souper après le concert », répéta-t-il d'une voix traînante.

Anna lui frôla l'oreille avec un doigt.

« Tu avais encore un peu de mousse à raser », murmura-t-elle avant

de retourner mettre la table.

Le mobile de Raoul émit une petite sonnerie. Il le sortit de sa poche et lut son SMS tout en observant Caroline du coin de l'œil. Elle se tenait toujours devant la cuisinière, le regard rivé sur la cocotte. Il fut pris d'un élan de tendresse. Il avait envie de la rejoindre et de la prendre dans ses bras, de la serrer très fort contre lui. Mais il savait par expérience qu'il était préférable, pour l'instant, de la laisser avec ses doutes et ses angoisses. La tenir sur le gril, un classique de la séduction. Elle souffrait, oh oui, elle souffrait réellement. Mais c'était le moyen le plus sûr de renforcer ses sentiments. Ce n'était pas la première fois qu'il avait recours à cette stratégie, loin de là, et celle-ci était toujours aussi efficace. Malgré la peine qu'il éprouvait de la voir souffrir, il savait également que la délivrance était pour bientôt. Il s'agissait d'attendre le bon moment, ni trop tôt ni trop tard, s'il souhaitait atteindre l'effet escompté. Tout n'était qu'une question de dosage. S'il y avait des qualités qu'il avait appris à développer en tant que musicien, c'étaient bien la patience, la ténacité et la détermination. Il en allait de même en matière de séduction. Dans un art comme dans l'autre, il était un maître absolu.

Caroline ferma les yeux. Elle ne parvenait pas à se ressaisir. Du coin de l'œil, elle vit les couteaux rangés près de la cuisinière. Quel soulagement ce serait de se lacérer l'avant-bras. Une simple petite entaille suffirait, mais c'était tout à fait exclu puisqu'elle ne pourrait plus jouer du violoncelle. Non, elle ne toucherait pas aux couteaux, elle ne souhaitait pas que les autres la voient se mutiler, il ne fallait pas qu'ils la prennent pour une folle. Au lieu de cela, elle décida de se mordre la langue. Les plaies à la langue guérissent vite. Doucement, elle enfonça ses molaires dans la chair jusqu'à ce qu'un goût métallique se répande dans sa bouche. Elle relâcha la pression et ses épaules retombèrent. Une sensation immédiate de quiétude l'envahit, libérant son esprit. Oserait-elle prendre l'initiative de passer à l'étape suivante ? Mais s'il la repoussait ? Elle hésitait. Elle était désespérée à l'idée qu'elle ne sentirait peut-être plus jamais son corps contre sa peau. Autant mourir. Elle tressaillit à cette pensée, mais éprouva soudain un soulagement inattendu. Mourir maintenant, peut-être était-ce la meilleure solution, après tout ? Prendre conscience que le meilleur était passé et qu'il ne reviendrait pas, s'en contenter et oublier tout le reste, accueillir la mort à bras ouverts. Sans crainte, mais avec, au contraire, une satisfaction profonde.

Le poing serré, elle remuait dans la casserole, concentrée, le regard rivé sur les petites perles de gras qui flottaient à la surface.

« Viens, Caro », l'invita Louise, qui était déjà assise à table.

Caroline s'arracha à sa rêverie et prit une profonde inspiration avant

de se retourner et de se laisser tomber sur une chaise. Raoul était assis à sa droite. Anna passa aussitôt un bras autour de son cou, lui chuchota quelque chose à l'oreille et tous deux éclatèrent de rire. Caroline fixait son assiette.

« Comment ça va, ma chérie ? » La voix de Louise était inquiète et hésitante. Elle posa tendrement sa tête contre celle de la jeune femme. « Tu n'as pas oublié de prendre ton comprimé, hein ? » lui murmura-t-elle.

Caroline sentit un ricanement lui monter dans la gorge. Elle secoua la tête en guise de réponse et, d'un air absent, se mit à jouer avec le demi-avocat que quelqu'un avait posé dans son assiette. Les conversations allaient bon train, mais elle ne captait pas un mot. Elle s'efforça de donner l'illusion de participer, avec un sourire par-ci, un hochement de tête par-là.

Louise tenta de l'intégrer à leur discussion.

« Caro va s'inscrire au prix Tchaïkovski. »

La jeune femme sentit son courage l'abandonner davantage.

« Non, je n'en ai pas l'intention. »

Elle fut choquée de constater à quel point sa voix tremblait.

« Bien sûr que si, tu vas participer ! insista Louise. Si tu t'entraînes, tu as toutes les chances de bien figurer. Le lancement d'une carrière est toujours une période intense. On bosse à fond la technique sans jamais être satisfait du résultat. Alors, il n'y a rien d'étonnant à ce que tu sois si préoccupée, ma chère amie. Je comprends que tu aies les idées ailleurs. »

Caroline n'étant pas d'humeur loquace, Louise prit le relais. Comme elle l'avait toujours fait. La jeune femme lui était reconnaissante de pouvoir ainsi compter sur elle.

Tout à coup, elle sentit une main lui caresser la cuisse. Bouche bée, elle laissa échapper un petit gémissement. En pleine conversation, Louise se retourna vers elle. D'un coup d'œil furtif, elle surprit la main de Raoul sous la table. Ses traits se crispèrent et il la fixa droit dans les yeux, sans se dégonfler. Raoul et Louise se dévisagèrent, tandis que Caroline, au milieu, attendait avec anxiété. Puis, pour détendre l'atmosphère, Raoul fouetta la cuisse de la jeune femme comme pour la taquiner, tout en adressant un sourire fraternel à Louise. L'incident ne dura pas plus de quelques secondes. Ni Anna ni Helena ne semblaient s'être aperçues de ce qui se passait sous la table.

Louise se leva sans un mot. Prise de vertiges, elle s'appuya contre la cuisinière pour ne pas s'évanouir. Qu'avait-il fait ? Avait-elle bien vu ? Cette pensée était tellement absurde qu'elle n'arrivait pas à prendre la mesure de la scène dont elle venait d'être témoin. Mais ce n'était pas par hasard qu'il avait glissé sa main le long de la cuisse de Caroline,

tout près de son entrejambe. S'il s'était agi d'un simple malentendu, il l'aurait retirée aussitôt et se serait excusé. Au lieu de cela, il avait insisté et soutenu son regard. Il avait voulu qu'elle le voie. Il avait voulu qu'elle le sache. Mais qu'y avait-il à savoir ? Et Caroline qui s'était laissé faire. Elle qui ne supportait pas Raoul aurait dû se lever et l'injurier, lui envoyer son verre de vin au visage. Mais elle n'en avait rien fait.

Pendant toutes ces années, elle l'avait constamment défendu et n'avait cessé de réfuter les rumeurs dont il faisait l'objet et qu'elle considérait comme calomnieuses, inventées de toutes pièces par des personnes envieuses. Était-il possible que ce soit vrai, ce que l'on racontait sur le compte de Raoul ? N'était-il en réalité qu'un incorrigible séducteur en quête perpétuelle de conquêtes ? Mais Caroline ? De toutes les femmes, s'il en était une avec laquelle il ne se serait jamais permis de flirter, c'était bien elle. Louise tenta d'évacuer cette pensée. Mais elle n'osait pas se retourner de peur de voir ses craintes les plus folles se confirmer. Et si c'était vrai ? Et si, en se retournant, elle constatait que Raoul était en train de peloter Caroline et qu'elle se laissait faire ? Pis, qu'elle y prenait du plaisir ! Ses soupçons éveillèrent en elle une rage d'une ampleur terrifiante.

« Est-ce qu'on passe au plat de résistance ? » s'enquit Anna en commençant à débarrasser les assiettes.

Raoul resta immobile, comme Caroline. Le tintement de la porcelaine lui sifflait aux oreilles.

Il se pencha sur Caroline et dit à voix haute :

« J'ai réfléchi à quelques passages que je souhaiterais que tu retravaillais, dans le troisième mouvement. On pourrait en parler après le repas. » Sans attendre sa réponse, il se leva. Au passage, il en profita pour lui murmurer à l'oreille : « J'ai envie de toi, Caroline. Tu me rends dingue. »

Il alla chercher la lourde cocotte sur la cuisinière et se retrouva face à face avec Louise. Un court instant, ils se fixèrent dans les yeux, puis il finit par détourner le regard.

Le cœur palpitant, elle retourna s'asseoir à sa place, les dents serrées. D'abord, sans rien dire, se contentant de contempler le profil figé de Caroline. Puis elle rassembla ses forces et demanda :

« Caro, aurais-je loupé quelque chose ? »

La jeune femme secoua la tête, visiblement tendue.

« Comment ça ? Qu'est-ce que tu aurais manqué ? »

— Je ne sais pas, mais tu pourrais peut-être m'éclairer ?

— Je ne comprends pas de quoi tu parles. »

De nouvelles assiettes avaient été mises sur la table. Raoul assurait

le service. Du coin de l'œil, il épiait Louise et Caroline. Toutes deux fixaient leurs assiettes. Quand Anna et Helena finirent leur conversation, un silence pesant s'abattit sur la pièce, tandis que tous commençaient à manger.

Tout à coup, Raoul fut pris d'une quinte de toux et reposa sa cuiller.

« Tu as fait une fausse route ? »

Helena se pencha en avant et chercha à capter son regard.

« Il y a peut-être trop de piment ? » suggéra Anna.

Raoul s'efforçait de reprendre sa respiration, les yeux écarquillés.

« Ce n'est tout de même pas dégoûtant à ce point ? » plaisanta Anna en lui donnant un coup de coude. Mais elle ne rencontra aucune résistance et Raoul glissa au bas de sa chaise.

Caroline poussa un cri hystérique en levant sa main devant sa bouche pour ne pas recracher sa soupe. Ensuite, toutes se turent en même temps et lâchèrent leurs couverts qui retombèrent sur la table avec fracas. Pendant un court instant, les quatre femmes s'observèrent. Raoul gisait par terre, sur le dos, inerte, le regard rivé sur le plafond.

« Oh, mon Dieu ! Il est en train de faire un infarctus ! » s'écria Anna en envoyant un coup de pied dans sa chaise pour l'approcher.

Avec l'aide de Caroline, elle le traîna sur le tapis.

« Helena ! Viens ! Fais quelque chose ! » haleta la jeune femme en faisant signe à sa sœur d'intervenir.

Helena se leva brusquement et se précipita vers Raoul. Elle écarta Anna qui lui lança un regard haineux.

« Qu'est-ce que tu fous ? »

— Poussez-vous ! » ordonna Helena en s'agenouillant près de Raoul. Elle lui prit le pouls à la carotide et le gifla. « Raoul ! cria-t-elle d'une voix autoritaire. Raoul, reviens ! »

Il ne répondit pas. Il avait une plaie au crâne et son visage avait pris une teinte grisâtre. Soudain, ses yeux se mirent à gonfler.

« Il fait une réaction allergique ! »

— Quoi ? » Anna était assise de l'autre côté de Raoul et lui tenait la main. Elle lança un regard accusateur à Helena. « Comment le sais-tu ? »

— Parce que je suis médecin, merde ! Est-ce que vous savez à quoi il est allergique ? »

— J'appelle les secours ! s'écria Louise en tapant frénétiquement sur les touches de son mobile. Et merde ! Je ne capte pas ! »

— À quoi Raoul est-il allergique, bordel ? On n'a pas de temps à perdre ! Aux œufs ? Aux arachides ? »

— Aux cacahuètes ! s'exclama Anna. Non, je ne m'en souviens plus ! »

Et toi, Louise, est-ce que tu sais ? Il n'est pas allergique aux cacahuètes, n'est-ce pas ? Bon sang !

— Il n'y avait pourtant pas de cacahuètes dans le plat, si ? » marmonna Caroline.

Elle était comme plantée dans le sol et s'agrippait à la table pour ne pas perdre l'équilibre.

« Toi ! hurla Helena, en s'adressant à sa sœur. Fonce dans sa chambre et vois si tu trouves des médicaments dans sa trousse de toilette. » Caroline s'élança aussitôt. « Ils se présentent probablement sous la forme de seringues ! »

Quelques instants plus tard, elles entendirent la jeune femme redescendre.

« Je n'ai rien trouvé ! Il n'y a pas de seringues ! » annonça-t-elle, le visage trempé de larmes.

Elle fouilla encore une fois dans sa trousse de toilette. Une brosse à dents, du déodorant, des préservatifs et des pansements volèrent à travers la pièce. Elle se prit la tête entre les mains et se mit à secouer le front, complètement paniquée.

Entre-temps, le visage de Raoul avait pâli et ses lèvres commencé à prendre une teinte bleuâtre.

« Louise ! cria Helena. Tu as de l'adrénaline quelque part ? Des seringues d'antidote contre les morsures de serpents ! Tu dois bien en avoir, ça grouille de vipères, ici, l'été. Va voir dans ton armoire à pharmacie. Vite, vite !

— Je vérifie tout de suite ! »

Louise se rua hors de la pièce, bousculant au passage Caroline qui trébucha et se cogna le coude contre le buffet. Elle poussa un cri de douleur sous l'effet de la décharge électrique qui lui paralysa le bras. Anna s'était assise près de Raoul et s'agrippait à sa main. Secouée par de violents sanglots, elle se pencha au-dessus de son visage pour lui caresser la joue. Helena la repoussa d'une main ferme et s'assit à califourchon sur Raoul.

« Qu'est-ce que tu fais, imbécile ? » pesta Anna.

Helena lui lança un regard assassin et se mit à gifler Raoul de toutes ses forces.

« Tu es folle ou quoi ? hurla Anna en tentant de l'écarter. Il souffre déjà bien assez comme ça ! »

Elle saisit son bras par derrière pour l'immobiliser.

« Lâche-moi, merde ! » Helena parvint à se libérer et envoya un coup de coude dans les côtes d'Anna. « J'essaie de pousser son corps à libérer sa propre adrénaline. »

Mais Anna ne sembla pas l'entendre et s'acharna de plus belle sur

Helena.

« Anna ! Anna, arrête ! Elle essaie d'aider Raoul ! »

Caroline voulut la saisir par le bras, mais ne parvint qu'à récolter un coup dans la mâchoire. Alors, cette fois, elle l'empoigna par les cheveux d'une main ferme et la tira vigoureusement en arrière.

« Arrête ! Tu as complètement disjoncté, sale gamine !

— C'est toi qui as disjoncté ! répliqua Caroline en plaquant Anna au sol. Laisse Helena s'occuper de Raoul. Elle est médecin. Elle sait ce qu'elle fait.

— O.K., O.K., lâche-moi ! Lâche-moi, je te dis ! Tu me fais mal ! »

Caroline obtempéra et déglutit avec horreur en découvrant les cheveux qui pendaient entre ses doigts. Elle avait arraché toute une mèche avec la racine. Anna rampa doucement jusqu'à Raoul et lui reprit la main, tandis qu'Helena continuait à frapper.

Les joues de Raoul reprenaient des couleurs, signe que le sang s'était remis à irriguer sa tête. Un râle s'échappa de sa bouche entrouverte et un mince filet de bave s'écoula au coin de ses lèvres. C'est alors que Louise surgit avec deux seringues.

Helena en sortit une de son emballage, la brandit, puis la planta dans la cuisse gauche de Raoul, directement à travers son pantalon. L'effet fut immédiat. Raoul prit une profonde inspiration et écarquilla les yeux. Ils étaient injectés de sang. Sa peau commença à retrouver une teinte naturelle.

La première chose qu'il vit fut Helena à cheval sur lui. Elle respirait lourdement et lui prit le pouls. Elle hocha la tête d'un air grave. Son auriculaire suivit l'arête de son menton rasé de près, il n'arrivait pas à déterminer si c'était une caresse. Il capta son regard quelques secondes. Elle passa sa langue sur ses lèvres et essaya de dire quelque chose, mais fut incapable de prononcer le moindre mot. Elle se leva péniblement et sortit de la cuisine d'un pas lourd.

Louise se pencha aussitôt sur lui, si bien qu'il ne put éviter son regard dur.

« Comment te sens-tu ? demanda-t-elle, sur un ton sec. Il n'y avait pas de réseau quand j'ai voulu appeler les secours. Veux-tu que je refasse un essai ? »

Il secoua la tête et se redressa sur les coudes.

« Je vais bien, maintenant... »

Il respirait toujours avec difficulté.

« Tu es sûr ? »

Raoul acquiesça et se frotta les yeux.

« Je pense qu'il faudrait que tu sois transporté à l'hôpital pour y être examiné correctement.

— Tu entends, Raoul ? On va les appeler pour qu'ils viennent te chercher en hélicoptère », insista Anna. Elle haletait, la main sur le front, pour se remettre du choc. « J'ai cru que tu avais fait une attaque.

— Non, la rassura-t-il d'une voix faible. Une simple allergie. » Sa respiration difficile était le seul son qu'on entendait dans la pièce. « Ça faisait tellement longtemps... J'avais presque oublié l'effet que ça fait.

— Mais c'était une allergie à quoi ? demanda Caroline.

— Aux cacahuètes ! intervint Louise. Mon Dieu, ça me revient, maintenant. Tu es hyper allergique aux cacahuètes.

— Qui a pu être assez bête pour mettre des cacahuètes dans ce plat ? » Anna remua dans le ragoût pour voir s'il s'en trouvait. D'un air accusateur, elle se tourna vers Caroline. « Est-ce que c'est toi ? »

Caroline écarquilla les yeux.

« Moi ? Non, je n'ai pas fait ça ! Pourquoi aurais-je mis des cacahuètes ? On n'en a pas, de toute façon ! »

Louise se leva et ouvrit le placard. Elle passa chaque étagère en revue, déplaçant les boîtes de conserve et les pots en verre.

« De l'huile d'arachide, alors ? suggéra Raoul.

— De l'huile d'arachide ? » répéta-t-elle en vérifiant les bouteilles dans le placard à épices. Puis, derrière les sauces au soja et Worstershire, elle mit la main sur une bouteille toute grasse qu'elle brandit. « Est-ce que ce serait ça ? Qui a utilisé cette huile ? »

Anna fronça les sourcils.

« Je ne me souviens pas..., commença-t-elle. En aurais-je versé un peu dans... ? Mon Dieu, je ne sais pas. Est-ce que c'est moi ? »

Caroline vola à son secours.

« Possible que ce soit moi qui en aie ajouté sans réfléchir. Merde, je suis tellement mauvaise cuisinière que j'ai l'habitude de mélanger tout et n'importe quoi. C'est peut-être bien moi. Putain, c'est horrible ! »

Raoul prit appui contre la table et se releva en chancelant.

« Je crois que je vais devoir m'allonger un peu. »

Il quitta lentement la pièce mais repoussa les tentatives de Louise et d'Anna pour lui venir en aide.

Louise s'effondra sur une chaise.

« Seigneur... Quel drame ! »

Caroline retourna à table et versa le reste de la gamelle dans son assiette.

« C'est à se demander si le plat n'était pas empoisonné », dit-elle avec un rire forcé.

Dans le salon, Helena était prostrée dans un fauteuil. Quand Raoul entra, elle lui lança un bref coup d'œil. Il marcha jusqu'au canapé d'un pas lent et s'allongea, les bras sur le front, un pied sur le sol. Il souffla un grand coup.

Au bout d'une minute de silence, il prit l'initiative de la conversation.

« Merci, Helena. » Il chercha à capter son regard. Elle ne réagit pas. « Qu'est-ce que je ferais sans toi... »

Il lui tendit la main, mais elle la laissa pendre et secoua la tête d'un air las.

« Je t'en prie. J'ai seulement fait mon boulot, répondit-elle d'un ton amer. Mon autre boulot. J'ai juste oublié que j'étais musicienne. »

Elle était surprise d'éprouver une telle sérénité. Mais c'était une réaction naturelle après les émotions qu'elle venait de vivre, elle le savait. Raoul lui effleura le genou. Elle s'empressa de croiser les jambes afin de se mettre hors de portée.

« Qu'est-ce que tu fais ? J'essaie de te dire à quel point je te trouve fabuleuse et toi, tu te dérobes comme si je t'avais offensée. Tu veux bien m'expliquer ce que j'ai fait pour mériter ta colère ?

— C'est justement ça, le problème. Tu ne comprends pas. Tu n'as même pas conscience de faire du mal aux autres. Tu n'as pas conscience de profiter de ton entourage. »

Il subissait de plein fouet le contrecoup de son malaise et avait toutes les peines du monde à penser clairement. Comme il ne répondait pas, Helena poursuivit :

« Bien que je pense te connaître, je ne saisis pas très bien comment tu peux être si égoïste. » Elle appuya sa tête contre le dossier du fauteuil, puis se tourna vers lui. Sa voix était plus acerbe qu'agacée. « Tu vois, Raoul, ça me fait vraiment de la peine, mais, parfois, je me demande si tu n'as pas un côté psychopathe. Hélas... »

Il lui coupa la parole.

« Arrête un peu, maintenant. Je viens tout juste de frôler la mort et, toi, tu me traites de psychopathe. Si quelqu'un est dérangé, ici, c'est plutôt toi.

— Moi ?

— Bien sûr, tu étais choquée. Mais tu as réagi rapidement et, sans toi, je serais mort. Je te remercie pour ce que tu as fait.

— Je ferais tout pour toi, Raoul. Tu le sais parfaitement. Je me fais du mal en jouant de la musique de chambre avec toi, bien que tu sois à des années-lumière de mon misérable niveau. Je te sauve la vie. Je mens à ma famille, je trompe mon mari. »

Le regard dans le flou, il s'efforçait de comprendre ce qu'elle

attendait de lui. C'est pourquoi il fut étonné lorsqu'elle reprit, plus pour se confesser que pour lui adresser des reproches.

« Quand tu gisais là, sans connaissance... mon premier réflexe a été de tenter de te sauver la vie. Comme si tu n'avais été qu'un corps que je devais réanimer. Je sais ce que j'ai à faire dans des situations d'urgence comme celle-là et je passe alors en mode de pilotage automatique. » Elle se passa la main dans les cheveux et s'emplit les poumons. « Mais, ensuite, j'ai pris conscience que c'était toi. Toi. J'ai compris que je tenais ta vie entre mes mains. En même temps, il y avait tant de choses que j'aurais voulu te dire. Ce petit jeu entre nous, ces mensonges, cela ne nous a finalement amenés qu'à nous mépriser. Voilà où nous en sommes. Pourquoi sommes-nous incapables d'avoir une conversation normale sur un sujet qui importe par-dessus tout ? »

Elle se tut et posa le regard sur lui. Il lui prit la main avec délicatesse. Ses doigts étaient froids mais ne tardèrent pas à se réchauffer au contact de sa peau douce et brûlante. Elle se mit à le caresser prudemment avec le pouce, d'un air absent, comme par habitude. Cela lui donna la force de lui poser la question qui lui trottait dans la tête depuis le moment, après avoir repris conscience sur le sol de la cuisine, où il avait croisé son regard inquiétant.

« Helena, ignorais-tu vraiment que j'étais allergique aux cacahuètes ? On a mangé tant de fois ensemble... »

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage. La porte s'ouvrit, brisant soudain l'atmosphère d'intimité. Comme par un réflexe bien huilé, Helena lâcha la main de Raoul. Louise apportait une tasse de thé et des tartines sur un plateau. Suivie d'Anna avec une bouteille de rouge et des verres à vin.

« Comment va notre malade ? » s'enquit Louise en s'asseyant près de sa tête, sur le canapé.

Raoul ferma les yeux, les traits de son visage se crispèrent.

« Mieux », répondit-il d'une voix faible.

Il était contrarié de ne pas avoir pu aller au bout de sa conversation avec Helena. Elle avait essayé de lui avouer quelque chose qu'il n'avait pas saisi. Soudain, il eut la sensation qu'il n'avait pas envie de savoir de quoi il s'agissait.

Il se redressa pour prendre la tasse de thé que lui tendait Louise.

« C'est pour moi ? »

— Tiens. Il faut que tu avenes quelque chose ce soir. Personne ne me reprochera d'être une mauvaise hôtesse », répondit-elle sèchement.

Caroline entra à son tour et vint s'asseoir sur l'accoudoir du canapé, derrière Louise. Puis, secouant la tête, elle dit :

« Quand je pense que c'est peut-être moi qui ai versé de l'huile

d'arachide dans le plat !

— Pour te venger des misères que je t'avais causées pendant la répétition ? ricana Raoul. Mais tu ne pouvais pas te douter que j'étais allergique. »

Il posa sa tasse de thé et la prit par la main. Discrètement, il se mit à lui caresser la paume. Caroline ne se libéra que lorsque Louise se racla la gorge et la tira à elle.

« Tu es toujours certain de ne pas vouloir passer d'examens ? demanda celle-ci. Ce ne serait pas plus sage de passer la nuit sous observation, après ce que tu viens de vivre ? »

Sans laisser le temps à Raoul d'ouvrir la bouche, Helena répondit.

« Il va très bien, maintenant. C'est comme ça, avec les chocs allergiques. »

Alors que, quelques minutes plus tôt, elle se livrait à cœur ouvert, elle était déjà redevenue la personne revêche et froide qu'elle avait été depuis le début du séjour, pensa Raoul. Décidément, elle était désespérante !

« Mais pourquoi n'emportes-tu pas de seringues d'adrénaline dans ta trousse de toilette ? poursuivit Helena. J'ai envoyé Caroline vérifier, mais elle n'a rien trouvé.

— Tu as fouillé dans ma trousse de toilette, Caroline ? »

Il se tourna vers elle et lui adressa un regard sévère qui se mua bientôt en sourire.

« Putain, elle était juste bourrée de Viagra. »

Caroline pouffa de rire. La rougeur lui réchauffa les joues et elle dissimula son visage derrière des mèches de cheveux. D'un geste vif, elle chipa le verre de vin des mains de sa sœur et le vida d'un trait. Louise la dévisagea d'un air médusé.

« Caro...

— Quoi ? »

Elle feignit d'être vexée et haussa les épaules avec désinvolture.

« Pour votre information, dit Raoul sur le ton de la plaisanterie, au cas où l'une d'entre vous songerait à m'empoisonner encore une fois, j'ai des seringues dans mon portefeuille.

— Comme ça, tu les as toujours sur toi », commenta Helena en esquissant un sourire.

Elle commençait à retrouver sa bonne humeur. Le soulagement lui avait rendu du courage, ce qui se refléta aussitôt sur son visage. Raoul se surprit à avoir une sensation de chaleur dans la poitrine, comme s'il avait tout le temps attendu ce moment.

« Helena, l'héroïne de la soirée... » Il lui prit la main et l'embrassa

en la regardant fixement. « Merci, ma chère. »

Lorsqu'ils remarquèrent que leurs yeux à tous les deux étaient humides, ils échangèrent un rire gêné.

« En tout cas, je suis ravie que tu sois encore en vie ! s'exclama Anna en vidant son verre. Merde, à ce rythme-là, on ne finira jamais nos répétitions à temps pour enregistrer le disque. »

Tous éclatèrent de rire. Raoul tira Anna à lui et l'embrassa sur la bouche. Helena suivit la scène du regard avant de tourner la tête. Elle saisit machinalement la bouteille de vin pour se servir, dans la précipitation, elle en versa la moitié à côté. Elle rit de sa maladresse d'un air forcé et se leva pour aller chercher un chiffon dans la cuisine. Alors qu'elle l'étreignait au-dessus de l'évier en tremblant, les larmes lui montèrent aux yeux, mais elle parvint à les retenir en serrant les paupières. Elle s'étira, inspira profondément et retourna auprès des autres.

Raoul se passa une main dans les cheveux, puis la laissa retomber lentement, comme par hasard, sur l'épaule de Caroline. Il la massa en douceur et lui sourit. Louise resserra aussitôt son étreinte et l'embrassa, une première fois, puis une seconde, plus longuement. La jeune femme fut prise de hoquet et pouffa de rire.

« Oh, il me faut quelque chose à boire. »

Helena venait juste de se resservir quand Caroline lui arracha la bouteille des mains et remplit son verre à ras bord. Alors qu'elle portait son verre à sa bouche, Louise lui saisit le poignet.

« Caroline..., dit-elle en inclinant la tête. Je comprends que tu puisses avoir envie de noyer ta sottise, mais je te rappelle que tu as déjà bu deux verres, ma petite. »

Caroline rougit et libéra son bras, mais reposa tout de même son verre sans l'avoir bu.

« S'il te plaît, Louise... », la supplia-t-elle avec un sourire, pour tenter de dédramatiser la situation.

Louise eut un rire nerveux et cligna des yeux. La tête haute, elle attendit d'avoir l'attention de tous pour demander de manière rhétorique :

« On leur raconte ?

— Vous nous racontez quoi ? s'enquit Helena, les yeux écarquillés.

— Non, non et non, ce n'est pas le moment, Luss », protesta Caroline, quand elle comprit à quoi elle faisait allusion.

Elle se redressa aussitôt pour marquer sa détermination.

« Allez, Caro, je n'en peux plus d'attendre. »

Louise ménagea une nouvelle pause, en évitant toutefois le regard de Caroline. Mais, lorsque, du coin de l'œil, elle vit que Caroline

s'apprêtait à ouvrir la bouche, elle s'empessa de la devancer.

« Caroline porte un petit secret.

— Ah bon ? s'étonna Raoul, avec un sourire courtois.

— Non ! » s'écria Caroline en fixant Louise du regard.

Mais ce qu'elle découvrit dans les yeux de son amie n'était pas de l'amour. Elle prit peur.

« Siii ! insista Anna. Cette fois, je suis curieuse de savoir de quoi il s'agit !

— Nous allons avoir un enfant ! »

Un silence de mort s'abattit tout à coup sur la pièce. Caroline baissa la tête. Elle sentait le regard incrédule de sa sœur sur elle. Quelle explication allait-elle bien pouvoir lui fournir ? Comment allait-elle admettre la vérité en présence de Raoul ?

Helena, estomaquée, laissa tomber bruyamment ses mains sur ses cuisses et se renversa contre le dossier de son fauteuil.

« Nooon ! Je te demande pardon, Caroline, mais j'ai du mal à comprendre ! »

Caroline se mura dans le silence. Elle s'était ratatinée et avait ramené un maximum de mèches devant son visage pour tenter d'échapper aux regards inquisiteurs. Face au mutisme de sa sœur, Helena se tourna vers Louise.

« Est-ce que c'est vrai ? » demanda-t-elle sur un ton grave.

Louise regarda Caroline, qui faisait des efforts pour essayer de dire quelque chose. Mais, plus elle en faisait, plus son visage se figeait dans le désespoir qui semblait s'être emparé d'elle.

Helena laissa échapper un bref éclat de rire.

« Apparemment, rien n'est impossible, ce soir. D'abord une résurrection, puis l'immaculée conception, plaisanta-t-elle en avalant une gorgée de vin. Pourquoi ne pas accomplir d'autres miracles bibliques, quand on est en si bon chemin ? Je parie que ce vin n'est en fait que de l'eau.

— Caro a déjà passé un examen. Elle entre bientôt dans sa septième semaine. » Louise reprit l'initiative de la conversation. « Et nous avons fait appel à un donneur très discret, génétiquement favorisé.

— À qui ? » s'empessa de demander Raoul, saisi d'effroi.

Louise lui adressa un sourire caustique.

« Tiens, tu es curieux, tout à coup ? »

Raoul évacua son commentaire avec un rire forcé. Il déglutit bruyamment et réitéra sa question.

« Non, sérieusement, Louise... Qui est le père de l'enfant que porte Caroline ?

— De notre enfant, tu veux dire, Raoul. Cette information est confidentielle. De toute façon, je doute que tu aies envie de le savoir.

— Et moi qui croyais être la vedette de la soirée. Pourquoi ne m'as-tu pas appelé ? Je suis très vexé, lui asséna-t-il froidement, malgré ses efforts pour donner à sa remarque un air de plaisanterie.

— Tu aurais bien aimé être l'heureux donneur, hein ? rétorqua-t-elle sur un ton tout aussi glacial.

— Arrête ! » s'exclama Caroline en rejetant la tête en arrière.

Elle fixa le plafond des yeux jusqu'à ce qu'elle ait repris le contrôle de son souffle. Anna engloutit la moitié de son verre et s'écria :

« Félicitations ! C'est tellement... tellement... » Elle hocha la tête pour essayer de forcer le reste de sa phrase à sortir de sa bouche. « Tellement merveilleux ! C'est ça... merveilleux ! Je le pense sincèrement. Je suis si heureuse pour vous deux ! Et Caroline... Dire que tu vas être maman ! »

La jeune femme se leva promptement, sans un mot, et alla se chercher une bouteille de soda dans le bar. Elle la décapsula et la vida d'un trait avant de lancer :

« Je descends au studio. »

Louise la considéra, un sourire blessé aux lèvres.

« Ma douce... Tu vas encore t'enfermer là-bas ?

— Il faut bien que je me prépare pour le prix Tchaïkovski. Ce n'est pas la peine de m'attendre, si tu veux monter te coucher », lui cria-t-elle depuis le hall.

On aurait dit que Caroline avait emporté avec elle tout l'air du salon. Une fois que le bruit de ses pas s'était tu, Helena demanda :

« C'était peut-être un peu prématuré, non ?

— Oui, je sais..., soupira Louise, mais je ne pouvais plus attendre. »

Ce soir-là, Caroline fut incapable de soulever son archet. Elle resta assise, les bras ballants, avec son violoncelle entre les genoux. Ses yeux fixaient l'obscurité, droit devant elle. Elle se dit qu'ils allaient être obligés de cohabiter jusqu'à ce que le disque soit enregistré. Or ils n'avaient même pas commencé. L'idée de devoir rester là, sans solution de repli, lui était insupportable.

Elle avait perdu tout espoir. C'était son châtiment. Son châtiment pour avoir joué avec sa vie.

Il ne lui restait plus qu'à mettre fin à ses jours. Elle se mit à envisager les différentes façons de mettre son projet à exécution. La lame de rasoir était un moyen sûr, surtout qu'elle savait exactement où couper pour une efficacité optimale. Elle n'en était pas à son coup d'essai. Elle savait aussi que ce n'était pas particulièrement

douloureux. Avec un minimum de détermination et en taillant assez profondément, la tension sanguine chutait en quelques secondes et on ne tardait pas à sombrer dans l'inconscience. Sinon, il y avait les somnifères, mais l'effet n'était pas aussi rapide. Et on avait largement le temps de regretter son geste.

Tandis que Caroline était plongée dans ses pensées, son mobile vibra dans sa poche. Elle sursauta et sortit son téléphone. Quand elle lut le SMS, son cœur bondit dans sa poitrine. Elle s'empressa de rédiger une réponse, posa son violoncelle par terre, marcha jusqu'à l'immense baie vitrée qu'elle fit glisser en silence, puis sortit dans la nuit froide.

Vendredi 16 octobre

Anna se réveilla tôt, le lendemain matin. Quand elle descendit dans la cuisine pour préparer le café, Helena était déjà là, assise à table, une tasse à la main.

« Eh bien, quelle dispute !

— Une dispute ? Quelle dispute ?

— Tu n'as pas entendu Caroline et Louise s'engueuler, hier soir ? lui demanda Anna, abasourdie. J'ai l'impression que ta frangine n'a pas apprécié que Louise nous parle de leur enfant.

— Oui, tu..., commença Helena d'une voix lasse. Je n'ai rien pigé à cette histoire. »

Anna haussa les épaules et s'empara d'un journal jauni datant du mois de juillet.

« Tu crois vraiment qu'elle est heureuse, avec Louise ? »

Helena porta sa tasse à sa bouche et but une gorgée d'un air songeur.

« Louise est comme elle est. Elle sait en tout cas où se situer. Mais Caroline... Je veux dire, j'aime profondément ma frangine et je ne souhaite que son bonheur, sincèrement, mais jusque-là, elle n'était sortie qu'avec des mecs. Pourquoi ferait-elle tout à coup sa vie avec une femme ? Ça n'a pas de sens. Pour elle, c'est juste... je ne sais pas, moi, une expérience. Et cette histoire de grossesse, ajouta-t-elle en secouant la tête. « Mais qu'est-ce qui a bien pu passer par la tête de Louise ? » Elle se tut un instant, puis reprit. « On ne peut pas le lui dire, elle le prendrait mal. Mais la vérité, c'est que Caroline elle-même n'est encore qu'une gamine ! »

Elle secoua la tête et se pencha sur la table pour se couper un morceau de fromage.

« Tu ne chercherais pas à dédouaner Caroline, par hasard ? On ne peut tout de même pas tout coller sur le dos de Louise. » Anna mordit dans sa tartine et se mit à mâcher énergiquement. « Quant à Caroline, c'est une adulte responsable.

— Je ne dis pas ça pour lui trouver des excuses, rétorqua Helena. Je suis juste réaliste.

— Et qu'en dit Caroline, d'ailleurs ? As-tu discuté avec elle ?

— Le moment était mal choisi pour parler, après ce qu'il s'était

passé hier soir. J'ai préféré monter me coucher.

— Tu ne crois pas qu'elle puisse avoir changé ? Il est possible qu'elle désire vraiment avoir un enfant, bien qu'elle ne t'en ait jamais parlé. Vous ne vous voyez pas très souvent. Personnellement, je les imagine très bien avec un même. Je suis persuadée que ça va marcher. »

Helena ricana sèchement.

« Tu sais, je connais ma sœur. Et je peux t'assurer qu'il n'y a pas plus égocentrique et carriériste qu'elle... »

La porte de la cuisine s'ouvrit et Raoul surgit en lançant :

« Bonjour !

— Tiens, un revenant, répondit Helena en s'étirant.

— Est-ce que je vais y avoir droit tout le temps, maintenant ?

— Tu me dois la vie, dois-je te le rappeler ?

— Comment puis-je rembourser ma dette, dans ce cas ?

— Oh, pour ça, je te fais confiance. Tu auras certainement une idée lumineuse », répondit-elle en se dirigeant vers le studio.

Anna se renversa contre le dossier de sa chaise avec sa tasse de café dans la main et observa Raoul. Il se beurra deux tranches de pain, se servit du café, se coupa un morceau de fromage qu'il enfourna aussitôt dans sa bouche, puis en coupa quatre autres qu'il étala sur ses tartines avant de les recouvrir d'une couche de marmelade d'orange. Du fromage et de la confiture sur son pain, ses habitudes n'avaient pas changé au cours des années. Sa chemise dépassait de son pantalon. Un matin ordinaire. La beauté simple du quotidien. Anna se laissa attendrir par la scène. Pourquoi ne pourrait-il pas faire la même chose dans sa cuisine ? Ou mieux, dans leur cuisine à tous les deux, dans un charmant pavillon de Södra Ångby, par exemple.

Il remarqua qu'elle était pensive.

« Vous parliez de quelque chose en particulier ?

— Du petit bébé d'amour de la reine et de sa princesse, répondit Anna simplement.

— Oh, je vois », commenta Raoul.

Elle poussa un soupir las, finit sa tasse de café – il avait déjà un goût amer – et se leva pour descendre s'échauffer au studio. Quelques instants plus tard, Raoul entendit retentir le son de son violon.

Par la fenêtre, il regardait les mouettes planer dans le ciel azur. Il décida de prendre son petit déjeuner dehors pour profiter des rayons du soleil avant de se mettre au travail. Alors qu'il traversait le hall, il entendit des pas dans l'escalier. Il distingua d'abord ses jambes longues, puis son ventre et ses boucles qui se balançaient devant sa poitrine et, enfin, son visage de madone. Il sourit aussitôt, mais avait

un air préoccupé.

« Bonjour, Caroline. Tu t'es bien reposée ? »

Elle secoua la tête et s'immobilisa sur la dernière marche.

Raoul fit un mouvement de tête en direction de la porte d'entrée.

« Tu sors déjeuner avec moi sur les marches ? »

— Je n'ai pas faim.

— Dans ce cas, tu me tiendras compagnie. »

Caroline posa sur lui ses yeux délavés.

« Allez, on va s'asseoir et parler un peu. Si tu es gentille, je te laisserai goûter à mon café. »

Elle esquissa un sourire.

Par cette matinée exceptionnellement chaude, on aurait dit que le soleil brillait uniquement au-dessus de Svaskär. Du côté du continent, le ciel était chargé de nuages gris. Raoul s'assit sur la marche du haut et invita Caroline à prendre place juste devant lui. Là, ils allaient pouvoir être tranquilles. Aucune fenêtre ne donnait sur le perron et personne ne pouvait ouvrir la porte sans qu'ils s'en aperçoivent. Ils restèrent assis un instant en silence, tous deux perdus dans leurs pensées. Raoul attrapa une mèche de cheveux de Caroline et se mit à l'enrouler autour de ses doigts. La jeune femme commença à se détendre.

« Quand je te tenais dans mes bras, cette nuit, j'ai ressenti un bonheur indescriptible. Pendant que nous étions allongés l'un contre l'autre, j'ai caressé ta peau soyeuse et pâle du bout des doigts, délicatement pour ne pas te réveiller. J'ai alors découvert ta petite cicatrice, sur le côté droit de ton ventre et j'ai pensé : "Tiens, Caroline a été opérée de l'appendicite." Ensuite, j'ai laissé mes doigts glisser encore le long de ton corps, j'ai caressé tes tétons et les ai trouvés petits et gracieux, bien que tes seins emplissent toute ma main. Puis j'ai joué un peu avec l'anneau de ton nombril et me suis demandé si c'était douloureux de se faire percer. J'aurais souhaité être là pour sécher tes larmes ce jour-là. »

Il s'éclaircit la gorge et prit une profonde inspiration.

« Après ça, ma main s'est à nouveau attardée sur ton ventre avant de se faufiler lentement vers un endroit encore plus doux. Alors, mon cœur s'est mis à palpiter quand j'ai pensé aux cellules qui sont en train de se multiplier dans ton utérus... »

Caroline eut un mouvement de recul, mais Raoul s'accrocha à elle. Avec le bout de son nez, il effleura sa peau. Il déglutit.

« Alors, j'ai regretté, Caroline, reprit-il, de ne pas être celui qui avait eu l'honneur de te féconder. J'aurais tellement souhaité être le père de ton enfant. Que tu sois mienne à jamais. »

Il ne remarqua la larme qui coula le long de la joue de Caroline que lorsqu'elle tomba sur son poignet. Il la serra alors contre lui et poussa un soupir de bien-être.

« Moi aussi je le voudrais bien », chuchota-t-elle d'une voix fébrile.

Ému, il écarta délicatement les cheveux qui pendaient devant son visage et l'embrassa derrière l'oreille. Un frisson agréable parcourut le corps de Caroline et elle se blottit dans ses bras. Il déposa un baiser sur sa tempe avant que leurs lèvres ne se rencontrent, d'abord de manière hésitante, puis avec passion. Elle éprouva une sensation de chaleur dans la poitrine et retira brusquement sa bouche.

« Et maintenant, que fait-on ? » s'enquit-elle d'une voix tranchante.

La respiration de Raoul s'accéléra.

« Tu ne vois pas ce qui est en train de nous arriver ?

— Si, mais je ne sais pas trop où ça peut nous mener.

— Il n'y a qu'un moyen de le savoir, mon amour », répondit-il sur un ton persuasif.

Haletant, elle se retourna pour le regarder droit dans les yeux.

« Tu penses vraiment ce que tu dis ?

— Quoi ? » Il colla sa joue contre celle de Caroline et susurra : « Que je t'aime ? »

Elle se figea, comme frappée d'une soudaine paralysie. C'était à peine si elle arrivait à respirer. Soudain, il éclata de rire et son regard vacilla.

« Désolé, excuse-moi si je ris, mais j'ai éprouvé un tel bonheur en prononçant ces paroles. Oui, Caroline. Je t'aime. Je t'aime à mourir. Ce n'est pas trop lourd à porter pour toi ? »

Elle déglutit, puis s'humecta les lèvres.

« Tu m'aimes vraiment ? Quoi qu'il arrive ? »

Il la considéra d'un air déconcerté et se contenta de la serrer encore un peu plus fort.

« Raoul, je dois te faire un aveu, dit Caroline, d'une voix lente et énergique. Peut-être me détesteras-tu, après ça. Moi-même je ne sais plus trop où j'en suis. Jusque-là, je n'en ai parlé à personne. Mais je ne vois pas d'autre solution que d'être honnête avec toi. »

Les enregistrements étaient censés débiter après le déjeuner, l'arrivée de Jan et Kjell étant prévue aux alentours de treize heures trente. C'est la raison pour laquelle toute la matinée allait être consacrée à la répétition du *Quatuor à cordes no6* de Stenhammar. Helena était assise devant son pupitre et réglait les cordes de son alto. À côté d'elle, Anna s'échauffait en faisant des gammes.

Louise surgit en bas de l'escalier du studio. Ni Helena ni Anna ne

semblèrent prêter attention à elle et, de son côté, elle ne fit aucun effort pour engager la conversation. Elle s'affala sur un fauteuil et contempla les quatre pupitres et chaises disposés en demi-cercle. Deux étaient inoccupés. Si Raoul et Caroline avaient été là, elle aurait au moins pu les garder à l'œil et tenter d'interpréter leur comportement. L'inquiétude la gagna.

La nuit précédente, elle était restée éveillée dans son lit pendant des heures, jusqu'au moment où Caroline était entrée discrètement dans la chambre et s'était glissée près d'elle sans un bruit. Immobile, elle avait attendu et espéré que la jeune femme se blottirait contre elle. Comme elle avait l'habitude de le faire. Mais Caroline avait ramené la couette au-dessus de sa tête et s'était endormie en lui tournant le dos, à l'autre bout du lit.

Elle s'était persuadée que sa compagne avait passé la soirée à répéter et qu'elle était tout simplement éreintée. En plus, elle était enceinte, ce qui avait tendance à épuiser le corps. Elle l'avait lu dans *La Bible de la maman*. Elle était si fatiguée, depuis qu'elle était rentrée de sa tournée Haydn. Et distante. C'était à peine si elle la laissait la toucher.

Louise s'était assoupie un court instant, mais, dès six heures, elle avait ouvert les yeux et regardé Caroline jusqu'à ce qu'elle puisse distinguer les traits de son visage dans l'obscurité. En tout cas, elle était toujours là. Elle dormait près d'elle, comme prévu. Son visage était si paisible, plus beau que jamais, ses longs sourcils noirs projetaient de minuscules ombres sur ses pommettes roses.

Elle avait alors vu ses yeux s'agiter derrière ses paupières, sa lèvre supérieure s'était mise à frémir, elle avait dégluti. Puis un sourire s'était dessiné sur sa bouche. Elle rêvait. Caroline faisait de beaux rêves qui la faisaient rayonner de l'intérieur. À quoi pensait-elle ?

« Où étais-tu, cette nuit ? » lui avait-elle demandé.

Son sourire s'était effacé instantanément. Louise avait tendu une main vers elle pour la caresser, mais Caroline avait esquivé et bondi hors du lit, comme si le contact la dégoûtait.

Louise se renversa lourdement contre le dossier de son fauteuil et ferma les yeux. Elle sentait ses forces l'abandonner. Quelque chose n'allait pas. De sombres pensées s'emparèrent de son esprit. Tôt ou tard, elle serait obligée de les libérer, de les avouer, elle le savait, mais elle n'en avait pas le courage. Tant qu'elle les nierait, elle pourrait toujours croire à une issue heureuse. Elle était seule, pathétique et faible. Quelle humiliation ! Comme une vague, le désespoir la submergea.

Quand elle ouvrit les yeux, elle vit Helena lever le regard de son pupitre et renverser sa tête en arrière. Elle se renferma

machinalement, comme pour parer une attaque. Mais, à sa grande surprise, Helena lui sourit et elle comprit alors qu'elle était dans un tel état de stress qu'elle n'arrivait même plus à interpréter correctement les signaux envoyés par son entourage. Elle lui rendit son sourire. Helena n'avait bien sûr aucune raison de s'en prendre à elle. Dans des circonstances normales, elle aurait pu évacuer ses doutes en se confiant à elle, même si elle n'était pas aussi intime avec son amie qu'avec Peder. Helena était généralement de bon conseil. Mais, dans le cas présent, c'était hors de question. Elle était la sœur aînée de Caroline et Louise ne tenait pas à l'impliquer dans leurs problèmes de couple. D'autant qu'elle savait qu'Helena n'avait jamais accepté sa relation avec Caroline. En s'ouvrant à elle, Louise ne ferait que lui donner raison. Elle ferait aussi bien de se mettre un bonnet d'âne sur-le-champ. Quant à Anna, non, elle ne pouvait raisonnablement pas compter sur elle qui passait son temps à flirter avec Raoul sans rien capter de ce qui se passait autour d'elle. Bête comme une oie, mais une violoniste hors pair. Appliquée, sensible, et suffisamment peu sûre d'elle pour ne jamais oser remettre en cause son autorité.

Louise alla faire quelques pas sur la terrasse, le regard rivé sur la mer grise. Soudain, elle sursauta en percevant du mouvement dans les taillis. Croyant qu'il s'agissait d'un vison ou d'un merle, elle resta bouche bée lorsque Raoul surgit entre les lilas en riant. Tout aussi surpris qu'elle de la voir là, il s'arrêta net, si bien que Caroline le percuta au moment où elle s'extirpa à son tour du fourré.

« Oh ! Salut... j'ignorais... », commença-t-il en s'efforçant de garder son sérieux, tandis que derrière lui, Caroline était prise de fou rire.

Louise les considéra d'un air décontenancé.

« Depuis la cuisine, il y a un accès beaucoup plus simple et, surtout, ça vous éviterait de piétiner les plates-bandes », les informa-t-elle, avant de tourner les talons et de retourner dans le studio.

Elle regretta aussitôt de s'être emportée. Elle avait beau faire des efforts pour se détendre, elle demeurait cette moralisatrice barbante qu'elle n'avait cessé d'être depuis leur arrivée sur l'île. Pourtant, elle ne souhaitait pas être ce genre de personne. Inquiète, elle chercha à capter le regard de Raoul, mais il brandissait déjà son archet, un sourire aux lèvres et les idées ailleurs. En face de lui, Caroline ouvrit l'étui de son violoncelle, puis se rendit jusqu'à sa place avec son instrument et se prépara en sifflotant gaiement.

Helena avait décidé de répéter pendant deux heures dans la matinée, mais avait du mal à se motiver. Elle n'avait toujours pas récupéré de ses émotions de la veille. Lorsqu'elle s'assit devant son pupitre, dans le studio, et qu'elle vit Raoul, elle pouvait à peine s'imaginer qu'elle avait chevauché son corps inerte et l'avait gîflé

devant les autres. Comme dans un jeu sadomasochiste. Pas très éloigné des activités qu'ils avaient l'habitude de pratiquer dans des hôtels du monde entier. Cette pensée fit resurgir des souvenirs. Elle l'imaginait nu et se rappelait la sensation de son corps contre sa peau. Totalement perdue dans ses pensées, elle ne remarqua même pas que les autres étaient en train d'accorder leurs instruments.

« Tu n'accordes pas ton instrument, Helena ? » lui demanda Louise, d'une voix impatiente.

Helena sortit de sa torpeur et se demanda combien de temps avait duré son absence. Elle se hâta d'accorder son alto sur le violon de Raoul et tenta de sonder son état d'esprit. Il ne lui prêta pas la moindre attention.

Ils commencèrent par le second mouvement. Raoul avait les jambes croisées et se tenait légèrement penché en arrière, mais il jouait avec une précision chirurgicale. Avec son autorité naturelle, il était capable d'écouter ses camarades tout en les dirigeant. Ses doigts et son archet glissaient sur son violon avec une dextérité mécanique. Par moments, il s'interrompait pour faire une remarque sur leur prestation, à voix basse et tout en délicatesse. Il avait renoncé à ses méthodes de tyran. Helena se demanda ce qui avait bien pu occasionner un tel changement d'attitude, mais, après une heure de répétitions, elle commença elle-même à se sentir détendue. Elle appréciait presque de jouer avec Raoul. Les raisons de son succès étaient évidentes. En tant que musicien, il possédait un talent hors normes, une technique parfaite et une incroyable sensibilité artistique. Pourtant, elle ne comprenait pas pourquoi ces qualités ne se reflétaient pas dans son caractère. Comme s'il avait eu deux personnalités, l'une somptueuse et étincelante, l'autre renfermée et frustrée.

À la pause, Caroline sortit s'asseoir sur un banc. Elle tira son paquet de cigarettes de sa poche. Louise la suivit. Il y eut un bref échange au terme duquel la jeune femme, par provocation, souffla sa fumée de cigarette au visage de sa compagne. Celle-ci ferma aussitôt la baie vitrée pour éviter que leurs propos n'arrivent aux oreilles d'Anna et d'Helena qui se trouvaient toujours dans le studio. Mais Caroline se leva et se mit à gesticuler vivement. Louise s'approcha d'elle et voulut poser une main sur son épaule, mais la jeune femme la repoussa sans ménagement.

« Je te parie cinq couronnes qu'elle vient de lui faire remarquer qu'une future mère ne doit pas fumer », commenta Helena en s'étirant.

Anna vint se poster près d'elle et, les poings sur les hanches, contempla la scène qu'on aurait crue tirée d'un film muet.

Elle se retourna en cherchant Raoul du regard et le vit redescendre de la cuisine, son téléphone à l'oreille. Alors qu'il s'apprêtait à sortir

sur la terrasse, il entendit les cris des deux femmes et s'arrêta net. Il retourna dans la cuisine d'un pas pressé. Anna et Helena le suivirent des yeux. Leurs regards se croisèrent, mais aucune des deux n'ayant envie de commenter la situation en présence de l'autre, elles retournèrent s'asseoir à leur place en attendant la reprise de la répétition. Des éclats de voix leur parvenaient et, même s'il leur était impossible de distinguer la moindre parole, le ton de la discussion donnait libre cours à leur imagination.

« *Trouble in Paradise* », murmura Anna.

Soudain, le mobile de Louise sonna et elle marcha jusqu'à l'autre bout de la terrasse pour mieux capter. Caroline écrasa sa cigarette avec le talon de sa botte et rentra.

« Quelle grosse vache ! » grommela-t-elle, tandis qu'elle retournait s'asseoir à son pupitre.

Elle ramassa son violoncelle et se mit à jouer le concerto de Schumann tout en ronchonnant à voix basse.

Quelques instants plus tard, Louise rentra à son tour et referma brutalement le clapet de son téléphone.

« C'était Jan, annonça-t-elle. Ils ne viendront pas aujourd'hui non plus. Apparemment, une violente tempête s'est abattue sur Furusund. Il ne nous reste plus qu'à espérer qu'ils arriveront demain matin à l'aube. »

Svalskär n'était pas très grande. Toutefois, en raison du relief accidenté de son rivage, il fallait compter presque une demi-heure pour en faire le tour. La partie nord de l'île était couverte de sapins et de bouleaux dans lesquels le vent sifflait. L'atelier se dressait sur le promontoire. On y accédait par un escalier en bois. Le chalet était pourvu de grandes baies vitrées au nord et à l'est, du côté où la falaise surplombait la mer. Une graine de chèvrefeuille qui avait été portée sur l'île par le vent, une quinzaine d'années plus tôt, avait trouvé l'habitat idéal au pied du mur tourné au sud. L'atelier était construit dans le plus pur style de l'archipel, avec une façade goudronnée et un toit en tuiles. À l'intérieur, le parquet était constitué de planches de bois brut et les murs étaient peints en blanc. Le coin cuisine était équipé d'une double plaque de cuisson au gaz. Des tasses, des verres et des assiettes étaient rangés dans les placards. Il y avait l'électricité, mais pas l'eau courante. La vaisselle se faisait à l'aide d'une cuvette en émail et d'un pichet assorti. Il y avait un lit massif contre un mur et deux fauteuils Bruno Mathsson disposés face à un poêle en fonte. Le reste de la pièce était occupé par un chevalet et une table d'architecte.

L'atelier de Svalskär avait constitué le repaire estival d'un bon nombre de peintres, autour des années 1900. En échange d'un de leurs

tableaux, ils étaient logés et avaient droit à deux repas, servis dans la maison. Parfois, il arrivait également que le chalet accueille des invités. Il y avait bien longtemps que personne n'avait peint en ce lieu, mais, un peu partout sur le sol, des gouttes de peinture séchées témoignaient des activités qu'avait abritées l'atelier à l'origine. Quand elle était jeune, Louise avait l'habitude de s'y réfugier pour lire et répéter en paix.

Anna gravit l'escalier avec son étui de violon à la main pour s'isoler. La répétition de la matinée s'était déroulée dans le calme, mais les conflits n'avaient pas tardé à ressurgir dès que les instruments s'étaient tus. L'ambiance pesante qui régnait dans la maison commençait à déteindre sur l'humeur de chacun. Caroline claquait les portes en invectivant Louise, Raoul s'enfermait dans sa chambre pour passer des coups de fil, tandis qu'Helena vidait peu à peu le bar. Cet après-midi, c'était le gin tonic qui avait ses faveurs.

« Ce n'est pas encore aujourd'hui qu'on va enregistrer », constata-t-elle en haussant les épaules avant de s'affaler sur le canapé. Puis elle retira ses chaussures et croisa les jambes sur la table de salon.

L'air était frisque, dans le chalet, bien qu'il y eût des braises encore actives dans le poêle. À peine arrivée, elle alluma un feu. La corbeille à bois était encore à moitié pleine. Les allumettes étaient rangées dans un coffret en verre, à l'abri de l'humidité. Mais le bois n'était pas assez sec et elle eut tout le mal du monde à le faire prendre. Une fois le feu allumé, elle alla se chercher une couverture et, toujours vêtue de sa veste, s'installa confortablement dans un fauteuil face au poêle pour se réchauffer les mains. Comme elle ne pouvait pas commencer à jouer tant qu'il ne régnait pas dans la pièce une chaleur agréable, elle se servit un verre de la bouteille de bourgogne blanc qu'elle avait trouvée dans la cuisine pour se ragaillardir en attendant.

Tout en sirotant, elle marcha en long et en large dans le chalet, la tête enfoncée dans les épaules. Le vent s'était levé. Le soleil s'était éclipsé derrière les nuages dont les ombres filaient à vive allure à la surface de la mer. Les vagues venaient s'écraser contre la falaise, en contrebas de l'atelier. Soudain, son téléphone sonna. C'était Louise.

« Je voudrais bien qu'on répète le quatuor en entier encore une fois, cet après-midi.

— Euh... Est-ce vraiment nécessaire ? »

Anna avala son verre de vin cul sec et retourna se servir.

« Oui, je le pense. Plus on sera préparés, plus il y aura de chances que l'enregistrement se passe bien. On n'aura pas de temps à perdre. Raoul doit être de retour à New York dès lundi. Alors on a tout intérêt à avoir bouclé le boulot demain ou dimanche matin au plus tard.

— Raoul... » commença Anna d'une voix douce.

Louise haussa le ton.

« Tu ne saurais pas où se trouve Caroline, par hasard ? Elle m'a dit qu'elle descendait répéter, mais je ne la trouve pas. Et son violoncelle est toujours dans le studio.

— Aucune idée. Tu as essayé de l'appeler sur son mobile ?

— Oui, elle ne répond pas. J'ai insisté, mais je finis toujours par tomber sur sa messagerie. »

Au même moment, Anna aperçut une silhouette, dehors. Elle appuya le front contre le carreau de la fenêtre et vit Raoul crapahuter sur les rochers, sur la côte est de l'île. Il semblait se diriger vers l'atelier.

« J'étais justement en train de répéter, je peux te rappeler tout à l'heure ? » déclara Anna avant de raccrocher.

Son cœur battait la chamade, mais la condensation sur la vitre rafraîchissait son visage en feu. Elle se recoiffa aussitôt et s'humecta les lèvres. Il venait la rejoindre. Anna lâcha un petit rire satisfait. Elle ne s'était donc pas trompée quand elle avait senti qu'un rapprochement s'opérait entre eux. Ils avaient encore tant de choses à se dire. Il avait si clairement démontré qu'il avait confiance en elle et qu'il pouvait lui livrer tout ce qu'il avait sur le cœur. Leur complicité allait de nouveau pouvoir se muer en amour.

Anna toqua contre le carreau en agitant la main pour attirer l'attention de Raoul. Mais il ne la remarqua pas. Peut-être le tumulte du vent couvrait-il le bruit. Alors, elle le vit sortir son téléphone et passer un appel. Sans le quitter des yeux, elle tira à son tour son mobile de sa poche. Cool ! Il l'appelait. Sans doute pour la prévenir qu'il arrivait.

Mais la sonnerie du téléphone d'Anna demeura désespérément muette, alors que Raoul était déjà en communication. Le sentiment d'allégresse qui l'avait envahie quelques instants plus tôt se dissipa en une fraction de seconde. Ce devait encore être sa satanée femme, bien sûr ! À moins que... Anna parcourut la liste de contacts de son mobile jusqu'au numéro de Caroline. Après avoir brièvement hésité, elle pressa la touche verte avec son pouce tremblant. Occupé. Raoul était maintenant en pleine conversation. Il bascula la tête en arrière en riant et commença à s'éloigner dans la direction opposée avant de disparaître. Anna se rua sur la porte et l'entrouvrit prudemment. Depuis l'entrée du chalet, elle vit Raoul se diriger vers le sauna, près du ponton de baignade. Il tourna plusieurs fois la tête, comme pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. Un mince filet de fumée s'échappait par la cheminée du sauna.

Bien qu'il ne fût encore que quinze heures, Helena en était déjà à

son quatrième verre. Elle s'était retranchée près du bar du salon et goûtait méthodiquement toutes les marques de gin. Quelqu'un frappa timidement à la porte entrebâillée et Louise apparut.

« Entre ! s'écria Helena. Viens partager avec moi quelques cacahuètes, olives et autres délicieuses cochonneries, grasses et allergènes. »

Elle partit d'un ricanement amer.

Louise se laissa tomber dans le fauteuil en face d'elle et croisa les jambes.

« Serais-tu ivre, Helena ?

— Naan... juste d'humeur taquine... Toi non plus, tu n'as pas l'air en grande forme. »

Louise ouvrit la bouche mais hésita sur ce qu'elle allait répliquer. Elle allait devoir mesurer ses paroles de manière à ne pas tout dévoiler à Helena. Ou peut-être que, au contraire, la situation était si évidente qu'elle ne ferait que se ridiculiser si elle essayait de nier le comportement étrange de Caroline ? Elle prit le verre des mains d'Helena et engloutit sa boisson d'une seule traite. Son amie l'observa faire en fronçant les sourcils.

« Il y a encore du tonic dans le frigo, soupira-t-elle en fermant les yeux.

— Où est Caroline ? demanda Louise d'une voix fébrile.

— Pas la moindre idée, pas la moindre... Si, tiens ! Elle est sûrement dans votre chambre. Il me semble l'avoir entendue monter l'escalier en tapant des pieds avant de claquer la porte à en décoller la peinture des murs.

— C'est la première fois que je la vois dans cet état-là. »

Helena renifla et expira bruyamment.

« On appelle ça la grossesse. Tu vas devoir la supporter comme ça pendant neuf mois, dit-elle en contemplant Louise de son regard flou. Car elle est bien enceinte, n'est-ce pas ? Tu en es certaine ?

— Absolument », lui assura Louise sans ciller.

S'était-elle attendue à une autre réponse ? Oui, ou en tout cas à une réplique du type « Pourquoi ne le serait-elle pas ? » ou « T'aurait-elle dit le contraire ? » Mais Louise ne lui donna aucune indication, que ce soit par le ton de sa voix ou son langage corporel. Comme d'habitude, en fin de compte.

Helena ressentait une immense lassitude. Elle était habituée aux sautes d'humeur de Caroline et n'avait nullement été surprise. Un jour, elle était au désespoir. Le lendemain, la vie était merveilleuse, puis elle semblait à nouveau. Ce qui la dérangeait le plus, c'était d'avoir cédé aux caprices immatures de sa sœur. Même si elle se faisait du

souci pour la stabilité mentale de Caroline, elle n'était pas responsable de ses choix de vie. Elle ne pouvait pas continuer à réparer ses erreurs. N'importe quel psychologue de bas étage aurait pu prédire que cela finirait par entraver l'indépendance de sa sœur. Et elle n'avait pas l'intention de servir de médiateur entre elle et Louise. Cette fois, c'en était trop. Le moment était venu pour elle d'avoir une conversation sérieuse avec Caroline. Elle devait juste dessouler un peu d'abord.

« Mais pourquoi est-elle aussi en colère contre moi ? » Louise se resservit un peu de gin dans le verre de Helena et le but. « Je ne vois pas ce que j'ai fait de mal et elle refuse de me le dire.

— Tu sais, elle est tellement bombardée d'hormones, en ce moment. Moi-même, j'étais insupportable, quand j'étais enceinte de Johanna », avoua Helena. La porte grinça. « Tiens, madame la baronne ! Quand on parle du loup... »

Louise eut le souffle coupé en voyant Caroline entrer avec un sac de biscuits apéritifs au fromage dans la main. Ses yeux étaient injectés de sang, ce qui faisait ressortir encore plus le vert de ses pupilles. Mais elle ne cherchait manifestement pas à cacher qu'elle venait de pleurer. Elle se laissa tomber en travers d'un fauteuil, les jambes sur l'accoudoir. Le sachet en aluminium crépita quand elle piocha une poignée de biscuits qu'elle enfourna dans sa bouche. Des miettes orange dessinèrent comme une moustache sur sa lèvre supérieure.

« Vous parliez d'hormones ? lança-t-elle en grignotant. C'est déjà la ménopause, Melkersson ? Je me disais bien que tu étais acariâtre, depuis quelque temps. »

Helena ricana et se courba en avant pour se servir en biscuits apéritifs.

« Comment fais-tu pour rester mince, alors que tu passes tes journées à t'empiffrer de cochonneries ? Mais tu es enceinte, maintenant. Alors, méfie-toi. Tu ferais bien de changer de régime. »

Caroline plongea aussitôt la main dans le sachet et en ressortit une poignée encore plus grosse. Quelques biscuits tombèrent sur le sol et Louise se pencha machinalement pour les ramasser.

« Tu sais quoi ? rétorqua Caroline, la bouche pleine. Je n'ai aucune raison de m'en faire pour ma ligne. »

Elle lorgna en direction de sa compagne qui lui sourit, les larmes aux yeux. Elle baissa le regard.

« Tu n'imagines pas à quel point ça me soulage d'entendre ça, confessa Louise. Je commençais à me dire que tu regrettais peut-être. Mais c'est sans doute normal d'être à fleur de peau, en début de grossesse. C'est tellement nouveau pour nous deux. »

Caroline ferma les yeux et bascula la tête en arrière pour permettre à Louise de jouer avec ses cheveux. Helena ouvrit la bouche dans

l'intention de leur asséner une remarque cinglante, mais se ravisa et dit :

« Comme vous êtes mignonnes. »

Louise la gratifia d'un clin d'œil reconnaissant.

La porte d'entrée s'ouvrit et le rire fracassant d'Anna retentit au milieu des bourrasques de vent.

« Quel silence de mort, lança-t-elle depuis le hall. Il y a quelqu'un ?

— Nous sommes là ! » lui cria Louise.

L'instant d'après, Anna se tenait dans l'embrasure de la porte du salon, les joues rosies par le froid. Le visage de Raoul surgit au-dessus de son épaule et contempla l'assistance, tel un hibou. Derrière ses mèches noires, on pouvait distinguer des gouttes de sueur qui perlaient sur son front.

« On se met au boulot ? » suggéra-t-il.

Caroline mit en boule le sachet de biscuits apéritifs et le balança. Il rebondit sur le décolleté d'Helena avant de finir sa course aux pieds d'Anna.

La répétition débuta mal. Raoul rompit une corde en accordant son violon. Helena soupira bruyamment. Dans un silence pesant, il farfouilla dans l'étui de son instrument à la recherche d'une corde de rechange. En vain. Anna finit par voler à son secours en lui proposant l'une des siennes qu'elle venait de tirer de son sac.

« Tiens, mon chéri », murmura-t-elle suffisamment fort pour que les autres l'entendent.

Helena et Louise échangèrent un regard incrédule, tandis que Caroline rongea l'extrémité de son archet. Raoul ne laissa rien paraître, mais adressa un hochement de tête reconnaissant à Anna en saisissant la petite enveloppe qu'elle lui tendait. Pendant qu'il changeait la corde, Caroline sortit un livre qu'elle ouvrit sur son pupitre et commença à lire. Elle faisait exprès de tourner ses pages bruyamment. Une fois son violon accordé, Raoul s'étira le dos, puis coinça son instrument contre son cou en cherchant à capter le regard des autres membres du quatuor. Mais Caroline, plongée dans sa lecture, ne lui prêta aucune attention. Il la fixa en attendant qu'elle daigne enfin lever les yeux et s'aperçoive que tout le monde était prêt. Au bout d'un certain temps, il se décida à se pencher vers elle et lui glissa à voix basse :

« Caroline, on commence. Reprends ton instrument, s'il te plaît. » Mais Caroline l'ignora royalement. « Je t'en prie... », insista-t-il, cette fois avec une pointe d'inquiétude dans la voix. Il avait l'air fatigué. La jeune femme était inaccessible et absente. Le silence était sidérant et, pour finir, Raoul la dévisagea intensément comme s'il

espérait la forcer à fermer son livre rien qu'avec la force de son regard, mais Caroline continua à lire, imperturbable. « Caroline », répéta-t-il en élevant la voix.

Louise ouvrit la bouche pour intervenir, mais fut interrompue par les notes du premier violon. Raoul s'était mis à jouer sur un tempo rageur, tandis qu'Helena et Anna s'accrochaient tant bien que mal. Caroline continua de tourner les pages de son livre, comme profondément absorbée par une lecture passionnante. Une fois qu'ils furent arrivés au milieu du premier mouvement, elle se pencha enfin sur son sac, lentement, sans lâcher des yeux son livre. Avec un soin méticuleux, elle plia le coin de la page qu'elle était en train de lire et le referma. Sur ce, elle saisit son archet et se joignit tout à coup aux autres, mais en adoptant un rythme encore plus élevé, avec un demi-temps d'avance sur eux.

Raoul s'interrompit brusquement avec un geste d'agacement. Les autres se relevèrent à leur tour. Il lança à Caroline un regard perplexe.

Louise referma son carnet et se racla la gorge.

« Est-ce qu'on reprend depuis le début ? proposa-t-elle sur un ton exagérément enjoué. Essayez de jouer tous au même rythme. »

Raoul renifla et écarta les mèches humides qui lui tombaient sur le front. Puis il brandit son archet pour reprendre. Cette fois, Caroline respecta le tempo, mais joua avec un niveau sonore proche du silence. À un moment, elle fut prise d'un fou rire qu'elle tenta de réprimer. Helena jeta du coin de l'œil un regard à Anna qui secoua la tête en levant les yeux au ciel.

Raoul s'interrompit de nouveau. Helena continua de jouer encore quelques instants avant de s'apercevoir qu'il s'était arrêté. Louise ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais Raoul la prit de vitesse.

« Pourquoi fais-tu ça ? » Il posa son violon sur ses genoux et laissa retomber le bras qui tenait son archet. Il enfonça son regard dans celui de Caroline. Toute son attention était tournée vers elle, comme s'il n'y avait eu qu'eux dans la pièce. « Qu'est-ce qui cloche chez toi ? gronda-t-il avec une colère mal contenue.

— Raoul ! Ma petite Caroline... », intervint Louise avec anxiété dans une tentative pour désamorcer la situation.

Caroline haussa les épaules.

« Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? feignit-elle en plissant les yeux à son tour, un sourire niais aux lèvres. Tu trouves que je joue faux ? »

Sans prendre la peine de lui répondre, Raoul reprit là où il s'était arrêté, de manière mécanique et désinvolte. Une fois la dernière note jouée, il se leva brusquement, en reversant sa chaise, rangea son violon dans son étui et quitta le studio. Anna et Helena se levèrent en

silence, posèrent leurs instruments et sortirent sans prononcer un mot. Sur son pupitre, Caroline remplaça la partition de Stenhammar par celle de Schumann et se mit aussitôt à répéter son concerto. Louise vint se placer derrière elle. Elle posa les mains sur ses épaules sans que la jeune femme réagisse.

« Était-ce vraiment nécessaire ? » Caroline ne répondit pas. « Caro, je t'en prie. Parle-moi. »

Sa voix était faible et fébrile, mais Caroline ne répondit toujours pas. Alors, de sa main valide, elle enfonça ses doigts dans son épaule. La jeune femme s'arrêta de jouer.

« Tu peux me laisser répéter en paix ? Merci ! »

Louise retira aussitôt ses mains. Caroline reprit, impassible. Mais la présence de Louise l'empêchait de se concentrer, si bien qu'elle dut recommencer plusieurs fois depuis le début. Malgré tous ses efforts, ses doigts refusaient de lui obéir. Alors, elle tapa des pieds et se leva, le visage empourpré. Elle fixa Louise, les yeux brillants. Doucement, les larmes se mirent à dessiner deux traits minces le long de ses joues. Louise ne se laissa pas attendrir. Les deux femmes se dévisagèrent en silence. Caroline finit par céder. Au moment où elle s'apprêtait à se détourner, Louise la saisit par la nuque avec sa main droite. Sa poigne était ferme. Mais Caroline était plus grande qu'elle et il n'était pas si facile de la forcer à s'agenouiller. Elle haussa les épaules d'un air de défi.

« Lâche-moi, marmonna-t-elle sans desserrer les dents.

— Maintenant, j'attends des explications. Tu n'as pas le droit de me faire ça, Caroline. »

Il n'y avait plus la moindre once de vulnérabilité dans sa voix.

« Lâche !

— Je ne tolère pas qu'on me traite de cette manière.

— Lâche-moi, putain ! »

Elle relâcha sa prise. Caroline redressa aussitôt la tête et la fusilla du regard.

« Qu'est-ce qui te prend, Caroline ? Réponds-moi ! »

Louise voulut lui caresser la main, mais la jeune femme esquiva son geste en brandissant son archet d'un air menaçant. La manche de sa chemise glissa, découvrant une cicatrice rose sur son avant-bras. Elle laissa retomber son bras et détourna la tête, le regard baissé. Louise recula.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » haleta-t-elle. Pas de réponse. « Qu'as-tu fait à ton bras ? Tu as recommencé ces conneries ? Hein ? »

Louise retroussa la manche de Caroline pour observer la marque. Il s'agissait d'un trait d'une dizaine de centimètres, situé juste en dessous

de la pliure du coude. Les bords de la plaie ne s'étaient pas encore tout à fait refermés, ce qui indiquait qu'elle était fraîche.

« Je me suis coupée dans les barbelés, tenta de se justifier Caroline, tremblant de rage.

— Il n'y a pas de barbelés, à Svalskär.

— Du fil de fer, sur une clôture... je ne sais pas ce que c'était. Je ne m'en suis pas rendu compte sur le coup.

— Je ne te crois pas, dit Louise en secouant la tête. Je ne sais pas ce que tu as, depuis quelques jours. Mais tu n'as pas arrêté de t'en prendre à moi. Qu'est-ce que je t'ai fait, Caroline ? J'ignore comment j'ai pu t'offenser. Maintenant, tout ce que je veux, c'est que tu m'en parles, qu'on tire un trait sur cette affaire et qu'on reprenne une vie normale.

— Ça n'a rien à voir avec toi.

— Comment ça, rien à voir avec moi ? Que veux-tu dire ? » Caroline ricana. « Pourquoi es-tu comme ça ? demanda Louise.

— Comment ?

— Je te demande ce qui ne va pas et, toi, tu te fous de moi.

— Tout va bien. Tout va parfaitement bien », fredonna Caroline sur un ton moqueur.

Louise croisa les bras sur sa poitrine.

« Tu ne cesses de te conduire comme une idiote et de nous ridiculiser devant les autres. Tu te rends compte à quel point c'est embarrassant ? Pourquoi fais-tu ça ? Hein, Caro ? Je ne te reconnais plus.

— Dans ce cas, tant pis pour toi.

— Arrête.

— Tant pis si tu ne me reconnais plus. Tu n'as qu'à me lâcher un peu. Je n'en peux plus de toi, tu m'étouffes.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ?

— Tu m'as bien entendue.

— Caro, je t'aime. Je n'ai aucune envie de me disputer avec toi. Je déteste ça. Mais tu m'inquiètes. Tu te comportes si bizarrement. » Louise resta immobile tandis qu'elle se concentrait pour tenter d'adopter un ton calme. « Caroline... mon amour, dit-elle d'une voix douce. Je veux que tout redevienne comme avant. Je veux...

— Tu veux, tu veux, tu veux ! Il n'est toujours question que de ce que tu veux ! »

Louise tendit la main pour lui caresser le visage, mais la jeune femme s'écarta.

« Ne me touche pas, espèce de vieille gouine répugnante ! » asséna-

t-elle.

Louise leva sa main bandée toute tremblante devant sa bouche pour réprimer un cri.

« Qu'est-ce que tu viens de dire ? » murmura-t-elle, choquée.

Caroline redressa la tête et laissa tomber ses épaules avant de poser son instrument et s'approcha de Louise, mais celle-ci recula.

« Excuse-moi, Louise, commença Caroline en tendant la main vers elle. Ça m'a échappé. Excuse-moi, je ne pensais pas ce que j'ai dit. »

Louise frémit de tout son corps et son visage se crispa sous ses efforts pour contenir ses larmes. Puis elle se mit à reculer. Lentement. Caroline essaya de la suivre, mais Louise la repoussa.

« Non, gronda-t-elle, ce n'est pas possible... Je ne comprends pas... je ne te comprends pas.

— Luss », supplia Caroline.

Louise se contenta de secouer la tête et quitta le studio en fermant la porte derrière elle.

Dans la cuisine, Anna préparait du café, tandis qu'Helena était assise à table, les bras croisés. Quand Louise entra, elle la saisit par le bras.

« Assieds-toi », dit-elle sur un ton aimable en souriant.

Le visage blême, Louise se laissa tomber sur la chaise d'à côté.

« Je ne sais pas ce qu'elle a », commença-t-elle en haletant.

Helena lui caressa la main.

« Caroline est... comme elle est. Il lui arrive de péter les plombs. Ce n'est pas la première fois que ça lui arrive, ni la dernière. Ça lui passera. »

Helena s'efforçait de parler calmement.

« Je ne sais même pas..., murmura Louise. Je ne sais même pas si nous sommes encore ensemble. Elle ne me laisse même pas la toucher.

— Bien sûr que vous êtes ensemble », intervint Anna avec une conviction forcée dans la voix. Elle posa une tasse de café devant Louise. « Tu la connais. Tu sais bien que Caroline est impulsive, voire excessive, de temps en temps, mais ne laisse pas sa mauvaise humeur vous séparer. Vous avez une relation fantastique, un enfant en route et... plein d'autres choses.

— Peut-être qu'on ferait mieux de ne pas s'en mêler. »

Helena se renversa contre le dossier de sa chaise et porta sa tasse de café à sa bouche.

« Quoi ? Mais, j'essaie seulement de positiver. Désolée !

— Anna, s'il te plaît, ne sois pas si susceptible, répliqua Helena. Je

crois que Caroline traverse une période difficile. » Elle se pencha sur Louise et lui caressa l'avant-bras. « Ce que je veux dire, c'est que Caroline n'est certainement pas la compagne la plus facile à vivre. » Elle eut un instant d'hésitation. « De plus, il est possible qu'elle n'ait pas très bien réfléchi à ce projet d'enfant. Surtout, ne prends pas mal ce que je vais te dire, Louise, car ce n'est pas une critique. Tu as conscience du bouleversement que ça représente pour elle d'engager une relation avec une femme et de faire un enfant, n'est-ce pas ? »

Louise fut secouée par un sanglot et cacha ses yeux derrière sa main bandée. Sa bouche fut déformée par une grimace de douleur.

« Parfois, commença-t-elle d'une voix tremblante. Parfois, j'ai l'impression d'avoir affaire à une personne différente. Je crois que... » Elle s'interrompt et déglutit.

Helena lui caressa les cheveux.

« Que veux-tu dire ? »

Louise ouvrit la bouche et rassembla ses forces pour tenter d'exprimer ce qu'elle gardait au fond d'elle. Elle avait du mal à respirer. Elle secoua la tête et passa ses doigts devant ses paupières pour sécher ses larmes.

« Je n'arrive même pas à le dire, tellement c'est dingue.

— Ne tire aucune conclusion hâtive en ce qui concerne Caroline, dit Helena. Prends ton temps. Évite de la brusquer car ça ne ferait que la braquer.

— Peut-être que tu ne devrais pas t'en mêler non plus, lança Anna.

— Je te rappelle que c'est ma sœur dont il est question et je pense la connaître un peu mieux que toi.

— Je n'ai jamais prétendu le contraire.

— Qu'est-ce tu veux, alors ? »

En l'espace de quelques minutes, un froid s'était abattu entre Anna et Helena. Louise se demanda si cela avait un rapport avec Caroline et elle. Elle regarda ses amies et essaya de deviner si ces tensions ne cachaient pas en réalité autre chose.

Tout à coup, la porte de la cuisine s'ouvrit et Raoul traversa la pièce en trombe en direction du studio.

« Raoul... », cria Anna en tendant la main vers lui.

La porte claqua.

« Mais fous-lui la paix, pour une fois ! » lança Helena qui sentit aussitôt ses joues rougir. Anna fit mine de se lever, mais se laissa retomber sur sa chaise, puis se mit à piocher nerveusement dans un quignon de pain qui traînait sur la table depuis le déjeuner. « Je crois que Raoul et Caroline ont besoin de s'expliquer, reprit Helena en s'efforçant de se maîtriser. Ils ont des caractères complètement

différents. Caroline s'est mis dans la tête qu'elle détestait Raoul, alors que lui passe son temps à la titiller. Je ne sais pas pourquoi ils sont comme ça, mais, en tout cas, ça finit par pourrir l'ambiance. Une fois qu'ils auront exprimé ce qu'ils ont sur le cœur, on pourra peut-être finir ce fichu enregistrement et rentrer chez nous. »

Dans le studio, le violoncelle s'était tu. Anna tendait fébrilement l'oreille pour tenter d'entendre leur conversation. Quand elle croisa le regard d'Helena du coin de l'œil, elle secoua la tête et hésita avant de dire :

« Nous... enfin, Raoul et moi... nous nous sommes beaucoup rapprochés depuis notre arrivée à Svalskär. »

Sa voix était voilée.

Un sourire se dessina sur ses lèvres comme si elle s'apprêtait à leur avouer un secret. Helena sentit ses cheveux se dresser sur sa tête.

« C'est vrai que je me demandais pourquoi vous étiez si enjoués et tendres l'un envers l'autre. Est-ce que vous... vous êtes remis ensemble ? »

Anna se mordit la lèvre inférieure.

« Mon Dieu ! s'exclama-t-elle en éclatant de rire. C'était si rapide, si soudain... Mais tellement exquis. »

Helena secoua la tête en serrant les dents derrière un sourire crispé.

« Anna, Anna... qu'est-ce que tu fabriques ? »

Anna se raidit machinalement.

« Tu sais quoi ? commença Louise. Je doute que Raoul sache vraiment ce qu'il veut pour le moment. »

— Tu n'en sais rien ! la coupa Anna. Il semblait savoir exactement ce qu'il voulait, dans le sauna, je peux te l'assurer. Je sais que vous êtes très complices, mais, moi, j'ai été en couple avec lui, Louise. Nous avons beaucoup parlé. De Joy, de son avenir, de tout le reste. D'après ce que j'ai compris, ça fait longtemps qu'il veut des enfants et... » Elle leva sa tasse d'un air songeur et lapa son café avant de poursuivre. « Enfin, il m'a dit qu'ils allaient divorcer. Ils se sont éloignés peu à peu au cours des six derniers mois. Ils n'ont même plus de relations sexuelles. »

En tout cas pas ensemble, pensa Helena.

Anna reprit :

« Joy n'a pourtant que quarante ans. Je ne comprends pas pourquoi elle ne peut pas avoir d'enfant naturellement. J'en connais des tas qui sont tombées enceinte à quarante-cinq ans. »

— La fertilité décline à partir de trente-cinq ans, expliqua Helena. Excuse-moi, Anna, c'est peut-être un sujet sensible pour toi. »

Anna secoua la tête en baissant les yeux sur sa tasse de café.

« Non, non... Pourquoi dis-tu ça ? »

Elle se leva et entreprit de débarrasser le plan de travail.

Louise se renversa contre le dossier de sa chaise en tenant sa tasse à deux mains. Son bandage ressemblait à un énorme gant. Elle avait le regard absent et était visiblement perdue dans ses pensées. Son visage était marqué par la fatigue. Sa coupe courte, qu'elle lui avait toujours connue, n'arrangeait rien à l'affaire, songea Helena. Louise était en train de devenir une vieille tante amère.

Anna s'approcha de Louise pour la serrer dans ses bras par derrière. Elle posa sa tête sur son épaule et dit :

« T'inquiète, Louise. Ça va finir par s'arranger, tu verras. Je suis sûre que Caroline et toi repartirez de Svalskär main dans la main une fois l'enregistrement terminé.

— Je l'espère sincèrement. Mon Dieu. Je l'aime par-dessus tout. »

Helena n'osa pas la contredire. Elle n'avait pas besoin de blesser Louise davantage en remuant le couteau dans la plaie. Un jour, elle serait bien obligée d'ouvrir les yeux et de regarder la vérité en face.

La porte du studio s'ouvrit et Caroline surgit. Elle avait les joues rouges et s'essuya le visage. A-t-elle pleuré ? se demanda Helena en sentant son estomac se nouer. Caroline arbora un sourire forcé. Elle se dirigea vers la cafetière et se servit une tasse. Elle paraissait essoufflée et, sur ses tempes, des mèches de cheveux étaient collées par la sueur. Raoul referma la porte derrière elle, son violon et son archet à la main, et descendit jouer.

« Allez, aide-moi à préparer le repas », dit Anna à Caroline.

Helena se leva.

« Je vais chercher des pommes de terre. Tu les ranges toujours dans la réserve ?

— Oui, répondit Louise. Il doit en rester quelques sacs de cet été. Rapporte ce qu'il faut pour un gratin. »

Le vent était encore plus fort et le ciel chargé de nuages gris sombre. Helena enfila l'épais pardessus de Caroline qui était pendu au porte-manteau de l'entrée et passa une paire de bottes en caoutchouc. Une casserole dans une main, elle ferma son col de l'autre avant de l'enfouir dans une poche pour la réchauffer. Ses doigts rencontrèrent quelques pièces de monnaie et un objet rectangulaire. Le mobile de Caroline. Au même moment, elle l'entendit bipper. Un SMS. Helena hésita un court instant, puis le tira de la poche. Elle n'osa pas afficher le contenu du message, de crainte que Caroline ne s'aperçoive que quelqu'un l'avait lu. Le téléphone lui brûlait les doigts. Le SMS provenait d'un numéro qu'elle connaissait par cœur.

Tandis que, sur la gazinière, le beurre crépitait dans une poêle,

Anna tranchait une entrecôte en tournant le dos aux autres. Du coin de l'œil, elle pouvait apercevoir Caroline, penchée sur le plan de travail, un bol de café dans les mains, qui s'efforçait de dissimuler son émoi. De quoi Raoul et elle avaient-ils bien pu parler dans le studio ? L'assurance qu'elle affichait encore quelques minutes plus tôt disparut tout à coup.

Louise, qui jusque-là était restée assise à table, la tête baissée, leva les yeux sur Caroline. Au prix d'un effort démesuré, elle parvint à former un sourire.

« Alors, vous avez pu vous expliquer, Raoul et toi ? »

Les paupières de Caroline se plissèrent. Elle promena son index sur son menton avec concentration.

« On a réglé deux, trois petites choses », marmonna-t-elle.

Anna jeta un bref regard à Caroline qui se crispa aussitôt.

« Ce qui signifie que vous vous êtes réconciliés », s'enquit Anna d'un air aussi nonchalant que possible, alors que son poulx battait dans ses tempes.

Caroline se contenta d'acquiescer par un grognement et tourna la tête de manière que Louise ne puisse la voir fixer Anna droit dans les yeux avec une expression railleuse. Anna baissa le regard sur la planche à découper.

Caroline eut l'impression que Louise, par son silence, l'invitait à faire le pas suivant. Mais elle ignorait ce qu'elle devait dire, surtout en présence d'Anna.

« Excuse-moi, Louise, commença-t-elle, sans conviction. Oublie ce que je t'ai dit. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça. »

Louise inspira profondément.

« Tu avais certainement une raison.

— Je t'assure que je ne te veux que du bien. »

Caroline fit la moue et baissa la tête.

« Tu veux qu'on sorte marcher un peu, avant le repas ? On pourrait faire le tour de l'île ?

— O.K. »

Caroline haussa les épaules et se redressa.

Louise la prit dans ses bras, comme pour réchauffer son corps gelé. Sur ce, elle sortit de la cuisine. Caroline lui emboîta le pas. Dans le hall, elles croisèrent Helena qui revenait de la réserve avec sa casserole pleine de pommes de terre sous le bras.

« Je t'ai emprunté ton manteau, expliqua-t-elle, d'un air coupable, avant de s'en défaire.

— Pas de problème », répondit Caroline sans se formaliser.

Elle enfila le vêtement et plongea machinalement sa main dans sa poche pour sortir son téléphone. Les sourcils froncés, elle contempla l'écran et jeta un regard furtif à sa sœur. Helena détourna les yeux. La jeune femme secoua la tête et ouvrit la porte d'entrée. Louise la suivit et referma derrière elles. Caroline descendit les marches en tenant son mobile devant ses yeux pour lire le dernier message reçu. Puis, avec un sourire discret, elle rangea l'appareil dans sa poche.

Dans le salon, Helena se servit un verre de cognac, puis alla se placer devant la grande baie vitrée et scruta le crépuscule. Le soleil couchant colorait le ciel et la mer dans des tons flamboyants de violet, de rose et de jaune. Un ciel de tempête. Le vent soufflait de plus en plus violemment et, de temps en temps, une rafale faisait grincer la maison. Helena avait pris soin de n'allumer aucune lampe afin de méditer en paix. Seule la lueur du feu qui crépitait dans l'âtre illuminait le salon.

La tension était à son comble et elle avait l'impression de ne plus savoir où étaient ses amis. Ni ses ennemis.

Son parfum fut la première chose qui trahit sa présence. Parmi toutes les odeurs, elle était capable de reconnaître celle de son corps, mêlée au doux parfum de son après-rasage. Lorsqu'elle voulut se retourner pour fuir, il était déjà sur elle. Elle sentit son souffle chaud sur sa nuque et son oreille. Elle ferma les yeux. Cette sensation autrefois si enivrante la blessait désormais. Elle aurait pu se retourner et l'embrasser. Mais ce temps-là était révolu.

« Helena, Helena... » Sa voix était implorante. Mais elle résista. « Ma belle Helena. »

Il posa lourdement les mains sur ses épaules et les fit glisser lentement le long de ses bras. Ils connaissaient mutuellement leurs corps, comme un vieux couple. C'était si agréable et familier. Et pour la même raison si trompeur. Elle porta son verre à ses lèvres et avala une grosse gorgée rassurante. La chaleur de l'alcool se répandit dans son corps, anesthésiant ses muscles au passage.

« Ça suffit, Raoul », dit-elle, d'une voix à la fois grinçante et suppliante.

Elle déglutit et s'éclaircit la gorge. Ses mains s'immobilisèrent un instant avant de reprendre leur progression vers sa taille svelte. Ensuite, il l'enlaça et tira son corps contre lui. Le bout de ses doigts se fraya un chemin sous sa chemise et caressa sa peau soyeuse.

« Tu passes ton temps à me faire du mal, dit-elle. Et pas seulement à moi, d'ailleurs. »

— Est-ce que je te fais du mal ? C'est toi qui me rejettes en permanence.

— Et puis, qu'est-ce que tu fous avec Anna ? Tu songes vraiment à renouer avec elle, au bout de tant d'années ?

— Anna ? » s'étonna-t-il. Il se figea une fois de plus. « C'est elle qui t'a dit ça ?

— Anna s'est mis en tête que vous alliez vous remettre ensemble. J'imagine que tu lui as donné toutes les raisons d'espérer, lors de votre petite séance de sauna.

— Hop là ! »

Il fit claquer sa langue avec délectation.

« Arrête ! Tu ne vois donc pas qu'elle est toujours amoureuse de toi ? » Tandis que Raoul cherchait ses mots, Helena reprit. « Tu risques de lui briser le cœur, si tu flirtes avec elle juste pour t'amuser. Comment peux-tu jouer avec les sentiments que les autres éprouvent pour toi ? »

Il ne supportait pas qu'elle lui fasse la morale.

« Helena, je pense que tu te trompes sur toute la ligne. Anna et moi, c'est du passé. Et elle le sait. J'en suis convaincu. C'est elle qui flirte avec moi pour s'amuser. Moi, je me contente juste d'entrer dans son jeu. Ça se passe comme ça chaque fois qu'on se voit. Mais ça ne va pas plus loin. Du moins, en ce qui me concerne. »

Lasse, Helena appuya son dos contre la poitrine de Raoul et sentit son souffle dans ses cheveux. Ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité. Ils savaient tous deux que, de là où ils étaient, ils pouvaient voir tout ce qu'il se passait dehors sans être vus eux-mêmes. À l'image de leur relation.

« Comment oses-tu te comporter de la sorte alors que tu es marié ?

— Qu'est-ce que tu peux devenir barbante avec l'âge ! Je te rappelle que, toi aussi, tu es mariée. Pourtant, ça ne t'a jamais posé de problème. » Il ricana. « D'ailleurs, je ne suis plus en couple. J'ai déjà demandé à mon avocat d'entamer la procédure de divorce. Je n'aurai plus qu'à signer les papiers à mon retour. »

Comme d'habitude, Raoul se sentait insignifiant à côté d'elle et voulait pour une fois s'assurer qu'elle était à sa merci. Alors, il se pencha et lui murmura dans l'oreille :

« Tu sais quoi ? Il m'a semblé déceler une pointe de jalousie dans ta voix.

— Hé ! »

Elle se débattit, mais avec trop peu de conviction pour le forcer à lâcher prise. Au contraire, il la serra encore un peu plus contre lui.

« Reconnais-le, Helena. Tu me veux pour toi toute seule. Toi et moi, dans notre pavillon de banlieue, avec notre Volvo et des gosses turbulents. Ton petit rêve bourgeois. »

La réplique cinglante à laquelle il s'était attendu ne vint jamais. Au lieu de cela, elle s'abandonna entre ses bras. *Ah ! Cette fois, tu ne dis rien !* Ravi à l'idée de lui avoir enfin cloué le bec, il s'apprêtait à rire à sa plaisanterie quand elle tourna son visage vers lui. Il fut surpris par tant de sincérité. C'était la première fois qu'elle se mettait à nu devant lui. Pourtant, maintenant qu'il la tenait dans ses mains, qu'il pouvait l'écraser entre ses doigts, il n'arrivait pas à savourer sa victoire. Quels étaient ces désirs de revanche pervers qui, pendant toutes ces années, l'avaient poussé à vouloir à tout prix soumettre cette femme ? C'était tellement méchant, gratuit et avilissant ! Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il prit conscience qu'il l'aimait profondément. Non, il ne pouvait pas l'aimer. C'était impossible. Son cœur était tout entier à une autre. Pourtant, il venait de comprendre qu'il ne pouvait se passer d'elle. Ce qui ne faisait que compliquer encore plus les choses, au moment même où il s'était enfin décidé à être honnête.

« Helena. Excuse-moi, chuchota-t-il. C'était idiot.

— Je ne peux pas continuer comme ça. Il y a des choses que tu ne soupçonnes même pas. Des choses que je n'ai jamais pu t'avouer. Il faut que je le fasse. Il le faut. » Elle tressaillit. Il leva la main et glissa ses doigts sur ses lèvres, elle les embrassa tendrement. « Il faut vraiment qu'on discute, Raoul. Pour de bon. »

Tout en réfléchissant, il déposa des baisers sur sa joue.

« Oui, finit-il par lâcher d'un air songeur. Il le faut.

— Tu sais, poursuivit-elle, j'ai senti hier, quand on était seuls dans le salon, toi et moi, que nous nous rapprochions dans l'adversité. Comme si nous avions franchi une nouvelle étape.

— Je suis ravi de te l'entendre dire car je ressens exactement la même chose, commença-t-il sur un ton hésitant. Il y a tant de changements qui se produisent dans ma vie, en ce moment. Ces derniers jours ont vraiment constitué un tournant. Si tu savais à quel point j'aspire à la paix, à la stabilité... » Il ricana d'un air embarrassé. « Tu n'aurais jamais cru ça de moi, je parie, hein ? Mais j'ai tellement envie de partager ma vie merveilleuse avec celle que j'aime. Je veux des enfants et une vie de famille aussi parfaite que la tienne.

— C'est ce que tu veux, Raoul ? C'est vrai ? »

Elle le dévisagea en attendant sa réponse. Quand il lui caressa la joue, elle se retourna, timidement. Il fut profondément touché par la confiance qu'elle lui accordait enfin. Délicatement, il la serra dans ses bras et promena ses doigts sur sa poitrine.

« Raoul, commença Helena, dont le cœur commençait à palpiter. Raoul... j'ai peur que tu m'en veuilles de ne pas te l'avoir dit plus tôt...

— Que je t'en veuille ? Pourquoi t'en voudrais-je ? Dis-moi. Mieux

vaut régler nos vieux différends, si l'on veut repartir sur des bases saines. »

Helena prit son élan. Les bras de Raoul écrasaient sa poitrine, l'empêchant de remplir complètement ses poumons. Ce sentiment d'oppression lui fit prendre conscience à quel point ils commençaient à s'ouvrir dangereusement l'un à l'autre et, au dernier moment, elle battit en retraite.

« Ça concerne ma famille. Je sais que tu n'apprécies pas Martin, mais...

— Ce type ne te mérite pas », coupa Raoul. C'était une erreur, ce n'était pas ce qu'il aurait dû dire. Bien qu'il n'eût nullement l'intention de poursuivre sa liaison avec Helena, il avait toujours autant de mal à accepter qu'un autre puisse l'avoir, même si cet autre était son mari. Ce réflexe possessif était profondément ancré en lui. Il s'efforça de se concentrer. Ils allaient enfin avoir cette conversation qu'il avait attendue si longtemps. Pourtant, il ne savait comment l'aborder. « Mais tu as raison, Helena. Tu sais quoi ? J'ai très envie de connaître ta famille.

— Vraiment ? »

Son cœur se mit à battre encore plus fort sous l'effet de ce revirement inespéré.

« Oui. J'ai déjà... enfin, je veux dire, je connaissais déjà ta sœur avant de venir ici.

— Caroline. » Helena éclata de rire. « Elle appartient à la branche démente de la famille. Nous autres, nous sommes un peu plus sensés. Mais tu n'as pas à avoir peur d'elle. »

Raoul reprit son souffle.

« Je trouve qu'elle possède énormément de qualités. Elle... Pour être honnête, elle est même particulièrement séduisante. » S'était-elle figée en l'entendant prononcer ces paroles ? Cette fois, il n'était plus aussi sûr de lui. « Vous vous ressemblez beaucoup, Helena. Vous êtes deux femmes d'une distinction incroyable.

— Et elle a vingt ans de moins que moi. Arrête de baver sur elle, Raoul, plaisanta-t-elle. Méfie-toi de Caroline, c'est une croqueuse d'hommes. »

Il rit d'un air las.

« J'ai l'impression que Caroline est quelqu'un d'extrêmement sensible. Elle a l'air forte, comme ça, mais c'est juste une carapace sous laquelle se cache une femme fragile.

— Quand je pense que... Excuse-moi, mais je n'aurais jamais cru que tu t'en étais aperçu. Vous n'avez pas arrêté de vous chamailler. » Elle s'interrompit et frotta doucement sa joue contre la sienne.

« Pardon, Raoul. Je me rends compte que j'ai peut-être été injuste envers toi, pendant toutes ces années. Nous avons mis tellement de temps à nous connaître vraiment. En ce qui concerne Caroline, sa vie manque de stabilité dont elle a besoin. Alors, si tu peux l'aider à trouver son équilibre, je t'en serai particulièrement reconnaissante. »

Elle se sentit soulagée. Cela se passait beaucoup mieux qu'elle ne l'avait prévu.

« Tu ne sais pas comme ça me fait du bien de pouvoir enfin te parler en toute franchise. Je me suis toujours demandé dans quelle mesure je pouvais me confier à toi et comment tu réagirais, mais je constate que mes inquiétudes étaient sans fondement. Tu comptes beaucoup pour moi, Helena, tu le sais ? Après tout ce que nous avons vécu ensemble, ce serait vraiment un choc si un jour je te perdais. » Il ferma les yeux, comme il avait l'habitude de le faire quand il essayait de formuler une pensée. « Une fois qu'on a pris conscience de ce qui compte dans notre vie, une fois qu'on a la chance de pouvoir choisir... alors, on peut suivre son intuition. C'est un bonheur inouï. » Helena l'entendait enfin prononcer les paroles qu'elle avait attendues si longtemps. L'émotion l'empêchait de parler. Raoul se sentait tout aussi ravi d'avoir osé lui dévoiler ses sentiments. Et qu'elle daigne l'écouter. Cependant, l'aveu le plus délicat restait encore à exprimer. « Je ne m'attendais pas que ça se passe aussi bien. Loin de là. Il est clair que ça nous fera tout drôle, au début, j'en suis conscient. C'est un énorme bouleversement ? D'un autre côté... d'un autre côté... »

Il perdit le fil en apercevant les deux femmes qui luttèrent contre le vent, dehors, dans l'obscurité. Elles marchaient à distance l'une de l'autre. Caroline avait remonté son col jusqu'à ses yeux et son visage était enfoui dans son manteau. Louise la suivait, tête baissée.

Helena et Raoul les observèrent. Mais ils ne virent pas la même chose.

« J'éprouve un amour authentique, Helena. Je suis tellement amoureux que je suis prêt à tout sacrifier, tout... »

En entendant grincer la porte, Helena et Raoul se retournèrent. Anna se tenait dans l'embrasure, les bras ballants, la bouche entrouverte.

« Anna », lança Helena en s'arrachant aux bras de Raoul.

Celui-ci retira aussitôt ses mains et baissa les yeux. Lorsqu'il redressa la tête, il arborait un large sourire.

« Coucou, Anna », dit-il sur un ton enjoué.

La sincérité s'était évaporée et son charme irrésistible était de retour.

« Je... Je voulais juste vous prévenir que le repas était prêt », bégaya Anna.

Ses joues s'empourprèrent et elle piétina sur place, comme si elle ignorait si elle devait entrer dans la pièce ou tourner les talons. Helena se dirigea vers la porte d'un pas décidé.

« Parfait. Caroline et Louise arrivent, justement. Est-ce que je dois aller chercher une bouteille de vin ? »

Avant de quitter le salon, elle se retourna et chuchota :

« On reprendra notre conversation plus tard. »

Raoul se contenta d'acquiescer d'un air absent.

La table avait été dressée avec soin. Au centre, Anna avait déposé d'élégantes branches de lierre qui serpentaient entre les chandeliers en laiton. Le gratin de pommes de terre, sur un plat en argent, exhalait ses vapeurs, tandis que, sur la gazinière, les entrecôtes étaient en train de dorer dans une poêle.

« Tu as fait les choses en grand », constata Helena en débouchant une bouteille de bourgogne.

Elle servit les verres. Raoul prit le sien et s'approcha d'Anna qui remuait la sauce sur le feu.

« Qu'est-ce que tu nous prépares ? » s'enquit-il en jetant un coup d'œil dans la casserole.

Mais Anna resta le dos tourné, sans lui répondre. Helena adressa à Raoul un regard inquiet auquel il répondit par un haussement de sourcils, visiblement déstabilisé. Délicatement, il posa une main sur l'omoplate d'Anna et commença à la caresser. Sur le coup, elle se raidit, mais ne tarda pas à se détendre et à poser sa tête contre sa poitrine.

« Ça a l'air délicieux », la félicita-t-il.

Helena observa la tentative de rapprochement entreprise par Raoul. Ils échangèrent un regard dans le dos d'Anna. Une agréable sensation de chaleur se répandit dans le ventre d'Helena. Enfin ! Ils avaient brisé la glace !

Caroline entra et alla directement s'asseoir. Sa promenade vivifiante lui avait donné les joues rouges. Deux boucles de cheveux récalcitrantes pendaient devant son visage. Elle fit la moue et souffla pour les écarter.

« Louise a la migraine. Elle va manger dans sa chambre, annonça-t-elle laconiquement.

— Ah bon ? commenta Helena. Dans ce cas, il va falloir lui monter un plateau.

— Oui, tu n'as qu'à t'en charger, si tu veux.

— Que je monte, moi ? s'étonna Helena. Tu ne veux pas le faire ? »

Caroline ne répondit pas. Raoul sortit un plat et servit une assiette

qu'il posa dessus, avec un verre et des couverts.

« Je m'en occupe », déclara-t-il.

Caroline sursauta et posa sa main sur son bras. Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose mais se ravisa. Raoul la considéra avec gravité et hocha la tête. Puis il repoussa sa main et sortit de la cuisine.

Il toqua doucement à la porte de la chambre.

« Entrez », dit-elle.

Raoul poussa la porte et découvrit Louise allongée sur son lit, parlant au téléphone. Elle venait de pleurer et avait les yeux rouges. Elle sécha ses larmes le long de son nez avec un mouchoir. Sans interrompre sa conversation, elle indiqua la table à Raoul et lui murmura un « merci » d'un air abattu une fois qu'il eut posé le plat.

Lorsqu'il retourna dans la cuisine, les autres avaient déjà commencé à manger.

« Comment va-t-elle ? s'enquit Anna.

— Elle était au téléphone.

— Tu lui as parlé ? » demanda Caroline avec angoisse, en rongant l'ongle de son pouce.

Raoul secoua la tête et s'installa entre la jeune femme et Anna. Caroline mâchait sans appétit et vida son verre. Elle tendit le bras vers la bouteille pour se resservir.

« Caro, est-ce bien raisonnable de boire autant, pour une femme enceinte ? fit remarquer Helena en posant la main sur la bouteille.

— Je t'emmerde ! » s'écria Caroline.

Puis elle se leva en laissant tomber ses couverts sur son assiette.

Helena se renversa contre le dossier de sa chaise, les bras en croix.

« Qu'est-ce qui te prend ? Pourquoi te fâches-tu comme ça ?

— Assieds-toi », intervint Raoul sur un ton accommodant avant de servir un fond de verre à Caroline.

Elle se laissa retomber sans forces sur sa chaise.

« Raoul... Pourquoi est-ce que tu lui ressers du vin ? » protesta Helena.

Il esquissa un sourire embarrassé.

« Je doute qu'un demi-verre de plus fasse une différence.

— Excuse-moi, mais qui est le médecin, ici ? rétorqua Helena, offusquée.

— Vous pouvez parler d'autre chose que de ma grossesse ? hurla Caroline en jetant sa fourchette contre la table. En tant que médecin, tu pourrais peut-être commencer par donner l'exemple. Tu as vu ce que tu t'es enfilé ? »

Helena haussa les épaules et continua sa colère.

« Tu as totalement raison. Je ne devrais pas boire autant. Mais, d'un autre côté, les seuls neurones que je mets en danger, ce sont les miens. Les dix premières semaines de grossesse sont particulièrement délicates. Je ne dis pas ça pour me trouver une excuse, mais pour ton information. »

Raoul posa sa main sur celle de Caroline et parvint à l'apaiser un soupçon.

Le repas se termina dans le silence. Par moments, Helena jetait des coups d'œil en coin à Raoul, dans l'attente d'un signe de sa part. Mais il arborait continuellement un sourire diplomate. Il préfère rester discret pour l'instant, songea-t-elle.

Tout de suite après le dîner, Caroline fila dans le studio. Alors qu'elle descendait l'escalier, elle cria :

« Il va falloir qu'on ait une discussion. Je ne supporte plus cette ambiance de merde.

— Je fais la vaisselle », dit Helena. Anna protesta, mais elle l'entraîna doucement vers la porte. « Je pense que Raoul et toi devriez sortir faire un tour pour vérifier l'état des amarres, sur l'embarcadère. Après le coup de vent qu'on vient d'essuyer, mieux vaut s'assurer qu'elles tiennent toujours », suggéra-t-elle, d'humeur joyeuse, en caressant discrètement le bras de Raoul derrière le dos d'Anna.

Raoul prit un air interloqué, mais Helena lui adressa un sourire encourageant et il finit par s'exécuter avec un haussement d'épaules.

« Allez, viens, dit-il en prenant Anna par la taille, je crois qu'on a un tas de choses à se dire. »

Helena les observa s'éloigner. Elle espérait qu'il ne serait pas trop rude avec Anna.

Une fois la vaisselle terminée, elle se rendit au salon pour attendre le retour de Raoul. Elle avait tant d'aveux à lui faire, maintenant qu'il leur était possible d'officialiser leur liaison. Ces longues années d'incertitude étaient enfin du passé. C'était une nouvelle page de leurs vies qui allait s'ouvrir. Il allait bientôt lui falloir être franche avec Martin. Ensemble, ils devraient prendre des dispositions pour les enfants. Il ne fallait surtout pas qu'ils constituent un obstacle. Mais il était également injuste qu'ils continuent de vivre dans le mensonge. Elle devait faire face à ses responsabilités et être prête à consentir à des sacrifices pour assurer leur bonheur à tous. Ce serait certainement douloureux, au début. Cela finirait par passer. Il n'y avait pas d'autre avenir possible.

Au moment où la pression se relâcha en elle, elle prit conscience qu'elle n'avait pas appelé une seule fois chez elle depuis son départ. Soudain saisie de remords, elle sortit son téléphone. Deux appels manqués. L'un de Martin, l'autre de Britt-Marie. Elle composa le

numéro de leur domicile. C'est David qui décrocha.

« Coucou, mon chéri ! C'est maman... »

Au même instant, la porte d'entrée s'ouvrit et les voix d'Anna et de Raoul retentirent dans le hall. Puis elle les entendit monter l'escalier.

Helena passa une demi-heure au téléphone et, lorsqu'elle raccrocha, elle se sentit épanouie, pour la première fois depuis une éternité.

Elle sortit dans le hall. Il n'y avait pas un bruit dans la maison. La mélodie du violoncelle s'était tue et elle en conclut que Caroline avait dû monter se coucher.

Elle monta l'escalier aussi discrètement que possible. Les antiques marches grincèrent, bien qu'elle s'efforçât de fléchir les genoux pour amortir ses pas. Une fois devant la chambre de Louise et Caroline, elle plaqua précautionneusement son oreille contre la porte. Elle perçut une respiration profonde. Rassurée, elle continua jusqu'au deuxième étage où se trouvait la chambre de Raoul. Elle toqua trois coups légers à sa porte. Pas de réponse. Elle frappa à nouveau, mais la pièce demeura silencieuse.

Quelque peu déçue que Raoul soit monté se coucher sans lui avoir souhaité bonne nuit, elle redescendit au premier et alla s'enfermer dans sa chambre. Elle lut un moment dans son lit, attendant fébrilement la visite de Raoul, mais elle était incapable de se concentrer sur son livre. Tandis que le vent secouait la maison, elle se tourna et se retourna dans son lit sans parvenir à trouver le sommeil.

Louise ouvrit les yeux. Elle s'était assoupie un court instant après avoir pris ses anti-inflammatoires. Mais elle venait d'être réveillée par un grincement de porte. Sa main avait retrouvé ses sensations et elle se mordit la lèvre pour ne pas hurler de douleur. Son corps était paralysé par son réveil brutal, c'était comme si chacun de ses muscles avait souffert de crampes. Elle jeta un coup d'œil à sa montre. Elle s'était endormie avec et son bracelet avait imprimé une marque rouge sur la peau vieillissante de son poignet. Les aiguilles indiquaient vingt-trois heures trente. Elle se força à tourner la tête pour avoir la confirmation de ce qu'elle savait déjà. Elle était seule dans le lit et l'oreiller de Caroline ne portait aucune marque de tête.

Elle retint sa respiration et tendit l'oreille, mais n'entendit rien d'autre que le murmure étouffé du vent soufflant dans la couronne des arbres et le grincement de l'embarcadère. Peut-être avait-elle rêvé ?

Prenant son courage à deux mains, elle se leva et marcha dans le noir jusqu'à la fenêtre qui donnait sur l'anse. La surface de la mer était agitée et les embarcations cahotaient contre la massive structure en bois. Personne en vue de ce côté. Elle se rendit alors à la fenêtre orientée au nord. Loin derrière les sapins, elle distingua de la lumière

dans l'atelier. Elle eut un choc. Ses pensées se mirent à fuser à travers son cerveau sans qu'elle puisse en reprendre le contrôle. Un cri résonnait sans cesse : Caroline ! Caroline !

Elle enfila son jean à la hâte et passa un pull en laine par-dessus sa chemise de nuit. Avec précaution, elle ouvrit la porte de sa chambre, la referma en silence, puis descendit l'escalier. De temps en temps, une bourrasque de vent venait frapper la maison, faisant craquer les vieilles planches. Elle mit ses bottes et sortit dans les ténèbres.

Elle fut aussitôt saisie par le froid glacial et dut maintenir ses cheveux derrière ses oreilles pour ne pas les avoir dans les yeux. Les amarres du Targa crissaient contre l'embarcadère. Dans le ciel, l'épais manteau de nuages ne laissait filtrer qu'un mince rai de lumière en provenance de la lune. Elle connaissait parfaitement le terrain et avançait avec assurance. Ses yeux ne tardèrent pas à s'habituer à l'obscurité. Tandis qu'elle se dirigeait vers l'atelier, elle jeta un coup d'œil en direction du studio, dans l'espoir que Caroline s'y trouvât encore avec son violoncelle. Mais la pièce était désespérément sombre.

Une fois parvenue à une dizaine de mètres du chalet, elle s'immobilisa. Les bruits qui lui parvenaient dans la nuit étaient feutrés. Des gémissements, des mugissements et des soupirs contenus, des mots incompréhensibles, mais sans ambiguïté. Louise porta sa main devant sa bouche, horrifiée. Que devait-elle faire, maintenant ? Pousser la porte pour constater de ses yeux l'insoutenable vérité ? Mais si ce n'était pas Caroline, à l'intérieur ? D'un côté, le chalet possédait une fenêtre qui donnait sur l'escalier et, de l'autre, une grande baie vitrée avec vue sur la mer. La petite fenêtre était située en hauteur et Louise ne mesurait que un mètre soixante. Elle savait qu'elle pourrait voir quelque chose si elle se hissait sur la pointe des pieds, à condition que le couple d'amants ne soit pas allongé sur le lit, juste en dessous de la fenêtre. Quant à la grande baie vitrée, elle surplombait directement la mer et, de ce fait, était hors de portée.

Pourtant, elle ne pouvait pas faire demi-tour maintenant. Elle devait en avoir le cœur net. Louise regarda autour d'elle en quête d'un objet susceptible de lui servir de marchepied et aperçut un vieux seau rouillé enseveli sous un tas de planches au milieu des framboisiers. Elle se pencha avec précaution et le tira de sa main valide. Le plus discrètement possible, elle posa le seau sous la fenêtre et monta dessus en s'appuyant contre le mur. Elle se recroquevilla juste sous le rebord, puis se redressa.

Pendant quelques secondes, elle scruta la pièce, avant de finalement céder à la souffrance. Elle mordit son bandage pour ne pas hurler. La douleur qu'elle ressentait dans la main n'était rien, comparée au gouffre qui venait de s'ouvrir en elle. Les jambes flageolantes, elle

descendit du seau et s'éloigna, pliée en deux, les dents toujours enfoncées dans son bandage. Sa poitrine était secouée de violents sanglots et, une fois arrivée à distance raisonnable de l'atelier, elle laissa libre cours à son chagrin. Elle s'écroula contre une barrière et vomit dans les parterres de fleurs. La scène qu'elle venait de surprendre dans le chalet était imprimée dans son cerveau et la honte qu'elle éprouva à l'idée de s'être rabaissée à espionner par une fenêtre déclencha une nouvelle vague de nausée. Lorsque ses vomissements eurent cessé, elle entendit le rire de Caroline retentir dans le lointain, étouffé par les murs de bois du chalet. Un rire sarcastique, pensa d'abord Louise. Elle me nargue. Cependant, malgré son amertume, elle ne put y croire. Ce rire n'était pas sarcastique. Non, c'était celui d'une Caroline amoureuse. D'une Caroline profondément éprise. Un rire qu'elle connaissait bien pour l'avoir souvent entendu. Dès leur premier baiser, elle avait su qu'elle ne pourrait vivre sans Caroline. Qu'elle l'aimerait jusqu'à son dernier souffle. Qu'elle se réveillerait chaque matin et s'endormirait chaque soir à son côté. Qu'elle mourrait dans ses bras.

Une fois encore, son rire retentit. Son rire fracassant. Son rire amoureux. Caroline est amoureuse, songea Louise, mais pas de moi. Elle aime quelqu'un avec qui je ne puis rivaliser. Elle aime un homme. Elle aime Raoul.

Comment avait-elle pu être si naïve ? Comment avait-elle pu s'imaginer qu'elle parviendrait à convertir Caroline, alors que, pour elle, en réalité, elle n'était rien d'autre qu'une aventure de plus ? Caroline avait aimé le côté sulfureux de leur relation, mais elle ne l'avait jamais aimée de la manière dont une femme aime une autre femme. Tôt ou tard, elle aurait fini par la quitter. C'était inévitable. Elle le comprenait, maintenant, et ne pouvait rien faire pour l'empêcher. Il était écrit qu'elle la quitterait un jour pour un homme et ce jour était arrivé.

Mais pourquoi avait-elle choisi Raoul ? Surtout, pourquoi Raoul avait-il jeté son dévolu sur elle ? L'amour, l'amitié et la loyauté qui les unissaient avaient-ils si peu de valeur à ses yeux ? Pendant toutes ces années. Pendant toutes ces années, elle avait cru le connaître. Puis, en l'espace d'un instant, toutes ses certitudes s'étaient envolées.

Et l'enfant. Leur enfant ! Son corps était meurtri de chagrin. Et bouillonnait de rage.

Le vent violent de la nuit lui éclaircit les idées. L'air humide s'insinuait jusque dans son ventre. À bout de forces, elle s'effondra sur le sol et roula sur le dos, dans l'herbe mouillée, les bras en croix. Elle inspira par la bouche l'odeur d'humus et de feuilles en décomposition pour tenter de couvrir le goût acide des suc gastriques. Le ciel était

gris et dense. L'espace d'un instant, la couverture nuageuse se fissura, laissant apparaître quelques étoiles étincelantes. Louise regardait le ciel, comme fascinée. Le froid enserra son corps dans une enveloppe de fer. Bientôt, elle perdit toute sensation dans les doigts et les orteils. Elle ferma les yeux. Mais aussitôt, derrière ses paupières, les images de la scène qu'elle avait surprise dans l'atelier resurgirent, flamboyantes. Elle vit le corps nu de Raoul, avec ses épaules et ses bras velus contre le corps de Caroline. Son membre raide dressé au-dessus des jambes écartées de Caroline. L'expression du visage de Caroline. Ses yeux à demi clos et ses sourcils froncés, sa bouche figée par le plaisir et sa lèvre supérieure dans laquelle l'une de ses canines s'enfonçait à chaque inspiration. Si profondément absorbée qu'elle ne sentait même pas que sa peau était sur le point d'éclater.

Samedi 17 octobre

Le lendemain matin, Helena fut réveillée par le bruit d'un moteur de bateau. Elle releva son store et jeta un œil sur le bassin. Le soleil brillait et la mer était calme. Un bateau à moteur ralentit à proximité de l'île. Le ronflement diminuait à mesure qu'il s'approchait de l'embarcadère. L'homme qui était aux commandes portait un coupe-vent jaune. Louise attendait sur l'embarcadère, emmitouflée dans un épais manteau long. Sa posture trahissait son agacement.

Helena ouvrit la fenêtre. Le vent d'automne lui frappa le visage. Elle entendait la voix de Louise depuis sa chambre.

« Que fais-tu là ? »

L'homme sauta sur l'embarcadère d'un pas assuré et amarra son bateau tandis que le moteur continuait de ronronner. Il fit demi-tour et retira la clé, après quoi le bruit cessa.

C'était Peder. Il prit Louise dans ses bras. Leurs voix se firent moins fortes et Helena ne put entendre de quoi ils parlaient. Elle referma la fenêtre et s'habilla pour descendre prendre son petit déjeuner.

Raoul était dans la cuisine, appuyé contre le plan de travail. Caroline se tenait à côté de lui, une main posée négligemment sur son épaule. Au grand étonnement d'Helena, elle avait bonne mine et semblait bien réveillée.

« Il y a des scones frais, l'informa Caroline en secouant la corbeille à pain.

— Caroline, ce n'est tout de même pas toi qui les as faits ?

— Tu es folle ! rit la jeune femme. C'est Anna. »

Lorsque son mobile, qu'elle avait laissé dans le studio, bipa pour annoncer l'arrivée d'un SMS, elle descendit le chercher.

Helena s'approcha du plan de travail et se servit du café. Raoul lui caressa rapidement la joue en passant devant elle pour aller chercher du jus de fruit dans le réfrigérateur.

« Salut. Bien dormi ?

— Hum... », répondit Helena en lui frôlant le dos.

Il promena son regard et lui adressa un bref sourire. Elle tartina un scone avec du beurre et de la marmelade d'orange et mordit dedans tout en l'observant.

« Tu t'es couché de bonne heure ? » demanda-t-elle en inclinant la

tête.

— Quoi ? Euh... Oui, j'étais crevé, hier soir », éluda-t-il.

Il piocha dans la corbeille à pain sans la regarder.

Helena acquiesça et but une gorgée de café.

Caroline surgit dans la cuisine en agitant son mobile d'un air joyeux.

« C'était mon agent. Il m'a annoncé que j'ai reçu une proposition pour jouer Dvorák à Stuttgart, l'année prochaine.

— Cool ! commenta Helena. J'espère que tu pourras.

— Pourquoi pas ? s'offensa Caroline.

— Eh bien, je me disais que, si tu venais d'accoucher ou si tu étais enceinte jusqu'au cou à ce moment-là, tu aurais peut-être du mal à donner un concert. »

Caroline arracha la brique de jus de fruit des mains de Raoul et engloutit la dernière gorgée avant de balancer l'emballage vide dans l'évier.

« J'en peux plus, siffla-t-elle.

— Du calme », la raisonna Raoul en la prenant par les épaules, avant de la relâcher aussitôt.

Il soupira profondément et posa son regard sur Helena.

« Il va falloir que je te parle, tout à l'heure, Helena.

— Bien sûr », répondit-elle avec un haussement d'épaules.

Caroline, les bras croisés, fixait le sol, tandis que Raoul se balançait nerveusement d'une jambe sur l'autre. Lorsqu'il s'assit, Caroline s'empressa de s'installer à côté de lui et lui prit la main sous la table. Elle la serra si fort que son alliance s'enfonça dans la chair de ses doigts.

Soudain, la sonnerie d'une minuterie retentit et Anna se rua dans la cuisine. Elle ouvrit le four et en sortit une nouvelle fournée de scones.

« Heureusement que tu as prévu large, car on a de la visite, fit remarquer Helena pour rompre l'étrange silence qui s'était abattu sur la pièce.

— Il était temps que Kjell et Jan arrivent, commenta Caroline.

— Non, corrigea Helena, c'est Peder. »

Caroline ouvrit la bouche en grand et posa sa tasse si brutalement qu'elle renversa un peu de café sur la table.

« Peder ! s'écria-t-elle, les yeux écarquillés. Qu'est-ce qu'il fout là ? »

Helena la considéra avec incrédulité.

« O.K., tu n'apprécies pas Peder, apparemment.

— Personne n'apprécie Peder, intervint Anna.

— Mais il n'a rien fait de grave, au moins ? » reprit Helena avec un rire bref.

Caroline leva les yeux au ciel et posa sa main sur celle sur Raoul, ce qui n'échappa pas à Helena qui, stupéfaite, essaya de capter le regard de son amant. Mais, au même instant, la porte s'ouvrit et Louise apparut, suivie de Peder.

« Prépare-nous du café », ordonna Louise.

Caroline se leva aussitôt et s'exécuta.

« Peder, commença Raoul, qu'est-ce qui nous vaut l'honneur de ta visite ? »

Sans sortir ses mains de ses poches, Peder dévisagea Raoul et Caroline.

« Je voudrais discuter avec Caroline, dit-il, sur un ton embarrassé, en se tournant vers elle. On peut se parler ? »

Caroline entrechoqua la cafetière et le filtre et renversa la moitié du café en poudre.

« De quoi veux-tu qu'on parle ? demanda-t-elle, d'une voix mal assurée.

— Ça, c'est privé, ma chère. Je te le dirai tout à l'heure », répondit Peder en s'asseyant à table.

Avec un rire étouffé, Caroline mima son « ma chère », d'un air ironique.

Raoul croisa les bras et toisa Peder. Ils étaient comme le jour et la nuit. Raoul dans son pull en cachemire, avec ses boucles brunes, sa barbe de deux jours, Peder avec ses cheveux blonds soigneusement coiffés et son pull marin. Louise se prit le front avec sa main bandée.

« Je ne veux pas de scandale, expliqua-t-elle sèchement. On a un travail à terminer et, sincèrement, Peder... » Elle perdit le fil un instant avant de se ressaisir. « Sincèrement, je ne vois pas comment nous pourrions parvenir à quelque chose de constructif, en ce moment. Il y a trop de problèmes à régler. Terminons déjà l'enregistrement, ensuite... On verra la suite après. »

Peder haussa les sourcils et abattit la paume de sa main sur la table.

« Parfait, j'ai tout mon temps.

— Tu n'as pas d'actions à acheter ? D'argent à claquer ? » lâcha Raoul avec un rire froid.

Peder lui adressa un regard assassin.

« J'ai certains intérêts à défendre, ici aussi.

— Pas d'histoires, j'ai dit », le coupa Louise.

Sur ce, elle tourna les talons et de sortit de la cuisine.

Helena lui emboîta le pas.

« Attends ! » cria-t-elle en trotinant pour la rattraper.

Louise s'immobilisa dans le hall en s'appuyant contre le mur. Ses forces la quittèrent soudain et elle se laissa tomber sur une marche.

« Qu'est-ce qu'il se passe ? chuchota-t-elle. Que fait-il ici ? »

Les yeux dans le vague, Louise prit une profonde inspiration avant de se tourner vers Helena.

« Je préfère ne pas en parler pour l'instant.

— C'est toi qui lui as demandé de venir ?

— Je lui ai passé un coup de fil, hier. Au ton de ma voix, il s'est tout de suite rendu compte que ça n'allait pas. Je ne peux rien lui cacher, il me connaît trop bien.

— Tu veux dire que ça ne va pas entre Caroline et toi ?

— Qui d'autre ?

— Vous n'avez pas arrêté de vous engueuler, depuis notre arrivée. Et puis, soudain, Peder vole à ton secours ? »

Louise poussa un soupir de désespoir et croisa les bras. Elle se força à regarder Helena droit dans les yeux.

« En tout cas, il est venu.

— C'est ce que tu attendais de lui ?

— Non... J'ai même essayé de l'en dissuader quand il me l'a proposé. Mais il a insisté et je n'ai rien pu faire pour l'en empêcher. Sjöstugan lui appartient. Il est ici chez lui.

— Quelque chose l'a donc poussé à aller contre ta volonté. Pourquoi ne t'a-t-il pas écoutée ? Il n'a pourtant rien à y gagner, n'est-ce pas ? »

En réalité, Helena venait de penser à voix haute, mais Louise lui adressa un regard horrifié. Pour la première fois, elle venait d'être frappée par une pensée effrayante qui remettait complètement en cause la confiance aveugle qu'elle avait toujours eue en son cousin. Soudain, elle se mit à trembler de tout son corps, tandis que l'angoisse se lisait dans ses yeux. Elle hésita un bref instant. Alors, tirant Helena à elle, elle lui répondit à voix basse.

« Helena, je veux que tu me promettes que tu ne le répéteras à personne. Si je te raconte ça maintenant, c'est que je ne suis pas tout à fait certaine... Enfin, comment dire ? Je ne sais pas comment tout ça va finir. Mais j'ai besoin de me confier.

— De quoi parles-tu ?

— C'est tellement confus dans mon esprit. J'ai l'impression de devenir folle. »

Helena posa d'un air décidé son bras sur les épaules de Louise et l'entraîna dans le salon. Là, elle la fit s'asseoir sur le canapé, avant de retourner fermer les portes afin qu'elles puissent parler en paix. Puis

elle s'installa à côté de Louise et attendit qu'elle prenne l'initiative de la conversation. Louise souffla un grand coup.

« Je ne croyais pas qu'on en arriverait là. En tout cas, pas si tôt. Un jour, peut-être, une fois que notre enfant aurait grandi et commencé à poser des questions.

— Ne te sens pas obligée de tout me raconter, Louise. »

Louise regarda autour d'elle et se pencha en avant pour murmurer à l'oreille d'Helena.

« Peder... est le père biologique de notre enfant. »

Helena retint sa respiration. Puis elle expira lentement par le nez.

« J'aurais dû m'en douter depuis le début, maintenant que j'y pense. » Elle fronça les sourcils et reprit. « Pourtant, le fait qu'il soit le donneur ne lui donne absolument aucun droit sur l'enfant. Si j'ai bien compris, c'est Caroline et toi qui serez ses parents.

— En effet, c'était prévu comme ça. »

Les lèvres de Louise tremblaient tellement qu'elle avait du mal à former ses mots.

« Mais qu'en dit Emily ? » Louise secoua la tête en silence. « Elle n'est pas au courant, hein ?

— On était censés ne rien dire à personne.

— Et donc, il a débarqué ici pour tenter de vous réconcilier ? »

Louise tourna la tête vers Helena et lui adressa un regard chagriné.

« Ma chère amie... Serais-tu aveugle, Helena ? Tu n'as pas remarqué ce qui est en train de se passer ? »

Helena se redressa et parut complètement déroutée.

« Non, je ne te suis pas. Que veux-tu dire ? »

Elle s'interrompit en entendant la porte d'entrée s'ouvrir.

« Les voilà ! » cria Anna dans le hall. Louise et Helena se retournèrent quand elle ouvrit la porte et passa la tête dans le salon. « Jan et Kjell arrivent à l'instant. Je prépare du café en plus et, ensuite, on pourra commencer à enregistrer.

— Caroline prépare déjà du café, répondit Louise en s'efforçant de paraître le plus naturelle possible. Il faut que je descende sur le quai. »

Elle s'étira le dos. Elle avait repris son rôle de leader. Sur ce, elle quitta le salon d'un pas assuré.

Anna et Helena se retrouvèrent seules. Anna semblait vouloir engager la conversation et s'approcha. Elle tendit la main en direction du visage d'Helena et lui caressa la joue, puis l'épaule.

« Excuse-moi, Helena.

— Pourquoi ? » répondit Helena en sortant de sa torpeur.

Elle se remettait à peine de l'étrange discussion qu'elle avait eue

avec Louise. Anna inclina la tête et reprit, un sourire gêné aux lèvres.

« Je fais allusion au moment où j'ai fait irruption dans le salon, alors que Raoul et toi... On a parlé longuement, ensuite, c'était fantastique.

— Ah bon... »

Helena n'y comprenait absolument rien.

« Tu sais ce que j'éprouve pour Raoul. Je me suis soudain imaginé qu'il y avait quelque chose entre vous. Je me suis alors sentie effroyablement triste. Je ne peux pas me passer de lui. On est faits l'un pour l'autre. Quoi qu'il en soit, on a parlé de tout un tas de choses, hier soir, et il m'a expliqué que vous étiez simplement de très bons amis et qu'il voulait te reconforter un peu. C'est bien lui, ça ! Il est tellement délicat. On pourrait le prendre pour un carriériste sans cœur, mais ce n'est pas le cas. Il veut fonder une famille, avoir des enfants. Et je compte bien les lui donner. »

Helena était si décontenancée qu'elle fut incapable de répondre. Anna reprit :

« En même temps, ça me remplit de bonheur de voir à quel point il se soucie des autres. Prenons l'exemple de Caroline. Elle a eu un comportement détestable, ces derniers jours. Pourtant, il s'est montré indulgent avec elle et a tout fait pour tenter de gagner son amitié. Pour Louise ! Il a ravalé sa fierté et prouvé qu'il était un gentleman. »

Helena sentit un froid glacial l'envahir. Les déclarations d'Anna l'avaient profondément blessée. Elle avait la sensation que quelque chose avait déraillé. Qu'est-ce que Raoul était allé fourrer dans la tête d'Anna ? Il était juste censé la rassurer, pas trahir sa confiance. À moins qu'elle ne se fût elle-même trompée sur le compte de Raoul ?

« Super, Anna », haleta-t-elle en adressant à son amie un sourire crispé.

Puis elle se faufila devant Anna et descendit dans le studio récupérer son alto.

Louise monta chercher le calepin qu'elle avait oublié dans sa chambre. Elle gravit l'escalier d'un pas lourd. En arrivant au premier étage, elle manqua de percuter Raoul qui, pour l'éviter, fit un saut de côté. Leurs regards se croisèrent un court instant avant qu'il ne détourne les yeux.

« Louise », commença-t-il, troublé, en essayant de forcer sa bouche à former un sourire.

Louise ne répondit pas, se contenta de regarder droit devant elle. Son visage était marqué par la fatigue et la lassitude. Pendant quelques secondes, ils tentèrent de retarder l'inévitable. Louise finit par rompre le silence.

« Comment as-tu pu ? »

Sa voix était fébrile, les sanglots menaçaient.

Raoul passa sa main dans ses cheveux et déglutit. Il cherchait ses mots, mais comprit que, quoi qu'il dise, il ne pourrait jamais justifier son comportement.

« Je ne sais pas quoi te dire.

— Tu pourrais au moins avoir la décence de me demander pardon. »

Il tarda à répondre. Puis, avec une profonde inspiration, il croisa les bras sur sa poitrine et redressa les épaules.

« Je comprends ce que tu ressens, Luss, mais je ne peux pas te demander pardon. Ça reviendrait à reconnaître que j'ai commis une erreur. J'ai fait la seule chose que je pouvais pour être honnête avec moi-même. On n'a pas eu le choix.

— Quel âge as-tu ? Serais-tu un adolescent paumé qui découvre l'amour ? Tu savais pertinemment ce que tu faisais. En faisant ce choix, tu as sacrifié notre amitié. C'est le prix à payer.

— Louise... c'est normal que tu réagisses comme ça, sur le coup. Je te comprends. Mais tu changeras d'avis. Avec le temps, tu prendras conscience que je peux la combler d'une manière que... Je suis ton ami pour la vie.

— Mon ami ? » Louise cracha ce mot. « Quel genre d'ami es-tu ? Que fait un ami tel que toi ? Il blesse et trahit, se comporte uniquement selon son bon plaisir. Un plaisir immédiat. » Il ne répondit pas. Louise secoua la tête et souffla, bouillonnant de rage. « C'est pathétique. Tu commences à devenir sénile. Tu n'es même plus capable de résister à une jeune femme.

— Louise, on a en gros le même âge, toi et moi. Alors, sur ce point, il me semble que je n'ai aucune mauvaise conscience à avoir. Tu n'as pas les idées claires et je me mets à ta place. Mais rien de ce que tu pourras dire ne me fera changer d'avis. »

Les épaules de Louise retombèrent et elle se mit à le fixer du regard comme si elle avait voulu imprimer dans sa mémoire le visage de celui qui avait été son meilleur ami. Tout à coup, sentant ses larmes sur le point de jaillir, elle baissa les yeux et voulut se faufiler devant lui, mais il la saisit par le bras.

« Ose seulement faire ça, chuchota-t-elle, d'une voix chevrotante.

— On ne peut pas se quitter comme ça. »

Cette fois, son ton était pressant, presque angoissé. Il resserra sa prise.

« Tu ne vois que moi aussi je souffre ?

— Tu me fais mal. Lâche-moi. »

Il s'exécuta aussitôt.

« Laisse-la partir. Il le faut. Elle est déjà à moi et ne me quittera

jamais. Je l'aime plus que tout au monde. »

Elle s'immobilisa et le dévisagea. Au prix d'un énorme effort, elle parvint à contenir sa colère.

« À toi ? Que je la laisse partir ? Elle est enceinte ! Elle attend notre enfant, l'aurais-tu déjà oublié ? Mais elle n'est pour toi qu'un bout de viande. La simple pensée que tu aies couché avec elle me dégoûte. Putain, qu'est-ce que tu peux m'écœurer ! »

Il fit un pas vers elle. Louise leva alors les poings, prête à se défendre, et reprit :

« Et que sais-tu réellement de Caroline ? Tu as été séduit par sa beauté et par sa virtuosité, mais tu ignores tout de son côté sombre. » Puis, d'une voix étonnamment calme, elle ajouta : « Tu m'as blessée comme personne ne l'avait jamais fait. Encore plus que Caroline. Quand on en aura terminé avec ce maudit enregistrement, je ne veux plus jamais te revoir. »

Dans le studio, Kjell était occupé à mettre les micros en place. Il était bâti comme un docker et avait un morceau entier de tabac à chiquer derrière la lèvre. Helena le salua avec un enthousiasme excessif lorsqu'elle passa récupérer son instrument. À l'extérieur, devant la baie vitrée, Caroline fumait une cigarette. Raoul se tenait près d'elle, les mains dans les poches, tête baissée. Ils parlaient sans qu'elle puisse les entendre, mais tous deux semblaient soucieux. Helena plissa les paupières pour tenter de lire sur leurs lèvres.

« Quelle tempête on a eue, dit Kjell, pour engager la conversation.

— Hum... oui, bouh, en effet, répondit Helena, absente.

— On a bien cru qu'on allait devoir annuler. »

Caroline se pencha sur Raoul pour lui murmurer quelque chose. Il posa la main sur son épaule. D'un air distrait, il prit une mèche de cheveux entre ses doigts, l'entortilla et la passa sur ses lèvres.

« Annuler... »

Le cœur d'Helena se mit à palpiter. Pour quelle raison jouait-il avec ses cheveux ? Un frisson glacial lui parcourut la nuque et les épaules.

Caroline frotta son visage contre la joue de Raoul tandis qu'il promenait son autre main le long de son bras, puis sur sa poitrine. Là, il tendit son pouce et son index et lui pinça le téton. Elle recula sous l'effet de la douleur, avant de plaquer par réflexe son bassin contre le sien.

Pour Helena, ce fut la douche froide. Transie d'effroi, les yeux écarquillés, elle suivit la scène qui se déroulait de l'autre côté de la vitre. Elle avait envie de se précipiter dehors pour les séparer, mais était incapable de bouger un muscle. Ses cornées s'asséchaient, mais elle n'osait battre des paupières.

Comme si Caroline avait lu dans ses pensées, elle jeta un coup d'œil furtif dans le studio et croisa le regard de sa sœur. Aussitôt, elle baissa les yeux et s'écarta de Raoul qui lâcha sa mèche de cheveux. Puis elle lui dit quelque chose. Il tourna alors la tête vers Helena et la salua à distance, visiblement tendu. Helena déglutit et baissa les yeux.

« Allez, on y va ! » lança Louise en pénétrant dans le studio. Elle se dirigea directement vers sa chaise. Caroline écrasa sa cigarette, puis Raoul et elle rentrèrent. Il n'échangea pas un regard avec Louise. Raoul sortit son violon de l'étui et l'accorda. Il s'approcha d'Helena et posa la main sur son bras.

« Tout va bien ? »

Helena retira aussitôt son bras.

« Ne me touche pas ! » gronda-t-elle, sans le regarder.

Alors que la tension régnait dans la pièce, la présence de Kjell et de Jan paraissait surréaliste de banalité. Avec des gestes lents et détendus contrastant avec la fébrilité ambiante, ils vaquaient à leurs occupations. Installation de la table de mixage, raccordement des câbles, pose des micros, réglage des trépieds.

« On va d'abord tester le son », expliqua Jan.

Chacun prit place devant son pupitre en silence. Anna s'illumina et inclina la tête lorsque Jan s'approcha pour régler son micro. C'était un homme grand et sec, d'une bonne cinquantaine d'années et dont les cheveux blonds commençaient à virer au gris. Elle savoura le sourire admiratif qu'il arbora en promenant son regard sur son décolleté plongeant.

Helena fixait sa partition. Le manche de son violon glissait entre ses doigts moites. Lorsqu'elle brandit son archet, sa main trembla comme une feuille, à tel point que les premières notes rendirent un son discordant et que son archet rebondit sur les cordes.

« Aïe ! »

Raoul la gratifia d'un sourire indulgent. Helena détourna le regard et serra encore plus fort son archet, ce qui eut pour effet de produire un son grinçant. Elle posa son instrument sur ses genoux et s'essuya les mains sur son jean.

« Nerveuse ? » demanda Anna. Helena ne répondit pas. « Il y a intérêt à ce que ça aille », ajouta-t-elle, avec un clin d'œil amical.

Il y a intérêt à ce que tu ailles au diable, pensa Helena.

« On va commencer par les introductions de chaque mouvement. Ça nous permettra de nous replonger dans le morceau », expliqua Raoul en regardant Louise.

Elle acquiesça d'un hochement de tête neutre.

La répétition se passa si bien que le résultat dépassa toutes leurs

espérances. Comme s'ils avaient pris conscience, malgré tout, que l'heure était venue de donner le meilleur d'eux-mêmes afin d'accomplir du mieux possible le travail pour lequel ils s'étaient rassemblés sur cette île. C'était probablement leur dernière chance d'y parvenir. Kjell ajusta les micros, puis ils recommencèrent à jouer.

Mais Helena voyait comme dans un tunnel. Elle était dans une sorte de transe. Ses doigts accomplissaient leur tâche de manière mécanique, mais ses pensées étaient ailleurs. Tout le temps, elle évita de regarder Raoul et Caroline. Elle savait que, si elle croisait ses yeux, sa carapace se lézarderait aussitôt.

Pendant la pause déjeuner, Helena s'éclipsa dans sa chambre. Elle se jeta sur son lit et regarda le plafond. Jamais elle ne s'était sentie aussi vieille et dépassée qu'en ce moment. La honte qu'elle éprouvait lui paralysait le corps. Immobile, elle respirait au ralenti, tandis que son cerveau s'efforçait de faire le point sur la situation. Caroline et Raoul. Caroline et Raoul. Dédaignée au profit de Caroline. Caroline, parmi toutes les femmes au monde ! Comment une telle catastrophe avait-elle pu se produire ? Raoul manipulait les gens. Sans le moindre scrupule. Il lui avait menti. Il était clair qu'il lui avait menti. Pour se débarrasser d'elle. C'était dans sa nature et jamais il ne changerait. Et elle, qui avait eu la naïveté de le croire quand il l'avait prise dans ses bras et lui avait murmuré toutes ces belles paroles à l'oreille. Elle pensait qu'il avait changé. Il lui avait paru tellement sincère. Comment avait-elle pu, elle qui le connaissait si bien, être assez idiote pour lui faire confiance ? Et lui ouvrir son cœur ? Cette pensée lui donna des sueurs froides.

On toqua à sa porte.

« Helena ? » C'était la voix de Louise. « Helena, tout va bien ? »

Helena s'humecta les lèvres et répondit, en essayant de dissimuler son émoi :

« Est-ce qu'on reprend ? »

— Il y a quelques restes, dans la cuisine. Tu n'as qu'à prendre ce que tu veux et nous rejoindre ensuite dans le studio. On recommence dans un quart d'heure.

— O.K. »

Helena resta allongée encore un instant, puis se leva péniblement. Elle s'approcha du miroir, se brossa les cheveux, d'abord avec lenteur, puis rageusement, jusqu'à avoir le cuir chevelu en feu. Folle de colère, elle s'empara d'un oreiller qu'elle plaqua devant sa bouche pour étouffer son cri. Puis elle laissa tomber l'oreiller sur le sol et se regarda à nouveau dans le miroir. Elle s'empara d'un tube de rouge à lèvres et dut tenir son poignet pour empêcher sa main de trembler

tandis qu'elle se remaquillait. Elle tenta de sourire à son reflet, mais son visage était déformé par le désespoir. Sa bouche voulut pousser un hurlement, mais fut incapable de produire le moindre son. Elle se mit alors à regarder le plafond en attendant de retrouver son calme. D'un pas raide, elle se dirigea vers la porte, l'ouvrit, poursuivit droit devant elle, descendit l'escalier, traversa le hall et entra dans la cuisine. Elle ignorait quelle force l'avait conduite jusque-là.

Dans la cuisine, Anna était en train de servir deux tasses de café.

« Pour Raoul », expliqua-t-elle en riant.

Cette fois, Helena craqua. Elle s'empara de l'une des tasses et la jeta contre le mur. La céramique se brisa en mille morceaux, le café gicla en dessinant une sorte d'éventail sur le carrelage blanc. Anna était bouche bée.

« Mais... Enfin, qu'est-ce qui te prend ? » bégaya-t-elle, épouvantée.

Pour éviter de la frapper, Helena l'empoigna par les cheveux et tira de toutes ses forces.

« Comment peux-tu être aveugle à ce point ? gronda-t-elle. Tu sers le café à ce salaud de Raoul ? Tu ne vois donc pas qu'il se fout complètement de ta gueule ? »

Elle se laissa tomber sur chaise, puis s'effondra sur la table, en sanglots. En sentant la main d'Anna se poser sur son dos, elle se redressa et la dévisagea. À sa grande stupeur, elle constata qu'Anna n'était pas en colère, mais qu'elle arborait une expression de pitié et d'inquiétude mêlées.

« Ma chère Helena, commença-t-elle à voix basse, je suis si triste que tu réagisses ainsi. Je ne pensais pas que tu le prendrais si mal. Je comprends que tu sois jalouse. Et ça me fait de la peine. Plus que quiconque, je suis en mesure de concevoir ce que tu ressens en ce moment. »

Elle porta sa main à son cœur pour montrer à quel point elle partageait la détresse de son amie.

Helena se contenta de la fixer des yeux.

C'est alors que la porte du studio s'ouvrit et que Louise entra.

« Ça suffit, maintenant. Ressaisis-toi, Helena. » Sa voix était glaciale. Le regard d'Helena alla de l'une à l'autre. Avait-elle perdu l'esprit ? « Il y a une chose qu'il faut que tu saches. Je suis venue à Svalskär pour enregistrer un disque. Et, après tous les efforts que j'ai consentis, je n'ai pas l'intention de laisser ton humeur versatile tout foutre en l'air.

— Mais...

— Maintenant, tu descends au studio, tu t'installes à ta place et tu joues ta partition. J'en ai assez de vos petites intrigues. Fais ce que je

te dis. »

Sans attendre sa réponse, Louise tourna les talons et retourna s'asseoir sur sa chaise face au demi-cercle du quatuor.

Anna lui emboîta aussitôt le pas et adressa une grimace aux autres qui attendaient dans le studio, pour tenter de dédramatiser la situation.

Sans la moindre possibilité de retraite, Helena finit par descendre à son tour dans le studio. Ses pieds se mouvaient d'eux-mêmes. Elle s'assit à sa place. Personne ne lui adressa le moindre regard. Elle sécha ses larmes du revers de la main et rejeta ses cheveux en arrière.

« Bien, on peut commencer », annonça-t-elle.

Elle s'étonna elle-même de son sang-froid. Cette fois, les chaînes qui entravaient son corps avaient sauté. Elle tenait maintenant son archet sans trembler.

Une fois l'enregistrement terminé, Louise décida d'écouter tout de suite le résultat. Elle mit un casque sur ses oreilles et tourna le dos à la pièce, signifiant par là qu'elle ne souhaitait parler à personne.

« On procédera éventuellement à quelques corrections demain matin, expliqua Jan. Mais il semble qu'on ait fait du bon boulot. »

Caroline sortit sur la terrasse en dansant et fit encore quelques sauts sur la pelouse. Raoul la suivit derrière la maison. Par moments, leurs épaules se touchaient, mais leurs bras et leurs mains s'évitaient sagement. Dès qu'ils furent hors de vue, Raoul la plaqua contre le mur du sauna et l'embrassa. Caroline lui rendit son baiser et glissa ses mains sous sa chemise, puis s'agrippa à son corps.

« Je t'aime, murmura Raoul.

— Moi aussi, je t'aime, répondit-elle entre deux baisers. Je te veux. Maintenant. »

Raoul jeta un regard circulaire avant de se concentrer à nouveau sur Caroline, un sourire béat aux lèvres. Mais il se reprit.

« Il ne faut pas, mon amour. Pas maintenant. Pas ici. Bientôt.

— Oh, comme j'ai hâte de quitter cette île et d'être enfin seule avec toi. Je veux me blottir contre toi et ne plus bouger. Je ne veux plus me séparer de toi. »

Raoul lui caressa les cheveux. Soudain, il prit une mine grave, cligna des yeux et se mit à chercher ses mots.

« Caroline..., commença-t-il avant d'être interrompu par un baiser. Caroline, écoute-moi. Je ne peux pas continuer à vivre dans le mensonge. Ça suffit. On ne peut pas se cacher plus longtemps. Tu as bien vu comment Helena nous observait, tout à l'heure. Il n'y a aucune raison de continuer à faire semblant. Toi et moi, on forme un couple,

maintenant, et j'ai envie que tout le monde le sache.

— Un couple, répéta Caroline sur un ton malicieux. Ça fait tellement sérieux ! »

Raoul laissa échapper un petit rire et ramena d'un air distrait une mèche de cheveux derrière son oreille. Puis il lui caressa la joue, les lèvres, le menton. L'extrémité de ses doigts tremblait sous l'effet de son désir contenu.

« Je suis tellement amoureux de toi que j'arrive à peine à respirer quand tu n'es pas là. Je ne peux plus envisager une nuit sans toi. Je ne veux plus que tu dormes dans le même lit que Louise. Tu m'entends ? Je suis dévoré par la jalousie à la simple pensée qu'elle puisse te toucher.

— Quant à moi, je déteste qu'Anna te tourne continuellement autour.

— On en a déjà parlé, Caroline, commença Raoul avec un certain malaise dans la voix. Et tu sais qu'on a été ensemble, à une époque. On ne peut rien y changer.

— Dans ce cas, cesse au moins de la tripoter ! Tu n'as pas besoin de la prendre dans tes bras et de lui faire des câlins à chaque instant ! »

Raoul eut un rire indulgent.

« Serais-tu jalouse, Caroline ? »

Elle s'ébroua et haussa les épaules.

« Aurais-je une raison de l'être ? »

— Tu n'as pas entendu, il y a dix secondes, quand je t'ai dit que je t'aimais à la folie ? » Raoul la prit par les poignets et la secoua doucement. « Combien de fois vais-je devoir te le répéter pour que tu comprennes enfin que tu es l'amour de ma vie ? »

Il avait prononcé ces dernières paroles avec une telle sincérité que Caroline dut baisser les yeux en sentant le rouge lui monter aux joues.

« Mais je ne t'ai toujours pas pardonné, pour hier », chuchota-t-elle.

Raoul ferma les yeux et secoua la tête.

« Ma chérie, écoute bien ce que je te dis. Elle a surgi par la porte, dans le plus simple appareil. J'étais persuadé que c'était toi. Pourquoi aurais-je donné rendez-vous à Anna dans le sauna alors que nous avions prévu de nous y retrouver ? »

— Et vous n'avez pas fait l'amour ?

— Pour la centième fois : non ! Je suis flatté de l'idée que tu te fais de mon endurance, mais je dois malheureusement te décevoir sur ce point. Avec la fréquence de nos rapports à tous les deux, il y a une limite, même pour moi. Et pourquoi voudrais-je de quelqu'un d'autre que toi ? Comment cette idée pourrait-elle seulement me traverser l'esprit ? Il n'y a que toi et moi, maintenant. » Il lui prit la tête entre

ses deux mains et la contempla avec un mélange d'admiration et de tendresse. « Cette nuit, on dormira ensemble. Toi et moi. Toute la nuit. On s'installera dans l'atelier, s'il le faut. Comme ça, on sera à l'écart des autres. On ne peut pas dormir dans ma chambre. Elle est juste au-dessus de celle de Luss. »

Elle vit qu'il ne lui avait pas tout dit et inclina la tête en l'encourageant du regard.

« Qu'y a-t-il ? » s'enquit-elle.

Raoul se racla la gorge. Son visage prit une mine grave, l'espace d'un instant, avant de se fendre d'un sourire crispé.

« Caroline, il y a autre chose dont je dois te parler. » Il prononça ces paroles de façon hésitante, à contrecœur. « On ferait peut-être mieux de ne pas se précipiter et de considérer la situation de manière réfléchie. Il y a des choses qu'on doit régler avant d'aller plus loin. Des choses qui appartiennent à mon passé et dont tu n'as pas connaissance. Je voudrais te demander de...

— Vas-y, dis-le !

— Ce que je veux te dire, c'est que je...

— Allez, bon sang ! Qu'est-ce que tu veux ? Est-ce qu'il faut que je me déguise en soubrette, que je t'enchaîne et que je te fouette ou... » Elle gloussa. « C'est ça que tu veux ?

— Caroline ! »

Raoul pouffa de rire et l'embrassa. Ses doigts s'enroulèrent autour de ses mèches de cheveux.

Caroline lui adressa un regard mutin.

« À moins que tu ne préfères te déguiser, toi, en soubrette ? »

Raoul bascula la tête en arrière et s'esclaffa.

« Comme tu es mignonne, bien sûr que je le veux. Qu'est-ce que tu crois ? Mais essaie de rester sérieuse une minute, mon amour. Il y a quelque chose de très important que je dois t'avouer. Tu es tellement jeune et...

— Et toi, tellement vieux », l'interrompt-elle, avant de lui couvrir aussitôt le visage de baisers pour se faire pardonner.

Il soupira et leva les yeux au ciel.

« En effet, j'ai le double de ton âge. Tu le sais. Ça te pose un problème ? C'est ça ?

— Plus du double, tu veux dire ! Putain, Raoul, tu pourrais même être mon père !

— Arrête ! Ne dis pas ça ! » Pourquoi fallait-il qu'elle le taquine sur son âge ? Il n'avait pas envie de se sentir vieux auprès d'elle. C'était maintenant que la vie allait commencer pour lui. « J'espère que tu

plaisantes, Caroline. Car si je te rappelle ton père, alors... Enfin, c'est complètement pervers ! » Il secoua la tête avec agacement. « Alors, c'est ton esprit qui est tordu. Je peux t'assurer que je ne te vois pas du tout comme ma fille. D'ailleurs, je n'en ai pas. Je n'ai aucune idée de ce que ça fait, d'avoir une fille.

— Pour l'instant..., lui chuchota Caroline à l'oreille. Mais peut-être que dans neuf mois...

— Tu es sérieuse ? Tu penses vraiment ce que tu dis ? » L'émotion était perceptible dans sa voix. « La plus belle femme du monde qui donne la vie au plus bel enfant du monde... »

Sa main glissa sur son ventre et se faufila sous son pull.

« Ou un fils... ou des jumeaux... »

Caroline frotta sa joue contre son menton rugueux et l'embrassa sur la bouche, d'abord avec douceur, puis sauvagement. Raoul plongea sa main dans sa culotte et passa le bout des doigts sur sa peau tendre, tandis qu'elle caressait son membre en érection, rendant son excitation encore plus vive.

« Laisse-moi venir en toi, Caroline, lui souffla-t-il dans l'oreille. Je ne désire rien de plus que de te faire un enfant, si ce n'est déjà fait.

— Viens, gémit-elle d'une voix voilée. On va ailleurs... »

Ils furent interrompus par la sonnerie du mobile de Raoul, une mélodie disco joyeuse et entraînante. Furieux, il tira son téléphone de sa poche de pantalon et le lança au loin, en direction des rochers. L'appareil rebondit une fois sur les récifs avant de disparaître dans les flots. Ils avaient suivi des yeux la course du mobile jusqu'à ce qu'il perce la surface de l'eau. Puis ils se regardèrent et éclatèrent de rire.

Raoul lâcha Caroline. Fourbu, il se leva en prenant appui contre le mur goudronné. Son respiration était lourde. La jeune femme tira sur le bas de son pull.

« Au fait, qu'est-ce que tu t'apprêtais à me dire, tout à l'heure ? Avant que ton mobile ne sonne et que tu ne le balances à la mer... Avant que tu ne veuilles baiser...

— Caroline, qu'est-ce que tu peux être vulgaire, parfois. On dirait que tu prends plaisir à choquer les gens !

— Allez, dis-le, maintenant !

— De quoi penses-tu qu'il s'agisse ?

— Aucune idée. »

Caroline inclina la tête et le scruta à travers une mèche de cheveux récalcitrante qu'elle écarta, comme d'habitude, en soufflant dessus. Il ouvrit la bouche et était sur le point d'alléger son cœur, mais s'interrompit une fois de plus et secoua la tête. Le moment de vérité était passé. Il rit brièvement pour détourner l'attention de Caroline qui

se tortillait d'impatience en lui martelant la poitrine.

« Tu vas cracher le morceau, oui ou non ? Allez ! Tu avais l'intention de me demander en mariage ou quoi ? Qu'est-ce que c'était ? »

La mâchoire de Raoul tomba instantanément. Caroline s'empourpra.

« Oups ! La honte ! »

Mais Raoul ne tarda pas à se ressaisir. Il la saisit par les épaules, si bien que, pendant un instant, elle eut l'impression d'être une collégienne qui venait d'être surprise par son proviseur en train de fumer derrière le gymnase. Avec douceur, il commença à lui masser le haut des bras. Elle se détendit peu à peu.

« C'est ce que tu veux ? lui demanda-t-il, sur un ton grave.

— Quoi ? lança-t-elle en feignant l'incompréhension.

— Te marier avec moi ?

— Et toi, tu veux ?

— Ce que je sais, c'est que j'ai envie passer le reste de ma vie en ta compagnie. »

Le visage de Caroline se fendit d'un sourire prudent.

« Dans ce cas, marions-nous », murmura-t-elle.

Ses mèches folles lui fouettaient le visage, tandis que, derrière elle, le ciel resplendissait.

On voyait le soleil briller à travers la baie vitrée du studio. Helena ouvrit et prit une bouffée d'air frais. Pour être un peu seule et rassembler ses idées, elle descendit vers l'embarcadère. La mer clapotait contre les pilotis. On aurait dit un été indien. Difficile de croire que l'archipel avait essuyé une violente tempête, les jours précédents. Mais Helena n'était pas d'humeur à apprécier la météo. Elle tournait en rond comme dans une bulle. Rien ne la concernait plus réellement. Elle n'avait pas non plus l'impression d'avoir la moindre influence sur le cours des choses. C'était comme si personne ne prêtait attention à ce qu'elle disait. Après l'épisode embarrassant de la tasse de café, elle avait placé le niveau si bas que cela pouvait difficilement être pire. Sentiment libérateur et effrayant à la fois. Elle n'avait jamais rien vécu de semblable. En s'asseyant au bord de l'embarcadère, elle fut prise de vertiges et songea que le manque de sommeil et l'abus d'alcool de ces derniers jours n'étaient peut-être pas étrangers à son changement d'humeur.

Elle regarda fixement la surface sombre de l'eau dans laquelle miroitait le ciel en se demandant ce que l'on ressent quand on s'enfonce dans les profondeurs, jusqu'au fond de la mer. En laissant derrière soi ses responsabilités et ses soucis.

« Vous avez fini d'enregistrer, cette fois ? »

Elle n'avait pas remarqué que Peder était assis sur une caisse en bois, à seulement quelques mètres d'elle.

« Oui, c'est terminé, répondit Helena sur un ton abattu. On va bientôt pouvoir rentrer chez nous.

— Dans ce cas, je vais enfin pouvoir parler à Caroline, dit-il en se levant.

— Ça... Je te le déconseille. Et tu sais pourquoi.

— Je devrais lui péter la gueule, à ce salaud, gronda Peder.

— Fais-le, soupira Helena. Il n'est pas tout à fait ce qu'on peut appeler un athlète. Tu n'auras sans doute aucun mal à lui flanquer une raclée. Comme ça, tous les problèmes seront réglés.

— Je ne supporte pas ce Raoul.

— Mais Peder, tu crois que c'était vraiment raisonnable de ta part de venir maintenant ? Tu devrais plutôt te faire discret. Ne serait-ce que dans l'intérêt de Louise.

— Il faut bien que quelqu'un le remette à sa place, ce don Juan de merde, rétorqua Peder en levant le menton. Tu es bien placée pour le savoir. »

Elle le fusilla du regard.

« Qu'est-ce que tu peux dire comme conneries.

— Parce que, toi, tu es parfaite, peut-être ?

— C'est l'hôpital qui se fout de la charité. » Elle laissa échapper un ricanement sarcastique avant d'ajouter : « Peder, Peder, ne me dis que tu es tombé amoureux de Caroline, toi aussi. »

Peder eut un rire amer.

« Va te faire foutre, Helena.

— Ho ho ! Tu es fou d'elle. Malheureusement, elle n'a d'yeux que pour Raoul. Et tu le sais.

— Caroline ne m'intéresse pas du tout. Crois-le ou non, mais les frangines frigides, très peu pour moi. Tout ce que je regrette, c'est que vous ayez trahi la confiance de Louise et conspiré dans son dos. »

Helena claquait de la langue.

« Conspiré dans son dos, dis-tu ? Je n'ai de comptes à rendre à personne. Ni à Louise ni à toi. D'autre part, je pense que tu devrais surveiller tes propos. »

Peder commença à s'emporter mais se ressaisit aussitôt au prix d'immenses efforts.

« Je ne sais pas ce que tu cherches à obtenir, Helena, mais je te conseille de te mêler de ce qui te regarde. Va panser tes plaies ailleurs. »

Il serra les lèvres et regarda au loin pour ne pas montrer à quel point elle l'avait mis hors de lui. Helena leva la tête et observa le cousin de Louise avec curiosité. Elle savait qu'il avait du tempérament, mais elle ne l'avait jamais vu faire preuve d'une telle véhémence. Elle prit alors conscience qu'elle devait s'assurer qu'il ne ferait rien d'inconsidéré. En même temps, son langage corporel trahissait son besoin de se confier. Aussi Helena résolut-elle de se montrer réceptive. Elle ne pouvait se permettre de s'en faire un ennemi. Mais il ne fallait surtout pas qu'il s'aperçoive de l'état de détresse dans lequel elle se trouvait.

« Je sais pourquoi tu es ici, Peder. Louise m'a tout raconté. » Elle ménagea une courte pause avant de poursuivre : « Je lui ai fait la promesse de garder ça pour moi. Et je m'y tiendrai.

— Dans ce cas, tu comprends peut-être ce que je ressens. » Il y avait du soulagement, mais aussi de la douleur dans sa voix. Puis il tourna son regard vers Helena, comme s'il venait de penser à quelque chose. « Que t'a-t-elle raconté, exactement ?

— Eh bien, elle m'a parlé de l'enfant. Elle m'a dit que c'était toi qui... »

Peder l'interrompit et se redressa.

« C'est mon enfant qu'elle doit mettre au monde.

— D'un point de vue biologique, peut-être, mais je croyais que c'était Louise qui devait être son père. » Helena ne put s'empêcher de le remettre en place et ce n'est qu'à grand-peine qu'elle parvint à réprimer un ricanement. « Aurais-tu d'autres projets en tête ? »

Peder écarta les bras.

« Qu'est-ce que tu insinues ? Louise peut me faire totalement confiance. Si tu ne l'as pas encore compris, c'est que tu ne la connais pas aussi bien que tu le prétends, en réalité. » Pour toute réponse, Helena se contenta de soupirer par le nez. Un sourire ironique se dessina sur ses lèvres. Mais Peder était trop absorbé par ses propres pensées pour déceler le petit jeu auquel se prêtait Helena. « Louise est complètement désespérée. Elle ne le dit pas, mais on a discuté pendant une bonne demi-heure, hier. Elle se sent trahie à la fois par sa compagne et par son meilleur ami.

— Les traîtres sont nombreux, ici, commenta sèchement Helena. Cesse de faire l'hypocrite. Je doute qu'Emily apprécierait si elle apprenait que tu vas avoir un enfant avec la petite amie de Louise. »

Peder répliqua aussitôt.

« Reste en dehors de cette affaire !

— Est-ce que Louise voulait que tu viennes à Svalskär ? reprit Helena.

— Luss est comme une sœur pour moi. Je me dois de la soutenir quand elle ne sait plus très bien ce qui est dans son intérêt.

— Alors que, toi, tu le sais ? »

Peder envoya un coup de pied dans une vieille cagette.

« Je viens de te dire de rester en dehors de ça. »

Il se leva brusquement et s'éloigna en direction de la maison.

Helena le suivit. Quand elle arriva dans le hall, les portes du salon étaient closes. À pas feutrés, elle s'approcha et plaqua son oreille contre l'une des portes pour tenter de saisir des bribes de conversation.

Peder était assis en travers d'un fauteuil, une jambe sur l'accoudoir. Il était passablement plus grand que sa cousine, mais, en dehors de cela, la ressemblance était frappante. Même nez de faucon proéminent, même constitution fine. Il avait les oreilles dégagées, les cheveux coiffés en arrière, à l'exception de quelques mèches qui retombaient sur son front jusqu'à ses yeux. Le rouge rubis de ses lèvres charnues conférait à son visage une pâleur apparente, malgré des restes de bronzage estival. Quand il ouvrait la bouche, ses canines apparaissaient, donnant à son sourire un aspect animal. Il présentait les traits aristocratiques qui, au fil des siècles, s'étaient profondément ancrés dans l'héritage génétique de la famille.

Caroline se tenait devant la fenêtre, bras croisés. Elle s'efforçait d'éviter son regard. Bientôt, le silence lui devint insupportable.

« Qu'est-ce que tu veux ? » lança-t-elle en se retournant.

Peder leva les mains et les fit claquer sur ses cuisses avant de se lever du fauteuil. Il s'approcha d'elle, lentement. Cette fois, elle n'eut plus d'autre choix que de croiser son regard.

« Je veux te parler, Caroline, dit-il, de sa voix de basse, sur le ton déterminé d'un homme d'affaires.

— Il n'y a absolument rien dont on pourrait parler », l'interrompit Caroline en posant ses poings sur ses hanches.

Un sourire assuré passa furtivement sur le visage de Peder.

« Comment vas-tu ? »

— Tu veux savoir comment je vais ? demanda Caroline, interloquée.

— Oui, qu'est-ce que ça fait ?

— Quoi ?

— Dans ton corps ? »

Caroline renifla.

« Va te faire voir ! »

Peder inclina la tête et la dévisagea. Les lèvres de Caroline se

crispèrent sous l'effet de l'agacement. Sa mutinerie ne fit qu'amuser Peder.

« Je ne comprends même pas ce que tu fais ici », ajouta-t-elle.

Refusant de laisser le champ libre à l'agressivité de la jeune femme, il enchaîna immédiatement :

« Tu es vraiment très belle, Caroline. Je ne pense pas te l'avoir déjà dit. Tu es sublime, même quand tu es en colère. »

Caroline sentit le rouge lui monter aux joues. Elle détourna le regard. Mais il se tenait trop près d'elle pour qu'elle puisse l'esquiver. Et, malgré sa voix mielleuse, il y avait dans son attitude quelque chose d'agressif qui la rendait nerveuse.

« Je n'ai pas arrêté de penser à toi depuis que Louise et toi... Enfin, depuis que vous avez décidé de m'impliquer dans votre petit projet. » La jeune femme ne répondit pas. Elle avait la gorge nouée. « Caroline, reprit Peder, as-tu conscience de ce que tu représentes, pour moi ? À quel point je suis heureux de savoir que ton corps a accueilli mon sperme ? Tu portes notre enfant. C'est ça, la vérité. C'est nous deux qui lui avons donné la vie.

— Peder...

— Ça fait tellement longtemps que Louise veut un enfant. Quand vous vous êtes rencontrées, elle a tout de suite compris qu'elle avait trouvé la mère idéale. J'espère que tu te sens aussi honorée que moi. J'espère aussi que tu as conscience de la responsabilité qui est la tienne depuis que tu as accepté la fécondation. On ne fait pas un enfant à la légère. Ça implique d'énormes changements. » Il se tut un instant avant de poursuivre. « Mais je sais que votre couple est en train d'exploser. Ne t'inquiète pas, Louise m'a déjà tout raconté. »

Caroline ouvrit la bouche, incapable de prononcer la moindre parole. Peder attendit patiemment sa réponse. Elle finit par s'exprimer en s'efforçant de maîtriser le tremblement de sa voix.

« Qu'est-ce que Louise t'a raconté ? »

Peder croisa les bras sur sa poitrine.

« Elle m'a dit qu'il y avait eu des frictions entre vous deux. Toi et moi, nous savons pourquoi, n'est-ce pas ? »

Le fait de penser à Raoul procura à Caroline un regain inattendu d'énergie, si bien qu'elle dut se mordre la lèvre inférieure pour ne pas éclater de rire quand la joie d'avoir été demandée en mariage s'empara à nouveau d'elle. Mais Peder interpréta sa réaction comme un signe d'inquiétude.

« Ce n'est pas dramatique. Tout le monde peut perdre la tête à un moment. Et il est clair que c'est ce qui t'est arrivé avec ce type. Il a profité de tes sentiments et de ta jeunesse, projeté ses propres

incertitudes sur toi pour se rassurer. Mais ce n'est pas là-dessus qu'on bâtit un avenir. »

Caroline croisa les bras. Ils se faisaient face, tous les deux sur la défensive.

« Tu ne sais pas de quoi tu parles. Comment pourrais-tu savoir ce qu'il y a entre Raoul et moi ? Et qu'est-ce qui t'autorise à te mêler de ma vie ?

— Le fait que nos deux vies soient désormais liées, au cas où tu ne l'aurais pas encore compris.

— Arrête de...

— Tout ce qu'il désire, c'est ton corps, Caroline. » La douceur et la tendresse de sa voix contrastaient avec la rudesse de ses propos. « Raoul est un séducteur retors qui passe de lit en lit et n'hésite pas à s'attaquer à une femme enceinte. C'est tellement vil... tellement vil... »

L'indignation l'avait submergé et il secoua la tête pour retrouver sa concentration.

« S'il y a quelqu'un de vil, ici, c'est bien toi ! l'interrompit Caroline.

— Il me semble que je connais Raoul mieux que toi.

— J'en doute. J'aime Raoul et il m'a dit qu'il m'aimait aussi.

— C'est une réplique classique pour gagner le cœur d'une femme.

— Tu es malade, Peder.

— Et toi, tu es aveugle, Caroline... »

Caroline leva une main pour le faire taire.

« Sais-tu ce qu'il vient de me demander ? Non, bien sûr, tu n'en sais rien ! Car tu ignores tout de notre relation. Hormis ce que Louise et toi vous êtes imaginé.

— Que t'a-t-il demandé ? »

Caroline tarda à répondre, ses paupières se serrèrent tandis qu'un sourire vindicatif se dessinait sur ses lèvres.

« Raoul vient de me demander en mariage. Oui, tu as bien entendu. Je vais partir vivre chez lui à New York, Peder. Il veut m'épouser. Et j'ai répondu oui. Tu piges ? »

N'ayant pas obtenu la réaction escomptée, elle perdit courage. Peder s'en aperçut et décida de profiter de son avantage pour s'approcher encore d'elle.

« Et tu l'as cru ?

— Pourquoi pas ? Tu n'as absolument rien à voir là-dedans. Je ne comprends même pas pourquoi je suis en train de discuter avec toi d'un sujet qui ne te concerne en rien. »

Caroline brandit les deux mains et fit une tentative pour quitter la

pièce. Peder le retint par l'épaule. Elle le fusilla du regard, mais il ne relâcha pas sa prise pour autant.

« C'est un porc, Caroline. » Toujours de sa voix douce. « Un vrai porc.

— C'est toi le porc, Peder. Tu viens ici avec tes manières médiévales de baron, c'est pathétique, et tu te mêles d'affaires privées.

— C'est effectivement une affaire privée. Entre toi et moi. Tes choix me concernent aussi. Tu portes mon enfant, Caroline. Ne l'oublie jamais !

— Ça suffit !

— Garde tes distances avec Raoul. C'est dans ton intérêt, Caroline. Ça me fait tellement mal de voir à quel point il t'a ensorcelée. » Avec un haussement d'épaules, elle écarta sa main. Il recula d'un pas. Quand elle commença à se diriger vers la porte, il s'empressa d'ajouter : « J'aurais préféré ne pas avoir à te parler de ça. » Il ménagea une courte pause avant de poursuivre. « Mais tu es loin d'être la seule membre du quatuor que Raoul a séduite. » Caroline s'immobilisa à deux mètres de la porte. Elle fit volte-face et s'approcha de lui avec un air suspicieux. « Oui, je comprends que ça te fasse un choc. » La voix de Peder était froide et déterminée. « Mais comme tu refuses de voir la vérité en face, je n'ai pas d'autre choix que de t'ouvrir les yeux. »

Caroline secoua la tête pour recouvrer ses esprits.

« Je sais parfaitement qu'il a été fiancé à Anna et qu'elle n'a pas arrêté de lui tourner autour comme une chienne en chaleur depuis notre arrivée.

— Anna... Certes. Pour ne pas parler d'Helena. »

Les traits de Caroline se figèrent, elle le dévisagea, bouche bée. Une lueur de honte et de douleur passa sur son visage.

« Helena ?

— Tu n'étais pas au courant, hein ? D'abord la grande sœur et maintenant la petite.

— Tu mens.

— Je souhaiterais que ce soit aussi simple. Il semblerait qu'il n'ait pas été aussi honnête avec toi que tu le pensais. Helena et Raoul ont entamé une liaison il y a déjà... ça remonte à quand, exactement... Une vingtaine d'années, je dirais. Tu portais probablement encore des couches, à l'époque.

— Mais elle est mariée avec Martin. Et Johanna et David...

— Tout comme Raoul est marié avec Joy. Sa troisième femme. Je comprends que tu sois choquée. Tu te sens trahie à la fois par ta sœur et par ton amoureux. » Il fit une pause pour laisser à ses paroles le

temps de pénétrer jusqu'à son cerveau. Puis il se pencha sur son oreille et chuchota : « Tu n'es qu'un maillon de la chaîne, Caroline. »

Il se tenait si près d'elle qu'elle l'entendait respirer. Elle tenta de le gifler, mais il réagit en un éclair et lui saisit le bras au vol. Il l'immobilisa d'une main ferme et la regarda droit dans les yeux. Puis il approcha ses lèvres de sa main et l'embrassa avant de la lâcher.

« Ne me refais plus jamais ça ! » Il prononça ces paroles avec lenteur pour dissiper sa colère. « Je suis ton ami. »

La respiration de Caroline se fit encore plus rapide. Ils étaient maintenant face contre face. Peder inspirait profondément pour se détendre et formuler ses paroles.

« Caroline, je suis venu ici pour t'offrir mon soutien inconditionnel. J'ai envie de prendre mes responsabilités vis-à-vis de l'enfant que tu portes. » Il leva une main et lui caressa la mâchoire, un sourire indulgent aux lèvres. « L'enfant qui nous unit, toi et moi. » Il s'interrompit un instant. « Et Louise. N'oublie pas Louise. Elle ne mérite pas que tu la trahisses. Pense à l'avenir. Avec le temps, Louise et toi vous retrouverez. Peu à peu, vous laisserez tous les conflits derrière vous et construirez ensemble une vie de famille. Si seulement tu savais à quel point elle était heureuse lorsqu'elle m'a annoncé que tu étais enceinte, comme elle était reconnaissante que j'aie accepté de lui offrir l'enfant qu'elle n'avait jamais eu. Tu oublieras Raoul, je te le promets. Les blessures se referment doucement. Aussi humiliant que ça te paraisse de t'en remettre à moi, tu prendras bientôt conscience que c'est ce qu'il y a de mieux pour toi. Pour nous... et notre enfant. »

Il frôla lentement son ventre de la main.

Caroline était restée immobile, comme paralysée, se contentant de le fixer dans les yeux pendant qu'il lui parlait. Mais en sentant sa main sur son ventre, elle sortit soudain de sa torpeur et le gifla de toutes ses forces. Cette fois, elle avait été plus rapide que lui. Au même moment, la porte du salon s'ouvrit et Louise apparut.

« Que se trame-t-il, ici ? »

— Entre, Luss. » Il s'efforça de paraître aussi détendu que possible. « Caroline et moi parlons de l'avenir et il serait peut-être préférable que tu te joignes à nous. »

Caroline se retourna et se dirigea vers la porte d'un pas rapide.

« Je ne resterai pas une seconde de plus. Qu'y a-t-il à ajouter ? Il n'y a rien à dire, merde ! » gronda-t-elle.

Louise se mit en travers de son chemin.

« Comment peux-tu dire une chose pareille ? rétorqua Louise. Il faut qu'on discute des conséquences de ton choix. Je te signale que ça me concerne aussi. Conduis-toi en adulte et assume tes actes au lieu de

courir te réfugier auprès de Raoul. »

Caroline se figea.

« Sais-tu... Te l'a-t-il dit ? »

Louise lui adressa un regard las.

« Tu me prends manifestement pour une idiote. Tu crois que je ne vois pas ce qui se passe autour de moi ? J'ignore ce qui t'a fait changer d'avis à propos de Raoul pour que tu en tombes follement amoureuse alors que tu le détestais tant. »

Jusque-là, Louise était parvenue à garder sa dignité, mais, cette fois, elle n'en pouvait plus. De lourds sanglots lui soulevèrent la poitrine et sa colère refoulée l'empêcha de continuer à parler.

Caroline détourna la tête avec une grimace de dégoût.

« J'ai envie de vomir quand je te vois », lança-t-elle en se faufilant devant elle.

Louise frémit, fit volte-face et fit mine de se jeter sur elle.

Mais la jeune femme n'en avait pas fini. Sur le pas de la porte, elle se retourna et hurla de sa voix profonde :

« Ne vois-tu pas que ce connard de Peder est un hypocrite ? Il se fout de ta gueule, Louise. Tout ce qui l'intéresse, c'est d'avoir un gamin avec moi ! » Caroline prit une pose guindée et imita la voix de Peder : « “Caroline, je ne peux m'empêcher de penser à toi. Caroline, qu'est-ce que ça te fait de porter mon enfant ?” » Elle se tourna vers lui. « Comme s'il était question que tu sois le père. » Peder se laissa tomber sur un tabouret, les jambes coupées. Louise se prit la tête entre les mains d'épouvante. « Jamais de la vie je n'ai eu l'intention d'avoir un enfant avec Peder ou avec toi ! reprit Caroline. Vous pouvez faire une croix dessus. C'est avec Raoul que je vais fonder une famille. On va se marier. Et rien ni personne ne nous séparera.

— Caro », haleta Louise.

Caroline claqua la porte derrière elle et se dirigea vers la cuisine. Dans le hall, Anna était assise sur une marche, en bas de l'escalier. Elle suivit Caroline du regard et soupira. Elle se massa les tempes pour tenter de chasser le mal de tête qui la tourmentait. Puis elle se leva et remonta dans sa chambre.

Peu après, la porte de la cuisine se referma avec un fracas tel que les murs tremblèrent. Dans le studio, Caroline sortit son violoncelle. Avec une rage croissante, elle ramassa son archet et se laissa tomber sur sa chaise. Les doigts de sa main gauche martelaient le manche de son violoncelle, tandis que son archet rebondissait et sciait sur les cordes. De temps en temps, la pique de son instrument glissait hors du trou qui s'était creusé dans le sol au fil des répétitions. Au bout d'un moment, d'énervement, Caroline finit par planter la pique en acier à

un autre endroit et l'enfoncer dans le plancher.

Elle joua la *Première Suite pour violoncelle* de Bach dans son intégralité en exagérant les tempos. Les passages lents furent exécutés avec une lenteur extrême, tandis que les passages rapides fusèrent à un rythme frénétique. Une fois la première suite achevée, elle passa directement à la suivante.

On frappa à la porte. La jeune femme n'y prêta pas attention.

« Caroline... »

Raoul posa son oreille contre la porte du studio à l'affût d'une réponse, mais n'entendit rien d'autre que le son rageur du violoncelle. Lorsqu'il ouvrit la porte, elle fut interrompue et ses doigts perdirent le fil, l'obligeant à reprendre le même passage trois fois d'affilée, en élevant chaque fois le volume, jusqu'à ce qu'elle réussisse enfin. Elle ne se préoccupa pas de sa présence dans la pièce.

« Mais, mon amour, que se passe-t-il ? »

Il se précipita vers elle pour la prendre dans ses bras, mais elle le repoussa. Alors, il prit une chaise, la retourna et s'assit à califourchon en appuyant ses bras sur le dossier.

Caroline s'obstina à l'ignorer, à tel point qu'il dut se résoudre à attendre le dernier accord de la seconde suite avant de la saisir par le poignet. Son archet crissa contre les cordes. Lentement, il relâcha sa prise et dit :

« Pose ton archet, maintenant, il faut qu'on parle. » Caroline laissa tomber ses épaules et se renversa contre le dossier de sa chaise, toujours avec son violoncelle entre les jambes, le visage détourné de Raoul. « Raconte-moi, commença-t-il, d'une voix ferme et mesurée. Que s'est-il passé depuis tout à l'heure ? » Mais Caroline parvint tout juste à secouer la tête, tandis que les larmes lui venaient aux yeux. « Il s'est passé quelque chose. J'ignore quoi, mais je devine que Peder n'y est pas étranger. Ma douce Caroline, raconte-moi tout.

— Toi.

— Moi ?

— C'est toi qui as quelque chose à me raconter.

— Que veux-tu dire ? »

Il ressentit une pression dans la poitrine.

« Raoul. » Soudain, elle tourna la tête vers lui et le regarda droit dans les yeux. Ses lèvres tremblaient, mais elle réussit malgré tout à s'exprimer. « Est-ce que tu as couché avec Helena ? »

Raoul prit une profonde inspiration et attendit un court instant avant de répondre. Le ton de sa voix était complètement différent, bas et neutre.

« C'est Helena qui t'en a parlé ?

— Tu ne nies pas ! C'est donc vrai. Helena et toi... putain... »

Elle éclata en sanglots. D'un geste agacé, elle essaya de sécher les larmes qui coulaient le long de ses joues, mais cela ne mit pas fin au torrent.

« Caroline... Il y a tellement longtemps... Je ne te connaissais même pas, à l'époque.

— Tais-toi ! Je ne veux pas t'entendre.

— Elle ne signifie rien pour moi, dit Raoul à voix basse. Absolument rien.

— Et tu voudrais que je m'en réjouisse ? Que je sois heureuse d'apprendre que ça ne signifie rien avec qui tu baisses ? Ma propre sœur ! C'est si écœurant que... que...

— Du calme, mon amour...

— Y a-t-il autre chose que tu as omis de me raconter ? Combien d'autres figurent à ton tableau de chasse ? Hein ? Réponds-moi ! » Raoul se contenta de secouer la tête. « Tu n'arrives même plus à les compter ou quoi ? Putain, Raoul ! Je te déteste !

— Je t'en prie, arrête.

— Je me sens mal. J'ai l'impression que tout ce que nous avons s'est envolé. Et c'est toi qui as tout gâché. C'est ta faute, Raoul ! » Elle cacha ses yeux derrière ses mains. Avec précaution, Raoul voulut lui caresser le bras, mais elle le repoussa aussitôt. « Ne me touche pas !

— Mais tu te comportes de manière complètement...

— Et que dois-je faire de ça ? le coupa-t-elle en se frappant le ventre du poing. Qu'est-ce que j'en fais, maintenant ? »

Elle se mit alors à grelotter de tout son corps, ses dents claquaient derrière ses lèvres entrouvertes, tandis que ses yeux étaient rivés sur un objectif fictif et lointain. Raoul se leva brusquement de sa chaise, la débarrassa de son violoncelle et de son archet et les posa sur le sol, puis la saisit fermement par les épaules en répétant son prénom. Caroline était en proie à une crise de sanglots de plus en plus violente. C'était comme si ses tremblements suscitaient toujours plus de larmes.

« Caroline, tu m'entends ? »

Raoul s'accroupit face à elle et la serra dans ses bras pour tenter de la reconforter. En vain. On aurait dit que rien ne pouvait la soulager de ses angoisses. Il resta comme ça pendant plusieurs minutes, jusqu'à ce que les tremblements de la jeune femme diminuent peu à peu. Son corps finit par retrouver son calme. Il lui caressa le dos et les bras, puis essaya de capter son regard avec un sourire implorant. Toujours aussi distante, elle soutint son regard, les yeux pleins de larmes et injectés de sang.

Une fois de plus, il la prit dans ses bras et serra fort son corps inerte,

puis posa sa bouche sur ses lèvres sans qu'elle réagisse.

« Je t'en prie, Caroline. Ne fais pas ça. Ne me punis pas pour quelque chose qui s'est passé il y a des années. Ce que j'ai vécu avec Helena ne change rien. Rien, Caroline. Je suis toujours la personne dont tu es tombée amoureuse. »

Caroline ferma les yeux et déglutit. Raoul éprouva un certain soulagement en constatant qu'elle revenait à un état normal. Il lui prit les mains et tenta de capter son regard.

« Caroline, écoute-moi, maintenant. » Sa voix était contrôlée et déterminée. « Je dois avouer que ça m'inquiète de te voir te renfermer sur toi-même, comme ça. Tu ne peux pas continuer à vivre de cette manière. C'est un comportement dangereux pour toi et je veux t'aider à y mettre un terme, tu comprends ? Mais, pour ça, il faut que tu me fasses confiance. Tu m'entends ? »

Caroline rejeta la tête en arrière avec un air de défi.

« Oui, papa. »

Raoul l'ignora.

« Tu t'emportes aussi bien quand on joue que lorsque tu t'imagines des choses qui remettent en cause ta vision de la réalité. J'aurais dû le comprendre plus tôt. Je m'en rends compte, maintenant, à quel point tu es instable. Est-ce que tu prends des médicaments ? » Un sourire caustique se dessina sur son visage ravagé. Quelque chose la préoccupe, songea-t-il en sentant son estomac se nouer. « Qu'y a-t-il ? À quoi penses-tu ? »

— Laquelle de nous est la meilleure ?

— Arrête, répondit-il, blessé.

— Je me demande si Helena était aussi salope au lit qu'elle l'est dans sa vie de tous les jours. Si elle devenait une furie et t'attachait au lit. C'est ce qu'elle te faisait, hein ? Les coups de fouet, c'est son truc, ça.

— Je t'ai demandé d'arrêter ! s'écria-t-il en levant les mains au ciel.

— Donc, le fait que tu aies couché avec ma sœur existerait seulement dans mon imagination ? C'est bien ce que tu affirmes ? »

Tout à coup, elle avait retrouvé toute sa lucidité.

Raoul se leva promptement. Les mains sur les hanches, il fit quelques pas dans la pièce, secouant la tête d'un air déconcerté.

« Pourquoi est-ce que tu te tourmentes avec ça ? » Il s'immobilisa et tendit une main. « Cette affaire est morte et enterrée, tu ne peux pas la laisser là où elle est ? C'est arrivé juste une fois, il y a vingt ans. Après avoir rompu avec Anna. Avant qu'Helena ne rencontre Martin. Je ne savais même pas que tu existais et j'étais loin de m'imaginer que je tomberais amoureux de toi un jour. C'était juste une aventure d'un

soir. C'est oublié. Du passé. Tu ne crois tout de même pas qu'Helena y pense encore aujourd'hui ?

— Quelle chance. Ça nous évitera des situations embarrassantes lors des dîners de famille. »

Raoul ferma les yeux et baissa la tête.

« Caroline, maintenant, on arrête.

— Parce que ça t'arrange ? Et qu'est-ce que tu insinues quand tu dis que tu aurais dû t'apercevoir plus tôt de mon instabilité ? Aurais-tu renoncé à me séduire, dans ce cas ? C'est ce que tu dis ? »

Il se retourna et enfonça ses mains dans ses poches.

« C'est un malentendu, marmonna-t-il.

— Un malentendu ?

— Je ne sais pas, lâcha Raoul en s'approchant de la baie vitrée.

— Est-ce que notre relation est un malentendu ? C'est ce que tu penses ? » Il haussa les épaules et lui tournait toujours le dos. « Donc, tu regrettes déjà ? Toi qui étais persuadé de vouloir un enfant avec moi, de vouloir vivre avec moi jusqu'à ce que la mort nous sépare. Mais il suffit que je te reproche d'avoir couché avec ma sœur pour que tu remettes tout en cause plutôt que d'assumer. Serais-tu un lâche ? Quel genre d'homme es-tu, Raoul ? Tu croyais peut-être que j'allais accueillir la nouvelle avec un sourire ? »

Raoul ne répondit toujours pas. Il avait croisé les bras et contemplait la mer. Le soleil était sur le point de se coucher et le ciel commençait déjà à virer au rouge. C'était justement ce qu'il avait essayé de lui avouer, quand ils avaient cette discussion, près du sauna, après l'enregistrement. Dans un élan d'honnêteté, il avait voulu lui parler de sa liaison avec Helena afin que leur relation se construise sur des bases saines. Mais Caroline avait cru qu'il essayait de formuler une demande en mariage. En réalité, c'était elle qui l'avait demandé en mariage, elle qui avait découvert sa liaison avec Helena, elle qui avait pris les rênes. Elle lui avait dérobé son autorité. Quelle était cette force mystérieuse qui permettait aux sœurs de le prendre systématiquement à la gorge sans qu'il s'en aperçoive ?

Caroline attendait sa réponse, mais comme il hésitait toujours, son visage se tordit dans une expression de dédain et d'amertume.

« Non, tu t'imaginais que je ne l'apprendrais jamais. Quelle honnêteté ! J'imagine que c'est le genre de délicatesses sur lesquelles on bâtit des relations saines et durables, d'après toi. Sur lesquelles on fonde une famille. »

Raoul se retourna lentement vers elle.

« Tu voulais vraiment le savoir ? » lui lança-t-il. Cette fois, il bouillonnait de rage. « Ou bien est-ce qu'au fond de toi tu refusais de

savoir ? »

Quand elle croisa ses yeux, elle y perçut du mépris.

« L'honnêteté, ah, quelle belle chose que l'honnêteté. » Il secoua la tête d'un air déçu. « Qu'est-ce que ça signifie, en fin de compte ? Cette franchise totale repose sur une idée naïve selon laquelle la vie consisterait à se justifier devant les autres et à se dédouaner de ses fautes en demandant simplement pardon à ceux qu'on a blessés. Mais chacun doit assumer seul la responsabilité de ses actes ! Je dois assumer la responsabilité de mon aventure avec Helena. Et c'est ce que je fais. C'est arrivé, c'est fini. Tout ce qui s'est passé entre Helena et moi appartient à un chapitre clos de ma vie. Ce n'est pas parce que vous êtes sœurs que ça te concerne. J'ai vécu beaucoup plus que toi, Caroline, j'ai eu une vie avant de te rencontrer. J'ai connu de nombreuses femmes. Tu le sais. Je ne peux pas l'effacer. Aurais-je dû renoncer à t'aimer sous prétexte que je suis sorti avec ta sœur, il y a vingt ans ? Oui, peut-être aurais-je dû, surtout pour Helena. Et je ne parle même pas de Louise. J'ai dû choisir entre son amitié et mon amour pour toi. Et aussi douloureux que ce soit, j'ai décidé d'écarter Louise, ma meilleure amie. Je l'ai sacrifiée parce que je ne pouvais pas vivre sans toi. Maintenant, il me faut supporter l'idée qu'elle me haïra jusqu'à la fin de ses jours. Parce que je t'aime. Je ne pouvais pas te laisser passer. Mon corps s'embrase dès que je te vois, dès que je te touche. Tu es l'amour de ma vie, Caroline. Tu ne le comprends pas ? Je ne veux pas te perdre. Je ne peux pas vivre sans toi.

— Mais, toi, tu ne comprends pas que ça restera gravé en moi ? sanglota-t-elle.

— Tu n'es pas une vierge non plus, Caroline. Pourtant, les hommes avec qui tu as couché, ça ne regarde que toi. Les femmes aussi, d'ailleurs.

— N'essaie pas de te défiler. Tu es autant à blâmer que moi ! »

Elle cracha ces paroles de toutes ses forces, mais Raoul se tut et ferma les yeux. Il s'abstint de contre-attaquer, c'était comme si tout courage les avait quittés tous les deux.

Au bout d'un moment, Raoul rouvrit les yeux et dit :

« Tu as fini ?

— Et toi ?

— Je ne pense pas que le moment soit bien choisi pour évoquer notre avenir. Tu n'es pas toi-même et quoi que je dise tu déformes mes propos.

— Je veux t'entendre dire que tu n'aimes plus Helena.

— Je n'aime pas Helena.

— L'as-tu jamais aimée ?

— Tout à l'heure, tu t'es mise en colère quand je t'ai dit qu'elle ne signifiait plus rien pour moi. Que faut-il que je te réponde pour te satisfaire ? Je ne peux pas dire non plus que je la déteste. N'attends pas de moi que je me mette à penser du mal d'elle juste pour te faire plaisir. Ne te venge pas sur Helena qui fera toujours partie de notre vie.

— Tu es toujours amoureux d'elle !

— Non, je ne suis pas amoureux d'Helena. Si j'avais vraiment voulu être avec elle, je ne m'en serais pas caché.

— Car c'est ce que vous avez fait, pourtant. Vous vous êtes cachés et avez menti.

— Caroline. Réfléchis un peu. Qui dissimule ? Qui ment ? Toi et moi, n'est-ce pas ? On a tous les deux menti à Louise, à Helena et à Anna, on a fait comme si de rien n'était. Mais le moment est venu d'être honnête. Désormais, je souhaite qu'on leur avoue à tous la vérité. Qu'on reconnaisse qu'on est en couple, qu'on a l'intention d'emménager ensemble et d'avoir un enfant. Point. Tu n'as rien à craindre. Je suis avec toi. Quant à Peder, il n'a qu'à remonter sur son maudit bateau et aller au diable. »

Il remarqua qu'elle commençait à se détendre et qu'elle l'écoutait. Il en profita pour tenter une approche en lui caressant la joue du bout des doigts. Mais elle dédaigna son geste attentionné.

« Peder voudrait que je te quitte pour mettre au monde son enfant, à la place », dit-elle.

Raoul leva les yeux au ciel avec une grimace rageuse.

« Quel salopard ! Tu l'as informé de la situation ?

— Louise était là aussi. »

Raoul prit une profonde inspiration pour tenter de contenir sa colère. Si seulement il avait pu la prendre dans ses bras, il aurait retrouvé son calme en quelques secondes. Avec retenue, il frôla les cheveux de Caroline du bout des doigts et se pencha pour l'embrasser sur la tempe. Cette fois, elle se tourna vers lui et pressa ses lèvres contre sa bouche. Leurs doigts s'entrelacèrent.

« Bon, il semblerait donc que l'affaire ait déjà été rendue officielle, lui chuchota-t-il à l'oreille. C'est sans doute mieux ainsi. Bravo, Caroline. C'était courageux de ta part d'avoir cette conversation avec eux. Maintenant, laissons le passé derrière nous et concentrons-nous sur nous. Ne laisse pas les problèmes des autres interférer entre nous. Je vais parler à Louise et à Peder. Tu as assez souffert. » Mais il remarqua à son attitude qu'elle n'arrivait toujours pas à se libérer totalement de ses doutes. « Caroline, reprit-il. Je t'aime et je sais que tu m'aimes aussi. Sinon, ça ne t'aurait pas autant bouleversée.

— Tu comprends donc ma réaction... », nasilla-t-elle en posant son front sur son épaule.

Elle se sentit soulagée d'avoir enfin pu lui avouer son amour et elle commença à retrouver son calme. En même temps, leur dispute l'avait épuisée. Toutes ces difficultés qui surgissaient sans cesse et menaçaient leur avenir consumaient ses forces. Lui qui était simplement venu en Suède pour enregistrer un disque n'avait pas prévu de tomber follement amoureux. Encore moins de quelqu'un qui ne faisait rien pour faciliter son choix. Son choix ? Avait-il le choix ? À ce moment précis, cela ressemblait plutôt à une malédiction.

Il se laissa tomber sur sa chaise, sans lâcher la main de Caroline.

« Je ne te lâche pas, Caroline. Je ne te lâcherai jamais. Si déçue et furieuse sois-tu en ce moment. On ne se séparera jamais, toi et moi. C'est impossible. Alors, savourons ensemble cette dernière nuit à Svaskär. Ensuite, nous commencerons une nouvelle vie. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour te rendre heureuse.

— Moi aussi, c'est ce que je veux. Mais je suis terriblement jalouse. »

Caroline se leva lentement et alla s'asseoir sur ses genoux. Délicatement, il la prit dans ses bras, et la serra fort. Il ferma les yeux. Elle s'abandonnait enfin.

Pourtant, tout ce qu'il voyait devant lui, c'était le corps nu d'Helena, rose et en sueur, sur un lit, dans des draps froissés. Il tenta de chasser ces images de son esprit.

« Tu n'as aucune raison d'être jalouse, murmura-t-il. Je n'éprouve absolument plus la moindre attirance sexuelle pour Helena, désormais.

— Ne prononce plus jamais le mot "sexuel" en parlant de ma sœur.

— Je ne peux rien dire sans que tu le prennes mal. »

Caroline éclata d'un rire désolé et lui caressa la tempe.

« Pardon, pardon... Je t'aime tant, Raoul. Je t'aime tant que je ne sais pas ce que je deviendrais sans toi. »

Il se mit à la serrer encore plus fort, au point de lui faire craquer les épaules.

« Moi aussi, je t'aime. Bon Dieu, comme je t'aime.

— Mais je ne supporte pas cette incertitude. Ça me rend dingue. Il faut que je sois sûre de pouvoir compter sur toi à cent pour cent.

— Tu peux me faire confiance.

— C'est essentiel de pouvoir compter l'un sur l'autre, si on veut vivre ensemble et fonder une famille.

— Je suis d'accord avec toi. Ce sera magnifique. Pense à l'avenir, Caroline. Pense à toutes ces choses magnifiques qui nous attendent. Tu vas venir habiter chez moi, à New York, on va acheter un nouvel

appartement qui sera le nôtre et où on construira notre vie ensemble. Tu porteras mon enfant, le fruit de notre amour. On se mariera dès que mon divorce sera prononcé, ce qui ne devrait guère traîner. Tu auras tes concerts, moi les miens, je donnerai quelques cours de musique et on ira chercher notre enfant à la maternelle. En automne, on ira se promener dans Central Park, le dimanche, et on achètera des châtaignes... »

Cette fois, il pensait l'avoir reconquise. Il sentait la poitrine ronde de Caroline se soulever contre son torse à chaque inspiration. Son parfum aux effluves de résine s'insinua en lui. Il promena ses lèvres délicatement sur son front, sur ses pommettes et sur ses paupières. Puis il l'embrassa sur les joues et lui mordilla la lèvre inférieure. Malgré tous ses efforts, elle demeurait distante. Et cette distance laissa de nouveau le champ libre à ses visions érotiques d'Helena.

Il déglutit.

« Caroline ?

— Mon amour, pardon, je te prie de m'excuser, mais je ne peux pas m'empêcher de t'imaginer avec ma sœur. Je vais avoir besoin d'un peu de temps pour oublier.

— O.K. » Il prit une bouffée d'air. « Que veux-tu que je te dise ?

— Combien de temps êtes-vous restés ensemble ?

— Je t'ai dit que ça ne s'était produit qu'une seule fois. »

Caroline le regarda dans les yeux.

« Une seule fois. Tu me le jures ?

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— J'ai besoin de tout savoir avant de tirer un trait sur cette affaire.

— Sincèrement, je doute que tu aies envie de connaître tous les détails. Helena, ma chérie, ne pense plus au passé, c'est toi que j'ai choisie... »

Caroline tressaillit et ouvrit la bouche en grand, comme si elle venait de surprendre un cambrioleur.

« Tu te rends compte que tu viens de m'appeler Helena ?

— Non, ce n'est pas vrai !

— Si, c'est vrai ! Tu as dit "Helena, ma chérie" !

— Vraiment ? »

Ses joues s'enflammèrent et il resserra son étreinte autour d'elle comme dans une tentative pour s'accrocher à ce qu'il avait eu, du moins, à ce qu'il croyait avoir. La respiration de Caroline accéléra à nouveau et elle s'arracha à lui.

« Ça m'a fait drôle de t'entendre dire ça. Excuse-moi, mais ça commence à devenir vraiment pénible ! » Elle paraissait de plus en

plus hésitante. « C'est comme ça que tu avais l'habitude de l'appeler ?... "Helena, ma chérie..." Ces mots sont si tendres dans ta bouche... Et si dégueulasses.

— Caroline, cette fois, ça suffit... »

Elle le repoussa doucement d'une main et se leva. Raoul tenta de la rattraper, mais elle recula et tendit le bras pour le maintenir à distance.

« J'ai besoin d'être seule un moment. Il faut que je digère. Ce n'est pas une relation simple dans laquelle nous nous lançons, Raoul. On a tant de choses à régler, d'abord. Ça demandera du temps. Ça me fait extrêmement mal quand tu penses à ma sœur alors que c'est moi qui suis assise sur tes genoux. Comprends-tu à quel point je me sens blessée de savoir que tu as partagé avec elle les mêmes choses qu'avec moi ?

— On n'a pas partagé les mêmes choses. Notre relation, à toi et moi, n'a rien à voir avec ce qu'il a pu y avoir entre Helena et moi. Il ne s'agit pas seulement de sexe.

— Et voilà, tu viens de recommencer ! Ne prononce pas le mot "sexe" ! »

Raoul leva les mains au ciel et fit un tour sur lui-même avant de se diriger vers l'escalier.

« Tu t'en vas, maintenant ? Tu me laisses seule avec mes idées folles ? »

Il lui lança un dernier regard avant de disparaître.

« Tu n'as qu'à te passer les nerfs sur les suites de Bach. Ensuite, rejoins-moi dans l'atelier. Alors, on pourra parler de notre avenir. »

Il remonta dans la cuisine d'un pas lourd et referma la porte derrière lui. À bout de forces, il s'effondra sur une chaise. Il n'était plus un jeune homme. Les relations passionnées n'étaient plus de son âge. Ces émotions allaient finir par lui valoir un infarctus, il en était persuadé.

Une énorme lassitude l'assaillit et il ferma les yeux quelques instants pour tenter de remettre de l'ordre dans ses pensées. Il voulait se concentrer sur la nouvelle vie extraordinaire qui s'offrait à lui. Mais, dès qu'il ferma les yeux pour s'imaginer avec Caroline et leur bébé, il vit Helena. Il se vit marcher main dans la main avec elle dans Manhattan. Malgré tous ses efforts pour la chasser de sa tête, Helena revenait sans cesse. Pourtant, au cours de toutes ces années, pas une seule fois il ne l'avait appelée « ma chérie ».

Cette révélation le prit par surprise, il n'était pas préparé à ressentir tout à coup des sentiments si forts pour Helena. Plus curieux encore, ce désir ne se serait jamais manifesté si Caroline ne lui avait pas parlé

de sa relation avec sa sœur aînée.

L'écho de l'accord final de la *Suite no 3 pour violoncelle* lui parvint. Le stress lié à la nécessité de prendre une décision le submergea quand il s'aperçut que Caroline n'allait pas tarder à remonter du studio. Mais, en entendant le début de la *Suite no 4*, il se leva et sortit dans le hall.

Il resta là un instant. La nuit était en train de tomber et il tendit le bras vers l'interrupteur pour allumer la lumière, mais se ravisa aussitôt. La gigue de la *Suite no 4* montait du studio sur un tempo courroucé. Alors que ce passage lui avait toujours paru chaleureux et joyeux, Caroline était parvenue à transmettre son agressivité à chacune des notes. Les portes du salon étaient closes, mais il percevait les voix de Louise et de Peder, engagés dans une vive discussion. Dans l'ancienne salle à manger, Jan et Kjell montaient les enregistrements.

Raoul prit une profonde inspiration et essaya de réfléchir, mais était à court d'énergie. Il n'était plus en mesure d'évacuer l'angoisse engendrée par la tournure folle qu'avaient prise les événements depuis son arrivée à Svalskär. Ce qui, quelques instants plus tôt, lui semblait être la chose la plus logique au monde s'était mué en un nœud inextricable d'intrigues, de trahisons et de remords. De plus, il ne comprenait pas comment il avait pu se laisser embobiner par Anna, cette fois encore. C'était comme si tout le monde lui reprochait de lui faire du mal, alors qu'elle-même donnait l'impression d'apprécier leur petit jeu. Anna était une personne espiègle et drôle avec qui il avait toujours eu une grande complicité. Certes, elle avait tendance à flirter, mais lui aussi. C'était un comportement qu'ils avaient en commun. Sa joie de vivre et sa fraîcheur avaient le don de la mettre de bonne humeur. Contrairement à Louise. En pensant à celle-ci, il fut assailli par un effroyable sentiment de culpabilité. Il tenta de se convaincre qu'il n'avait pas eu le choix et n'avait donc pas pu mal agir. Mais son mensonge ne tenait plus. Il l'avait blessée et avait profité de son amitié de la pire des manières. C'était bien lui le responsable. Il devait au moins avoir l'honnêteté de s'expliquer avec elle. Même s'il avait sans doute perdu son amitié pour toujours.

Caroline entama le prélude de la *Suite no 5* de Bach. Des frissons parcoururent l'échine de Raoul. Bien que ce passage lui eût toujours provoqué cet effet, cette fois, la sensation était plus suffocante que jamais. Cette *Suite* était la plus grave de toutes et, en même temps, l'une des plus magnifiques par sa noirceur.

Il fut tiré de sa torpeur par des bruits de pas et un grincement de porte. Il s'empressa d'enfiler sa veste avant d'ouvrir le plus discrètement possible la porte d'entrée, puis de la refermer derrière lui. Il fut surpris par la fraîcheur de l'air et serra sa veste autour de son corps pour la boutonner. Il regrettait déjà de ne pas avoir pensé à

prendre son pardessus. Les bras croisés sur sa poitrine, il lutta contre le vent pour empêcher les pans de sa veste de s'ouvrir. Au pied des récifs, les vagues déferlaient contre la côte.

En arrivant à l'atelier, il vida la cheminée de ses cendres et alluma un feu. Le chalet ne s'était pas totalement refroidi depuis la veille. Dans un coin, il aperçut la veste de Caroline. Il la ramassa et la porta à son visage. Il inspira son parfum avec délectation et fut submergé par la mélancolie. Le vêtement de Caroline contre sa joue, il s'allongea sur le lit et ferma les yeux. La fatigue ne tarda pas à l'emporter. Avec soulagement, il s'enfonça de plus en plus profondément dans un doux sommeil réparateur particulièrement bienvenu après les événements de ces derniers jours.

Bien qu'il se fût assoupi un court instant, il se sentit étonnamment reposé au moment où il ouvrit les yeux. Il se redressa sur le lit. Les draps étaient rugueux au toucher. Il baissa les yeux et fut aussitôt pris de nausée. L'étoffe blanche était maculée de deux larges taches rouge sombre. Malgré son dégoût, il ne put s'empêcher de les frôler du bout des doigts. Du sang séché.

La gorge sèche, il se rendit dans le coin cuisine pour chercher quelque chose à boire. Mais il n'y avait même pas d'eau. La nuit était tombée. Par la petite fenêtre, il distinguait les baies vitrées du studio. Il n'y avait pas de lumière. Il sortit sur le pas de la porte et tendit l'oreille pour tenter de percevoir le son du violoncelle de Caroline. Par moment, il lui sembla reconnaître un accord, mais il pouvait tout aussi bien s'agir de son imagination ou du vent. À une fenêtre du rez-de-chaussée, il aperçut une silhouette en mouvement. Puis la lumière s'éteignit dans la pièce.

La tempête s'était déjà calmée. Quand il se tourna vers l'embarcadère, il crut déceler un mouvement. Il retint son souffle. Tout était silencieux. Cependant, il avait l'étrange impression d'être observé. Les yeux plissés, il scruta la nuit. Il cria plusieurs fois son prénom : « Caroline ! » Mais ses appels restèrent sans réponse.

Raoul rentra et referma la porte derrière lui. Sa valise et son étui de violon étaient soigneusement posés côte à côte au milieu du chalet. Comme s'il partait en voyage. Tout ce dont il avait besoin tenait dans ces deux bagages. Il ne put s'empêcher de repenser au jour où son père lui avait raconté comment il s'était retrouvé sur le lieu du rassemblement avec une valise en cuir usée et un étui de violon pour tout bagage. Il s'apprêtait à entamer un long voyage forcé et ne reverrait jamais plus ses parents, ses frères et ses sœurs. Avec un sentiment de bien-être dans la poitrine, Raoul ramassa son étui de violon et le posa sur la table. Il défit la fermeture et sortit le Rossignol. Et, le plus naturellement du monde, il se mit à jouer un morceau qu'il

n'avait plus interprété depuis son enfance. C'était son père qui lui en avait offert la partition lors de la fête somptueuse qui avait suivi sa bar-mitzvah. Un morceau pour violon intitulé *Kaddish*, composé par Gideon Klein et recopié à la va-vite sur un bout de papier gras, un matin de septembre 1944, puis conservé par son grand ami Leonard Liebeskind sous une planche du dortoir de Theresienstadt, au cas où il ne survivrait pas.

La mélodie était sublime, oraison mélancolique sans prétention qui avait jailli un jour dans la tête d'un artiste mort bien trop jeune. Pour que jamais plus personne ne subisse le même sort que lui.

Tout absorbé qu'il était par sa musique, Raoul n'entendit les pas qui s'approchaient que lorsqu'ils résonnèrent sur les marches en bois de l'escalier et se mêlèrent au son de son violon. Il sursauta et faillit lâcher son instrument. On frappa à la porte. Une terreur irraisonnée s'empara soudain de lui. Il alla ouvrir.

« Ah, c'est toi », dit-il sur un ton soulagé.

Acte II

Questo è il fin di chi fa mal !

Ceci est la fin de celui qui fait le mal !

Final de *Don Juan*, W. A. Mozart et L. da Ponte

Ebba ferma les yeux pour s'imprégner de la musique. Malgré la situation excellente de leurs places en fauteuil d'orchestre, il lui était impossible de regarder les chanteurs sans se laisser distraire par leur inaptitude à se mouvoir sur scène. Cette transposition du *Don Juan* de Mozart dans la Majorque des années 1960 n'était guère convaincante. Les chanteurs étaient bons, fantastiques même, et les musiciens étaient brillamment dirigés par un jeune chef d'orchestre. Mais comment prendre au sérieux une doña Anna proche de la retraite et un Masetto trop bedonnant pour tenir sa Zerlinka dans ses bras ? Le fait qu'ils sautillaient dans tous les coins dans des maillots de bain aux couleurs bigarrées ne faisait qu'ajouter au grotesque de leur prestation. L'opéra avait beau être une forme artistique fantaisiste, il y avait tout de même des limites à ce que l'imagination était capable de supporter. Celui qui interprétait le Commandeur avait sans doute hérité du rôle le plus avantageux, de ce point de vue. Il lui suffisait de faire le mort.

Soudain, le mobile d'Ebba se mit à vibrer dans son sac à main et elle ouvrit avec précaution la fermeture Éclair pour le sortir. Mais, lorsqu'elle plongea sa main à l'intérieur de son sac, elle fut prise de sueurs froides et le referma aussitôt. Elle lança un coup d'œil furtif à ses amies pour s'assurer qu'elles n'avaient pas remarqué qu'elle avait une arme dans son sac Gucci serti de perles. Mais Marianne, Charlotte et Eva étaient complètement absorbées par la représentation. Lentement, elle frôla du bout des doigts le canon de son pistolet dont les lignes pures lui procurèrent une sensation interdite à la fois sensuelle et redoutable. Mais elle s'était attachée à son arme, au cours des années, et éprouvait toujours une pointe d'excitation au contact de la détente. Alors qu'elle observait avec un dédain croissant doña Anna et don Ottavio en train de nager à sec sur la scène, elle ne put s'empêcher d'imaginer qu'elle brandissait son pistolet et tirait deux balles bien placées pour mettre un terme à ce spectacle pitoyable. Le massacre auquel le régisseur avait soumis l'opéra de Mozart était tout de même plus grave qu'un double meurtre perpétré au nom de la sauvegarde de la culture ?

Et puis ce ne serait pas la première fois que quelqu'un aurait rencontré son destin funeste à l'opéra de Stockholm. Même si c'était dans l'ancien opéra que Gustave III avait croisé son assassin. N'empêche qu'il fallait vraiment être stupide pour aller à l'opéra avec un pistolet dans son sac à main. Pas étonnant que son sac fût si lourd. Et en plus elle avait oublié son nécessaire à maquillage. Elle avait l'habitude de conserver son Sig Sauer dans son sac Chanel à carreaux.

Celui avec une chaîne dorée. Bien enfermé dans le troisième tiroir de son bureau, dans sa chambre. Mais, juste avant de sortir, elle avait essayé ses deux sacs à main devant son miroir et échangé leur contenu plusieurs fois sans voir l'heure passer. Ce n'est qu'en entendant la grande pendule du séjour sonner cinq heures qu'elle s'était aperçue qu'elle allait être en retard au rendez-vous qu'elle et ses amies s'étaient donné devant l'opéra. Dans la précipitation, elle s'était trompée de sac. Elle avait rangé le Chanel dans le tiroir de son bureau et emporté le Gucci. Or c'était celui dans lequel se trouvait son pistolet.

Son mobile vibra à nouveau. Elle le sortit et afficha discrètement les deux messages qu'elle venait de recevoir. Le premier était de son chef. Il lui ordonnait de le rejoindre sur-le-champ au poste. Le second avait été envoyé par Magnus Skoglund, son collègue qui était censé être de service, ce soir-là. « Désolé, Ebba ! Confondu nos astreintes. Suis au Gyldene Freden. Descendu trois bières. Tu peux t'en charger ? Merci ! Magnus. »

Le diable emporte Magnus et ses bières ! pensa Ebba en refermant son sac. Cette soirée entre copines était prévue de longue date. Elles avaient retenu une table à la Cave de l'Opéra pour savourer un bon repas après le spectacle. Magnus Skoglund avait échangé son jour d'astreinte avec elle, trois semaines plus tôt, pour s'offrir un week-end de pêche. Cet idiot était incapable de gérer son planning. Non, elle n'avait pas l'intention de renoncer à sa terrine de foie gras et à sa compote de rhubarbe pour permettre à son vaurien de collègue de continuer à engloutir tranquillement des bières. Et puis quoi, encore ? Avec des mouvements rapides du pouce, elle adressa d'abord un SMS virulent à Magnus, avant de répondre à Karl-Axel Nordfeldt qu'elle assistait à un opéra et n'était malheureusement pas disponible.

Le rideau tomba, puis s'écarta sous les applaudissements d'un public en liesse. Le spectacle était terminé. Alors qu'elle s'apprêtait à se lever et à ranger son programme et son mobile, son sac s'ouvrit et son contenu se déversa sur le sol. Elle vit avec stupeur son pistolet glisser et rebondir entre les fauteuils, sur le sol du parterre. Aussitôt, bousculant Marianne qui se tenait près d'elle, elle enjamba une rangée de fauteuils, puis une autre. Le pistolet continua sa course folle entre les pieds des spectateurs qui se pressaient vers les sorties, changeant de direction au gré des coups de pied qu'il recevait. Pourtant, à aucun moment Ebba ne le lâcha des yeux. Elle se faufila dans la marée humaine jusqu'à ce qu'elle le rattrape enfin. Au moment même où elle s'agenouilla pour le ramasser, une vieille dame marcha dessus avec ses escarpins.

« Excusez-moi, commença-t-elle avec une expression timide, comme si elle ne voulait pas déranger. Je crois que vous avez le pied sur

quelque chose qui m'appartient. »

La dame baissa les yeux et fut terrorisée en découvrant le pistolet. Elle était paralysée, incapable de bouger son pied. Ebba tendit les bras vers sa chaussure. Ses doigts s'agitèrent légèrement, comme si elle hésitait à l'aider dans cette situation précaire.

« Si vous pouviez juste lever un tout petit peu le pied, merci... » Mais la dame était tétanisée. Avec un geste d'une extrême précision, Ebba glissa deux doigts sous la semelle de la chaussure. « Comme ça, voilà. Je vous remercie. »

Elle attrapa le pistolet du bout des doigts et le tira à elle, tandis que, de l'autre main, elle reposait précautionneusement la chaussure sur le sol.

« On aurait cru que c'était Cendrillon, l'opéra de ce soir », plaisanta Ebba avec un clin d'œil.

Elle eut beau lui servir son sourire le plus désarmant, la dame demeura interdite. Elle se cramponna si fort à un dossier de fauteuil pour éviter de faire un malaise que les jointures de ses doigts pâlirent. Ebba enfouit discrètement son pistolet dans son sac à main et tira la fermeture.

Puis, comme s'il ne s'était rien passé, elle fit volte-face et mit le cap sur la sortie. Elle chercha ses amies du regard, sans parvenir à les voir dans la foule épaisse. Alors qu'elle récupérait son manteau au vestiaire, elle sentit une main sur son bras et se retourna. C'était Eva.

« Du champagne, dit-elle sur un ton décidé. Tout de suite.

— Ce n'est pas trop tôt, approuva Ebba. À moins qu'on n'ait besoin de quelque chose de plus fort pour se remettre de ce gâchis.

— Je n'ai pas trouvé ça si mauvais, intervint Marianne.

— Quel manque de discernement, ma chère. Dire que tu es juge ! Cette représentation était d'une nullité criminelle », rit Ebba.

Tandis qu'elles descendaient le large escalier, elle sentit à nouveau son mobile vibrer dans son sac à main. Mais elle n'envisagea pas de le sortir. Elle n'avait aucunement l'intention de travailler ce soir-là. Karl-Axel devrait trouver quelqu'un d'autre pour remplacer Magnus.

Elles n'étaient plus qu'à une quinzaine de mètres de l'entrée de la Cave de l'Opéra lorsque Ebba vit une voiture de police traverser le pont de Norrbro du coin de l'œil. Elle accéléra aussitôt le pas en entraînant ses amies à travers la foule qui entravait leur progression.

Une fois qu'elles se furent assises à leur table avec vue sur le château royal, elle retrouva enfin sa sérénité. Le menu sous les yeux et une flûte de champagne à la main, Ebba s'efforça de détourner ses pensées du SMS non lu qui attendait au fond de son sac. Elle n'avait aucune raison d'avoir mauvaise conscience. Son unique devoir, à ce

moment précis, était de prendre soin d'elle, de profiter de ses amies et d'admirer la décoration Art nouveau du lieu, avec ses lustres au plafond, ses boiseries aux murs, ses peintures de style sybaritique dans leurs cadres dorés et l'éclairage nocturne de Stockholm qui scintillait par la fenêtre.

Ebba promena son regard sur les plats appétissants de la carte. Elle s'était déjà décidée pour leur fameuse terrine de foie gras. Et pour l'accompagner ? Un vin légèrement doux, un verre de riesling, peut-être ? Elle observa ses comparses et goûta son plaisir de passer la soirée en leur compagnie. Charlotte Martin et Eva Björnkvist étaient deux de ses plus vieilles amies. Elles se connaissaient depuis l'école. Au lycée, pendant une brève période, elles avaient même formé l'un des rares groupes punk de Djursholm, Eva à la guitare, Charlotte à la basse et Ebba à la batterie. Elles se faisaient appeler Ebba la Noire et avaient donné trois concerts quand, un jour, elles avaient entendu la chanson *Prenez les armes* à la radio. Un hymne à la rébellion et à l'anarchisme. Mais, dès les premières paroles, elles avaient compris qu'elles faisaient partie de ces bourgeoises dont le chanteur réclamait la tête. Comme le groupe originaire de Rågsved avait eu le toupet, par-dessus le marché, de déformer leur nom en Ebba la Verte, elles avaient décidé d'abandonner Ebba la Noire en signe de protestation pour créer à la place un trio de piano. Elles avaient continué à se produire en concert, toujours vêtues de tenues en cuir riveté. Seulement, cette fois, c'étaient des artistes tels que Ravel et Beethoven qui figuraient à leur répertoire. À l'instar des garçons de la banlieue sud de Stockholm, elles ne pouvaient pas totalement se défaire de leurs origines.

Plus tard, Charlotte et Ebba avaient pris l'habitude d'aller nager ensemble à la piscine de Mörby deux fois par semaine, le mardi et le jeudi. Quand Eva était partie vivre à l'étranger, leurs liens s'étaient distendus. Puis, un jour, complètement par hasard, elles s'étaient retrouvées toutes les trois dans la même patinoire où leurs fils jouaient au hockey et avaient aussitôt renoué le contact comme si elles ne s'étaient jamais perdues de vue. Quant à Marianne Forss, Ebba et elle avaient été amenées à collaborer étroitement dans un certain nombre d'affaires. Même si ces occasions étaient devenues plus rares depuis que Marianne avait été nommée à la cour d'appel. Mais la magistrate s'était rapidement intégrée à la joyeuse bande, si bien que les quatre femmes avaient pris l'habitude de sortir ensemble plusieurs fois par mois au théâtre, à des concerts ou à l'opéra. Seule Charlotte était encore mariée. Marianne et Eva étaient divorcées et Ebba veuve depuis peu.

Alors qu'elle était parvenue à oublier son mobile, Ebba entendit des pas approcher. Et ce n'étaient pas ceux, légers et discrets, du maître

d'hôtel. Non, c'étaient plutôt ceux d'un gaillard lourdaud, bien qu'il y eût sous son uniforme un cœur bon et généreux. Lorsqu'il se planta à côté d'elle, elle n'osa pas lever le regard. Toutefois, devant les mines interloquées de ses amies, en jetant un œil par-dessus sa carte des menus, elle dut se résoudre à l'idée que sa cavale était terminée.

« Qu'en penses-tu, Sven, déclara-t-elle, toujours sans le regarder. Si je choisis un loup frit avec son accompagnement d'artichaut et un risotto aux fèves avec sa gelée d'hibiscus et sa crème d'oignon et d'ail, est-il plus judicieux d'opter pour un vin rouge léger ou de continuer avec un blanc, mais plus sec ? Oh ! Je vois qu'ils ont un gevey-chambertin de 2006. Je peux difficilement résister à la tentation. La question est de savoir s'il se mariera bien avec le poisson. »

Le policier mal dégrossi qui se tenait près d'elle changea de jambe d'appui, visiblement mal à l'aise, croisa les bras sur sa poitrine avant de les décroiser et d'enfoncer ses mains dans ses poches tout en se balançant sur ses talons.

« Ebba ... », commença-t-il en se raclant la gorge d'un air embarrassé.

Ebba laissa tomber bruyamment sa carte sur la table et ses épaules s'affaissèrent. Alors seulement, elle remarqua que tout le monde dans la salle de restaurant s'était tu et que l'attention générale était tournée vers elle. Perdu pour perdu, elle pouvait aussi bien leur en donner pour leur argent.

« Oui, monsieur l'agent, répondit-elle en levant enfin les yeux sur lui. Il ne vous reste plus qu'à me conduire derrière les barreaux. » Puis, se penchant au-dessus de la table, elle ajouta à voix basse, à l'attention de ses amies : « Déçue de devoir vous abandonner. Mais je n'y peux rien. J'ai pour chef un tyran qui m'interdit d'avoir une vie privée. »

Eva posa sa main sur celle d'Ebba, tandis que Charlotte lui donna une tape amicale dans le dos avec un clin d'œil indulgent.

« Ce soir, ce sera du pain et de l'eau pour toi, Ebba, dit Marianne en souriant. Même s'ils te chatouillent sous les pieds pour te faire parler, tu ne dois pas céder à la torture. On trinquera à ta santé. »

Ebba se leva, ramassa son sac à main et, le dos droit, quitta la salle de restaurant où régnait un silence de mort. Elle reconnut, assise à une table, la dame qui, un peu plus tôt, avait marché sur son pistolet. Elle se tapissait maintenant derrière sa carte des vins. Lorsque Ebba posa son regard sur elle, la pauvre femme, terrorisée, s'enfonça encore plus dans sa chaise.

La voiture de police attendait juste devant l'entrée du restaurant. Ebba prit place à l'arrière et ferma les yeux en s'enfonçant dans le fond du siège. Elle entendit Sven s'installer au volant et mettre le

contact.

« O.K., dit-elle dans un long soupir. Qu'est-il arrivé ?

— Un type est mort dans l'archipel, lui annonça Sven en la regardant dans le rétroviseur. Nordfeldt a insisté pour que tu diriges l'enquête préliminaire. »

Ebba haussa les épaules et sortit son mobile pour enfin lire le message de son chef qu'elle avait ignoré jusque-là. Tout d'un coup, en découvrant le nom de la victime, elle retrouva tout son tranchant et se redressa. Sa mauvaise volonté avait été comme dissipée dans l'air et remplacée par un profond état de choc. Fallait-il voir un présage dans le fait qu'elle soit sortie avec son arme de service ?

Par la porte ouverte du bureau du commissaire divisionnaire Karl-Axel Nordfeldt, elle l'apercevait assis dans son fauteuil. Un homme à l'allure dégingandée, surmonté d'une couronne de cheveux grisonnants. Sa cravate serpentait sur son ventre creux et son pantalon était remonté sous les côtes.

Ebba toqua. Karl-Axel leva les yeux par-dessus ses lunettes, l'invita d'un geste de la main à s'asseoir sur une chaise et se leva pour fermer la porte derrière elle. Alors qu'il retournait à son bureau, il perçut dans l'air les effluves de son parfum léger et frissonna. De dégoût, se convainquit-il. Une policière ne devrait rien dégager de sexuel, en particulier quand elle avait atteint la quarantaine. Cela nuisait à la concentration.

Pour éviter de se laisser distraire, il tourna la tête vers la fenêtre au moment de s'adresser à elle.

« Oui, tu... J'ai une mission à te confier. On a reçu un rapport il y a une bonne heure et des hommes sont déjà partis. On a mis du temps à te mettre la main dessus. Mais tu as au moins eu la bonté de nous informer que tu étais à l'opéra.

— Tu m'as donc pistée comme un bouledogue. » Ebba croisa les bras. « Pourquoi cette affaire a-t-elle été confiée à la police de Danderyd ? L'archipel est hors de notre juridiction.

— Surcharge de travail. La police de Roslag est déjà sur les rotules.

— Contrairement à nous, peut-être ? Par-dessus le marché, je ne suis pas de service, ce soir. Tu sais pertinemment que c'est au tour de Magnus. J'ai déjà pris son week-end.

— C'est possible. On réglera ça plus tard. Évidemment, tu auras droit à une compensation. »

Tu ne pourras jamais compenser une soirée entre amies, pensa Ebba. Mais c'est bien sûr plus simple de donner des ordres à une femme célibataire et consciencieuse qu'à un cochon à moitié saoul.

« Nous connaissons ton intérêt pour la culture, poursuivit son chef.

C'est pour cette raison que je préfère que ce soit toi qui prennes en charge cette affaire. La victime est un homme de quarante-sept ans domicilié à New York, mais d'origine suédoise. Il a grandi à Stockholm. Il paraît que c'était un célèbre musicien.

— Raoul Liebeskind est le plus doué des musiciens de sa génération. Peut-être même de tous les temps. Il est mondialement connu. J'ai assisté à plusieurs de ses concerts et je dois avoir cinq ou six de ses albums à la maison. C'est effrayant de se dire qu'il est mort. Il était si jeune. Ça me rend très, très triste. »

Karl-Axel Nordfeldt aiguisa son regard.

« Tu ne le connaissais tout de même pas personnellement ? »

Ebba agita les mains.

« Non, non, on ne se connaissait pas. Malheureusement. »

Ils s'étaient pourtant rencontrés une fois. Lors d'une fête de Noël, à l'ambassade des États-Unis, à laquelle elle avait accompagné Gregor. Elle avait alors eu l'occasion de saluer Raoul et de lui avouer à quel point elle avait adoré son interprétation du concerto de Sibelius avec l'orchestre radiophonique. Il l'avait remerciée, avant de la gratifier à son tour d'un compliment aimable, en homme habitué aux mondanités et séducteur.

Elle lui avait serré la main et il lui avait souri. Et, maintenant, elle allait devoir enquêter sur sa mort. Le fait qu'elle eût connu la victime suscitait en elle un mélange de répugnance et d'empressement à s'engager dans l'affaire.

« Comment est-il mort ? »

— Justement, les circonstances de son décès soulèvent un certain nombre d'interrogations.

— Quel genre d'interrogations ?

— Le rapport nous donne des raisons de soupçonner qu'il soit mort d'une cause autre que naturelle.

— Il aurait été victime d'un meurtre ? »

Karl-Axel se tortilla et adressa à Ebba un regard las. Pourquoi cette femme avait-elle la manie de toujours couper la parole aux gens ? Il suffisait qu'on lui donne un doigt pour qu'elle prenne tout le bras.

« Comme je viens de le dire, nous ne savons pas tout à fait comment interpréter certaines des informations qui nous ont été transmises. Et c'est pourquoi nous allons devoir procéder à quelques vérifications avant de tirer des conclusions définitives.

— Que faisait Raoul Liebeskind dans l'archipel à cette époque de l'année ?

— Apparemment, il séjournait sur une île privée dans un but professionnel. La propriétaire des lieux est Louise Armstahl. C'est

d'ailleurs elle qui nous a signalé le décès.

— Louise Armstahl ! »

Karl-Axel plissa le front. Ainsi était Ebba. Passionnée... Excessive. Excessive en tout. Assurance, perspicacité, résistance physique. Et ses yeux noirs. Si seulement elle avait pu avoir un peu moins de tout cela et un peu plus de respect, il aurait été un chef comblé. Mais il savait qu'elle possédait le cerveau le plus affûté du commissariat et elle l'avait rarement déçu. Il avait l'espoir que ses connaissances du milieu musical l'aideraient à résoudre cette affaire plus rapidement que s'il l'avait confiée à Magnus Skoglund. Or le temps, c'est de l'argent.

Avec une mine bienveillante, il invita Ebba à prendre la parole.

« Louise Armstahl aussi est une brillante violoniste. Elle a créé le quatuor Furioso, dont les autres membres sont Anna Ljungberg, Helena Andermyr et... Ah ! Son nom m'échappe.

— Ce ne serait pas Jan Svoboda, par hasard ? suggéra Karl-Axel en haussant légèrement le sourcil gauche.

— Non... »

Ebba tarda à répondre afin d'éviter de froisser son chef après l'échec de sa tentative pour paraître cultivé. S'il avait connu le quatuor Furioso, il aurait su qu'il s'agissait d'un ensemble exclusivement féminin.

« Il y a aussi un certain Kjell Nilsson, sur l'île, ainsi qu'une... Caroline af Melchior.

— Caroline af Melchior. C'est sûrement elle, la nouvelle celliste. Je les ai vues jouer au Kammarmusikfestival, cet été. Ça signifie que c'est tout le quatuor qui s'est rassemblé sur cette île. Avec Raoul Liebeskind et les deux autres dont les noms ne me disent rien.

— Oui, je suppose que tu as raison, répondit sèchement Karl-Axel en retournant quelques documents qui traînaient sur son bureau.

— Raoul Liebeskind est mort, je n'arrive pas à y croire, pensa-t-elle tout haut. C'est une énorme perte pour la musique !

— C'est comme ça que la presse présentera l'événement dans le meilleur des cas. Nous ne voulons pas que des rumeurs de meurtre circulent à ce stade de l'affaire. Nous devons être d'une discrétion exemplaire. C'est la raison pour laquelle je souhaite que tu te rendes sur place sans attendre. La police scientifique est en route, à l'heure qu'il est. Il est même possible qu'ils soient déjà arrivés et qu'ils aient sécurisé les lieux. L'hélicoptère de secours attend leur feu vert pour transporter le corps à l'institut médico-légal. Rentre chez toi avec une de nos voitures et prépare ta valise. La vedette te conduira à Svalskär. C'est sur cette île qu'ils se trouvent, à quelques kilomètres au nord-est de Möja.

— Vous devez pourtant soupçonner qu'il s'agisse d'un meurtre pour avoir dépêché sur place des vedettes et la police scientifique.

— Nous avons reçu un premier rapport de l'équipe de secours dans lequel il est fait état d'une forme d'hostilité et d'attitude menaçante de la part des personnes présentes sur l'île. »

Karl-Axel tendit le bras vers une pile de papiers et de photographies. C'était un rapport préliminaire que l'anesthésiste avait envoyé par mail depuis l'hélicoptère. On y trouvait des clichés du corps d'un homme trempé, étendu sur une pelouse. Il portait un jean et un pull en laine sous une veste, ainsi qu'une chaussette au pied gauche et une bottine en cuir au pied droit. Son visage, encadré de cheveux bouclés noirs, était blême et d'apparence spongieuse.

« O.K., statua Ebba, l'esprit déjà en alerte. Qui va m'épauler ? » s'enquit-elle.

Elle aurait bien vu Vendela Smythe-Fleming. Leurs collaborations s'étaient toujours révélées fructueuses. Leurs rôles étaient précisément définis et elle pouvait compter sur son esprit futé.

« Prends Vendela avec toi. Jakob est déjà en route avec la police scientifique. »

Ses épaules s'affaissèrent. Jakob avait beau être un jeune homme charmant, elle n'avait pas envie de devoir chaperonner un policier si inexpérimenté qui avait tendance à parler sans réfléchir. Cela pouvait engendrer des conflits stériles qu'elle ne se sentait d'humeur à supporter.

« Vous logerez sur votre vedette. C'est aussi là que vous prendrez vos repas. Les gars de la scientifique auront la leur.

— Qui dirige leur équipe ?

— C'est Svante qui était d'astreinte, ce soir. Il a promis qu'il examinerait le corps dès qu'il l'aura reçu. Il part en vacances dans une semaine et n'a pas l'intention de s'éterniser sur cette affaire. Bien sûr, Kaj sera là aussi. »

Encore une fois, le bon et le moins bon. Svante Melinder était la grosse pointure de l'institut médico-légal de Solna. Ils avaient été amenés à collaborer sur de nombreuses affaires au cours des deux dernières années et Ebba le considérait à la fois comme un excellent collègue et un ami proche. Ils s'étaient même permis de flirter, à une époque, quelque temps après le décès de Gregor, mais cela n'avait débouché sur rien de sérieux. Svante était marié et père de quatre enfants et n'avait pas l'intention de renoncer à sa vie de famille. C'était d'ailleurs lui qui avait décidé de mettre un terme à leur aventure, alors qu'elle avait espéré qu'il franchirait un jour le pas, même si elle n'avait jamais osé le lui avouer. Avec le temps, les tensions nées de cette rupture avaient fini par s'estomper et cesser de

polluer leur relation professionnelle. Leur amitié en était même sortie renforcée.

Quant à Kaj Bergwall, il avait posé sa candidature au poste de commissaire en même temps qu'elle, sept ans plus tôt, et ne lui avait jamais vraiment pardonné de l'avoir obtenu. Peu de temps après, il s'était vu confier la coordination des opérations avec la police scientifique. Ses collègues n'étaient pas particulièrement satisfaits de ses prestations et n'avaient pas manqué de s'en plaindre à diverses reprises, ce qui n'avait fait que creuser encore un peu plus le fossé. L'idée qu'elle allait devoir compter sur lui dans cette affaire était loin d'enchanter Ebba.

« Tout le monde est toujours sur l'île ? s'enquit-elle.

— Ils ont reçu pour consigne de ne pas bouger jusqu'à votre arrivée. Ensuite, ce sera à toi de décider combien de temps tu comptes les garder. Va droit au but, ne perds pas de temps. Tu es certainement consciente qu'il s'agit d'une opération extrêmement coûteuse. On va tout de même détacher deux vedettes dans l'archipel. J'attends un résultat dans les jours qui viennent. J'imagine que tu n'auras pas trop de mal à éclaircir les circonstances de la mort de Raoul Liebling.

— Liebeskind, corrigea discrètement Ebba.

— C'est ce que j'ai dit, grommela Karl-Axel Nordfeldt en furetant dans les piles de papiers qui trônaient sur son bureau. C'est tout. Rassemble toutes les informations dont tu pourrais avoir besoin et appelle la voiture dès que tu es prête. »

Ebba acquiesça et se leva de sa chaise pour partir. Ses talons claquaient contre le sol tandis qu'elle s'éloignait dans le couloir. Karl-Axel Nordfeldt éprouva une sensation de chaleur dans sa poitrine en contemplant ses épaules larges, sa taille fine et ses hanches joliment arrondies.

Le bureau d'Ebba Schröder était situé dans l'ancienne partie du commissariat. Lorsqu'elle avait été nommée commissaire, elle avait exigé de disposer d'un local spacieux. À l'époque, elle était l'une des plus jeunes. Désormais, elle sentait le souffle de ses jeunes collègues sur sa nuque. Aucune autre femme n'avait atteint ce niveau de responsabilités, ce qu'elle regrettait. D'un autre côté, elle n'avait pour ainsi dire aucune difficulté à se faire respecter sur le plan des compétences professionnelles auprès de sa hiérarchie masculine. C'était du moins l'impression qu'elle avait. Ce qui se disait derrière les portes closes était une autre affaire.

Elle balança son manteau sur une chaise, s'effondra derrière son bureau et alluma son ordinateur. Elle en aurait vraisemblablement pour une demi-heure avant de rentrer chez elle préparer ses affaires et de repartir pour Svalskär. En gros, elle pouvait s'attendre à aller se

coucher vers quatre heures du matin. Si rien de sensationnel n'émergeait dans le rapport de la scientifique.

Elle entra le nom de la victime dans le moteur de recherche et obtint un nombre impressionnant de réponses. Elle cliqua sur une photo de presse et Raoul Liebeskind apparut en plein écran. Il posait avec le menton sur son poing et regardait l'objectif. Son regard téméraire et insolent cherchait à accrocher le lecteur. Le contraste était saisissant avec le cliché du visage pâle et sans vie qu'elle venait de voir. Ebba claqua de la langue. Il était beau comme un dieu, songea-t-elle en imprimant l'image, mais ne fêtera jamais ses cinquante ans. Qui avait bien pu souhaiter sa mort ?

Tout en cherchant des informations sur les autres personnes présentes à Svalskär, elle écrivit un SMS à sa fille Lovisa. « Peux-tu prendre Minna et Cosima quelques jours ? En déplacement pour le boulot. Bisous, maman. » Juste après avoir envoyé le message, elle sortit à nouveau son mobile et ajouta : « Sinon, tu peux les laisser au chenil de Kerstin à Täby. Je t'inviterai à dîner ! » Pas facile d'avoir deux dobermans à la maison quand on a des horaires de travail irréguliers qui échappent souvent à son contrôle. Et, tant que son fils Matthias se trouverait à Moscou dans le cadre de son programme d'échange universitaire, elle devrait s'arranger avec sa fille pour les faire garder, ce qui n'était pas toujours facile.

Elle imprima les documents qu'elle avait rassemblés sur la plupart des personnes qu'elle allait bientôt rencontrer. Le seul sur lequel elle n'avait rien trouvé était Kjell Nilsson. Puis elle appela pour qu'on lui envoie une voiture. Il était déjà vingt-trois heures trente. Quand elle s'assit sur la banquette arrière du véhicule de police, elle ne put résister plus longtemps à la fatigue et s'assoupit pendant le court trajet jusqu'à son pavillon de Djursholm. La froideur de la nuit la saisit au visage dès qu'elle ouvrit la portière.

Lovisa était déjà passée récupérer les chiens. La maison était silencieuse et noire. Ses chaussures résonnèrent contre le parquet. Le moindre bruit était amplifié et faisait de l'écho. Cela lui rappela une fois de plus la solitude de son existence. Ses deux enfants avaient comme fui le foyer familial et son mari était décédé. L'absence de cette vie et du mouvement qui, jadis, avaient empli cette grande bâtisse était presque suffocante. Elle monta directement dans sa chambre à coucher, prit un pantalon en cuir et un pull en laine avant de retirer sa robe en soie et de la poser soigneusement sur le fauteuil. En croisant son reflet dans le miroir, elle se figea. Elle était là. Son corps. Au milieu de sa vie. Une machine à travailler. Putain ! pensa Ebba, je mérite mieux que ça.

La mer était noire et calme et se confondait avec l'horizon. Par

moments, le ciel nocturne était traversé par des nuages gris sombre qui défilaient à un rythme effréné, faisant sans cesse apparaître de nouvelles étoiles dans leur sillage. L'air était plus frais, sur la côte, et Ebba se félicitait d'avoir eu la présence d'esprit de mettre son épais manteau en laine. Quant à son pantalon en cuir, il s'avéra qu'il était efficace contre le vent, mais beaucoup moins contre le froid. En revanche, elle l'avait toujours trouvé pratique dans son travail. Il lui suffisait de passer un coup d'éponge dessus lorsqu'elle se salissait.

Le moteur de la vedette de police tournait déjà et son grondement puissant emplissait la nuit. Sur le pont, l'inspecteur Vendela Smythe-Fleming l'attendait, dans sa veste Barbour verte. Sur ses cheveux roux qu'elle avait manifestement tressés à la va-vite, elle portait un bonnet en tricot.

« La voilà, cria-t-elle au capitaine. On peut y aller. »

Ebba monta à bord avec son sac dans une main, son ordinateur portable dans l'autre. Au moment où elle posa le pied sur le pont, un homme d'équipage largua les amarres et la vedette quitta bientôt le port. Vendela vint à sa rencontre et lui donna l'accolade.

« C'est effrayant, ce qui est arrivé à Raoul Liebeskind, dit-elle, la mine grave, en la précédant dans la cabine. Ça fait vraiment bizarre de se dire qu'il est mort. J'ai assisté à un de ses concerts pas plus tard que l'année dernière.

— En effet, c'est une bien triste nouvelle », approuva Ebba.

Il régnait dans le rouf une chaleur qui donnait presque la nausée. Elles déboutonnèrent leurs manteaux. Ebba entrouvrit la porte de sa cabine et constata avec soulagement que le lit était déjà fait.

« Il y a deux bonnes heures de voyage jusqu'à Svalskär, on y sera vers deux heures et demie. Qu'est-ce que tu sais sur l'affaire ?

— J'ai eu droit au même briefing que toi de la part de Karl-Axel, expliqua Vendela.

— Des questions ?

— Des tas. Mais aucune à laquelle on puisse répondre pour l'instant.

— Bien. Dans ce cas, je suggère qu'on profite du voyage pour se reposer. Kaj nous retrouvera sur le quai. »

Elles disparurent dans leurs cabines respectives. Celle d'Ebba, située à la proue, était la plus vaste à bord et était pourvue de deux hublots donnant directement sur la mer, un de chaque côté. Elle était équipée d'un lit double, d'un placard et d'un petit bureau avec un tabouret. La vie sur un bateau n'avait rien de nouveau pour elle. Elle avait souvent parcouru l'archipel de Stockholm en compagnie de Gregor et était même capable de situer approximativement Svalskär sur une carte. Ils avaient possédé un trente-six mètres sur lequel ils avaient l'habitude

de passer une quinzaine de jours en famille, chaque été. Ce retour sur les flots éveillait en elle une sensation familière et mélancolique à la fois. Dans ses souvenirs, la navigation restait associée à de bons moments en compagnie de Gregor. Avant qu'il ne la fasse cocue et que leur couple ne parte à la dérive. Quand elle se glissa entre les draps, elle éprouva une impression de vide. Une fois de plus, elle s'apprêtait à passer la nuit seule dans un lit double.

Bercée par le doux murmure monotone du moteur et le clapotis de l'eau contre la coque qui résonnait dans sa cabine avec un son métallique, elle finit par s'endormir.

Elle fut réveillée par des voix lointaines et remarqua que les moteurs étaient coupés. Ils étaient arrivés à destination. Ebba était tombée dans un sommeil profond et c'est la mort dans l'âme qu'elle quitta son lit chaud. Toute grelottante, elle passa son pantalon en cuir. Avec un pull en laine jaune fin mais chaud sous son manteau, elle se sentit enfin prête à remplir sa mission.

En chemin, elle toqua à la porte de la cabine de Vendela qui émit un grognement en guise de réponse.

Sur le pont, elle fut accueillie par une brise fraîche. Ils étaient amarrés le long d'un embarcadère en compagnie de trois autres bateaux, une vedette de police, un Targa de taille moyenne et une petite barque à la coque enduite de goudron. En dehors des quelques points lumineux qui scintillaient faiblement à l'horizon, sur Möja, la mer était toujours plongée dans une nuit noire.

Deux lanternes étaient allumées, contre le mur d'une cabane en bois, à l'entrée de l'embarcadère, et deux réverbères éclairaient l'allée qui menait à la maison. Signe qu'ils étaient maintenant en automne, aucun insecte ne tourbillonnait dans les halos lumineux. Certaines pièces du rez-de-chaussée étaient éclairées. Une silhouette sortit de la maison et se dirigea vers l'embarcadère.

« Eh bien, vous en avez mis du temps », lança une voix depuis le bateau amarré près du leur.

Elle tourna la tête et reconnut Kaj Bergwall qui se tenait sur le pont, les bras croisés avec sa veste de police.

« Ravie de te voir aussi, Kaj », répliqua Ebba en souriant.

Avant qu'ils n'aient le temps d'échanger d'autres courtoisies, ils furent interrompus par une petite femme vêtue d'un trench-coat pour homme trop grand qui la faisait paraître encore plus menue. Elle tendit une main tendineuse à Ebba par-dessus le bastingage.

« Je présume que vous êtes le commissaire Ebba Schröder, de la police criminelle. Mon nom est Louise Armstahl. »

Ebba lui serra la main et croisa ses yeux bleu acier. Sa main était fine mais sa poigne ferme, ses tendons et ses muscles étaient saillants.

Comme une patte de poulet, pensa Ebba. Puis son regard tomba sur sa main gauche.

« Vous vous êtes blessée ? » questionna Ebba en désignant son bandage d'un mouvement de tête.

— Oui, je me suis fait ça quelques jours avant de venir ici, expliqua Louise. J'ai été soignée à l'hôpital de Danderyd. »

Elle affichait cette froideur contrôlée qu'Ebba avait déjà rencontrée chez des personnes confrontées à des situations stressantes. Elle savait également que le comportement des personnes impliquées dans une enquête au cours des premières secondes en disait souvent beaucoup sur leur caractère et, par là même, sur leur sincérité.

« Comme vous le savez, nous sommes ici pour faire la lumière sur les circonstances de la mort de Raoul Liebeskind, reprit Ebba. C'est vous qui nous avez signalé son décès, si j'ai bien compris.

— C'est exact, confirma Louise.

— Je vais avoir besoin de rencontrer chacun d'entre vous, demain dans la matinée. Vous connaissez déjà mon collègue Kaj. Il est... » Elle s'interrompt et lança un regard à l'Omega pour homme qu'elle portait au poignet gauche. « ... bientôt trois heures et il me semble peu judicieux de commencer les auditions dès maintenant. » Louise acquiesça et resserra son trench-coat autour d'elle. « Où sont les autres en ce moment ?

— Ils dorment, expliqua Louise. Du moins, ils essaient. Dans la maison. Enfin, Kjell et Jan logent à Lillstugan. »

Elle désigna de sa main bandée le chalet face à eux.

— Un agent montera la garde dans la maison. Les occupants sont priés de ne pas quitter leur chambre de la nuit.

— Je comprends tout à fait, dit Louise sur un ton neutre, sans toutefois parvenir à dissimuler complètement son agacement face à ce qu'elle considérait comme une mise en résidence surveillée sur sa propre île.

— Je voudrais toutefois vous poser une question, Louise. Sauriez-vous quelque chose sur la mort de Raoul Liebeskind dont vous souhaiteriez nous parler dès à présent ?

— On a retrouvé son corps dans la mer. Helena Andermyr, notre artiste, a constaté son décès. Elle est médecin.

— Comment est-ce arrivé ?

— On pense qu'il a glissé sur les rochers et qu'il s'est cogné la tête avant de tomber à l'eau et de se noyer.

— Des témoins ont-ils assisté à la scène ?

— Non, personne n'a rien vu. Il avait disparu, puis on a retrouvé son corps dans la mer, là-bas. » Elle désigna l'endroit du doigt. « Entre

l'atelier et l'embarcadère.

— Y aurait-il autre chose dont vous souhaiteriez nous informer ? Des détails qui, selon vous, pourraient nous aider à reconstituer les événements ? »

Louise secoua la tête. Elle paraissait déjà plus fatiguée que lorsqu'elles avaient entamé leur conversation, quelques minutes plus tôt.

« Non, il n'y a rien qui me vienne à l'esprit. Je suis juste terriblement attristée par ce qui s'est passé. Je n'arrive pas à comprendre. Ni à accepter. »

Ebba lui adressa un bref sourire.

« Dans ce cas, dit-elle en tendant à nouveau la main à Louise. On se revoit demain. J'ai prévu de commencer les auditions à neuf heures. Je monterai à la maison pour vous expliquer la procédure. Bonne nuit. »

Sur ce, elle se tourna vers Kaj sans s'attarder plus longuement sur la propriétaire de l'île. Louise repartit aussitôt.

« On va faire le point sur les informations dont on dispose, Kaj, annonça-t-elle en l'invitant à la suivre. Vendela, prépare-nous du thé, s'il te plaît ! »

Ils descendirent dans le salon de la vedette de police avec leurs calepins et leurs ordinateurs tandis que l'eau chauffait dans la bouilloire dans la cuisine.

« O.K., heure du décès ? demanda Ebba en étendant un bras sur le dossier du canapé.

— Tu sais aussi bien que moi qu'on doit attendre le rapport de Svante. On devrait recevoir ses premières conclusions demain après-midi. D'après les constatations faites par l'anesthésiste dans l'hélicoptère des secours, la mort serait survenue entre vingt et vingt et une heures.

— Noyade ?

— Possible.

— Mais on ignore s'il est mort avant l'immersion ?

— En effet.

— Combien de temps a-t-il séjourné dans l'eau ?

— Pas très longtemps. Une demi-heure tout au plus, d'après les premières observations.

— En d'autres termes, il a dû tomber à l'eau à vingt heure trente au plus tard, fit remarquer Ebba. L'endroit ?

— Il a été découvert un peu au nord de l'embarcadère. Je t'y emmènerai plus tard pour que tu voies. Le cadavre était étendu sur

l'herbe quand l'hélicoptère est arrivé. Tout autour de l'île, il y a des rochers glissants, surtout à cette époque de l'année. On peut supposer qu'il se promenait et qu'il est tombé accidentellement. Peut-être était-il même ivre.

— C'est à moi d'élaborer les théories. Toi, contente-toi de recueillir des preuves scientifiques.

— J'ai tout de même le droit de dire ce que je pense sans me faire rembarrier direct.

— Tâchons de rester dans les limites de nos attributions, Kaj. »

Vendela entra avec un sourire discret aux lèvres et des tasses dans lesquelles infusaient des sachets de thé. Ebba souffla sur sa boisson.

« Fais attention de ne pas te brûler, la taquina Kaj.

— Avez-vous découvert quelque élément qui pourrait laisser penser qu'il s'agisse d'un crime ? poursuivit Ebba, impassible.

— Aucun jusqu'à maintenant. Le type était étendu sur l'herbe. Trempé jusqu'aux os. En ce qui concerne les traces de pas, les occupants de la maison ont manifestement piétiné les alentours aussi bien avant qu'après la découverte du corps. Et la pluie n'a rien fait pour arranger les choses. »

Il tendit une feuille imprimée à Ebba.

« Et sa chaussure ? Avez-vous retrouvé sa chaussure gauche ?

— Pas pour l'instant. Il est probable qu'elle se trouve au fond de la mer. On organisera des plongées, demain. »

Face à la nervosité d'Ebba, Kaj affichait un positivisme froid. Elle examina le procès verbal, mais il l'interrompt au bout d'un moment, comme si même le silence ne pouvait parvenir à apaiser leurs vieilles rancœurs.

« D'autres questions ?

— Bientôt...

— Tu te demandes peut-être qui a découvert le corps ?

— Et je suppose que tu ne te tairas pas tant que tu ne me l'auras pas révélé... »

Elle poursuivit sa lecture sans lui adresser un regard.

« Le corps a été retrouvé par Kjell Nillsson, l'ingénieur du son.

— Raoul Liebeskind serait-il venu sur cette île pour enregistrer ?

— Oui, c'est bien ça. Ce Kjell m'a expliqué très calmement qu'un quatuor s'était rassemblé ici pour enregistrer un disque. Et comme la propriétaire de l'île, Louise Armstahl, s'était blessée à une main, elle a dû faire appel à ce gars pour la remplacer. »

Ebba acquiesça d'un air songeur.

« Pourquoi venir jusqu'ici pour enregistrer un disque ? C'est ce que

je me demande, poursuivit Kaj.

— Je les entendrai tous un par un, demain.

— Tu n'es pas obligée de m'informer de tes projets, Ebba.

— N'oublie pas qu'on n'arrivera à rien si on ne coopère pas un minimum, coupa Ebba. J'espère pouvoir compter sur ta loyauté. »

Kaj leva les yeux au ciel.

« Ne monte pas sur tes grands chevaux. Pas la peine d'être agressive. Tout va bien se passer, tu verras. »

Il se tourna vers Vendela et lui adressa un clin d'œil.

« Et si tu nous montrais où le corps a été découvert ? » intervint Vendela.

Kaj était déjà remonté sur le pont quand Ebba se leva pour le suivre. Il débarqua le premier et tendit une main secourable à Ebba qui déclina. Mais, dans la quasi-obscurité, elle ne vit pas la corde qui traînait en travers de l'embarcadère et trébucha. Kaj adressa à Vendela un regard amusé en haussant un sourcil, tandis que ses lèvres mimèrent un « Hop-là ! ». La jeune policière répondit par un sourire forcé mais accepta sa main tendue.

Peu à peu, leurs yeux s'habituerent à l'obscurité qui régnait sur l'île. Depuis l'embarcadère, une longue bandelette de ruban plastique jaune s'étirait le long du rivage jusqu'au nord de l'île, enroulée autour d'arbres et de piquets plantés là pour l'occasion. Ensemble, ils s'engagèrent sur le sentier.

« Voilà où se trouvait le corps à l'arrivée de l'hélicoptère, expliqua Kaj en leur indiquant une zone éclairée où des techniciens vêtus de combinaisons de protection allaient et venaient. Mais il y a tout lieu de penser qu'il logeait dans le chalet qu'ils appellent l'atelier. On est en train de le passer au peigne fin. »

Ils continuèrent le long de la zone sécurisée et distinguèrent bientôt le chalet aux murs enduits de goudron, au loin, à l'orée d'un bosquet. La lumière d'un puissant projecteur s'échappait par la fenêtre. Vendela lança un coup d'œil sur la droite, en direction de la maison où des lampes étaient toujours allumées. Je suppose qu'ils vont avoir du mal à trouver le sommeil, cette nuit, pensa-t-elle, satisfaite de ne pas avoir à se rendre dans la bâtisse. Elle trouvait qu'il y avait quelque chose de macabre dans cet isolement digne d'une mise en quarantaine. Comme si elle avait abrité des pestiférés. Et parmi ces malheureux se cachait peut-être un meurtrier.

Ebba tira une paire de gants en caoutchouc d'une de ses poches et l'enfila avant d'ouvrir la porte de l'atelier. À l'intérieur, deux techniciens inspectaient tous les recoins avec des gestes précis et prudents.

« Oui, ce n'est pas la peine de laisser des traces partout inutilement, expliqua-t-elle en s'arrêtant sur le pas de la porte. Vous avez fait des découvertes intéressantes ?

— Oui, plein. Sa valise et son violon. Et aussi des vêtements de femme. Une veste, un T-shirt et un chouchou avec des cheveux noirs dedans. On va envoyer le tout au labo, répondit Kaj. Tout laisse à penser qu'il avait prévu de passer la nuit ici. Le lit était fait et les draps n'étaient pas frais. Dessus, on a trouvé des cheveux et des traces. »

Il tarda à poursuivre pour attirer l'attention d'Ebba.

« Le T-shirt féminin présentait des taches. Comme si quelqu'un s'était essuyé dedans. »

Ebba haussa les sourcils.

« Lui ou elle ?

— Les deux, vraisemblablement. » Il posa ses poings sur ses hanches. « On a même trouvé du sang dans le lit.

— Du sang ? s'étonna Ebba en le dévisageant longuement. En abondance ou juste quelques gouttes ?

— Des éclaboussures. En quantité limitée.

— Montre-les-moi. »

Kaj se tourna vers l'un des techniciens et le pria de lui apporter le sac plastique renfermant le drap. Il enfila des gants en caoutchouc et déroula le linge. Avec l'aide du technicien il le tendit devant les yeux des deux policières. Ebba s'approcha pour examiner de près les quelques traînées rouge sombre, au centre, et les gouttelettes à la périphérie.

« À première vue, je pencherais pour des saignements vaginaux, déclara Ebba d'un air songeur.

— Il aurait honoré une des femmes du quatuor qui avait ses règles ? commenta Vendela.

— Peut-être, répondit Ebba. À moins qu'il ne s'agisse du sang de Raoul. On le saura une fois qu'il aura été autopsié. » Elle se tourna vers Kaj : « Envoie-le au labo pour analyses.

— Pourquoi crois-tu qu'on l'avait emballé ? rétorqua-t-il en souriant.

— Vous pouvez suspendre les recherches pour cette nuit. On reprendra demain matin », lança Ebba avant de tourner les talons.

Une fois de retour sur la vedette, elle découvrit un homme dans le salon. Grand, athlétique et sec. Les mains sur les genoux, il était courbé en avant et scrutait le contenu du réfrigérateur. Ses cheveux blonds étaient coupés court sur les côtés, mais des mèches plus longues retombaient obliquement sur son front. Les traits de son

visage étaient harmonieux, ses yeux bleu clair encadrés de longs cils pâles le faisaient paraître plus jeune qu'il n'était. Contrairement à Vendela et à Ebba, il portait un uniforme de police.

« Tu as trouvé une bière ? » demanda Ebba.

En l'entendant, l'homme se redressa et s'empressa de refermer la porte du réfrigérateur. Ses gestes saccadés renforçaient encore son apparence juvénile.

« Désolé... Non.

— Tant mieux. Tu vas devoir te lever tôt, demain. J'aurai besoin de toi à neuf heures. »

Il posa ses poings sur ses hanches.

« Ça me laisse tout de même cinq heures de sommeil, si je me lève à huit heures.

— Trois maxi. Je veux que tu relèves l'agent qui sera de faction dans la maison à sept heures. Mais évite de parler avec qui que ce soit inutilement. Aucune information ne doit filtrer avant que je ne les ai entendus. Bonne nuit, Jakob. »

Il acquiesça en se mordillant la lèvre supérieure. Ses yeux virèrent promptement vers Vendela qui surgit en bas de l'escalier. Tandis qu'elle retirait son manteau, il suivit ses mouvements du regard, cherchant à capter son attention. Mais Vendela l'ignore, ce qui amusa Ebba.

« Bonne nuit », répéta-t-elle.

Vendela saisit un CD posé sur la table et le brandit.

« Oh, ce sont eux qui jouent sur ce disque !

— Écoutons-le, suggéra Ebba.

— Juste une chose », dit une voix derrière son dos.

Ebba se retourna et vit que Jakob se tenait dans l'embrasement de la porte.

« Oui ?

— Il régnait une drôle d'ambiance à notre arrivée. »

Ebba l'invita à venir s'asseoir à table.

« Je pourrai dormir une heure de plus, demain matin ?

— Oublie ça !

— Une demi-heure ?

— Cinq minutes. »

Jakob lança un clin d'œil à Vendela qui haussa le sourcil d'étonnement.

« Chouette musique », commenta-t-il.

C'était le premier mouvement du quatuor à cordes de Ture Rangström. Pendant un instant, il fut distrait par la musique, comme

s'il était surpris de constater qu'elle lui plaisait.

« As-tu déjà entendu parler du quatuor Furioso, Jakob ? »

Vendela eut un rictus au moment de s'asseoir avec une tasse de thé entre les mains.

« C'est mon groupe favori. »

Jakob lui rendit son sourire.

« Raconte-nous ce qui s'est passé quand vous avez débarqué, dit Ebba en se renversant contre le dossier du canapé.

— On est arrivés à vingt-trois heures trente. L'hélicoptère était déjà là. L'équipe médicale nous attendait pour emporter le corps. Kjell Nilsson a expliqué qu'il avait tiré le cadavre hors de l'eau afin de pratiquer un bouche-à-bouche. Il a déclaré l'avoir aperçu flottant sur le ventre, à quelques mètres du rivage. Comme le vent soufflait de l'ouest, le corps a été ramené vers les récifs par les vagues. Sinon, il aurait pu dériver au large en direction de Furusund.

— Kjell était-il seul lorsqu'il a découvert le corps ? Quelqu'un d'autre peut-il confirmer son témoignage ?

— Je... Je ne sais pas. En fait, je n'ai pas posé la question.

— Continue, ordonna Ebba sur un ton détaché.

— Au bout de quelques instants, trois des femmes l'ont rejoint et une dispute a éclaté, pour je ne sais quelle raison.

— Qui étaient ces trois femmes ? »

Jakob tira son calepin de la poche arrière de son pantalon et le feuilleta.

« Eh bien, il y avait... Caroline af Melchior, Anna Ljungberg et... Helena Andermyr. »

Un petit sourire amusé passa sur ses lèvres.

« Peut-être qu'elles étaient sous le choc », intervint Vendela, agacée.

Jakob haussa les épaules.

« Oui, oui... Elles se sont livrées à un vrai combat de catch autour du cadavre. C'est en tout cas ce que m'a décrit ce Kjell.

— O.K., je vérifierai tout ça demain. Allez, au lit, Jakob ! »

Il acquiesça d'une mine insolente, se leva et rangea son calepin dans sa poche.

Une fois qu'il eut rejoint sa cabine, Vendela lâcha un soupir bruyant, mais Ebba devança son commentaire.

« Il fait son boulot à sa manière. Nous sommes tous différents et il peut être extrêmement instructif d'avoir des points de vue divers sur une même affaire.

— Je n'ai rien dit, rétorqua Vendela en haussant les épaules.

— Pas encore. »

La musique emplissait la vedette d'une atmosphère étonnamment plaisante. Ebba saisit le boîtier du CD et examina la photo des membres du quatuor. Louise Armstahl se tenait légèrement en avant des autres, son violon dans la main. Pas de bandage, cette fois. Son regard fixait l'objectif, il était aussi assuré que lorsque Ebba l'avait rencontrée, sur le ponton, un peu plus tôt. Elle reconnut la personne à sa droite, une femme raide avec une coupe au carré impeccable et discrètement maquillée. Helena Andermyr. Son visage était grave. Ebba l'avait croisée plusieurs fois, à Djursholm. Elles se connaissaient de vue, ce qui, dans le cas présent, ne constituait pas tout à fait un avantage. Le fait de vivre et de travailler dans le même quartier la mettait mal à l'aise. Il n'était guère plaisant, en effet, d'enquêter sur ses voisins. À gauche se tenait Anna Ljungberg, avec ses longues boucles blondes qui retombaient sur son décolleté généreux, ses lèvres rouge vif étaient légèrement écartées et elle cherchait à capter l'attention. Anna était flanquée d'une femme quelque peu voûtée avec une fine queue-de-cheval, qui tenait un violoncelle. Sous la photo étaient indiqués les noms des membres du quatuor. La celliste s'appelait Andrea Karlsson. Ebba feuilleta le livret du CD et lut que le disque avait été enregistré cinq ans plus tôt. Entre-temps, cette Andrea Karlsson avait quitté la formation et été remplacée par Caroline af Melchior.

Dimanche 18 octobre

Le soleil ne s'était pas encore tout à fait levé quand Ebba se réveilla. Elle entendit Jakob faire du tapage dans la cuisine en se préparant son petit déjeuner. Les yeux mi-clos, elle consulta sa montre et constata qu'il n'était que six heures cinquante. Satisfaite que le jeune homme n'ait pas tenté de se soustraire à sa mission, elle se rendormit. Une heure plus tard, elle ouvrit à nouveau les yeux, fraîche et reposée. Après avoir pris une douche rapide dans l'étroit cabinet de toilette, elle passa son pantalon en cuir de la veille et un pull en mohair couleur prune dont le col long retombait sur ses épaules. Comme à son habitude, elle se maquilla les yeux à l'aide de *kajal* noir et de fard à paupières gris foncé, tandis que sa bouche eut droit à trois coups de rouge à lèvres précis et efficaces. Ses yeux cerclés de noir constituaient sa marque de fabrique depuis l'adolescence, à tel point qu'elle doutait que les gens la reconnaîtraient si elle cessait de se maquiller. Non pas qu'elle en eût l'intention, elle trouvait au contraire que cela lui allait de mieux en mieux au fil des années. Comme si la touche punk s'effaçait peu à peu au profit d'un rayonnement plus mature.

Son mobile bipa. C'était un SMS de Svante. « Les premières analyses révèlent les traces d'un dérivé de la morphine dans le sang. Je t'appelle ce midi. Bise Svante. »

Helena était assise devant la fenêtre de la cuisine, avec une tasse de café. La chaleur de la boisson irradiait ses doigts engourdis par le froid matinal. Avec un mouvement lent, elle porta la tasse à sa bouche et but à petites gorgées. Son regard était perdu dans le lointain, sur la mer. Quand la porte s'ouvrit, elle sursauta au point qu'elle faillit se renverser du café sur les genoux. Louise planta son regard dans ses yeux pendant quelques secondes. Puis, sans un mot, elle entra dans la pièce et se servit du café. Helena se tourna à nouveau vers la fenêtre. Seule Louise est capable, d'un simple regard, de me mettre si mal à l'aise, songea-t-elle. Le cœur battant, elle se ressaisit et réfléchit à la manière de lui poser la question qui lui brûlait les lèvres. Mais Louise la devança.

« Helena, je sais... Mais ça ne sert à rien de remuer le couteau dans la plaie. »

Helena fixa Louise, cette femme qui, tout au long de sa vie d'adulte, avait été son amie proche et qui semblait désormais n'être qu'une

étrangère.

« Sais-tu ce que je pense, Louise ? Le sais-tu vraiment ? Car moi-même je ne sais plus quoi penser. J'ai cogité toute la nuit et je doute de plus en plus. »

Louise détourna le regard sans répondre. Mais Helena ne pouvait pas en rester là. Elle poursuivit en baissant la voix :

« Hier, sur l'embarcadère...

— Non, Helena », la coupa Louise. Elle la dévisagea avec une énergie retrouvée. « Je te conseille de faire très attention à ce que tu vas dire. Et surtout, réfléchis bien avant de parler à la police. J'en connais une qui aura du mal à supporter la pression et on sait toutes les deux ce qui arrivera si elle craque.

— Tu lui as parlé ?

— Moi ? ricana Louise. Tu crois sérieusement qu'elle m'écouterait ? » Elle avala son café avec une mine peinée. « S'il y a quelqu'un, ici, qu'elle est susceptible d'écouter, c'est bien toi.

— Ah ! s'exclama Helena avec un rire sec. Elle ne me pardonnera jamais. Jamais. » Louise la considéra d'un air mal assuré. « Mais je n'en ai même pas envie. Je n'ai pas envie de tremper là-dedans. Je vais devoir en supporter les conséquences jusqu'à la fin de mes jours. Et ce n'est pas ça qui importe, en réalité.

— Ah bon ? Et qu'est-ce qui importe, alors ? On ne peut pas revenir en arrière. Ce qui est fait est fait. Raoul est mort. Il n'est plus question de lui. Mais de nous. »

Elle se tut lorsque la porte s'ouvrit. Caroline entra dans la cuisine. Son visage était blême, son regard terne, ses cheveux emmêlés et collés pendaient devant ses yeux. Elle portait les mêmes vêtements que la veille. Elle avait probablement dormi avec. Enfin, en admettant qu'elle ait dormi.

« Caroline, commença Helena timidement. Caroline, viens t'asseoir. »

La jeune femme ne sembla pas entendre sa sœur. Elle se laissa tomber sur la chaise la plus proche, le regard toujours fixe.

Louise inclina la tête de côté et tenta d'attirer son attention.

« Ça te ferait du bien de prendre une douche et de te changer. Ces vêtements...

— Qu'est-ce qu'elles ont, mes fringues ? lança Caroline de sa voix sombre en contemplant ses bras et ses jambes avec des mouvements de tête saccadés.

— Tu ferais peut-être mieux de les passer à la machine à laver, au cas où... »

Louise ne parvint pas à aller au bout de sa phrase et se tourna vers

Helena pour qu'elle lui vienne en aide. Mais celle-ci se contenta de secouer la tête.

Caroline déglutit. Elle regarda Helena, puis Louise.

« Au cas où quoi ? Au cas où il demeurerait un peu de Raoul dans mon corps ? C'est ça que tu veux dire ? » Pas de réponse. « Je ne me laverai plus jamais, reprit-elle, d'une voix fébrile mais convaincue. Je ne me changerai plus non plus. Pas tant que son parfum n'aura pas totalement disparu.

— Mais Caroline... », objecta Louise.

La jeune femme lui coupa la parole.

« Il n'y a pas de "mais", Louise. Il n'y a plus rien, désormais. Je n'ai plus envie de rien. Tu as compris ? » Un sourire désorienté passa sur son visage. « Pas après ce qui s'est passé hier. Je ne peux m'en prendre qu'à moi-même, mais je suis si anesthésiée par la douleur que rien ne peut plus me faire de mal. Il peut m'arriver n'importe quoi, je m'en moque, car ma vie est finie. Alors... Je n'ai plus peur de rien. »

Helena se leva et se dirigea vers sa sœur d'un pas décidé. Elle s'agenouilla devant elle, lui prit les deux mains et l'obligea à l'écouter.

« Arrête immédiatement ! Tu ne sais plus ce que tu dis, Caroline. Il faut que tu te ressaisisses. Tu m'entends ? Tu n'as pas le droit de te comporter de la sorte alors que la police est ici. Ça ne rend service à personne, surtout pas à toi. »

Caroline ouvrit la bouche et secoua la tête avec incrédulité, comme si les propos de sa sœur étaient dénués de sens.

« Comment peux-tu être insensible à ce point, Helena ? Comment peux-tu le prendre avec autant de détachement ? Toi plus que n'importe qui ? »

Helena cligna des yeux nerveusement et approcha son visage de celui de Caroline. Du coin de l'œil, elle perçut la tension de Louise.

« Je n'ai pas envie d'en parler, ce n'est ni l'endroit ni le moment. O.K. ? »

Caroline parvint à dégager l'une de ses mains et appuya son poing contre sa bouche avec un air rétif.

« Tu me trouves insensible, je le comprends. Je ne suis pas insensible. Tu n'as pas idée de la douleur que j'éprouve. J'ai l'impression de brûler de l'intérieur, je suis aussi... » Sa voix flancha mais elle retrouva aussitôt sa contenance. Dans un chuchotement audible, elle poursuivit : « Moi aussi, je souffre. Et tu le sais. Mais je garde mon chagrin pour moi. Tu comprends ce que je veux dire ? Caroline, c'est important. Tu ne dois parler à personne de ce que tu as appris hier. Ça ne regarde que moi et c'est à moi de décider si je souhaite en parler ou non. Tu ne dois pas t'en mêler. Quand la

police t'interrogera, tu sais ce que tu devras leur répondre, n'est-ce pas ?

— Je sais exactement ce que je dois répondre », marmonna Caroline en s'écartant à la vitesse de l'éclair. Elle s'agrippa aux bords de sa chaise et commença lentement à balancer le haut de son corps. Un élanement douloureux comprima son cœur et elle ouvrit la bouche pour émettre un cri atone.

Louise fit un pas dans sa direction.

« Non, Caroline. Ne fais pas ça. Tu n'as pas le droit de te maltraiter comme tu le fais. Nous sommes avec toi. Tu n'es pas seule. Mais on ne peut pas revenir en arrière, tu le sais. Tout ce qu'on peut faire, pour l'instant, c'est affronter les jours à venir sans flancher. »

Helena se tourna vers Louise avec des yeux écarquillés, comme si elle n'en croyait pas ses oreilles. Mais Louise ne broncha pas.

« Ce que je m'apprête à te dire n'est peut-être pas ce que tu voudrais entendre, mais je te le dis quand même. » Caroline cessa de se balancer et leva les yeux sur Louise, la tête toujours enfoncée dans ses épaules. Louise s'élança. « Je t'aime, Caroline. Je t'aime toujours et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour t'aider, comme hier. Tu comprends ? »

Les larmes montèrent aux yeux de la jeune femme.

« Ne dis pas ça, Louise. Tu me rends folle. »

Helena passa une main dans ses cheveux et contint sa colère. Avec un coup d'œil appuyé, elle fit comprendre à Louise qu'elle n'avait guère apprécié sa dernière remarque. Louise secoua la tête et ouvrit la bouche pour s'expliquer, mais Helena la devança.

« Ça suffit. Nos sentiments sont assez exacerbés comme ça. »

Elle serra les dents et regarda Louise qui détourna la tête.

« Fous-moi la paix, gronda Caroline. Louise, je n'ai pas besoin de ta générosité. Je me sens tellement mal. J'ai fait tellement... Je t'ai fait tellement de mal. Ta sollicitude m'est insupportable. »

La porte s'ouvrit à nouveau et Anna pénétra à son tour dans la pièce d'un pas lourd. Le silence fut si subit qu'Anna en fut tirée de sa torpeur.

« Quoi ? demanda-t-elle, déconcertée. De quoi parliez-vous ? »

Aucune ne répondit. Caroline se leva pour descendre au studio. Louise tenta de la retenir, mais la jeune femme était déjà hors de portée.

Anna se servit une tasse de café. Elle paraissait totalement murée dans son chagrin et ne faisait aucun effort pour communiquer avec les autres. Helena lui jeta un rapide coup d'œil par-dessus l'épaule et constata qu'elle ne semblait pas percevoir la tension qui régnait dans

la pièce. Elle s'assit à table, indifférente, et se mit à fixer sa tasse avec apathie. Helena vida la cafetière dans sa tasse et entraîna Louise vers la fenêtre. Puis elle se pencha sur son épaule, si près que ses lèvres frôlaient son oreille, et murmura :

« Je sais ce que j'ai vu. Mais ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est pourquoi. Pourquoi, Louise ? »

D'un mouvement lent mais décidé, Louise tourna son visage vers Helena.

« Tu crois peut-être que la vérité est si simple que ça ? Tu crois qu'il ne peut y avoir qu'une explication à ce que tu as vu ? Si tel est le cas, ça signifie que tu n'as jamais aimé. Tu ignores tout de la profondeur de l'amour. Ce n'est pas un sentiment qu'on peut ignorer. Non, c'est une malédiction qui nous oblige à faire des choses dont on se croyait incapable.

— Louise, tu es loin de me connaître aussi bien que tu l'imagines.

— En effet, tu as raison, Helena. Car tu caches certaines choses. Tu portes un secret qui te ronge de l'intérieur. Peut-être que tu peux duper Caroline et Anna, mais pas moi. Qu'est-ce qui te mine comme ça ? Quel est ce secret si lourd que tu ne puisses le confier à personne ? »

Elle sentait le souffle chaud d'Helena sur sa joue.

« Contrairement à ce que tu affirmes, Raoul n'est pas tombé à l'eau par accident, il a été poussé, et tu le sais pertinemment. Combien de temps encore vas-tu continuer à te mentir ?

— Serait-ce une menace ? rétorqua Louise.

— Tu sais que je sais.

— Tu ne sais rien du tout. Ton désespoir prouve que tu fais tout pour détourner l'attention de ta propre personne. Que caches-tu, Helena ?

— Pourquoi changes-tu de sujet ?

— Combien de grammes d'alcool avais-tu dans le sang, hier soir ?

— Tu es tellement peu sûre de toi que tu éprouves le besoin d'allumer des contre-feux. Ma mémoire ne me trompe pas. Mais ça me fait de la peine de découvrir cette facette de ta personnalité que je ne connaissais pas jusque-là.

— Parce que, toi, tu es blanche comme neige, peut-être ? Merde, qu'est-ce que tu peux être hypocrite !

— Ai-je jamais été hypocrite envers toi ?

— Dans ce cas, j'espère pouvoir compter sur ta loyauté. »

Au même moment, on toqua à la porte et un jeune policier blond entra. Helena se retourna et quitta aussitôt la pièce en le saluant au passage d'un hochement de tête. Anna revint à la vie et se leva

machinalement pour lui proposer du café.

« Les auditions vont bientôt commencer. Le commissaire Schröder sera là d'un moment à l'autre », annonça-t-il en prenant la tasse que lui tendait Anna.

Louise inspira par le nez et acquiesça.

C'était un matin gris et brumeux, un avant-goût du mois de novembre. Le froid pénétrait dans les corps malgré les vêtements chauds. La mer ondulait paisiblement et, par moments, on entendait le doux clapotis des vagues contre les rochers. Ebba et Vendela remontaient le sentier escarpé qui menait à la maison. De petits nuages blancs se formaient devant leurs bouches chaque fois qu'elles expiraient.

Lorsque Vendela poussa la lourde porte en chêne, elles furent accueillies par la mélodie feutrée d'un violoncelle. Vendela s'immobilisa et tendit l'oreille.

« Benjamin Britten, dit-elle en refermant la porte derrière elles.

— Eh bien ! Tu es calée en musique classique, la félicita Ebba qui la considéra avec admiration.

— Je joue du violoncelle depuis l'âge de sept ans, mais je n'ai jamais trop maîtrisé les suites en solo de Britten. Même si les partitions doivent toujours traîner quelque part à la maison. »

Jakob vint à leur rencontre, une tasse de café à la main.

« Qui t'a donné ça ? demanda Ebba sèchement.

— L'autre, dans la cuisine. Anna, répondit Jakob sur un ton maussade.

— Il me semble pourtant avoir été claire sur le fait que tu ne devais parler à personne.

— Mais enfin. Au moins, on sait maintenant qu'il n'est pas empoisonné, plaisanta-t-il.

— Qui sait ? Le poison peut mettre du temps à faire effet, lança Vendela.

— Ebba, reprit Jakob en lui faisant signe d'approcher. Il s'est passé quelque chose, cette nuit. »

Elle obtempéra en entraînant Vendela avec elle.

« D'après Uffe, de la scientifique, qui était de garde cette nuit, la grande brune, Caroline af Melchior, est descendue à cinq heures. Apparemment, elle est allée chercher un couteau dans la cuisine. Il l'a croisée dans le couloir au moment où elle ressortait. Elle tenait un couteau de cuisine dans sa main. Il ignore si elle avait l'intention de se tailler les veines ou autre chose. Mais Uffe a réussi à la convaincre de le lâcher. À un moment, Anna Ljungberg est descendue à son tour, en

chemise de nuit, comme si elle venait de se réveiller. Elle est allée directement vers Caroline et l'a prise dans ses bras. Caroline s'est calmée peu à peu, puis est remontée avec Anna et elles sont retournées se coucher.

— Et pourquoi ne m'a-t-on pas prévenue ? demanda Ebba abruptement.

— Je suppose qu'Uffe a jugé préférable de te laisser te reposer en vue de la longue journée qui t'attendait. Ça s'est passé en fin de nuit, un peu avant que je ne prenne mon tour de garde. »

Jakob paraissait quelque peu perplexe et semblait se demander s'il n'avait pas fait une erreur.

« Il marque un point, là », murmura Vendela en faisant semblant de s'attendre à recevoir une soufflante de la part de sa chef. Mais il n'en fut rien.

« Bonjour », entendit Ebba derrière elle.

Elle se retourna hâtivement et découvrit Louise, vêtue exactement du même pull qu'elle, mais en beige. Bien qu'elle en fût contrariée, elle n'en laissa rien paraître et choisit de crever l'abcès sans attendre.

« Il semblerait que nous ayons les mêmes goûts vestimentaires.

— Je suppose que vous n'êtes pas venue pour parler mode. Allons droit au but, voulez-vous ? »

Ebba se força à sourire et s'étira. Elle désigna Vendela.

« Je vous présente l'inspecteur Vendela Smythe-Fleming. Elle m'assistera dans mes auditions. »

Vendela tendit la main.

« Une Smythe-Fleming, intéressant », commenta Louise en lui donnant une poignée de main ferme.

Vendela ne s'était pas attendue à l'explosion émotionnelle qui survint en elle au moment où leurs regards se croisèrent. Une vague de chaleur partit de son ventre et se propagea au reste de son corps, faisant rougir ses joues. Pourtant, elle n'arriva pas à détacher ses yeux de ceux de Louise. Ce fut cette dernière qui finit par détourner le regard pour s'adresser à Ebba.

« Vous menez donc une enquête. »

Ebba avait beau faire une quinzaine de centimètres de plus que Louise, il y avait quelque chose dans l'assurance froide qu'elle affichait qui la mettait mal à l'aise.

« J'ai un service à vous demander, déclara-t-elle. Étant donné que nous n'allons pas travailler dans nos locaux habituels, j'aurai besoin de disposer d'un endroit pour vous entendre. Serait-il possible de mettre une pièce à notre disposition ?

— Bien entendu.

— Merci.

— Suivez-moi », dit Louise en tournant les talons.

Elle passa une porte qui donnait accès à un couloir dans la partie de la maison que l'on appelait le nouveau pavillon. Même si cela faisait déjà une cinquantaine d'années qu'il était nouveau. Dans le couloir, elles furent accueillies par un froid saisissant. Apparemment, ils ne chauffent pas toute la maison quand ils sont là en automne, songea Vendela en grelottant. Louise poussa une porte et pénétra dans un bureau lumineux meublé dans le plus pur style classique. La fenêtre était parée d'un rideau en coton diaphane orné de tulipes brodées. Sur les murs blancs étaient accrochées des peintures à l'huile représentant des scènes champêtres dont les cadres dorés et pompeux contrastaient avec la décoration par ailleurs discrète de la pièce.

Louise se dirigea vers le radiateur et régla le thermostat.

« Cette pièce était le bureau d'été de mon grand-père, expliqua-t-elle. Pendant que la famille était en vacances, lui travaillait. »

Et depuis, personne n'y a plus remis les pieds, pensa Vendela en coupant sa respiration pour éviter que ses poumons ne se remplissent de poussière.

« Est-ce que ça vous convient ? demanda Louise.

— Ce sera parfait », répondit Ebba.

Suivit un moment de confusion au moment de la passation de pouvoir entre la maîtresse des lieux et la policière.

« Pourriez-vous vous asseoir un instant, s'il vous plaît ? finit par dire Ebba pour briser la glace. J'ai quelques questions à vous poser. »

D'un mouvement du menton, elle fit signe à Vendela d'approcher une des chaises en acajou qui étaient alignées contre le mur.

Louise s'assit, tandis qu'Ebba prenait place dans l'imposant fauteuil tournant du bureau. Vendela s'installa à son tour.

« Je sais que je vous ai déjà posé cette question la nuit dernière, mais, cette fois, je vous la pose officiellement. Que pouvez-vous me dire sur les circonstances de la mort de Raoul Liebeskind ? commença Ebba en posant son regard sur Louise.

— C'est Kjell qui a découvert le corps dans l'eau. Je suppose que Raoul s'est noyé.

— C'est vous qui avez signalé son décès », poursuivit Ebba. Louise acquiesça. « Quand vous êtes-vous aperçue qu'il avait disparu ?

— Nous n'avons pas passé la soirée tous ensemble. En ce qui me concerne, je travaillais au montage avec Kjell et Jan, dans la salle à manger, et je n'ai pas remarqué que Raoul avait disparu.

— Combien de temps s'est-il écoulé entre le moment où Kjell Nilsson a découvert le corps et le moment où vous avez appelé les

secours ? »

Louise réfléchit un court instant.

« Je dirais environ un quart d'heure, vingt minutes.

— Que s'est-il passé entre-temps ?

— Quand j'ai entendu crier que Raoul était mort, je me suis aussitôt précipitée dehors. Ça m'a fait un choc en voyant son cadavre. Un choc épouvantable. Je connaissais Raoul depuis une trentaine d'années. Nous étions très proches.

— Entreteniez-vous une liaison avec lui ? »

Louise laissa échapper un petit rire sec entre ses lèvres. Mais ses yeux, eux, ne riaient pas.

« Certainement pas. Raoul était... C'était un hétérosexuel pur et dur. » Vendela déglutit et baissa les yeux. Louise laissa aux deux policières le temps de se remettre de leur surprise avant de poursuivre. « Je vais être plus claire. J'entretenais effectivement une relation avec lui, mais une relation d'amitié. Très profonde. Nous étions comme frère et sœur. Mais je n'aurais jamais pu entretenir une liaison sentimentale avec lui. Les hommes ne m'ont jamais intéressée.

— Sa mort a donc dû être un choc terrible pour vous ?

— Il me semble que c'est ce que je viens de vous dire. L'une des personnes que j'aimais le plus au monde est décédée. Je supporte le poids d'un chagrin insoutenable que je ne suis pas autorisée à exprimer pour l'instant, pour cause d'enquête policière.

— Je comprends », répondit Ebba.

Louise se renversa contre le dossier de sa chaise et dévisagea la commissaire, face à elle.

« Puis-je vous demander ce qui vous a poussés à ouvrir une enquête ? Je ne suis guère au courant de vos procédures, mais je présume que vous ne prenez pas de telles mesures à moins d'avoir de sérieuses raisons de penser que la mort n'était pas... naturelle ?

— En attendant d'en savoir plus sur les circonstances de la mort, celle-ci sera considérée comme suspecte.

— Que voulez-vous dire, exactement ?

— Je veux juste dire que, pour l'instant, cette affaire est suspecte et qu'elle le restera tant que nous ne saurons pas ce qui est arrivé à Raoul Liebeskind. »

Pour tout commentaire, Louise se contenta de cligner des yeux en silence. Ebba s'était plutôt attendue qu'elle se mette à tripoter le bord de son pull, à remuer des pieds, à respirer plus rapidement, mais Louise était totalement imperturbable.

« J'aimerais beaucoup que vous me décriviez comment chacun a réagi à l'annonce du décès de Raoul, reprit Ebba. Avez-vous constaté

de l'agressivité ? De la frustration ? De la colère ?

— Avec votre expérience, je suppose que vous avez déjà eu plusieurs fois l'occasion de constater l'effet qu'une disparition tragique peut avoir sur les proches de la victime. Nous étions forcément choqués, ce qui est on ne peut plus naturel dans ces circonstances. Nous connaissions tous Raoul à notre manière. En ce qui me concerne, il était comme un frère, Anna avait été sa fiancée, Helena... il me semble, s'entendait bien avec lui. Quant à Caroline, elle a été effarée en voyant son cadavre. Les quelques jours de travail intense que nous venons de vivre sur l'île nous ont considérablement rapprochés. Alors, imaginez, un jour, on joue ensemble, le lendemain, l'un de nous est retrouvé mort. »

Ebba observa Louise en silence pour voir comment elle se comportait quand elle lui lâchait la bride. La musicienne répondit à ses attentes en comblant le vide avec une expression de sentimentalité bienséante.

« Bref, il y a bien sûr eu des larmes et des cris. Du désespoir. Ma description vous convient-elle ? Qui suis-je pour juger mes amis et collègues les plus proches ? J'étais bien trop submergée de chagrin pour prêter attention au comportement de chacun. Vous allez devoir leur poser la question directement.

— Comment avez-vous appris la nouvelle ?

— Kjell est entré en courant dans la maison et m'a appelée. Je me trouvais dans ma chambre. Je souffre de migraine, par moments, et je me reposais. Mais je venais d'être réveillée par un cri strident.

— Qui a poussé ce cri ?

— J'ai appris plus tard que c'était Caroline. »

Ebba acquiesça et l'invita à poursuivre.

« J'ai alors compris que quelque chose n'allait pas et je suis descendue pour voir ce qu'il se passait. Dans le hall, Kjell avait laissé la porte grande ouverte et j'ai aperçu quelqu'un étendu sur le dos dans l'herbe, près du sauna. Il faisait noir, mais il y a des réverbères le long du chemin qui mène à l'embarcadère.

— Vous avez donc rejoint les autres près de l'embarcadère ?

— Exact.

— Qu'avez-vous fait en attendant l'hélicoptère ?

— Je suis retournée dans ma chambre.

— Mais vous avez d'abord parlé aux autres ?

— Je... » Pour la première fois, elle parut douter, mais reprit aussitôt son récit, toujours avec la même froideur. « Bien sûr, qu'on a parlé. Quand on est sur une île, confrontés à un choc aussi inattendu, on ne peut pas faire autrement. Mais, comme vous le comprenez

certainement, chacun réagit à sa manière face à la mort. En ce qui me concerne, j'avais envie d'être seule.

— N'y avait-il personne pour vous reconforter ? Ou que vous puissiez reconforter ?

— Il y a un temps pour le chagrin et un temps pour le réconfort, n'est-ce pas ? »

Et là, on a affaire à un maître dans l'art de l'esquive diplomatique, pensa Ebba en prenant des notes. D'un air songeur, elle vissa à fond son stylo plume et le coinça entre le pouce et l'index de sa main droite, puis se mit à le balancer entre ses doigts.

« J'aurais besoin que vous m'expliquiez ce que le quatuor Furioso faisait sur l'île avec Raoul Liebeskind et votre équipe technique.

— Nous étions là pour enregistrer un disque. J'ai fait aménager un studio d'enregistrement à Svalskär. Kjell et Jan sont là pour assurer le côté technique. Quant à Raoul... Comme vous pouvez le voir, j'ai une main bandée qui m'empêche de jouer. J'ai donc fait appel à Raoul pour me remplacer.

— Vous ne pouviez pas reporter l'enregistrement ? »

Louise rit sèchement en secouant la tête.

« Trouver une date qui convienne à tout le monde est un vrai casse-tête, alors, quand on en tient une, on ne la lâche plus. Le morceau que nous devons enregistrer est le dernier des six quatuors à cordes de Stenhammar qui figurera sur un double CD que nous sortirons à l'occasion de notre prochaine tournée estivale.

— Pourquoi Raoul Liebeskind et pas quelqu'un d'autre ? D'après ce que j'ai compris, il habitait à New York. Il y avait sans doute des solutions plus simples que celle-là, non ?

— Raoul était mon meilleur ami. Nous avons toujours pu compter l'un sur l'autre, tout au long de notre carrière. Aussi m'a-t-il semblé naturel de me tourner vers lui en priorité. Et il a trouvé tout aussi naturel d'accepter. La distance entre New York et Stockholm n'est rien pour des musiciens habitués à jouer aux quatre coins du monde, comme Raoul et moi.

— Avez-vous réussi à boucler votre enregistrement avant la mort de Raoul ?

— Oui, on a terminé hier.

— Un sacré coup de chance ! »

Ebba se demanda ce qu'elle devait faire pour ébranler le sang-froid de Louise. Elle voulait savoir ce que cette femme était capable d'encaisser. Mais Louise se contenta d'aiguiser son regard.

« De la chance ? Il me paraît déplacé de parler de chance dans ces circonstances. Mais le disque n'est pas terminé pour autant. Il faut

espérer que tout le matériel soit exploitable, sans quoi tout notre travail aura été vain.

— Bien, commenta Ebba en soutenant le regard glacial de Louise. Ce sera tout pour l'instant. Je vais avoir besoin de vous entendre tous individuellement. Je vais donc établir un planning auquel vous devrez vous conformer. Par ailleurs, au cours de cette première journée, je vous demanderai de ne pas sortir de la maison sans mon autorisation. »

Louise émit un rire amer.

« Vous voulez dire que je suis toujours en résidence surveillée ? Chez moi, sur mon île ? »

— Dans les circonstances actuelles, je me vois contrainte d'établir des règles strictes, rétorqua Ebba en dressant une liste des noms sur une feuille de papier.

— Je suis surprise par tant de précautions dans le cadre d'un décès qui, manifestement, est dû à une noyade accidentelle. Les rochers sont glissants, autour de Svalskär. Mais je constate que vous préférez nous traiter comme des suspects.

— Je n'ai jamais employé de tels termes à votre sujet. Je note toutefois que vous vous inquiétez à l'idée que nous puissions vous suspecter. Que puis-je en conclure, sinon que vous souhaitez justement attirer mon attention sur ce point ? »

Louise serra les dents, mais seule la tension de ses maxillaires trahit son courroux.

« Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit. Je m'efforce d'être aussi coopérative que possible dans un moment particulièrement éprouvant.

— Merci pour cette conversation », dit Ebba, impassible, en lui tendant la feuille.

Louise se leva et saisit la feuille. Sans un mot, Ebba commença à taper sur le clavier de son ordinateur.

« Veuillez afficher cette liste dans le hall afin que chacun prenne connaissance du planning de la journée, dit-elle sans lever les yeux de son écran. Une fois que j'aurai entendu toutes les personnes présentes sur l'île, je vous informerai de ma décision concernant la suite des événements. Nous déjeunerons entre midi et treize heures. »

Une fois que Louise eut quitté le bureau, Vendela attendit d'entendre la porte se refermer, à l'autre bout du couloir, pour se tourner vers sa supérieure.

« Pas commode, la dame.

— C'est une aristo, rétorqua Ebba.

— Merci du compliment.

— Comme toi, Smythe-Fleming. Louise Armstahl t'a tout de suite identifiée. Pardonne mon ignorance de la noblesse anglaise, mais je ne savais pas que tu appartenais à une famille célèbre.

— Pas anglaise, *heaven forbid* ! Nous avons des origines écossaises qui remontent au ^{xv}e siècle.

— Pas le genre de nom auquel on renonce en se mariant, à moins d'épouser un Mountbatten ou un Hohenzollern.

— Non, tu as raison, on s'y accroche. »

Ebba pinça quelque peu les lèvres. Elle-même avait pris le nom de Schröder après avoir épousé Gregor. Son nom de jeune fille était Kaplan. La famille de son père était arrivée de Leningrad dans les années 1930. Elle avait toujours été fière de ses origines et on l'avait élevée de manière qu'elle ait le sentiment d'être un produit de la culture européenne au sens large. Pourtant, bien qu'un demi-siècle se fût écoulé depuis la fin de la guerre, certains membres de sa famille avaient vu d'un mauvais œil qu'elle prenne pour mari un Allemand blond comme les blés. Elle leur avait rétorqué que Schiller et Hölderlin eux-mêmes étaient allemands. Avec la famille de Gregor, elle avait fêté Noël comme toutes les autres familles de Djursholm. Et ce n'était pas lui qui l'avait forcée à remplacer l'étoile de David par celle du Berger sur leur sapin de Noël. Cela s'était fait naturellement. Ce qui ne l'avait pas empêchée d'avoir un pincement au cœur au moment d'abandonner son nom de jeune fille. Mais elle était tellement amoureuse de Gregor, à cette époque. Quand il était décédé, trois ans plus tôt, elle avait estimé qu'il était trop tard pour revenir en arrière, surtout que ses collègues, au commissariat, avaient enfin appris à prononcer correctement son nom, « Sröder » et non « Skröder ». Elle se consola en se disant qu'elle avait toujours pensé qu'Ebba Schröder sonnait mieux que Gregor Schröder qui évoquait plus chez elle le bruitage qu'on fait quand on se rince la bouche avec une solution dentaire.

Vendela s'approcha de la fenêtre et écarta les rideaux. Un nuage de poussière s'éleva dans l'air et passa à travers le rayon de soleil qui filtrait par le carreau.

« Tu penses qu'elle nous a fait ce numéro pour tenter de se disculper ? » murmura-t-elle en essayant d'ouvrir la fenêtre sans soulever trop de poussière.

Mais elle était coincée. Les boiseries avaient gonflé et des écailles de peinture blanche dégringolèrent sur le sol au milieu de vieilles mouches et de mites mortes quand, enfin, elle se débloqua avec fracas. Vendela, emportée par son élan, manqua de basculer dans le vide.

« Prends garde à toi, jeune fille. On a assez d'un mort sur cette île »,

lance une voix, dehors. Sur la pelouse, Kaj, la mine détendue, l'observait, les mains sur les hanches.

Vendela eut un rire gêné.

« La fenêtre était coincée et s'est ouverte d'un coup quand j'ai forcé, se justifia-t-elle.

— C'est l'effet ketchup », répliqua Kaj, amusé.

Ebba soupira bruyamment et marcha droit vers la fenêtre. Elle sortit la tête au-dehors.

« Kaj, je veux le rapport médical ce midi sur mon bureau.

— Avec du ketchup ? »

Le rire spasmodique de Kaj retentit dans le bureau. D'un geste énergique, Ebba referma la fenêtre.

« La prochaine sur la liste est Anna Ljungberg. Tu veux bien aller la chercher, Vendela, s'il te plaît ? »

En attendant l'audition suivante, Ebba passa en revue les informations qu'elle avait rassemblées sur la seconde violoniste du quatuor. Elle était en train d'observer sa photo quand Anna entra. Ebba se leva pour l'accueillir. Lorsqu'elle lui serra la main, elle fut frappée par la froideur et la mollesse de sa poigne. Le contraste était saisissant avec la blonde flamboyante de la photo d'archive qu'elle s'était procurée. Anna ne portait pas de maquillage. À l'exception d'un rouge à lèvres qui accentuait sa pâleur et la faisait paraître encore plus mal réveillée. Mais c'était souvent ce à quoi les femmes habituées à se maquiller excessivement ressemblaient, au naturel. Des êtres pâlots et maladifs. Elle venait de se faire un shampooing et ses cheveux, encore humides, retombaient lourdement sur sa veste à capuche grise. Ses cuisses étaient moulées dans un jean trop petit d'une ou deux tailles. Lorsqu'elle voulut croiser les jambes, l'étoffe résista au point qu'elle dut renoncer à sa tentative et, à la place, se redressa sur sa chaise en gardant les deux pieds au sol.

« Comme vous le comprenez certainement, nous nous efforçons de faire la lumière sur les circonstances de la mort de Raoul Liebeskind », commença Ebba en examinant la femme assise en face d'elle.

Anna acquiesça et se racla discrètement la gorge.

« Depuis combien de temps connaissiez-vous Raoul ?

— Depuis vingt-cinq ans. »

Sa voix était basse et chuintante, comme si le simple fait de prononcer un mot lui coûtait d'énormes efforts.

« Étiez-vous proches ?

— Nous... Nous avons été fiancés, à une époque.

— Quand ?

— Juste après ma sortie du Conservatoire supérieur de musique de Stockholm. Je suis partie vivre quelque temps chez lui, à New York.

— Combien de temps ?

— Six mois. Puis nous nous sommes séparés.

— Qu'est-ce qui a fait que vous vous êtes séparés ? »

Anna haussa les épaules et regarda par la fenêtre.

« On s'est séparés. Tout simplement. Mais nous avons gardé de grandes affinités.

— De nature amicale ? »

Un léger sourire passa sur ses lèvres.

« À vrai dire, nous nous étions énormément rapprochés, ces jours-ci. Même si ça n'avait rien d'extraordinaire, en même temps, ça faisait si longtemps que nous n'avions pas... Enfin bref... C'était comme si le temps s'était arrêté. Comme si nos sentiments n'avaient pas cessé d'exister.

— De son côté aussi ? »

Pendant un court instant, le regard d'Anna vacilla.

« Oui, pourquoi pas ?

— Avez-vous entamé une nouvelle relation ?

— Je ne sais pas si on peut dire ça, mais ça aurait pu être le début d'une nouvelle relation, en effet. Raoul est... était marié et sa situation était quelque peu compliquée. »

Ebba prit des notes sur son ordinateur, avant tout pour laisser à Anna le temps de respirer entre chaque question et l'observer. Du coin de l'œil, elle voyait une femme au bout du rouleau qui faisait bien plus que ses quarante ans. Mais Anna n'était pas seulement un spectre sans maquillage. Son regard était de nouveau absent. Aurait-elle la gueule de bois ? Pas totalement impossible, pensa-t-elle. Quand votre ex-fiancé meurt subitement sur une île idyllique, il y a de quoi aller chercher du réconfort dans l'alcool.

« Comment avez-vous réagi à la mort de Raoul ? »

Ses dernières forces l'abandonnèrent quand elle entendit la question. Son corps se contracta et elle détourna la tête pour dissimuler ses larmes. Elle porta une main molle à son nez pour tenter d'endiguer le flot de ses sanglots. Ebba s'empressa de lui tendre un mouchoir en papier. Dans son sac, elle en avait deux paquets prêts à l'emploi.

« Prenez le temps qu'il vous faut », dit-elle.

Vendela était demeurée imperturbable. Lorsqu'elle travaillait avec Ebba, elle adoptait une posture passive et se contentait d'observer. Elle se rendait invisible, mais tous ses sens étaient en alerte.

« Je n'ai toujours pas assimilé. » Ces paroles s'échappèrent de la bouche d'Anna sans que ses lèvres aient remué, comme si on l'avait entendue penser. « Je... Je ne me suis jamais sentie aussi vide de toute ma vie. »

Ebba se courba légèrement en avant.

« Avez-vous vu ce qu'il s'est passé ? »

Anna baissa les yeux sur le bureau et secoua lentement la tête.

« À un moment, il était là, vivant, on discutait et... Quand je l'ai revu, il était mort.

— Vous discutiez ?

— Nous avons passé beaucoup de temps ensemble, ces derniers jours, sur l'île. Si j'avais appris qu'il était mort quelque part, en lisant le journal, ou de la bouche de Louise, ça ne m'aurait pas paru si concret. J'aurais bien sûr été terriblement triste, mais c'est la proximité qui fait que c'est si... réel et inconcevable à la fois. »

D'une main tremblante, elle ramena une mèche de cheveux derrière son oreille.

« Pourriez-vous développer un peu ? »

Anna était immobile, évitait toujours les regards d'Ebba et de Vendela.

« Il était étendu sur l'herbe, inerte. Mais je refusais d'y croire. C'est comme si je devais me convaincre que c'est bien arrivé. Puisque vous me questionnez, je suppose que ça doit être vrai. Mais je n'arrête pas de penser à lui comme s'il était toujours vivant. Comme s'il était dans une autre pièce et qu'on allait dîner ensemble ce soir, comme les autres soirs. Qu'il allait plaisanter et rire, comme d'habitude. »

Elle secoua la tête avec un sourire troublé.

« Mais ce n'est pas le cas. Il n'est plus là. Raoul ne reviendra jamais. » Comme si elle recouvrait soudain ses esprits, elle adressa un regard inquiet à Ebba puis à Vendela. « Vous devez penser que je suis complètement cinglée.

— Ne vous inquiétez pas pour ça, la rassura Ebba. On voit de tout, dans notre métier. »

Anna prit une inspiration mais fut interrompue par une quinte de toux. Tabac et poussière, songea Vendela, je sais ce que c'est.

« J'ai eu une vie, depuis notre rupture, reprit Anna. Naturellement. J'ai été mariée et j'ai eu un certain nombre de liaisons. Mais ce que j'ai vécu avec Raoul... Raoul est si unique, je ne sais pas si vous pouvez comprendre. Il est exceptionnel. »

Elle se gratta le front.

« Certaines personnes rayonnent plus que d'autres. Et alors, le vide qu'ils laissent derrière eux n'en est que plus dur à supporter. Je ne me

remettrai jamais de mon chagrin. Jamais. »

Ebba acquiesça et attendit un bref instant avant de poursuivre :

« Comment Raoul est-il mort ? »

Anna avait de nouveau glissé en elle-même, mais Ebba n'avait pas l'intention de la laisser partir trop loin, cette fois. Alors, elle haussa le ton.

« Anna... »

Lentement, Anna releva les yeux sur Ebba et ouvrit la bouche.

« Il s'est noyé, non ? Il a dû sortir se promener dans le noir et n'a pas vu où il mettait les pieds. »

Ses yeux s'écarrillèrent comme si elle cherchait la réponse à cette question chez Ebba et, comme elle n'obtint aucune confirmation, elle tourna automatiquement le regard vers Vendela.

« C'est bien comme ça que ça s'est passé, hein ? » demanda-telle d'une voix chevrotante.

Ses larmes se remirent à couler. Vendela adressa un haussement de sourcils à Ebba sans qu'Anna s'en aperçoive.

« Encore une chose, reprit Ebba. J'ai appris que vous vous étiez levée, cette nuit, et que vous étiez descendue. Pourquoi ? »

Anna déglutit et relâcha les épaules.

« Je... J'ai été réveillée par un bruit et des éclats de voix en provenance de la cuisine. Alors, je suis descendue et j'ai vu Caroline avec un policier.

— Parlez-moi de Caroline. »

Anna sursauta.

« Quoi ? Que voulez-vous savoir sur elle ? »

Ebba se pencha en avant.

« Que faisait Caroline debout en plein milieu de la nuit ?

— Elle était désespérée. Si désespérée... Caroline.

— À cause de ce qui est arrivé à Raoul ? »

Anna acquiesça.

« Qu'avez-vous fait, alors ? »

Anna se redressa légèrement sur sa chaise pour réfléchir à ce qu'elle allait pouvoir répondre. Il était évident que quelque chose la tourmentait. Ebba se pencha sur son bureau pour l'inciter à s'expliquer. Anna s'étira et, quand elle ouvrit la bouche, elle semblait avoir retrouvé sa lucidité.

« Caroline avait besoin d'être réconfortée. J'ai eu l'impression que je pouvais au moins l'aider. Ça n'a pas été simple. Caroline et moi... on ne s'entend pas si bien que ça, en réalité. Mais, lorsque je l'ai vue trembler de tout son corps, j'ai eu pitié d'elle. Alors, je l'ai prise dans

mes bras. Elle en avait besoin.

— Comment Caroline a-t-elle réagi ?

— Elle s'est laissé faire et j'ai éprouvé un profond soulagement. » Elle renifla et secoua lentement la tête. « Ensuite, je suis remontée avec elle et me suis assurée qu'elle retournait se coucher. Elle voulait dormir dans le lit de Raoul. Et c'est ce qu'elle a fait. »

Ebba jeta un coup d'œil à sa montre.

« O.K., merci. On va s'arrêter là. Nous serons amenées à nous revoir. Sachez que Vendela et moi sommes à votre disposition si vous souhaitez ajouter quelque chose. »

Anna acquiesça et se leva. Comme dans un état de léthargie. Sa veste à capuche s'était retroussée sur une de ses hanches, découvrant un bourrelet blanc au-dessus de la ceinture de son jean. Vendela détourna les yeux pour ne pas voir le postérieur de cette femme pathétique.

Quand Anna arriva dans le hall, Louise était en train de descendre l'escalier. Sans s'arrêter, elle poursuivit en direction de la cuisine. Louise s'empressa de la rattraper et la saisit par le bras.

« Viens, Anna, dit-elle sur un ton empathique, je crois qu'une tasse de thé nous fera du bien à toutes les deux. »

Anna ne répondit pas. Elle se contenta de secouer la tête tout en réprimant un sanglot. Avec détermination, Louise l'entraîna jusqu'à la table et entreprit de préparer du thé. La bouilloire se mit à siffler quand elle la posa sur la cuisinière et elle présenta à Anna des biscuits au chocolat sur un plateau. Anna avait le regard rivé sur la table. Dans des circonstances normales, elle se serait jetée sur le plateau et aurait sans doute englouti deux biscuits sans même s'en rendre compte.

Louise ferma la porte du hall en silence avant de s'asseoir sur une chaise.

« As-tu réussi à dormir, cette nuit, Anna ? demanda-t-elle prudemment.

— Oh, Louise... », commença Anna, incapable de parler.

Elle détourna la tête pour éviter son regard.

« Je sais, enchaîna Louise. Ça paraît tellement irréal. »

Anna déglutit et enfouit son visage dans ses mains. Avec des mouvements circulaires, elle se massa les tempes pour se stimuler.

« Quand je l'ai vue avec ce couteau dans la main, j'ai eu l'impression qu'elle allait me le planter dans le ventre », murmura-t-elle d'une voix étranglée.

Elle se racla la gorge.

« Mais tu étais là. Et tu l'as persuadée de le lâcher. Tu as fait ce qu'il

fallait.

— Elle aurait pu me tuer. Je n'avais même pas peur. Au contraire, ça aurait été un soulagement. Si tu savais comme il me manque.

— Anna. Non. Tu es sous le choc et ça ne sert à rien de broyer du noir, m'entends-tu ? »

Anna la considéra avec étonnement.

« Comment peux-tu être si calme ?

— C'est peut-être l'impression que je donne, mais je t'assure que je souffre autant que n'importe laquelle d'entre vous.

— Je sais. Ça doit être l'enfer. »

Louise se leva pour retirer la bouilloire du feu. Le dos tourné à Anna, elle brassa le thé, puis revint avec deux tasses bouillantes.

« Oui, répondit-elle en s'asseyant à table. C'est un enfer. Les événements ont pris une tournure infernale. On croit connaître ceux qui nous sont proches, mais il s'avère qu'on ne sait rien d'eux, en réalité. Tout n'est que mensonge.

— Louise, je ne suis pas en état de... »

Des sanglots commencèrent à remonter de sa poitrine.

« Ça suffit ! lança Louise d'une voix dure. Il faut que tu sois forte. Aussi forte que moi. Nous n'avons rien à gagner à craquer. Malgré notre douleur, nous devons placer notre intérêt au-dessus de tout, nous ressaisir à tout prix et assumer notre part de responsabilité dans ce qui s'est passé. »

Anna leva les yeux sur elle, le visage épouvanté.

« Tu veux dire que je dois raconter aux policiers ce qui est arrivé ? »

Louise émit un rire âpre.

« Maintenant, écoute-moi, Anna », dit-elle. Après une courte pause, elle poursuivit lentement et distinctement pour qu'Anna intègre correctement chaque mot. « Tu dois garder le silence. Tu m'entends ? Pas un mot qui risquerait de compromettre notre amitié, et ça vaut pour toutes les quatre. Nous aimions Raoul, en dépit de ses défauts et de ses erreurs, ne l'oublie pas. N'oublie pas le positif, car ce sont ces souvenirs qui resteront avec le temps. Les trahisons et les actes inconsidérés, c'est fini. Il n'était pas lui-même. Le Raoul que je connaissais ne m'aurait jamais fait ça et je refuse de croire qu'il ait eu l'intention d'aller au bout de ses projets. »

Elles restèrent assises un instant en silence.

« Louise, tu refuses d'admettre la vérité. Tu te mens à toi-même car la réalité est trop dure à accepter. »

La voix d'Anna était claire et dénuée de sentiments.

« Et toi, Anna, te sens-tu capable de supporter la vérité ? »

Elle s'était approchée tout près d'elle et leurs regards se croisèrent à quelques centimètres de distance. Anna détourna les yeux.

« C'est quoi, la vérité ? À quelle vérité fais-tu allusion ? » demanda Louise en la saisissant par le menton pour capter son attention.

Lorsqu'elle perçut la froideur dans les yeux de Louise, Anna fut glacée de terreur. Aussitôt, elle s'arracha à sa prise et détourna le regard.

« Qui a le droit de définir ce qui est juste ? murmura Louise. Est-il juste que nous souffrions pour des fautes que Raoul a commises ? Allons-nous devoir subir les conséquences de ses choix égoïstes ? Pourquoi, Anna ?

— Tu parles de lui comme s'il avait mérité de mourir. »

Louise secoua la tête et se renversa contre le dossier de sa chaise.

« Il ne méritait pas de mourir. Mais nous ne méritons pas non plus qu'il sème la zizanie entre nous, qu'il nous monte toutes les unes contre les autres. »

Elle attendit jusqu'à ce qu'Anna ose affronter à nouveau son regard.

« Helena t'a-t-elle dit quelque chose ? Quelque chose que je devrais savoir ? »

Anna secoua la tête.

« Tu en es sûre ? »

Anna déglutit et baissa la tête.

« Je pense que tu ferais mieux de ne pas trop parler avec elle, poursuivit Louise. Ni avec Caroline. Ça pourrait provoquer des malentendus. »

Anna regarda Louise droit dans les yeux et, bien que sa voix tremblât sous l'effet de la nervosité, elle prononça chaque mot avec détermination et vigueur.

« À quel genre de malentendu fais-tu allusion, Louise ? »

Avant qu'elle n'ait eu le temps de répondre, la porte de la cuisine s'ouvrit brusquement.

« Ah, voilà donc la cuisine, s'exclama Ebba avec un sourire neutre, en descendant les marches, talonnée par Vendela.

— Si vous désirez que je vous fasse visiter la maison, dites-le », rétorqua Louise en rectifiant sa coiffure.

L'espace d'un instant, elle avait perdu son sang-froid. Elle se demandait ce que les deux policières avaient entendu de sa conversation avec Anna.

« Merci, avec grand plaisir », répondit Ebba.

Elle fit le tour de la cuisine, s'arrêta devant la fenêtre et jeta un coup d'œil sur le rivage.

« La vue est magnifique, d'ici », dit Ebba en se tournant vers Louise avec un hochement de tête admiratif.

Louise se garda de tout commentaire. Au lieu de cela, elle lança un coup d'œil furtif à Vendela qui baissa aussitôt le regard. Elle avait regardé Louise avec insistance et se sentait remise à sa place pour son impudence. Des deux nobles, Louise était celle qui avait le plus haut rang. Elles en étaient toutes deux conscientes.

« Et qu'avons-nous donc là ? » demanda Ebba en descendant un petit escalier qui donnait sur une porte.

Elle l'ouvrit et découvrit une pièce rénovée pourvue d'une immense baie vitrée sur tout un côté. Au milieu, un homme vêtu d'un sweat-shirt informe et d'un jean taille basse était en train d'enrouler de longs câbles noirs. Il tourna la tête et salua Ebba d'un mouvement du menton.

« C'est Kjell Nilsson, notre ingénieur du son, l'informa Louise depuis le haut de l'escalier.

— Ferme la porte, s'il te plaît, Vendela », ordonna Ebba.

Louise tourna les talons, traversa la cuisine d'un pas sonore et disparut dans le hall avant que Vendela ne referme discrètement la porte. Anna, seule dans la cuisine, soufflait doucement sur sa tasse de thé.

Dans le studio, Kjell continuait d'enrouler ses câbles sans paraître perturbé le moins du monde par la présence des deux policières. Ebba s'approcha et échangea avec lui une poignée de main ferme.

« C'est donc vous qui avez découvert Raoul Liebeskind ? » demanda-t-elle.

Kjell se contenta de répondre avec un soupir, à la manière des habitants du Norrland.

« Comment l'avez-vous repéré ?

— Je retournais à notre chalet – on loge à Lillstugan, Jan et moi – chercher un pack de bière. Alors, j'ai entendu du bruit, dans l'eau, près de l'embarcadère. Puis j'ai aperçu une grosse masse sombre. Il faisait nuit noire quand je l'ai trouvé. Un vrai coup de chance que je l'aie remarqué.

— Pourriez-vous entrer un peu dans les détails ?

— J'ai d'abord cru que c'était un sac poubelle qui flottait à la surface de l'eau. Mais ça m'a intrigué, il fallait que je vérifie ce que c'était. Je me suis approché et j'ai distingué des bras et un corps. Tout de suite, j'ai couru pour essayer de le sortir de là. Putain, qu'est-ce que ça glissait ! Je me suis même cassé la gueule. Et j'en ai bavé avant de parvenir à le choper correctement. Il était gorgé d'eau et pesait une tonne. Ensuite, je l'ai tiré le long des rochers jusqu'à un endroit plus

facile d'accès et j'ai réussi à le hisser hors de la flotte.

— Et quelle a été votre réaction quand vous avez découvert qu'il s'agissait de Raoul Liebeskind ?

— Ma réaction... Bah, ça m'a fichu un choc, bien sûr.

— Étiez-vous amis ? »

Kjell plissa les paupières et une grimace amère se dessina sur son visage.

« Amis, non... Enfin, comment dire ? commença-t-il en réfléchissant. Je sais qu'on ne doit pas parler en mal des morts, mais, pour être honnête, je n'ai jamais pu sentir ce type. »

Eh bien, pensa Ebba, enfin un qui ne fait pas d'éloge à propos de Raoul Liebeskind. Intéressant.

« Et pour quelle raison ?

— J'ai bossé avec lui plusieurs fois et il pouvait vraiment être chiant. Il n'arrivait pas à comprendre à quel point c'est compliqué de créer des conditions optimales pour un enregistrement. Et il ne se privait pas pour nous dire que le boulot ne lui convenait pas.

— Était-il désagréable avec vous ?

— Oui et non, c'est plus qu'il n'était jamais content et qu'il voulait tout le temps faire de nouvelles prises. Et il lui arrivait d'avoir des paroles blessantes. Bien sûr, je comprends qu'on doive avoir des exigences élevées, mais il y a des limites. En général, ça n'arrange rien de faire des coupes et de nouvelles prises. Mieux vaut se détendre et faire une pause ou bien laisser tomber.

— Avez-vous tenté de pratiquer un bouche-à-bouche ?

— Le type était on ne peut plus mort. Il n'y avait plus rien à faire.

— Quand les autres sont-ils arrivés ?

— Eh bien, Caroline était dehors. Elle arpentait l'île dans tous les sens en criant son prénom. Quand je l'ai sorti de l'eau, elle a été la première à me rejoindre. Ensuite, Anna est arrivée et s'est jetée sur le cadavre. Caroline l'a poussée. Ouais... Et puis elles ont commencé à se battre. »

Kjell secoua la tête avec un sourire en coin.

« Ouais, putain, c'était un vrai combat de catch féminin. J'ai essayé de les séparer. Anna était un poids mort et j'ai eu du mal à la soulever. Caroline se cramponnait au visage de Raoul. J'ignore si elle voulait lui donner les premiers secours, l'embrasser ou quoi... Ensuite, Helena s'est pointée et a écarté les prétendantes. Caroline cognait sa frangine, mais Helena avait l'air de s'en foutre. Elle a examiné Raoul pour vérifier s'il vivait encore. Puis elle s'est relevée et a marché jusqu'aux rochers. Elle est restée là-bas, seule dans le noir, pendant un moment. »

Il fit une brève pause et tendit la main pour ramasser une cannette de Coca sur le sol.

« Ouais, et puis Louise s'est pointée la dernière. Elle était blanche comme un linge, mais n'a pas touché au corps. Elle s'est contentée de le fixer. Ensuite, elle a appelé le 112 avec son mobile.

— Raoul avait-il disparu ?

— Pas que je sache. Et je m'en foutais un peu aussi, il faut dire.

— Comment ça ?

— Quand il était dans les parages, elles étaient toutes excitées comme des puces. »

Ebba haussa un sourcil.

« Elles n'arrêtaient pas de se crêper le chignon à propos de ce type. Je veux dire, ça fait longtemps que je les connais. J'ai enregistré un paquet de disques pour Louise et même les autres filles du quatuor sont de vieilles connaissances. Enfin, sauf Caroline, bien sûr. Elle a rejoint l'ensemble récemment. Mais c'étaient surtout les deux, là, qui passaient leur temps à s'engueuler.

— Qui ? Raoul et Caroline ?

— Non, non, Caroline et Louise.

— Quand Raoul était là ?

— Bon... O.K. Vous n'êtes peut-être pas au courant ?

— Dites toujours, on verra.

— C'est pas mes oignons, mais Louise est lesbienne.

— Ça ne nous avait pas échappé. Continuez.

— Et elle est avec Caroline depuis... Oh, je ne sais pas, moi. Un an, je crois.

— Et qu'est-ce que Raoul a à voir là-dedans ?

— Je ne sais pas trop comment ça a commencé. Jan et moi, on est arrivés après les autres. Il y a eu de la tempête, ces derniers jours, si bien qu'au lieu d'arriver jeudi, on s'est pointés seulement hier matin. Et on a découvert un vrai nid de serpents, en débarquant.

— Et vous ne vous y attendiez pas ?

— Caroline et Louise ne s'adressaient pas la parole. Et il était clair que ça avait à voir avec Raoul.

— Si je vous comprends bien, la relation entre Louise et Caroline était perturbée par la présence de Raoul Liebeskind ?

— Raoul et Caroline se cachaient un peu partout et essayaient de faire comme si de rien n'était. Mais on voyait bien que c'étaient deux chats en chaleur prêts à grimper aux rideaux ensemble. »

Ebba croisa les bras tout en réfléchissant.

« D'après vous, comment Raoul Liebeskind est-il mort ? »

Kjell soupira et laissa son regard vagabonder dans la pièce tout en se concentrant.

« Vous n'y allez pas par quatre chemins, vous, commissaire. On dirait que vous attendez de moi que je vous désigne le meurtrier. Mais je ne peux pas. Tout ce que je sais, c'est que j'ai retrouvé le corps sans vie de Raoul dans la mer, hier soir. Et il n'était pas beau à voir.

— Vous avez choisi le terme de meurtrier, Kjell, fit remarquer Ebba sur un ton grave. C'est un mot lourd de sens.

— Pourquoi la moitié de la police de Stockholm se serait-elle déplacée jusqu'ici, s'il ne s'agissait pas d'un meurtre ? Qui va assurer la sécurité pendant le derby ? »

Ebba rit brièvement.

« Si vous estimez que la police criminelle a sa place dans les stades de foot, alors on devrait peut-être organiser une réunion de travail entre le ministre de la Justice et le président de la fédération. » Elle lui tendit la main. « Merci pour vos informations. »

Kjell lui serra la main et retourna à son occupation. Lorsque les deux policières remontèrent dans la cuisine, Anna n'était plus là. Le mobile d'Ebba bipa et elle le tira de sa poche pour lire le message.

« O.K., lança Vendela d'un air enjoué. On a le jardin d'Éden dans l'archipel de Stockholm, on a Adam et Ève... Non, pardon, Ève. Alors, Adam arrive et la séduit avec le fruit défendu.

— Le serpent ! rectifia Ebba en tapant une réponse sur son mobile.

— J'ai faim. On déjeune maintenant ou est-ce qu'on a encore le temps d'interroger quelqu'un avant ? » s'enquit Vendela en pianotant d'impatience contre le mur auquel elle était adossée.

Ebba fit une mauvaise manipulation et envoya un SMS inachevé.

« C'est quoi, ces téléphones de merde ! Pourquoi ne peuvent-ils pas faire des touches adaptées à des doigts d'adulte ? » Agacée, elle recommença à rédiger. « Tu n'as qu'à sortir fumer une clope. Ensuite, on passera à Helena Andermyr.

— Andermyr... Ça sent le nom de femme mariée à plein nez.

— Tout le monde n'a pas l'honneur d'hériter d'un Smythe-Fleming.

— Mais qu'y a-t-il de pire que de passer d'Andersson à Andermyr ? Mieux vaut encore garder Andersson ou Svensson, ou n'importe quoi, et baptiser ses enfants Eustachia ou Honoré. »

Vendela se décolla du mur d'un mouvement du bassin et disparut par l'escalier de la cuisine. En ouvrant la porte du hall, elle faillit rentrer dans Louise qui arrivait du salon. Louise la gratifia d'un sourire chaleureux et baissa les yeux sur le décolleté déboutonné de sa chemise qui laissait apparaître un soutien-gorge violet. Machinalement, Vendela se reboutonna jusqu'au col. Louise haussa les

sourcils avec désinvolture et poursuivit son chemin vers la cuisine. Vendela sentit qu'elle avait les joues rouges quand elle passa la porte de la maison. Elle chercha maladroitement son paquet de cigarettes dans sa poche. D'un geste routinier, elle alluma son briquet au moment précis où elle glissait sa cigarette entre ses lèvres. Elle emplit ses poumons avec une telle avidité qu'elle fut prise d'une quinte de toux. Aussitôt après, la porte d'entrée s'ouvrit et Louise surgit, avec un petit bocal à la main.

« J'apprécierais que vous jetiez vos mégots là-dedans, merci », dit-elle en déposant le bocal sur l'herbe, près du perron.

Elle rejoignit Vendela. Ensemble, elles contemplèrent la surface agitée de la mer. Le feuillage d'automne était passé du jaune à un mélange de marron et de rouge et présentait un contraste saisissant avec le bleu éclatant du ciel d'octobre. Vendela était consciente que c'était en cette saison que sa chevelure rousse la mettait le plus en valeur. C'était comme si elle s'épanouissait, après avoir transpiré et enflé dans la chaleur étouffante de l'été. Or c'était justement ainsi qu'elle souhaitait que Louise Armstahl la voie. Bien que Louise regardât ailleurs, Vendela avait remarqué qu'elle ne la laissait pas indifférente. Ce qui n'était pas pour lui déplaire. Elle écarta légèrement les deux pans de son manteau et adopta une posture qui mettait son corps en évidence. Sa poitrine se soulevait à chaque inspiration. Pourquoi se comportait-elle de la sorte ? Ses pensées ricochaient en silence dans son esprit. C'était comme si une force extérieure avait pris le contrôle de sa volonté, une force qui venait du fond de son cœur, au contact de cette femme qui, sous ses airs secs, dégageait un puissant pouvoir d'attraction.

« Je suppose que vous allez saisir les affaires de Raoul, dit Louise.

— En effet, confirma Vendela.

— Il y a une chose dont vous allez devoir prendre soin, c'est son violon. » Louise fit une courte pause. « Il va falloir y faire extrêmement attention.

— Cela va de soi, approuva Vendela sans pouvoir s'empêcher d'ajouter : Je joue moi-même d'un instrument à cordes.

— Vraiment ? » Le visage de Louise se fendit d'un large sourire. « Dans ce cas, j'espère que vous vous occuperez personnellement de son Guarneri. »

Soudain, la porte de la maison s'ouvrit et une grande femme brune, dans les âges de Vendela, apparut. En voyant Louise, elle s'arrêta net et faillit faire demi-tour. Mais elle se ravisa lorsque son regard tomba sur Vendela. Louise croisa les bras et redressa ses épaules. Un soupçon d'inquiétude passa sur son visage.

« Caro, on n'a aucune raison de s'éviter en permanence. À

l'exception des terrasses, on a tous interdiction de sortir jusqu'à nouvel ordre. J'imagine que tu ne peux pas t'empêcher de fumer, mais fais-le au moins dehors, s'il te plaît.

— Pourquoi je sors, d'après toi ? »

La voix de Caroline était sombre comme celle d'une chanteuse alto et un peu rugueuse. Sans doute l'excès de nicotine, supposa Vendela en tirant à la hâte une bouffée sur sa cigarette avant de tendre la main à la jeune femme.

« Vendela Smythe-Fleming, inspecteur à la police criminelle de Danderyd.

— Caroline af Melchior. »

La poignée de main de Caroline, d'abord hésitante, se raffermir au point que Vendela bascula presque en avant.

« Vous avez débarqué avec toute la cavalerie, cette nuit », commenta-t-elle sèchement.

Son expression avait quelque chose de mal assuré et de déterminé à la fois. Ses lèvres tremblaient, de manière presque imperceptible, comme si elle luttait pour maîtriser un profond désespoir. Elle porta une cigarette à sa bouche et fouilla dans ses poches à la recherche d'un briquet. Vendela s'empressa de sortir le sien et offrit d'allumer sa cigarette. Elle croisa furtivement le regard vert de Caroline au fond duquel elle décela une pointe d'insolence.

Louise se détourna pour contempler à nouveau la mer.

« Caroline, rends-toi service et tâche de te ressaisir. Essaie de dormir autant que possible. Tu en as besoin. Laisse la police régler cette affaire, ils en ont l'expérience et les compétences. Ils tireront leurs conclusions une fois qu'ils disposeront de toutes les informations nécessaires.

— Arrête de jouer la maman avec moi ! Pourquoi faut-il toujours que tu fasses bonne figure ? Pour qui le fais-tu ? Pour qui ? »

Elle émit un rire caustique et fit tomber la cendre de sa cigarette avec son pouce. Louise ne répondit pas.

« Raoul est mort, Louise ! Et toi tu papotes avec les flics comme si tu les avais invités à prendre le thé ! » poursuivit Caroline en secouant la tête.

Ses boucles dégringolèrent en cascade sur ses épaules. Certaines mèches tombèrent en travers de son visage, mais elle ne fit rien pour les écarter. D'une main ferme, elle porta sa cigarette à sa bouche et tira une bouffée si profonde que ses joues se creusèrent.

Elle se tourna vers Vendela.

« Qu'est-ce que vous venez faire ici ? Vous ne pourriez pas nous foutre la paix ? »

Sa carrure imposante et sa brusquerie rendaient sa proximité écrasante. Vendela s'étira pour tenter de l'imiter, mais constata à sa grande irritation qu'elles ne jouaient pas dans la même cour.

« Nous avons commencé à entendre les personnes présentes sur l'île. Votre tour viendra après déjeuner, à treize heures, si ma mémoire est bonne. »

Caroline renifla.

« Mon tour ! Putain... Mais ça veut dire que vous croyez que quelqu'un... Que quelqu'un... »

Elle se mit à gesticuler en tenant sa cigarette en l'air.

« ... a tué Raoul Liebeskind ? » compléta Vendela. Caroline blêmit. « Nous n'en avons pas la confirmation pour le moment. Est-ce que c'est votre avis ? »

L'énergie de Caroline l'abandonna et elle n'avait pas la force de suivre la ligne rude sur laquelle elle s'était elle-même engagée. Pour toute réponse, elle se contenta de secouer la tête. Puis elle termina sa cigarette avec avidité, jeta son mégot dans le massif de rosiers et s'éclipsa. Au moment où la porte se refermait derrière elle, la fenêtre du bureau s'ouvrit et Ebba passa la tête à l'extérieur.

« Tu peux aller chercher Helena Andermyr, on reprend tout de suite », lança-t-elle.

Vendela écrasa sa cigarette dans le bocal en adressant à Louise un regard courtois et se dirigea vers la porte. En passant devant Louise, elle frôla involontairement sa poitrine de la main et sursauta. Vendela laissa échapper un « aïe » embarrassé, tandis que Louise la rassurait en lui souriant avec indulgence.

Helena attendait déjà dans le hall. D'un léger hochement de tête, elle signifia à Vendela qu'elle était prête et la jeune policière l'escorta jusqu'au bureau.

« Bonjour, Ebba, dit Helena en tendant la main pour la saluer. Nous nous sommes déjà rencontrées. »

Vendela remarqua à quel point elles se ressemblaient, tout en étant une sorte de négatif l'une de l'autre. Elles avaient toutes les deux une coiffure impeccable, l'une blonde, l'autre brune.

« C'est exact. Lors d'un dîner chez Carl-Adam et Adrienne Lundblad, il y a deux ans, si ma mémoire est bonne. Et nous nous sommes croisées plusieurs fois à Djursholm. Veuillez prendre place, Helena. »

Helena s'assit sur la chaise disposée face au bureau. Elle croisa les jambes avec souplesse, réussissant là où Anna Ljungberg avait échoué.

« J'ai pensé qu'il était préférable de mettre tout de suite les choses au clair afin d'éviter tout malaise au cours de notre entretien. »

Ebba eut un sourire diplomate et se renversa légèrement contre le

dossier de sa chaise.

« Malheureusement, nous ne pourrons éviter toute gêne. Je serai peut-être amenée à vous poser des questions d'ordre privé. Mais vous devez savoir que toutes les informations que vous nous communiquerez resteront confidentielles. Pour l'instant, du moins. »

Helena fit la moue.

« Il semblerait que vous surestimiez la contribution que je peux apporter à l'enquête, Ebba. »

Elle était agacée qu'Helena l'appelle par son prénom. D'une certaine manière, cela amoindrissait son autorité et les plaçait dans une relation amicale où elles traitaient d'égale à égale. Helena était-elle plus sincère avec elle parce qu'elles se connaissaient de vue ou espérait-elle simplement qu'Ebba ne la soupçonnerait pas ?

« Nous allons commencer par les circonstances de la mort de Raoul Liebeskind. Où vous trouviez-vous, hier soir, à vingt heures trente ?

— J'étais dans le salon. Je lisais. La journée avait été éprouvante et j'avais besoin de me changer les idées.

— Comment avez-vous appris la mort de Raoul ?

— J'ai entendu des cris, dehors. Quand je suis sortie dans le hall, la porte d'entrée était grande ouverte et j'ai vu Anna descendre le sentier. Devant l'embarcadère, j'ai aperçu Caroline et Kjell près de ce qui était le corps de Raoul, ai-je appris plus tard.

— Et vous n'avez pas pensé à appeler les secours ?

— Non, pas sur le coup. Je n'avais pas la moindre raison de le faire. Tout ce que je voyais, c'était Raoul étendu dans l'herbe et les autres qui se pressaient autour de lui. Alors, je me suis dépêchée de les rejoindre.

— En tant que médecin, quel diagnostic avez-vous établi lorsque vous êtes arrivée près du corps ?

— J'ai aussitôt constaté qu'il était mort.

— Avez-vous tenté de le ranimer ?

— Non, il n'y avait déjà plus aucun espoir de le ramener à la vie.

— Et vous n'avez même pas essayé ?

— Ebba, c'était trop tard. Il était mort depuis longtemps, je l'ai vu à ses pupilles dilatées.

— Depuis combien de temps, d'après vous ?

— Difficile à dire. Il avait séjourné dans l'eau glacée, si bien que son corps était déjà tout froid. Mais il n'était pas encore rigide. Sa peau était légèrement spongieuse. Je dirais que ça faisait une vingtaine de minutes. Peut-être davantage. Une demi-heure, une heure. J'ai discuté avec l'anesthésiste, quand ils sont venus le chercher en hélicoptère, et

lui ai transmis mes constatations.

— Savez-vous si Raoul suivait un traitement quelconque ?

— Pas à ma connaissance.

— Quand l'avez vu vivant pour la dernière fois ?

— Quelques heures plus tôt. En fin d'après-midi, après avoir enregistré. »

Ebba prit une note avant de poursuivre :

« Comment décririez-vous l'état d'esprit dans lequel il se trouvait, alors ?

— Il... Eh bien, il était comme d'habitude. »

Elle fronça les sourcils comme pour tenter de rassembler ses souvenirs.

« Et comment était-il, habituellement ?

— Gai et détendu. Même si, bien sûr, il lui arrivait d'avoir un comportement légèrement arrogant. Il possédait de nombreuses facettes, mais comme nous tous, n'est-ce pas ?

— Avait-il montré des signes de dépression ?

— Vous pensez qu'il s'est suicidé ?

— Et vous ? »

Helena eut un rire amer.

« Oh la la ! On a intérêt à faire attention à tout ce qu'on dit. Il suffit qu'on pose une question pour qu'elle se transforme aussitôt en affirmation. Et excusez-moi si j'ai ri, Ebba. C'était une réaction nerveuse totalement déplacée. »

Elle se ressaisit promptement avant de reprendre.

« Pour répondre à votre question, je ne crois pas que Raoul se soit suicidé. Bien sûr, on ne peut rien affirmer, mais ça me semble hautement improbable. Raoul n'aurait jamais choisi cette solution pour se sortir d'une situation compliquée.

— Se trouvait-il dans une situation compliquée ?

— Non, non, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Il me semble juste impensable que Raoul ait eu des tendances suicidaires.

— Avez-vous une théorie sur la manière dont il s'est retrouvé dans l'eau ?

— Je n'ai pas la moindre idée de ce qui a pu se passer. Il a dû tomber à la mer, d'une manière ou d'une autre. Les rochers sont extrêmement glissants et, dès la tombée de la nuit, il devient très difficile de voir où on pose les pieds. »

Les rochers glissants. Ce n'est pas la première fois que j'entends cette remarque, pensa Ebba, fixant Helena quelques instants. Elle paraissait fatiguée, même si elle le faisait avec élégance.

« Quel genre de relation y avait-il entre vous ? »

Helena réagit aussitôt.

« Vous me demandez quel genre de relation il y avait entre lui et moi ?

— Exactement, décrivez-la-moi, je vous prie. Avec vos propres mots. »

Helena cligna plusieurs fois des yeux et poursuivit comme si de rien n'était, bien que sur un ton plus bas que précédemment.

« Je connaissais Raoul depuis de longues années. Il venait régulièrement à Svalskär, avec sa femme Joy. Et, bien sûr, on se croisait plusieurs fois par an à l'occasion d'événements musicaux. Notre monde est petit.

— Avez-vous appelé la femme de Raoul pour l'informer de ce qui était arrivé ?

— Pas moi, non, malheureusement, c'est... Je... Je suppose que Louise s'en est chargée. »

Ebba acquiesça d'un air neutre et prit à nouveau des notes sur son ordinateur. Elle sentit le regard scrutateur d'Helena sur son écran, comme si elle tentait de le transpercer pour lire ce qu'elle écrivait sur elle.

« Pourriez-vous me décrire les réactions de chacun juste après l'annonce de son décès ?

— Ça nous a toutes attristées. J'ai encore du mal à y croire. Ça prendra certainement du temps. Nous sommes toujours sous le choc.

— Y avait-il des dissensions au sein de votre groupe ?

— Que voulez-vous dire ? Pourquoi devrait-il y en avoir ?

— Je vous demande s'il y a eu des disputes, après l'arrivée de Raoul.

— Vous semblez déjà avoir votre avis sur la question. On dirait que quelqu'un vous en a parlé.

— Répondez, s'il vous plaît. »

Helena inspira par les narines et posa ses mains sur ses genoux.

« Chacun réagit différemment face à la mort. Certains deviennent agressifs. C'est une façon de canaliser la montée soudaine de stress, bien entendu. On ne peut rester de glace dans des circonstances aussi invraisemblables. Imaginez, la nuit sur une île au milieu de l'archipel. Alors, quand, en plus, on se retrouve au beau milieu d'une enquête policière qui nous empêche de faire notre deuil en paix... »

Elle ponctua sa déclaration par un geste de désespoir. Mais Ebba insista.

« Quelles sont les personnes qui se sont disputées, Helena ? »

Helena secoua la tête et reprit d'une voix calme.

« Personne ne s'est disputé avec personne. Anna et Caroline sont juste devenues hystériques en voyant le cadavre de Raoul. C'était peut-être la première fois qu'elles se trouvaient en présence d'un mort, ne l'oubliez pas. »

Toi, en revanche, tu es habituée à en voir, pensa Ebba, tu ne paniques pas face à la mort. Elle fait partie de ton métier de médecin.

« Je vais devoir vous poser quelques questions qui concernent votre sœur. »

Helena se redressa mais ne manifesta aucun signe de stress.

« Caroline, précisa-t-elle d'une voix énergique, comme si elle déclinait son propre nom. Caroline est ma demi-sœur. Nous avons la même mère, mais des pères différents.

— Êtes-vous proches ?

— Nous avons vingt ans d'écart. Quand elle est née, j'avais déjà quitté le domicile familial.

— Dois-je considérer cela comme une réponse négative ?

— Pas du tout. Ça signifie juste que nous n'avons pas grandi ensemble. En revanche, en tant que sœurs, nous sommes unies par des liens naturels.

— Ces liens ne sont pas toujours aussi naturels qu'on pourrait le croire. C'est pourquoi j'ai estimé nécessaire de vous poser la question... »

Helena coupa aussitôt la parole à Ebba.

« Caroline est mon unique sœur. Bien sûr que je l'aime. Qu'est-ce que c'est que ces insinuations tordues ?

— Je ne cherche pas à remettre en cause votre amour fraternel. Je cherche juste à me faire une idée des relations qui existaient, et existent entre les personnes qui étaient rassemblées à Svalskär ces derniers jours. »

Helena inspira par le nez et expira en se contrôlant.

« Caroline et moi sommes très différentes. Ce qui s'explique certainement par le fait que nous n'avons pas été élevées dans les mêmes conditions. Je n'ai jamais connu mon père. Ou, plus exactement, mon père s'est barré quand j'avais deux ans et je ne l'ai plus jamais revu. Ce n'est pas quelque chose qui me tourmente encore au quotidien. J'ai appris à vivre avec. J'ai donc été élevée seule par ma mère qui travaillait comme infirmière. Elle a rencontré Magnus af Melchior l'année de mon bac. Il n'a jamais joué le rôle d'un père, pour moi. Nous nous entendons bien, mais ça s'arrête là. À Noël et à Pâques, ainsi qu'aux anniversaires, nous dînons en famille. À part ça, je n'ai aucun contact direct avec lui. Ni avec ma mère, d'ailleurs. Ce qui nous convient à tous. Caro est née à peine un an après leur

rencontre. Entre-temps, ils s'étaient mariés et elle était partie vivre avec Magnus dans son appartement de Riddargatan. Cette relation a complètement changé la vie de ma mère. Elle qui avait dû lutter pour s'en sortir pouvait désormais se reposer sur un homme qui l'aimait. Elle a également abandonné notre nom, Melkersson, pour prendre celui, plus noble, de af Melchior, ce qui est un sujet récurrent de taquinerie entre ma sœur et moi. »

Helena émit un petit rire crispé avant de poursuivre.

« Caro fut leur enfant chérie. Elle a toujours obtenu tout ce qu'elle désirait et est devenue ce que j'appellerais une jeune femme déterminée qui sait ce qu'elle veut. Alors que je n'avais jamais rien obtenu sans lutter, Caroline n'avait qu'à claquer des doigts pour l'avoir. Ce qui ne signifie pas pour autant qu'elle soit dénuée de qualités. Au contraire. C'est une musicienne fantastique et je suis persuadée qu'elle ira très loin, à condition toutefois qu'elle trouve son équilibre. »

Helena fit une courte pause et dévisagea Ebba pour voir si elle était satisfaite de son explication. Ebba lui rendit son regard en la fixant droit dans les yeux.

« Comment l'annonce de l'homosexualité de Caroline a-t-elle été vécue, dans votre entourage ? »

Helena ricana brièvement en secouant la tête.

« Eh bien...

— A-t-elle eu du mal à l'avouer ? »

Helena réfléchit un instant, la tête inclinée.

« Elle est sortie du placard au cours du *glögg* de l'avent que les parents organisent tous les ans, dans leur appartement de Riddargatan. Il faut savoir que le *glögg* de l'avent, chez les Melchior, est une fête qui réunit des comtes et des barons. Bref, toute la fine fleur de la famille était présente, et voilà que Caroline, un piercing dans le nez, débarque au bras de Louise et l'entraîne directement sous la boule de gui pour l'embrasser devant tout le monde. Maman renversa une corbeille entière de petites brioches, tandis que Magnus servait du *glögg* aux chaussures du comte Mörner. Ensuite, ils se sont efforcés de sourire jusqu'à ce que les derniers convives soient partis. Ce *glögg* de l'avent restera à jamais gravé dans les mémoires. Maman s'était retirée dans la cuisine pour pleurer, mais se séchait les yeux dès que Caroline entraînait dans la pièce. Depuis des années, elle attendait que Caroline rencontre l'homme de sa vie, et ce n'étaient pas les prétendants qui manquaient. Le fait qu'elle ait choisi Louise aida malgré tout à faire passer la pilule. Comme vous le savez, Louise jouit non seulement d'une grande cote de popularité, mais elle est également noble, comme Caroline. Elle descend même d'une famille

prestigieuse. »

Ebba se gratta la paupière.

« O.K... Vous étiez-vous attendue que Caroline se mette en ménage avec une femme ? Aviez-vous repéré des signes annonciateurs ?

— Bien sûr, nous nous sommes plus tard demandé si quelque chose nous avait échappé. Mais je ne vois pas ce que ça aurait pu être. Caroline envoie des tas de signaux en permanence, certains plus sérieux que d'autres. Il n'est pas toujours aisé de les interpréter.

— Avait-elle eu beaucoup de petits copains, auparavant ?

— Elle en a eu des tas.

— Avec qui elle avait des relations sexuelles ?

— Bien sûr.

— Donc, vous avez dû être surprise d'apprendre qu'elle avait choisi de vivre avec une femme. »

Helena ouvrit la bouche et tourna son regard vers la fenêtre avant de poursuivre.

« Je crois comprendre où vous voulez en venir, Ebba, et laissez-moi mettre les choses au clair, pour qu'il n'y ait pas de malentendus. »

Ebba acquiesça et se renversa contre le dossier de sa chaise.

« Caroline a toujours été une croqueuse d'hommes. Notez que je ne dis pas ça pour la critiquer, car je ne vois aucun mal à ce qu'une femme se fasse plaisir. Quand elle a annoncé qu'elle sortait avec Louise, j'ai été moins choquée qu'abattue.

— Parce qu'elle vous avait pris votre amie ?

— Parce que je savais qu'elle larguerait Louise dans l'année. Caroline n'a jamais eu de relations durables et c'est toujours elle qui choisit d'y mettre un terme. Elle passe à autre chose. En outre, en la quittant, elle risquait de faire voler en éclats notre quatuor. Louise était éperdument amoureuse. Et je craignais que les sentiments de Caroline ne soient pas aussi sérieux.

— Pour quelle raison ?

— Parce que je ne crois pas qu'elle soit lesbienne. C'était... une simple expérience. Mais ce n'est que mon humble avis et il est possible que je me trompe.

— Donc, ça ne vous a pas étonnée plus que ça quand Caroline a soudain changé de partenaire ?

— Vous voulez dire...

— Caroline a-t-elle eu une liaison avec Raoul, avant sa mort ?

— Pourquoi me posez-vous la question à moi et pas à Caroline directement ?

— Parce qu'on a plus de chances de se faire une représentation

fidèle de la réalité en multipliant les sources. »

Helena émit un petit ricanement.

« Je dois dire que j'ignore à quel point ce flirt était sérieux. Nous n'avons passé que quelques jours sur l'île.

— Ainsi, Caroline et Raoul n'étaient pas ensemble avant de venir ici ?

— Pas que je sache. »

Ebba laissa Helena souffler un instant et prit des notes sur son ordinateur. La conversation avait commencé doucement, mais, peu à peu, une certaine dureté était apparue dans la voix d'Helena. Elle avait beau afficher un visage souriant, une veine ressortait désormais sur son front crispé.

« Vous avez qualifié leur liaison de flirt.

— Bien sûr, qu'aurait-il pu y avoir de plus en si peu de temps ?

— Caroline est-elle toujours avec Louise ?

— Je ne sais pas. »

Ebba remua les bras.

« Vous habitez et travaillez tous ensemble, mais vous ne savez pas si votre sœur est toujours avec Louise ?

— Ma chère Ebba, nous venons de traverser des moments bouleversants. La situation est exceptionnelle, il y a eu un mort ! Alors, il n'est pas toujours facile d'y voir clair. De plus, je ne suis pas responsable de ma sœur. Elle est majeure et mène sa vie comme elle l'entend. »

Ebba sauvegarda ses notes avant de rabattre brusquement l'écran de son ordinateur. Elle sourit à Helena.

« Merci. Ce sera tout pour le moment. Je vous interrogerai à nouveau plus tard. »

Les joues d'Helena retrouvèrent quelques couleurs avant qu'elle ne se lève. Lorsque Vendela fit son retour après l'avoir escortée dans le couloir, Ebba était en train de ranger son portable.

« Bien, qu'est-ce que tu penses de tout ça ? demanda Vendela.

— Je pense que les circonstances de la mort de Raoul Liebeskind sont décidément mystérieuses et que nous allons devoir continuer à creuser », répondit Ebba sur un ton grave. L'instant suivant, elle haussa les sourcils d'un air insouciant : « On va déjeuner, maintenant, Vendela ? J'ai une faim de loup ! »

Leur gratin de poisson sauce crevettes réchauffé au micro-ondes les avait à peine rassasiés. Pour le bonheur de tous, Jakob sortit de son chapeau un paquet de chips qu'il vida dans un bol.

« Alors, comment ça se passe ? s'enquit-il.

— On a réuni une foule d'informations intéressantes, dit Ebba en enfournant une poignée de chips dans sa bouche. Mais l'élément le plus important de tous, à mon avis, c'est le fait que Raoul Liebeskind avait... »

Elle fut interrompue par la sonnerie de son téléphone et s'isola avant de répondre. À son retour, le bol de chips était déjà vide.

« C'était Svante. Il a rapidement constaté que Raoul n'était pas mort de noyade. Ce sont des analgésiques qui ont altéré ses fonctions respiratoires. Maintenant qu'il a déterminé la quantité contenue dans le sang, il ne fait plus aucun doute que c'est ce qui l'a tué.

— De quel médicament s'agit-il ?

— Du Dexofen, vraisemblablement. Ingréé en combinaison avec de l'alcool, ce qui a entraîné l'arrêt respiratoire. On a retrouvé du vin rouge dans son estomac.

— A-t-il succombé à une overdose ? demanda Vendela.

— Il en avait une quantité si ahurissante dans les veines qu'il serait mort de toute façon, même s'il n'avait pas chuté sur les rochers. Apparemment, il y en avait suffisamment pour tuer un éléphant.

— On n'absorbe pas une telle dose par erreur. Ce qui signifie que nous n'avons plus affaire à un accident, mais plutôt à un suicide planifié, en conclut-elle.

— Ou à un meurtre, renchérit Jakob en échangeant un regard avec Vendela.

— Attends un peu..., le modéra Ebba en levant les bras. Ne sois pas trop pressé, Jakob. Garde l'esprit ouvert. »

Mais le mot avait été prononcé.

On frappa à la porte du rouf et Kaj passa la tête à l'intérieur.

« Kaj, j'étais justement en train de fantasmer sur toi ! » s'écria Ebba avec un large sourire.

Kaj lui répondit par un ricanement forcé.

« Je me disais qu'on devrait peut-être faire le point. On s'y met maintenant ?

— Pas de problème. On aura juste besoin d'une tasse de café. Tu en veux ?

— Volontiers. »

Il lança un coup d'œil à Vendela qui était déjà en train de remplir quatre tasses.

« Vendela, tu pourrais le remuer avec ton petit doigt ?

— Tu peux toujours rêver ! maugréa la jeune policière », poursuivit-elle en plaçant une tasse dans la main de Kaj.

Il rit de bon cœur et ne sembla pas vexé le moins du monde.

Vendela adressa à Ebba un regard perplexe mais sa supérieure se contenta de hausser un sourcil. Les yeux de Kaj s'illuminèrent de satisfaction et sa réplique ne tarda pas à fuser :

« Bien, dans ce cas, je suis certain qu'Ebba se fera un plaisir de le remuer à ta place.

— Avec le majeur ? Qu'en dis-tu ? » répliqua-t-elle avec nonchalance.

Kaj gloussa. Puis il ouvrit sa pochette et en tira quelques feuilles imprimées portant l'en-tête de la police scientifique. Ebba les parcourut rapidement du regard avant que Vendela et Jakob ne viennent s'asseoir à leurs côtés.

« O.K., nous allons donc tenir notre première réunion d'enquête sur la mort de Raoul Liebeskind, commença Ebba. Vendela prendra des notes. »

Vendela s'empara de l'ordinateur d'Ebba et leur signifia par un sourire discret qu'elle était prête.

« Tout d'abord, le motif du décès constaté. Asphyxie. Svante affirme que Raoul avait absorbé du Dexofen, un médicament contenant une molécule appelée Dextropropoxyphène. La dose était largement mortelle. En d'autres termes, il était totalement exclu qu'il survive sans une prise en charge immédiate. L'effet du médicament, combiné à la prise d'alcool, entraîne l'arrêt des fonctions respiratoires. »

Tandis que Vendela tapait sur l'ordinateur, Ebba prit une longue lampée de café. Vendela lui adressa un hochement de tête.

« Ainsi, Raoul Liebeskind était déjà décédé au moment de son immersion. À moins qu'il ne se trouvât déjà dans l'eau au moment où la mort est survenue ou qu'il n'ait chuté du haut des rochers. En tout cas, il est fort probable que quelqu'un ait jeté son cadavre à la mer.

— Le mois d'octobre n'est guère propice à la baignade, marmonna Vendela. »

Ebba attendit d'avoir l'attention de tous avant de poursuivre :

« Deuxièmement, son corps porte des traces de coups vraisemblablement reçus hier soir, avant sa mort. Nous avons une griffure sur le côté droit du visage et un petit hématome sur la joue, ainsi qu'un coup violent porté à l'arrière du crâne.

— Nous avons également deux traces de piqûres dans la cuisse droite, ainsi qu'une troisième, plus ancienne, dans la gauche », indiqua Ebba.

Jakob siffla.

« Ça commence à devenir intéressant.

— Était-il toxicomane ? Ou diabétique ? demanda Vendela.

— Pas à notre connaissance, répondit Ebba. Outre l'analgésique, on

a trouvé d'énormes quantités d'adrénaline dans son sang. On suppose qu'elle a dû lui être injectée après son arrêt cardiaque, d'où les traces de piqûres et le haut niveau de concentration dans le sang. »

Jakob se gratta le menton.

« Ça fait un peu trop d'étrangetés pour un simple cas de suicide. »

Il se fit cette réflexion pour rappeler qu'il avait été le premier à évoquer un meurtre.

« En ce qui concerne l'overdose, Raoul Liebeskind peut parfaitement s'être administré lui-même la dose mortelle, constata Ebba en lui adressant un regard réprobateur.

— Une lettre d'adieu ? intervint Vendela. A-t-il laissé un mot pour dire au revoir et expliquer les raisons de son geste ?

— S'il avait pris les médicaments lui-même, on aurait dû retrouver les emballages quelque part. Ou au moins le verre ou la bouteille qu'il a utilisés pour les faire passer, fit remarquer Jakob.

— À moins qu'il n'ait voulu maquiller son suicide en meurtre et qu'il ne s'en soit débarrassé avant de mourir », rétorqua Vendela, sans trop de conviction.

Ebba lança un regard en coin à ses deux subordonnés.

« Du calme. Tout ce que nous pouvons affirmer avec certitude, pour l'instant, c'est qu'il a succombé à une overdose de médicaments associée à une prise de vin. L'heure n'est pas encore aux théories. Avant de m'attaquer aux auditions de l'après-midi, j'ai l'intention de les rassembler pour leur poser quelques questions. Jakob, dès que tu auras fini de boire ton café, tu iras leur demander à tous de se rassembler dans la salle de séjour. » Ensuite, se tournant vers Kaj : « Qu'as-tu pour moi ? »

Kaj se gratta le cuir chevelu.

« Pas grand-chose de déterminant. Si ce n'est les habituelles empreintes digitales et quelques effets qui, pour la plupart, devaient appartenir à la victime. En tout cas, il semblerait que tout le monde, sur l'île, ait eu accès à cet atelier et qu'on y ait séjourné au cours des derniers jours. »

Il tendit à Ebba la liste des affaires de Raoul et elle constata que cela correspondait à ce que l'on pouvait s'attendre à trouver dans la valise d'un homme.

« Louise m'a demandé de me charger personnellement du Guarneri de Raoul, annonça Vendela en dissimulant son visage derrière sa tasse de café.

— Elle a fait ça ? répliqua Ebba en haussant le sourcil.

— Apparemment, il s'agit d'un *Guarneri del Gesù* du milieu du XVIII^e siècle, expliqua Vendela, et je pense qu'elle craignait qu'il ne soit

abîmé. C'est un instrument d'une valeur inestimable.

— Aurait-il eu plusieurs instruments ? demanda Kaj. On a un violon avec son archet dans son étui parmi ses effets, sur notre bateau. »

Vendela éclata de rire.

« Un Guarneri, c'est un violon, Kaj. Mais du genre qui coûte la peau des fesses.

— Eh bien, il n'était sans doute pas tout à fait démuni, ce bon Raoul Liebeskind, s'il avait les moyens de se promener avec un instrument de cette valeur. On va devoir le mettre en lieu sûr, puis l'enfermer dans le coffre-fort du commissariat dès notre retour », dit Ebba d'un air songeur en tournant son regard vers Vendela. Un sourire se dessina lentement sur ses lèvres. « Heureusement que Louise avait suffisamment confiance en toi pour te faire cette confidence, Vendela. »

Vendela décela aussitôt une pointe de taquinerie dans le ton de la voix de sa supérieure. Mais elle ne manifesta pas le moindre signe de contrariété.

Ebba se tourna à nouveau vers Kaj.

« Avez-vous retrouvé des comprimés ? Des boîtes vides ou autre chose de ce genre ? Ce qu'il nous faut en priorité, c'est mettre la main sur ce Dexofen.

— Ebba, on fait de notre mieux, mais on est débordés. On n'a même pas encore eu le temps de faire l'inventaire des poubelles », répondit-il, agacé.

Ebba ne se laissa pas impressionner par la sécheresse de sa remarque et poursuivit sur un ton toujours aussi direct.

« On recherche aussi des seringues. Des seringues usagées.

— On n'en a pas retrouvé pour l'instant.

— Je veux que vous fouilliez dans chaque cheminée, chaque poêle, dans le compost, s'il y en a, ainsi qu'à l'endroit où ils se débarrassent de leurs cendres et de leurs ordures. Vous devez aussi passer toute la maison au peigne fin. Tant pis si ça ne débouche sur rien. Au moins, si nous ne retrouvons aucun emballage de médicaments, cela signifiera que quelqu'un les a fait disparaître volontairement. Et nous saurons alors quelles conclusions en tirer.

— O.K.

— Lettres, brouillons, autres papiers ?

— Rien de ce que tu recherches. On a juste son agenda, qui est rempli de dates de concerts, de rendez-vous et de notes diverses.

— Très occupé, le gars, constata Jakob.

— Ce type avait un boulot, du pognon, une carrière, un avenir, un statut de star, une femme et, semble-t-il, une petite aventure. Pour

quelle raison se serait-il donné la mort ? souligna Ebba, avant de demander à Kaj : Avez-vous trouvé un objet qui aurait pu causer ses blessures à la tête ?

— As-tu une idée de ce que ça pourrait être ?

— Pour plus de détails sur le caractère des blessures, je te conseille de t'adresser à Svante. On ne sait toujours pas où Raoul est mort ni de quand datent ses blessures.

— Ça aurait pu se passer n'importe où, Ebba, fit remarquer Kaj. Mais on va vérifier. Nos plongeurs sont déjà entrés en action. Il y a sûrement un tas de cochonneries qui se sont accumulées au fond de l'eau, au cours des derniers siècles. On ne sait même pas exactement à quel endroit chercher, ni s'il y a quelque chose à trouver. »

Ebba gonfla ses joues et expira lentement avant de secouer la tête.

« Je comprends, Kaj. On verra bien ce qu'il ressortira, tout à l'heure, de notre petite confrontation avec ces messieurs dames.

— Franchement, il me paraît invraisemblable que Raoul ait pris la peine de cacher les emballages de ses médicaments avant de se suicider, commenta Vendela.

— Ce matin, Helena a bien dit qu'il n'était pas du genre à envisager le suicide en tant que solution à une situation compliquée, renchérit Ebba.

— Sait-on au moins si sa situation était réellement compliquée ? demanda Jakob.

— J'en doute de plus en plus », répondit Ebba.

Au moment où elle allait se lever, le mobile de Kaj se mit à sonner. Il décrocha. Son regard passa sur les visages de ses collègues d'un air songeur sans s'arrêter sur aucun d'eux. Puis il répondit :

« Rangez-les dans des sacs plastique et apportez-les sur le bateau.

— De quoi s'agissait-il ? demanda Ebba.

— Deux choses. On a trouvé un mobile, sur un récif immergé, à proximité du rivage. Ainsi que sa chaussure gauche.

— Où était-elle ?

— À une trentaine de mètres au large de l'embarcadère. »

Ebba réfléchit quelques instants.

« Comment a-t-elle atterri là-bas ? » s'étonna Jakob, sans obtenir de réponse.

Ebba remuait son café avec sa cuiller, perdue dans ses pensées. Ses seules paroles furent :

« Il faut que je réfléchisse un peu. »

Mais elles s'adressaient plus à elle-même qu'à ses collègues. Tout à coup, son visage s'éclaira et elle sembla sortir momentanément de sa

rêverie. « Je me charge des deux dernières auditions avec Vendela. Celles de Jan et de Caroline. Pendant ce temps, Jakob recueillera leurs coordonnées et leurs empreintes digitales. Je suppose qu'ils ne verront aucun inconvénient à ce que nous procédions à des tests ADN. Tu pourras te faire aider par l'un des techniciens de Kaj. » Elle se tourna vers Kaj qui approuva d'un hochement de tête. « Et s'il nous reste du temps, tu vérifieras avec Vendela leurs emplois du temps entre la fin de l'enregistrement, hier en fin d'après-midi, et l'arrivée de l'hélicoptère des secours. Mais, d'abord, on va réunir tout ce beau monde dans la maison. J'ai à leur poser quelques petites questions qui, je l'espère, m'aideront à orienter l'enquête.

— Combien de temps allons-nous rester sur l'île, d'après toi ? s'enquit Vendela.

— C'est impossible à dire pour le moment. Je préfère garder tout le monde sous la main le plus longtemps possible. On verra. Après tout, nous n'avons pas le droit de les retenir sans motif valable.

— Sont-ils au courant ?

— Nous ne sommes pas obligés de le leur dire. Mais il sera intéressant de voir qui sera le premier à exiger de quitter les lieux. »

Ebba, adossée à l'imposant buffet de style baroque du salon, attendait le retour à un calme relatif. Anna était assise sur le canapé, coincée entre Kjell et Jan. De part et d'autre, Louise et Helena avaient pris place sur des chaises à accoudoirs, tandis que Caroline était affalée dans un fauteuil, près de sa sœur. Ils n'échangeaient pas un regard. Chacun était renfermé sur lui-même. Ce qui ne manqua pas de piquer la curiosité d'Ebba, qui retarda volontairement son entrée en matière pour observer leur comportement.

Anna semblait toujours aussi apathique, comme si ses pensées étaient ailleurs. Sa tête reposait contre l'épaule de Jan qui, sans un regard, lui donna une petite tape paternelle sur la joue. Kjell, imperturbable, attendait, les bras croisés.

Helena s'était maquillée et avait opté pour un rouge à lèvres brillant et chaleureux, assorti à sa veste en cachemire. Elle portait un jean marron foncé qui moulait ses longues jambes et une paire de bottines rouges à talons. Ses cernes avaient disparu, elle s'était poudré le visage. L'attente ne semblait guère lui peser. Contrairement à Caroline qui était recroquevillée dans son fauteuil, le menton sur les genoux. Ses boucles sauvages flottaient tout autour de sa tête et retombaient sur son visage, formant comme une grille de protection. Son corps long avait adopté une position coconneuse qui évoqua à Ebba la *Danaé* de Klimt. Elle louchait en fixant une mèche qu'elle enroulait autour de ses doigts. Elle avait des poches sous les yeux et ses lèvres étaient

craquelées.

Louise, sur le qui-vive, scrutait Ebba. L'expression de son visage était à la fois impatiente et assurée. Ebba lui répondit en se concentrant sur ses sourcils, un stratagème maintes fois éprouvé destiné à prendre le dessus. Enfin, Jakob entra. Ebba lui fit signe de fermer la porte et avança d'un pas.

« Je vais commencer par dire quelques mots à propos de la situation. J'ai maintenant rencontré la majorité d'entre vous au cours des premières auditions dans l'enquête sur la mort de Raoul Liebeskind. »

À ces dernières paroles, Caroline baissa légèrement la tête et cacha ses yeux derrière sa main. À intervalles réguliers, son corps longiligne était secoué par des sanglots. Mais personne ne leva le petit doigt pour tenter de la reconforter.

« J'ai pris la décision d'approfondir mes investigations. De nombreuses questions demeurent sans réponse, poursuit Ebba. Je comprends que ce soit pénible pour vous de vous retrouver au cœur d'une enquête en ce moment douloureux, mais je n'ai pas d'autre choix que de vous interroger si je veux faire la lumière sur les circonstances dans lesquelles Raoul Liebeskind a perdu la vie. C'est la raison pour laquelle je vous prie de bien vouloir faire preuve de patience à notre égard et de répondre à nos questions le plus précisément possible. »

Elle ménagea une pause pour leur permettre de s'exprimer. Comme personne ne prenait la parole, elle leur présenta le portable qui avait été retrouvé par leurs plongeurs. L'intérieur du sac plastique dans lequel était enfermé l'appareil était couvert de buée, mais on pouvait malgré tout distinguer un téléphone plat de couleur marron.

« Quelqu'un sait-il à qui appartient ceci ? »

Elle s'approcha et passa devant l'assistance en brandissant le sac plastique. C'est seulement en arrivant au niveau de Caroline qu'elle obtint une réaction, pour le moins inattendue. La jeune femme tressaillit et émit un petit rire, tandis que les larmes continuaient de couler le long de ses joues.

« Mon Dieu ! Mais c'est celui de Raoul ! s'écria-t-elle. Vous avez réussi à le retrouver ! »

Ebba haussa les sourcils.

« Pardon ? »

— Oui, il l'avait jeté à la mer ! »

Elle rit et sécha ses larmes avec sa manche.

« Quand ? »

Caroline réfléchit brièvement.

« Juste après l'enregistrement, hier après-midi.

— À quelle heure ?

— Quelle heure pouvait-il bien être, déjà ? »

Elle se courba en avant et chercha Jan du regard.

« Environ quinze heures trente. »

Caroline acquiesça et se tourna à nouveau vers Ebba.

« Pour quelle raison l'a-t-il jeté à la mer ?

— Ah, il en avait marre de l'entendre sonner à tout bout de champ. Il passait son temps au téléphone.

— A-t-il vu qui l'appelait ?

— Ça, je l'ignore, mais il était furieux et l'a balancé dans l'eau pour ne plus être interrompu.

— Interrompu ? »

Le regard de Caroline fit un écart en direction de Louise avant de s'en détourner aussitôt. Le contact était trop douloureux. Elle renifla et se mordilla la lèvre.

« Eh bien... euh... On était en train de discuter.

— Où étiez-vous ?

— Près du sauna. »

Ebba acquiesça et se tourna vers les autres.

« Savez-vous si Raoul Liebeskind suivait un traitement ? »

Anna sortit de sa torpeur et ouvrit machinalement la bouche, le regard vide.

« Il était allergique aux cacahuètes. »

Helena faillit intervenir à son tour, mais s'abstint finalement.

« Quel type de traitement prenait-il contre cette allergie ?

— Des injections. Il en avait toujours dans son portefeuille », expliqua Anna en se tournant d'un air hésitant vers Helena pour qu'elle confirme. En vain.

« Comment se fait-il que vous soyez au courant ? »

Après un court silence, Anna reprit à voix basse :

« C'est lui qui me l'a dit.

— À quelle occasion ? »

Anna chercha ses mots et échangea de nouveau un regard avec Helena qui, cette fois, ne put l'ignorer. Elle se redressa et dit :

« Raoul a été victime d'un choc allergique, sur l'île. Son état est revenu à la normale quand on lui a administré son traitement.

— Comment est-ce arrivé ?

— Par accident, intervint Louise. Il y avait de l'huile d'arachide dans le ragoût de poulet.

— Et il a alors sorti l'une de ses seringues ? »

C'était comme si l'air dans la pièce était tout à coup devenu étouffant et Ebba comprit aussitôt qu'elle venait de toucher un point sensible. Louise prit l'initiative de répondre.

« Non, il en était incapable lui-même. On a dû utiliser une seringue d'antidote contre le venin de vipère qui se trouvait dans l'armoire à pharmacie.

— Il n'était pas en état de se faire lui-même son injection, si je vous comprends bien ? Qui s'en est chargé ? »

Ebba tourna machinalement le regard vers Helena qui acquiesça.

« Oui, c'est moi, admit-elle. J'ai tout de suite vu qu'il s'agissait d'une réaction allergique. Alors, j'ai envoyé Caroline dans sa chambre chercher son traitement.

— Vous êtes donc montée, Caroline ? Avez-vous trouvé ses médicaments ? »

Caroline secoua la tête.

« Je lui ai fait une injection d'adrénaline, puis ça s'est calmé, répondit Helena.

— Vous ne pouviez pas utiliser ses propres seringues ?

— Si, bien sûr. Mais aucune d'entre nous ne savait où il les rangeait. Il nous a expliqué plus tard qu'elles étaient dans son portefeuille.

— Pourtant, vous n'avez rien dit, tout à l'heure, quand je vous ai demandé si Raoul suivait un traitement. Pourquoi ?

— Quand on dit que quelqu'un suit un traitement, on fait plutôt référence à une maladie chronique. Raoul avait besoin de ses injections uniquement en cas de réaction allergique, un peu comme on prend des comprimés contre le mal de tête ou les douleurs intestinales. Si vous aviez formulé votre question autrement, je n'aurais pas manqué de vous le signaler. »

Ebba regarda Helena qui ne cilla pas.

« Comment se sentait-il, après son choc allergique ?

— Eh bien, il était un peu secoué, bien sûr, et avait le visage tuméfié. Rien d'anormal. Si le choc est traité suffisamment rapidement, c'est sans conséquence.

— Et vous, comment avez-vous réagi ? »

Helena se tourna vers les autres pour leur signifier qu'elle en avait terminé avec ses explications.

« J'ai cru qu'il faisait un infarctus », commença Louise.

Anna s'éclaircit la voix avant d'intervenir.

« J'avais tellement peur qu'il ne meure... » Elle se prit la tête entre les mains et baissa le regard. « Et puis, ça a fini par arriver pour de

bon. »

Ebba se tourna aussitôt vers Anna.

« Vous avez dit “pour de bon”. Y a-t-il une raison à cela ? »

Anna plissa les paupières et déglutit.

« Je... Je voulais juste dire qu'il était mort plus tard. Et c'était si tragique qu'il n'ait survécu que pour mourir pour de bon, deux jours plus tard. Quelle horreur ! »

Ebba se pencha légèrement en avant.

« Il y avait donc un risque qu'il succombe à son choc allergique ? »

Helena souffla d'un air agacé avant de reprendre la parole.

« Oui, il y avait un risque. Les allergies aux arachides peuvent s'avérer mortelles.

— Et, sans votre intervention, il n'aurait probablement pas survécu, c'est bien ça ?

— Il est impossible de le dire après coup, répondit Helena sur un ton neutre. Mais c'est certain, il aurait pu y passer.

— Qui, parmi vous, savait qu'il était allergique, avant cet incident ? »

Les quatre femmes se dévisagèrent, mais aucune ne répondit. Anna finit par prendre la parole :

« Moi, j'étais au courant, mais ça ne m'est revenu qu'après. Cela faisait si longtemps que je n'avais pas côtoyé Raoul d'aussi près. Ça m'était complètement sorti de l'esprit.

— Moi aussi, j'étais au courant, intervint Louise. Mais, comme Anna, je n'y ai pas pensé sur le coup. Et on ne sait pas non plus qui avait versé de l'huile d'arachide dans le plat. Ça aurait pu être n'importe laquelle d'entre nous. Quand on prépare un ragoût, on ne fait pas toujours attention à tout ce qu'on met dedans, n'est-ce pas ? »

Vendela observa Caroline et vit son corps se contracter, tandis qu'elle rongea l'ongle de son pouce.

Ebba posa sa question suivante en scrutant l'assistance.

« Et comment Raoul a-t-il pris la chose ? Était-il en colère ? A-t-il changé d'attitude après l'incident ? »

Helena bascula la tête en arrière et serra les lèvres.

« Cessez de parler à mots couverts, Ebba. Dites-nous clairement où vous vous voulez en venir. Vous voulez savoir si l'une d'entre nous a fait exprès de verser de l'huile d'arachide dans le plat et s'il nous en a accusées, c'est bien ça ? »

Ebba lui rendit son sourire glacial.

« Merci, Helena », dit-elle avant de se tourner vers les autres.

Louise se leva.

« C'est ce que j'ai entendu de plus idiot jusqu'à maintenant ! Pour qui nous prenez-vous ? » Avant de se rasseoir, elle inspira profondément pour tenter de se calmer. « Vous avez l'insolence de nous accuser. Vous croyez nous connaître. »

Helena agita les mains.

« Du calme, Louise. Arrête. Ça ne sert à rien de s'énerver. Ces policiers ne font que leur travail. Ils sont obligés de nous poser toutes ces questions. » Elle croisa le regard de Louise et le soutint un moment. « Contente-toi de répondre, Louise. Garde tes états d'âme pour toi et évite de t'égarer. »

— Quelqu'un sait-il si Raoul Liebeskind a eu d'autres occasions d'utiliser ses seringues au cours de son séjour sur l'île ? reprit Ebba.

— Aucune idée, répondit Louise.

— Évidemment, par la suite, nous avons évité tout ce qui contenait des cacahuètes ou des noix en général, dit Anna.

— Quelqu'un a-t-il vu les seringues qu'il conservait dans son portefeuille ? »

La tension était palpable.

« Vous ne savez donc pas avec certitude s'il y avait réellement des seringues dans son portefeuille ? » demanda Ebba.

Sa question plana dans l'air un moment.

« Nan, dit Kjell, comme s'il estimait être de sa responsabilité de rompre le silence.

— Avez-vous, à un moment ou à un autre, vu Raoul prendre des médicaments, des comprimés ? »

Ebba les dévisagea à tour de rôle. Ils secouèrent la tête. Elle fit un pas en avant et posa ses poings sur ses hanches.

« Je vais avoir besoin de cette bouteille d'huile d'arachide afin de l'envoyer à notre laboratoire pour analyses. Louise, je vous laisserai la remettre à Jakob Svärd. Vous veillerez à ce que personne d'autre que vous n'y touche. »

Jakob et Louise acquiescèrent. Caroline était plus ou moins revenue à la vie et se cramponnait aux accoudoirs de son fauteuil. Tout à coup, elle resserra sa prise, si bien que les jointures de ses doigts pâlirent. Dès qu'elle remarqua qu'Ebba l'observait, elle lâcha les accoudoirs et croisa les bras.

« Comme vous le savez certainement, je ne peux me contenter des informations dont je dispose pour l'instant. Les questions vont se faire de plus en plus nombreuses et précises au fil de l'enquête. Ce qui signifie qu'il va nous falloir du temps pour éclaircir cette affaire. Et tant que la police scientifique n'aura pas terminé son travail, vous ne pourrez pas accéder aux endroits balisés. Je vais demander à Kaj

Bergwall de signaler clairement les zones qu'il leur reste à examiner. En ce qui me concerne, je ne vois aucun inconvénient à ce que vous alliez librement sur l'île. »

Jan pointa un doigt sur Ebba.

« Mais vous ne pouvez pas nous interdire de partir, pas vrai ? » lança-t-il, agacé. « C'est une garde à vue. »

Ebba prit une profonde inspiration. Ça devait finir par arriver !

« Je vais être claire. » Elle ménagea une courte pause. « Dans l'état actuel des choses, je vais encore avoir des tas de questions à vous poser. De nombreuses zones d'ombre subsistent autour de la mort de Raoul Liebeskind. Comme vous, je souhaite clore cette affaire le plus vite possible. Et en restant ici, à ma disposition, vous me facilitez la tâche et, par là même, accélérez l'enquête. Aussi, pour vous faire gagner du temps et vous éviter des soucis inutiles, je suggère que vous demeuriez provisoirement sur l'île, que vous évitiez scrupuleusement les zones que nous avons délimitées et que vous vous teniez à la disposition de la police. Quant à la garde à vue, ajouta Ebba en regardant Jan, nous n'y aurons recours que si vous cherchez à vous soustraire à nos interrogatoires. Ou si nous avons des raisons de soupçonner l'un d'entre vous d'un crime.

— Ça a toutes les apparences d'une enquête criminelle, il me semble. Pourquoi ne dites-vous pas les choses telles qu'elles sont ? protesta Kjell.

— Votre remarque est intéressante, rétorqua Ebba sèchement.

— Est-il question d'un meurtre ? haleta Anna, les joues rouges.

— Kjell, intervint Louise. Je préférerais que tu gardes ton calme. Nous souhaitons tous que la police termine son enquête le plus vite possible.

— Je n'ai pas que ça à foutre, gronda Kjell, furieux de se voir contrarier. Moi, ce que je veux, c'est rentrer chez moi au plus tôt... »

Il fut coupé par la voix ferme d'Helena.

« Combien de temps comptez-vous nous garder ici, Ebba ? » Et, sans lui laisser le temps de répondre, elle poursuivit avec une vigueur renouvelée. « Il faut que je sois à la clinique demain. Je ne peux pas abandonner mon poste simplement parce que ça vous arrange de nous avoir sous la main.

— Ne rendez pas les choses plus compliquées, répliqua Ebba sur un ton calme. Il me suffit d'un coup de fil au procureur pour tous vous arrêter, si nécessaire. J'ai encore le droit de vous garder pendant six heures à partir de maintenant, mais il se peut que ça prenne plus longtemps. »

L'agitation s'empara de l'assistance. Seule Caroline demeura muette.

Elle s'enfonça de plus en plus profondément en elle-même, comme si elle cherchait à se couper du monde qui l'entourait.

Ebba leva les mains pour tenter de ramener le silence.

« Raoul a-t-il choisi de mettre fin à ses jours ? »

Aussitôt, tous se turent.

« Assassinat, poursuivit Ebba. C'est le terme qu'on emploie pour désigner un homicide prémédité. » Elle attendit un instant avant de reprendre. « Je ne dispose pour l'instant que d'informations parcellaires et tout porte à croire que vous ne m'avez pas tout dit. »

Une fois de plus, elle sentit tous leurs regards se poser sur elle sans que pour autant l'un d'eux se décide à prendre la parole. Tous les regards, sauf celui de Caroline. Enfoncée dans son fauteuil, la jeune femme marmonnait dans son menton. Au bout d'un moment, elle finit par lever la tête et observa Louise qui sembla s'adoucir et inclina tendrement la tête. Mais, lorsque celle-ci essaya de lui prendre la main, Caroline eut un brusque mouvement de recul.

« Comment Raoul est-il mort ? reprit Ebba d'une voix lente. Vous étiez là. Vous êtes les derniers à l'avoir vu vivant. Si vous détenez des informations susceptibles de faire avancer notre enquête, vous ne devez pas hésiter une seule seconde à m'en avertir. Plus vous attendrez, plus nous tarderons à conclure.

— Je suppose que vous l'avez déjà autopsié, lança Jan. Qu'en est-il ressorti ? »

En signe de protestation, Caroline se leva et quitta la pièce en faisant claquer ses talons. Louise la suivit du regard.

« Je n'ai toujours pas reçu le rapport définitif. En attendant, je ne peux me livrer qu'à des spéculations », expliqua Ebba.

Elle fit signe à Jakob de suivre Caroline.

« Par qui a été pratiquée l'autopsie ? s'enquit Helena.

— Notre médecin légiste s'appelle Svante Melinder, répondit Ebba. Maintenant, je vais poursuivre mes auditions. Mon collègue Jakob Svård va recueillir vos empreintes digitales et procéder à des prélèvements d'échantillons d'ADN sur chacun de vous. »

Après avoir invité du regard Jan Svoboda à la rejoindre, elle sortit du salon et se dirigea vers son bureau de fortune.

Jan lui emboîta le pas et lui serra solennellement la main avant de s'asseoir. Son visage affable avait pris une expression d'inquiétude et sa posture indiquait qu'il n'avait pas l'intention de s'attarder.

« Vous n'avez pas le droit de nous traiter comme ça, commença-t-il sur un ton grave. Vous nous prenez en otage sur une île parce qu'un homme est mort. Pour être honnête, j'ai du mal à comprendre comment il pourrait s'agir d'un meurtre. Ou même d'un suicide. Ça me

paraît un peu excessif. »

Ebba s'appuya sur son bureau, les bras croisés.

« Vous ne pensez pas qu'il s'agisse d'un meurtre ? »

Il secoua la tête.

« Pourquoi quelqu'un aurait-il voulu tuer Raoul ? Je ne comprends pas. Ce sont des fous et des psychopathes qui font ces trucs-là, des victimes en quête de vengeance. Mais là, on a quoi ? Un quatuor qui s'est rassemblé pour enregistrer un disque et un remplaçant qui fait l'effort de faire le déplacement de New York pour rendre service à des copines.

— Comment avez-vous connu Raoul ?

— Par l'intermédiaire de Louise, notamment. Avant tout, devrais-je dire. Je l'ai aussi enregistré avec l'orchestre philharmonique de Vienne et l'orchestre de Bamberg. Un formidable violoniste. Un artiste fantastique et créatif.

— Le connaissiez-vous personnellement ?

— Non, on ne peut pas dire ça. Bien sûr, on se disait bonjour et il nous arrivait d'avoir des discussions d'ordre professionnel. On s'est vus plusieurs fois à Svanskär, pour enregistrer des pièces pour violons avec Louise. Mais on ne se fréquentait pas dans le privé.

— Avez-vous une idée de ce qui lui est arrivé ?

— Non, vous... J'étais en train de monter les enregistrements quand ça s'est produit. Je suppose... Enfin, je ne sais pas exactement à quel moment il est mort. J'ai bossé tout l'après-midi et toute la soirée.

— Quelqu'un vous a-t-il aidé ?

— Kjell, évidemment. Et Louise.

— Était-elle satisfaite du résultat ? »

Jan acquiesça.

« Oui, elle a constaté rapidement qu'on avait tout ce qu'il nous fallait et qu'on n'allait pas avoir besoin de réenregistrer des passages. Bien sûr, il y avait quelques détails à corriger, mais rien que le mixage ne puisse régler. On a dû mettre les bouchées doubles. On avait pris deux jours de retard à cause de la tempête. On voulait en finir de manière à rentrer chez nous aujourd'hui. J'ai un autre enregistrement prévu dès mardi, à Ystad. J'aimerais bien rentrer voir ma femme avant de repartir.

— Nous faisons de notre mieux. Je pense avoir été suffisamment claire sur ce point tout à l'heure. » Ebba s'assit sur le bord du bureau et croisa les jambes. « Je vais aller droit au but. Comment avez-vous vécu les tensions au sein du quatuor ? »

Jan caressa pensivement sa barbe de deux jours avant de répondre.

« Pas si simple à dire. En fait, je ne les connais pas toutes aussi bien. Mais enfin... Quatre femmes et un homme seuls sur une île... En tout cas, dès notre arrivée, on a remarqué qu'il y avait une tension sexuelle entre Raoul et Caroline. Ce qui rejaillissait sur tout le groupe, d'ailleurs. Il y avait beaucoup de portes claquées, d'éclats de voix et de tasses cassées contre les murs. Ça se ressentait aussi dans leur musique. Honnêtement, j'ai été très étonné que l'enregistrement soit si bon, au final. Raoul y était sûrement pour beaucoup. C'était un musicien exceptionnel capable de tirer le meilleur de ses collègues, même dans une situation délicate.

— Donc, vous pensez que c'était la relation entre Caroline et Raoul qui perturbait leur travail ?

— C'est mon avis. Mais le pire, c'était sans doute avec Peder. »

Ebba fit claquer ses mains sur sa jambe pendante et l'immobilisa.

« Peder ?

— Peder... C'est quoi, déjà, son nom de famille ? Ah oui, Armstahl, comme Louise. Ils sont cousins. Je l'avais déjà rencontré une fois, ici, à Svaskär. Un type snobinard, mais sympa et réglo. Même si, cette fois, il était plutôt énervé. Raoul et lui ne se supportaient pas. Ça, c'est une certitude.

— Quand Peder est-il arrivé ?

— D'après ce que j'ai compris, il est arrivé hier matin à bord de son propre bateau. Juste avant nous.

— Y avait-il une raison précise à sa présence ?

— Il est le propriétaire de la cabane de pêcheur, près de l'embarcadère. Apparemment, il était venu pour parler avec Caroline et Louise. Enfin, je l'ai vu discuter aussi avec Helena tout de suite après l'enregistrement. En fait, j'ai eu l'impression que Louise n'était pas ravie de le voir. Ils sont pourtant très proches.

— Comment se manifestaient les tensions entre Raoul et Peder ?

— Peder asticotait en permanence Raoul. Il est clair que c'est lui qui a ouvert les hostilités. Ça a commencé dès le déjeuner. Dans un premier temps, Raoul a ignoré ses provocations. Peut-être aussi qu'ils se contrôlaient parce qu'ils n'étaient pas seuls. Une fois que j'ai eu fini de manger, je suis sorti de la cuisine et redescendu au studio. J'en avais plein la tête de leurs gamineries. Mais je les ai quand même entendus s'engueuler.

— À quel sujet ?

— Ça, je n'en ai pas la moindre idée. On avait l'impression qu'ils parlaient en messages codés. En tout cas, ce n'était pas pour se faire des compliments. On aurait dit deux taureaux qui grattent le sol avec leurs sabots avant de se rentrer dedans.

— Et quand Peder est-il reparti ? »

Jan plissa les paupières et serra les lèvres, comme s'il fouillait dans ses souvenirs.

« Quand est-ce qu'il s'est barré ? Aucune idée, pour être honnête. En tout cas, dans la soirée, quand on a retrouvé Raoul, il n'était plus là. Oui, ça me revient, maintenant que j'y repense. Je ne l'ai pas vu. »

Soudain, un air de salsa joyeuse monta du sac à main d'Ebba. Elle adressa à Jan un coup d'œil désolé avant de sortir son mobile. Quand, quelques minutes plus tard, elle referma le clapet, elle se leva en tendant une main et dit :

« Merci pour ces informations.

— Avons-nous terminé ?

— Pour le moment. »

En quittant la pièce, il croisa Jakob Svård et Vendela qui le saluèrent d'un hochement de tête avant de refermer la porte derrière eux.

« On a retrouvé les seringues sous quatre mètres d'eau, entre l'embarcadère et l'atelier, expliqua Jakob. Elles semblent correspondre au type de seringues qu'on s'administre soi-même.

— Bon, on a donc peu d'espoir de retrouver des empreintes dessus, regretta Ebba. En revanche, ça semble indiquer que celui qui les a jetées ne voulait pas qu'on les retrouve.

— Car il est probable que Raoul les ait jetées lui-même, remarqua Vendela.

— Non, il était déjà mort, à ce moment-là.

— Mais pourquoi faire des injections à un mort ? » demanda Jakob.

Ebba haussa les épaules.

« On fera le point sur toutes ces informations une fois que tout le monde aura été entendu. Vendela, appelle Peder Armstahl et explique-lui qu'on veut lui parler. Jakob, tu peux commencer à prendre leurs coordonnées et à procéder aux prélèvements d'empreintes digitales et d'échantillons d'ADN. »

Vendela fixa Ebba en écarquillant les yeux.

« Qui est Peder Armstahl ?

— Le cousin de Louise Armstahl.

— Que vient-il faire dans cette affaire ?

— C'est justement la question que je me pose. Manifestement, il était ici, hier.

— Et tu viens seulement de l'apprendre ?

— Oui, à l'instant. Intéressant, non ? répondit Ebba. Je me demande ce qu'il va nous raconter... Ou nous cacher.

— Et pourquoi est-ce que personne ne l'a mentionné jusqu'à maintenant ? s'étonna Jakob.

— Il y a tellement d'interrogations, mes chers. Donne-lui rendez-vous au commissariat, Vendela. Tu rentreras pour l'entendre ce soir. Mais envoie-moi d'abord Caroline. »

Jakob et Vendela disparurent dans le couloir. Ebba marcha jusqu'à la fenêtre et contempla la mer. Jusque-là, elle avait considéré comme un avantage de travailler sur une île, mais l'isolement pouvait également constituer un obstacle.

On frappa doucement à la porte.

« Entrez », cria Ebba.

Caroline entra. Elle avait passé un chandail bleu foncé par-dessus sa veste à capuche. Avec souplesse et en silence, elle s'assit. Elle tira sur les bords de ses manches et croisa ensuite les bras sur sa poitrine, comme pour se protéger d'une menace extérieure.

« A-t-il souffert avant de mourir ? » chuchota-t-elle avant qu'Ebba ne commence.

En attendant la réponse, Caroline regarda Ebba en dissimulant ses yeux derrière ses mains.

Ebba ne répondit pas et se contenta de lui adresser un sourire crispé. Caroline baissa le regard et se mit à grelotter, comme si elle avait froid.

« Mon Dieu, mon Dieu... »

D'une voix à peine audible, elle répétait sans cesse les mêmes mots. Ebba choisit d'attendre qu'elle ait fini. Il ne faisait aucun doute qu'elle était rongée par le chagrin, à l'instar d'Anna. Mais on percevait également une certaine inquiétude en elle. Ses doigts s'activaient en permanence, de manière saccadée. Au bout d'un moment, elle finit par pousser un profond soupir. Puis elle releva lentement le regard, cligna des yeux pour contenir ses larmes et y parvint.

« Je n'arrive pas à comprendre pourquoi il a fallu qu'il sorte se promener dans le noir sur les rochers. Pour finalement chuter et se noyer.

— Vous pensez que c'est de cette manière qu'il est mort ?

— Comment cela serait-il arrivé autrement ? Il n'y a pas d'autre explication ! »

À la moindre incertitude, elle se ferme, pensa Ebba. Elle comprit qu'elle allait devoir procéder avec prudence.

« Tâchons de garder notre calme, commença-t-elle d'une voix détendue. Nous avons tout notre temps. Mais j'ai besoin de votre aide ainsi que de celle de vos camarades pour résoudre cette affaire. Nous souhaitons tous savoir ce qu'il s'est réellement passé, n'est-ce pas ? »

Caroline déglutit et acquiesça. Mais elle paraissait effrayée derrière ses mèches.

« Savez-vous si Raoul avait des ennemis, sur l'île ?

— Si ça avait été le cas, je vous l'aurais déjà dit.

— Vraiment ? Même si vous aviez dû, pour cela, dénoncer une personne que vous aimez, dont vous êtes proche, et à laquelle vous êtes même liée par le sang ? »

Caroline ne répondit pas. Le regard baissé, elle dessinait avec le doigt des cercles autour d'un trou dans son jean, au niveau du genou.

« Caroline, reprit Ebba avec précaution, si vous savez ce qu'il s'est réellement passé hier soir, c'est le moment de parler. »

Mais Caroline resta muette. Elle tira sur un fil qui dépassait du trou dans son jean et l'enroula avec concentration autour de son doigt. Quand le silence eut duré trop longtemps, Ebba reprit la parole.

« Prenez votre temps. Je comprends qu'il soit difficile...

— Non, l'interrompit Caroline, d'une voix déterminée. Vous ne comprenez rien du tout. Vous n'avez aucune idée de ce que je ressens en ce moment.

— En raison d'un conflit de loyauté ?

— Non, à cause d'un cœur brisé. »

Ebba s'apprêtait à poursuivre lorsqu'on frappa. Avec un agacement contenu, elle marcha jusqu'à la porte et l'ouvrit. C'était Vendela. Ebba la fusilla du regard.

« Euh, excuse-moi, commença-t-elle. J'ai réussi à joindre... La personne dont tu m'as parlé. Et il m'a dit qu'il arrivait.

— Ici ?

— Oui, il sera là dans une heure.

— Eh bien, j'appelle ça du service. J'ai décidément hâte de le rencontrer. Entre, Vendela. »

Vendela emboîta le pas à Ebba et adressa un salut de la tête à Caroline qui l'observait en silence.

« L'inspecteur Smythe-Fleming va participer à notre entretien », déclara Ebba sans détour. Après quoi elle s'efforça de se concentrer à nouveau sur Caroline pour rétablir le contact fragile qu'elle avait réussi à établir avec elle. « On m'a dit que vous aviez eu du mal à trouver le sommeil, cette nuit. » Caroline ne répondit pas. « Qu'avez-vous fait, alors ? »

Elle mit du temps à se lancer. Sa voix était frêle et hésitante.

« Je me suis tournée et retournée dans mon lit pendant des heures. Lorsque j'ai entendu des bateaux arriver, j'ai compris que c'était la police. Le médecin de l'hélicoptère nous avait prévenus. Que vous

alliez venir. J'étais dans le lit de Raoul. J'avais la tête qui tournait. Et puis, j'ai été prise d'une crise d'angoisse. Je ne savais pas ce que j'allais devenir. Cette idée me hantait et me rendait folle. Je ne pouvais même pas prendre mes Sobril car ils étaient dans ma trousse de toilette que j'avais oubliée dans la chambre de Louise. Et je n'avais pas envie de retourner les chercher. Alors, j'ai pensé... Je ne sais pas ce que j'ai pensé. Je n'étais pas vraiment en état de penser... Je suis descendue pour y mettre un terme.

— Mettre un terme à quoi ?

— Je ne sais pas, je n'avais pas les idées claires. Je ne les ai toujours pas, d'ailleurs. J'avais juste envie de mourir. J'avais perdu toute raison de vivre. »

Ebba attendit un instant.

« Qu'est-ce qui vous a fait penser ça ?

— Je suis tellement triste, je suis désespérée. » Caroline baissa la tête et se prit le visage entre les mains. Elle resta comme ça, immobile, quelques secondes. Puis elle s'étira et rejeta la tête en arrière dans un mouvement de panique, comme si elle avait été sur le point de suffoquer. « Il me manque tellement.

— Parlez-moi de votre relation avec Raoul, dit Ebba, d'une voix posée. Comment a-t-elle commencé ? »

Caroline passa une main à travers sa longue chevelure qui retomba sur ses épaules en ondulant. Ebba eut le souffle coupé en découvrant pour la première fois son visage. C'était une jeune femme d'une beauté exceptionnelle, même défigurée par le chagrin. Ses traits étaient parfaits et harmonieux, comme ceux d'une princesse de la Renaissance.

Elle inspira profondément et soupira un grand coup. Elle entama son récit d'une voix ferme.

« En fait, je ne sais pas exactement quand j'ai fait la découverte de sa vraie personnalité. Jusque-là, je l'avais trouvé hautain. » Elle émit un petit rire, mais ne se déconcentra pas. « Et je ne voyais absolument pas ce que toutes les femmes lui trouvaient de sexy.

— Quelles femmes le trouvaient sexy ? »

Cette fois, un sourire serein illumina son visage accablé. Elle regarda Ebba droit dans les yeux.

« Tout le monde le trouvait beau gosse. Je parie que vous l'avez vu jouer à Bergwaldhallen et que vous avez bavé sur lui comme toutes les autres. Vous avez le profil type de l'amatrice de concerts de musique classique. Classe moyenne supérieure, cultivée et aisée. »

Ebba fut clouée et ne put s'empêcher de rougir. Elle, la commissaire expérimentée, venait d'être déstabilisée par une gamine qui sortait

tout juste de l'adolescence. En revanche, elle ignorait ce qui l'avait le plus ébranlée. Qu'elle ait deviné qu'elle avait un faible pour Raoul ou qu'elle ait vu juste à propos de son goût pour la musique. Elle parvint toutefois, tant bien que mal, à se ressaisir en se concentrant sur Caroline.

« Vous vous connaissiez avant votre séjour à Svalskär ?

— Non... Pas vraiment. Nous avions flirté, lors d'une fête au cours de laquelle j'étais complètement saoule. Et lui aussi. C'était pendant un stage estival de musique de chambre. J'avais dix-sept ans, à l'époque. C'était l'un des professeurs. Merde, il devait déjà avoir la quarantaine, à l'époque. Mais, le lendemain, il s'était comporté comme un parfait idiot. Il m'appelait Carola et n'arrêtait pas de m'interrompre quand je jouais. Alors j'avais décidé de ne plus jamais adresser la parole à ce crétin. Puis il s'est avéré qu'il était très ami avec Louise. En arrivant ici, il ne se souvenait plus de moi et je me suis bien gardée de lui rafraîchir la mémoire. Je pensais qu'il valait mieux tirer un trait sur cette lamentable histoire. Je me souviens qu'il s'était coupé à la langue en se coinçant dans mon appareil. Après ça, pendant les cours, il n'avait pas arrêté de passer sa langue sur ses dents pour sentir la plaie. Il avait l'air fin. »

Ebba ne put s'empêcher d'éprouver de la fascination pour cette beauté qui, en dépit de son jeune âge, semblait déjà dotée d'un bagage érotique fourni et varié.

« Et quand vous vous êtes revus, vous vous êtes mis à éprouver des sentiments profonds l'un pour l'autre. Comment est-ce arrivé ?

— Nous avons simplement été poussés l'un vers l'autre. Sans qu'on puisse rien faire pour s'y opposer. Le genre d'expérience qu'on ne connaît qu'une seule fois dans sa vie et qui nous fait prendre conscience de ce qu'est l'amour. » Elle s'interrompt pour savourer ses paroles avec un sourire. « Mais je n'avais absolument pas prévu de tomber amoureuse de Raoul. Tout d'abord, je me suis efforcée de l'éviter autant que possible car je sentais, au fond de moi, que, si je le laissais m'approcher, nous ne pourrions pas résister à nos pulsions. »

Caroline fit une pause.

« Veuillez poursuivre, s'il vous plaît », dit Ebba.

Elle avait hâte d'entendre les détails croustillants.

Caroline passa une main dans ses cheveux et son profil classique se détacha sur sa chevelure noire, à la manière d'un camée.

« Le premier soir, après le dîner, j'ai répété tard. Quand toutes les autres furent parties se coucher, Raoul m'a rejointe. Je savais qu'il viendrait. Il était si évident que ça finirait comme ça. On le sentait tous les deux. »

Ce souvenir sembla le ramener à la vie.

« Il est descendu au studio et on a parlé pendant un moment, après quoi il m'a proposé de sortir observer les étoiles. Quelle naïve ! Bien sûr, j'avais flairé le coup fourré, mais, comme j'étais furieuse contre Louise, je me suis dit que ça pourrait être agréable. Alors, je l'ai suivi et on est allés au nord de l'île, jusqu'à l'atelier. Et ce fut magnifique. Les étoiles tapissaient tout le ciel et on ne voyait aucune autre lumière sur la mer. Mais il faisait un froid de canard et j'étais gelée, alors il m'a proposé sa veste. Vous comprenez, hein ? Le parfait gentleman à la mode d'autrefois. Ensuite, il m'a prise dans ses bras et a plongé ses yeux dans les miens avant de me demander la permission de m'embrasser. Moi qui croyais que les hommes comme lui n'existaient plus ! J'ai complètement craqué pour Raoul. »

Elle se tut et son sourire disparut dès que ses yeux se remplirent à nouveau de larmes. C'est exactement ça, pensa Ebba, des types comme Raoul, on n'en trouve plus. Caroline sortit un tube de crème hydratante de sa poche et s'en passa un coup sur les lèvres tout en rassemblant son courage avant de reprendre.

« Je sais que ça paraît idiot. Comment peut-on tomber amoureux en si peu de temps ? Mais c'était la première fois que j'éprouvais un tel amour. J'aimais Raoul et je l'aime toujours. Tout mon corps, mon âme le réclament. Il y a un trou noir dans mon cœur. Je ne peux pas envisager de vivre sans lui. »

Elle ferma les yeux et passa le bout de ses doigts le long de ses paupières pour sécher ses larmes.

« Il y a beaucoup de choses dont je doute dans ma vie, mais ça... C'était de l'amour jusqu'à ce que la mort nous sépare. Oui, c'est ce qui s'est produit. »

Elle eut un rire amer, mais sa bouche ne tarda pas à se remettre à trembler. Au prix de gros efforts, elle parvint toutefois à se ressaisir.

« Quand on rencontre le grand amour, on sait qu'on ne peut rien faire pour s'y opposer. On ne peut pas lutter. On est battu d'avance et obligé de se laisser emporter. »

Ebba acquiesça et sentit le vide grandir en elle. Elle n'avait jamais connu de coup de foudre. Jamais. Et cette jeune femme lui parlait de son amour comme de la chose la plus évidente au monde. Oh, comme elle aurait souhaité vivre la même expérience, ne serait-ce qu'une seule fois !

« Et vous étiez convaincue que ces sentiments étaient réciproques ? »

Caroline feignit de ne pas en croire ses oreilles.

« Il m'avait demandée en mariage. Il voulait que j'aie vivre avec lui à New York. Qu'on fonde une famille. Que vous faut-il de plus ? » Elle chercha ses mots. « J'allais quitter Louise et lui divorcer. Raoul

était l'homme de ma vie, comme moi j'étais la femme de sa vie. J'allais être la mère de son enfant.

— Un enfant ? Vous n'avez pas perdu de temps.

— C'était un amour passionnel ! » Elle hurla ce dernier mot. « Les enfants doivent être conçus avec passion ! Pas... »

Elle laissa sa dernière phrase en suspens. Sa vigueur l'abandonna et elle se plia en deux. Ses jambes se mirent à trembler, de manière presque imperceptible. Aussitôt, ses mains s'agrippèrent à ses cuisses, si fort que ses jointures pâlirent. Pourtant, elle parvint à s'arracher à son état étrange, proche de la crise d'épilepsie. Son corps s'apaisa, ses épaules se relâchèrent. Elle reprit peu à peu son souffle et son visage se détendit.

« Tout va bien, Caroline ? » s'enquit Ebba, inquiète, en espérant que la pointe de maternité dans le ton de sa voix était passée inaperçue.

« Oui, répondit Caroline sans ciller.

— Voulez-vous qu'on fasse une pause ?

— Pas besoin. »

La réponse était tombée brusquement, comme si elle avait été gênée d'avoir suscité de la pitié. Elle s'étira pour manifester son malaise. Ebba préféra enchaîner rapidement.

« Donc, Caroline, si je comprends bien, vous avez eu le coup de foudre. Comment les autres ont-ils réagi ?

— Nous avons préféré rester discrets. Notre relation n'était pas tout à fait... simple.

— N'étiez-vous pas fiers de votre amour ? »

Caroline leva les yeux au ciel.

« Je voudrais vous y voir, vous ! J'ai débarqué sur l'île dans le rôle de la petite amie de Louise, vous le savez certainement déjà, je ne suis pas devenue hétéro du jour au lendemain, j'étais déjà sortie avec des mecs. Mais une relation avec Raoul Liebeskind n'est pas quelque chose qu'on avoue comme ça. Oui, vous savez parfaitement que c'est une célébrité. Quand une personne est connue de tout le monde, c'est un peu comme si elle n'existait pas réellement. Vous comprenez ce que je veux dire ? En plus, il était marié et, moi, j'étais avec Louise. Et Raoul avait été le fiancé d'Anna. Il y a un siècle, certes, mais ça ne l'empêchait de lui tourner continuellement autour.

— Comment Raoul prenait-il l'intérêt d'Anna ?

— Il relativisait en invoquant le fait qu'il y avait toujours eu ce petit jeu entre eux.

— Donc, Anna se sentait encouragée ?

— Oui, j'ai du mal à comprendre pourquoi il se comportait comme ça avec elle. Un jour, j'avais préparé le sauna pour Raoul et moi. On

avait prévu de se retrouver là-bas, mais quand je suis arrivée, j'ai entendu leurs voix à tous les deux, à l'intérieur. Ça m'a mise dans une rage folle. Comment avait-il osé ? Il était clair que je n'avais pas envie d'être dans le sauna avec elle !

— Vous a-t-il fourni une explication ?

— Il s'est contenté de dire qu'Anna avait surgi à l'improviste et qu'il n'avait pas pu lui demander de partir. Nous avons eu une dispute mémorable, à la suite de ça. Puis, pour me venger, j'ai saboté la répétition. Je me disais qu'il l'avait bien mérité. »

Ses joues s'enflammèrent sous l'effet de l'émotion.

« Pourtant, cette nuit, c'est bien Anna qui est descendue vous reconforter. »

Caroline détourna le regard. Un sentiment l'avait submergée. Était-ce de la honte ? se demanda Ebba.

« Oui, commença Caroline, c'était gentil de sa part.

— Cela vous a-t-il étonnée ?

— Oui, plutôt. Je croyais qu'elle me détestait, reconnut-elle à voix basse.

— Et Helena ? »

Caroline, bouche bée, fixa Ebba.

« Comment le savez-vous ? »

Mais Ebba insista.

« Répondez à ma question. »

Le regard de Caroline vacilla. Elle ne savait pas par où commencer. Il était évident qu'elle ne s'était pas attendue à un tel rebondissement.

« Je l'ignorais moi-même jusqu'à hier.

— C'est votre sœur qui vous en a parlé ?

— Non, Peder. Et il l'a fait volontairement dans le but de me blesser.

— Pour quelle raison a-t-il fait ça ?

— Peder est un connard. Il... » Soudain, elle s'interrompt et plissa les paupières pour se concentrer. « Il croit qu'il peut débarquer et prendre des décisions pour les autres, bien qu'il ne soit qu'un pauvre raté absolument pathétique. » Elle frémit de tout son corps. « Il voulait faire passer Raoul pour un obsédé qui saute sur tout ce qui bouge pour que je le quitte.

— Peder avait-il intérêt à ce que vous mettiez un terme à votre relation avec Raoul ? »

Une fois de plus, Caroline hésita et Ebba nota sur son ordinateur qu'elles venaient d'aborder une zone minée. Mais quels étaient les risques ? Pour qui et pourquoi ?

« C'est le cousin de Louise, répondit Caroline, pétrifiée. Il voulait se mettre entre Raoul et moi. Pour défendre Louise.

— Où était Raoul, hier soir ?

— Je ne sais pas. J'ai passé la soirée à jouer du Bach dans le studio.

— Avez-vous également eu une relation avec Peder Armstahl ?

— Jamais de la vie ! s'insurgea Caroline.

— Quand votre sœur a-t-elle eu une liaison avec Raoul ? »

Caroline passa aussitôt sur la défensive. Elle inclina la tête et se remit à tirer sur le fil qui dépassait de son jean jusqu'à ce qu'il cède.

— D'après Raoul, ça ne date pas d'hier.

— Vous lui avez posé la question et il a reconnu ?

— Oui.

— Qu'avez-vous ressenti ?

— Qu'est-ce que vous croyez ? J'étais complètement effondrée. Je me suis dit : "Réfléchis un peu. L'homme avec qui tu vas te marier a couché avec ta sœur." J'étais si désespérée que...

— Que quoi ? »

Caroline se leva brusquement de sa chaise. Tout à coup, elle s'était transformée en furie enragée.

« Vous croyez que je voulais sa mort ? Comment pouvez-vous insinuer une chose pareille ? Vous n'avez rien pigé de ce que je viens de vous raconter. Je l'aimais. Il m'aimait. Nous ne pouvions pas vivre l'un sans l'autre. Et maintenant, cet homme extraordinaire est mort. Il est mort ! »

Ebba la laissa faire sans répondre. Caroline bascula la tête en arrière et se laissa tomber à nouveau sur sa chaise. Son visage était écarlate.

« Où étiez-vous quand Raoul est mort ? »

Caroline se força à regarder Ebba dans les yeux. Son corps tremblait comme si elle luttait avec sa volonté pour se donner de la crédibilité, tandis qu'elle tentait de former ses mots.

« Je vous l'ai dit. J'étais en train de jouer dans le studio. Et quand je suis allée le retrouver, comme nous l'avions prévu, il n'était pas là. »

Ses forces l'abandonnaient une fois de plus et elle baissa les yeux, en serrant les lèvres pour reprendre le contrôle de sa respiration.

« Qu'aviez-vous prévu ?

— On devait se retrouver à l'atelier. On s'était disputés et on avait besoin de rester seuls, chacun de notre côté, un moment.

— Pour quelle raison vous êtes-vous disputés ?

— Helena. » Elle déglutit. Son regard était toujours baissé, rivé sur le bord du bureau. « Je venais tout juste de l'apprendre. Pour Helena et Raoul.

— Comment a réagi Helena en sachant que vous étiez à votre tour avec son amant ? »

Cette provocation caractérisée fit aussitôt mouche.

« Il n'était plus son amant. Ils avaient passé une nuit ensemble, c'est tout.

— Et Louise ? A-t-elle accepté que vous la plaquiez pour Raoul ?

— Arrêtez ! Vous ne pigez pas à quel point ça a été dur pour moi de trahir Louise ? Elle peut se comporter comme une vraie salope, parfois, mais j'ai tout de même mauvaise conscience vis-à-vis d'elle. » Caroline s'interrompt et se frictionna vivement le visage des deux mains avant de se masser les tempes du bout des doigts. « Vous ne croyez tout de même pas que Louise puisse avoir une quelconque responsabilité dans la mort de Raoul ? Car ce n'est pas le cas, je peux vous l'assurer. C'est en réalité l'une des personnes les plus gentilles que je connaisse. »

L'une des plus gentilles salopes ? pensa Ebba. Le tableau qu'elle venait de dresser était plutôt contradictoire.

Ebba fit pivoter sa chaise et planta son regard dans les yeux verts de Caroline, scintillants et diaphanes comme des émeraudes.

« Maintenant, j'aurais besoin d'en savoir un peu plus sur votre emploi du temps. À quelle heure Raoul et vous vous êtes-vous quittés, hier ? »

Caroline montra qu'elle faisait de gros efforts pour tenter d'être aussi exacte que possible. Elle fronça les sourcils et plissa les paupières.

« Je crois qu'il était entre dix-sept et dix-huit heures. Je ne sais pas trop, j'étais tellement furieuse et, dans ces moments-là, il n'y a qu'une seule chose qui puisse me calmer, c'est de jouer. Alors, j'ai enchaîné toutes les suites de Bach. Quand je suis sortie, la nuit était déjà tombée. Et il n'y avait pas de lumière dans l'atelier. La porte n'était pas verrouillée, comme d'habitude, et j'ai constaté que Raoul y avait transféré toutes ses affaires. Alors, j'ai allumé et je suis retournée à la maison chercher mon sac.

— Avez-vous revu Raoul, dans le courant de la soirée ?

— Non. »

La réponse fusa un peu trop rapidement, ce qu'Ebba ne manqua pas

de noter sur son ordinateur.

« Savez-vous si quelqu'un d'autre l'a vu ?

— Non. »

Il était manifeste que quelque chose l'avait poussée à répondre machinalement aux deux questions. Ebba avait été si souvent confrontée à cette posture défensive, au cours de ses interrogatoires, qu'elle était désormais en mesure de reconnaître directement les menteurs inexpérimentés. Mais elle savait aussi qu'à un moment ou à un autre Caroline finirait par craquer. Plusieurs fois, emportée par son élan, elle s'était interrompue au beau milieu d'une phrase pour éviter d'en dire trop. Sous la pression, elle en viendrait peut-être à reconnaître ce qu'elle avait refusé de dire jusque-là. Mais elle n'était pas encore assez mûre. Et Ebba sentait qu'elle avait besoin d'en savoir plus avant d'élaborer les questions décisives sans que Caroline puisse se dérober.

Une fois de plus, l'air de salsa retentit et Ebba jura en elle-même. C'était Jakob. Elle décrocha et s'éloigna de quelques pas. Tout ce que Caroline et Vendela purent voir, c'était qu'elle s'était soudain raidie.

« Merde... O.K. Merci, Jakob. »

Vendela fit mine de se lever.

« Est-il arrivé quelque chose ? murmura-t-elle.

— L'équipe d'enregistrement s'apprête à quitter l'île.

— Mais... ont-ils le droit de faire ça ? » demanda Caroline.

Ebba ne répondit pas. Pendant qu'elle rangeait son portable, elle lança des regards en coin en direction de la jeune femme. L'interrogatoire l'avait épuisée, mais au fond de ses yeux verts brillait toujours une lueur d'insolence.

« Êtes-vous en période menstruelle, en ce moment, Caroline ? »

Ebba lança sa question plus comme une formalité pour confirmer ce qu'elle pensait déjà savoir. Mais Caroline se figea.

« Quoi ?

— Simple question. » Ebba tira la fermeture Éclair de sa sacoche de portable d'un coup sec. « Oui ou non ? »

Caroline cligna des yeux plusieurs fois en hésitant.

Ebba ne lui permit pas de réfléchir.

« Avez-vous des saignements ? »

Il semblait qu'elle cherchait une fois de plus à prévoir la réponse qu'on attendait d'elle. Mais les forces lui manquaient.

« Je ne sais pas... vraiment pas... »

Quand elle remarqua à quel point elle était peu crédible, ses épaules se contractèrent et elle se pinça l'arête du nez.

« Nous avons découvert des taches de sang, dans le lit de l'atelier, reprit Ebba. Sont-elles à vous ? »

Sa nervosité avait pris une ampleur disproportionnée par rapport à la nature de la question posée. Surtout qu'Ebba pensait qu'il s'agissait simplement de saignements liés à un rapport sexuel. Caroline n'ayant pas jusque-là donné l'impression d'être particulièrement pudique, il devait bien y avoir une autre raison à son silence, pensa Ebba.

« Il n'y a pas vraiment à réfléchir. De toute façon, nous allons faire analyser le drap. Et, comme vous nous avez remis un échantillon d'ADN, nous pourrions rapidement procéder à des comparaisons. Je présume que vous avez eu des relations sexuelles avec Raoul, dans l'atelier ? »

Caroline déglutit.

« Oui, finit-elle par lâcher d'une voix faible. C'est bien mon sang. »

Ebba se caressa la nuque d'un air songeur. La question n'avait pas été aussi anodine qu'elle l'avait d'abord cru. Mais la réponse donnait une tout autre dimension à leur entretien.

Le vent mordit le visage d'Ebba quand elle sortit sur le perron. L'automne s'abattait sur l'archipel. Les arbres bruissaient et des feuilles rabougries tombaient des bouleaux en tourbillonnant. La cime des pins ondoyait dans le ciel. Le clapotis des bateaux s'entendait depuis la maison et, sur l'embarcadère, Kjell et Jan chargeaient leurs caisses noires remplies de micros, de câbles et de trépieds. Jakob l'aperçut et lui fit signe d'approcher. Jan et Kjell se retournèrent à leur tour et attendirent qu'elle les rejoigne.

« Vous n'allez nulle part sans mon autorisation, dit Ebba en arrivant à l'embarcadère.

— Bien sûr, on avait l'intention de vous en parler, commença Jan, légèrement mal à l'aise. Et j'espère que ça ne vous pose pas de problème. On a déjà dit tout ce qu'on savait. »

Ebba le fixa droit dans les yeux jusqu'à ce qu'il détourne le regard. Puis elle tendit une main vers le bateau.

« Allez-y. Mais j'aurai certainement besoin de vous interroger encore une fois. Que vous soyez à Ystad ou à Kalix. J'espère que vous m'avez comprise ? »

— Nous avons laissé nos coordonnées au jeune homme ici présent. Vous pourrez toujours nous appeler, si nécessaire. »

Il esquissa un sourire pour tenter de détendre l'atmosphère.

« À bientôt », répondit Ebba sans lui rendre son sourire.

Kjell s'apprêtait à larguer les amarres quand une voix retentit en haut de la colline. Ils se retournèrent et virent Anna qui arrivait en

courant avec son étui de violon sur l'épaule et une lourde valise qui tapait à chaque pas contre sa jambe droite en émettant un bruit sourd. Derrière elle, on distinguait une autre silhouette qui descendait elle aussi vers l'embarcadère. C'était Helena. Alors qu'Anna avait le visage rouge et couvert de sueur quand elle monta à bord du bateau, Helena était fraîche et détendue. En arrivant au niveau d'Ebba, elle s'arrêta, posa son sac sur les planches en bois et lui serra la main.

« Je comprends que vous auriez préféré nous voir rester sur l'île encore un moment, mais j'ai déjà dit tout ce que je savais au sujet de cette effroyable tragédie. Bien sûr, je me tiens à votre disposition, en cas de besoin.

— Vous pouvez d'ores et déjà vous attendre à être convoquée dans le courant de la semaine. Nous n'avons pas affaire à un accident. Nous sommes en possession de nombreux éléments qui indiquent que la mort n'était pas naturelle. Si vous avez encore des choses à nous dire, je vous conseille vivement de le faire maintenant, rétorqua Ebba. Surtout si vous nous avez volontairement caché certaines informations à propos de votre relation avec Raoul Liebeskind. »

Les joues d'Helena perdirent leur teinte rose et ses mâchoires se serrèrent quand elle chercha à parler. Mais aucun mot ne sortit.

« Souhaitez-vous régler ça maintenant ou préférez-vous que je vous convoque au commissariat demain matin ? » demanda Ebba.

Tandis qu'Helena réfléchissait quelques secondes, l'une de ses paupières se mit à frémir. Avec un air abattu, elle laissa tomber ses épaules avant de se pencher pour ramasser son sac.

« Maintenant. J'appellerai un taxi plus tard. »

Il y avait quelque chose de cassé dans sa voix. De la déception, peut-être ? pensa Ebba.

« Donc, vous n'avez pas du tout l'intention de rentrer avec Louise ? »

Helena ricana.

« Non, pas vraiment. »

Ebba acquiesça et s'apprêtait à suivre Helena jusqu'à la maison quand elle entendit Anna dans son dos.

« Mais... Avez-vous besoin de parler avec moi aussi ? Est-ce que je peux vous aider ? »

Sa voix était à la fois fébrile et pressante. Pourtant, Ebba ne put s'empêcher d'éprouver de l'agacement face à son attitude flagorneuse, alors qu'elle aurait dû lui en être reconnaissante. Exactement le type de témoin qu'elle avait toujours trouvé plus pénible qu'utile.

« Merci, je n'ai plus de questions, pour le moment. Mais il se pourrait que je doive vous entendre à nouveau, donc j'espère qu'on

pourra vous joindre grâce aux informations que vous nous avez données.

— Bien sûr, vous avez mon numéro de mobile », répondit Anna en cherchant le regard d'Ebba. Mais celle-ci avait déjà tourné les talons.

L'atmosphère était tendue et Ebba s'abstint d'engager la conversation en chemin.

Dès qu'elle entra dans la maison, Helena laissa tomber son sac qui se renversa sur le sol en émettant un bruit sourd. Au lieu de le relever, elle posa l'étui de son violon à côté. Délicatement.

« Désirez-vous un verre d'eau ? » proposa Vendela.

Helena secoua la tête.

« Non merci. Je préférerais un double whisky », répondit-elle sèchement.

Vendela rit spontanément, mais se reprit en remarquant qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie. D'un pas habitué, Helena entra dans le salon et se dirigea vers le bar. Trente secondes plus tard, elle revint avec un plein verre de whisky et suivit Vendela et Ebba dans le bureau.

« Souhaitez-vous la présence de votre avocat ?

— Pourquoi ? Il y a certaines choses que j'aurais préféré garder pour moi, mais ce n'est pas un crime. Désolée de vous décevoir sur ce point, dit-elle en s'asseyant.

— Pour ma part, j'aurais préféré que le décès de Raoul Liebeskind soit dû à un accident tragique, dit Ebba. Mais il semble que ce ne soit pas ainsi que les choses se sont passées.

— Comment est-il mort, alors ? »

Ebba ouvrit son portable sans répondre. Helena secoua la tête d'un air contrarié.

« Qui sur cette île prend du Dextropropoxifen ? » demanda Ebba en attendant que son ordinateur démarre.

Helena prit une profonde inspiration et expira lentement.

« Pas moi, en tout cas. Mais je suppose que c'est votre manière de m'annoncer ce qui a causé la mort de Raoul. »

Helena baissa la tête pour se concentrer sur le whisky qu'elle faisait tourner dans son verre.

« Pensez-vous que Raoul était au courant de l'effet mortel d'une association de ce médicament avec de l'alcool ?

— Non. Sinon, il ne les aurait pas pris ensemble. Il n'était pas idiot à ce point-là. » Lentement, elle releva la tête. « C'est donc comme ça que c'est arrivé ? » lança-t-elle, à court de souffle.

Ses yeux scintillèrent. Elle semblait balancer entre la maîtrise de soi

et l'abandon. Ebba prit le parti d'accentuer sa pression pour tenter de lui arracher la vérité.

« Y a-t-il quelque chose que vous souhaiteriez me raconter, Helena ? » Helena ne répondit pas, toujours refermée sur elle-même. « Qui, en dehors de vous, connaissait les risques liés à la prise combinée de Dexofen et d'alcool ? »

Mais il était trop tard. Helena s'était déjà ressaisie et répondit sans le moindre frémissement dans la voix.

« Ce n'est pas à moi qu'il faut poser cette question. »

Ebba fixa Helena droit dans les yeux, mais celle-ci était détendue et arborait même une expression insolente. Elle avait flanché pendant quelques instants, avant de finalement rendosser sa carapace. Elle reprit l'initiative.

« Que voulez-vous savoir à propos de Raoul et moi ? »

On dirait qu'elle parle d'un de ses mecs avec une copine pendant une pause café, songea Ebba.

« Comment a débuté votre relation ? »

Helena but une gorgée de whisky, déglutit et répondit dans la foulée.

« Mon Dieu, comme ça remonte à loin. » Elle bascula contre le dossier de sa chaise. « Ça doit bien faire vingt-cinq ans, maintenant. Je venais de terminer mes études au Conservatoire supérieur de musique et je suis passée voir Louise et Anna, à New York. Elles vivaient ensemble dans un petit appartement. Comme vous le savez certainement, Anna et Raoul ont été fiancés. Mais ce n'est qu'après qu'elle eût rompu avec lui que nous avons commencé à nous voir. »

Son récit était purement factuel et dénué d'émotions. Avait-elle prévu le coup et répété à l'avance ?

« De quelle manière votre relation a-t-elle évolué ? »

— Elle n'a pas évolué du tout. Nous n'avons jamais été officiellement en couple.

— Pourquoi ne m'en avoir rien dit, tout à l'heure ?

— Tout simplement parce que ça n'a aucun rapport avec votre enquête. » Elle haussa les épaules. « Je suppose que c'est Caroline qui vous en a parlé. »

Ebba envisagea d'avoir recours à Caroline pour lui tirer les vers du nez. Elle avait deviné que la rivalité entre les deux sœurs était plus profonde qu'elles ne le laissaient paraître.

« Votre sœur a été très contrariée d'apprendre que vous aviez couché avec l'homme qu'elle devait épouser. »

Les paupières d'Helena se contractèrent et les traits de son visage se durcirent légèrement. Mais elle ne broncha pas.

« Si ma mémoire est bonne, vous pensiez qu'il y avait juste un flirt entre Raoul et votre sœur. Mais Caroline affirme qu'ils s'aimaient et qu'ils avaient même prévu de vivre ensemble, d'avoir un enfant et de se marier. Je suis quelque peu perplexe face à vos déclarations. »

Helena intégra ses paroles et prit son élan avant de se lancer.

« Oui, que voulez-vous que je vous dise ? Vous avez eu droit à la version de l'intéressée. Je n'ai rien de plus à ajouter. Caroline est la seule à savoir ce qu'il y avait réellement entre eux.

— Qui d'autre, ici, était au courant de votre liaison avec Raoul ?

— Je n'en ai jamais parlé à qui que ce soit. Et je doute que Louise l'ait su. En tout cas, elle n'y a jamais fait allusion devant moi. Quant à Anna... Anna a perçu des choses qu'elle n'a pas su interpréter.

— Aviez-vous confiance en Raoul ?

— Quelle étrange question. » Helena termina son whisky et posa son verre sur le bureau. « Non.

— Vous ne lui faisiez pas confiance ? Pour quelle raison ? »

La fatigue et l'alcool commencèrent à avoir raison de son sang-froid. Sa respiration se fit plus régulière et ses paupières s'alourdirent.

« Raoul, commençait-elle en expirant par ses narines dilatées. Raoul pouvait être lunatique et un égoïste de la pire espèce. Il faisait toujours passer ses intérêts personnels avant tout le reste. Il menait sa carrière avec l'efficacité d'une machine et il en était de même avec ses relations. Il obtenait toujours ce qu'il voulait. Car il était tout bonnement impossible de lui refuser quoi que ce soit. Raoul était le genre d'homme capable de vous faire perdre la tête. Je ne parle pas seulement pour moi. Je suis convaincue qu'il a collectionné les maîtresses en marge de ses relations officielles... » Helena rit pour elle-même. « ... et officieuses. C'était un homme passionné. Il aimait et jouait avec la même fougue. » Elle renifla et rétracta sa lèvre supérieure. « Mon Dieu, quel cliché ! Pourtant, c'est la vérité. Les femmes ont toujours eu un faible pour lui, moi la première.

— Vous étiez donc sa maîtresse ?

— Il était mon amant.

— Auriez-vous souhaité devenir plus qu'une maîtresse ? »

Helena regarda par la fenêtre en réfléchissant avant de répondre en tapotant du bout des doigts sur l'accoudoir de sa chaise.

« Ça n'a plus aucune importance, désormais. Il est mort.

— Comment décririez-vous votre relation ? »

Une fois de plus, elle tarda à répondre.

« Comme une liaison adultère des plus banales, pourrait-on dire, même si elle a été d'une longévité exceptionnelle. On ne se voyait pas régulièrement, mais, quand une occasion se présentait, on en profitait

pour se retrouver, généralement dans une chambre d'hôtel. La dernière fois, c'était en février, après son concert à Grünewaldsalen. »

Ebba s'en souvenait. Elle avait assisté au concert. Raoul avait été acclamé cinq fois avant de revenir interpréter un *capriccio* de Paganini, puis d'être contraint à un second rappel. Les applaudissements et les sifflets du public avaient été interminables. Ebba n'avait aucun mal à s'imaginer que Raoul ait pu être un amant idéal.

« Est-ce que tout allait bien, entre vous, ces derniers temps ? Étiez-vous toujours amants ? »

— Les derniers jours sur Svalskär ont été tellement mouvementés. Ce que je sais, c'est que je ne cesserai jamais d'aimer Raoul. Du moins, je n'oublierai jamais les bons moments qu'on a passés ensemble. Et je suis convaincue qu'il était dans le même état d'esprit que moi. On ne rejette pas une demi-existence d'un simple revers de la main. »

Helena prit une profonde inspiration et leva son verre.

« J'ai besoin d'un petit remontant. Deux secondes.

— Vendela va vous le chercher », dit Ebba.

Sa jeune subordonnée se leva aussitôt.

« Du Laphroaig, précisa Helena. Et ne lésinez pas sur la quantité, s'il vous plaît. »

Elle s'avachit à nouveau, totalement indifférente au fait de déroger à toutes les conventions. Ebba contempla la femme assise face à elle. Cette femme qu'elle avait croisée et saluée des tas de fois à Djursholm. Avec qui elle avait échangé des banalités et des politesses, toujours avec le sourire. Il lui fallait maintenant lui poser des questions d'ordre privé et s'immiscer dans sa vie d'une manière qui frôlait l'indécence.

Vendela revint bientôt avec un verre à demi plein. Les doigts d'Helena étaient étonnamment froids quand elle saisit le verre. Elle se rinça le gosier avec une bonne gorgée de whisky et reprit à l'invitation d'Ebba.

« Ces derniers temps, j'ai éprouvé le besoin de clarifier la situation. J'en avais assez de cette vie de cachotteries. N'oubliez pas que j'ai une famille, avec deux enfants et un mari fabuleux. Je suis une épouse comblée, en fait. Dans ma vie de tous les jours, Raoul n'existe pas. Il n'est... n'était qu'une sorte de jouet érotique qui venait couper, de temps en temps, ma routine quotidienne et me faisait tourner la tête. Mais j'en étais arrivée à un point où je sentais que je devais faire un choix. Je ne souhaitais pas prendre le risque de perdre tout ce que j'avais pour lui. Il n'en valait pas la peine. Quant à moi, je méritais bien mieux que ça. Attendre ses appels, puis le rejoindre discrètement dans sa chambre d'hôtel pour ensuite rentrer chez moi sans être découverte. C'était trop dégradant. Ce n'était pas moi. » Elle but une

gorgée et plongea le regard dans son verre. « D'un autre côté, il était tellement irrésistible. Je ne pouvais pas le quitter comme ça. C'était un amant phénoménal, le meilleur que j'aie connu, ça, on ne peut pas le lui retirer. »

Ebba s'humecta les lèvres et éprouva un puissant besoin de se rafraîchir. Elle ignorait si c'était l'ambiance torride qui vibrait dans la pièce, le manque total d'érotisme dans sa vie ou l'air étouffant, mais elle éprouva soudain le besoin de respirer l'air automnal. Elle se leva et ouvrit la fenêtre. Aussitôt, un vent froid s'engouffra dans la pièce.

« Si je vous comprends bien, il flirtait ouvertement avec Anna, résuma Ebba en retournant s'asseoir. Croyez-vous qu'il ait eu des vues plus sérieuses sur elle ?

— Ça ne risquait pas.

— Comment pouvez-vous en être certaine ?

— Parce que je connaissais Raoul, tout simplement. Mieux que quiconque sur cette île, même mieux que Louise. Il avait beau me faire tourner la tête, je dois admettre que je jouais dans une tout autre division que lui, sur le plan intellectuel. Ne vous méprenez pas, Ebba, ce n'est pas de la prétention, je dis juste les choses telles qu'elles sont. Je pouvais lire en lui comme dans un livre ouvert. Et en ce qui concerne Anna, je lui ai demandé en face s'il l'aimait. Ce qu'il a aussitôt réfuté. Il m'a même affirmé ne jamais avoir remarqué que ce n'était pas juste un jeu, pour Anna, et qu'il n'avait jamais été dans son intention de l'encourager. C'était pourtant ce qu'il faisait. Il l'allumait. Vous comprenez ? Voilà quel genre de type était Raoul.

— Est-ce pour cette raison que vous pensez qu'il n'était pas sincère non plus avec votre sœur ?

— Je ne peux pas parler pour Caroline. Leur relation... J'ignore ce qu'il y avait réellement entre eux. Mais, oui, il l'aurait certainement blessée, elle aussi, je le crains. Il aurait fini par la quitter. Je n'avais jamais vu Caroline aussi désespérée que depuis sa mort. Elle l'aimait et, si Raoul l'avait trahie, je ne suis pas sûre qu'elle s'en serait remise.

— Vous faites-vous du souci pour votre sœur ?

— Caroline... » Helena hésita. Elle reprit, à voix basse, en choisissant soigneusement chacun de ses mots. « Sous ses airs bourrus, Caroline est une femme extrêmement fragile. Elle a connu de nombreux problèmes, au cours de l'enfance et de l'adolescence. Et elle en a toujours. Troubles de l'alimentation, crises d'angoisse. Il n'est pas simple d'établir un diagnostic précis. À un moment, nous étions même très inquiets pour elle. Elle a vécu quelques années particulièrement sombres, mais a réussi à s'en sortir. Pourtant, nous redoutons toujours qu'elle ne rechute un jour. Je m'en aperçois tout de suite, quand elle ne va pas bien.

— Comme en ce moment ?

— Oui, bien sûr, comme en ce moment. »

Une bourrasque de vent ouvrit la fenêtre en grand. Ebba s'apprêta à se lever de sa chaise pour aller refermer, mais Vendela la devança.

« Croyez-vous qu'elle puisse être, d'une façon ou d'une autre, impliquée dans sa mort ?

— Pas une seconde. Pourquoi l'aurait-elle tué ? Parce qu'elle était jalouse de moi ? C'est absurde ! Caroline serait venue me voir, m'aurait hurlé dessus, m'aurait insultée, rouée de coups. Mais aucune de nous ne voulait du mal à Raoul. »

Ebba acquiesça et referma son portable.

« Merci pour votre aide. J'imagine à quel point ça a dû être difficile de tenir votre relation secrète durant tant d'années. »

Helena adressa à Ebba un regard las. Elle prit son verre et le vida.

« Encore une chose, dit-elle en se levant. Je sais que je ne peux exiger de vous aucune garantie, mais j'apprécierais énormément que ça reste entre nous. Pendant toutes ces années, je n'ai eu de cesse de les protéger. »

Ebba dévisagea Helena et vit pour la première fois l'épouse et la mère inquiète. Une femme qui, en l'espace d'un instant, avait perdu toute sa superbe.

« Nous ne pouvons rien vous promettre, en effet. Tout ce que je peux vous dire, c'est que nous ne divulguons aucune information à moins d'avoir une bonne raison de le faire.

— Merci. »

Helena saisit la main tendue d'Ebba.

« Si nous avons fini, je vais rentrer chez moi dès que possible. Vous savez où me trouver. Mais comme vous le comprenez certainement, rester sur cette île est au-dessus de mes forces. »

Cable et Amour, pensa Ebba en refermant son manteau au moment de sortir dans le paysage d'automne flamboyant de Svalskär. Elle avait renvoyé Vendela en avance à la vedette pour rassembler les informations et mettre au propre leurs notes avec Jakob. Après plusieurs heures d'auditions intensives, elle était obligée de se vider la tête pour se faire une vision d'ensemble. Elle fit un tour le long de la falaise. Les vagues se brisaient contre le rivage rocailleux, des motifs gris argenté à la surface se succédaient sur l'eau sombre de la mer. Le froid devint glacial quand des nuages passèrent devant le soleil, comme un avant-goût d'hiver.

Ebba scruta l'horizon, à l'ouest. Un bateau à moteur filait droit sur Svalskär. Plus il s'approchait, plus le bruit augmentait. Finalement, il

vint se ranger le long de l'embarcadère, près des vedettes de police. Un homme d'âge mûr, vêtu d'une veste de voile et d'un bonnet à rayures blanches et bleu marine débarqua d'un pas assuré et amarra son bateau qui glissait toujours lentement le long du quai.

Au même moment, le mobile d'Ebba sonna. À peine eut-elle décroché qu'elle entendit une voix affolée s'exprimer en anglais, à l'autre bout de la ligne.

« Je suis Joy Liebeskind. Je parle bien au commissaire Ebba Schröder ?

— Oui, puis-je vous rappeler...

— Pourquoi ne m'avez-vous pas contactée ?

— Je n'ai pas le temps de vous parler pour l'instant. Je vous rappelle dès que possible. »

D'un geste décidé, Ebba raccrocha et se porta à la rencontre du nouvel arrivant qui lui tendit la main et la salua avec la même poigne ferme que sa cousine.

« Peder Armstahl.

— Commissaire Ebba Schröder.

— Louise m'a informé du décès de Raoul et j'ai pensé que vous auriez peut-être envie de me parler.

— C'est nous qui avons demandé à vous voir, mais nous sommes heureux que vous soyez venu directement ici. Ça nous a fait gagner du temps. D'un autre côté, je me demande pourquoi vous avez tenu à venir à Svalskär par vos propres moyens. »

Il lâcha un rire bref, posa ses poings sur ses hanches et gonfla sa poitrine.

« Pourquoi pas ? Bien entendu je souhaite que toute la lumière soit faite sur la mort de Raoul. Il est épouvantable que mon île ait été le théâtre d'un tel drame.

— Je croyais que vous possédiez seulement la cabane de pêcheur, fit remarquer Ebba.

— Pourrions-nous aller nous asseoir quelque part pour parler ? répliqua Peder avec un sourire ironique, mais non dénué de charme. Je pourrais peut-être vous inviter dans ma cabane de pêcheur, qu'en dites-vous ? »

Ebba sourit à son tour.

« Il faut d'abord que je passe un coup de fil. Pendant ce temps, mon collègue, l'inspecteur Jakob Svård, prendra vos empreintes digitales et vous prélèvera un échantillon d'ADN. »

Ebba monta à bord de la vedette. Depuis sa cabine, elle refit le numéro du dernier appel reçu. Tandis qu'elle attendait que Joy Liebeskind décroche, elle jeta un œil par le hublot. Peder était

toujours sur l'embarcadère. Il s'approcha de la vieille barque, sauta dedans et dénoua l'amarre avec dextérité avant de remonter à bord de son bateau sans lâcher la corde. La barque glissa le long de l'imposante coque en aluminium. Ensuite, il retourna vers l'embarcadère à longues enjambées et remorqua la barque jusqu'à un endroit où les rochers étaient en pente douce. Il sortit la barque à moitié de l'eau avant d'aller chercher une petite remorque qui se trouvait près de la cabane de pêcheur. D'un geste vif, il tira l'avant de la barque dessus et bascula ensuite la remorque pour charger le reste. Il y eut des grincements et des craquements quand il la fit rouler sur les planches inégales de l'embarcadère. Il ralentit l'allure pour faire moins de bruit. Une fois près de la cabane, il déchargea la barque et la traîna à côté des deux rames en bois qui étaient déjà rangées le long du mur.

Dix minutes plus tard, Ebba frappa à la porte de la cabane de pêcheur. On lui ouvrit immédiatement. Sans sa veste de voile, Peder ressemblait à un danseur de ballet. Leste et gracieux, comme Louise. Ses dents de travers apparaissaient quand il souriait. Il l'invita à prendre place dans le canapé. Lui-même s'assit sur un tabouret.

« Ainsi, vous êtes le cousin de Louise, commença Ebba.

— C'est exact. Mais Louise et moi sommes plus que de simples cousins. Le fait que nous soyons elle et moi enfants uniques a contribué à nous rapprocher. Aussi est-elle devenue un peu comme une sœur.

— Et vous comme son frère ? » compléta Ebba. Peder acquiesça. « C'est étrange, elle m'a aussi dépeint Raoul Liebeskind comme son frère. Vous considériez-vous également comme des frères, tous les deux ? »

Peder émit un rire bref, mais une pointe d'angoisse apparut dans ses yeux.

« Non... Ce serait pour le moins exagéré. J'étais loin d'être aussi proche de lui que ne l'était Louise.

— Que savez-vous sur la mort de Raoul, Peder ? »

Peder se reprit aussitôt.

« Je n'ai aucune idée de ce qui a bien pu se passer. Quand je suis parti, il était toujours vivant.

— Et quel était l'objet de votre visite d'hier ? D'après ce que j'ai compris, vous n'êtes pas impliqué dans l'enregistrement du quatuor.

— Il fallait que je parle à Louise. »

On frappa avec insistance à la porte, après quoi on l'ouvrit de l'extérieur. Peder eut juste le temps de se lever de son tabouret avant que Caroline ne surgisse.

« Euh... pardon, dit-elle, surprise. Je ne savais pas que vous étiez là.
— Peder Armstahl ou moi ? » demanda Ebba.

Caroline ne répondit pas et Peder se passa la main dans les cheveux. Sa chevalière brilla à son auriculaire gauche. Un sourire interrogateur apparut sur ses lèvres et il essaya de capter le regard de la jeune femme qui détourna les yeux.

« Avez-vous quelque chose à vous dire ? insista Ebba, mais sa question resta suspendue dans l'air. Oui, c'est évident, ajouta-t-elle.

— Non, enfin... Je me demandais juste... », commença Caroline, en fixant Peder.

Il secoua la tête d'un mouvement presque imperceptible. Caroline cligna des yeux nerveusement. Ebba était immobile et laissa monter la tension jusqu'au point de rupture. Au moment où la jeune femme allait tourner les talons et s'éclipser, Ebba tendit une main pour l'arrêter.

« Asseyez-vous, Caroline, je pense que cette conversation sera encore plus instructive si vous vous joignez à nous. »

Caroline chercha à formuler une réponse, la main appuyée sur la poignée de la porte. Peder se rassit lentement sur son tabouret et Ebba fit signe à Caroline d'approcher. Avec hésitation, elle lâcha la poignée et marcha jusqu'au canapé sur lequel elle se laissa tomber. Ebba se tourna pour faire face à la fois à Peder et à Caroline.

« Vouliez-vous vous entretenir avec Peder de quelque chose en particulier ? » interrogea Ebba.

Caroline ne répondit pas. Elle s'humecta les lèvres, mais semblait complètement absorbée par ses pensées. Ebba s'adressa alors à Peder :

« À moins que ce ne soit vous qui ayez quelque chose à dire à Caroline ? »

Un frisson glacial parcourut la jeune femme. Ses paupières se contractèrent et elle croisa les bras, haussa les épaules. Comme si elle cherchait à se faire petite pour disparaître, elle s'enfonça dans le canapé, tête baissée. Une fois de plus, Peder tenta de capter son regard, mais elle était hors d'atteinte.

« Quelle est cette chose que vous avez tant de mal à m'avouer, tous les deux ? » dit Ebba d'une voix calme.

Peder se leva et fit le tour de la pièce. Devant la fenêtre, il s'arrêta, appuya ses coudes sur le chambranle et se mit à observer la mer. Il semblait se torturer l'esprit pour tenter de trouver un moyen de se tirer de cette situation délicate. Enfin, il se retourna et dit :

« Dois-je commencer, Caroline ? »

Caroline s'étira à contrecœur et parut vouloir mettre un terme à ce malaise sans nécessairement dévoiler ce qu'elle avait sur le cœur.

« Est-ce vraiment utile ? Tout a déjà été dit, non ? »

Elle baissa le regard sur ses genoux et s'entortilla les doigts. Peder ne put s'empêcher de pousser un soupir. De désir refoulé ? pensa Ebba.

« Tout dit ? En effet... Bien sûr que tout a été dit, répliqua Peder en s'adossant au mur tout en se penchant en avant, comme s'il ne savait dans quelle position se tenir. Mais ce n'est plus un secret, en tout cas. Helena est au courant. Et Anna aussi, je présume. Louise... Évidemment.

— Il n'y a rien... Rien du tout... », reprit Caroline.

Le ton hésitant de sa voix indiquait qu'elle avait ouvert une porte qu'elle avait tenté de garder fermée et d'oublier. D'un rapide coup d'œil à Ebba, elle comprit qu'elle ne pourrait se taire plus longtemps. Elle remplit ses poumons et ramena ses genoux sous son menton.

« Louise voulait avoir un enfant avec moi. Et comme nous avions besoin d'un donneur, elle a proposé de faire appel à Peder. Car ils étaient parents. Ainsi, les gènes Armstahl pourraient être transmis. Mais cela impliquait que ce soit moi qui porte l'enfant. Ce que j'ai accepté, croyant que notre relation était solide.

— Vous avez donc eu recours à la fécondation ? »

Caroline s'empourpra et gigota sur le canapé.

« Par insémination artificielle. »

Peder baissa les yeux.

« Il y a combien de temps ? s'enquit Ebba.

— C'était au début du mois de septembre, expliqua Caroline en se mordillant pensivement l'intérieur de la joue.

— Êtes-vous tombée enceinte ? »

La réponse tarda. Tandis qu'elle s'efforçait de se ressaisir, Caroline évita le regard d'Ebba et de Raoul. Mais plus elle redoublait d'efforts, plus son doute devenait manifeste.

Peder inclina la tête et la fixa.

« Tu as fait un test de grossesse, Caroline ? Le résultat ne fait aucun doute. »

Elle acquiesça doucement et releva la tête.

« Oui, je suis tombée enceinte. »

Ebba s'étira la gorge et enregistra l'information.

« Vous avez donc constaté que l'insémination avait fonctionné, résuma-t-elle. Mais, une fois à Svalskär, vous avez rencontré Raoul et êtes tombée amoureuse de lui ?

— Oui.

— Savait-il que vous attendiez un enfant ?

— Oui, répondit Caroline. Louise n'avait pas pu s'empêcher de le balancer devant tout le monde.

— Quand ?

— Le soir où Raoul a fait un choc allergique. On était rassemblés dans le salon. Elle a tout débballé, alors que j'y étais opposée. »

Ebba sentit les poils de ses bras se hérissier, mais poursuivit, sans se laisser distraire. « Pourquoi a-t-elle fait ça, d'après vous ?

— Parce qu'elle était fière », murmura Caroline.

Ebba se tourna vers Peder.

« Quand avez-vous appris que c'était fini, entre Louise et Caroline ?

— Louise m'a appelé ; elle était complètement effondrée. C'était avant-hier soir.

— Vous a-t-elle parlé de Raoul ? »

Peder acquiesça.

« Oui, elle m'a dit qu'elle le soupçonnait d'avoir séduit Caroline. Et elle avait raison.

— Avez-vous été surpris en l'apprenant ?

— Je connaissais Raoul depuis une trentaine d'années. Louise et lui ont toujours été très proches, que ce soit sur le plan professionnel ou sur le plan privé. Et je n'étais pas sans savoir qu'il avait la réputation d'être un incorrigible charmeur. Bien que Louise ait toujours refusé de l'admettre. Soit elle ne le voyait pas, soit elle ne voulait pas le voir.

— C'est vous qui avez informé Caroline qu'Helena et Raoul avaient eu une liaison ? »

Peder jeta un œil par la fenêtre.

« Oui.

— Quelle était votre intention en lui faisant cette révélation ? »

Au bout de quelques instants, il répondit, d'une voix neutre et assurée :

« Je voulais que Caroline comprenne que l'homme à qui elle s'était donnée n'était qu'un hypocrite. »

Caroline se leva, hors d'elle.

« Putain, Peder ! De quel droit te permets-tu de l'insulter ? »

Son agressivité ébranla aussitôt le sang-froid de Peder, laissant apparaître la colère qui avait couvé sous son apparence sereine.

« Ai-je insulté Raoul ? Est-ce vraiment ce que j'ai fait ? Ne t'avait-il pas caché qu'il avait eu une liaison avec Helena ? » Il haussa encore le ton. « Regarde-toi, espèce de petite égoïste. Louise avait-elle mérité que tu la maltraites comme ça ? Tu interprètes les faits comme ça t'arrange. Mais je ne fais que dire la vérité. Ne tire pas sur le messenger, Caroline. Ouvre les yeux, c'est toi la responsable, dans cette

affaire. »

Caroline tituba et retomba sur le canapé.

« Donc, votre intention était de convaincre Caroline de retourner avec Louise, résuma Ebba. Tout simplement ? »

Peder croisa les bras tout en réfléchissant.

« Je suis venu ici pour apporter mon aide à Louise... Oui, enfin, à Louise et à Caroline. »

Caroline sécha ses larmes. Elle regarda Peder, puis Ebba.

« Ce n'est pas l'impression que j'ai eue, hier, fit-elle remarquer, calmement.

— Hier, nous avons eu une conversation au cours de laquelle j'ai tenté de la ramener à la raison. Quand Louise est entrée dans la pièce, Caroline a déclaré clairement qu'elle avait l'intention de partir vivre avec Raoul. Vous pouvez imaginer le choc que ça a été pour Louise. C'est un comportement inacceptable. On doit assumer ses actes, même quand ça va mal. Mais Caroline était comme aveuglée par ce type. Elle refusait d'écouter nos arguments. Alors, face à cette situation chaotique, j'ai été obligé de prendre une décision rationnelle. Je lui ai proposé d'assumer ma part de responsabilités. Comme elle portait mon enfant, j'ai estimé qu'il était de mon devoir de la soutenir et de prendre soin personnellement de ma descendance, qu'elle reste avec Louise ou qu'elle la quitte.

— Oh, comme c'est généreux ! Mais tu n'es qu'un sale hypocrite, Peder ! lança Caroline.

— Que voulez-vous dire ? » intervint Ebba d'une voix d'un calme qui paraissait presque incongru, au milieu de ce vif échange.

Caroline ne semblait plus remarquer sa présence. Toute son attention était concentrée sur Peder.

« Te rends-tu compte que tu l'appelles chaque fois "ton enfant" ? Louise n'était qu'un alibi pour avoir un gosse avec moi. Je revois sa réaction quand je le lui ai dit. Elle était furieuse contre toi. »

Peder devint écarlate et écarta nerveusement la mèche qui pendait devant son visage.

« Ma chère Caroline, tu fais fausse route. » Il se força à sourire, mais ne parvint pas à décrisper totalement sa bouche. « Pourquoi aurais-je trahi Louise ? Et Emily ? Et mes quatre enfants ?

— Mais enfin, n'est-ce pas une évidence ? Crois-tu que je ne vois pas la façon dont tu me reluques, Peder ? Et, en me faisant un enfant, tu t'imaginais que tu finiras par m'avoir pour de bon. Car tu me veux, Peder. Tu n'es pas différent des autres. Si tu savais comme je suis fatiguée de tous ces types qui, comme toi, croient qu'ils m'auront un jour, juste parce qu'ils se sont entichés de moi. »

Peder voulut l'interrompre, mais Caroline éleva la voix.

« Ne viens pas me dire que Raoul était faux. Toi-même, tu retournes ta veste en permanence. »

Peder prit plusieurs inspirations profondes dans une tentative pour se maîtriser. Malgré ses efforts pour sourire, il ne parvint pas à dissimuler sa vexation.

« Caroline, je demeure ton ami, bien que tu sois en colère contre moi. Mais je dois te dire que j'adore ma femme. À la différence de Raoul, je n'éprouve pas le besoin de séduire d'autres femmes pour me rassurer. Une chose est sûre, je ne quitterai jamais Emily pour toi, contrairement à ce que tu t'imagines. Je voulais seulement aider Louise à avoir l'enfant qu'elle désirait. Quand j'ai décidé de m'investir dans votre projet de fonder une famille, j'avais pleinement conscience de ce que je faisais. J'ai compris aussi que cet enfant finirait peut-être par apprendre un jour qui était son père. Or je n'aurais jamais renié ma chair et mon sang. Cependant, j'ai constamment eu à l'idée que ce seraient vous deux ses parents. Tu dis que je suis faux, mais qu'est-ce que tu es, toi ? Tu as trahi Louise de la pire des manières. Comment as-tu pu, avec une telle légèreté, tromper celle qui t'aimait si éperdument ? Après tout ce qu'elle avait fait pour toi ! »

Caroline ne souffla mot. Elle se contenta de fixer le sol. Peder secoua la tête avec déception.

« Bien sûr, je comprends que tu aies l'esprit un peu perturbé, en ce moment, reprit-il. Ça n'a rien d'étonnant après ce qui est arrivé à Raoul. Tu es triste et tu n'as pas les idées claires. Alors, tu fais de moi ton mur des lamentations. À ta guise, Caroline. Je ne t'en veux pas. »

Sa voix était à peine audible et son ton empathique. Il tendit le bras pour lui caresser la joue. Mais, dès que ses doigts effleurèrent sa peau, elle esquiva et s'embrasa à nouveau.

« Tu étais jaloux à crever de Raoul !

— Tu ferais bien de te calmer, maintenant.

— Avoue ! Avoue que tu voulais l'écarter de ton chemin pour que je puisse te faire un enfant.

— Mon Dieu, mais que dis-tu, Caroline ?

— Tu n'en as rien à foutre de Louise. Tu n'es qu'un manipulateur !

— Et c'est toi qui dis ça ? Toi qui es allée te faire avorter dans son dos ! »

Coup après coup, les répliques cinglantes avaient fini par atteindre le point de rupture. Le silence retomba brutalement. Peder et Caroline, debout face à face, se dévisageaient, épuisés et sidérés par la violence de leurs paroles.

Des mots atones se formèrent sur ses lèvres :

« Comment sais-tu... »

— Est-ce la vérité, Caroline ? »

La jeune femme déglutit et se détourna en entendant la voix d'Ebba dans son dos.

« Quand avez-vous avorté ? »

Ses poumons se vidèrent complètement. Elle s'effondra sur le canapé et glissa lentement ses mains sur son visage et le sommet de son crâne. Quand elle leva à nouveau les yeux, elle vit qu'Ebba et Peder la regardaient, immobiles, attendant sa réponse.

« Le jour même où j'ai appris que j'étais enceinte », chuchota-t-elle.

Peder poussa un long soupir. Son souffle frémissant trahissait son émotion. Il leva un poing devant sa bouche et coinça l'autre dans le pli de son coude, comme pour l'empêcher de frapper.

« Le jour même où Louise m'a appelé, folle de joie, siffla-t-il, les lèvres serrées. Le jour même où elle se casse la main et apprend qu'elle ne jouera peut-être plus jamais de violon, toi, tu la trahis en avortant. Comme si ça avait été la chose la plus simple au monde.

— Simple ? Tu crois vraiment que ç'a été simple ? J'étais au plus mal, après ça, et j'ai été obligée de porter seule ma culpabilité.

— Ensuite, tu te jettes dans les bras de Raoul. Comme une égoïste sans cœur. » Peder secoua la tête. « Tu devrais avoir honte, Caroline ! »

Cette fois, elle n'eut pas la force de répliquer. Elle baissa la tête et porta une main devant ses yeux pour tenter de retenir les sanglots qui s'étaient mis à remonter dans sa poitrine et à secouer ses épaules. Peder se tenait seulement à un mètre d'elle. Mais il ne tendit pas la main pour essayer de la reconforter. Il paraissait fatigué. Son visage était blême et inexpressif.

« Si belle... Et en même temps si pourrie », marmonna-t-il.

Alors, Caroline se leva et se rua hors de la cabane. Peder resta debout devant la fenêtre, les bras croisés, le regard perdu dans le lointain.

« Peder, je pense que vous êtes conscient, déclara Ebba, que ces révélations à propos de la grossesse et de l'avortement de Caroline jettent une lumière nouvelle sur notre affaire. La présence de Raoul s'avère être un élément perturbateur et une source de discorde encore plus importants que nous l'avions soupçonné. » Elle le regarda. « Tout comme la vôtre, d'ailleurs. »

Peder ne répondit pas.

Ebba s'approcha et contempla son profil.

« Avez-vous vu Raoul Liebeskind hier soir ? »

Ses maxillaires se tendirent.

« Quand exactement ?

— Dites-moi plutôt quand vous l'avez vu.

— Je l'ai vu, comme tous les autres, hier après-midi. Ensuite, j'ai eu une discussion avec Caroline, puis avec Louise, avant de repartir.

— Et vous n'avez pas revu Raoul, après ça ?

— Non. »

Il s'étira les cervicales en répondant, comme s'il regrettait sa réponse, mais n'avait pas d'autre choix.

« Quelqu'un peut-il confirmer vos dires ?

— Je ne sais pas. Comment aurais-je pu me douter que j'allais avoir besoin d'un alibi ? Je ne pouvais pas prévoir que Raoul allait mourir et que la police ouvrirait une enquête.

— À quelle heure avez-vous quitté l'île ?

— Voyons, quelle heure était-il ? Dix-neuf heures ?

— En êtes-vous certain ?

— Peut-être plutôt dix-neuf heures trente.

— Pas plus tard ?

— Je ne crois pas.

— Où se trouve votre port d'attache ?

— À Biskopudden.

— Quelqu'un pourrait-il confirmer vous avoir vu rentrer ? »

Peder réfléchit.

« Possible... Laissez-moi réfléchir. Vous me prenez au dépourvu, là.

— Vraiment ? Je croyais pourtant que vous étiez justement venu pour nous fournir des informations.

— Mais je ne m'attendais pas que vous me demandiez mon emploi du temps.

— Pourquoi pas ? »

Il haussa les épaules.

« Parce que Louise m'a dit que Raoul s'était tué accidentellement. »

Ebba ramassa son sac à main et se dirigea vers la sortie. Une fois sur le pas de la porte, elle se retourna.

« J'ai quelques petites choses à régler, pour l'instant, mais je n'en ai pas encore fini avec vous. Je veux que vous restiez sur l'île ; nous nous reparlerons plus tard. »

À peine avait-elle refermé la porte derrière elle qu'elle sortit son mobile de sa poche et commença à rédiger un SMS. Ce faisant, elle marcha de long en large sur l'embarcadère avant de s'asseoir sur un petit banc en bois, face à la mer. Devant elle, le bateau de Peder se balançait doucement.

Du coin de l'œil, elle aperçut Caroline qui gravissait la colline en direction de la maison. Elle était arrivée à mi-chemin quand la porte d'entrée s'ouvrit et que Louise sortit. La jeune femme sursauta en reconnaissant celle qui venait à sa rencontre et s'empressa de tourner les talons. Au même moment, la porte de la cabane de pêcheur s'ouvrit à son tour et Peder surgit. Caroline s'immobilisa et, affolée, tourna plusieurs fois la tête avant de laisser finalement Louise la rejoindre. Une discussion vive s'engagea, ponctuée par un haussement d'épaules de Caroline. Malgré tout, elle laissa Louise la prendre par le bras et la conduire lentement à la maison. Peder les suivit d'un pas décidé et disparut avec elles dans l'imposante bâtisse.

Ebba s'était retournée sur son banc pour observer la scène. C'est alors que son regard tomba sur la barque, près de la cabane. Derrière, contre le mur, elle distingua deux rames. Elle les fixa un instant avant de se renverser contre le dossier du banc et de sortir à nouveau son mobile pour passer un coup de fil à Jakob.

Un quart d'heure plus tard, elle fut tirée de ses réflexions par le grincement de la porte de la maison. Peder apparut, un petit sac de voyage à la main.

« Vous rentrez chez vous, le héla Ebba quand il mit le pied sur l'embarcadère.

— Oui, Louise et moi avons décidé de rentrer à Stockholm. Dès que vous nous en aurez donné l'autorisation, bien entendu. Helena et Caroline fermeront la maison et prendront le Targa. »

Il passa devant Ebba et s'apprêtait à monter à bord de son bateau quand elle le rappela.

« Peder ! » Il se retourna, avec le sac qui se balançait au bout de son bras. « Venez vous asseoir une seconde. »

Il hésita brièvement, puis obtempéra. Tous deux contemplèrent la mer, assis sur le banc.

« C'est un bateau puissant que vous avez », commença-t-elle. Il éclata de rire et haussa les épaules. « Combien de temps ça vous prend pour rentrer en ville, d'ici ? »

— Euh, ça dépend de la météo et du vent. Mais il faut compter environ deux, trois heures.

— Êtes-vous un marin expérimenté ?

— Je navigue depuis que je suis né. Je fais surtout de la voile. Ce bateau me sert principalement à venir ici.

— Et ceci est votre emplacement sur l'embarcadère ?

— Nous n'avons aucune place réservée, répondit Peder. Mais, en effet, je m'amarre toujours au même endroit. C'est une vieille habitude.

— Votre bateau a l'air neuf. Quel âge a-t-il ?

— Neuf ? Non, non, ça lui fait quel âge, maintenant ? Dix ans ? Quelque chose comme ça.

— Dans ce cas, vous en prenez bien soin, poursuivit-elle. Quand l'avez-vous lavé pour la dernière fois ?

— Lavé ? » Le ton léger de leur conversation s'envola d'un coup. Il tourna la tête vers elle et la considéra d'un air grave. « Pourquoi cette question ? »

C'est alors que Jakob parut sur le pont de la vedette de police qui était amarrée un peu plus loin. Il sauta à terre avec un rouleau de ruban plastique jaune à la main.

« Merci, Jakob », lui dit Ebba avec un sourire.

Jakob se rendit au bout de l'embarcadère, fixa le ruban à un poteau et commença à le dérouler en retournant vers la terre ferme. Peder se figea.

« Mais, s'exclama-t-il en se levant. Que faites-vous ?

— Nous allons devoir examiner votre bateau, Peder. »

Il déglutit, le regard rivé sur Jakob dont il observait attentivement chacun des mouvements.

« Qu'est-ce que ça signifie ? »

Incapable de contenir sa colère plus longtemps, Peder se leva, fou de rage, et se prit la tête entre les mains, comme s'il n'en croyait pas ses yeux. Ebba ne broncha pas.

« Pourriez-vous répondre à ma question, Peder ? Quand avez-vous lavé votre bateau pour la dernière fois ?

— Pourquoi en interdisez-vous l'accès ? Me soupçonneriez-vous de quelque chose ? » Jakob dodelina de la tête et continua de dérouler le ruban jaune de poteau en poteau en sifflotant. « Si ce sont des empreintes digitales que vous cherchez, je vous garantis que vous n'en trouverez pas d'autres que les miennes.

— Nous sommes plutôt à la recherche d'indices, expliqua Ebba. Mais, bien sûr, il n'est pas certain que nous en découvrons, si vous avez décapé votre bateau. Ça risque de prendre pas mal de temps, alors je vous conseille d'envisager un autre moyen de transport, pour rentrer chez vous. Nous allons immobiliser votre bateau jusqu'à la fin de l'opération. » Elle se tourna vers Jakob. « Tu sais quoi ? Tu vas sécuriser toute la zone autour de l'embarcadère, Jakob. »

Le jeune policier poursuivit à terre et fit le tour de la barque et de la cabane avec la bande. Peder était comme pétrifié.

« Mais la barque... Qu'est-ce que vous comptez en faire ?

— Pourquoi les rames étaient-elles déjà à terre ?

— Parce que j'avais prévu de mettre la barque au sec pour l'hiver.

— Et vous avez rangé les rames, mais oublié la barque ? poursuivit Ebba. À moins que vous n'ayez pas eu le temps de finir le travail ? »

Quand elle vit son profil crispé, elle éprouva le sentiment familier qu'elle se trouvait face à un tournant décisif de son enquête. Son pouls accéléra. Peder contempla longuement son bateau avant de répondre, en évitant toujours son regard.

« Enfin, mon Dieu... Vous croyez vraiment que j'ai tué Raoul ? Juste pour... »

Il se ressaisit et se prit le front.

« L'avez-vous fait ?

— Non ! Bien sûr que je ne l'ai pas tué. »

Sa voix était à la fois blessée et désespérée.

« Savez-vous qui l'a fait ? »

Il secoua la tête.

« Vous êtes donc persuadée qu'il s'agit d'un meurtre ! Mon Dieu ! C'est de la folie pure ! Qui aurait voulu tuer Raoul ? Je ne vois pas qui aurait pu avoir un motif suffisant. Nous ne sommes pas des sauvages.

— Allons-nous découvrir des traces de Raoul sur votre bateau, Peder ? »

La voix d'Ebba s'était aiguisée.

« Vous avez perdu la tête ! » s'écria-t-il. Il leva les bras au ciel et se tourna vers elle, furieux. « Qu'est-ce que vous cherchez ? Vous croyez que je vais finir par avouer quelque chose qui n'existe que dans votre imagination ? Pourquoi devrait-on trouver des traces de Raoul sur mon bateau ? Il n'a jamais posé le pied dessus. Je n'ai pas l'intention de me laisser accuser de cette manière. »

Il sortit son mobile de sa veste et composa un numéro avec son pouce. Ebba l'observa tandis qu'il attendait qu'on décroche.

« Salut, c'est moi », dit-il en se plantant face à Ebba, comme pour lui signifier qu'il n'avait rien à cacher. Il écouta avec impatience la personne à l'autre bout de la ligne. « Non... Et on ne peut pas rentrer avec mon bateau car la police l'a saisi. Manifestement, ils se sont mis en tête que j'étais impliqué dans la mort de Raoul... Oui, je sais... On va prendre ton bateau, à la place... Elles font comme elles veulent. Si elles veulent rentrer avec nous, elles sont les bienvenues, sinon, elles n'auront qu'à se débrouiller. J'attends ici. »

Il raccrocha et croisa les bras.

« C'était Louise, si vous tenez à le savoir. Nous allons rentrer avec le Targa. À moins que vous n'ayez l'intention de l'immobiliser, lui aussi ? »

Ebba lui sourit froidement sans se laisser impressionner.

« Rasseyez-vous », dit-elle en tapotant sur le banc, près d'elle.

Peder respirait bruyamment par sa bouche à demi ouverte. Avant de s'asseoir, il balaya le banc de la main. Ses bagues en or raclèrent le bois. Ensuite, il vérifia sa paume, effrayé et presque à contrecœur, avant de cogner violemment ses mains l'une contre l'autre et de s'asseoir à côté d'Ebba. Qu'est-ce que c'est que ce maniaque, pensa-t-elle, aurait-il si peur de salir sa veste ?

« Pourquoi êtes-vous venu à Svalskär, aujourd'hui, Peder ?

— Pour vous aider dans votre enquête, naturellement. Par ailleurs, Louise a besoin de mon soutien. Elle a beau être forte, il y a tout de même des limites à ce qu'elle peut endurer. Elle vient de vivre quelques jours éprouvants.

— J'ai eu l'impression qu'elle n'était guère emballée de vous voir, hier.

— Qu'allez-vous encore vous imaginer ?

— Allez, avouez-le, Peder. Je pense que vous le savez », rétorqua Ebba. Comme il ne répondait pas, elle reprit d'une voix calme. « Pourquoi vous êtes-vous disputé avec Raoul ?

— Nous ne nous sommes pas disputés, contesta Peder en se passant l'index sur le menton et la bouche.

— Je sais que vous vous êtes disputés. Il y a des témoins. » Peder resta muet. « Vous vous êtes disputés et ça a dégénéré, c'est ça ? »

Peder se contenta de regarder droit devant lui. Il plissait le front et semblait être sur le point de formuler une idée qui prenait lentement forme dans son crâne.

« Je pense... que je vais appeler mon avocat.

— Bien, dit Ebba froidement. C'est peut-être préférable. »

Soudain, provoqué par l'attitude désinvolte de la policière, il explosa.

« Je refuse de faire de nouvelles déclarations tant que je n'aurai pas parlé à mon avocat. Puis-je l'appeler moi-même ou est-ce interdit ?

— Appelez-le, répondit Ebba, toujours aussi impassible. Par la même occasion, profitez-en pour le prévenir que je vous attends au commissariat demain à treize heures.

— J'ai prévu de déjeuner avec ma femme, demain midi. Ne pourrions-nous pas plutôt dire quinze heures ? »

Avant de répondre, Ebba laissa quelques secondes s'écouler, comme pour donner un peu plus de solennité à ses paroles.

« Peder, je ne sais pas si vous l'avez bien compris, mais nous menons une enquête criminelle. Je ne peux pas tenir compte d'un

déjeuner en tête à tête avec votre épouse. Est-elle seulement au courant de la situation ? » Au moment où Peder allait ouvrir la bouche pour répondre, elle le devança. « J'imagine que non. Tout comme elle ignore que vous avez fait don de votre sperme à la petite amie de votre cousine. Qu'elle finisse par l'apprendre tôt ou tard, c'est votre problème. Du moins, pour l'instant. Mais je vous avertis que, si vous n'êtes pas dans mon bureau à treize heures, demain, alors je vous ferai mettre en garde à vue en tant que suspect dans l'assassinat de Raoul Liebeskind.

— Vous n'avez pas le droit... Je suis innocent... »

Sa voix chargée de crainte et d'indignation l'empêcha de finir sa phrase.

« Avez-vous laissé toutes vos coordonnées à mon collègue, au cas où nous voudrions vous joindre ? demanda Ebba.

— Je vais vous donner ma carte. » Il sortit son portefeuille et en tira une carte de visite portant un texte en caractères sobres imprimés en relief. Ensuite, il piocha un stylo dans sa poche gauche et barra un numéro de téléphone qu'il remplaça par un autre. « Si vous avez besoin de me joindre, j'apprécierais que vous m'appeliez sur mon portable. »

Peder tendit sa carte de visite à Ebba et se leva sans dire un mot. Puis il ramassa son sac de voyage violet et s'éloigna tranquillement en direction du Targa.

Sur le pont de la vedette de police, Vendela tirait la dernière bouffée de sa cigarette. En voyant Louise mettre le pied sur l'embarcadère, elle s'empessa de jeter son mégot à la mer et de se recoiffer. Elle sentait son cœur battre de plus en plus fort dans sa poitrine à mesure que la maîtresse des lieux approchait. Louise regardait la jeune policière et marchait d'un pas régulier et déterminé.

« Je rentre à Stockholm avec Peder, lança-t-elle. Helena et Caroline ont les clés, elles fermeront la maison en partant.

— Est-ce qu'elles restent ?

— Elles ont appelé un bateau-taxi.

— Je comprends, commenta Vendela en se raclant la gorge. Le commissaire Schröder souhaiterait vous dire deux mots avant que vous ne partiez. Si vous voulez bien monter à bord. Comme ça, ce sera fait.

— Bien sûr, répondit Louise. »

Vendela lui tendit la main pour l'aider à monter sur le pont. Louise accepta son aide. Soudain, Vendela s'arrêta dans son mouvement en voyant sa main disparaître dans celle de Louise. Elle déglutit et se força à rompre le contact. Une fois sur le bateau, Louise passa devant

elle sans montrer le moindre signe d'affectation. Vendela inspira un grand coup et lui emboîta le pas.

« Je vous en prie », dit-elle pour inviter Louise à prendre place dans le salon.

En guise de réponse, celle-ci la regarda droit dans les yeux. Vendela détourna le regard pour éviter de trop s'exposer.

Ce n'était pas la première fois. Pourtant, ce n'était ni le moment ni l'endroit pour explorer son identité sexuelle. Si seulement Louise ne l'avait pas observée avec autant d'assurance. Si seulement elle ne leur avait pas avoué son attirance pour les femmes. Chaque fois qu'elle croisait son regard volontaire, elle se sentait vaciller. Elle comprit exactement ce qui, en elle, avait plu à Caroline. En dépit de sa froideur et de son corps svelte et de ses traits gracieux, Louise Armstahl dégageait un charisme érotique fulgurant. Comment devait-elle réagir à cette soudaine attirance aussi malvenue qu'inattendue ? Oui, elle savait exactement ce qu'elle était censée faire. Elle devait se comporter avec sang-froid et professionnalisme. Car, enfin, elle était tout de même policière, bon sang ! Et la violoniste aristocrate qu'elle avait en face d'elle était peut-être la meurtrière qu'ils recherchaient.

Lorsqu'elle leva les yeux, elle vit que Louise lui souriait. Ce fut aussi Louise qui prit l'initiative de briser la glace.

« Ne vous inquiétez pas, vous ne craignez rien. Le pire qu'il puisse vous arriver, c'est de découvrir une nouvelle facette de votre personnalité », dit-elle.

Vendela n'osa pas répondre. Son cerveau était complètement paralysé. Elle détourna le regard. En entendant des pas s'approcher dans l'escalier, elle se redressa et sourit à Ebba. Elle était incapable de cacher quoi que ce soit à sa supérieure. Ebba la regarda droit dans les yeux et haussa le sourcil. Louise avait déjà retrouvé tout son calme, comme si rien ne s'était passé. Ebba s'assit avec son portable sur les genoux. Tandis que la machine démarrait, elle examina le bandage de Louise.

« Comment va votre main ?

— Je ne sens pas trop d'amélioration pour le moment. Ça va peut-être un peu mieux, mais je ne peux toujours rien en faire.

— Ça ne doit pas être évident pour porter vos affaires, constata Ebba, mais Louise ne broncha pas. Vous a-t-on prescrit des analgésiques ? »

Louise eut un sourire ironique.

« Helena m'en a effectivement prescrit.

— Quelle marque ?

— Du Voltarene. »

Ebba acquiesça, attentive.

« Comme vous le comprenez sans doute, nous avons voulu en savoir plus sur votre désir d'avoir un enfant avec Caroline. »

Il ne faisait aucun doute que Louise s'était attendue que le sujet soit abordé.

« Oui, je suppose que Peder vous a parlé de son rôle dans le projet.

— Je dois dire que les raisons qui ont motivé Peder me laissent perplexe », rétorqua Ebba.

Louise leva le menton.

« Peder a voulu nous rendre service, à Caroline et à moi. Il a toute ma confiance.

— Dans ce cas, deux choses m'étonnent. Pourquoi avoir omis de nous parler de la grossesse de Caroline et de mentionner que votre cousin se trouvait à Svalskär, samedi ?

— Quand vous êtes arrivés, hier, j'étais persuadée que Raoul avait été victime d'un accident. Pourquoi aurais-je imaginé autre chose ? Même s'il y avait des tensions au sein du groupe, il n'y avait aucune raison de penser qu'elles aient pu accoucher... D'un crime. C'est tellement délirant. Je n'arrive toujours pas à comprendre ce que Peder ou ma vie privée ont à voir là-dedans.

— Mais justement, si c'était aussi anodin, pourquoi ne pas nous avoir dit que Peder était présent le soir de la mort de Raoul ? Vous deviez bien vous douter que nous finirions par l'apprendre.

— Possible, mais ce n'est pas à moi de déterminer quelles informations vous sont utiles et lesquelles ne le sont pas. J'ai répondu à vos questions. Vous êtes entraînés pour établir des liens entre des données qui, à nous autres, paraissent sans importance.

— Donc, vous n'avez pas volontairement cherché à faire obstacle à notre enquête en dissimulant le fait que vous attendiez un enfant avec la femme qui vous avait quittée pour Raoul Liebeskind ? Laissez-moi vous dire une chose, en nous cachant certaines informations, vous n'arrangez pas votre cas. Quand l'un de vos plus proches amis meurt dans des circonstances troublantes après vous avoir trahie en séduisant votre compagne, il est naturel que toute l'attention se porte sur vous. Je suis étonnée que vous n'y ayez pas pensé. »

Louise ne sembla pas ébranlée par les déclarations d'Ebba et continua de sourire.

« Qui cache des choses ? En ce qui concerne la grossesse, Caroline aurait parfaitement pu vous en informer elle-même. Qu'en sais-je ? Nous ne nous parlons plus tellement, depuis quelques jours. Pourtant, si je vous comprends bien, elle a choisi de ne pas l'évoquer. Je devine donc qu'il en a seulement été question aujourd'hui, quand Peder est

revenu à Svalskär. Ce qui devrait vous conduire à penser que Peder se montre malgré tout coopératif. »

Ebba se redressa.

« L'autre point qui m'étonne est l'assurance avec laquelle vous affirmez qu'aucun d'entre vous n'aurait pu vouloir la mort de Raoul Liebeskind. »

Louise haussa les sourcils et baissa légèrement le menton.

« Ce qui n'est pas forcément plus étrange qu'il n'y paraît. Je ne peux pas comprendre comment l'un des membres du quatuor aurait pu détester Raoul au point de le supprimer. »

Ebba se courba en avant et regarda Louise.

« On peut aussi tenir le raisonnement inverse : bien que personne, selon vous, n'ait eu la moindre raison de tuer Raoul, bien que toutes fussent liées à Raoul par des sentiments sincères et amoureux, l'un d'entre vous a décidé de le tuer. »

Louise leva sa main valide devant ses paupières. Ses épaules se levaient et s'abaissaient au rythme de sa respiration maîtrisée. Un jeune technicien de la section scientifique remonta de la cuisine avec une Thermos de café et trois tasses. Ebba le remercia d'un hochement de tête. Ensuite, elle posa son ordinateur à côté d'elle et rassembla ses mains.

« Quand avez-vous appris que Caroline avait avorté ? »

Louise déglutit.

« Hier.

— Ça a dû vous faire un choc.

— Évidemment, répondit-elle laconiquement. Il était évident que Caroline n'était plus motivée. J'aurais dû m'en apercevoir beaucoup plus tôt. Car j'ai compris que ça n'avait pas seulement à voir avec Raoul. Elle n'avait pas l'intention d'avoir un enfant avec moi. C'était mon idée. C'était moi qui voulais un enfant et je l'ai persuadée de faire une chose pour laquelle elle n'était pas encore mûre. Caroline a certainement mauvaise conscience pour ce qu'elle m'a fait subir. Elle n'a pas un mauvais fond. Elle se laisse seulement porter par ses sentiments, que ce soit en amour ou avec son violon. »

Ebba se pencha en avant pour servir le café.

« Raoul était-il mauvais, lui ? »

Louise réfléchit un instant avant de répondre.

« Non, il n'était pas mauvais, bien sûr. Peut-être ne s'embarrassait-il pas de scrupules, lorsqu'il s'était mis quelque chose en tête. Sur ce point, je dois avouer que Caroline et lui étaient malgré tout fort semblables. S'ils avaient une idée en tête, ils ne reculaient devant rien pour arriver à leurs fins.

— Raoul était toujours marié à Joy, poursuivait Ebba. Avaient-ils des enfants ?

— Non. Ils ont bien eu recours à la fécondation *in vitro*, plusieurs fois, à ce que j'ai compris, mais sans succès. C'est sans doute ce qui les a amenés à se séparer, récemment.

— Étiez-vous amie avec sa femme ?

— Pas vraiment. Je crois qu'elle craignait que je ne lui vole Raoul, comme si mes orientations sexuelles n'avaient été qu'une façade. Elle avait du mal à accepter que le meilleur ami de son mari soit une femme. Ce que je peux comprendre, bien sûr. Raoul et moi étions liés par une amitié, une intimité qu'on est seulement censé avoir avec la personne qui partage notre vie.

— Mais il était resté proche d'Anna ?

— Anna et Raoul ont toujours été de bons amis. Enfin, à l'exception des premières années qui ont suivi leur séparation. Elle était tombée enceinte de Raoul, au moment de leurs fiançailles, mais ils avaient décidé d'avorter. Ce qui n'avait rien de surprenant, en réalité. Ils étaient jeunes et leurs carrières commençaient à peine. Je ne crois pas que ça aurait duré longtemps, de toute façon. Il est clair que l'avortement n'a été qu'un prétexte. Anna avait pris conscience qu'elle aurait du mal à s'accommoder de certains traits de caractère de Raoul. Au fond, c'étaient deux personnes très différentes. Pourtant, il ne fait aucun doute qu'elle n'a jamais cessé d'aimer Raoul. Quant à lui, il était... » Elle fit une grimace et formula sa pensée en usant d'un euphémisme élégant. « ... spontané et physique. Peut-être n'aurait-il pas dû l'encourager à y croire, alors qu'il l'avait déjà quittée une fois.

— N'aurait-il pas été possible de faire appel à un autre violoniste ? Quelqu'un du coin qui n'aurait pas couché avec la moitié du quatuor ?

— La moitié du quatuor ? Je ne vois pas de quoi vous parlez. Diriger notre ensemble exige énormément de temps et d'organisation. Il y a une limite à l'attention que je puis accorder aux souhaits de chacun dans une situation d'urgence. Je suis persuadée que les autres en ont conscience. On se doit de rester professionnel. De faire son boulot. J'ai fait mon choix selon des critères purement artistiques et parce que j'étais convaincue que Raoul n'hésiterait pas à se libérer pour nous s'il en avait la possibilité. En plus, avec lui aux commandes du quatuor, je savais qu'on obtiendrait un résultat proche des enregistrements précédents. Nous avions des idéaux artistiques très semblables.

— Sans parler du coup de pub formidable que représente sa mort. Votre disque est son ultime enregistrement. La question est de savoir quelle place sera accordée à son nom sur la pochette ? Peut-être la même qu'au quatuor Furioso ? Ou davantage ? »

La réplique de Louise fusa.

« Qu'est-ce qui vous donne le droit de prétendre que je cherche à profiter de sa mort ? J'exige que vous me présentiez des excuses. »

L'atmosphère jusque-là détendue s'était comme transformée. Le regard de Louise était noir de rage. Lentement, Ebba bascula la tête en arrière et la considéra de haut. L'atmosphère était électrique, exactement comme elle l'avait prévu.

« Quand la limite a-t-elle été franchie, pour vous ? Quand vous vous êtes blessé la main en risquant par là même votre carrière ? Quand Raoul a séduit Caroline ? Ou quand il a essayé de lui faire un enfant après qu'elle avait brisé vos propres espoirs de fonder une famille en avortant sans même vous demander votre avis ? À quel moment la coupe a-t-elle débordé ? »

Mais Louise ne répondit pas. Peu à peu, son agressivité se mua en tension. Elle arborait toujours sa mine arrogante, mais ses yeux devinrent blêmes et son menton se mit à trembler. Vendela avait la gorge nouée et osait à peine respirer. La seule qui demeurerait imperturbable, c'était Ebba, qui continuait de regarder fixement Louise avec froideur. La violoniste refusa de détourner le regard. Elle cligna des yeux et ses larmes se mirent à couler doucement en dessinant deux traits fins le long de ses joues, sans qu'elle essaie de les arrêter ou de les sécher. Sa lèvre inférieure s'immobilisa et cessa bientôt de trembler. Avec une profonde inspiration, elle se ressaisit.

« Je n'ai pas tué Raoul », dit Louise en se levant. Elle s'attendait qu'Ebba et Vendela l'imitent. « Maintenant, je vais rentrer à Stockholm avec Peder. Vous savez où j'habite, vous avez mon numéro de téléphone. Si vous avez d'autres questions, je suppose que vous me contacterez. Je vous ai dit ce que je savais. Je suis épuisée. »

Sur ces mots, elle tourna les talons et remonta sur le pont sans même dire au revoir. Vendela la suivit. Peder prit le sac des mains de Louise et l'aida à monter à bord. On aurait dit qu'il avait sur le cœur quelque chose qu'il voulait révéler avant de partir. Il fit signe à Vendela d'approcher. D'un pas lent, elle traversa l'embarcadère jusqu'au Targa.

« Si vous souhaitez savoir qui a vu Raoul en dernier, vous n'avez qu'à demander à Helena pourquoi je l'ai vue dans les bras de Raoul, dans l'atelier. »

Vendela posa ses poings sur ses hanches.

« Quelle heure était-il ? »

— Je m'apprêtais à prendre la mer. Il était dix-neuf heures, dix-neuf heures trente.

— Et c'est seulement maintenant que vous le dites ? Pourquoi n'en avez-vous pas parlé plus tôt ?

— Si j'avais su qu'il s'agissait d'une enquête criminelle, je me serais préparé à vos questions.

— Peder, vous êtes juriste, n'est-ce pas ? Vous devriez savoir ce genre de chose. Ce n'était pas à votre programme, à la fac ?

— Je suis spécialisé dans le droit des affaires », rétorqua Peder en donnant une poussée sur l'embarcadère avant de lui tourner le dos.

Quand le bateau fut à quelques mètres, il mit les gaz.

Discrètement, Ebba était sortie et avait rejoint Vendela. Elles les regardèrent s'éloigner.

« Helena était dans l'atelier avec Raoul, dans la soirée.

— J'ai entendu, répondit Ebba en plissant les yeux pour voir le bateau disparaître au loin.

— Mais cette révélation nous en apprend autant sur Peder que sur Helena.

— Exact. Pourquoi tient-il tant à faire endosser la faute par quelqu'un d'autre ? Il est inquiet à l'idée d'être convoqué demain au commissariat et s'est remué les méninges pendant qu'il attendait Louise. Maintenant, il va faire de son mieux pour orienter les soupçons sur quelqu'un d'autre.

— Il sera intéressant de voir quelle sera sa réaction quand on commencera à parler d'avocats et de garde à vue. Il y a fort à parier qu'il se mette à paniquer. D'un autre côté, on ne doit pas négliger la piste qu'il vient de nous fournir. De quoi ont parlé Helena et Raoul ? Se sont-ils réellement embrassés ? Si oui, était-ce en position verticale ou horizontale ? Il y a quelque chose qui m'échappe dans la relation secrète qu'entretenaient Helena et Raoul. »

Vendela grelottait et retourna à bord de la vedette. Épuisée, elle s'affala sur le canapé et posa ses bottes sur la table basse.

« Que se serait-il passé si personne n'avait tué Raoul Liebeskind ? commença-t-elle. Leurs relations à tous étaient tellement complexes. Il y avait tant de perdants et si peu de vrais gagnants. Bien que, paradoxalement, le gagnant soit Raoul, d'une certaine manière. Toutes les femmes du quatuor l'aimaient. Ce n'était que dans sa relation à chacune que les problèmes surgissaient. Mais était-ce un motif suffisant pour le tuer ? L'une d'entre elles a-t-elle voulu s'arracher à son emprise ? »

Ebba se laissa tomber à côté d'elle sur le canapé.

« La passion serait-elle devenue dévorante au point d'en être invivable ? Je l'ai vu jouer plusieurs fois et je dois dire qu'il avait un charisme incomparable. Il possédait une musicalité, un rayonnement et une présence scénique à vous couper le souffle. Lorsqu'une œuvre est exécutée avec autant d'intensité, il s'en dégage quelque chose de

presque sexuel. Prends Liszt, par exemple. D'après la légende, après ses concerts, on pouvait reconnaître les chaises sur lesquelles des femmes avaient été assises. »

Vendela éclata de rire.

« Mon Dieu, Ebba, tu es ma chef. Tu me fais rougir.

— Pas du tout. Tu es loin d'être aussi écarlate que tu l'étais il y a dix minutes. »

Cette simple réflexion suffit à faire rougir Vendela de plus belle. Elle secoua la tête et détourna le regard. Ebba observa sa jeune collègue en balançant son stylo entre son index et son majeur.

« Garde les pieds sur terre, Vendela. Louise Armstahl est une femme déterminée. Ne te laisse pas abuser par son charme et son statut. Du moins, pas tant que cette affaire ne sera pas résolue.

— Arrête, dit Vendela d'une voix lasse. Je t'en prie. J'ai été prise au dépourvu. Mais il est hors de question que je me laisse aveugler par mes émotions. En revanche, j'espère que tu respecteras ma vie privée.

— Ta vie privée ? » Ebba expira par les narines et la dévisagea froidement. « Tu n'as pas de vie privée quand tu enquêtes sur un homicide volontaire. Si tu ne l'as pas encore compris, je te suggère de bien réfléchir à ton choix de carrière. En attendant, je te demanderai de te comporter en représentant de la loi. »

Un sentiment d'indignation enflamma sa poitrine, mais elle ne contesta pas. Car elle savait qu'Ebba avait raison et qu'elle n'avait rien à gagner à la contredire. Elle fut finalement sauvée par l'irruption de Jakob dont la seule présence suffit à détendre l'atmosphère. D'un geste nonchalant, il se défit de sa veste et s'assit auprès d'Ebba sur le canapé.

« Voilà, commença-t-il, les techniciens s'attaquent au bateau.

— Mais quand Peder et Raoul se sont-ils disputés ? demanda Vendela. Était-ce avant ou après son câlin avec Helena ?

— Peder fricote avec Helena ? s'exclama Jakob.

— Pas Peder. Raoul ! Peder les a vus ensemble dans l'atelier. Vers dix-neuf heures, dix-neuf heures trente. On n'a pas encore demandé d'explications à Helena, expliqua Ebba. Mais je vais me faire une joie de m'en charger.

— Elle va encore nous envoyer promener, soupira Vendela.

— Oui, elle est un peu cassante, vous ne trouvez pas ? fit remarquer Jakob.

— C'est le moins qu'on puisse dire. »

Ebba frappa dans ses mains pour capter leur attention.

« Passons en revue les différentes personnes impliquées. Pour l'instant, nous laisserons de côté Kjell et Jan qui, selon moi,

constituent des coupables peu crédibles. Il est possible que je finisse par reconsidérer mon avis. Commençons par notre jeune veuve, je ne sais pas trop comment l'appeler. Caroline. C'est en tout cas le rôle qu'elle occupe, dans un sens. J'ai eu l'occasion de parler à sa veuve officielle, Joy Liebeskind, aujourd'hui même. Elle était furieuse que je ne l'aie pas appelée pour l'informer que nous avions ouvert une enquête sur la mort de son mari. En outre, elle souhaitait que nous fassions au plus vite afin de pouvoir rapatrier Raoul pour l'enterrer. Dans la tradition juive, le mort doit être inhumé le plus tôt possible. D'après Svante et Karl-Axel, qu'elle a aussi appelés plusieurs fois, on ne devrait pas pouvoir restituer le corps avant le début de la semaine prochaine. Elle était également contrariée que « *that tart* » de Caroline af Melchior ait fait perdre la tête à son mari. Apparemment, il l'avait appelée de Svalskär pour lui annoncer qu'il demandait le divorce. Toutefois, si j'ai bien compris, ils étaient séparés depuis quelque temps déjà, si bien que la procédure n'aurait dû être qu'une formalité.

— Ça signifie qu'il était libre d'aimer Caroline et de faire des projets avec elle, ce qui confirme ses déclarations », remarqua Vendela.

Ebba acquiesça et croisa les jambes.

« Que peut-on dire sur Caroline, donc ? »

Jakob fit claquer sa langue.

« Miam ! »

Vendela réagit aussitôt.

« Qu'est-ce que c'est que ce commentaire machiste ? »

— Quoi ? se défendit Jakob. Je dis juste la vérité. Caroline est une bombe atomique. Elle n'aurait pas intérêt à traîner autour de mon lit. »

Ebba anticipa la réplique de Vendela.

« Je crois effectivement que Jakob a raison. Caroline a elle-même déclaré être constamment harcelée par les hommes et qu'elle trouve ça fatigant. » Puis elle ajouta, avec une certaine amertume contenue : « Toi-même, Vendela, tu es bien obligée d'admettre que c'est une jeune femme magnifique. »

Vendela la fusilla du regard.

« Mais pourquoi porte-t-elle des pantalons si moulants si elle ne veut pas attirer l'attention ? »

— Et c'est moi qu'on accuse de sexisme ? lança Jakob.

— Non, mais franchement ! Elle envoie en permanence des signaux contradictoires. D'un côté, elle se plaint que ce soit pénible d'être un canon, d'un autre, elle se jette dans les bras du premier séducteur qui passe.

— Et c'est sans doute l'une des raisons qui expliquent qu'elle

déchaîne tant de passions, dit Ebba. Elle attire aussi bien les femmes que les hommes et sème la zizanie autour d'elle, même entre vous deux. En même temps, c'est une carriériste qui répète jour et nuit. En peu de temps, elle a réussi à se lancer comme soliste et comme musicienne de chambre. Cette fille n'a pourtant que vingt-quatre ans. Apparemment, elle a tout pour elle, le physique et la réussite professionnelle et sentimentale. Mais elle est aussi dérangée, d'après sa sœur.

— Tu veux dire qu'elle est folle ?

— C'est exactement ça, confirma Ebba.

— Vous avez vu ses bras ? » demanda Jakob sur un ton grave. Ebba fronça les sourcils et il poursuivit. « Non, manifestement. Elle porte un pull à manches longues, ce qui n'a rien de surprenant en cette saison. Mais au moment de laisser ses empreintes digitales, elle a d'abord retroussé ses manches avant de s'empresse de les redescendre. J'ai quand même eu le temps de voir qu'elle avait des cicatrices sur les avant-bras.

— Que veux-tu dire ?

— Je crois que Caroline af Melchior est le genre de fille qui se taille les veines quand elle est sous pression. Ça ressemblait à des coupures de lame de rasoir en voie de cicatrisation. »

Vendela eut la chair de poule.

« En effet, commença Ebba. Ça se pourrait bien. D'après Helena, Caroline souffre de problèmes psychiques depuis l'enfance. Ce qui, d'ailleurs, correspond plutôt à l'impression qu'elle m'a faite. L'art n'est rien d'autre que le meilleur moyen qu'elle ait trouvé pour canaliser ses angoisses. Mais elle ne parvient pas à gérer toutes les sollicitations dont elle fait l'objet. Les hommes aussi bien que les femmes tombent éperdument amoureux d'elle et elle ne sait pas vraiment à qui se fier, qui l'aime réellement pour ce qu'elle est et pas seulement pour son corps.

— À quoi sa folie peut-elle la pousser ? questionna Vendela en dévisageant tour à tour Ebba et Jakob.

— Tu veux dire qu'elle est peut-être folle au point de s'être laissé dépasser par ses pensées et de tuer l'homme qu'elle aimait ? répondit Ebba. On ne peut pas l'exclure, même si ça me semble peu vraisemblable. Son agressivité a plutôt l'air d'être dirigée contre elle-même.

— J'ai relevé quelque chose quand tu interrogeais Louise, fit remarquer Vendela. Tu lui as dit que Raoul avait essayé de mettre Caroline enceinte.

— C'est exact, confirma Ebba en lui adressant un clin d'œil pour la féliciter de sa perspicacité.

— Mais... Tu ne crois pas que Caroline avait ses règles ? Je veux dire, elle a reconnu que c'était son sang qu'on avait découvert sur le drap.

— Son sang, en effet. Mais elle n'a jamais reconnu avoir ses règles. Voilà toute la différence, répondit Ebba. En revanche, elle a bien été claire sur le fait que Raoul voulait lui faire un enfant. Elle a avorté il y a trois semaines et aurait parfaitement pu être en période d'ovulation. Par contre, j'ignore s'il est aisé de tomber enceinte après avoir subi un avortement.

— Moi, je sais », répondit Vendela d'un air anxieux.

Ebba et Jakob la regardèrent, quelque peu surpris par tant de franchise.

« J'ai avorté quand j'avais vingt-deux ans. Et je peux vous assurer que ça a été un cauchemar. Je saignais tellement que j'ai bien cru que j'allais y passer. Mais j'ai recommencé à prendre la pilule tout de suite après. »

Ebba lui caressa l'épaule.

« Puisque tu es notre experte en la matière, je voudrais que tu te renseignes sur l'avortement de Caroline. Essaie de tout savoir. Fais-moi ton rapport dès que possible. »

Vendela acquiesça et prit une note dans son agenda. Elle nasilla et inclina la tête en écrivant, comme si elle ne voulait pas montrer que la pensée de ce souvenir désagréable lui restait douloureux.

« Mais qu'elle décide de retomber aussitôt enceinte... Ça ne me semble pas très sérieux, reprit Vendela.

— Elle a constamment besoin d'être rassurée, rétorqua Ebba. On dirait que ce n'est pas elle qui désire un enfant, mais qu'elle monnaie sa fertilité contre de l'amour et de la protection.

— Peut-être a-t-elle regretté d'avoir avorté ? suggéra Jakob. Et qu'elle a pensé qu'elle pourrait y remédier en tombant enceinte de Raoul et en faisant comme si de rien n'était, à la naissance de l'enfant.

— Elle se sent peut-être rassurée tant qu'elle porte un enfant dans son ventre, quel que soit le père, renchérit Vendela.

— C'est une possibilité, approuva Ebba avant de changer volontairement de sujet pour avancer. Quelle était réellement la nature de la relation qu'entretenaient Helena et Raoul ? Pendant vingt-cinq ans, elle parcourt la planète pour passer quelques heures avec lui, en secret, puis il décide de se mettre en ménage avec sa sœur qu'il connaît seulement depuis deux jours. Ça doit être dur à avaler.

— Et qui est au courant de leur liaison ? Pas Louise, d'après ce qu'elle nous a fait comprendre, constata Vendela.

— Peder, lui, semblait être au courant, fit remarquer Jakob.

— Peder est un observateur et il ne nous dit pas tout ce qu'il sait, commenta Ebba.

— Manifestement, Caroline pensait qu'il n'y avait rien eu d'autre entre Raoul et Helena qu'une simple aventure sans lendemain, il y a de ça une vingtaine d'années. Raoul ne semblait pas non plus enclin à lui avouer la vérité, dit Vendela. Ce qui peut se comprendre.

— Raoul avait-il l'intention de continuer à voir Helena ? Peder a laissé entendre qu'ils avaient eu une sorte de rendez-vous galant, dans l'atelier, hier soir. Pourquoi Raoul était-il incapable de se passer d'elle s'il était si épris de sa jeune sœur ? Ça peut donner à Caroline une raison suffisante pour l'éliminer.

— Pas si elle attend un enfant de lui, objecta Jakob.

— Elle aurait pu avorter une fois de plus », commenta Vendela sur un ton sarcastique.

Ebba leva les mains.

« O.K., assez spéculé. Ça suffit. Nous devons nous concentrer sur les faits. Comment s'est-il retrouvé dans la mer ? Il était déjà mort à ce moment-là. Ce qui signifie que quelqu'un l'a jeté à l'eau.

— Mais comment se fait-il qu'on ait découvert l'une de ses chaussures à trente mètres du rivage ? intervint Jakob. Je ne pige pas. À moins qu'on ne se soit débarrassé de son corps là-bas ?

— Et c'est là que le bateau de Peder entre en jeu, dit Ebba. Je suis curieuse d'avoir les résultats d'analyse. »

Vendela se gratta la nuque.

« Et il y a aussi ce médicament, comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Le Dextropropoxifen, précisa Jakob. À qui étaient ces comprimés ? Soit ils étaient déjà sur l'île, soit quelqu'un les y a apportés.

— Et si tout avait été prévu à l'avance ? fit remarquer Vendela. Peut-être l'assassin avait-il pris ces comprimés avec lui dans l'intention d'exécuter son crime ?

— Si la mort de Raoul avait été planifiée, on peut considérer cette histoire de choc allergique sous un angle nouveau, répondit Ebba. D'ailleurs, je me suis toujours demandé en quoi cet épisode était lié au reste. À supposer que tout soit effectivement lié. Bien sûr, c'est peut-être une pure coïncidence si Raoul avait déjà échappé de peu à la mort deux jours avant d'être assassiné. S'il y a un lien entre ces événements, nous devons absolument trouver de quoi il s'agit. La bouteille va être envoyée au labo. Mais je ne serais pas étonnée qu'on retrouve des centaines d'empreintes dessus. »

Ebba marcha jusqu'au hublot couvert de buée et observa la maison. Toutes les lumières étaient éteintes. La bâtisse paraissait déjà déserte.

Vendela se leva et sortit fumer. Jakob la suivit sur le pont.

« Je me demande combien de temps les deux sœurs ont l'intention de rester ici, dit Vendela d'un air songeur en allumant sa cigarette. À leur place, je serais rentrée à la nage, s'il l'avait fallu.

— De quoi peuvent-elles bien parler ? »

Jakob se courba en avant et tira une bouffée sur la cigarette de Vendela.

« Elles sont certainement en train de s'engueuler à propos de laquelle des deux Raoul aimait le plus.

— Ou laquelle l'a tué. »

Le bateau-taxi se glissa entre les deux vedettes de police amarrées à l'embarcadère. Quelques instants plus tard, la porte de la maison s'ouvrit et Helena parut sur le perron avec ses bagages. Le vent soufflait dans ses cheveux et elle posa son sac pour écarter les mèches qui étaient tombées devant ses yeux.

« Allez, viens ! » cria-t-elle en se retournant vers la maison.

Tandis qu'elle attendait, elle scruta l'embarcadère et aperçut Vendela Smythe-Fleming en pleine discussion avec le grand policier dont elle avait oublié le nom. Puis elle les vit tous les deux lever leurs regards vers elle et échanger quelques mots avant que Vendela ne crie quelque chose en direction de la vedette.

Helena avait l'impression d'être traquée. Elles allaient devoir passer sous le nez des policiers et leur annoncer qu'elles avaient l'intention de partir. La dernière chose qu'elle souhaitait, en ce moment, c'était de subir un nouvel interrogatoire. Et elle n'avait qu'une hâte, rentrer à Stockholm.

Caroline la rejoignit enfin, son violoncelle à l'épaule et son sac de voyage dans la main. Lorsqu'elle vit Ebba sortir sur le pont, elle se figea soudain.

« Je ne vais pas y arriver », chuchota-t-elle.

Helena verrouilla la porte derrière elles.

« Caroline. On sera bientôt de retour chez nous. Fais un effort.

— Mais s'ils veulent encore parler avec moi ? Je ne le supporterai pas, Helena. Je n'en peux plus.

— Tout ira bien.

— Est-ce qu'on ne ferait pas mieux d'exiger la présence d'un avocat s'ils demandent à nous interroger ?

— Ne parle surtout pas d'avocat devant les policiers. Ce serait la plus grosse bêtise que tu pourrais faire. Ils en concluraient que tu as quelque chose à cacher. »

Caroline baissa les yeux. C'était là, sur la pelouse, que Raoul l'avait

prise dans ses bras, qu'il l'avait embrassée et lui avait avoué qu'il aurait voulu être le père de l'enfant qu'elle portait. Elle ferma les yeux. Ce souvenir lui fit monter les larmes aux yeux. C'était à Svalskär, ces derniers jours, qu'elle avait connu le plus grand bonheur de sa vie, mais aussi le plus grand désespoir. Jamais plus elle n'y remettrait les pieds.

« Je t'en prie, Caroline. Ressaisis-toi. Fais-le pour nous deux. »

Elle caressa l'épaule de sa sœur, avec un peu trop de vigueur pour que cela passe pour un geste d'affection.

« Excuse-moi, Helena, sanglota-t-elle. Quand cette policière m'a questionnée à propos de Raoul et toi, j'ai eu l'impression qu'elle était déjà au courant.

— Oui, répondit Helena, tendue. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'ils ne le découvrent. En tout cas, maintenant, elle est au courant. C'est comme ça, le mal est fait, mais ce n'est pas la peine d'en rajouter. Tu comprends ? Plus un mot à notre sujet, encore moins à propos de la conversation que nous avons eue dans l'atelier. Et s'ils nous interpellent quand on sera sur l'embarcadère, tu me laisses parler, Caroline. Ça t'évitera de faire encore une bêtise. »

Caroline renifla et acquiesça d'un air penaud.

« Caroline, reprit Helena sur un ton plus doux. Si seulement tu acceptais de te fier à moi. Nous sommes dans le même bateau, toi et moi, et ça n'arrangera rien que tu te renfermes sur toi-même.

— C'est si horrible, marmonna Caroline, en déglutissant avec difficulté. Je ne peux pas. »

Helena prit une profonde inspiration et posa sa main sur son épaule.

« On va attendre que tu aies repris tes esprits. »

Mais Caroline n'entendait même plus ce que disait sa sœur et continua de se lamenter sur son propre sort d'une voix fragile et fuyante.

« C'est mon châtiment, Helena. Je ne méritais pas d'être heureuse. Après ce que j'avais fait à Louise, j'étais obligée de sacrifier ce que j'avais de plus cher. J'étais obligée de sacrifier mon amour pour Raoul.

— Non, allez, ça suffit, maintenant, Caro. Ce ne sont que des sottises et je ne comprends pas pourquoi tu t'obstines à te faire du mal. Tu ne penses tout de même pas ce que tu dis ?

— Je sais que c'est vrai. Tu ne peux pas le comprendre, Helena, mais la perte de Raoul m'est moins douloureuse quand je me dis que c'est arrivé par ma faute. C'est comme si ces deux souffrances s'annulaient. »

Helena ne savait plus comment contenir sa frustration. La priorité, pour l'instant, était de calmer Caroline et de mettre fin à ses sanglots.

Une fois qu'elles seraient en sécurité, sur le chemin du retour, elles pourraient laisser libre cours à leur désespoir.

« Je ne sais pas ce que Louise t'a mis dans la tête, mais j'ai vu que vous vous étiez enfermées dans le salon, avant son départ. Caroline, regarde-moi », dit Helena en tournant doucement mais fermement le visage de sa sœur vers le sien.

La jeune femme posa sur elle ses yeux écarquillés et vides. Helena sentit un frisson glacial lui traverser la colonne vertébrale. Elle reconnut ce regard malade qu'elle lui avait vu tant de fois par le passé.

« Caroline, ma chérie. Je suis avec toi. Je suis ta sœur. Parle-moi. Nous allons faire tout le voyage ensemble, toi et moi. Ensuite, tu viendras dormir chez moi. Il ne faut pas que tu restes seule. Et surtout, tu dois éviter Louise. Tu comprends qu'elle n'est pas vraiment elle-même en ce moment ? Tout ce qui est arrivé a été terriblement éprouvant pour elle aussi, bien sûr. Mais tu ne peux pas porter son chagrin. Elle doit assumer elle-même sa peine et ses actes. Elle va s'en sortir. Ne t'inquiète pas pour elle. Je la connais depuis de nombreuses années. Il en faut bien plus pour briser Louise. »

Helena fit une courte pause pour laisser le temps à Caroline d'assimiler ses paroles, puis elle reprit, d'une voix chaleureuse :

« Tu dois penser à toi et reprendre des forces. C'est dans ton intérêt. Et c'est ce que Raoul aurait souhaité, Caroline. Fais-le pour lui. »

Les yeux d'Helena se remplirent de larmes. Le visage déformé par les sanglots, elle tira sa sœur à elle et la serra fort dans ses bras pour ne pas lui montrer son propre désespoir.

Ebba observa les deux sœurs descendre le chemin en direction de l'embarcadère. Soudain, Caroline lâcha son violoncelle et son sac de voyage et partit en courant vers l'atelier. Helena réagit promptement. Elle laissa tomber ce qu'elle avait dans les mains et s'élança à son tour. Elle rattrapa Caroline au bout de quelques mètres seulement. La jeune femme eut beau se débattre, Helena était plus forte qu'elle et la maîtrisa. Avec calme et fermeté, elle prit sa sœur dans ses bras et la serra contre elle. Peu à peu, Caroline se détendit et renonça à fuir. Elles restèrent comme ça une minute ou deux tête contre tête, comme si elles se murmuraient des paroles à l'oreille. Helena caressait ses longs cheveux noirs avec délicatesse. Ensuite, elle relâcha lentement son étreinte et lui parla en la regardant dans les yeux. Caroline répondit, après quoi elles se tournèrent vers la vedette de police sur le pont de laquelle se tenaient Ebba, Vendela et Jakob. Helena prit Caroline par la main. Elles ramassèrent leurs bagages et se dirigèrent vers les policiers.

Ebba sortit son mobile et composa un numéro. Tandis qu'elle

attendait qu'on décroche, elle dit :

« Interception les frangines. Il faut qu'on ait une conversation avec elles avant qu'elles ne filent. »

Le mobile contre l'oreille, elle s'éloigna pour ne pas être dérangée. Quand elle retourna à bord de la vedette, Helena et Caroline, la mine grave, étaient assises côte à côte sur le canapé. D'un geste maladroit, Vendela lui proposa du café tiède qu'elle déclina en secouant la tête. Ebba cherchait à trouver des ressemblances chez les deux sœurs. Il y avait quelque chose dans leurs yeux et dans leurs bouches et elles faisaient sensiblement la même taille, plus de un mètre quatre-vingts. Chics, chacune à sa manière, Helena avec son élégance classique et Caroline avec sa beauté fulgurante et ses bouclettes romantiques, quoique prématurément usée par la vie. On aurait presque pu les prendre pour la mère et la fille.

« En quoi pouvons-nous encore vous être utiles ? » commença Helena sur un ton détaché.

Ebba s'assit et l'observa quelques secondes pour faire monter la pression. Caroline tripotait nerveusement une de ses boucles. Elle évitait Ebba du regard, comme si la fatigue et le chagrin avaient eu raison de sa carapace, tandis qu'elle bouillait intérieurement. Quant à Helena, elle était imperturbable et seuls ses maxillaires tendus trahissaient une émotion.

« Quand je vous ai demandé, tout à l'heure, si l'une d'entre vous prenait du Dexofen, vous m'avez répondu par la négative. Pourtant, vous saviez que Louise s'en était fait prescrire à l'hôpital de Danderyd ? L'information nous a été confirmée.

— C'est exact, répondit Helena sans broncher, comme si elle s'était attendue à cette question.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas nous l'avoir dit ? »

Helena émit un rire hautain.

« Vous m'avez demandé si quelqu'un prenait du Dexofen. Or personne n'en prenait. Du moins, pas à ma connaissance. Vous attendez bien de nous que nous répondions précisément à vos questions ? Je le sais car c'est moi qui lui ai prescrit du Voltarène à la place.

— À sa demande ?

— Quand j'ai voulu savoir quel anti-inflammatoire on lui avait prescrit, elle m'a répondu que c'était du Dexofen. Je lui ai alors proposé une alternative qui présentait moins de risques d'effets secondaires. En outre, le Voltarène est délivré sans ordonnance, en tout cas les petites boîtes.

— En dehors de Louise, vous étiez donc la seule à savoir qu'elle

s'était fait prescrire du Dexofen. Intéressant, Helena. On commence à y voir plus clair. » Ebba tourna brusquement la tête vers Caroline pour passer à elle. « Et vous, étiez-vous au courant ? »

Elle sursauta.

« Quoi ? Pour son traitement ? Je n'en savais rien. »

Ebba se redressa et la fixa droit dans les yeux jusqu'à ce qu'elle détourne le regard.

« Mais vous connaissez ce médicament, n'est-ce pas ? » Caroline ne répondit pas. « On vous en a prescrit, il y a trois semaines. À la suite de votre avortement. »

Un silence de mort s'abattit sur le salon. Pour la première fois, Ebba discerna une pointe de stress dans le regard d'Helena. Caroline se ratatina et s'écarta légèrement de sa sœur.

« Ne jouez pas la surprise, Helena. Nous savons que c'est vous qui avez prescrit ces comprimés à votre sœur. »

L'atmosphère se tendit aussitôt. Helena et Caroline furent trop choquées pour répondre. Ebba les observa avec attention pour tenter d'interpréter leurs réactions.

« Vendela, peux-tu me passer l'ordonnance, s'il te plaît ? »

Ebba saisit la feuille de papier que lui tendait Vendela. Elle mit ses lunettes de lecture et reprit :

« Le vendredi 2 octobre, Caroline af Melchior se procure des médicaments à l'aide d'une ordonnance émise par le docteur Andermyr. La pharmacie est celle de l'hôpital de Danderyd. Il s'agit des médicaments suivants : Voltarène 50 mg, Alvedon 1 gr, Dexofen 100 mg, Torecan, Cytotec. Plus une ordonnance de Mifegyne qui n'a pas été retirée. »

Elle posa la feuille sur la table et ôta ses lunettes en se tournant à nouveau vers les sœurs. Helena prit la parole, d'une voix posée.

« J'ai effectivement rédigé cette ordonnance. C'est exact. Cependant... » Elle s'interrompt et regarda Caroline, mais sa sœur se contenta de secouer la tête. Helena déglutit et hésita encore, bien qu'elle eût envie de poursuivre. « O.K... Je ne savais pas ça, Caroline. J'avais cru comprendre que tu n'avais pas utilisé mon ordonnance. » Elle tourna le regard vers Ebba qui haussa les sourcils. « À la demande de Caroline, je lui ai délivré une ordonnance pour l'aider à avorter, reprit-elle. Je dois reconnaître que c'était la première fois que je faisais une chose pareille et je suis consciente des risques que comporte le cocktail en question. Mais Caroline était inflexible et à moitié hystérique. Elle stressait à l'approche de sa tournée.

— Raison de plus pour ne pas accéder à sa demande, fit remarquer Ebba.

— Facile à dire après coup, mais, oui, je suis tout à fait de votre avis, Ebba. Pourtant, le fait est... » Elle ménagea une courte pause et se tourna à nouveau vers Caroline. « Le fait est que j'ai cru que tu n'avais pas avorté. »

Tous les regards se braquèrent sur Caroline. Jusque-là, elle s'était tenue à l'écart de la conversation, mais, à mesure que le silence remplissait le salon, il devint de plus en plus difficile pour elle de garder le silence.

« Ça n'a pas marché, commença-t-elle, de sa voix d'alto. Je n'ai pas pu avoir le Mifegyne. Je ne pige pas que tu n'étais pas au courant. J'étais morte de honte quand la pharmacienne m'a questionnée devant tout le monde. J'ai eu honte à la fois pour toi et pour moi. Elle m'a dit qu'ils n'étaient pas autorisés à délivrer certains médicaments à des particuliers et que, si je voulais avorter médicalement, il fallait que je me rende aux admissions gynécologiques.

— Mais pourquoi ne m'as-tu rien dit ? » s'écria Helena.

Caroline haussa les épaules.

« Et qu'avez-vous fait après qu'on avait refusé de vous remettre les comprimés dont vous aviez besoin ? demanda Ebba.

— Pardon ? Mais je n'avais pas le choix, voyons ! J'y suis allée. Aux admissions gynécologiques. Je me suis assise et j'ai attendu mon tour. Ça m'a pris deux heures. Putain... » Elle expira profondément. « Oui, j'ai raté la répétition de mon concert du soir. J'étais complètement brisée, après tout ce qui était arrivé ce jour-là, tout ce que je voulais, c'était me débarrasser du gamin le plus vite possible. C'était toujours un souci en moins. Quand Louise s'est coincé la main, je... Je ne sais pas, j'ai paniqué, tout simplement. Elle était tellement en colère et insupportable. Soudain, il n'y en avait plus que pour son violon et pour sa carrière. Alors, j'ai eu l'impression que je m'apprêtais moi-même à sacrifier ma vie pour cet enfant. Or ce n'était pas ce que nous avions prévu. Pas ce que, moi, j'avais prévu, en tout cas.

— Vous avez donc eu recours à un avortement médical à l'hôpital de Danderyd, résuma Ebba. C'est-à-dire que vous avez suivi le même genre de procédure que celle prescrite par votre sœur. Le traitement consiste à prendre un certain nombre de comprimés soi-même, en revanche, le Mifegyne s'administre sous contrôle, à la clinique.

— Si vous savez déjà tout, pourquoi m'interrogez-vous ? grommela Caroline.

— Parce que vous ne nous dites pas tout, Caroline. De plus, nous avons besoin que vous nous confirmiez certaines informations. »

Ebba la gratifia d'un sourire afin de détendre l'atmosphère électrique. Mais la jeune femme se contenta de la regarder d'un air inexpressif.

« Par exemple, poursuivit Ebba. Vous ne nous avez pas raconté que vous aviez obtenu une dose supplémentaire de comprimés anti-inflammatoires, au service de gynécologie. »

Caroline resta muette, mais l'une de ses paupières se mit à papillonner.

« Avez-vous accepté tous les comprimés que vous a donnés la sage-femme ?

— Bien sûr.

— Et qu'avez-vous fait de ceux que vous aviez retirés à la pharmacie grâce à l'ordonnance fournie par Helena ? »

Helena secoua la tête et croisa les bras. Caroline la fusilla du regard.

« Tout à coup, vous vous retrouvez avec une double ration de médicaments... Dont du Dexofen », insista Ebba.

Mas Caroline ne perdit pas sa contenance.

« Je les ai toutes prises. Pas en même temps, bien entendu, mais j'en ai eu besoin pendant ma tournée. Vous n'avez certainement aucune idée de ce que c'est de subir un avortement. Pour moi, il s'agissait du troisième, alors je savais exactement à quoi m'attendre. Des semaines à saigner et à souffrir le martyr. Et puis je devais donner un concert le soir même, avant d'enchaîner sur une tournée dans la foulée. Je m'étais tellement réjouie à l'idée de jouer le concerto pour violoncelle de Haydn, c'est un classique que tout celliste rêve d'interpréter. C'était censée faire décoller ma carrière. Au lieu de ça, ça a été une catastrophe. »

Caroline paraissait soulagée de ne plus avoir à porter seule ces souvenirs douloureux. Mais après les aveux vint la réaction. Elle serra les lèvres et se mit à respirer fort et bruyamment pour ne pas éclater en sanglots. Ebba lui laissa le temps de se ressaisir.

« Putain, c'était horrible. J'étais à bout de forces. J'avais l'impression que j'allais m'évanouir chaque fois que je me levais. Je n'arrivais même pas à me concentrer sur la musique, alors que je maîtrisais le morceau à la perfection. J'avais bossé si dur et je voulais tellement bien faire. Ça a tourné au cauchemar. J'étais de plus en plus rongée par la honte à mesure que je loupais mes concerts l'un après l'autre. Les musiciens de l'orchestre échangeaient des messes basses et m'évitaient. J'étais complètement seule. Et je saignais continuellement. J'avais beau changer de serviettes régulièrement, elles étaient gorgées de sang au bout de quelques minutes. »

Elle secoua la tête et sécha ses premières larmes avant de renoncer et de les laisser couler le long de sa joue.

« Par chance, j'avais emporté plusieurs robes de concert. Quand j'étais sur scène, en train de jouer, je sentais le sang couler à flot.

J'étais terrorisée à l'idée de me lever pour recevoir les applaudissements... » Elle renifla. « Quand il y en avait... Mais j'avais peur que les membres de l'orchestre et le public ne remarquent mes auréoles rouges. Et de laisser de longues traînées de sang derrière moi en quittant la scène. »

Helena l'avait écoutée en silence. Elle s'était adoucie peu à peu et prit la main de Caroline pour la caresser.

« Mais pourquoi ne m'as-tu pas appelée ? »

— Tu trouves que je suis capricieuse. » Caroline renifla et retira sa main. « Je sais que c'est ce que tu penses de moi. Je me sens toujours tellement idiote, auprès de toi. Je ne suis que ta petite sœur dérangée que tu refuses de prendre au sérieux.

— Ce n'est pas vrai », murmura Helena.

En levant les yeux vers Ebba, elle lui signifia discrètement qu'elle n'avait pas l'intention de poursuivre avec sa sœur cette conversation qui avait pris une tournure un peu trop privée pour une audition.

« Vous n'étiez donc pas au courant qu'elle avait avorté, Helena ? demanda Ebba.

— Eh bien, comment dire ? J'ai d'abord cru qu'elle l'avait fait. Mais j'ignorais qu'on n'avait pas le droit de prescrire du Mifegyne. Comment aurais-je pu savoir que Caroline ne l'avait pas obtenu ? Je suis médecin généraliste, pas gynécologue. » Elle secoua la tête. « Ensuite, Caroline n'a pas nié être enceinte lorsque Louise a annoncé qu'elles allaient avoir un enfant ensemble. J'ai alors supposé qu'elle avait changé d'avis, ce qui n'avait rien de surprenant, venant de ma sœur. »

Elle jeta un coup d'œil à Caroline qui l'ignora.

« Donc, pour répondre à votre question, non, je n'étais pas au courant, conclut Helena.

— Quand avez-vous annoncé à Louise que vous aviez avorté ? »

Caroline posa un regard angoissé sur Ebba. Quelque chose remuait dans sa tête, des pensées qu'elle ne semblait pas vouloir partager avec le reste de l'assistance.

« Je ne l'ai jamais fait, marmonna-t-elle.

— Non ? s'étonna Ebba. Mais vous étiez pourtant présente, quand Peder m'en a parlé. D'une manière ou d'une autre, il a bien dû l'apprendre.

— Peder ! gronda Caroline. J'aurais bien sûr dû tout lui avouer quand il m'a tenu son sermon, dans le salon. Merde, ça lui aurait cloué le bec ! »

Elle baissa les yeux sur ses genoux et se mit à jouer avec ses doigts.

Ebba s'humecta les lèvres et se courba en avant.

« Qui d'autre que Raoul savait que vous aviez avorté ? »

Caroline releva le menton.

« Personne. »

Ebba se renversa contre le dossier du canapé et croisa les bras. Elle réfléchit un instant. Vendela croisa son regard et lui adressa discrètement un hochement de tête.

« Dans ce cas, passons à autre chose. » Ebba se tourna à nouveau vers Helena et Caroline. « Le ragoût de poulet.

— C'était un accident, Ebba, répliqua Helena d'une voix lasse.

— Et je sais que vous lui avez sauvé la vie, ajouta Ebba, mais ce que je voudrais savoir, c'est ce qui a provoqué cette réaction. »

Helena lança un regard à Caroline qui détourna les yeux vers le hublot.

« Caroline ? » insista Ebba.

La jeune femme dissimula son visage derrière ses cheveux.

« Je ne sais pas, murmura-t-elle.

— S'était-il passé quelque chose qui aurait pu échauffer les esprits ? »

Caroline cligna des yeux plusieurs fois. Mais elle se contenta de hausser les épaules.

« Pourquoi Louise était-elle si pressée d'annoncer que vous attendiez un enfant ?

— Parce que c'était elle qui en voulait un.

— Mais pas vous ? »

Caroline s'enfonça encore plus dans le canapé.

« Je voulais juste mourir... »

Helena l'interrompit aussitôt et lança un regard sévère à Ebba.

« Ebba, allons-y tranquillement. Ma sœur n'est pas très bien, en ce moment. Elle culpabilise d'avoir trompé Louise. En ce qui concerne le ragoût de poulet, nous savons toutes que n'importe qui aurait pu y verser de l'huile d'arachide. »

Ebba ne broncha pas.

« Prenez votre temps, Caroline. Que s'est-il passé avant que vous ne repassiez à table pour dîner ? Louise avait-elle une raison d'être jalouse ? »

— Foutez la paix à Louise, s'emporta Caroline. C'est moi qui étais jalouse.

— Pour quelle raison ?

— Parce que Raoul n'arrêtait pas de tripoter Anna. Quel effet croyez-vous que ça me faisait de les voir enlacés en permanence ? Et sous mes yeux, par-dessus le marché ! »

Caroline se mordit le poing. Ebba haussa les sourcils.

« Nous étions en train de fêter la promotion d'Anna au poste de chef d'orchestre », précisa Helena sur un ton qu'elle voulait détaché.

Caroline se tourna vers le hublot avec une expression de dégoût.

« Ça a dû être dur pour vous, Caroline. De voir Raoul et Anna ensemble, commenta Ebba. Qu'avez-vous fait, alors ? »

Caroline se prit le visage des deux mains et secoua la tête.

« Ebba..., intervint Helena.

— Ce n'est pas Louise qui a versé l'huile d'arachide dans le plat ! lâcha Caroline.

— Comment pouvez-vous l'affirmer, Caroline ? À moins que ce ne soit vous, bien sûr, ou que vous ayez vu quelqu'un le faire, fit remarquer Ebba en dévisageant tour à tour les deux sœurs. Comment Anna a-t-elle réagi quand Raoul a fait son choc allergique ? »

Caroline renifla.

« Elle est devenue hystérique et a essayé de repousser Helena alors qu'elle essayait de ranimer Raoul. »

Helena prit le relais.

« J'ai été obligée de le gifler violemment pour le ramener. Mais Anna n'a pas compris, elle a cru que je me défoulais sur lui. » Elle illustra son propos en mimant une gifle sur sa tempe. « On ne peut pas non plus lui en vouloir, elle était complètement paniquée. On sait à quel point elle était amoureuse de lui et elle était certainement terrifiée à l'idée de le perdre. »

Ebba regarda Helena.

« En fait, Anna a tenté de vous empêcher d'intervenir ? »

Helena se contenta de hausser les épaules.

« Et Louise ? »

Caroline se jeta contre le dossier du canapé en poussant un soupir.

« Pourquoi faut-il toujours que vous en reveniez à Louise ? Pourquoi faut-il toujours que vous vous imaginiez qu'elle avait de mauvaises intentions ? Vous ne la connaissez même pas ! » À la seconde suivante, elle fut à nouveau submergée par le chagrin. « J'en ai assez. C'est tellement horrible... Tout ça. Tout. J'ai trahi la confiance de Louise, j'ai avorté et je l'ai trompée avec Raoul. Je me suis comportée comme une salope, alors qu'elle m'aimait. Je ne veux plus culpabiliser.

— Culpabiliser ? »

Caroline cligna des yeux, comme si elle ne savait pas vraiment ce qu'elle avait dit.

« Ça ne sert à rien de se rejeter mutuellement la faute. Je voudrais juste que cette histoire se termine sans que personne soit coupable.

Car je ne peux toujours pas accepter la mort de Raoul. Je le refuse. »

Tandis qu'elle parlait, les sanglots étaient remontés dans sa poitrine et les larmes avaient jailli.

« Si seulement les choses pouvaient être aussi simples, Caroline, commenta Ebba. Raoul a très vraisemblablement été assassiné. Par une personne qui se trouvait à Svalskär hier. »

Helena se pencha sur sa sœur pour la prendre dans ses bras, mais Caroline s'esquiva. D'un geste brusque, elle sécha ses larmes et renifla bruyamment avant de se redresser.

Ebba les observa attentivement.

« Je vais résoudre cette affaire, sachez-le. Quelqu'un est coupable et doit être puni pour son crime. Mais il est possible qu'il y ait plusieurs coupables. Que quelqu'un ait déplacé le corps, qu'un autre ait injecté l'adrénaline, qu'un autre ait jeté son cadavre à la mer et peut-être même qu'un autre, encore, ait négligé d'appeler les secours quand il en était encore temps. Mais ce qui est manifeste pour l'instant, c'est que vous déformez volontairement des faits et que vous nous cachez systématiquement des informations. Rien que ces obstructions à notre enquête constituent un délit. »

L'air était chargé de sentiments réprimés et de non-dits. Mais Caroline était sortie de son état de torpeur et dévisageait Ebba d'un air abasourdi. Ensuite, elle fronça les sourcils et baissa les yeux sur ses mains intenablement. Les pensées se bousculaient dans son cerveau, sans qu'elle parvienne à y mettre de l'ordre.

« Vous voulez dire qu'il... », commença-t-elle d'une voix hésitante, en continuant d'éviter le regard d'Ebba.

Helena l'interrompit et attira l'attention d'Ebba en prenant la parole.

« Qu'est-ce que c'est que ces pressions ? Vous cherchez à nous manipuler pour nous forcer à vous dire ce qu'on ne pense pas ? Pour nous faire avouer ce que vous voulez entendre ? Raoul ne reviendra jamais. Il n'y a rien qui puisse soulager la peine que nous éprouvons.

— Donc, vous ne croyez pas que vous ressentiriez une sorte de soulagement si nous parvenions à identifier la personne qui est responsable de la mort de Raoul Liebeskind ? Vous ne passerez pas le reste de votre vie à vous demander lequel de vos proches a perpétré ce crime abominable ?

— Ça ne changera rien, au fond, et vous le savez, rétorqua Helena.

— Vous êtes à la limite du faux témoignage, Helena, prenez garde. » Ebba se redressa et étendit un bras sur le dossier du canapé. « Ce que je sais, c'est que vous aviez tous de bonnes raisons de souhaiter la mort de Raoul. De votre coopérativité dépendra largement la façon

dont je présenterai l'affaire au procureur. C'est pourquoi je vous conseille de bien réfléchir, au cas où ce serait la mauvaise personne qui serait reconnue coupable. Que ressent-on quand sa sœur ou son amie qu'on sait innocente se retrouve emprisonnée pour meurtre ? »

Helena secoua la tête, un sourire amer aux lèvres, et gonfla ses poumons pour faire retomber sa colère avant de répondre :

« C'est inutile. Ce n'est pas en nous menaçant que vous parviendrez pas à nous soutirer des aveux. Ça ne sert à rien. »

Elle se leva et tendit la main à sa sœur qui se laissa tirer. Ebba réfléchit promptement à ce qu'elle allait faire. Si elle les laissait partir maintenant, elle ne pourrait plus les interroger les yeux dans les yeux avant son retour à Stockholm.

« Vous nous avez laissé vos emplois du temps. Je vais les vérifier scrupuleusement et, si jamais je m'aperçois que quelque chose cloche, je vous convoque au commissariat pour un nouvel interrogatoire. J'espère pour vous que vous avez dit la vérité. »

Helena aiguisa son regard.

« Vous insinuez que nous avons menti ? C'est ce que je dois comprendre ?

— C'est une question de conscience entre Raoul Liebeskind et vous. De nouveaux éléments nous sont révélés plus ou moins volontairement chaque fois, quelle que soit la personne qu'on interroge. »

Helena haussa les épaules avec nonchalance, comme si cette conversation l'assommait. Sans se laisser provoquer par son attitude insolente, Ebba reprit :

« Il y a une chose que je voulais vous demander, Helena. Je vous laisse décider si vous souhaitez que votre sœur soit présente quand nous aborderons ce sujet. Comme vous l'avez sans doute compris, je veux parler de votre relation avec Raoul. »

Son arrogance avait permis jusque-là à Helena de maîtriser ses émotions. Plus Helena tardait à répondre, plus Caroline frétillait d'impatience. Ebba, de son côté, s'abstint d'intervenir. Caroline finit par répondre :

« Tu veux que je sorte, Helena ? C'est ce que tu veux ? Est-ce que ça peut vraiment être pire que ça ne l'est déjà ? »

Elle lança à sa sœur un regard plein de reproche avant d'enfiler son manteau et de sortir sur le pont. Sans conviction, Helena tenta de l'arrêter, bien consciente qu'il était déjà trop tard. La porte s'était déjà refermée. L'expression de son visage était toujours figée et une ride s'était creusée au milieu de son front.

« Merci de m'avoir donné la possibilité de garder Caroline en dehors de ça, dit-elle en s'humectant les lèvres.

— N'allez pas vous imaginer que je l'ai fait par sollicitude, rétorqua froidement Ebba.

— De toute façon, ce n'est qu'une question de temps avant que les détails de ma vie privée ne soient étalés au grand jour », marmonna Helena en retournant s'asseoir sur le canapé.

Ebba croisa les bras.

« Quand avez-vous vu Raoul en vie pour la dernière fois ? »

Un nouveau moment de réflexion suivit. Ebba se pencha en avant pour l'inviter à répondre.

« Helena, parlez. La première fois que je vous ai posé cette question, vous m'avez dit que c'était juste après l'enregistrement, quelques heures avant qu'il ne soit retrouvé mort.

— Et maintenant, quelqu'un prétend le contraire ? » demanda Helena, apparemment impassible.

Ebba ignore la question. Au lieu de cela, elle croisa les jambes et poursuivit :

« Connaissez-vous bien Peder, Helena ?

— Peder ? » Une fois de plus, elle tarda à répondre. « Je l'ai rencontré à de nombreuses reprises.

— Comment se fait-il qu'il soit au courant de votre liaison avec Raoul ? »

Helena eut un sourire forcé.

« Peder est une petite merde envieuse qui se mêle de ce qui ne le regarde pas.

— Veuillez développer. »

Elle laissa tomber ses épaules et secoua la tête avec raideur.

« Il n'y a pas grand-chose à dire. Peder a toujours fait partie de l'entourage proche de Louise, c'est comme ça que je l'ai connu. Avant qu'il ne se marie avec Emily, et avant que je ne rencontre Martin, il s'intéressait à moi. Cette attirance n'était pas réciproque et j'avoue l'avoir peut-être éconduit un peu brutalement. Mais j'étais folle amoureuse de Raoul, à cette époque. Ce qui n'avait pas échappé à Peder. Il m'a dit qu'il était au courant, mais je n'y ai guère prêté attention dans la mesure où je n'étais pas menacée. Par la suite, j'ai toujours senti qu'il m'avait à l'œil. Il est impossible qu'il ait su ce qu'il y avait entre Raoul et moi. Nous avons toujours fait preuve d'une extrême discrétion, mais quand on sait ce qu'on cherche, on finit toujours par trouver. Hier, j'ai appris que c'était lui qui avait fourni son sperme à Caroline et à Louise.

— Peder affirme vous avoir vue en compagnie de Raoul aux alentours de dix-neuf heures, dix-neuf heures trente. C'est-à-dire au maximum une heure avant sa mort.

— Oui », répondit-elle laconiquement, les yeux toujours baissés.

Elle adressa un bref regard aux trois policiers.

« Donc, vous confirmez ? » Helena acquiesça. « Vous vous trouviez bien dans l'atelier avec Raoul.

— Oui.

— Pourquoi avez-vous menti ? »

Ebba croisa les jambes et releva le menton.

« Je ne voulais pas attirer l'attention. Mais ça ne signifie pas que j'aie assassiné Raoul. » Elle ménagea une courte pause. « Je vais tâcher d'être claire afin qu'on ne puisse pas encore m'accuser d'avoir menti. Non, je ne l'ai pas revu vivant après ça. C'est la dernière fois que j'ai parlé avec Raoul. »

Ebba la scruta et découvrit une femme écrasée par ses doutes mais qui refusait de céder.

« Lorsque vous étiez dans l'atelier, portait-il une griffure au visage ? »

Helena fronça les sourcils, comme si elle n'avait pas tout à fait compris la question. Mais ses pensées semblaient tourner dans sa tête et elle fixait ses mains d'un air absent. Puis elle se redressa soudain et planta son regard dans les yeux d'Ebba.

« Non, pas que je me souviene. Je l'aurais certainement remarqué.

— De quoi avez-vous parlé ? »

Helena prit une nouvelle inspiration profonde en se redressant.

« Nous avons parlé de notre relation, bien sûr. Ou plutôt devrais-je dire notre ancienne relation, car nous étions conscients l'un comme l'autre qu'il nous serait désormais impossible de continuer à nous voir. Il m'a avoué qu'il aimait Caroline et qu'il souhaitait démarrer une nouvelle vie avec elle, à New York.

— Que lui avez-vous répondu ? »

Helena haussa les épaules.

« Que pouvais-je faire, sinon accepter son choix ?

— Avez-vous conscience que les descriptions que vous nous avez faites de la relation entre Raoul et Caroline sont contradictoires ? Alors qu'au début vous parliez d'un flirt, vous reconnaissez maintenant que Raoul voulait vivre avec votre sœur. Il y a un gouffre entre ces deux versions, vous ne trouvez pas ?

— Peut-être moins grand qu'on pourrait le croire, même si je vois ce que vous voulez dire.

— Ma question est : protégez-vous Caroline ?

— Évidemment que c'est ce que vous pensez et, si je le pouvais, j'avoue que je m'évertuerais à la protéger. Pourtant, tout ce que j'ai à

lui offrir, c'est mon soutien moral, en tant que sœur, si vous voulez savoir.

— Vous comprenez cependant que cette attitude ne plaide pas en votre faveur ?

— Oui. » Sa voix avait commencé à flancher et ses lèvres à frémir. « Mais si j'avais vraiment eu l'intention de tuer Raoul, je ne lui aurais pas sauvé la vie deux jours plus tôt. »

Cette fois, les vannes s'ouvrirent. Helena pleura en silence, le regard rivé sur le sol, les épaules tremblantes. Vendela se mordit la lèvre pour contenir son émotion. Ebba sentit qu'elle avait la chair de poule et s'efforça de garder la tête froide. Car il y avait plus dans l'aveu d'Helena que ce qui paraissait. Et Ebba se concentrait pour ne pas se laisser distraire par ce qui n'était peut-être qu'une manœuvre de diversion.

« Je n'en peux plus. Je suis en train de craquer. » Les paroles d'Helena jaillirent entre deux sanglots. « Vous n'avez pas idée à quel point c'est dur à porter pour moi. J'ai aimé Raoul pendant plus de vingt ans. Et je ne peux même pas le pleurer en public. Ça fait tellement mal. Je suis terriblement triste sans aucune possibilité d'évacuer mon chagrin. J'ai envie de hurler mais je ne peux pas. Je ne peux pas regarder mon mari dans les yeux. Pourtant, je le dois. »

Une fois de plus, elle se confia à elles, comme si elles avaient été des amies. Jouait-elle réellement la comédie ? Profitait-elle de son amitié pour éviter d'avoir à révéler ce qu'elle taisait toujours ? Qu'est-ce qui pouvait pousser une personne qui avait jusque-là fait preuve d'une retenue à toute épreuve à craquer soudainement, si ce n'est la culpabilité ? D'un autre côté, elle avait peine à croire que le chagrin d'Helena ne fût pas sincère. Ebba sentit que son objectivité commençait à vaciller et à se muer en compassion. Il était grand temps qu'elle se ressaisisse. Elle déglutit et prit une profonde inspiration avant de poser la question suivante.

« Combien de temps êtes-vous restée dans l'atelier ? »

Helena sécha ses larmes avec gêne.

« Un quart d'heure, peut-être. Ensuite, je suis retournée à la maison. Raoul est sorti juste après moi. Il était déjà vingt heures passées.

— Vous êtes-vous quittés en mauvais termes, Raoul et vous ? »

Un petit sourire discret passa sur le visage trempé de larmes d'Helena.

« Non, pas du tout. Nous nous sommes quittés comme des amants. Des amants qui ont décidé, d'un commun accord, de mettre un terme à leur histoire, sans amertume ni reproche, juste heureux du bout de chemin qu'ils ont parcouru ensemble. »

Caroline et Helena embraquèrent à bord du bateau-taxi qui mit aussitôt le cap au large, sur le cœur de l'archipel de Stockholm. Ce n'est pas le moyen le meilleur marché pour rentrer chez soi, songea Ebba. Mais, pour les deux sœurs, éviter de passer quelques heures en compagnie de Peder et de Louise n'avait manifestement pas de prix.

Ebba resta sur l'embarcadère jusqu'à ce que le bateau ait disparu. Puis elle se retourna pour contempler la maison. Elle était vide et déserte. On aurait dit qu'elle était inoccupée depuis l'été. Le silence et la paix régnaient à nouveau à Svalskär. Il n'y avait pas un souffle de vent. Comme si toute vie avait soudain déserté l'île. Vendela débarqua et rejoignit sa supérieure.

« Jakob est en train de passer en revue les derniers résultats avec Kaj. Il te fera son rapport tout à l'heure. Que dirais-tu de marcher un peu en attendant ? » suggéra-t-elle.

Pendant quelques minutes, elles se promenèrent en silence. L'herbe humide déposait des gouttelettes d'eau scintillantes sur le bas de leurs pantalons et sur leurs chaussures ; le froid leur pénétrait le corps, malgré leurs vêtements épais. Il était difficile de s'imaginer que l'île bénéficiait d'un ensoleillement exceptionnel, pendant les mois d'été, tellement le temps était maussade. Elles se dirigèrent vers l'atelier. Ebba et Vendela se faufilèrent sous les rubans en plastique jaunes fatigués qui pendaient en travers de la rampe d'escalier et poussèrent la porte du chalet. Le froid n'avait pas encore tout à fait réinvesti les lieux. Elles s'arrêtèrent sur le seuil et laissèrent la porte ouverte pour faire entrer la lumière.

Après un rapide coup d'œil, elles firent demi-tour et descendirent le long du rivage jusqu'à l'endroit où le corps de Raoul avait été retrouvé, flottant au milieu des rochers, à une vingtaine de mètres de l'embarcadère. L'équipe scientifique était en train de charger le bateau à moteur de Peder Armstahl à l'aide du bossoir de l'une des vedettes. L'eau s'écoulait de la quille en dessinant des cercles à la surface de la mer.

Ebba enfouit ses mains dans ses poches pour tenter de les réchauffer un peu. Le bout de ses doigts était glacé et engourdi. Elle regarda sa jeune collègue. Elle avait conscience d'être parfois dure avec elle, mais elle voulait lui offrir une base solide sur laquelle elle pourrait bâtir sa carrière. Vendela était si prometteuse, si intelligente. Elle lui ressemblait tellement. Ebba éclata de rire. Vendela se tourna vers sa supérieure et la considéra avec étonnement avant de lui sourire.

« Soit il s'est passé quelque chose de terrible qui les implique tous, soit ils ont agi chacun de leur côté d'une manière qui les rend tous suspects.

— Ça me fait penser aux Bacchantes, dit Ebba en acquiesçant d'un

air songeur. Tu sais, ta remarque n'est pas idiote. Je crois que la vérité se situe quelque part entre les deux situations que tu viens de décrire. Ils n'ont pas raconté tout ce qu'il s'était passé ce soir-là. Dommage que Jan et Kjell et ne puissent nous en dire plus.

— Ils n'ont aucune raison de cacher la vérité. Même s'ils connaissent les membres du quatuor, ils ne sont pas tenus par le même devoir de loyauté que les autres. Par ailleurs, Jan semblait éprouver de l'admiration pour Raoul et n'hésiterait sans doute pas à désigner son meurtrier, s'il savait quelque chose. Est-il possible qu'ils n'aient rien vu ? Rien entendu ?

— Peut-être en savent-ils davantage qu'ils ne le croient. C'est pourquoi nous allons devoir les interroger à nouveau rapidement. Mais, Vendela, imagine-toi comment c'est, la nuit, ici. Qu'est-il possible d'entendre ? Chaque son est couvert par le bruit des vagues et le murmure du vent dans les sapins. Il est difficile de se faire une idée générale d'un événement, même en tendant l'oreille. Alors, quand, en plus, on est occupé à écouter de la musique avec un casque sur les oreilles, on n'entend absolument rien.

— Est-ce que ça ne fournit pas justement un alibi commode à l'assassin ?

— Tu veux dire que le coupable a pu agir en sachant que Jan et Kjell ne pourraient pas témoigner ?

— Quelque chose comme ça. »

Ebba envoya un coup de pied dans un caillou.

« Je ne crois pas. Ça me semble peu vraisemblable. À n'importe quel moment, ils auraient pu faire une pause ou sortir se dégourdir les jambes. Sincèrement, je doute que l'assassin soit venu à Svalskär avec l'intention de tuer Raoul. Je crois plutôt qu'il s'est passé quelque chose qui l'a poussé à tuer. La question est de savoir quoi. »

Vendela s'assit sur le banc en bois de l'embarcadère et enfonça sa tête dans ses épaules.

« Que savent les membres du quatuor des événements de la soirée ? Que sait chacune d'entre elles ? Savent-elles qui est l'assassin ? Mais tant qu'elles le couvrent, les soupçons continuent de peser sur elles.

— À moins qu'elles n'ignorent tout simplement qui est le coupable ? Peut-être ne veulent-elles même pas le savoir. »

Vendela lança un regard à Ebba.

« Tu penses avoir deviné qui c'est ?

— Tu aimerais bien que je te le dise, hein ? » Ebba laissa tomber ses épaules et observa la mer. « Il y a deux personnes en qui je n'ai aucune confiance et qui s'évertuent à nous égarer... Mais l'assassin pourrait être n'importe lequel d'entre elles. »

L'air de salsa retentit dans la poche d'Ebba. Elle répondit, épiée par Vendela. Sans entendre la conversation, celle-ci comprit cependant qu'il s'était produit un événement important. Ebba se leva et s'éloigna de quelques pas. Deux minutes plus tard, elle referma le clapet de son mobile et se tourna vers Vendela.

« Devine quoi ! Svante a reçu un appel d'une de ces dames. »

Vendela en fut bouche bée.

« Laquelle ?

— Allez, devine. Prouve-moi que tu es une bonne enquêtrice !

— Merci, sympa. Serait-ce Louise ? Pour enfoncer un pieu dans le cœur de Raoul ?

— Non.

— Anna ? Pour pouvoir dire au revoir une dernière fois à son ex ?

— Encore raté.

— Helena ? Pour procéder elle-même à l'autopsie ?

— Vendela, Vendela... Trois tentatives sur quatre possibilités. Oui, tu as deviné. Si on peut vraiment appeler ça deviner. C'était Helena.

— Et que voulait-elle ?

— Elle voulait savoir combien de temps le corps allait encore rester à l'institut médico-légal. Apparemment, les parents de Raoul aussi se sont manifestés, la tradition juive veut qu'on enterre le défunt le plus tôt possible. Et Svante leur a répondu que le corps devrait normalement leur être rendu la semaine prochaine.

— Il a déjà bien avancé dans son travail et les échantillons tissulaires seront conservés jusqu'à ce que l'enquête soit terminée. Et c'est justement ce qu'Helena voulait savoir.

— Elle voulait savoir combien de temps on allait garder les échantillons. Intéressant. Et quel prétexte a-t-elle avancé ?

— Elle a refusé de lui en dire plus.

— Elles ne sont certainement pas encore arrivées. Elle a donc dû appeler tout de suite après avoir pris la mer.

— Ce qui signifie que c'était urgent, pour elle, commenta Vendela. Elle devait bien se douter que Svante allait nous le répéter, non ?

— Sûrement. Mais elle cherche à gagner du temps. Elle est consciente que nous finirons par connaître la vérité, tôt ou tard. Elle a juste besoin de temps et c'est ce que nous allons lui donner. Du temps. »

Le ciel était couvert de nuages et la mer grise et silencieuse. Un vent glacial se leva et fit frémir les feuilles brunies des bouleaux quand la vedette de la police prit la mer. Ebba se tenait sur le pont arrière, enroulée dans son manteau. Elle quittait le lieu où Raoul Liebeskind

avait vécu ses derniers jours. C'était étrange d'enquêter sur la mort d'une personne pour laquelle elle avait éprouvé des sentiments si forts. Comme toujours dans une affaire criminelle, on apprenait des détails à caractère ultra-privé. Tout ce que l'entourage proche avait voulu dissimuler se retrouvait étalé au grand jour pour être disséqué.

Vendela sortit à son tour sur le pont et vint se placer à côté d'elle. Le vent souleva ses boucles rousses. Sans la regarder, les yeux toujours rivés sur l'île qui disparaissait dans la brume automnale, Ebba relança la discussion.

« Qu'aurais-tu fait si, enceinte d'un homme que tu avais rencontré récemment, celui-ci s'était fait assassiner ? Aurais-tu avorté ? Ou aurais-tu choisi de mettre au monde cet enfant pour que votre amour survive ? »

Vendela réfléchit brièvement.

« Ce n'est pas à moi qu'il faut poser cette question. Je ne souhaite pas avoir d'enfant.

— Comment Caroline pourrait-elle supporter de faire un bébé toute seule dans ces conditions ? insista-t-elle.

— C'est parfois des épreuves apparemment insurmontables qui renforcent finalement les gens. Peut-être sent-elle que, en étant fidèle à ses choix et en s'accrochant à ce petit être avec qui elle formera une famille, elle dira adieu à ses vieux démons.

— À t'entendre, on dirait qu'elle avait le choix. Que tout n'est qu'une question de volonté et qu'il suffit qu'elle le veuille vraiment pour se débarrasser de ses problèmes psychiques.

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais je ne crois pas non plus qu'on doive la placer sous tutelle juste parce qu'elle exprime ses émotions. C'est peut-être le moyen pour elle de décompresser et de recharger ses batteries, en se libérant d'une partie de son chagrin, contrairement à ceux qui emmagasinent leur agressivité.

— Tu fais allusion à Louise ?

— Exact.

— Ainsi qu'à Helena et à Anna.

— Oui... »

Tandis qu'elles discutaient sur le pont, il s'était mis à bruiner et Ebba fit signe à Vendela qu'il était temps de rentrer. Dans le salon, Jakob étudiait les notes de Kaj. Il se décala pour leur faire de la place à table.

« Eh bien, qu'avons-nous à nous mettre sous la dent, Jakob ? » lança Ebba.

Le jeune policier s'éclaircit la voix, rassembla ses feuilles en tas et les tapa contre le bord de la table.

« Pas grand-chose, comme tu dois t'en douter. L'énigme du mobile a finalement été résolue de manière aussi rapide que banale. C'est Raoul lui-même qui l'avait jeté à la mer, à en croire Caroline.

— En même temps, ça l'empêchait d'appeler du secours en cas de besoin, n'est-ce pas ? fit remarquer Ebba. Enfin bref. Ensuite ?

— En ce qui concerne les empreintes et les échantillons, poursuivit Jakob, les résultats sont maigres du fait que nous ignorions exactement où le crime a eu lieu.

— Et peut-être ne le saurons-nous jamais, ajouta Ebba. J'imagine qu'on a retrouvé des traces de chacun d'entre eux, dans l'atelier.

— Helena elle-même a reconnu s'y être rendue, renchérit Vendela.

— D'accord, tout le monde est allé là-bas, donc. Peut-être pas Peder, mais il n'est pas impossible qu'on y trouve quand même de vieilles empreintes lui appartenant. Pour le moment, j'espère qu'il nous fera d'autres révélations intéressantes.

— Le bateau à moteur.

— Exactement, dit Ebba en se renversant contre le dossier, les bras croisés. Ma thèse est qu'on l'a utilisé pour immerger le corps de Raoul. Peder l'embarque et le jette à la mer à quelque distance de la côte. Pour qu'on ne le retrouve pas, du moins dans un premier temps. A-t-il tué Raoul, puis tenté de faire disparaître son corps ? Ou bien lui a-t-on demandé de le faire ?

— Dans ce cas, il ne pourrait s'agir que de Louise, commenta Jakob. Avec sa main handicapée, elle aurait difficilement pu charger Raoul sur ses épaules et le porter jusqu'au bateau avant de le jeter à la mer.

— Louise est-elle notre assassin ? demanda Vendela.

— Si c'est elle, ça signifie qu'elle a tué Raoul alors qu'elle était au courant pour l'avortement.

— Il y a une interrogation concernant Louise. Comment a-t-elle appris que Caroline avait avorté ? Celle-ci a déclaré n'en avoir parlé qu'à Raoul. Même si Helena est maintenant au courant aussi, dit Vendela.

— Tout comme Peder », ajouta Jakob.

Vendela acquiesça.

« Ça ne peut être que Raoul qui le leur a répété. La question est de savoir quand ils l'ont appris et dans quel ordre ?

— Tous deux désiraient un enfant. Celui qui savait que Caroline avait avorté n'avait pas autant de raisons de tuer Raoul, dit Ebba.

— Si l'un d'entre eux a assassiné Raoul, il a purement et simplement agi par vengeance.

— C'est un mobile qui en vaut un autre, commenta Jakob.

— Mais un événement a dû précipiter les choses, dit Ebba. Louise n'a pas l'air d'être une impulsive. C'est une carriériste méthodique et réfléchie. Chaque décision qu'elle prend doit mener à un résultat constructif. Qu'est-ce que la mort de Raoul pouvait lui apporter, outre la satisfaction éphémère d'avoir eu le dernier mot ? Est-elle réellement prête à sacrifier sa carrière et son statut et à encourir une peine d'emprisonnement ?

— Peder, au contraire, est plus sanguin que sa cousine, fit valoir Vendela. Et puis, il y a cette histoire de barque. Pourquoi l'as-tu fait saisir ? »

Ebba croisa les bras.

« La barque en elle-même ne présente aucun intérêt. Mais j'ai fait sécuriser la zone autour parce que c'est à cet endroit que Peder et Raoul ont eu leur altercation. Peder est peut-être l'une des dernières personnes à l'avoir vu en vie. Je n'en suis pas complètement certaine, mais il est possible que les choses se soient passées ainsi : Peder voit Helena rejoindre Raoul dans l'atelier. Elle y reste un quart d'heure, d'après ses propres aveux. Après quoi elle retourne dans la maison, tandis que Raoul quitte l'atelier. Où s'est-il rendu, ensuite ? Personne n'a signalé l'avoir vu dans la maison. Il a donc dû rester dehors. Il est probable qu'il aperçoive Peder du côté de l'embarcadère. Peder s'apprête à mettre la barque au sec. Mais pourquoi la laisse-t-il finalement à l'eau et ne range-t-il que les rames ? Sans doute parce qu'il quitte précipitamment les lieux.

— Tu veux dire qu'un événement le pousse à prendre la fuite ?

— Exactement.

— Parce qu'il a tué Raoul, par exemple ?

— Pas nécessairement. » Ebba secoua la tête. « Il s'est passé quelque chose. La question est quoi ? »

Vendela reprit la parole.

« Je réfléchissais à la façon dont le corps avait pu finir à la mer. Il y a deux éléments qui semblent indiquer qu'on a agi dans la précipitation. Quand on souhaite se débarrasser d'un corps, il suffit de le lester pour l'empêcher de remonter. Ensuite, il convient de prendre en compte le sens du vent et des courants, sans quoi il risque d'être ramené sur les récifs et retrouvé au bout de quelques heures seulement.

— Mais si l'intention de l'assassin était de faire croire à un accident, il ou elle ne pouvait pas se permettre de lester le corps. Dans ce cas, il est logique qu'on ait retrouvé le cadavre flottant dans l'eau, parmi les rochers. Ainsi, la faiblesse du plan devient sa force, objecta Jakob.

— Mais il était déjà mort quand on l'a jeté à la mer, rappela Vendela. Il n'avait pas d'eau dans les poumons et Svante a pu établir

rapidement que Raoul ne s'était pas noyé. C'est un classique de l'autopsie.

— Es-tu es certaine que tout le monde le sache ? De plus, l'assassin a sans doute agi dans l'urgence et n'était pas forcément très lucide. »

Ebba leva la main.

« Il y a un autre avantage à plonger un corps dans la mer. On fait disparaître les empreintes. Même si nous savons que c'est le Dexofen qui l'a tué, peut-être d'autres indices nous ont-ils échappé ? » Elle se redressa. « Qu'avons-nous d'autre ? »

Jakob remplit ses joues, puis expira en feuilletant ses papiers.

« C'est un peu tout ce qu'on a, je dirais. Étant donné qu'il a été lessivé par l'eau de mer, on n'a relevé aucune empreinte digitale sur le cadavre. Les fluides corporels prélevés dans l'atelier n'ont pas encore été analysés. Quant au sang qu'on a retrouvé sur le drap, Caroline a reconnu que c'était le sien. Mais ça ne signifie pas forcément que personne d'autre n'a laissé de traces. Ensuite, on a les seringues. Elles aussi ont séjourné dans l'eau. L'emballage du Dexofen n'a pas été retrouvé. Il peut être n'importe où sur l'île ou avoir été détruit. On pourrait chercher pendant des semaines sans la moindre garantie qu'on mette la main dessus. Kaj dit qu'on n'a pas non plus assez de personnel.

— Kaj n'est nullement habilité à s'exprimer sur ce sujet », constata Ebba sur un ton indolent.

Vendela se pencha en avant.

« Ces seringues... Pourrait-on envisager qu'elles aient été jetées à la mer par la même personne qui s'est débarrassée du corps de Raoul ?

— Possible, reprit Ebba. Étant donné que son cadavre a dérivé, on ne peut pas déterminer avec exactitude le lieu de l'immersion. En revanche, le fait qu'on ait retrouvé les seringues à seulement quatre mètres du rivage semble indiquer qu'elles n'ont pas été immergées au même endroit que le corps.

— C'est à portée de jet, même avec une main handicapée, constata Jakob.

— Ouaip », confirma Ebba.

Elle n'eut pas la force de l'appuyer plus. Elle était tellement absorbée par ses pensées qu'il lui fallut se retirer quelques instants de la conversation pour s'aérer le cerveau.

Mais Vendela était toujours sur la brèche.

« Je dois dire que je suis plutôt déroutée par le dernier coup d'audace d'Helena. Quelle information attend-elle de l'analyse des échantillons ? La mort aurait-elle été causée par d'autres médicaments ?

— Dans ce cas, elle n'aurait pas intérêt à nous mettre sur la voie ni même à attirer l'attention, rétorqua Jakob.

— Helena s'intéresse aux échantillons, en effet..., observa Ebba. Mais tu as raison quand tu dis qu'elle prend des risques en attirant l'attention sur elle. Si elle l'a fait, c'est donc qu'elle n'avait pas d'autre choix. Elle n'a pas pris cette décision à la légère. »

Vendela regarda par le hublot.

« Mais si ça n'avait rien à voir ? Enfin, c'est peut-être une idée saugrenue, mais... Ça ne nous empêche pas de l'envisager, en tout cas.

— Viens-en au fait et arrête de tourner autour du pot », soupira Ebba.

Vendela se gratta le cuir chevelu d'un air contrarié.

« O.K., O.K., c'est bon... » Elle hésita comme si elle réfléchissait en même temps qu'elle formulait ses idées. « Il doit être possible de trouver un autre lien entre Caroline et Helena. D'un point de vue purement théorique...

— Tu n'as déjà pas l'air convaincue toi-même », l'interrompit Ebba.

Elle tendit une main pour saisir le compte-rendu de l'équipe scientifique. Avec un intérêt distrait, elle commença à passer en revue l'inventaire des ordures. Elle commença par celles de la cuisine : des emballages de pain, de café, de lait, de poulet et de viande, des bouteilles de vin, des filtres à café, des épluchures de pommes de terre, des coquilles de moules, des croûtes de fromage...

« Voulez-vous écouter ce que j'ai à dire, oui ou non ? gronda Vendela.

— Eh bien, voilà, cette fois, je te sens plus convaincue. Continue. » Ebba passa aux ordures de la salle de bains : un vieux carton d'Alvedon, des pastilles contre la toux périmées, des cotons, un rasoir jetable, une bouteille de Salubrin à moitié vide, un emballage de test de grossesse Norvelo, un tube entamé de Xylocaine, une bouteille de shampoing, une boîte de crème antirides Biotherm, deux emballages en plastique, une seringue d'adrénaline usagée... « Haha ! Voici la seringue qui a été utilisée pour neutraliser le choc allergique de Raoul. J'attends toujours, Vendela », dit Ebba en poursuivant sa lecture.

Vendela posa lourdement la paume de ses mains sur la table et se jeta en arrière contre le dossier du canapé.

« Mon Dieu, qu'est-ce que tu peux me taper sur les nerfs, parfois. »

Ebba lui lança un sourire irrité. Vendela s'étira et reprit :

« Helena et Caroline. Vous avez remarqué à quel point elles se ressemblent, toutes les deux ? Normal, puisqu'elles sont sœurs, mais tout de même. Helena est blonde et Caroline brune, mais elles sont toutes les deux grandes, ont les mêmes yeux et la même bouche.

Certains de leurs traits de caractère sont également semblables. Elles ont un fort tempérament et sont aussi fières l'une que l'autre. Il y a plus de vingt-cinq ans, Helena entamait une relation avec Raoul. Quel âge a Caroline ? À peine plus de vingt ans ?

— Vingt-quatre, indiqua Ebba.

— Et c'est là qu'on en vient à Raoul. Avez-vous remarqué que Raoul et Caroline ont un certain nombre de points communs, eux aussi ? Ils sont bruns, ils ont des taches de rousseur sur le visage. Ils sont passionnés, comme Louise nous l'a dit, ils se ressemblent beaucoup. Aussi... ma thèse est que...

— ... Raoul est le père de Caroline ? la devança Jakob. La vache, ça, ce serait un sacré coup de théâtre !

— Ah ! Je vois où tu veux en venir. Inceste. Complexe d'Électre, commenta Ebba, en feignant d'être impressionnée.

— Tu trouves ça tiré par les cheveux ? »

Vendela ne put masquer sa déception.

« Non, mais peu vraisemblable. Quand est-ce qu'Helena a vu Raoul à New York ? Ont-ils entamé leur liaison assez tôt pour qu'elle puisse être la mère de Caroline ?

— Après tous ces mensonges, je ne serais pas étonnée d'apprendre que leur liaison avait débuté plus tôt ? C'est elle qui nous a dit qu'ils avaient commencé à se voir seulement après que Raoul et Anna s'étaient séparés.

— Ce qui pourrait expliquer pourquoi ils ont rompu leurs fiançailles, suggéra Jakob.

— Allez-y doucement. Ça commence à devenir intéressant », lança Ebba en filant dans sa cabine chercher son portable.

Elle tambourina du bout des doigts sur la table en attendant que son ordinateur démarre, puis s'empressa d'ouvrir les fichiers contenant leurs informations personnelles.

« Voilà. Helena Andermyr, née Melkersson... Quarante-cinq ans. Et là, Caroline af Melchior... Le simple fait qu'elles portent le même nom, mais sa variante noble pour l'une, est pour le moins ironique. Enfin bref. Caroline a vingt-quatre ans. Si on ajoute neuf mois, ça signifie qu'Helena serait tombée enceinte à vingt ans. Or elle entre au Conservatoire supérieur de musique de Stockholm à dix-neuf ans. Ce serait donc arrivé au cours de sa première année d'études. »

Elle dévisagea tour à tour Jakob et Vendela qui étaient aux aguets et ne put s'empêcher d'être émue par leur fébrilité. Pour ne pas ruiner tous leurs espoirs alors qu'il leur restait encore plusieurs heures à tuer, elle se laissa prendre au jeu. Et il s'avéra que leur raisonnement ne souffrait pas seulement d'incohérences d'ordre chronologique. Après

une longue journée passée à collecter scrupuleusement des informations, son cerveau avait besoin de lâcher la bride pour générer de nouvelles perspectives.

« Puis-je poser une question ? demanda Ebba. Considérez-vous qu'il soit plausible qu'une jeune femme intelligente de vingt ans choisisse de mettre au monde un bébé pendant ses études, sans informer le futur papa de sa grossesse et en laissant ses parents élever l'enfant dans la croyance qu'ils sont ses véritables parents ? »

La déception était visible dans les yeux de Vendela.

« Oui, oui... En tout cas, ça ne coûte rien de se renseigner sur les circonstances de la naissance de Caroline.

— Quel âge a leur mère, d'ailleurs ? Si Britt-Marie avait la cinquantaine quand Caroline est née, il est très peu probable qu'elle soit sa mère biologique. En outre, elle aurait eu du mal à le faire avaler à son entourage. Surtout si sa fille aînée s'était promenée quelques mois plus tôt avec un gros ventre. Et de nos jours, on dissimule rarement les filles qui sont tombées enceinte accidentellement. Ça voudrait dire que Britt-Marie est octogénaire aujourd'hui.

— Britt-Marie peut très bien avoir eu Helena à dix-huit ans et Caroline aux alentours de quarante, objecta Jakob.

— Tiens, dit Ebba en tendant son mobile à Vendela. Appelle Britt-Marie af Melchior et demande-lui si elle est bien la mère de Caroline. »

La jeune policière prit le téléphone à contrecœur, avant de se ressaisir et d'aller chercher un numéro dans la liste des contacts. Ebba l'observa avec un intérêt croissant et attendit la suite.

« Allô ? Quoi ?... Non, c'est Vendela... Pourrais-tu me rendre un service ? J'aurais besoin du certificat de naissance de Caroline af Melchior. Oui, voilà... Et on ne peut pas les falsifier, hein ? O.K., merci beaucoup ! »

Elle raccrocha et rendit le téléphone à sa supérieure.

« Alors ? Et maintenant ? demanda Ebba, impatiente.

— On attend », répondit Vendela.

Plusieurs minutes s'écoulèrent avant que le téléphone ne sonne. Ebba le tendit aussitôt à Vendela, qui lui fit signe de lui fournir de quoi écrire. Elle tourna son ordinateur face à sa subordonnée. La conversation fut brève et, alors que Vendela s'apprêtait à faire son rapport, Ebba leva un doigt pour lui indiquer qu'elle souhaitait d'abord dire quelque chose.

« Avant que tu ne commences, Vendela, je voudrais juste que tu saches que j'apprécie l'audace et l'imagination dont tu viens de faire

preuve. Tu n'hésites pas à aller au bout de tes idées, même les plus farfelues. Maintenant, je t'en prie, tu peux continuer. »

Vendela eut un sourire amer.

« Il faut toujours que tu gâches notre plaisir. Cette fois, c'est à mon tour. Svante, puisque c'est lui que j'ai appelé, n'a pas pu se procurer les renseignements que je lui avais demandés. Il n'a pas réussi à joindre la personne responsable des certificats de naissance, à l'état civil. On va donc devoir prendre notre mal en patience.

— Supposons que tu aies raison, Vendela. Que Caroline soit en réalité l'enfant cachée de Raoul et Helena. Qu'y a-t-il de pire qu'une relation entre le père et la fille qui débouche sur une grossesse ? Comme Caroline et Raoul ont caché leur liaison, Helena n'a pas pu réagir à temps. Et comment devons-nous interpréter la réaction des autres ?

— D'un coup, ça nous fait de nouveaux mobiles crédibles. Commençons par Helena. Elle ne pouvait pas subir pire trahison. Elle a tenu leur liaison secrète pendant toutes ces années, laissé ses parents élever leur fille. En même temps, elle n'a jamais cessé d'espérer que Raoul finirait par la choisir. Au lieu de ça, il tombe amoureux de sa propre fille et entame clandestinement une relation avec elle. Il essaie même de la mettre enceinte. Lorsque Helena le découvre, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase et elle le tue pour mettre un terme à leurs souffrances, à elle et à Caroline. »

Tandis que Jakob haletait, Ebba se contenta de poser nonchalamment son menton sur sa main, dans une posture songeuse. Vendela poursuivit :

« Oui, et puis il y a Caroline. J'imagine quelle a pu être sa réaction lorsqu'elle a appris qu'elle avait été séduite par son propre père et que, par-dessus le marché, elle est peut-être enceinte de lui. Au-delà de la tromperie, il y a le dégoût d'avoir cédé à une passion insensée avec la dernière personne dont elle pouvait tomber amoureuse. Quel dégoût on doit ressentir. Ajoutez à cela son instabilité psychique et ses violentes crises de nerfs. Ça peut être un motif suffisant pour servir un cocktail à base d'Ambidextre à son cher papa.

— De Dexofen », rectifia Jakob avec un sourire effronté aux lèvres.

Vendela rejeta ses cheveux en arrière et enchaîna :

« Mais, dans cette hypothèse, les mobiles d'Anna et de Louise ne sont plus vraiment valables.

— Contrairement à celui de Peder, commenta Jakob. Il a très bien pu péter les plombs en apprenant que Caroline avait mis un terme à sa grossesse pour ensuite faire un enfant à son père – beurk ! Alors, il l'élimine, de manière à avoir une nouvelle chance avec Caroline.

— Ce qui suppose que Peder ait été au courant pour son

avortement.

— J'avoue que ton idée donne à réfléchir, Vendela, dit Ebba avec un sourire indulgent, mais elle est un peu tirée par les cheveux. »

Vendela n'exprima sa déception que par un léger haussement d'épaules.

« Avant que tu ne jettes le bébé avec l'eau du bain, on doit repenser à ta théorie. Ce que je cherche, c'est justement un élément de ce genre susceptible de relier entre eux les protagonistes. Quels sont les désaccords latents ? Les conflits non résolus ? Les vieilles tromperies resurgissent, à Svalskär. Tous traînent des histoires derrière eux. À l'exception de Caroline, peut-être, qui a plutôt joué le rôle de catalyseur. Mais il y a des choses qui nous échappent encore. Des événements qui se sont produits, des propos qui ont été tenus, des plaies non cicatrisées.

— Je crois qu'on a retourné chaque pierre, soupira Jakob.

— Il faut qu'on remonte plus loin dans le temps. Il nous reste tant de choses à découvrir. N'oubliez pas qu'ils ont la fâcheuse manie de garder leurs secrets aussi longtemps qu'ils le peuvent.

— Tu penses qu'on ne doit pas trop se fier à ce qu'ils nous ont révélé jusqu'à maintenant ? demanda Vendela.

— Si, au contraire. Vous devez interpréter leurs déclarations selon quatre axes principaux : d'abord, qu'est-ce qui est trop évident pour être dissimulé ? Puis de quoi veulent-ils détourner notre attention ? Ensuite, qu'ont-ils fini par nous révéler sous la pression ? Enfin, qu'est-ce qu'ils n'ont pas avoué ? Pas encore. »

Ebba les laissa méditer ces questions en silence un instant avant de poursuivre.

« Il y a une personne que nous avons quelque peu négligée, jusqu'à maintenant. Et je me demande d'ailleurs pour quelle raison elle n'a guère retenu notre attention. Probablement à cause de sa banalité.

— Je suppose que tu fais allusion à Anna ? » dit Jakob.

Ebba acquiesça.

« Exactement. Que peut-elle bien avoir de si insignifiant ?

— Elle est tellement pathétique, d'une certaine façon, répondit Vendela. À toujours rabâcher que Raoul et elle s'étaient aimés et qu'ils se seraient remis ensemble alors qu'il est évident qu'il voulait Caroline.

— Elle est fade, ajouta Jakob.

— Pourtant, il ne faut pas oublier la description que nous en a faite Louise. Selon elle, Anna est une personne enjouée et ouverte aux autres. Elle est un peu la garante de la cohésion du groupe. En plus d'être une brillante violoniste. Elle vient juste d'être promue chef

d'orchestre au sein du Philharmonique. C'est une énorme responsabilité qu'on ne confie qu'aux musiciens les plus chevronnés.

— Peut-être que c'est une musicienne de talent, mais elle manque de passion et est plutôt transparente, contesta Jakob.

— Quant à moi, je me dis : waouh ! Chef d'orchestre. Ce doit être une violoniste hors pair et une meneuse née, intervint Vendela. Pourtant, c'est à l'opposé de l'impression qu'elle donne.

— Vous préférez la voir comme une personne inoffensive, plate, résuma Ebba. En d'autres termes, elle possède une personnalité contradictoire. Ça aurait dû suffire à éveiller notre intérêt, n'est-ce pas ?

— Tu as l'intention de la convoquer à une nouvelle audition ?

— J'entendrai Anna demain matin à dix heures. Puis, après le déjeuner, ce sera au tour de Peder et de son avocat. »

Vendela soupira.

« Moi qui croyais qu'on allait faire la grasse matinée, demain. On a bossé tout le week-end.

— Hé ! On a une enquête criminelle à résoudre. Alors tu peux oublier ta grasse matinée. Demain, rendez-vous à mon bureau à neuf heures. »

Ebba entrelaça ses doigts devant sa poitrine et s'étira les bras.

« Maintenant, j'ai l'intention de descendre dans ma cabine me reposer. Jakob, tu appelles Anna pour l'informer qu'elle est convoquée. Tu trouveras mon agenda dans mon ordinateur. »

Jakob sortit son mobile et appela Anna sur-le-champ. En attendant qu'elle décroche, il ouvrit l'agenda électronique d'Ebba.

Et c'est en le voyant faire deux choses à la fois qu'elle comprit.

« C'est évident ! » s'écria-t-elle en tapant du poing sur la table.

Jakob raccrocha et, comme Vendela, leva les yeux sur leur supérieure. Ebba se leva et marcha jusqu'au hublot.

« Où sommes-nous ? demanda-t-elle en scrutant à travers la vitre. Avons-nous déjà passé Möja ? »

Vendela courut voir le capitaine et revint aussitôt.

« On arrive au sud de Grinda », annonça-t-elle.

Ebba souffla d'un air contrarié.

« Merde ! Il est trop tard pour faire demi-tour, dit-elle. Par contre, Kaj doit toujours être sur place ? »

Sans attendre une réponse de ses collègues, elle prit son téléphone et appela. Elle tapota avec impatience sur la table jusqu'à ce que Kaj décroche.

« Kaj. On a déjà vérifié certaines parties de l'embarcadère. Fais de

même avec le reste. Examinez chaque centimètre autour du banc et déboulonnez-le afin de l'envoyer pour analyses. Il se peut qu'on y retrouve des cheveux, des résidus de peau ou de sang dans les recoins. Éventuellement même sur les planches de l'embarcadère... Oui, je sais qu'on l'a piétiné... Contente-toi de faire ce que je te demande ! »

Elle referma le clapet de son téléphone et descendit aussitôt dans sa cabine. Lorsqu'elle s'allongea sur son lit, elle était toujours sous l'effet de l'adrénaline et ne parvint pas à se détendre. Ses pensées fusaient dans son crâne. Elle sortit son mobile et la carte de Peder, mais se ravisa. Ce serait beaucoup plus drôle de lui rendre une visite surprise.

Ses bras émirent un bruit sourd en s'abattant sur son lit et elle sentit enfin la fatigue alourdir son corps. Encore une fois, le chagrin l'envahit à l'idée que l'un des plus fantastiques violonistes venait de disparaître. Elle savait, comme l'avait dit Caroline, qu'il n'avait pas seulement été un musicien talentueux. Il possédait un rayonnement érotique qui le hissait au rang des plus grands virtuoses. Sur scène, il avait été exceptionnel au point de l'émouvoir. Comment aurait-elle elle-même réagi, à la place de Caroline, si l'occasion s'était présentée ? Aurait-elle hésité à entamer une liaison secrète avec Raoul Liebeskind ?

Non, elle se serait certainement jetée dans ses bras. Et cela aurait sans doute valu tous les sacrifices du monde.

Lundi 19 octobre

Bien que la distance entre Svalskär et Stockholm ne fût que de quelques kilomètres, Ebba eut l'impression de rentrer d'un voyage à l'étranger. C'était si rassurant de retrouver la ville et sa vie routinière. Un flot de piétons se déversait sur les trottoirs, les bus bleus avançaient en chaloupant dans les rues et tous les lampadaires et les phares perçaient la brume, en ce lundi matin d'automne.

Ebba était déjà passée dans Vasastan avant l'aube pour récupérer ses chiens chez sa fille. Le trafic était toujours relativement calme quand elle retourna chez elle, dans son pavillon de Vanfridsvägen, à Djursholm. Minna et Cosima avaient cavale sur le parquet, joyeux d'être enfin à la maison, et jetèrent un rapide coup d'œil à leurs gamelles fraîchement approvisionnées.

Elle était maintenant de nouveau dans sa voiture. Lorsqu'elle s'arrêta à un feu rouge, son regard tomba sur les premières pages des journaux affichées devant un bureau de tabac. « Mort d'une star internationale dans l'archipel », disait un gros titre accompagné d'une photo de presse de Raoul Liebeskind. Son visage était celui d'un homme habitué à être vu et exposé. Son regard fixait témérairement l'objectif. Ebba fut arrachée à ses pensées par le coup de Klaxon impatient de la voiture derrière elle et reprit sa route.

Elle se gara dans un parking de Birger Jarlsgatan et se pressa vers Norrmalmstorg où elle pénétra dans un bâtiment ancien. Elle prit l'ascenseur jusqu'aux bureaux de « Zylberstein, Armstahl & Söderqvist » et se présenta à l'accueil sous le nom d'Ebba Schröder, sans préciser qu'elle était de la police. Derrière le guichet était assise une jeune femme en tailleur bordeaux avec des motifs brodés et un chemisier crème. Elle jaugea Ebba discrètement et l'informa que Peder Armstahl était actuellement en conférence téléphonique et qu'on ne pouvait le déranger sous aucun prétexte de toute la matinée.

« Je suis convaincue qu'il fera passer ma visite en priorité », rétorqua Ebba.

La secrétaire hésita, mais finit par décrocher son combiné. Elle annonça la visiteuse à voix basse et voilée et obtint une réponse expéditive. Elle raccrocha aussitôt, puis, un sourire forcé aux lèvres, se tourna vers Ebba et lui expliqua qu'il l'attendait, troisième porte à gauche.

Peder Armstahl était assis derrière un imposant bureau en chêne au plateau recouvert de cuir sur lequel étaient soigneusement empilés quelques livres. Aux murs étaient accrochés deux portraits du XVIII^e siècle, ainsi qu'une peinture représentant une scène de bataille dans un cadre doré magnifiquement sculpté. Devant le bureau étaient disposées deux chaises à accoudoirs dont les assises et les dossiers étaient habillés d'un velours rouge.

« Entrez, dit-il, courbé sur l'énorme écran de son ordinateur. Veuillez fermer derrière vous, je vous prie. »

Ebba s'assit.

« Je croyais que nous devions seulement nous voir après le déjeuner », déclara Peder en se rapprochant de son bureau. Il portait un costume en tweed sombre et une cravate grise au nœud impeccable. Ses manchettes amidonnées dépassaient de sa veste et étaient ornées de boutons bleu roi marqués d'ancres dorées. Le contraste avec l'image sportive affichée sur l'île était saisissant, mais les deux styles lui convenaient l'un comme l'autre.

« C'est exact, confirma Ebba. Et l'heure de votre audition est d'ailleurs maintenue. »

Son regard s'endurcit légèrement lorsqu'il l'entendit user d'un terme aussi accablant pour parler de leur rendez-vous à venir. Ebba esquissa un sourire rassurant.

« Quand vous m'avez donné votre numéro, à Svalskär, j'ai remarqué que vous étiez gaucher.

— En effet. De nos jours, ce n'est plus considéré comme une tare.

— Fort heureusement. Et je n'y avais d'ailleurs pas prêté attention, sur le coup. Mais, alors que je faisais le point avec mes collègues, j'ai soudain pensé que votre particularité n'était peut-être pas sans intérêt pour notre enquête sur la mort de Raoul Liebeskind.

— Je ne comprends toujours pas où vous voulez en venir, rétorqua Peder, qui commençait à perdre patience.

— Aucun des membres du quatuor n'est gaucher. Ce qui peut être un handicap pour jouer au sein d'un ensemble constitue en revanche un avantage pour un escrimeur. Or vous avez été champion de Suède junior de fleuret.

— Oui... Et ? »

Un sourire détendu commençait à poindre sur son visage. Mais le ton de sa voix indiquait qu'il se tenait toujours sur ses gardes.

« Vous êtes une personne sportive, Peder. Votre poigne est ferme, votre main vive, dit Ebba.

— Venez-en au fait. »

Ebba se renversa dans sa chaise et croisa les jambes.

« Raoul Liebeskind a reçu une blessure au visage le soir de sa mort, infligée par un gaucher. Est-ce vous qui l'avez frappé ? »

Peder recula son fauteuil des deux mains avant de les faire claquer sur ses cuisses.

« Vous savez très bien que je n'ai pas l'intention de m'exprimer sans la présence de mon avocat. Saurez-vous patienter jusqu'à cet après-midi ? En attendant, je vous prierai de m'épargner vos insinuations.

— J'ai hâte qu'il soit treize heures pour pouvoir entamer avec vous cette conversation qui s'annonce longue et passionnante, Peder. Mais, ce qui m'intéresse, pour l'instant, c'est la bague que vous portez à l'auriculaire gauche. Je soupçonne que vos armoiries aient servi à autre chose qu'à sceller vos courriers. Et si vous trouvez que mon insinuation est absurde, je suis certaine que vous ne voyez aucun inconvénient à ce que j'emprunte votre chevalière pour qu'on la compare à la blessure à la joue de Raoul. »

Il ne répondit pas. Ses paupières se contractèrent et il claqua des dents derrière ses lèvres serrées tout en réfléchissant. Ensuite, il tendit le bras vers son téléphone, composa un numéro et tourna le dos à Ebba.

« Oui, salut, Sören... Il y a du nouveau avant notre rendez-vous de cet après-midi. Le commissaire Schröder est passé à mon bureau à l'improviste et est assis en face de moi. Elle exige que je lui remette ma chevalière afin de procéder à une comparaison avec la plaie sur la joue de Raoul Liebeskind qui, d'après elle, pourrait prouver mon implication dans le crime. Bien sûr que non... Non... Je ne peux pas l'accepter... O.K... Je te fais confiance. »

Il raccrocha et se leva. D'un pas décidé, il contourna son bureau et vint s'asseoir sur le rebord.

« J'espère que vous êtes satisfaite, maintenant », déclara-t-il, les lèvres serrées.

Elle le regarda droit dans les yeux. L'une des paupières de Peder trembla, mais il soutint son regard.

« Je vais également vous demander votre alliance, vu que vous la portez au doigt d'à côté », expliqua Ebba calmement.

Il s'ébroua et fit la moue.

« Complètement absurde, lâcha-t-il. Mais je n'ai rien à cacher.

— Bien entendu, vous les récupérerez dès la fin de notre enquête. »

Elle prit sa main gauche dans la sienne et la leva devant son visage pour examiner sa chevalière. Il s'agissait d'un anneau en or dans lequel était gravé un bras de chevalier brandissant une épée. Elle remarqua qu'il s'était mis à trembler légèrement. Pas un bras d'acier, en fin de compte, pensa-t-elle.

Il se pencha légèrement sur elle. Elle l'entendait respirer par le nez. Avec concentration, il saisit sa chevalière entre l'index et le pouce de sa main droite.

« Stop ! »

Ebba l'attrapa aussitôt par le poignet et écarta sa main.

Elle sortit des gants en caoutchouc de son sac à main et les enfila.

« Laissez-moi faire, Peder », dit-elle.

Il la fusilla du regard, tandis qu'elle approchait pour lui retirer ses bagues en or. Il y avait quelque chose de sacrilège dans le fait qu'une femme retire son alliance à un homme. C'était normalement l'inverse. Son alliance glissa le long de son annulaire sans problème. Mais sa chevalière résista, si bien qu'Ebba dû la remuer avant de tirer. Peder poussa un léger soupir au moment où la bague quitta son doigt. Complexe de castration typiquement aristocratique, pensa Ebba en enfermant les bijoux dans un sachet en plastique.

Elle arriva au commissariat à neuf heures quarante-cinq, ce qui, même en temps normal, était une très belle performance pour Ebba. Vendela et Jakob patientaient, profondément enfoncés dans le vieux canapé défoncé de la salle d'attente, et se levèrent péniblement malgré leur jeune âge. Ebba les précéda dans son bureau sans s'excuser pour son retard. Elle se laissa tomber dans son fauteuil et les attendit. Jakob prit place sur une chaise, tandis que Vendela se traînait quelques pas derrière.

« Alors, qu'avons-nous au programme aujourd'hui ? commença Ebba sur un ton rhétorique. Tout d'abord, Anna. » Elle leva les yeux sur Vendela et, d'un signe de tête, l'invita à prendre la parole. « Avons-nous du nouveau concernant la naissance de Caroline ? »

Vendela arborait sa mine des mauvais jours.

« Non, je n'ai toujours pas de nouvelles de son certificat de naissance. Tout ce que j'ai trouvé sur le Net, c'est que Caroline af Melchior est née à l'hôpital Karolinska un 3 avril, il y a vingt-quatre ans. Si Britt-Marie est bien sa mère, ça signifie qu'elle a eu Caroline à l'âge de quarante-trois ans et donc Helena à dix-neuf. Une jeune maman qui a dû se battre pour élever seule sa fille. » Elle secoua la tête. « C'est comme si j'avais aujourd'hui un enfant de sept ans. »

— On peut comprendre le soulagement qu'elle a éprouvé lorsque le baron a croisé son chemin, commenta Ebba en allumant son ordinateur. Vendela, j'ai une mission pour la noble que tu es. »

Vendela adressa à Jakob un sourire arrogant.

« J'ai commencé à me renseigner sur Peder et Louise, mais nous avons besoin d'en savoir davantage sur leur passé. Je compte sur toi pour mener l'enquête. Préviens-moi avant de consulter des registres

sensibles. Ensuite, je souhaiterais qu'on reconstitue le déroulement probable de la soirée où est mort Raoul Liebeskind. Nous devons être capables de dire précisément où se trouvaient les différentes personnes concernées. Nous allons commencer par la fin, c'est-à-dire par la découverte du corps. Il est vingt et une heures lorsque Kjell l'aperçoit, flottant à quelques mètres de la rive. Ça fait alors une heure, tout au plus, qu'il est dans l'eau. Raoul est donc mort au plus tôt à vingt heures, vraisemblablement plutôt vers vingt heures quinze. Tout de suite après, quelqu'un lui a administré deux doses d'adrénaline. Puis son corps a été jeté à la mer. Comme l'une de ses chaussures gisait à une trentaine de mètres du rivage, il est probable qu'il ait été immergé à cet endroit avant d'être rejeté sur la côte par le vent et les courants. »

Elle tira de son sac à main le sachet en plastique renfermant les bagues et le tendit à Jakob.

« Qu'est-ce que c'est ? s'enquit-il, surpris.

— La chevalière et l'alliance de Peder Armstahl. Je veux que tu les envoies immédiatement à Svante pour qu'il les compare à la plaie sur la joue gauche de Raoul.

— O.K. »

Il saisit le sachet et se leva pour sortir. Alors qu'il passait la porte, il croisa Karl-Axel Nordfeldt. Ebba se renversa contre le dossier de son fauteuil et lui fit signe d'entrer. Malgré ses soixante-quatre ans, son visage était grisâtre, alors qu'il avait eu tout le week-end pour se reposer.

« Bon retour parmi nous, lança-t-il. Content de vous revoir. Les parents et la femme de Raoul Liebeskind arrivent à onze heures. On les recevra ensemble. On devrait aussi avoir le temps de préparer la conférence de presse avant le déjeuner.

— La conférence de presse ? demanda Ebba, incrédule.

— À quatorze heures trente. C'est toi qui t'en charges. Mais, d'abord... » Karl-Axel jeta un coup d'œil rapide à son antisèche. « Leonard et Ruth Liebeskind, expliqua-t-il avant de tourner les talons et de disparaître.

— Le vase a débordé et l'eau a commencé à ronger la table », marmonna Ebba, avant de lever à nouveau les yeux sur Vendela. Eh bien, c'était instructif. Heureusement qu'on est toujours informés dans les temps.

— Mais qu'est-ce qu'on a à donner aux médias ?

— Plein de choses, constata Ebba. On a tout un tas d'abats à jeter en pâture aux hyènes. » En voyant l'expression déconcertée de Vendela, elle ajouta : « Et vous n'avez pas idée de l'effet laxatif que ça peut avoir sur une enquête. Tout à coup, nos suspects se mettent à cracher

la vérité de peur de passer pour des coupables. »

Les cheveux brillants, fraîchement lavés, et vêtue d'un élégant tailleur à fines rayures sur un col roulé en laine, Anna fit son entrée dans le bureau d'Ebba. Cette fois, elle s'était maquillée avec soin, avec un rouge à lèvres qui mettait en valeur ses yeux clairs et reposés. Le contraste avec la Anna de la veille était saisissant. Ebba l'invita à s'asseoir.

« Je vous remercie de vous être déplacée, Anna, commença-t-elle. J'ai eu l'impression que nous n'avions pas pu tout nous dire, à Svaskär. De plus, de nombreuses questions subsistent à propos de la mort de Raoul Liebeskind.

— Je comprends », admit Anna en s'asseyant.

Un sourire attentif aux lèvres, elle laissa son regard voyager entre Ebba et Vendela.

« Avant toute chose, je voudrais en savoir plus sur les relations que vous entreteniez avec Raoul. Pouvez-vous nous expliquer succinctement comment vous vous êtes connus et comment vous avez vécu ces quelques jours à Svaskär ? »

Anna acquiesça et parut disposée à parler.

« Comme je vous l'ai déjà raconté, nous avons vécu ensemble à New York, pendant une courte période. J'aurais dû m'apercevoir, à l'époque, que nous étions totalement différents. Raoul a toujours rêvé de faire une grande carrière, alors que je n'ai jamais éprouvé ce besoin.

— Que s'est-il passé, après votre rupture ? En quoi la situation a-t-elle changé entre vous ?

— Raoul n'a jamais cessé de compter, pour moi. D'une certaine manière, nous avons continué à nous aimer, même si nous étions conscients de ne pas être faits l'un pour l'autre. De mon côté, j'ai épousé Bengt, tandis que Raoul passait de bras en bras, si l'on peut dire. Sa première épouse était une pianiste qui étudiait à l'école Juilliard, elle avait vingt ans et lui vingt-huit. Alors qu'ils étaient encore mariés, il a rencontré, à bord d'un vol pour Buenos Aires, une hôtesse de l'air française qui est bientôt devenue la deuxième Mme Liebeskind. Leur couple n'a même pas tenu un an. Joy est sa troisième femme et ça fait dix ans qu'ils sont mariés, même si leur relation semblait déjà toucher à sa fin quand Raoul est arrivé à Svaskär. »

Ebba fut étonnée de sa franchise naturelle au point qu'elle se sentit obligée de renoncer à sa stratégie d'interrogatoire. Elle ne comprenait pas ce qui avait pu provoquer la métamorphose subite d'Anna, mais cela ne fit que renforcer ses soupçons.

« Vous êtes tombée enceinte de Raoul, Anna », poursuivit Ebba en

épiant une réaction.

Seuls quelques clignements des yeux vinrent confirmer la sensibilité du sujet abordé.

« C'est exact. Et j'ai avorté.

— Était-ce le fruit d'une décision commune ?

— Ce fut le cas, en effet, mais c'était surtout Raoul qui ne voulait pas d'enfant.

— Comment l'avez-vous pris ? »

Anna haussa les épaules et son regard se perdit dans le lointain pendant un instant. Puis elle reprit :

« Vous voulez savoir si cette décision a été facile à prendre ? Non, il est clair qu'on n'avorte pas par gaieté de cœur. J'ai avorté parce que Raoul avait posé cette condition à la poursuite de notre relation. Et puis nous avons quand même fini par nous séparer. »

Ebba remarqua que ses yeux brillaient.

« Vous avez déclaré précédemment que c'était vous qui aviez mis fin à votre relation, poursuivit Ebba. Pourtant, j'ai plutôt l'impression que c'est Raoul qui a pris l'initiative de rompre avec vous. J'imagine que vous avez dû vous sentir trahie. Pouvez-vous m'expliquer comment vous l'avez vécu ? »

L'assurance d'Anna s'effrita légèrement, ce qui ne l'empêcha pas de répondre avec calme et concentration.

« Oui, en effet, je ne peux pas nier m'être sentie trahie. J'étais désespérée, même. J'étais toujours amoureuse de lui et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'ai décidé de rentrer en Suède. Pour l'oublier. Après ça, je n'ai jamais cessé de le porter dans mon cœur. C'est ainsi. Bien sûr, il m'est arrivé de repenser à mon avortement et de me demander si j'avais laissé passer mon unique chance d'être mère. Et, maintenant, je ne peux que le constater. Je ne suis plus jamais tombée enceinte. Je n'ai jamais eu d'enfant. C'est une souffrance avec laquelle je dois vivre. »

Elle se tut un instant et baissa les yeux sur le bord du bureau.

« On n'obtient pas toujours ce qu'on veut, dans la vie », ajouta-t-elle à voix basse.

Ebba éprouva une pointe d'admiration et de tendresse à l'égard d'Anna et se demanda comment il était possible de changer à ce point en l'espace d'une nuit. Elle mit son apathie de la veille sur le compte du chagrin et supposa qu'elle avait dû commencer à remonter la pente. D'un autre côté, ce revirement lui semblait trop gros pour être sincère. Qui était la vraie Anna ? Celle d'hier ou celle de ce jour ?

« À Svalskär, j'ai eu l'impression que vous croyiez que vous auriez pu vous remettre ensemble ? »

Anna prit une profonde inspiration avant de répondre.

« Je ne crois pas m'être exprimée ainsi. Mais il y avait quelque chose de spécial entre nous. Nous étions bien ensemble. Personne d'autre dans le quatuor n'avait cette connivence avec Raoul, même pas Louise. Peut-être ai-je effectivement espéré, au fond de moi, qu'il me reviendrait. Mais ça ne s'est pas passé comme ça. Ce n'était pas moi qu'il aimait. Pas de cette manière, en tout cas. Nous l'avons tous compris. »

Ebba décida d'enchaîner sans attendre.

« Avez-vous eu la possibilité de réfléchir à ce qui s'est passé le soir où Raoul est mort ? Quelque chose vous est-il revenu en mémoire ? »

On aurait dit qu'Anna ne s'était pas attendue à cette question. Elle se redressa et fixa Ebba avec détermination.

« Cette soirée a été tellement mouvementée. J'ai entendu Raoul se disputer avec Caroline, dans le studio. Elle jouait du Bach, quand il l'a rejointe. Comme j'étais dans la cuisine, en train de me préparer une tasse de café, je les ai entendus sans toutefois comprendre de quoi ils parlaient. Je dois reconnaître que j'ai éprouvé une certaine satisfaction à l'idée que cette dispute puisse leur être fatale. Mais je n'avais pas envie de les espionner, alors j'ai passé mon manteau et je suis sortie me promener. J'avais besoin de prendre l'air et de réfléchir. Je me suis assise au milieu des lilas, sur la colline qui surplombe la maison. À cet endroit-là, on est isolé du reste de l'île. Mais, en automne, comme les lilas ont perdu leurs feuilles, on a quand même vue sur les alentours. J'ai alors vu Raoul sortir et se rendre à l'atelier. Un peu plus tard, Helena l'y a rejoint. J'ignore de quoi ils ont parlé. Puis Caroline est sortie de la maison à son tour et est montée à l'atelier. Elle n'y est pas restée très longtemps, peut-être un quart d'heure. Mais ça a drôlement bardé. Oh la la, ils se sont mis à crier, à s'injurier et à s'étriper dans l'entrée. Caroline est sortie en courant, en larmes, et s'est réfugiée dans la maison.

— Avez-vous une idée de l'heure qu'il était ? »

Elle prit le verre d'eau que Vendela avait posé devant elle et but une gorgée.

« Je dirais qu'elle est repartie aux alentours de vingt heures.

— Avez-vous dîné ensemble, ce soir-là ?

— Non, l'ambiance ne s'y prêtait guère. Personne n'était d'humeur à manger à table avec les autres, si bien qu'on a tous cassé la croûte chacun de notre côté. On devait quitter Svalskär le lendemain et rentrer chez nous. Jan et Kjell estimaient qu'ils avaient suffisamment de matériel pour le disque, que nous n'avions pas besoin de retourner en studio. Ce qui aurait de toute façon été impossible, vu le climat délétère qui régnait. Louise et Caroline s'ignoraient, Helena n'adressait

plus la parole à personne, et, chaque fois que Raoul apparaissait, ça dégénérait. Il n'y avait qu'une seule chose à faire : rentrer chez nous et tout oublier. »

Il était désormais temps de revenir à l'essentiel et Ebba estimait qu'Anna était suffisamment détendue. Il n'y avait pas la moindre trace d'angoisse ou de stress dans son regard.

« Racontez-moi la dernière fois que vous avez vu Raoul. »

Il était évident qu'Anna s'était attendue à cette question. Elle s'éclaircit la voix et se redressa.

« Comme je vous l'ai dit, j'étais montée m'isoler au milieu des lilas. Au bout d'un moment, j'ai commencé à avoir froid et je suis rentrée à la maison. Je me suis rendue directement dans la cuisine pour chercher quelque chose à manger. Louise était toujours avec Jan et Kjell, dans la salle à manger. J'entendais leurs voix à travers les portes. À part ça, la maison était plongée dans le silence. Lorsque j'ai entendu Helena rentrer, j'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre et j'ai alors vu Raoul sortir de l'atelier et se diriger vers la maison. »

Ebba l'invita à poursuivre d'un hochement de tête.

« Il faisait noir, aussi avais-je du mal à distinguer, mais Peder était en train de bricoler quelque chose sur l'embarcadère. Je crois qu'il a appelé Raoul, car j'ai vu celui-ci changer tout à coup de direction et le rejoindre. Rapidement, ça s'est envenimé. J'ai eu l'impression qu'ils se disputaient. Et j'étais tellement lasse de toutes ces disputes que je n'ai pas eu la force de les observer plus longtemps. Je suis donc montée dans ma chambre pour lire. Et me reposer en vue du voyage de retour.

— Les avez-vous vus se battre ? »

Anna réfléchit brièvement.

« Non. Mais je ne serais pas étonnée qu'ils en soient venus aux mains. Ils avaient vraiment l'air très excités. »

Ebba constata qu'elle avait vu juste au sujet de la dispute entre Peder et Raoul. Elle était sur la bonne voie, ce qui lui mit du baume au cœur.

« Comment avez-vous vécu la situation conflictuelle entre Louise et Caroline ?

— Louise, expliqua Anna, n'est pas du genre à se confier. Je ne dis pas ça pour la critiquer, mais elle ne partage ses sentiments profonds avec personne. Pas avec moi, en tout cas. Et je pense pourtant être l'une de ses meilleures amies. Ce n'est que la veille de la mort de Raoul qu'elle m'a informée de ses inquiétudes. À mots voilés. Ensuite, elle a dû avoir la confirmation de ce qu'il y avait entre Raoul et Caroline car, pendant les enregistrements, elle n'a adressé la parole à personne. J'imagine que c'était une manière de se protéger. Elle

semblait vouloir éviter tout conflit et terminer à tout prix l'enregistrement. C'est ce jour-là qu'Helena a pété les plombs et m'a envoyé une tasse de café au visage. Je crois qu'elle s'était entichée de Raoul. Ou plutôt, je le sais, Raoul m'a tout raconté. Je n'avais jamais vu Helena s'emporter comme ça. Elle qui, d'habitude, démontre un sang-froid à toute épreuve. Mais cette histoire entre Raoul et Caroline l'avait bouleversée. »

Elle fit une pause et but une nouvelle gorgée d'eau. Ebba la laissa reprendre son souffle avant de poursuivre.

« Et vous, ça ne vous a pas bouleversée, Anna ? »

Anna déglutit et baissa le regard sur ses genoux un instant. Quand elle leva les yeux à nouveau, elle arborait un sourire hésitant.

« Je ne cacherai pas que j'étais jalouse. Ce n'est jamais agréable d'être concurrencée par une femme belle et intelligente, de vingt ans votre cadette. Comment aurais-je pu lutter ? Raoul était fou d'elle. Bien sûr, c'était dur à avaler. Et j'ai compris que mes espoirs s'étaient définitivement envolés. »

Le chagrin semblait la submerger à nouveau, mais elle se ressaisit aussitôt. Du bout des doigts, elle sécha ses larmes, en prenant bien soin de ne pas étaler son mascara.

« Tous vos espoirs s'étaient envolés ? »

Anna haussa les épaules.

« Raoul appartenait à un chapitre clos de ma vie. J'aurais bien sûr dû m'en apercevoir plus tôt. Mais, cette fois, c'était plus qu'évident. Même si la vérité était difficile à accepter, ça a au moins eu le mérite de m'ouvrir les yeux. Je pouvais passer à autre chose. »

Ebba prit une profonde inspiration et joignit ses mains sur ses genoux. Le silence s'abattit sur la pièce un court instant avant qu'Ebba ne le rompe d'une voix calme.

« Pouvez-vous me raconter comment Raoul est mort, Anna ? »

Anna la regarda droit dans les yeux. Ebba scruta son visage pour tenter de discerner si elle lui cachait quelque chose. Mais, une fois de plus, elle s'était ressaisie promptement.

« Si seulement je le savais. J'étais dans ma chambre, allongée dans mon lit. J'essayais d'ignorer mes sentiments, de le chasser de mes pensées. Et quand j'ai vu son cadavre, c'était comme si on m'avait ôté la possibilité de lui faire mes adieux. J'aurais bien sûr préféré ignorer qu'il aimait Caroline. Et ne me rappeler que ce qu'il y avait eu entre nous. Ou, du moins, ce que j'avais cru qu'il y avait entre nous. »

Tout cela est un peu trop facile, pensa Ebba en changeant aussitôt de sujet.

« Avez-vous bu un verre de vin, dans le courant de la soirée,

Anna ? »

Ce revirement subit fit sursauter Anna.

« Du vin ?

— Quel vin avez-vous bu, ce soir-là ? »

L'espace d'un instant, elle perdit tous ses moyens.

« Euh, eh bien... je n'en ai aucune idée. En tout cas, c'était du vin rouge. Il y avait une bouteille entamée dans la cuisine. Je me suis servi un verre et suis montée dans ma chambre. »

On frappa à la porte. Nordfeldt ouvrit comme à son habitude sans y avoir été autorisé.

« Les parents et l'épouse sont arrivés, Ebba. »

Agacée qu'il ait fait irruption dans son bureau au beau milieu d'une audition, elle acquiesça sèchement et tendit la main à Anna en souriant.

« Anna, merci d'être venue. Il se peut que je sois encore obligée de vous interroger, dans les jours à venir. J'espère que vous le comprenez. »

Anna se leva et serra la main d'Ebba. Ses yeux brillèrent un court instant.

« Vous vous demandez sans doute pourquoi je ne vous ai pas raconté tout ça à Svalskär, dit-elle. Mais je n'étais pas prête.

— Prête à quoi ?

— Prête à voir la vérité en face. »

Elle se dirigea vers la porte. Une pensée brûlante traversa la tête d'Ebba.

« Anna, attendez ! »

Anna se retourna, la main sur la poignée de la porte. Ebba s'empessa d'ajouter :

« J'ai une dernière question. Ça va peut-être vous paraître bizarre, mais si vous pouviez me répondre sans détour, merci... » Elle se racla la gorge et poursuivit : « Vous avez avorté, quand vous étiez à New York, n'est-ce pas ? »

Anna la considéra d'un air interrogateur et répondit au bout d'un instant.

« Oui, c'est exact.

— Êtes-vous vraiment allée au bout de cet avortement ? »

Elle s'humecta les lèvres.

« Je préfère ne plus y penser.

— Pouvez-vous juste répondre à ma question, Anna ? »

Au même moment, un homme âgé surgit dans l'embrasure de la porte et prit Anna dans ses bras. Elle tourna plusieurs fois la tête,

troublée, entre Ebba et lui, tandis que les larmes coulaient le long de ses joues. L'homme, un octogénaire aux cheveux blancs et bouclés, portait un costume sombre et une chemise grise. Derrière lui se tenait son épouse. Petite et un peu ronde. Son visage était poudré de fond de teint et ses yeux étaient sombres avec ses longs cils noirs. Sa chevelure poivre et sel était attachée en chignon. Il ne faisait aucun doute qu'elle était la mère de Raoul. Ebba sentit son estomac se nouer, comme toujours lorsqu'elle se trouvait en présence des parents d'une victime, même si, en l'occurrence, il s'agissait d'un adulte. Perdre un enfant était la pire chose qui puisse arriver à des parents. Dans le cas d'un meurtre, le sentiment d'injustice suscitait en eux une rage et une envie de vengeance que ni l'arrestation ni la condamnation du criminel ne suffisaient à éteindre. Rien ne pouvait atténuer leur chagrin, si ce n'est le temps.

Lorsque la mère aperçut Anna, elle lui tendit les bras et la serra contre elle. Anna se laissa faire, puis elle embrassa le père sur les deux joues. Cette fois, elle avait ouvert les vannes et c'est avec peine qu'elle parvint à prononcer ces mots :

« Leonard, Ruth, je suis si triste pour vous. C'est horrible... »

Ruth sécha les larmes sur les joues d'Anna et s'efforça de lui sourire.

« Oui, c'est effroyable, effroyable, ma petite Anna. » Elle la serra une fois de plus contre sa poitrine. « Mais nous devons être forts. Nous le devons. Pour Raoul. Nous l'aimions tous, toi aussi. Je le sais.

— Et nous comptons sur ta présence à l'enterrement, Anna, dit Leonard avant de se moucher dans un énorme mouchoir à carreaux.

— La cérémonie aura lieu jeudi à treize heures, au cimetière nord », précisa Ruth en enlaçant Anna encore une fois.

Ebba se pencha sur Nordfeldt, surprise.

« Ne me dis pas que tu leur as donné l'autorisation de restituer le corps sans m'en aviser ? »

Son chef répondit laconiquement :

« L'autopsie est terminée. Tu n'as pas encore reçu le rapport ? S'il te reste des questions, tu as toute la journée pour t'adresser à Svante.

— Toute la journée ? Merci, c'est trop généreux. Et attends-toi que j'aie des questions, en effet », gronda Ebba, en serrant les dents.

Elle s'apprêtait à inviter les nouveaux arrivants à entrer quand Karl-Axel lui coupa une fois de plus l'herbe sous le pied.

« Nous allons nous réunir dans mon bureau. Je vous en prie, par ici. »

Il tendit un bras pour leur indiquer le chemin et leur emboîta le pas.

Ebba retourna chercher son portable. En passant devant la fenêtre, elle jeta un regard furtif au-dehors et sursauta. Sur le parking se tenait

une grande brune, les bras croisés sur la poitrine. Immobile, à l'exception de sa main qui, avec des mouvements saccadés, portait par moments une cigarette à ses lèvres, et de ses cheveux longs qui ondoyaient dans le vent.

« Rejoins les autres dans le bureau de Nordfeldt, Vendela, dit Ebba sans détourner les yeux de la fenêtre. J'arrive tout de suite. »

Elle passa sa veste en cuir et se précipita hors du commissariat. Caroline n'avait pas bougé.

« Bonjour, Caroline, dit-elle avec un sourire chaleureux. Vous vouliez me parler ? »

La jeune femme ne répondit pas. Elle fuma sa cigarette jusqu'au filtre, puis la laissa tomber par terre et l'écrasa avec la pointe de sa botte. Elle n'était pas maquillée et paraissait fatiguée. Les contours de ses yeux étaient tuméfiés et presque translucides.

« Vous savez quoi ? reprit Ebba, d'une voix exagérément enthousiaste. On pourrait monter prendre une tasse de café dans mon bureau. Comme ça, vous pourriez décider si vous voulez ou non engager la conversation. Je conçois que vous ayez du mal à me faire confiance. Mais je vois bien que vous êtes triste. Je ne vous mettrai pas la pression. »

Du moins, pas aujourd'hui, songea Ebba en lui indiquant l'entrée du commissariat d'un mouvement de tête.

Pendant qu'Ebba allait chercher du café, Caroline prit place dans son bureau. Elle avait laissé la porte ouverte, à la fois pour éviter que Caroline ne se sente enfermée et pour la dissuader de fouiner parmi les papiers qui traînaient sur son bureau. Ce qu'elle n'avait pas prévu, c'était que Joy Liebeskind passerait dans le couloir. Alors qu'elle retournait dans son bureau avec deux tasses de café dans les mains, elle l'aperçut et accéléra aussitôt le pas pour prévenir une éventuelle confrontation.

Joy entra sans hésiter dans le bureau d'Ebba, le dos raide, la tête droite.

Caroline resta assise, mais ne lâcha pas Joy du regard.

« Je vous reconnais, dit la veuve avec son accent new-yorkais. Je vous ai vue en photo. »

Lorsqu'elle lui adressa la parole, Caroline sortit de sa torpeur. Elle se leva et vint se planter si près que Joy fut obligée de basculer la tête en arrière pour la regarder dans les yeux. Malgré ses talons hauts, la veuve de Raoul faisait une tête de moins que sa jeune rivale.

« Vous rendez-vous compte de ce que vous avez fait ? Tout est votre faute, poursuivit Joy, sans se laisser impressionner. Mon époux serait certainement encore en vie si vous n'aviez pas tenté de le séduire. Est-

ce que ça en valait vraiment la peine ? »

À dix mètres de là, Ebba suivait la scène avec angoisse, prête à s'élancer au cas où cela tournerait mal. Mais elle était curieuse de voir comment Caroline allait réagir.

« Raoul m'aimait et je l'aimais », commença la jeune femme de sa voix d'alto dans un anglais scolaire approximatif. Tout en elle contrastait avec la coquette Japonaise qui, malgré sa petite taille, dégageait une force de caractère étonnante. « Il m'avait demandée en mariage et j'avais accepté. Nous voulions fonder une famille ensemble. »

Tout à coup, la douleur devint trop forte. Les traits de son visage se tendirent, comme si elle allait éclater en sanglots. Ebba vit ses épaules s'élever et s'abaisser au rythme de sa respiration haletante lorsque Joy répliqua.

« Y a-t-il un risque qu'il vous ait engrossée ? »

Caroline ouvrit la bouche, mais ses lèvres se mirent à trembler et elle fut incapable d'articuler le moindre mot. Les larmes lui montèrent aux yeux.

« Répondez ! » rugit Joy. Sa rage avait explosé en l'espace de quelques secondes. « Êtes-vous enceinte de mon mari ? Espèce de petite pute... »

À ces mots, Caroline craqua. Elle gifla Joy qui poussa un hurlement et vacilla sur ses talons, mais parvint à garder l'équilibre. Aussitôt, elle se jeta sur Caroline et l'empoigna vigoureusement par les cheveux, l'obligeant à baisser la tête. Caroline poussa un hurlement de douleur.

Sans perdre un instant, Ebba posa ses tasses de café sur le sol et se précipita dans son bureau pour séparer les deux femmes.

« Ça suffit ! » leur ordonna-t-elle d'une voix autoritaire en saisissant l'avant-bras de Caroline. Puis elle se tourna vers Joy : « Je vais vous demander de rejoindre le commissaire divisionnaire Nordfeldt dans son bureau. J'arrive tout de suite. »

Joy relâcha les cheveux de Caroline à contrecœur et porta une main sous son nez. En découvrant le mince filet de sang sur le plat de sa main, elle se mit à haleter. Sans un mot, elle tourna les talons et sortit de la pièce. Ebba maintenait toujours Caroline qui tremblait de tout son corps. Elle la relâcha lentement.

« Calmez-vous, Caroline, dit-elle, d'une voix calme en lui indiquant une chaise tandis qu'elle-même retournait s'asseoir sur son fauteuil.

Deux policiers attirés par le tumulte jetèrent un œil curieux dans la pièce.

« Fermez la porte, s'il vous plaît ! » leur cria Ebba.

Ils s'exécutèrent, laissant les deux femmes seules. Caroline était

pliée en deux, une main devant les yeux. Elle respirait profondément et reniflait à intervalles réguliers. Au moment où Ebba s'apprêtait à ouvrir la bouche, son téléphone sonna. Elle se pencha sur son bureau et tendit le bras pour attraper son mobile. Constatant qu'il s'agissait du commissaire divisionnaire Nordfeldt, elle refusa l'appel.

« Bien, maintenant, reprenons calmement, commença-t-elle, d'une voix douce. C'était un incident malheureux. »

Caroline était toujours renfermée sur elle-même, comme à Svalskär. Ebba la laissa se remettre de ses émotions à son rythme.

Son téléphone se remit à sonner et elle appuya avec colère sur le bouton de rejet d'appel. Le bruit fit réagir Caroline qui leva la tête et fixa Ebba de ses yeux vitreux.

« La nuit où Raoul est mort... » La voix de Caroline était à peine plus audible qu'un murmure. « Je n'ai pas pu le dire avant car je n'étais pas au courant.

— Pas au courant de quoi ? »

Caroline leva les yeux au plafond, comme pour prendre son élan. Elle était sur le point d'ouvrir la bouche lorsqu'elle se ravisa soudain et secoua la tête.

« Vous avez pris l'initiative de venir ici parce que quelque chose vous tourmente, dit Ebba en s'efforçant de capter son regard. C'était courageux de votre part, Caroline. Je veux que vous compreniez que je suis là pour vous aider.

— Non, vous ne pouvez pas m'aider, dit Caroline, le regard dans le vague.

— Caroline, reprit Ebba. Je sais déjà que vous vous êtes rendue dans l'atelier, ce soir-là. Et que Raoul et Helena étaient là-bas aussi. »

Après une courte hésitation, elle finit par acquiescer.

« Oui.

— Que s'est-il passé ? »

Comme si la vérité l'avait effrayée, Caroline se leva de sa chaise et marcha jusqu'à la fenêtre.

« Je vois bien que vous voulez me dire quelque chose, mais que vous n'osez pas. N'est-ce pas ? »

Caroline s'éclaircit la voix et fit le dos rond, leva une main sur sa tempe et se mit à jouer avec une boucle, mécaniquement, d'un air absent. Puis, tout à coup, elle se retourna, Ebba déglutit lorsqu'elle plongea son regard terrorisé droit dans ses yeux.

« Je me suis trompée. Je ne peux pas. Je n'aurais pas dû venir. »

Au même moment, on frappa des coups vigoureux contre la porte. Ebba jura intérieurement. Si Karl-Axel entre une fois de plus, je lui en colle une, pensa-t-elle, tout en souriant à Caroline.

« Un instant, juste... »

Ebba s'empessa d'aller ouvrir la porte. Dans le couloir, Vendela piétinait sur place.

« Dépêche-toi, Ebba. C'est Karl-Axel ! »

Puis elle attrapa sa supérieure par le bras et l'entraîna vers le bureau du commissaire divisionnaire. À peine Ebba avait-elle ouvert la porte qu'elle vit Karl-Axel tenter de se lever de son fauteuil, les yeux écarquillés. Pour ne pas perdre l'équilibre, il s'agrippa au rebord de son bureau avant de s'effondrer dessus, renversant au passage son gobelet à stylos. Prise de terreur, Ruth se leva, tandis que Leonard se penchait sur Karl-Axel et tentait de le secouer. Joy recula contre le dossier de sa chaise et regarda Ebba d'un air désesparé.

« Karl-Axel ! Merde ! » s'écria Ebba en se ruant dans la pièce.

Elle renversa son supérieur sur le sol, le fit basculer sur le côté, dénoua sa cravate et déboutonna sa chemise. Son souffle rauque indiquait qu'il était toujours conscient.

« Appelez une ambulance ! hurla-t-elle, avant d'ajouter : Faites d'abord le zéro ! »

Leonard fit le tour du bureau aussi vite que le lui permettait son corps frêle. Ses gestes étaient maladroits et confus quand il composa le numéro, mais il parvint tout de même à appeler une ambulance.

Karl-Axel posa une main tremblante sur le bras d'Ebba et marmonna :

« Ebba, tu m'accompagnes dans l'ambulance. »

Elle secoua la tête.

« Non, ce n'est pas possible. Je ne peux pas tout laisser en plan. Caroline et Melchior m'attendent dans mon bureau, en ce moment même.

— Laisse Vendela s'en charger. Il faut que je te parle.

— Karl-Axel, dit Ebba en s'efforçant de dissimuler son impatience. C'est dans des situations comme celle-ci qu'on aurait besoin d'un divisionnaire adjoint. Malheureusement, ça fait des années que ce poste est vacant. Il faut que tu ailles à l'hôpital et que tu te soignes. Tu dois me laisser mener mon enquête. On ne peut pas travailler dans ces conditions. Les rôles de chacun doivent être clairement définis. »

Surtout le tien, poursuivit-elle dans son esprit. Il est temps que tu partes profiter de ta retraite aux Canaries.

Elle se leva et prit Vendela par le bras.

« Tu restes ici ! Il faut que je retourne voir Caroline. » Puis, se tournant vers son chef : « J'en ai pour une minute. »

Mais, lorsqu'elle retourna dans son bureau, la jeune femme n'était plus là. Et, dans le couloir, deux tasses renversées baignaient dans une mare de café.

L'ambulance arriva rapidement. Tandis que Karl-Axel était chargé à bord, Ebba téléphona à sa femme pour lui demander de se rendre à l'hôpital de Danderyd. Puis Karl-Axel lui fit signe de le rejoindre. Elle se sentit quelque peu mal à l'aise au moment de monter à l'arrière du véhicule et de s'asseoir à côté de son supérieur, comme si elle avait été son amie la plus proche. C'était un rôle qu'elle refusait d'endosser. Alors qu'un ambulancier s'apprêtait à lui plaquer un masque à oxygène sur le visage, Karl-Axel redressa la tête et chuchota :

« Espèce de tête de mule, écoute-moi, maintenant. Tu vas assurer l'intérim jusqu'à mon retour.

— Mais mon enquête... Je suis sur le point de la résoudre.

— Au diable ton enquête. Magnus Skoglund n'aura qu'à reprendre l'affaire avec Vendela et Jakob. Il faut que quelqu'un me remplace et je sais que tu en es capable. »

Voilà un aveu auquel elle ne s'était pas attendue de la part de son supérieur. Elle fut profondément émue d'apprendre qu'il la tenait en si haute estime. Avant de s'étendre à nouveau sur son brancard, il plongea son regard dans celui d'Ebba et dit :

« Répète à Göran ce que je viens de te dire. Il ne s'opposera pas à ma décision. »

Karl-Axel fut emmené aux soins intensifs, où Monika Nordfeldt l'attendait déjà, avec ses cheveux en désordre et son manteau enfilé à la va-vite. Son visage était tendu et ses yeux étaient humides, mais elle sourit avec amour à son mari, sans rien laisser paraître de son inquiétude. Elle adressa à Ebba un bref signe de tête reconnaissant.

Lorsqu'elle quitta les soins intensifs, Ebba était à bout de souffle. Elle n'avait toujours pas récupéré de la fatigue accumulée au cours des jours précédents. Les nuits sans sommeil et les conditions de travail difficiles dans l'archipel l'avaient épuisée. Du café, songea-t-elle. Il me faut du café. Elle décida de se rendre à la cafétéria, dans le hall d'entrée de l'hôpital. Pendant qu'elle faisait la queue, elle tenta d'appeler Caroline, mais tomba sur son répondeur. Avant de raccrocher, elle lui laissa un message disant qu'elle ne devait pas hésiter à la rappeler, quelle que soit l'heure.

Son gobelet fumant dans la main, elle se dirigeait vers la sortie pour retourner au commissariat en métro lorsque la sonnerie de l'ascenseur retentit dans son dos. Elle se retourna et vit deux personnes qu'elle connaissait bien. L'une d'elles n'était autre qu'Helena Andermyr, vêtue d'une blouse blanche de médecin par-dessus un pantalon et une chemise blancs, eux aussi. Son uniforme ajoutait encore à son autorité naturelle. En même temps, son rouge à lèvres pâle indiquait qu'elle ne craignait pas d'afficher sa féminité, même en service. L'homme qui

marchait à côté d'elle était grand, légèrement plus âgé qu'Ebba. Ses cheveux poivre et sel, en bataille, ondoyaient sur son front haut. Une paire de lunettes à verres épais tenait dans un équilibre précaire sur son nez bosselé. Son visage était sympathique et semblait toujours prêt à sourire, ce qui avait peut-être, avec le temps, contribué à creuser ses fossettes profondes, de part et d'autre de sa bouche. Il était vêtu d'un duffel-coat bleu foncé, d'un pull rayé en laine, d'un jean usé et portait en bandoulière une vieille besace en cuir bruni.

Ebba fut d'abord tentée de les héler, mais certains détails firent qu'elle se ravisa aussitôt. Helena et Svante marchaient un peu trop près l'un de l'autre. Il riait avec trop de décontraction. Il était trop souriant.

Finalement, ce fut Svante qui prit l'initiative. Lorsqu'il aperçut Ebba, il agita une main en l'air. Helena se retourna, mais son sourire se figea dès qu'elle reconnut celle que Svante était en train de saluer. Qu'est-ce qui l'avait le plus contrariée ? Qu'Ebba l'ait surprise en compagnie du séduisant Svante ou du médecin légiste qui travaillait sur l'enquête dans laquelle elle était suspectée ?

« Eh bien, Ebba ! s'exclama Svante. Tu es là aussi ? »

Helena arbora à nouveau une mine détendue et esquissa même un sourire quand Svante prit Ebba dans ses bras.

« Karl-Axel vient de faire un infarctus et j'ai dû l'accompagner aux urgences, expliqua Ebba.

— Qu'est-ce que tu dis ? Comment va-t-il ?

— Monika l'a rejoint et son état semble s'être stabilisé. À aucun moment, il n'a perdu connaissance. »

Ebba considéra longuement Helena.

« Alors, comme ça, Helena Andermyr et toi travaillez ensemble à l'hôpital ? »

Svante sourit et posa une main sur le bras d'Helena.

« Non, non, je n'aurais pas la patience de travailler ici. » Il échangea un regard avec les deux femmes. « Enfin, vous avez fait connaissance. Peut-être pas dans les meilleures circonstances, si j'ai bien compris.

— Effectivement, répondit Ebba laconiquement. Mais, maintenant que je vous ai tous les deux sous la main, j'aimerais en profiter pour vous poser quelques questions. »

Svante joignit les mains et dévisagea Ebba et Helena, visiblement mal à l'aise et pressé de leur fausser compagnie.

« Désolé. Je dois filer, j'ai encore beaucoup de boulot qui m'attend. À plus tard », dit-il à Helena, avant de se tourner vers Ebba. « On peut se rappeler plus tard, Ebba ? »

Il posa une main sur l'épaule d'Helena et commença à se pencher

sur elle machinalement, avant de se raviser et de lui donner une petite tape sur le bras. Avait-il voulu l'embrasser ? se demanda Ebba, tandis que Svante tournait les talons et disparaissait parmi la foule qui se pressait vers la sortie.

« J'ai été... » Helena s'interrompit et émit un petit rire. « ... contente de vous voir, Ebba. Maintenant, nous avons toutes les deux un travail qui nous attend. Pour ma part, j'ai un patient qui commence à... s'impatisser.

— Comme je viens de le dire, je voudrais vous parler.

— Ne pourrait-on pas remettre ça à plus tard ? »

Helena commença à repartir en direction de l'ascenseur.

« O.K., préférez-vous que j'envoie deux policiers en uniforme vous chercher ? »

Helena s'immobilisa, baissa la tête un instant pour réfléchir, puis se redressa.

« Venez, on va faire un tour dans le parc. »

D'un pas pressé, elle précéda Ebba dans la cage d'escalier. Elles sortirent par une porte de service et furent accueillies par une rafale de vent. Helena croisa les bras sur sa poitrine pour se protéger du froid tandis qu'elles marchaient vers la baie d'Edsviken.

« Je vais être directe, commença Ebba. Vous avez retrouvé Raoul dans l'atelier, avant-hier soir. Et vous avez parlé de Caroline.

— On en a déjà discuté, me semble-t-il.

— Exact. Mais ce que vous avez omis de me dire, c'est que Caroline vous avait rejoints. Cette information m'a été confirmée et je n'ai donc aucune raison d'en douter. »

Helena passa une main dans ses cheveux et serra les lèvres. Elle avait paru stressée avant même qu'Ebba ne pose sa question. Était-ce parce qu'elle était pressée de retourner travailler ? Ou parce que sa bulle commençait à se fissurer ?

« Non, pourquoi le nier ? Je suis allée voir Raoul pour discuter avec lui. Et Caroline est arrivée. Elle était folle de rage. Complètement hors d'elle. Elle venait en effet d'apprendre que j'avais eu une relation avec Raoul.

— Que s'est-il passé et que vous êtes-vous dit pour que la situation s'envenime ?

— Au point que j'en sois venue à tuer Raoul, vous voulez dire ? »

Ebba ignore sa provocation, mais fut tout de même obligée de lui poser la question.

« Vous l'avez tué ?

— Non, je vous taquinais juste, Ebba. »

Des nerfs d'acier, songea Ebba. Cette femme est capable de tout. Elle pourrait me mentir en me regardant droit dans les yeux sans même que je m'en aperçoive. Mais plutôt que de la laisser se dérober par cette pirouette, Ebba en revint à sa question.

« Racontez-moi ce qui a pu mettre Caroline dans une telle colère. Qu'avez-vous omis de me dire, Helena ? »

Était-ce de l'inquiétude qui venait de passer sur son visage ?

« Raoul a reconnu que nous avions entretenu une relation jusqu'à une période récente.

— Et c'est tout ?

— C'est déjà bien assez.

— Je crois que vous ne me dites pas tout.

— Vous croyez que je vous mens, Ebba ? »

Un sourire présomptueux se dessina sur ses lèvres.

« Je crois que vous essayez de m'égarer par des déclarations abstraites. Soyez concrète, Helena. »

Helena prit un air amusé en s'apercevant qu'elle pouvait mener le jeu. Pour lui couper l'herbe sous le pied, Ebba dit :

« Je pourrais parfaitement convoquer Caroline et la passer au gril. Fragile comme elle est, je ne mettrais guère de temps à obtenir la réponse à ma question. Et peut-être même davantage. »

Mais même cette menace ne suffit pas à percer les défenses d'Helena. Au contraire, elle paraissait toujours aussi détendue.

« Faites-le. Ses nerfs craqueront, elle sera internée en psychiatrie et le témoignage que vous aurez obtenu par la force ne vaudra plus un rond », dit Helena. Sa malice ne fit que croître. « Vous savez quoi ? Peut-être que je devrais tout mettre sur le dos de Caroline. Si je vous disais que je l'ai vue bourrer Raoul de Dexofen et de vin quand nous étions dans l'atelier, vous seriez obligée de l'arrêter. De son côté, elle nierait. Sur ce, son avocat exigerait une expertise psychiatrique qui conclurait à la folie. Elle serait déclarée irresponsable et inapte à être jugée. Elle irait alors passer quelques mois dans un institut spécialisé, ce qui lui ferait d'ailleurs le plus grand bien. Une période de repos forcé. L'affaire serait réglée. » Elle fit une pause, puis redressa soudain la tête. « Allez-y, Ebba. Bonne chance. »

Ebba ne se laissa pas impressionner.

« Qu'avez-vous bien pu lui dire, Raoul et vous, pour qu'elle éclate en sanglots ? »

La réponse d'Helena fut pour le moins inattendue.

« Je ne peux pas en parler. Ça peut sembler bizarre, mais j'attends justement les résultats d'analyse qui confirmeront mes soupçons.

— Pourriez-vous être plus précise ? Quelles analyses ?

— Tant que je n'aurai pas de certitudes, je préfère ne pas vous laisser spéculer.

— Quelle prudence, mais je crois savoir comment obtenir la réponse à ma question. Je vais parler à Svante, alors autant tout me dire dès maintenant, répliqua Ebba.

— Et je ne peux pas vous en empêcher. Puisque vous vous entêtez à croire que je suis impliquée dans la mort de Raoul. »

Helena haussa les épaules.

« Vous êtes une personne revêche, même si je suppose que vous prenez ça comme un compliment », dit Ebba en la gratifiant d'un sourire.

Mais Helena reprit aussitôt son air grave.

« Je vous le jure, Ebba, vous faites fausse route. En ce qui concerne les analyses, vous aurez bientôt la réponse à votre question. Et alors moi aussi j'aurai la réponse à la question que je me pose depuis des années. Si le résultat est celui que je crois, ça vous convaincra également de mon innocence dans la mort de Raoul. Pour le moment, vous n'avez que ma parole et je conçois que vous ne me fassiez pas confiance, votre conscience professionnelle vous y oblige, mais je ne peux pas vous en dire davantage pour l'instant. »

Ebba secoua la tête et expira par le nez.

« Quand vous êtes-vous quittées, Caroline et vous, après votre retour de Svalskär ?

— Caroline a passé la nuit chez moi. Elle dormait encore que je suis partie travailler, ce matin, et je ne serais pas étonnée qu'elle soit toujours au lit, à l'heure qu'il est. »

Ebba examina son visage attentivement.

« Je suppose que vous avez longuement discuté pendant le voyage du retour et peut-être même après. De quoi avez-vous parlé ? »

Helena mit un coup de pied dans un caillou et parut se concentrer. Une fois de plus, Ebba eut l'impression qu'elle venait d'aborder un sujet sensible. Pour la première fois depuis le début de leur discussion, Helena sembla peser ses mots avant de répondre. Mais tout ce qu'elle dit lorsqu'elle ouvrit la bouche fut :

« De tout et de rien. »

Trois brefs signaux au timbre électronique retentirent dans la poche de Helena. Elle sortit son bipper et l'éteignit.

« Pourquoi l'aurais-je tué ? Parce qu'il aimait Caroline ? » Elle secoua la tête. « Raoul a aimé tant de femmes, au cours des vingt dernières années, que j'aurais eu fort à faire si j'avais dû toutes les éliminer pour satisfaire ma jalousie.

— Mais aucune d'entre elles ne vous a jamais provoquée autant que votre sœur. Vous avez dû vous sentir terriblement blessée d'apprendre qu'il vous avait préféré Caroline. Sans oublier qu'elle portait peut-être son enfant. »

Les traits d'Helena se durcirent et elle parut sur le point de répondre, mais détourna finalement le regard. Voilà où était la limite, pensa Ebba. C'est une chose qu'elle ne pardonnera jamais à Raoul.

En arrivant sur le quai du métro, Ebba aperçut Svante, qui attendait un peu plus loin. La rame entra en gare et elle s'empressa de le rejoindre pour monter dans le même wagon que lui.

« Tu n'es qu'un poltron qui n'a même pas eu le courage de rester pour confirmer cette histoire d'analyses secrètes », lança-t-elle en lui passant devant.

Elle remonta le wagon à la recherche d'une place libre.

« Attends, ne marche pas si vite. Je me suis fait une élongation au tennis, hier. »

Il s'assit à côté d'elle et la regarda, mais s'obstina à l'ignorer.

« Tu n'aimes pas Helena, c'est ça ? »

Ebba se mordit l'intérieur de la lèvre.

« Il ne s'agit pas de ça. Helena ment comme elle respire.

— Tant mieux. Je croyais que tu la considérais comme une rivale potentielle.

— Qu'es-ce que c'est que ces conneries ? Je ne supporte pas les gens qui ne prennent pas la police au sérieux. Elle est muette comme une tombe.

— Je veux bien te croire. Elle est suspectée dans une affaire d'homicide.

— Tu sais, j'ai plutôt l'impression que c'est toi qui es incapable de respecter ton impartialité professionnelle. J'ai juste une chose à te dire, ne te laisse pas embobiner par Helena. »

Svante éclata de rire et posa son bras sur l'épaule d'Ebba. Puis il lui chuchota à l'oreille :

« Parce que c'est toi, et uniquement parce que c'est toi, je veux bien avouer que je connais Helena depuis plus longtemps que toi. »

Ebba sentit la jalousie lui brûler la poitrine et se mordit la langue pour se contenir.

« Ne me dis pas que vous avez couché ensemble.

— Jalouse, hein ? » Il lui donna un baiser sur la joue. Ebba écarta la tête. « Mais non, reprit-il. Je n'ai pas eu le privilège de forniquer avec Helena Melkersson, comme elle s'appelait à l'époque. Je ne suis pas corruptible à ce point. Helena a fait un stage chez moi pendant ses

études de médecine. Elle était mon élève, Ebba. Et je mets un point d'honneur à ne pas coucher avec mes élèves.

— Tu aurais très bien pu en avoir envie quand même.

— Oh, il y a tant de choses dont j'aurais eu envie. »

Elle lui lança un regard en coin et s'aperçut qu'il était légèrement agacé.

« Une question, Svante... Quand on avorte médicalement, est-ce qu'on peut retomber enceinte au bout de deux semaines ?

— Je suis loin d'être un spécialiste en la matière, mais je crois effectivement que c'est possible. Je suppose que l'avortement doit entraîner des saignements abondants, mais, techniquement, rien n'empêche de tomber enceinte. »

Ils étaient arrivés au terminus et, lorsqu'ils descendirent sur le quai, Ebba entraîna Svante à l'écart des oreilles indiscrètes.

« O.K... Ça concerne mon enquête, comme tu l'as sûrement compris. J'ai besoin que tu me fournisses des informations. Helena s'intéresse aux prélèvements qui ont été effectués sur le cadavre de Raoul Liebeskind. Elle attend des résultats d'analyse. Est-ce que c'est toi qui dois t'en charger ?

— Oui, répondit Svante. J'ai un échantillon de sang dans ma sacoche. Elle vient de me le confier. Je dois l'emporter au labo. J'aurai les résultats dans quelques jours.

— Et de quel type de recherche s'agit-il ?

— Un test de paternité. »

Ebba ferma les yeux.

Peder Armstahl attendait dans le canapé marron. Il portait le même costume que le matin et était accompagné d'un homme tout aussi élégant que lui et qui semblait avoir sensiblement le même âge. Ebba leur tendit la main pour les saluer, en commençant d'abord par Peder.

Vendela était déjà dans le bureau. Elle avait préparé le magnétophone et annonça dans le micro :

« Lundi 19 octobre, treize heures. Audition de Peder Armstahl. En présence du commissaire Ebba Schröder, de l'inspecteur Vendela Smythe-Fleming et de Me Sören Jarlevik, avocat. Je vais demander à chacun de vous de se nommer. »

Une fois ces formalités réglées, Ebba se pencha en avant et posa son menton sur ses pouces, les paumes collées l'une contre l'autre devant son nez, comme pour prier. Elle s'efforça de se concentrer sur l'interrogatoire à venir. Puis elle fit claquer ses mains sur ses genoux et dit :

« Peder Armstahl. Dans la soirée du samedi 17 octobre, vous avez eu

une discussion avec Raoul Liebeskind, sur l'embarcadère, à Svalskär. Cette discussion a dégénéré et une dispute a éclaté, au cours de laquelle vous avez frappé Raoul au visage. Celui-ci a alors perdu l'équilibre et, en tombant, s'est cogné l'arrière du crâne contre un banc. »

Peder secoua la tête et son avocat répondit à sa place :

« Avez-vous des preuves de ce que vous avancez ?

— Un témoin a affirmé vous avoir vu en train de vous disputer avec Raoul Liebeskind, sur l'embarcadère samedi soir. Nous avons fait analyser votre chevalière et constaté que sa forme correspond parfaitement à la blessure sur la joue de Raoul. Avez-vous un commentaire à faire ?

— Mon client n'est pas obligé de vous répondre, contesta Sören Jarlevik. Nous exigeons de voir vos preuves.

— Nous avons des preuves », rétorqua Ebba en espérant avoir été suffisamment convaincante.

Pendant un instant, le silence s'abattit sur la pièce. Peder lança des regards à son avocat qui tentait de l'apaiser. Puis Peder se renversa contre le dossier de sa chaise. Il avait le visage marqué. Il avait sans doute passé la nuit à faire des cauchemars et à transpirer.

« Je veux voir votre rapport d'analyses, répéta l'avocat.

— Vous l'aurez. Dès qu'on aura eu le temps de le rédiger, dit Ebba d'une voix calme.

— Dans ce cas, vous n'aviez aucune raison de nous faire venir, mon client et moi, reprit l'avocat, sans se laisser impressionner.

Soudain, contre toute attente, Peder prit la parole.

« Comment pouvez-vous avoir la certitude que c'est ma chevalière qui a blessé Raoul ?

— Nous le savons grâce aux analyses ADN qui ont été effectuées. Mais le rapport n'est pas encore prêt, répondit Ebba. C'est incroyable ce que nous avons découvert sur vos bagues, malgré la minutie avec laquelle vous les avez nettoyées. Comme votre bateau, d'ailleurs. »

Elle inspira par les narines, se renversa contre le fond de son fauteuil et tapa du poing sur son bureau.

« Peder, nous avons saisi votre bateau. En ce moment même, nos experts sont en train de le passer au peigne fin.

— Vous ne trouverez rien sur mon bateau qui puisse me relier à la mort de Raoul », l'interrompit Peder sur un ton arrogant.

Ebba poursuivit.

« Votre altercation avec Raoul a eu des conséquences bien plus graves que vous ne l'aviez peut-être cru. Vous vous sentiez trompé et manipulé. Pourtant, vous vous étiez vous-même fourré dans le pétrin.

L'affaire avait pris une tournure personnelle. Il n'était plus simplement question de fournir votre sperme à Louise. Vous vouliez Caroline et le moyen d'y parvenir était d'écarter Raoul de votre chemin. N'est-ce pas ?

— C'est n'importe quoi ! s'écria Peder. Je n'ai jamais été intéressé par Caroline. Vous pouvez interroger Louise. Demandez-lui si j'ai tenté, ne serait-ce qu'une fois, de séduire sa petite amie.

— Caroline est une jeune femme attirante. Ne me dites pas que l'idée d'avoir un enfant avec elle ne vous a pas tenté.

— Ma seule intention était d'aider Louise à avoir un enfant puisqu'elle était désormais trop âgée pour tomber enceinte. Sinon, jamais je n'aurais pu... »

Il n'arriva pas à aller au bout de sa phrase.

« Entre cousins germains, on ne peut pas tout à fait parler de consanguinité, en particulier dans la noblesse. »

Peder ouvrit la bouche, mais se ravisa lorsque son avocat posa sa main sur son bras.

« Cet enfant devait être celui de Caroline et de Louise, dit-il à voix basse.

— Vous plaisantez ? Vous vouliez surtout transmettre les gènes de la famille Armstahl. Si vous n'aviez pas reconnu l'enfant, il n'aurait jamais pu figurer dans l'almanach de la noblesse, je me trompe ?

— J'ai déjà quatre enfants, ça me suffit amplement.

— Quatre filles, Peder. Quatre demoiselles ne valent pas un petit comte.

— Et qu'est-ce qui vous dit que ça aurait été un garçon ?

— Il faut bien compter avec le hasard pour assurer sa descendance. Et puis vous n'étiez pas obligé de dévoiler vos intentions avant la naissance. La question est de savoir si Louise aurait accepté ce retournement de situation. »

Il baissa les yeux et Ebba éprouva une énorme satisfaction en constatant qu'elle avait vu juste. Cette fois, elle l'avait bel et bien remis en place. Dès les premiers instants de son audition, de surcroît. Le travail de recherche que Vendela avait effectué sur Peder s'était révélé fructueux. D'une voix sereine, Ebba poursuivit, tandis que Peder relevait lentement les yeux.

« Si vous n'avez pas de fils, la dynastie Armstahl s'éteindra. Vos armoiries, dans Riddarhuset, seront décrochées et enterrées avec le dernier comte, j'ignore comment ça se passe, dans ce cas. Sept siècles de gloire et d'honneurs et de respect disparaîtront en raison de votre incapacité à engendrer un héritier mâle. Ça doit être lourd à porter. »

La respiration de Peder s'était faite plus lourde. Ebba fit

volontairement une pause pour qu'il prenne la parole, mais son avocat posa sa main sur son bras pour l'en dissuader.

« Qu'avez-vous obtenu de votre passage à Svalskär ? reprit Ebba. Non seulement Caroline vous a éconduit, mais Raoul vous a également manqué de respect. Personne ne vous a pris au sérieux, Peder. Pour quelle raison ? »

Peder repoussa la main de son avocat.

« Vous n'avez aucune idée de ce qui s'est passé », siffla-t-il. Sören Jarlevik brandit aussitôt un doigt d'avertissement.

« Expliquez-moi ce qu'il s'est passé, dans ce cas, Peder. Qu'est-ce que Raoul vous a révélé que vous vous mettiez en colère au point de le frapper ? Allez-vous enfin me le dire ou préférez-vous que je continue ?

— Nous n'avons pas parlé ! » lança-t-il, ce qui fit lever les yeux au ciel à son avocat. Peder se prit le front à deux mains. « Oui, je retire ce que je viens de dire... Mettez ça sur le compte de la nervosité.

— Êtes-vous nerveux ? Quand, précisément, avez-vous appris que Caroline avait avorté ? »

La réponse ne se fit pas attendre.

« Louise m'a appelé.

— Quand ?

— En fin de soirée. Vers vingt-deux heures.

— Vous ne l'avez pas su plus tôt ? Dommage. Car Raoul était déjà mort, à cette heure-là. Ce qui vous compromet encore plus. Tant que vous croyiez Caroline enceinte de vous, vous aviez des raisons de vouloir la mort de Raoul.

— Non, je... »

Mais Sören Jarlevik prit Peder par le bras pour le faire taire. Ebba reprit, impassible.

« Bon, que voulez-vous ?

— Je souhaiterais m'entretenir seul à seul avec mon client », dit Me Jarlevik avec un calme de professionnel.

Ebba acquiesça et les deux hommes en costume sortirent dans le couloir. Ils firent leur retour au bout de quelques minutes. Peder était blême quand il s'assit à nouveau sur sa chaise.

« C'est Raoul qui m'a appris que Caroline avait avorté, commença Peder à voix basse. Il me l'a dit quand nous étions sur l'embarcadère. Voilà.

— Poursuivez », dit Ebba.

D'un mouvement de la tête, Me Jarlevik invita son client à développer.

« Raoul a tenu des propos blessants et m'a insulté, mais je n'en attendais pas moins de lui. Ça a toujours été un rustre, et je n'hésite pas à l'affirmer, bien qu'on ne doive pas dire de mal des morts. Il fanfaronnait devant moi pour me provoquer. J'ai fini par sortir de mes gonds. J'étais tellement déçu. Oui, Caroline était amoureuse de lui et c'est pour ça qu'elle a quitté Louise. Mais Raoul a toujours été un don Juan. Il passait son temps à séduire les femmes, sans aucun scrupule, en ne pensant qu'à lui. Je reconnais que je n'aurais pas dû m'emporter. Mais il m'a provoqué volontairement. On ne pouvait pas parler normalement. Ça a vite tourné à l'explication virile. C'était platement primitif, je sais, et je n'en suis pas fier. Encore moins maintenant que Raoul est mort.

— Un don Juan, dites-vous ? Oui, c'est possible. Mais, après tout, n'est-ce pas ce dont rêve tout homme ? Coucher avec plein de femmes. Vous étiez sans doute un peu jaloux, Peder. Vous qui vous étiez cassé les dents sur ces deux sœurs au caractère bien trempé. Après Helena, qui vous avait repoussé il y a vingt ans, Caroline vous échappait à son tour. Pas étonnant que vous vous soyez senti frustré et que vous ayez voulu vous venger de Raoul. Lui qui avait eu les deux, alors qu'il n'était qu'un salopard hypocrite.

— Je n'avais aucune intention de séduire Caroline. Combien de fois faudra-t-il que je vous le répète ? Ce n'est pas ma faute si Raoul n'a pas pu s'empêcher de poser ses grosses pattes sur la fiancée de Louise. Je suis heureux en mariage et nullement intéressé par une relation avec une jeune femme qui a vingt ans de moins que moi.

— Non, tout ce que vous vouliez, c'était avoir un fils avec elle. »

Peder bascula la tête en arrière et réprima un cri. Il leva ses mains tremblantes en l'air et les rabattit sur ses cuisses, dans un mouvement de désespoir. Puis il expira longuement, redressa la tête, ferma les yeux et les rouvrit lentement. Son front en sueur luisait. Il s'essuya avec le poignet.

« Vous n'avez aucune idée de l'enfer que c'est d'être responsable de la génération suivante. D'éprouver de la tristesse à la naissance de chacune de vos filles. »

Il avait baissé la voix et, malgré l'évidente sensibilité de ce sujet, Ebba eut l'impression, pour la première fois, de distinguer une certaine décontraction, chez Peder Armstahl, une facette intime de sa personnalité.

« Pouvez-vous imaginer que mon couple batte de l'aile simplement parce que ma femme n'a jamais réussi à me donner un fils ? Outre les quatre filles magnifiques et intelligentes qu'elle a mises au monde, Emily a connu une fausse couche. Elle a quarante-trois ans. Elle n'a plus envie d'essayer. Et comment pourrais-je lui en vouloir ? Je ne

veux pas divorcer. La seule solution, c'était de tenter d'avoir un fils avec une autre femme. Si j'y étais parvenu, j'aurais fait en sorte qu'il soit reconnu comme mon héritier légitime auprès de Riddarhus. Le fait que Caroline soit noble, elle aussi, aurait joué en ma faveur. Mais, actuellement, on n'accepte pas les enfants nés hors mariage, pas même les enfants adoptés. Avec un peu de chance et d'insistance, j'aurais pu espérer obtenir une dispense afin de sauver notre famille. »

Une fois qu'il eut soulagé sa conscience, le silence retomba. Peder jeta un œil par la fenêtre, puis se tourna de nouveau vers Ebba. Cette fois, son regard était sincère, dénué de colère et peut-être même de tout calcul. À sa grande surprise, Ebba s'aperçut qu'elle commençait à le considérer d'une autre manière. Finalement, le visage qu'elle avait en face d'elle était plutôt sympathique. Sa bouche s'entrouvrit, mais il ne sourit pas. Elle vit ses canines scintiller aux commissures de ses lèvres. Cet homme a plus de charme et de personnalité que je ne l'avais soupçonné, songea-t-elle. Elle était curieuse de savoir comment son attitude allait évoluer au cours de la suite de l'audition, et eut presque honte de l'avoir contraint à lui livrer ce qu'il avait sur le cœur.

L'ambiance sereine qui, contre toute attente, s'était développée entre Peder et Ebba ne fut même pas gâchée par les manifestations d'impatience de Me Jarlevik qui se mit tout à coup à tousser et à se tortiller sur sa chaise.

Ebba ne put s'empêcher de sourire. La question suivante n'en fut que plus brutale.

« Peder, commença-t-elle. Avez-vous tué Raoul Liebeskind ?

— Non, répondit-il, impassible.

— Auriez-vous souhaité le faire ?

— Ne réponds pas », lui conseilla son avocat.

Peder demeura bouche bée.

« Dans ce cas, reconnaissez-vous avoir frappé Raoul Liebeskind ?

— Ne réponds pas, répéta son avocat, avant d'ajouter : Nous n'avons encore vu aucune preuve scientifique.

— Alors, laissez-moi vous rappeler que, comme votre avocat a déjà dû vous en informer, votre peine sera moins lourde si vous passez aux aveux.

— Je n'ai rien à avouer, dit Peder.

— Je crois que vous feriez mieux de parler, insista Ebba en haussant les sourcils. Car je ne crois pas que vous ayez tué Raoul Liebeskind. »

Bien que l'atmosphère fût déjà relativement détendue, le soulagement de Peder se remarqua aussitôt. Ebba le gratifia d'un large sourire avant de poursuivre.

« Il est peu vraisemblable que vous soyez parvenu à faire avaler du Dextropropoxifen à Raoul contre son gré. Je doute qu'il aurait accepté de boire le cocktail si vous le lui aviez offert. Il était plutôt du style à aller systématiquement contre votre volonté. Enfin, je suppose que je ne vous apprends rien. Vous étiez probablement déjà au courant que c'était le Dexofen qui avait tué Raoul. Seulement, avant cela, vous l'avez frappé car vous vous étiez senti offensé. Et ce n'est pas tout. Votre implication va bien au-delà de cette simple altercation, n'est-ce pas ? »

Peder se tenait à nouveau sur ses gardes.

« Ce qui est intéressant, c'est que vous vous soyez peut-être imaginé que c'était votre coup de poing qui l'avait tué, lorsqu'il est tombé en arrière et que sa tête a heurté violemment le banc. Pourtant, il n'en est pas mort. Toutefois, vous l'ignorez. Alors, vous prenez peur et l'abandonnez sur l'embarcadère. Quelques instants plus tard, Louise vous passe son premier coup de fil de la soirée et vous annonce que Raoul est mort. Vous étiez probablement toujours sur l'île, à ce moment-là, retranché dans votre cabane. Ou suffisamment près de Svalskär pour faire demi-tour. Louise vous attend sur l'embarcadère. Vous éprouvez de la mauvaise conscience à son égard. Alors que vous lui aviez promis de l'aider à fonder sa propre famille, mais l'avez trahie en nourrissant en secret d'autres projets pour l'enfant. Vous n'en avez jamais parlé à Louise et ça vous hante. Finalement, c'est Caroline qui vous perce à jour et qui lui révèle vos véritables intentions. Ce qui, au début, semblait être une idée géniale, prit soudain une tournure catastrophique que ni vous ni Louise n'aviez prévue. Cependant, le comte que vous êtes respecte les anciens principes moraux qui veulent que, entre parents, on se serre les coudes. De plus, vous vous sentiez pris au piège par l'acte de perfidie dont vous vous étiez rendu coupable envers Louise. Aussi n'avez-vous eu d'autre choix que de voler au secours de votre cousine. N'oublions pas non plus qu'elle peut très bien tout dévoiler à votre épouse que vous aviez vraisemblablement omis d'informer de votre rôle dans la grossesse de Caroline. Bref, Louise vous demande d'embarquer le cadavre sur votre bateau et de le faire disparaître en mer. Ce n'est pas si facile de soulever discrètement le corps inerte d'un homme et vous craignez qu'on ne vous voie. Pourtant, vous réussissez à l'embarquer et vous vous éloignez en silence dans la nuit. Les bateaux comme le vôtre sont équipés de moteurs qu'on entend à peine quand ils tournent au ralenti. Et je suppose que le navigateur chevronné et l'officier de réserve de la Marine que vous êtes sait comment prendre la mer en toute discrétion. La nuit, en automne, la visibilité est très limitée en mer, et vous savez qu'il vous suffit de vous éloigner de quelques dizaines de mètres de la côte pour qu'on ne vous voie plus. Alors, vous

vous arrêtez et passez le cadavre par-dessus bord. Il souffle un vent de terre, ce soir-là, et le courant ne tarde pas à le ramener sur les récifs de Svaskär, où il est retrouvé un peu plus tard. Comme Louise et vous l'aviez prévu, on pense d'abord que Raoul s'est noyé après avoir glissé sur les rochers. Vous espérez certainement que l'affaire sera classée. Qu'on conclura à une mort accidentelle. Le corps est détrempé et lessivé, toutes les empreintes ont été effacées. Pas d'enquête de police. Point final. À cet instant, vous êtes déjà en route pour Stockholm, à bord de votre bateau. Mais vous devenez tout à coup nerveux lorsque Louise vous appelle pour la seconde fois et vous explique qu'un important dispositif de police a débarqué sur l'île. Vous comprenez que, tôt ou tard, quelqu'un finira bien par mentionner votre nom et que vous risquez d'être soupçonné. C'est la raison pour laquelle vous prenez l'initiative de retourner à Svaskär dès le lendemain et feignez l'incrédulité lorsqu'on vous annonce que Raoul ne s'est pas noyé, mais qu'il a été assassiné. »

Ebba but une gorgée de Ramlösa directement à la bouteille tout en épiant la réaction de Peder. Il regardait droit devant lui.

« En dépit de certaines faiblesses, vous n'en demeurez pas moins une personne loyale. Il est évident que votre intention n'était pas de blesser Louise, mais que vous avez eu comme un moment d'égarement. Peut-être en raison d'une crise de la cinquantaine précoce ? Par la suite, vous vous êtes repris et avez fait ce que Louise vous demandait, à savoir réparer vos bêtises. Vous n'avez fait que remplir votre devoir. Raoul représentait une menace bien trop grande pour votre bonheur, à Louise et à vous. »

Peder commença à retrouver de l'énergie. Il inspira profondément. Avec un coup d'œil inquiet, Jarlevik essaya de freiner ses ardeurs, mais Peder ne se laissa pas arrêter.

« Il y a une grande différence entre détester une personne et souhaiter sa mort. Puis mettre à exécution ses pensées les plus folles en commettant un meurtre... Ça ne se fait pas. Si j'avais été coupable, je ne vous aurais certainement pas raconté que je le détestais à ce point.

— Peder, vous n'êtes pas accusé de meurtre. Mais vous n'auriez pas dû toucher au cadavre. Vous auriez dû laisser Louise répondre de ses actes au lieu de sacrifier votre réputation jusque-là relativement sans tache. Tout ce que nous avons sur vous, ce sont des amendes pour excès de vitesse et des délits de fraude fiscale, mais ce n'est pas comparable avec une complicité dans une affaire criminelle.

— Je n'ai pas emporté le corps de Raoul en mer ! » gronda Peder. Son avocat agita sa main devant lui, mais Peder l'écarta. « Et Louise n'a pas tué Raoul !

— Vraiment ? répondit Ebba en sifflant du coin de la bouche. La trahison de Raoul était impardonnable. Il fallait que justice soit rendue. Je veux dire, ça se passe comme ça dans votre famille, n'est-ce pas ? Derrière le Louvre à cinq heures, pistolet ou épée, l'honneur ou la mort. Ces vieilles traditions de la noblesse et ce sentiment héréditaire de supériorité qui vous autorisent à vous faire justice vous-même. Bien qu'il soit difficile, de nos jours, de se procurer une épée, j'imagine que vous en conservez une bien précieusement chez vous. En revanche, il n'y a rien de plus simple que de se faire prescrire une boîte de Dexofen. »

Sören Jarlevik s'empressa d'enfoncer un coin entre Peder et Ebba.

« La police n'a pas le droit d'accuser mon client sans le moindre élément probant. Si vous aviez des preuves scientifiques, au moins, ce serait une autre affaire. Maintenant, j'exige que Peder Armstahl soit autorisé à rentrer chez lui. »

Ebba haussa les sourcils et leur indiqua la porte.

« Je vous en prie, Peder. Vous êtes libre. »

Vendela referma derrière eux et s'adossa à la porte, épuisée.

« Tu es décidément incroyable, Ebba. »

Elle haussa les épaules.

« Dois-je prendre ça comme un compliment ? »

Personnellement, elle était loin d'être satisfaite de la manière dont elle avait mené l'interrogatoire de Peder Armstahl.

« On n'a toujours pas reçu le rapport de la scientifique ? s'enquit Vendela. »

— Où est Jakob ? Je l'avais chargé de vérifier la chevalière. Mais je suppose qu'il est encore à Solna à attendre que Svante ait terminé ses analyses. J'aurais dû lui rafraîchir la mémoire, tout à l'heure, quand je l'ai croisé à l'hôpital, mais ça m'était complètement sorti de la tête. »

Elle décrocha son téléphone et appela Jakob. Tandis qu'elle attendait qu'il réponde, elle dit :

« J'ai été obligée de bluffer avec Peder. Ce qui, dans un sens, s'est révélé instructif puisqu'il a admis avoir frappé Raoul. »

Avec agacement, elle laissa une fois de plus un message à Jakob.

« On n'en sait toujours pas plus sur cette histoire de bateau, continua-t-elle en se grattant le front. Quelque chose ne colle pas. Comment diable le corps a-t-il fini à trente mètres du rivage si on ne l'y a pas transporté ? Ou quelqu'un aurait-il balancé sa chaussure dans la mer ? Pourquoi ? »

Vendela se tenait sur la réserve. Elle n'était pas certaine que sa supérieure attende d'elle une réponse.

« Peder était sûr qu'on ne trouverait rien sur son bateau, ce qui va probablement se confirmer, d'ailleurs, soupira-t-elle. En plus, ils mettent une éternité à l'examiner. »

Lorsqu'elle se trouvait dans une impasse, Ebba pouvait manifester une telle ardeur que toute discussion était impossible. Vendela en avait déjà fait l'expérience et avait plusieurs fois eu l'occasion de regretter des déclarations hâtives. Mais elle n'entendait pas non plus se cantonner dans un rôle passif.

« Comment savais-tu que Louise avait appelé Peder, après le meurtre ? demanda-t-elle.

— On a reçu la liste détaillée de leurs appels, pendant le déjeuner. J'ai juste eu le temps d'y jeter un œil avant l'audition de Peder. » Ebba brandit une pochette plastifiée contenant une feuille imprimée. « Louise a appelé Peder à vingt heures trente-trois. La conversation a duré deux minutes. Puis on a un second appel à vingt-deux heures dix. Bien plus long, celui-là, quatorze minutes.

— Mais on ne peut pas être sûr qu'elle lui ait demandé de se débarrasser du corps.

— Non, bien sûr. Mais il faut faire preuve d'un peu d'imagination. Pourquoi aurait-elle appelé Peder à ce moment précis ? Pendant que Caroline ratissait l'île à la recherche de Raoul ? Pour l'inviter à venir dîner, le lendemain, avec Emily ? J'en doute.

— Crois-tu que Louise soit la coupable qu'on cherche ? »

Ebba acquiesça d'un air hésitant.

« Possible. Je n'en suis pas sûre, même si c'est ce que j'ai affirmé devant Peder. Plusieurs éléments pointent dans sa direction. Notamment ces listes d'appels.

— Quoi d'autre ?

— Cette histoire de choc allergique, le soir où Raoul a failli y passer après avoir absorbé de l'huile d'arachide dans son poulet.

— Tu penses qu'il s'agissait déjà d'une tentative de meurtre ?

— Ce n'est pas impossible. Notre amie Louise a prétendu avoir essayé d'appeler le 112. Pourtant, on n'y trouve aucune trace de cet appel, dans la liste. A-t-elle simplement fait semblant d'appeler les secours ? »

Vendela se laissa tomber sur une chaise. Ebba esquissa un sourire.

« As-tu réussi à la joindre, Vendela ?

— Je l'ai appelée. Elle sera là demain matin à onze heures.

— Parfait. Contacte aussi Caroline. Elle est peut-être encore chez Helena. Je veux la voir le plus vite possible. Vas-y doucement et promets-lui qu'elle ne risquera pas de croiser Mme Liebeskind, cette fois. »

On frappa à la porte et Sven passa la tête à l'intérieur de la pièce.

« Ebba, la conférence de presse débute dans cinq minutes. La salle est déjà pleine de journalistes. Même les chaînes de télé sont là. Apparemment, c'était un *hotshot*, ce violoniste.

— Merci, Sven, j'arrive tout de suite. »

Quand il eut refermé la porte, elle pressa les lèvres pour ne pas pouffer de rire devant Vendela. Il y avait quelque chose de si touchant dans le fait qu'un policier proche de la retraite essaie de rester jeune en employant des expressions à la mode. Même s'il avait correctement utilisé le terme de *hotshot*, ça ne pouvait que faire ringard dans sa bouche.

Elle ouvrit le troisième tiroir de son bureau et sortit sa trousse à maquillage et une brosse à cheveux. Elle alla devant le miroir et se donna un coup de *kajal* sur les yeux. Vendela suivit ses mouvements du regard. Elle ne l'avait jamais vue en uniforme. Ebba portait toujours des talons hauts en conférence de presse ; elle n'avait pas besoin d'arborer un quelconque attribut de policier pour inspirer le respect. Vendela considéra la combinaison naturelle de charisme et de rayonnement sexy qui se dégageait d'Ebba. Et, comme toujours, elle en éprouva un sentiment de jalousie et d'admiration mêlées.

« La vie privée d'un policier est importante », commenta Vendela.

Jusque-là, celle-ci avait ignoré les insinuations sarcastiques de sa supérieure, mais, ce jour-là, elle n'était pas d'humeur à laisser passer sans broncher.

« La presse doit être tenue en bride, Vendela, rétorqua Ebba avec un sourire. Mais Raoul Liebeskind mérite bien un supplément de rouge à lèvres. »

Dans la soirée, Ebba était assise dans son canapé avec un verre de vin rouge à la main. Minna et Cosima étaient allongés à ses pieds, satisfaits après leur longue promenade sur Strandvägen. Le flash info Tidiga Aktuelt n'avait pas évoqué la mort de Raoul Liebeskind et elle était toujours assise devant sa télévision à regarder « Desperate Romantics », sur les désirs tumultueux chez les préraphaélites, jusqu'au journal de vingt et une heures. Près d'elle sur le canapé était posé son mobile et son téléphone sans fil à portée de main au cas où Göran l'aurait appelée. Pour sa part, elle avait laissé un message sur son répondeur pour le prévenir que Karl-Axel avait été admis aux soins intensifs. Mais il ne l'avait toujours pas rappelée.

Le générique du journal commença et la mort de Raoul Liebeskind fut annoncée dès les titres. Elle regarda des reportages sur la crise économique, sur un sommet de l'Union européenne et sur le manque d'hygiène des mains dans les écoles du pays, en période de grippe.

Puis ce fut à elle.

« Voici ce qu'a déclaré le commissaire Ebba Schröder, de la police criminelle de Danderyd. » Le reportage venait de débiter quand son mobile bipa pour annoncer l'arrivée d'un SMS. Un œil sur l'écran et l'autre sur son mobile, elle appuya frénétiquement sur les touches de son appareil pour afficher le message. C'était Vendela qui l'informait que Caroline se présenterait au commissariat à dix heures, le lendemain matin. Elle poussa un soupir et jeta son mobile sur le canapé.

Lorsque son image apparut à l'écran, elle eut tout juste la force de regarder quelques secondes avant de tendre machinalement le bras vers sa télécommande. Mais elle interrompit son geste et se força à suivre le sujet jusqu'au bout pour se faire une idée de la manière dont les médias traitaient son affaire. J'ai l'air terrifiante avec cet eye-liner, pensa-t-elle, ça ne va pas du tout, en gros plan. D'un autre côté, elle ne se voyait pas donner une interview sans maquillage. Ses yeux noirs faisaient maintenant partie intégrante de sa personnalité. Elle aurait aussi bien pu se faire tatouer autour des yeux pour éviter d'avoir à se peinturlurer chaque matin et à se débarbouiller chaque soir.

Mais elle se sentit vieille en voyant son image à la télé. Comment le temps avait-il pu passer si vite ?

Mardi 20 octobre

En se rendant au travail, Ebba écouta le *Quintette pour piano en fa mineur* de Brahms sur le lecteur CD de sa voiture. L'enregistrement n'avait pas été réalisé par un quatuor à cordes affublé pour l'occasion d'un pianiste, mais par cinq solistes renommés qui s'étaient rassemblés pour jouer l'une de leurs œuvres favorites. Et il apparaissait clairement qu'ils rivalisaient entre eux pour occuper le plus de place possible. Ce qui avait pour résultat une interprétation vigoureuse proche du point de rupture. Elle avait acheté ce disque une dizaine d'années plus tôt. Sur la jaquette en noir et blanc, on voyait le visage des musiciens en contre-jour. Raoul Liebeskind la regardait droit dans les yeux. Elle se souvint que c'était l'une des raisons qui l'avaient poussée à choisir cet enregistrement plutôt qu'un autre plus ancien, avec David Oistrakh en vedette.

Elle se laissa enjôler par son jeu efficace et puissant. Il était si bon. Si vivant. Elle eut la chair de poule en sentant sa présence dans la musique. Elle était aussi limpide que si elle avait été jouée en direct et elle pouvait percevoir la respiration des musiciens captée involontairement par leurs micros pour créer une proximité authentique. Cette sensation ne la quitta pas jusqu'au commissariat. En arrivant, elle découvrit sur son bureau une enveloppe marron, de format A4, adressée par Svante. Elle savait déjà ce qu'elle contenait et prit tout son temps pour l'ouvrir. Elle prit une profonde inspiration, déchira l'enveloppe et sortit les clichés d'autopsie.

La musique, dans sa tête, s'évanouit aussitôt. Il était étendu sous ses yeux, immobile et pâle, avec ses boucles noires et grises peignées en arrière et son visage inexpressif, une griffure et un hématome violet sur la joue, ses mains le long de ses cuisses. Ces mains, avec leurs longs doigts fins, qui avaient exprimé avec tellement de beauté les émotions puissantes nées dans son cœur. Son cœur qu'elle eut également le droit de voir, au fond de sa cage thoracique fendue et écartée. Puis elle vit son membre, flasque et usé, profondément enfoui dans un taillis noir. Voilà le corps qu'Anna, Helena et Caroline avaient aimé, le corps qui les avait enlacées.

Submergée par l'émotion, elle saisit le rapport d'autopsie et le posa sur les photos. Elle survola rapidement le document et eut la confirmation de ce qu'elle savait déjà. Ce n'était pas là qu'elle trouverait des réponses à ses questions.

Ebba sursauta quand on frappa trois coups secs à la porte. Vendela passa la tête à l'intérieur de la pièce et annonça :

« Caroline est arrivée.

— Fais-la patienter un instant », répondit Ebba en rassemblant à la hâte les photos qu'elle bourra dans l'un des tiroirs de son bureau.

Il ne faut surtout pas que Caroline les voie, pensa-t-elle. Cette fille a déjà bien assez de problèmes comme ça.

Elle referma brutalement le tiroir et fit signe à Vendela qu'elles pouvaient entrer. En attendant, elle consulta ses mails sur son ordinateur. Le plus récent était un message laconique dans lequel Svante confirmait que la chevalière de Peder avait probablement causé la plaie sur la joue de Raoul. Elle avait également reçu les premiers résultats d'analyses des objets saisis à Svalskär.

Les yeux d'Ebba s'écrouillèrent quand son regard tomba sur la bouteille d'huile d'arachide. Elle haleta et se mit une claque sur la cuisse. Elle dut relire trois fois l'information sur son écran pour s'assurer qu'elle avait bien vu.

Cette fois, Caroline af Melchior était accompagnée de son avocate. Ebba se demanda qui avait bien pu lui donner ce conseil et résolut d'être extrêmement vigilante aux réponses qu'elle obtiendrait dans ces conditions.

« Bienvenue, Caroline. Veuillez vous asseoir, dit Ebba.

— Ebba », dit l'avocate en lui tendant la main pour la saluer.

Elle avait la soixantaine et ressemblait à un petit bulldog avec ses cheveux courts permanentés. De lourdes chaînes en or pendaient aussi bien autour du cou que de son poignet. Ses mollets fins comme des allumettes supportaient péniblement son corps tassé et informe boudiné dans un tailleur en tweed.

« Heureuse de vous voir, Regina, répondit Ebba. Si je comprends bien, c'est vous qui représentez Caroline af Melchior.

— Cela fait déjà trente ans que j'ai succédé à mon père en tant qu'avocate de la famille af Melchior. »

C'était donc M. le baron qui avait veillé à ce que sa fille soit accompagnée. Un choix judicieux, pensa Ebba. Travailler avec Regina Albrechtson était toujours un gage de sérieux. Elle ne vendait jamais ses clients mais ne les tenait pas non plus d'une main de fer, ce qui évitait les fausses déclarations et les pertes de temps inutiles.

Caroline portait un manteau en cuir bordeaux près du corps avec des revers en fourrure de mouton. Ses boucles brunes resplendissaient sur ses épaules. Sous son manteau, on distinguait une chemise en coton partiellement déboutonnée et un jean taille basse avec une ceinture ornée d'une boucle argentée de la taille d'une soucoupe.

Comme à son habitude, elle avait aux pieds des cuissardes à talons qui la faisaient flirter avec la barre des deux mètres. Son look provocant lui donnait des allures de *rock star* androgyne. Choix vestimentaire audacieux pour une audition au commissariat, pensa Vendela en mettant en marche le magnétophone.

« Caroline, commença Ebba. Je sais que vous avez dormi chez Helena, à votre retour de Svalskär. Avez-vous revu l'une de vos autres camarades, depuis ?

— Anna, non. Mais Louise m'a appelée, répondit Caroline en baissant les yeux. Elle voulait qu'on se voie hier, mais j'ai refusé. Alors elle a proposé aujourd'hui. Elle doit être entendue juste après moi. Je lui ai dit d'accord, mais que je ne souhaitais pas retourner à notre appartement. Je n'y arriverais pas. Nous avons tellement de souvenirs attachés à cet endroit. Tôt ou tard, il faudra bien que j'y repasse pour récupérer mes affaires. » Elle renifla et se pinça le bout du nez. « Ça va me faire bizarre de la revoir, mais je crois que ça nous fera du bien à toutes les deux d'avoir une explication et de nous quitter en bons termes. Je lui dois au moins ça.

— Vous lui devez ? »

Ses yeux fatigués croisèrent ceux d'Ebba.

« Je ne suis pas fière de la manière dont j'ai traité Louise. Elle mérite beaucoup mieux. Elle comptait énormément pour moi.

— Souhaitez-vous vous racheter, après ce que vous lui avez fait subir ? »

Caroline ne répondit pas. Elle regarda ses doigts et gratta son vernis à ongles.

« Nous nous sommes vues en coup de vent, hier, Caroline, reprit Ebba. Et vous avez reconnu avoir rejoint Helena et Raoul dans l'atelier dans la soirée, samedi 17 octobre.

— Oui.

— Vous revenez donc sur votre première déclaration ?

— Oui. »

Ebba regarda Regina qui lui adressa un clin d'œil détendu en retour. Comprenant que Caroline n'avait pas l'intention de commenter son revirement, Ebba enchaîna sans attendre :

« Dans ce cas, je voudrais savoir de quoi vous avez parlé, tous les trois.

— De leur liaison.

— Comment avez-vous réagi quand ils vous ont tout avoué ? »

Caroline se redressa, nerveuse, contre le dossier de sa chaise, croisa les jambes et attrapa l'une de ses chevilles.

« Vous savez à quel point ça m'a blessée. Helena vous l'a déjà

raconté. Alors, pourquoi me poser cette question ? »

Ebba ne répondit pas et se contenta de poursuivre selon la ligne qu'elle s'était fixée.

« Vous êtes-vous concertées, votre sœur et vous, à propos de vos déclarations ? »

Regina leva la main pour prendre la parole.

« Vous tournez vos questions comme si ma cliente avait l'intention de vous fournir des réponses tronquées. »

Mais Ebba avait eu sa réponse lorsque Caroline s'était mise à se ronger les ongles. La jeune femme n'avait décidément rien d'une joueuse de poker. Dès qu'elle remarqua qu'elle était épiée, elle retira ses doigts de sa bouche.

« Que s'est-il passé dans l'atelier ? »

Le chagrin la submergea à nouveau. Les mains devant les yeux, Caroline retint ses larmes et inspira avec un râle qui trahit les sentiments ardents qui la tiraillaient.

« Que croyez-vous que j'aie ressenti quand je les ai vus ensemble ? Bien sûr, ils ne se sont pas embrassés, ni même enlacés, mais il y avait entre eux quelque chose que je n'avais encore jamais vu auparavant et que je ne reverrai plus jamais. Dans leur regard et leur expression corporelle. On aurait dit un vieux couple. Je venais tout juste de décider de les pardonner pour leur infidélité. J'avais fait le pas. Une fois, m'avait dit Raoul. Une seule fois, ils avaient fini dans le même lit. Mais ce n'était pas juste arrivé une fois. Ça avait duré des années. Pendant plus de vingt ans, ils avaient menti et trompé leurs époux respectifs pour poursuivre leur aventure. Je suis toujours sous le choc, je n'ai même pas envie d'y penser. Je m'imagine tout ce qu'ils ont fait ensemble, c'est comme un film qui passe en boucle sur ma rétine. Mais... s'il avait été avec ma sœur, pourquoi m'avait-il voulue à mon tour ? Comme si j'avais été une sorte de trophée. »

Ebba aurait voulu pouvoir l'assurer de la sincérité des sentiments de Raoul, mais elle ignorait s'ils avaient été réels ou non. Pourtant, alors qu'elle observait la celliste sublime face à elle, son instinct lui dit que c'était le genre de femme dont on tombe éperdument amoureux.

Caroline porta un pouce à sa bouche et rongea un bout d'ongle qui semblait la gêner avant de le recracher discrètement.

« Ça ne vous suffit pas, comme explication, que j'aie été bouleversée et que j'aie préféré me barrer ? »

L'une de ses jambes se mit bientôt à trembler.

« C'est donc Raoul qui, selon vous, était responsable de la situation ?

— Bien sûr, Helena était triste qu'il l'ait larguée pour moi, je le

comprends.

— Vous étiez toutes les deux en colère contre Raoul ? »

Caroline renifla bruyamment et décroisa les jambes en tapant des pieds par terre.

« C'est donc là que vous vouliez en venir, hein ? dit-elle en brandissant un poing en l'air. Les frangines jalouses ont tué leur amant.

— C'est comme ça que ça s'est passé ? Vous avez tué Raoul ?

— Non, je vous l'ai déjà dit un millier de fois ! Comment pouvez-vous imaginer un instant que j'aie tué Raoul ? C'est tout simplement absurde. Je l'aimais ! C'est pour cette raison que j'étais triste et en colère. Je suis retournée dans la maison pour ne pas les voir ensemble. Je croyais que Raoul allait me rejoindre. C'est toujours ce qu'on espère, dans ce genre de situation, n'est-ce pas ? Qu'il va se mettre à genoux et vous supplier de le pardonner. Mais il n'est jamais venu. »

Elle semblait angoissée. Son avocate se courba en avant et intervint :

« Ebba, je vais vous demander de bien vouloir ménager un peu ma cliente. Il me semble que ce serait dans notre intérêt à tous. Caroline clame son innocence, elle soutient qu'elle n'a pas assassiné Raoul Liebeskind. »

Vendela ne put s'empêcher d'esquisser un sourire sarcastique. L'innocence est bien le dernier terme qui convienne pour décrire Caroline af Melchior, songea-t-elle.

Ebba laissa à Caroline le temps de se ressaisir avant de poursuivre.

« Quelle heure était-il, quand vous êtes retournée à la maison ?

— Je ne sais pas. Je n'en ai aucune idée. En tout cas, il faisait déjà nuit depuis un moment.

— Et qu'avez-vous fait, ensuite ?

— Je ne suis pas descendue dans le studio car ça aurait été trop facile pour lui de m'y retrouver. Je pensais qu'il pouvait bien me chercher un peu, alors je suis montée dans sa chambre et me suis allongée sur son lit, tout simplement.

— Avez-vous emporté quelque chose à manger ? À boire ? »

Caroline regarda Ebba d'un air interloqué.

« Oui, en effet. Un verre de vin rouge et deux tartines. Au pâté de foie, il me semble.

— Avez-vous débouché une nouvelle bouteille ?

— Oui... Et alors ?

— Poursuivez, je vous prie. Que s'est-il passé ensuite ? »

Caroline se tortilla sur sa chaise, serra les lèvres comme si elle

voulait soulager son cœur, mais avait du mal à se lancer.

« J'étais si déçue qu'il ne m'ait pas rejointe. Comme s'il avait pu avoir quelque chose de plus important à faire que d'essayer de me reconforter et de m'assurer qu'il m'aimait. Alors que j'étais allongée sur son lit, j'ai entendu claquer la porte d'entrée. Toute la maison tremble quand on la referme, si bien que ça ne passe pas inaperçu. J'ai alors tendu l'oreille, pour tenter de reconnaître le pas de Raoul. Mais ce n'était pas lui. C'était Helena. Je l'ai entendue parler à quelqu'un, je crois que c'était Anna. Puis, au bout d'un certain temps, la porte a claqué une seconde fois, plus doucement. J'espérais que c'était Raoul qui rentrait enfin. Alors, j'ai attendu dans son lit. »

La première réaction d'Ebba fut de se redresser comme un I dans son fauteuil, mais elle réprima aussitôt son réflexe et se laissa retomber. Elle posa la question suivante de la voix la plus calme possible.

« Caroline, réfléchissez. La deuxième fois, quelqu'un est-il entré ou sorti ?

— Entré... Je crois. Mais je m'attendais que ce soit Raoul.

— Vous pensez que quelqu'un est entré ? Avez-vous entendu des pas dans la maison ? »

Caroline plissa les paupières pour se concentrer.

« Non, je ne crois pas.

— Donc, il pourrait tout aussi bien s'agir de quelqu'un qui sortait ?

— Oui, je suppose...

— Et avez-vous encore entendu la porte, par la suite ? »

Après quelques instants d'intense réflexion, Caroline finit par répondre :

« Je ne sais pas. Vraiment, je n'en ai aucune idée. Peut-être, oui, plusieurs fois. Ça se pourrait bien, maintenant que j'y repense. Mais je n'en suis pas sûre. Non... Je ne peux décidément rien affirmer. »

Vendela haussa les sourcils d'un air amusé, mais Ebba fit mine de rien.

« Je veux que vous réfléchissiez sérieusement à cette question, Caroline. Si jamais il vous revenait un détail, je veux que vous m'en informiez aussitôt. Il faut que vous me le promettiez. »

Caroline acquiesça d'un air grave.

« Avez-vous entendu et reconnu une voix ?

— Je... Je ne me rappelle pas. Je n'y ai pas prêté attention... »

Ebba reprit.

« Depuis combien de temps étiez-vous rentrée lorsque vous avez entendu la porte claquer pour la seconde fois ? »

Le visage de Caroline était marqué par le stress. Près d'elle, son avocate ne semblait pas, pour le moment, décidée à interrompre l'interrogatoire.

« Je ne sais pas très bien, commença Caroline. Je ne pouvais pas savoir que ça aurait de l'importance. Combien de temps ? Dix minutes ?

— Poursuivez, Caroline. Qu'avez-vous fait, ensuite ?

— Au bout d'un certain temps, j'ai réussi à me calmer et j'ai décidé de retourner à l'atelier. Au passage, j'ai fait un petit détour par la chambre de Louise pour récupérer mes affaires.

— Louise était-elle là ?

— Non, elle était dans la salle à manger. Elle travaillait sur les enregistrements.

— Combien de temps êtes-vous restée dans sa chambre ?

— Peut-être un quart d'heure, vingt minutes. Je pleurais. Je me sentais tellement méprisable, mais je ne voulais pas que Raoul me voie avec les yeux rouges, alors j'ai fait un brin de toilette et me suis arrangée. Après ça, je suis sortie le retrouver. Je n'avais plus envie d'être en colère. Même si je ne comprenais pas pourquoi il n'était pas venu me réconforter. Mais, quand je suis arrivée à l'atelier, j'ai constaté qu'il n'était pas là. Alors, je suis partie à sa recherche. »

Plus elles approchaient du moment fatidique, plus l'émotion de Caroline était vive. Regina posa une main sur son bras et la caressa lentement. Caroline prit son courage à deux mains et continua :

« Raoul gisait sur l'embarcadère. J'ai cru qu'il avait fait un malaise. » Elle prit une profonde inspiration. « J'ai couru et me suis jetée sur lui. Il ne bougeait pas. J'ai crié son nom, en vain. J'ai tenté de le ranimer. Je l'ai secoué, puis j'ai fait comme Helena avait fait quand il avait eu son choc allergique. Je me suis mise à le gifler et à lui marteler la poitrine. Alors, je l'ai entendu râler. Il a ouvert les yeux, a remué les lèvres et je crois même qu'il a prononcé mon prénom. Il a dit mon prénom, j'en suis presque certaine. Il n'était pas mort. Je l'ai embrassé, je l'ai pris dans mes bras et l'ai serré fort, très fort... »

Les larmes se mirent à couler le long de ses joues et son corps fut pris de tremblements.

« Je l'ai encore embrassé, il était mou et je lui ai soulevé la tête pour le regarder dans les yeux, mais c'était comme s'il voyait à travers moi. Il avait perdu connaissance, son menton pendait. J'ai recommencé à le secouer et à le gifler pour le ramener à la vie. Mais il ne réagissait plus. Et j'ai cru qu'il avait encore fait un choc allergique. Alors j'ai tout de suite pensé aux seringues. Il m'avait dit qu'il en avait dans son portefeuille. » Elle ramena une mèche de cheveux derrière

son oreille. « Enfin, vous savez qu'il me l'avait dit. Alors, j'ai cherché son portefeuille, mais je ne l'ai pas trouvé. Il n'était pas dans sa veste. J'ai regardé par terre et je m'apprêtais à courir jusqu'à l'atelier pour vérifier s'il ne l'avait laissé pas là-bas quand je l'ai aperçu, à une dizaine de mètres. Il avait dû le faire tomber, même si j'ignore comment. J'ai sorti ses seringues. J'étais tellement nerveuse, je tremblais de partout, je n'arrivais plus à contrôler mes doigts. Je n'avais jamais fait d'injection de ma vie et je ne savais pas vraiment comment m'y prendre, mais j'ai fini par lui planter une seringue dans la cuisse. Il n'a pas réagi. Alors, je lui ai injecté l'autre aussi. Toujours rien. J'ai tâté son poulx. Du moins, j'ai essayé, mais il était plat. Et il ne respirait plus non plus. »

Elle se tut et ferma les yeux, les bras serrés sur sa poitrine et un poing devant la bouche. Elle se mit à pleurer.

Ebba attendit qu'elle se calme.

« Vous avez cru que vous l'aviez tué avec ces piqûres ? »

Caroline acquiesça et parvint à prononcer un faible « oui ». Au prix d'un gros effort, elle se ressaisit.

« Vous comprenez pourquoi je n'ai pas pu le dire jusqu'à maintenant ? Ce n'était pas pour mentir. Je croyais que je l'avais tué par accident, que j'avais fait une erreur en lui faisant ces injections. J'étais terrorisée. » Elle enfouit son visage dans ses mains avant de se redresser. « Parfois, j'ai du mal à... Comment dire ? Je peux m'imaginer des choses et m'égarer. J'en suis consciente et j'en ai assez d'être comme ça. J'en ai tellement marre. Je prends des traitements. Je n'ai pas le choix. Et je... J'ai bien cru que j'allais perdre la tête, ce soir-là. »

Regina posa une main réconfortante sur celle de Caroline, tandis que, de l'autre, elle lui caressait la joue.

« Tout va bien, Caroline. Ne vous en faites pas. »

La jeune femme ne la regarda pas. Elle tremblait toujours à chaque inspiration.

« Quand vous vous sentirez prête, Caroline, vous pourrez poursuivre », dit Ebba.

Elle jeta un œil à Regina qui hocha la tête d'un air détendu.

« Désirez-vous un verre d'eau, Caroline, ou une tasse de thé ou de café ? » proposa Vendela.

À sa grande surprise, Caroline lui adressa un sourire amical.

« Merci, c'est gentil. Du thé, avec du miel, si vous en avez. »

Du miel ? Je me demande si on en a jamais eu au commissariat ? songea Vendela. Pourtant, elle se mit en tête de satisfaire à sa requête.

Le visage de Caroline avait repris des couleurs.

« Comme je n'avais pas réussi à ranimer Raoul, j'ai couru jusqu'à la maison pour appeler à l'aide. Helena était dans le salon. Je lui ai dit que je croyais que Raoul était mort. Elle était passablement éméchée et a d'abord refusé de me croire. J'ai tout de même fini par la convaincre de me suivre dehors pour porter secours à Raoul, mais quand nous sommes arrivées sur l'embarcadère, il avait disparu. Il n'était plus là où je l'avais laissé, quelques instants plus tôt.

— Lui avez-vous parlé des injections ?

— Non, pas à ce moment-là. Je n'ai pas osé. Je lui ai juste dit qu'il gisait inanimé sur l'embarcadère.

— En avez-vous reparlé, depuis votre départ de Svaskär ? »

Caroline acquiesça.

« Helena m'a assuré qu'il était impossible que ces piqûres aient tué Raoul. Elle m'a expliqué que, s'il n'avait pas déjà été mort, elles auraient peut-être même pu le sauver. D'où ma visite d'hier. Je voulais juste soulager ma conscience. Mais, après mon accrochage avec Joy, je n'avais plus le cœur à ça. »

Ebba attendit un instant avant de reprendre la parole.

« Quand vous êtes retournée dans la maison et que vous avez raconté que vous croyiez que Raoul était mort, dans quel état d'esprit était Helena ?

— Complètement effondrée. Mais ce n'était pas la première fois que je la voyais dans cet état. Elle boit parfois trop et en a conscience.

— Mais sinon ? Avez-vous pensé à autre chose en la voyant ? »

Caroline secoua la tête.

« J'étais tellement bouleversée moi-même que j'étais incapable de penser à autre chose qu'à Raoul. »

Ebba se pencha au-dessus de son bureau.

« Caroline, vous rappelez-vous avoir vu quelqu'un d'autre dehors, pendant que vous cherchiez Raoul en compagnie d'Helena ? »

Caroline serra les dents et se tourna vers Regina Albrechtson qui la rassura du regard. Quand elle se tourna à nouveau vers Ebba, elle plissa légèrement les paupières comme si elle avait été en proie à une lutte.

« Louise revenait du Targa. Elle était allée récupérer quelque chose à bord, nous a-t-elle dit. Je lui ai raconté ce qu'il s'était passé et elle nous a aidées à le chercher.

— Et comment a-t-elle réagi ? »

Caroline se tortilla sur sa chaise.

« Eh bien, comment dire ? Elle m'a dévisagée d'une drôle de manière. Je lui ai dit que je croyais l'avoir tué. Alors elle a voulu me

réconforter. Mais je l'ai repoussée. Je ne pouvais pas la laisser me toucher. C'était trop d'un coup. En même temps, elle était si froide et dure. Et j'étais remplie de honte. J'avais l'impression d'avoir brisé tellement de vies. »

Vendela fit son retour dans le bureau, une tasse de thé à la main, qu'elle tendit à Caroline. Elle était parvenue à dénicher quelques morceaux de miel cristallisé dans une boîte poisseuse, au fond d'un placard, dans la cuisine du personnel.

D'une main fébrile, Caroline porta la tasse de thé à sa bouche et souffla dessus. Mais ses lèvres tremblaient tellement qu'elle ne parvint à boire qu'une petite gorgée. Cette courte pause lui permit cependant de reprendre des forces.

« On l'a cherché partout, en vain. Comment quelqu'un peut-il disparaître sur une île ? C'est impossible. Elles croyaient que j'avais rêvé, mais je peux vous jurer que je l'ai bien vu sur l'embarcadère. »

Elle commençait à haleter à nouveau et Regina passa son bras autour d'elle.

« Du calme, Caroline, dit Ebba, du calme. Nous avons déjà constaté qu'on lui avait fait deux injections après sa mort. Ce ne sont pas ces piqûres qui l'ont tué. Mais quelles conclusions en avez-vous tiré, sur le coup ?

— Oui, que penser de tout ça ? Helena a dit que Raoul avait dû reprendre conscience et s'en aller. J'espérais qu'elle avait raison, car je n'osais pas croire que je l'avais tué, même si j'en étais persuadée. Comme il était introuvable, Helena et Louise ont fini par rentrer. Elles ont dû croire que je déraillais. J'ai continué à le chercher seule. À un moment, alors que je parcourais l'île en criant son nom, Kjell est sorti chercher des bières. Et je l'ai croisé sur les rochers.

— Quand Helena et vous êtes retournées à l'embarcadère, vous rappelez-vous avoir vu ou entendu un bateau, au large de l'île ? »

Caroline réfléchit promptement, mais secoua une fois de plus la tête.

« Non, je n'en ai pas le souvenir.

— Vous avez donc cherché Raoul en compagnie de Louise et d'Helena, résuma Ebba. Où Anna se trouvait-elle pendant tout ce temps ? Et Peder ? Kjell et Jan ? N'ont-ils rien entendu ? Est-ce que vous criiez, en le cherchant ?

— Oui, on criait. Mais il y avait du vent et il s'est même mis à bruiner, répondit Caroline. Mais je n'ai vu aucun des autres. À part Kjell, un peu plus tard. Puis, quand il a sorti Raoul de l'eau, Anna, Helena et Louise nous ont rejoints. Anna avait l'air mal réveillée, ou peut-être ivre. Mais elle s'est jetée sur le corps de Raoul et était inconsolable. Il gisait sur l'herbe. C'était tellement irréel. Ça correspond vraiment à ce qu'on dit, on remarque tout de suite que ce

n'est pas une personne juste endormie. C'est comme un tronc. Creux.

— Et Peder ?

— Peder n'était pas là. »

Ebba se renversa dans son fauteuil et joignit ses mains sur son bureau. Regina y vit le signal que l'audition était terminée et ramassa son sac à main. Ebba leva une main pour la retenir.

« Encore une chose, dit-elle. Dans la nuit de samedi à dimanche, vous n'arriviez pas à trouver le sommeil et êtes descendue dans la cuisine. »

Caroline hocha légèrement la tête. Son visage se figea sous l'effet d'une inquiétude soudaine.

« Vous avez déclaré précédemment que vous souhaitiez en finir, c'est bien ça ? »

Caroline baissa les yeux, mais se ressaisit aussitôt et soutint le regard d'Ebba.

« À part chercher un couteau, avez-vous fait autre chose, dans la cuisine ? »

Comme Caroline ne répondait pas mais ne paraissait pas non plus surprise par cette question, Ebba poursuivit :

« Avez-vous sorti la bouteille d'arachide du placard ? »

Toujours pas de réponse, mais elle blêmit. Régina eut l'air surprise. Elle n'était manifestement pas au courant. L'avocat se pencha sur Caroline et lui glissa un « Attendez » avant de se tourner vers Ebba :

« Avez-vous retrouvé des empreintes digitales, dessus ?

— Le résultat est sans équivoque. » Elle s'adressa ensuite à Caroline : « La bouteille a été soigneusement nettoyée. Il n'est guère vraisemblable qu'une bouteille à moitié vide qui se trouve dans un placard de cuisine ne porte pas la moindre empreinte. D'autant qu'elle avait été utilisée deux jours plus tôt. La conclusion que j'en tire, c'est que quelqu'un a effacé volontairement toutes les empreintes. Et je crois que cette personne, c'est vous. »

Regina intervint aussitôt sur un ton tranchant :

« Ce ne sont là que des spéculations, Ebba. Il peut s'agir de n'importe qui. Rien n'indique que ce soit Caroline qui ait effacé les empreintes. »

Ebba ne répondit pas. Elles avaient le regard rivé sur Caroline qui s'efforçait de reprendre le contrôle de son souffle.

« Je..., commença-t-elle d'une voix rauque avant de déglutir.

— Rien ne vous oblige à répondre », l'interrompit Regina.

Caroline croisa les bras.

« Même si vous avez essuyé la bouteille, Caroline, reprit Ebba sur un

ton neutre, ça ne signifie pas nécessairement que c'est vous qui avez versé l'huile dans le plat. »

Elle fit une pause pour permettre à Caroline de reprendre son souffle. Mais ses paroles rassurantes n'eurent pas l'effet escompté. Au contraire, Caroline ressemblait de plus en plus à une bête acculée, ce qui finit de convaincre Ebba qu'elle avait vu juste.

« Je crois que vous avez essuyé la bouteille pour protéger quelqu'un d'autre. Une personne que vous craigniez de voir accusée du crime si vous ne faisiez pas disparaître ses empreintes. »

Caroline craqua.

« Je ne l'ai jamais vue verser d'huile d'arachide. Je ne l'ai jamais vue le faire.

— Mais vous croyiez que c'était Louise, n'est-ce pas ? »

Caroline baissa le regard et pinça des lèvres. Elle prit conscience que même sans s'exprimer, son corps avait répondu à sa place à la question.

Ebba acquiesça et dit :

« O.K., on arrête là. Nous serons amenées à nous revoir, Caroline. Merci de vous être montrée si coopérative. »

Cette dernière remarque était plus ironique que sincère. Caroline se leva avec empressement et alla se camper devant la porte, bras croisés, en attendant son avocate. Regina se leva à son tour, avec calme et dignité, puis serra la main d'Ebba.

« À bientôt », dit Ebba en souriant.

Louise Armstahl patientait sur le canapé avec son sac Kelly rouge sur les genoux. Son costume noir semblait mouler son corps. Le col de sa chemise blanche à frou-frou était remonté sur son cou et des diamants scintillaient à ses oreilles. Lorsqu'elle vit surgir Caroline par la porte, elle se leva avec peine, toujours handicapée par sa main bandée.

La jeune femme la considéra longuement avant de disparaître d'un pas rapide dans le couloir. Regina Albrechtson la suivit, lentement, avec ses escarpins Dior aux pieds. Vendela passa la tête par la porte et salua Louise.

« Ce sera à votre tour dans une minute. »

Elle referma la porte et alla placer une cassette dans le magnétophone. Ebba déboucha une bouteille de Ramlösa et remplit son verre d'eau pétillante.

« Je me demande s'il ne serait pas plus facile pour Caroline d'assumer ses problèmes psychologiques si elle n'était pas si belle. On a généralement tendance à associer la beauté à des notions telles que

la grâce, la santé et la normalité.

— Tu crois que Caroline a brandi cette histoire de seringues juste pour qu'on ne la soupçonne pas ?

— Non, répondit Ebba. J'ai au contraire l'impression qu'on a enfin eu droit à un récit relativement fidèle des événements de cette soirée. Ce qui ne veut pas forcément dire que Caroline nous a dit toute la vérité. On ne peut toujours pas exclure que ce soit elle qui ait servi à Raoul son cocktail de vin et de Dexofen.

— Sa version est toutefois confirmée par les déclarations d'Anna.

— Il y a un certain nombre de concordances, en effet. Mais ça n'a rien d'étonnant dans ces circonstances. »

Vendela lui lança un regard incrédule.

« Elles ont fini par nous lâcher un certain nombre d'informations sans grand intérêt. Caroline et Anna se sont toutes les deux montrées plutôt bavardes. Mais jusqu'à un certain point. Quoi qu'il en soit, elles en tirent un sentiment de sécurité. Elles espèrent ainsi obtenir un peu de répit.

— Alors que Louise et Helena campent sur leurs positions, commenta Vendela. Mais qu'ont-elles à gagner à se taire ?

— Plus que tu l'imagines, sans doute, sinon elles ne se comporteraient pas de cette manière. Elles préfèrent prendre le risque d'attirer toute notre attention sur elles que d'évoquer leur implication, même si elles savent que, tôt ou tard, elles finiront par devoir s'expliquer sur ce point. Je crois tout simplement qu'elles s'attendent mutuellement, que celle qui gardera son sang-froid le plus longtemps aura gagné.

— Ah oui ? Et que remportera le vainqueur ? » Vendela secoua la tête d'un air abattu, tandis que sa supérieure se contentait de hausser les sourcils. « Comment pouvais-tu être sûre que c'était Caroline qui avait nettoyé la bouteille d'huile ?

— J'ai tenté un coup de poker. Un peu enfantin, certes. Elle a bien dû lire un ou deux romans d'Agatha Christie dans sa vie. Je ne crois pas que les autres auraient pu avoir un geste aussi désespéré. La personne qui avait versé de l'huile d'arachide dans le plat serait certainement persuadée que les empreintes digitales étaient si nombreuses sur la bouteille qu'on ne pourrait l'utiliser comme pièce à conviction. Louise aurait facilement pu prétendre qu'elle avait touché la bouteille après l'épisode du choc allergique. Il est d'ailleurs très vraisemblable qu'elle l'ait fait. Elle ne pouvait pas non plus la jeter à la mer. En effet, cela aurait paru suspect si la bouteille avait disparu. En outre, toutes quatre s'accordent à dire qu'il s'agissait d'un simple accident. Que Caroline ait pris le soin de l'essuyer semble indiquer le contraire.

— C'est un bien mauvais service qu'elle leur a rendu. Mais crois-tu que Louise avait vraiment l'intention de tuer Raoul quand elle a versé de l'huile d'arachide dans le plat ? »

Ebba haussa les épaules.

« Qui sait ? Et qu'est-ce qui nous dit que c'est effectivement Louise qui a versé l'huile ? Même dans ce cas, elle souhaitait peut-être juste faire souffrir un peu Raoul, pas le tuer.

— Mais on ne peut pas exclure qu'il se soit agi d'un simple accident. »

Ebba ne put s'empêcher de remarquer une pointe d'espoir dans la voix de sa jeune subordonnée.

« Un accident..., répondit-elle sur un ton songeur. Dont Caroline a essayé d'effacer les traces pour soulager sa mauvaise conscience envers Louise. »

Elle tendit le bras vers le téléphone.

« Jakob ? J'ai une mission pour toi. Laisse tomber ce que tu fais et rapplique dans mon bureau. »

Vendela sortit une brosse à cheveux et se recoiffa. Ebba lui lança un regard en coin.

« Tu te fais belle ?

— Arrête !

— Vendela, dit Ebba sur un ton grave. Dois-je te mettre hors de cette affaire ?

— Bien sûr que non, s'offusqua Vendela en enfouissant sa brosse dans son sac à main.

— Dans ce cas, j'attends de toi que tu contrôles tes pulsions. Contrairement à ce que prétendent tous ces psychologues en velours, on ne doit pas céder à la passion.

— Tout à fait d'accord avec toi, Ebba. Et il doit être encore plus facile d'ignorer complètement ses émotions quand on a le cœur sec comme la pierre. »

Sans un regard pour sa supérieure, elle alla ouvrir la porte et fit entrer Louise Armstahl. Ebba éprouva une sensation étrange quand Vendela et Louise s'assirent en face d'elle. Soudain, elle comprit qu'elles étaient parfaitement assorties. Cette pensée était surréaliste, mais elle ne parvenait pas à s'enlever cette idée de la tête. Elle fit signe à Vendela d'allumer le magnétophone. La jeune femme se leva et s'exécuta. Ebba remarqua la manière dont Louise suivait ses mouvements et caressait son corps du regard. Elle perçut une tension entre sa jeune collègue et celle qui figurait peut-être en tête de liste de leurs suspects dans une affaire d'homicide. Louise esquissa bientôt un sourire. Elle paraissait déjà plus détendue qu'à son arrivée. Ebba fut

prise d'un doute. Comment pourrait-elle utiliser la situation à son profit pour reprendre l'ascendant psychologique sur Louise ? Elle allait devoir faire preuve d'initiative. Pour gagner du temps, elle feuilleta les papiers qu'elle avait devant elle. Vendela s'était tellement hâtée de faire entrer Louise qu'elle n'avait pas pu se préparer comme elle l'aurait souhaité. Les choses allaient trop vite. Il fallait absolument qu'elle reprenne le contrôle de la situation.

« Louise Armstahl, j'ai quelques questions à vous poser. Nous avons obtenu des informations qui contredisent vos déclarations. Y a-t-il quelque chose que vous souhaiteriez ajouter ?

— Je vais attendre mon avocat », expliqua-t-elle sur un ton neutre.

Ce n'est qu'alors qu'Ebba prit conscience que, contrairement à Caroline et à Peder, elle était seule. Naturellement, elle n'avait pas l'intention de se rendre à une audition sans avocat.

« Et votre avocat est... ?

— Jonas Cronsparre », répondit Louise.

Jonas Cronsparre. Le roi des mufles, pensa Ebba. Au même moment, on frappa deux coups brusques à la porte et un homme dans la cinquantaine entra. Bien charpenté, il ressemblait à un joueur de hockey, à ceci près que lui ne portait pas de protections sous ses vêtements. Sa chevelure grisonnante, réduite à une longueur minimale, dissimulait paradoxalement son front. Avec son chandail gris à rayures et son pantalon en flanelle, il n'avait pas tout à fait le look d'un avocat. Vendela se leva de sa chaise pour laisser sa place à l'avocat et alla s'asseoir sur un tabouret.

La main qu'Ebba lui tendit par-dessus son bureau disparut totalement dans son poing charnu.

« Jonas, ça faisait longtemps, commença Ebba. C'est donc vous qui représentez Louise Armstahl ?

— C'est exact. »

Sa voix était presque atone, malgré sa carrure imposante, mais rappelait pour cette raison don Corleone interprété par Marlon Brando. Ebba se tourna sans attendre vers Louise.

« Louise, vous nous avez déclaré ne pas avoir revu Raoul Liebeskind après la fin de votre séance d'enregistrement. Maintenez-vous cette version ?

— Absolument.

— Vous ne l'avez donc pas croisé sur l'embarcadère ?

— Louise Armstahl a répondu à votre question », intervint Jonas Cronsparre.

On frappa à la porte et Jakob passa la tête à l'intérieur.

« Tu voulais me voir ?

— Ah ! te voilà, Jakob, dit Ebba avant de se tourner vers Louise : Excusez-moi. J'en ai pour un instant. »

Elle sortit de la pièce.

À son retour, à peine une minute plus tard, Vendela et Louise levèrent les yeux sur elle en même temps. Une fois de plus, elle fut surprise par la ressemblance entre les deux. Elle chassa cette idée de sa tête et retourna s'asseoir à son bureau, puis reprit là où elle s'était arrêtée.

« Vous avez déclaré précédemment que vous étiez alitée avec la migraine, quand le corps de Raoul a été retrouvé. Pouvez-vous me raconter ce que vous avez fait entre la fin de votre séance d'enregistrement et ce moment-là ?

— À peu près. Jan, Kjell et moi nous sommes aussitôt mis à écouter l'enregistrement. Au cas où vous auriez l'intention de me poser cette question, il faut savoir qu'on travaille avec des casques sur les oreilles afin de repérer le moindre détail. Nous nous trouvions dans la salle à manger, qui est contiguë au salon.

— Êtes-vous sortie, à un moment ou à un autre ?

— Oui, une fois. On venait juste de réécouter le troisième mouvement. C'était celui qui nous semblait le moins réussi, c'est pourquoi nous nous étions quelque peu attardés dessus. J'ai alors suggéré que nous prenions le thé et que nous mangions quelque chose. Pendant que Jan et Kjell procédaient à quelques montages, je suis allée dans la cuisine préparer du thé. Et, comme je ne pouvais pas porter le plateau, j'ai demandé à Kjell de m'aider.

— Quelle heure était-il ?

— Eh bien... Je ne sais pas. Il devait être aux alentours de dix-neuf ou vingt heures. Dans ces eaux-là.

— Pourriez-vous être plus précise ?

— Ma cliente vient de vous indiquer l'heure, siffla son avocat en déboutonnant le col de sa chemise.

— Le montage ne se fait plus à l'aide de ciseaux et de bande adhésive, de nos jours. Or les fichiers sonores comportent l'information exacte de l'heure à laquelle ils ont été sauvegardés. Comme nous venions d'attaquer le quatrième mouvement, Kjell et Jan devraient être en mesure de vous dire précisément quelle heure il était. »

Ebba se tourna vers Vendela.

« Tu t'en charges ? »

Vendela acquiesça et prit note.

Sur ce, Ebba se tourna à nouveau vers Louise. Une certaine incertitude se reflétait dans son regard.

« Vous êtes donc sortie préparer du thé et des casse-croûtes, reprit-elle, sur un ton amusé. Combien de temps cela vous a-t-il pris ? »

Louise sourit froidement. Mais, derrière ses lèvres serrées, elle grinçait des dents. Plus elle tardait à répondre, plus elle devenait suspecte. Elle en est parfaitement consciente, pensa Ebba. Elle essayait certainement de deviner ce que Caroline avait avoué.

« Je vais vous faire un compte-rendu complet de mes faits et gestes. » Puis elle fixa Ebba droit dans les yeux avec assurance. « Pendant que je préparais le thé, je me suis souvenue que j'avais oublié ma partition sur mon bateau. J'y avais pris quelques notes dont j'allais avoir besoin pour résoudre certaines questions d'ordre artistique.

— Tiens donc, répondit Ebba sur un ton hautain. N'aviez-vous pas confié vos notes à Raoul ? »

Le sourire de Louise s'élargit.

« Je lui avais envoyé un fax.

— Et votre partition ne vous a-t-elle jamais manqué, pendant les répétitions et les enregistrements ?

— Non, j'en ai utilisé une autre.

— Et celle de Raoul ? N'était-il pas plus judicieux de se fier à la sienne, dans la mesure où l'enregistrement s'appuyait sur son interprétation ? »

Louise fit la moue et bascula la tête de côté avec indulgence.

« Je suis persuadée que vous êtes compétente dans votre domaine. Il se peut également que vous soyez une musicienne amateur douée, qu'en sais-je ? Mais je serais étonnée, pour ne pas dire impressionnée, si vous aviez vingt-cinq ans d'expérience de l'interprétation professionnelle de la musique classique. Donc, si vous me permettez... À chacun sa spécialité. »

Ebba ne put s'empêcher de rire. Elle était de plus en plus persuadée que Louise bluffait. Certes, elle n'était qu'une musicienne amateur. Mais elle avait tout de même envisagé d'étudier le piano au Conservatoire supérieur de musique, après le lycée. Avant de finalement opter pour la psychologie, puis pour l'école de police.

« Et qu'avez-vous fait quand vous vous êtes souvenue que vous alliez avoir besoin de votre partition ?

— Je suis allée la récupérer sur mon bateau, pardi.

— Racontez-moi ce que vous avez vu, Louise.

— Ce que j'ai vu ? Il faisait nuit et je n'ai pas vu grand-chose.

— Avez-vous croisé Caroline, en chemin ? »

Louise écarquilla les yeux et tarda à répondre.

« Non, pas à ce moment-là. Je suis descendue directement au Targa.

— Avez-vous trouvé ce que vous cherchiez ?

— Non, hélas.

— Ah bon ? Intéressant. Bien, combien de temps avez-vous laissé Jan et Kjell ?

— Un bon moment. Le temps de faire du thé, puis d'aller chercher mes notes. Comme je n'ai qu'une main valide, je ne suis guère rapide. Disons que ça m'a pris vingt, vingt-cinq minutes, en tout.

— Et c'est seulement maintenant que vous le dites, Louise ? Tout à coup, nous nous retrouvons avec un trou d'une vingtaine de minutes. Vous nous avez volontairement caché cette information.

— Ma cliente coopère pleinement.

— Je ne suis pas de cet avis, rétorqua Ebba. Avez-vous vu Raoul ?

— Non. »

Ebba se renversa contre le dossier de son fauteuil et se concentra sur la femme totalement détendue qu'elle avait en face d'elle. Comment pouvait-elle être si calme ? Était-ce parce qu'elle était convaincue qu'on ne pourrait jamais la relier au meurtre ? Ou parce qu'elle était une écervelée dénuée de morale ?

« Dans ce cas, je voudrais savoir si vous avez fait une autre rencontre, sur le chemin du retour.

— Oui. Caroline et Helena étaient à la recherche de Raoul. Caroline tenait des propos incohérents. Elle était à la limite de l'hystérie. Elle affirmait avoir vu Raoul inconscient, sur l'embarcadère, mais qu'il avait ensuite disparu. On l'a cherché ensemble pendant un moment. Sans résultat. Helena et moi étions persuadées que Caroline avait rechuté. Alors, je suis rentrée pour mon travail avec Jan et Kjell. Après quoi je suis montée dans ma chambre pour me reposer. Ma tête était sur le point d'exploser.

— Et avez-vous pris un comprimé contre le mal de tête ? »

Un sourire en coin se dessina sur les lèvres de Louise.

« J'ai pris deux comprimés d'Alvedon, tout ce qu'il y a de plus banal. »

Ebba se pencha lentement en avant et posa ses avant-bras sur le bureau.

« Racontez-moi pourquoi vous avez appelé Peder à vingt heures trente-trois. »

Si la question rendit Louise nerveuse sur le coup, Ebba n'en entrevit qu'une lueur. Jonas Cronsparre intervint brusquement et brandit la paume de sa main devant Ebba.

« Cette question n'a rien à voir avec l'affaire.

— Au contraire », contesta Ebba d'une voix sûre.

Ensuite, elle regarda Louise. Vendela était aux aguets.

« Voulez-vous avoir l'obligeance de répondre ? »

Louise se tourna d'abord vers son avocat.

« Jonas, ça ne me dérange pas de répondre. » Puis, s'adressant à Ebba : « J'ai appelé Peder pour l'interroger à propos de la dispute qu'il avait eue avec Raoul. On avait entendu leurs voix jusque dans la maison.

— Je croyais que vous aviez un casque sur les oreilles ? intervint Ebba.

— Pas en permanence, évidemment. On les retire pour parler entre nous. Le travail de montage exige beaucoup de communication.

— Pourtant, la salle à manger ne donne pas du côté de l'embarcadère. Pouviez-vous vraiment entendre leurs voix, même sans casque sur les oreilles ?

— Louise Armstahl a déjà répondu à cette question », protesta Jonas Cronsparre.

Louise ne laissa pas paraître le moindre signe de contrariété.

« Quand je suis sortie récupérer ma partition, j'en ai profité pour passer un coup de fil à Peder. Nous avons l'habitude de nous appeler, comme ça, sans raison particulière. Parfois, juste pour échanger quelques mots. Nous l'avons toujours fait.

— Où se trouvait Peder, à ce moment-là ?

— Il était en route pour Stockholm.

— Lui avez-vous demandé de faire demi-tour ?

— Non, pourquoi aurais-je fait une chose pareille ?

— Pour qu'il se débarrasse du corps de Raoul au large de l'île. »

Louise éclata de rire, comme si elle n'en croyait pas ses oreilles.

« Pourriez-vous avoir la gentillesse de cesser vos insinuations et de vous en tenir aux faits ? lança Jonas Cronsparre, impassible.

— Louise ? insista Ebba.

— Je suis d'accord avec mon avocat.

— Je vais donc reformuler ma question de manière que vous me répondiez. Louise, avez-vous donné l'ordre à Peder de faire disparaître le corps de Raoul ?

— Non.

— Avez-vous tué volontairement Raoul Liebeskind ?

— Non.

— L'avez-vous tué accidentellement ?

— Question hors de propos ! » gronda Cronsparre.

Mais Louise leva la main.

« Je peux répondre, Jonas. Après coup, je ne peux qu'admettre que j'ai commis une erreur catastrophique en décidant d'organiser ces enregistrements à Svalskär. Mais je ne pouvais pas me douter que Raoul allait mourir. Vous me demandez si je suis parvenue à le tuer en lui faisant avaler du Dexofen à son insu ? La réponse est non. »

Ebba encaissa la provocation sans broncher.

« Savez-vous qui l'a tué ?

— Non. »

Ebba considéra Louise un moment. Elle espérait qu'elle allait dévoiler son vrai visage. Mais Louise avait des nerfs d'acier.

« Comment se fait-il que nous n'ayons pas trouvé trace de votre appel aux urgences, vendredi ? Vous avez prétendu avoir appelé les secours, quand Raoul a fait son choc allergique. »

Louise haussa les épaules.

« J'ai essayé, mais je n'avais pas de réseau. Peut-être que les appels qui n'aboutissent pas ne sont pas enregistrés, tout simplement.

— Vous n'aviez aucun problème de réseau quand vous avez appelé pour signaler son décès, samedi.

— J'ignore à quel point vous connaissez l'archipel de Stockholm, mais nous qui y séjournons régulièrement devons subir en permanence ce désagrément. Parfois, il y a du réseau, parfois pas. Et ça peut se jouer au mètre près.

— Puisque vous avez passé une si grande partie de votre vie à Svalskär, je présume que vous connaissez les endroits d'où on capte le mieux. Votre premier réflexe n'aurait-il pas dû être de vous précipiter là où vous aviez le plus de chances de trouver du réseau ? »

Le coup de l'offense fonctionna. Louise agita les mains, sur la défensive.

« J'étais sous le choc ! Et quand on est stressé, on ne prend pas forcément les meilleures décisions. Ça ne vous est jamais arrivé ?

— Mon expérience m'a au contraire appris que c'est souvent dans les situations d'urgence qu'on a les bonnes réactions. On suit son instinct et on peut alors faire preuve d'une efficacité remarquable, rétorqua Ebba en adressant un signe de tête à Jonas Cronsparre. Oui, je vous ai bien vu agiter la main, Jonas. Et je n'ai pas non plus accusé Louise Armstahl d'avoir volontairement omis d'appeler les secours. »

Jonas Cronsparre baissa la main et leva le menton.

« Intéressante, cette histoire de ragoût de poulet, Louise, reprit Ebba. J'ai beaucoup réfléchi au lien que ça pouvait avoir avec notre affaire.

— Ça n'a absolument rien à voir là-dedans, protesta Louise. Il

s'agissait d'un accident. Et ce n'est que pure coïncidence si c'est arrivé deux jours avant la mort de Raoul. »

Ebba se renversa à nouveau contre le dossier de son fauteuil et se gratta le menton d'un air songeur.

« Était-ce réellement une coïncidence ?

— Qu'insinuez-vous par là ?

— Que ce n'était peut-être qu'une répétition. »

Louise écarta les bras, outragée, et s'apprêtait à répliquer quand son avocat se pencha sur elle pour la calmer. Du coin de l'œil, il regarda Ebba. Il n'en fallait pas plus à Jonas Cronsparre pour faire passer son message. Un langage corporel minimaliste, pensa Ebba, avant de poursuivre :

« Caroline était-elle jalouse de l'attention que Raoul portait à Anna ? Était-elle incapable de freiner plus longtemps ses ardeurs ? Ou aviez-vous déjà compris, à ce moment-là, que Raoul et Caroline couchaient ensemble ? »

Contrairement à sa cliente, Jonas Cronsparre ne réagit pas. Mais, comme Ebba attendait une réponse, il finit par prendre une profonde inspiration pour signifier à Louise qu'il l'autorisait à prendre la parole.

« Caroline et moi étions toujours ensemble, c'est du moins ce que je pensais, répondit-elle. Ni Raoul ni elle n'avaient osé être honnêtes envers moi, j'en suis donc arrivée à mes conclusions peu à peu et toute seule. Je vous en ai déjà parlé.

— Mais ce que vous ne m'avez jamais expliqué, ce sont les raisons pour lesquelles vous avez décidé de dévoiler devant tout le quatuor réuni que vous attendiez un enfant le soir même où Raoul a failli succomber à un choc allergique. Et ce, alors que Caroline avait clairement exprimé son désaccord. Pourquoi avez-vous fait cela, Louise ?

— Je n'avais pas compris que Caroline ne souhaitait pas en parler. Comment aurais-je pu m'imaginer qu'elle allait me plaquer et renoncer à l'enfant que nous attendions ensemble ? On parle de notre deuxième soirée sur l'île. Si j'avais déjà su, alors, qu'elle avait l'intention de me quitter, je n'aurais bien évidemment pas parlé de sa grossesse.

— Votre intention n'était donc pas de persuader Raoul de se tenir à l'écart de votre petite amie ?

— Ce n'est pas moi ai versé l'huile d'arachide dans le plat, dit-elle d'une voix chevrotante.

— Comme il s'était remis de son choc allergique, vous avez décidé d'employer les grands moyens pour lui faire passer le message. Caroline était à vous et vous attendiez un enfant ensemble. Ce que lui-

même désirait par-dessus tout. Et vous connaissiez suffisamment bien Raoul pour savoir qu'il finissait toujours par obtenir ce qu'il désirait.

— Ma cliente a... », commença Jonas Cronsparre avant d'être coupé par Louise.

Elle avait repris des forces et fixa Ebba droit dans les yeux.

« Je n'ai pas tué Raoul et n'en ai jamais eu l'intention. Je n'ai jamais souhaité sa mort, je n'ai pas versé d'huile d'arachide dans le ragoût et je commence à être terriblement lasse de vos insinuations incessantes. »

Ebba esquissa un sourire satisfait.

« Je suis obligée de vous poser certaines questions, Louise. C'est vous qui voyez le mal. En ce qui me concerne, je cherche uniquement à aller au fond des choses. Ma mission est en effet de découvrir qui a tué Raoul. Vous le savez parfaitement. » Elle croisa les bras et reprit aussitôt. « Voici une question à laquelle, j'en suis persuadée, vous saurez répondre. Avez-vous retiré le Dexofen que le médecin vous avait prescrit aux urgences de l'hôpital de Danderyd ?

— Oui. »

Louise était toujours sous le choc et n'était pas parvenue à retrouver toute sa sérénité. Tout se passait exactement comme Ebba l'avait espéré.

« Et qu'est devenue la boîte ?

— Je l'ai perdue en rentrant de l'hôpital.

— Comme c'est commode. »

Jonas leva à nouveau la main.

« Évitez ce genre de commentaire, je vous prie. »

Ebba poursuivit, sans se laisser perturber.

« Comme elle n'a pas été retrouvée, je ne peux qu'en conclure que vous l'aviez toujours en votre possession quand vous êtes arrivée à Svalskär. »

Elle constata avec plaisir qu'elle était parvenue à déstabiliser Louise et Jonas Cronsparre.

« Ma cliente vous a expliqué qu'elle avait perdu cette boîte.

— Jonas, je comprends que vous essayiez de faire votre travail, mais moi aussi je dois faire le mien. Or, après cet entretien, je suis encore plus convaincue que Louise Armstahl me cache la vérité.

— Des preuves tangibles, commenta Jonas Cronsparre sur un ton neutre.

— J'ai une ultime question à vous poser, Louise. » Ebba fit une brève pause. « Comment avez-vous appris que Caroline avait avorté ? »

Louise resta muette. Elle s'était manifestement attendue à cette question, mais avait espéré y échapper. Ses pensées se bousculaient dans sa tête.

« C'est Peder qui me l'a dit. »

Elle prit une longue inspiration. Elle avait été obligée de renoncer à sa posture défensive. Parce qu'elle n'avait plus d'autre choix que d'être honnête.

« Quand vous l'a-t-il dit ? »

— Quand je l'ai appelé.

— Après que Peder et Raoul s'étaient disputés et que vous étiez sortie récupérer votre partition sur le bateau ? »

Louise acquiesça.

« Après que Raoul avait disparu... Alors qu'il était mort ? »

Cette fois, le regard de Louise vacilla. Puis son visage se détendit et elle retrouva son calme.

« Ça, en revanche, je l'ignorais. »

Elle répondit avec la même assurance froide qu'elle avait affichée plus tôt.

« Merci, dit Ebba. Je n'ai plus de questions pour l'instant. » Elle tendit une main pour retenir Louise. « Avez-vous revu Caroline depuis votre retour à Stockholm ? »

Louise baissa le regard.

« Je l'ai aperçue, tout à l'heure, dans la salle d'attente.

— Avez-vous prévu de vous revoir ? »

— Je dois être la dernière personne qu'elle ait envie de voir en ce moment. Où voulez-vous en venir ? »

Ebba secoua la tête et éluda la question d'un mouvement nonchalant de la main.

L'avocat se leva et sortit attendre sa cliente dans le couloir.

Louise se leva à son tour, passa la sangle de son sac à main à son épaule et tendit la main à Vendela.

« Désolée de ne pas pouvoir vous aider davantage, dit-elle, sans lâcher sa main.

— Vraiment ? » répondit Vendela froidement.

Un court instant, elles se fixèrent dans les yeux. Vendela finit par retirer sa main. Le regard baissé, elle quitta la pièce. Louise lui avait-elle caressé la main ou était-ce son imagination ? Sans se retourner, elle se rendit directement aux toilettes, à l'autre bout de la salle d'attente, où elle s'aspergea le visage d'eau froide jusqu'à ce qu'elle ait recouvré tous ses esprits.

« Elle ment comme un arracheur de dents, constata Ebba lorsqu'elles

refermèrent la porte derrière elles et restèrent seules dans le bureau.

— Mais tu n'arriveras pas à la prendre à défaut, commenta Vendela d'une voix calme.

— Non, je ne pense pas... Et ça m'exaspère au plus haut point.

— Elle n'a même pas reconnu qu'elle avait sa boîte de comprimés avec elle, en arrivant à Svaskär. Elle aurait facilement pu prétendre qu'elle l'avait perdue sur l'île. Pourquoi attire-t-elle toute l'attention sur elle ?

— Parce que, dit Ebba en examinant la tête baissée de Vendela. Parce que c'est elle la meneuse. Parce que c'est elle qui dirige le quatuor. Elle tente de couvrir quelqu'un ou de nous attirer sur une fausse piste. Louise se sent responsable de toutes, même de Caroline qui l'a pourtant quittée pour Raoul, et de Peder, bien qu'il ait trahi sa confiance. Elle les couvrira tous jusqu'au bout, même si ça doit se retourner contre elle, au final. Voilà ce que j'appelle de la loyauté.

— À moins qu'elle n'essaie tout simplement de se couvrir elle-même, puisque c'est elle la coupable, dit Vendela. N'est-ce pas elle qui a versé de l'huile d'arachide dans le ragoût ? »

Ebba haussa les épaules.

« On ne le saura probablement jamais. Mais ce qui est intéressant, c'est que Caroline a cru que c'était Louise et qu'elle a essuyé la bouteille pour soulager sa mauvaise conscience. Ce qui signifie qu'elle estime Louise capable de commettre un geste inconsidéré. Dans ce cas, Caroline n'est pas l'assassin que nous cherchons.

— Mais Caroline n'est pas très nette, dans sa tête. C'est le genre qui agit d'abord et qui réfléchit après.

— Vois-tu, ce qu'il y a d'étonnant, dans cette affaire, c'est que le mode opératoire présente des caractères typiquement féminins et d'autres typiquement masculins.

— Nous y voilà ! » s'exclama Vendela, heureuse qu'elles abordent enfin son thème favori. « Je me demandais justement quand la perspective sexiste allait entrer en jeu. »

Ebba éclata de rire.

« Assassiner quelqu'un à l'aide de médicaments est un procédé peu traumatisant dans la mesure où il n'y a pas effusion de sang. La mort est moins brutale. Il est autrement plus difficile de poignarder ou d'étrangler quelqu'un, par exemple.

— Tu veux donc dire que les médicaments sont une arme masculine et les couteaux une arme féminine ? plaisanta Vendela en s'emparant de la bouteille de Ramlösa d'Ebba pour boire la dernière gorgée.

— Ce que je veux dire, c'est que certaines des membres de ce quatuor possèdent des traits de caractère masculins affirmés.

— Et sous prétexte que Louise est lesbienne, elle devrait tuer comme un homme ?

— Louise, certes. Mais Helena aussi a un côté masculin, il me semble. Comme moi, d'ailleurs. Et contrairement à toi, Vendela. Ça n'a pas forcément à voir avec les orientations sexuelles. »

Vendela ricana et rejeta en arrière une mèche de cheveux qui pendait devant ses yeux.

« Donc, tu ne crois pas que l'une d'elles soit l'assassin parce que, selon toi, elles n'auraient pas employé un mode opératoire féminin ?

— Elles peuvent parfaitement être coupables. Les comprimés sont "doux" tandis qu'immerger le corps est "dur". Mais il se peut que ce soit une seule et même personne qui ait accompli ces deux actes. Ce n'est pas certain, mais c'est possible. Et si c'est la même personne, il faut qu'elle ait des nerfs en acier pour garder le masque, ainsi qu'une force de caractère impressionnante pour porter seule toute la responsabilité du crime.

— Les nerfs en acier, n'est-ce pas justement un trait masculin ? »

Vendela leva le menton et contint un sourire.

« La force de caractère est un trait typiquement aristocratique, serais-je tentée de dire. » Ebba sourit à son tour. « Qui aurait pu voler du Dexofen dans la chambre de Louise ?

— Avait-elle seulement emporté ses comprimés à Svalskär ?

— Bien sûr que oui. »

Ebba tendit le bras vers son portable.

« Voilà ce que je crois. Quelqu'un tue Raoul au moyen d'un cocktail de Dexofen et de vin. Quand Caroline le trouve, il gît sur l'embarcadère. Son corps est toujours chaud, peut-être reste-t-il même encore un peu de vie en lui, si on se fie à ce qu'elle a déclaré. Puis il rend son dernier souffle, dans ses bras. C'est alors qu'elle injecte deux doses d'adrénaline dans son corps sans vie. Après ça, elle se précipite à la maison. Le corps disparaît. Elle retourne à l'embarcadère et croise Louise qui prétend être allée récupérer sa partition sur son bateau.

— Tu penses que c'est Louise qui a fait disparaître le corps ?

— Avec l'aide de Peder.

— Pourquoi aurait-elle voulu le faire disparaître ?

— Dans le meilleur des cas, pour maquiller sa mort en accident. Au pire, pour ralentir l'enquête et détruire des preuves.

— Quelles preuves ? »

Elles se dévisagèrent pendant un moment. Ebba secoua la tête.

« Voilà tout ce qu'on peut dire pour l'instant.

— Qui lui a servi le cocktail mortel ?

— N'importe qui aurait pu le faire, dit Ebba avec un bâillement qui se propagea à Vendela. Allez, rentre chez toi. On se voit demain. »

Une fois seule dans son bureau, elle s'empara de son téléphone et commença à composer le numéro de mobile de Karl-Axel, mais se ravisa avant d'être arrivée jusqu'au bout. Ça ne se fait pas, d'appeler quelqu'un qui vient de faire un infarctus, songea-t-elle en se mordant la lèvre. Mais il fallait bien que quelqu'un assure l'intérim de Karl-Axel, or elle tenait à ce que ce soit elle. Le moment était venu. Cela faisait déjà sept ans qu'elle se démenait en tant que commissaire. L'étape suivante était commissaire divisionnaire. Et elle était persuadée d'avoir toutes les compétences requises pour ce poste. Elle aurait juste à poser officiellement sa candidature à la succession de Karl-Axel, puis d'attendre sa confirmation. Mais à qui devrait-elle s'adresser si elle n'arrivait pas à joindre Göran ?

Ebba prit son courage à deux mains et appela de nouveau Karl-Axel sur son mobile. Cette fois, elle alla jusqu'au bout.

Elle reconnut la voix de Monika.

« Bonjour, Monika, c'est Ebba. Je voulais juste m'assurer que notre patient se porte bien.

— Oh, Ebba ! Merci pour ce que tu as fait, hier. Tu as été phénoménale et Karl-Axel ne tarit pas d'éloges à ton égard. »

Un sentiment de joie se répandit dans le ventre d'Ebba. Elle était sur la bonne voie.

« Il ne faut pas croire la moitié de ce qu'il prétend, répondit-elle. Est-il en état de me parler ? »

— Tu sais, il est en pleine discussion avec Göran. Il est passé lui apporter un bouquet de fleurs. Est-ce qu'il peut te rappeler plus tard ? »

Ebba réfréna son ardeur pour éviter que sa voix ne trahisse son euphorie.

« Bien sûr, pas de problème. Il n'aura qu'à m'appeler sur mon mobile. »

Elle raccrocha et rangea son téléphone dans son sac à main. Le cœur léger, elle quitta son bureau, son manteau sur le bras et son sac en bandoulière, qui se balançait gaiement sur sa hanche. En passant devant le bureau de Karl-Axel, elle remarqua que la porte était ouverte.

La tentation était trop forte. Il fallait qu'elle fasse le tour du propriétaire.

Le bureau de Karl-Axel était sensiblement plus grand que le sien et pourvu d'une fenêtre panoramique qui offrait une vue magnifique sur la baie d'Edsviken. Le coucher de soleil peignait tout le ciel en rose

orangé et se reflétait sur la surface verdâtre de la mer.

Je pense que j'arriverai à m'habituer à cette pièce, songea Ebba en s'affalant dans le fauteuil de bureau. Elle balaya les murs du regard. Dans son imagination, elle avait déjà commencé à la remeubler à son goût, dans un style coquet et élégant. Fini le mélaminé, le verre fumé et l'acier. Fini les tapis en acrylique. Fini les portraits de commissaires divisionnaires retraités dans leurs cadres dorés. Il y avait déjà douze de ces hommes bienveillants d'alignés. Karl-Axel ne tarderait pas à les rejoindre. Mais pas sur ce mur. Elle décrocherait toute la clique. À moins que ? Peut-être serait-elle quand même obligée de les exposer quelque part. Pourquoi pas dans les toilettes ?

Ebba posa ses pieds bottés sur le bureau, se renversa contre le dossier du fauteuil, ferma les yeux et joignit les mains derrière sa nuque.

Son mobile n'avait toujours pas sonné. Ebba jeta un œil à sa montre et constata qu'il ne s'était écoulé qu'une dizaine de minutes depuis qu'elle avait parlé avec Monika Nordfeldt. Avant de sortir, elle contempla une dernière fois la pièce pour se faire plaisir, puis referma derrière elle.

Le mardi, c'était le jour où elle avait l'habitude de sortir nager à la piscine de Mörby avec sa bonne copine Charlotte Martin. Et elle se réjouissait déjà à l'idée de ne pas rester seule chez elle, sur son canapé, les yeux rivés sur son téléphone. Elle aurait préféré pouvoir prendre son mobile avec elle au bord du bassin pour pouvoir se ruer hors de l'eau au cas où il sonnerait. Après quarante longueurs, elle prit même le temps de s'offrir une séance de sauna. Son téléphone ne sonna pas ce soir-là.

Mercredi 21 octobre

Le lendemain matin, Ebba s'offrit le luxe de traîner au lit une demi-heure de plus. N'ayant aucun rendez-vous prévu avant le déjeuner, elle avait décidé de passer la matinée chez elle pour réfléchir. Après deux bols de café au lait, un verre de jus d'oranges pressées, des tartines grillées avec du fromage de Botnie occidentale et de la marmelade de figues, elle se sentit prête à sortir promener ses chiens. Dès qu'ils la virent sortir leurs laisses, saisis d'une joie frénétique, ils se mirent à glapir et à sauter autour d'elle. Mais elle n'avait toujours pas de nouvelles de Karl-Axel, ni de Göran. Lorsqu'elle prit son mobile pour le glisser dans sa poche de veste, elle s'aperçut qu'il s'était déchargé pendant la nuit. Jurant et pestant après elle-même, elle le brancha aussitôt au chargeur, puis sortit faire sa promenade. C'était l'une de ces belles journées d'automne où le soleil brillait encore assez fort pour nous chauffer les joues et nous permettre d'emmagasiner de l'énergie en prévision d'un hiver glacial et interminable. Ebba tourna son visage vers le ciel et aspira les ultimes sensations chaleureuses de l'automne. La terre lourde, les feuilles humides et les pommes qui pourrissaient au pied des arbres donnaient à l'air un parfum acidulé.

Au bout d'une dizaine de minutes, quand Minna et Cosima eurent cessé de tirer sur leurs laisses et se mirent à marcher tranquillement en reniflant le sol, ses pensées commencèrent à prendre forme dans son esprit. Les pièces du puzzle s'emboîterent peu à peu. Elle commença à se faire une idée de l'endroit précis où se trouvait chacun, le soir du meurtre. Même si elle avait encore des doutes concernant certains. Peder s'était révélé être, malgré lui, une source d'informations inestimable et un formidable catalyseur.

Mais il y avait une question qu'elle n'était toujours pas parvenue à éclaircir. L'avortement. Peder avait été mis au courant avant la mort de Raoul. Louise, peut-être. Ou peut-être pas. Or, si Caroline n'était plus enceinte de l'enfant de Peder, ils n'avaient plus, tous les deux, aucune raison de liquider Raoul. Son sacrifice était devenu inutile. Louise ne pouvait tout de même s'être imaginé qu'il lui suffirait d'éliminer Raoul pour récupérer Caroline et faire une nouvelle tentative d'insémination ? C'était totalement inenvisageable. Cela signifiait en tout cas qu'il ne restait plus comme suspects que Caroline, Helena et Anna.

La mort de Raoul avait été planifiée. Il avait vraisemblablement

avalé le Dexofen et le vin de son plein gré. Le cocktail mortel lui avait été servi par une amie. Quelqu'un en qui il avait confiance. D'ailleurs, cette personne n'était pas nécessairement celle qui avait mélangé le Dexofen au vin. Peut-être avaient-ils trinqué pour sceller leur réconciliation ? Ou pour fêter un événement ? Mais qui pouvait bien l'avoir précipité vers la mort en se faisant passer pour son ami ? Qui ne pouvait supporter que Raoul vive ?

Après le déjeuner, Ebba se rendit au travail en voiture en écoutant l'un des derniers quatuors à cordes de Beethoven, l'*Opus 127 en mi bémol majeur*. Un morceau d'une beauté incomparable. Avec ses deux violons qui contrebalançaient le violoncelle et son alto qui tutoyait la perfection. Elle en vint à repenser à ce dîner au cours duquel elle avait fait la connaissance d'Helena Andermyr. Elle se souvenait qu'elle lui avait parlé du quatuor Furioso et qu'elle lui avait expliqué qu'il fallait plusieurs années à un quatuor à cordes pour trouver ce son unique qui faisait qu'on le reconnaissait parmi tous les autres. C'étaient ces années d'efforts et de travail intense, de don de soi et de privations, aussi bien musicales que personnelles, qui formaient les membres de manière qu'ils ne fassent plus qu'un. Mais, à lutter en permanence pour perdre son identité et se fondre au sein du groupe, des tensions finissaient inévitablement par se créer, si bien qu'il n'était pas rare que les membres d'un quatuor s'évitent en privé ou refusent de partager le même hôtel pendant les tournées. Mais elles n'avaient pas besoin de s'apprécier pour jouer ensemble. Aussi la question n'était-elle peut-être pas de savoir laquelle détestait le plus Raoul, mais plutôt en quoi sa présence avait bousculé l'équilibre du quatuor Furioso.

En arrivant au commissariat, elle croisa Vendela dans le hall. Elles se rendirent ensemble dans son bureau.

« Bien, Vendela, qu'as-tu comme nouvelles pour moi, aujourd'hui ?

— Félicitations, répondit-elle avec un sourire agacé. Tu avais raison. On n'a rien trouvé de suspect autour de la naissance de Caroline. Britt-Marie est bien sa mère. Du coup, c'est toute ma thèse phénoménale sur l'inceste qui tombe à l'eau.

— En tout cas, c'était bien tenté, soupira Ebba en lui donnant une petite tape d'encouragement sur l'épaule. Vendela, je voudrais que tu appelles Kjell et Jan et que tu vérifies s'ils se souviennent à quelle heure Louise s'est absentée, éventuellement s'ils ont entendu la porte d'entrée. Peut-être que des détails leur reviendront si on les aide un peu. »

Ebba s'assit à son bureau et mit en marche son portable. Elle pivotait gaiement sur son fauteuil en attendant que l'écran s'allume.

« Je ne devrais pas bouger de l'après-midi. Passe me voir quand tu auras parlé aux gars. J'ai rendez-vous à treize heures trente avec

Leonard et Ruth Liebeskind. On n'a pas eu le temps de discuter, hier.

— Et sa femme ? »

Ebba acquiesça d'un air renfrogné.

« Oui, oui. Je sais, mais j'ai encore besoin de réfléchir à la manière dont je vais m'y prendre avec elle. Évidemment, Joy sera à l'enterrement, demain. Toi aussi, d'ailleurs. Tenue noire et discrète de rigueur. »

Lorsque Vendela s'éclipsa, Ebba s'empara de son téléphone et composa le numéro de Göran Larsson. Elle laissa sonner longuement, mais il ne décrocha pas. Alors, elle décida d'appeler Agneta.

« Agneta, sais-tu où se trouve Göran ?

— Attends que je voie dans son agenda... Déplacement pour le service. Retour vendredi. »

Pile poil pour le week-end, comme ça tombe bien, songea Ebba en se levant pour aller se chercher une tasse de café au distributeur de l'entrée. En passant devant le bureau de Karl-Axel, elle remarqua que la porte était entrouverte et qu'il y avait de la lumière. Elle s'approcha, poussa la porte et découvrit un homme penché sur le bureau, qui fixait l'écran de l'ordinateur avec concentration.

Ebba eut le vague sentiment de l'avoir connu dans un passé lointain. De taille moyenne, il était mince et portait une chemise verte mal repassée au col déboutonné, avec une veste de costume noire de forme cintrée qui moulait sa poitrine en donnant l'impression d'un torse musclé. Son jean noir pendait avec nonchalance sur ses hanches. Sa chevelure blonde tirait sur le roux et sa dernière visite chez le coiffeur devait déjà remonter à quelque temps. Sa barbe de trois jours donnait des reflets dorés à ses joues et à son menton. Son nez, légèrement long et effilé, se terminait en trompette, ce qui lui donnait un air rusé. Sans lever les yeux de son écran, il dit, avec un accent finlandais, sur un ton décontracté :

« Bonjour, Ebba. »

Elle fouilla fébrilement dans sa mémoire mais fut incapable de se rappeler où ils s'étaient rencontrés. Alors, il se tourna et la fixa de ses yeux verts au regard intense. Il portait de solides lunettes à monture en plastique, noires, dans le style des années 1960. Mais ce qui la frappa en premier, dans son apparence, ce ne fut pas son regard, mais sa bouche. Lorsqu'il lui sourit, sa lèvre supérieure se contracta d'une manière presque sarcastique. Chacun de ses mouvements et de ses expressions trahissait une grande confiance en soi.

« Je te prie de m'excuser, ricana Ebba, mais j'ai du mal à te resituer...

— Ça fait dix, douze ans, maintenant. Tu avais donné une

conférence, à l'école de police, sur les délinquants sexuels. Je me souviens de tes yeux noirs. Et tu étais très... » Au lieu de terminer sa phrase, il prit une profonde inspiration, s'approcha et lui tendit la main. « Pontus Strindberg. »

Chaque fois qu'il prononçait un mot, ses lèvres remuaient avec une sensualité étudiée. Comme si elle avait été soudain frappée de mutisme, elle en était réduite à regarder sa bouche dont elle n'arrivait simplement pas à détourner les yeux. Elle lui serra la main. Sa peau était chaude et moelleuse. Au bout de quelques secondes, son cerveau lui dit qu'elle devait lui lâcher la main, ce qu'elle fit avant de reculer de deux pas.

« Mon Dieu, il y a douze ans... À l'école de police. Je devrais me souvenir de vous. Je veux dire... »

Elle éclata de rire pour évacuer son embarras. Il y eut un blanc, mais Pontus, la main sur la hanche, se contenta de lui sourire sans se tracasser le moins du monde de ce silence. Le cœur d'Ebba se mit à battre la chamade sous l'effet de la nervosité et elle se demanda comment elle allait parvenir à se reprendre. Pour finir, après un moment qui lui avait semblé une éternité, mais qui, en réalité, n'avait pas excédé quatre secondes, elle réussit à s'exprimer, d'une voix légèrement forcée.

« Et que nous vaut l'honneur de ta présence ici ? Essaierais-tu de t'introduire dans l'ordinateur de Karl-Axel ? Si ce sont des jeux sympas que tu cherches, je suis désolée de te décevoir, mais ce n'est pas là que tu risques d'en trouver.

— Ah, quel dommage ! » répondit Pontus en inspirant du coin de la bouche. Il passa une main dans sa chevelure trop longue et fit les yeux doux à Ebba. « Mais tu ne connaîtrais pas son mot de passe, par hasard ? De quelle manière pourrais-je te corrompre ? Une tasse de café, peut-être ? »

Les tensions commencèrent à se dissiper et le rythme cardiaque d'Ebba à ralentir.

« Pontus, Pontus... On ne m'achète pas si facilement. Mais je peux te montrer où se trouve la machine à café. Suis-moi. »

Il lui emboîta le pas. Ses bottes de cowboy résonnèrent dans le couloir et elle eut l'impression de sentir son regard sur son dos. Mais, lorsqu'elle se retourna en arrivant à la machine à café, elle constata avec agacement qu'il s'était éloigné pour envoyer un SMS.

« O.K., regarde bien, maintenant. On appuie sur “café”, “dosage”, puis “tasse”. Considère ça comme une information confidentielle et tiens-toi prêt à avaler ton café bouillant avec ton gobelet, au cas où quelqu'un te verrait te servir sans ta carte de police. »

Cette fois, la vraie Ebba était de retour.

Pontus éclata de rire et suivit la procédure qu'elle venait de lui indiquer. Tandis que la machine déversait le café dans son gobelet, il dévisagea de nouveau Ebba avec son sourire hautain aux lèvres.

« Laisse-moi t'offrir une tasse. »

Ebba accepta volontiers.

« Alors, qu'est-ce qui t'amène au commissariat de Danderyd ? » s'enquit-elle.

Sa nervosité commençait à se dissiper et elle osa enfin soutenir son regard.

« J'ai reçu un coup de fil de Göran Larsson, hier soir. Apparemment, Karl-Axel Nordfeldt a été admis à l'hôpital pour un infarctus et doit être remplacé. J'ai déjà assuré un intérim au même poste, en centre-ville. »

Un crochet à l'estomac ne l'aurait pas plus ébranlée. Mais Ebba se contenta de hausser les sourcils d'un air surpris tout en s'efforçant de sourire. Elle avala une longue gorgée, tandis que son cerveau élaborait des théories à base de conspiration.

« Félicitations... Cool pour toi. »

Pontus perçut une fracture dans leur conversation qui, jusque-là, avait été plutôt agréable et changea habilement de sujet.

« Sur quoi est-ce que tu bosses, en ce moment ? C'est bien toi qui es en charge de l'enquête sur le meurtre de Raoul Liebeskind ? »

— C'est exact. Je vois que tu es déjà au courant de pas mal de choses.

— Je t'ai vue aux infos, lundi soir.

— On a un peu avancé, depuis. Demain, c'est l'enterrement.

— Oui, je sais. Dans la chapelle juive du cimetière Nord. J'avais prévu d'assister à la cérémonie, ou, au moins, d'y passer. Veux-tu que nous y allions ensemble ?

— Bien sûr... Mais il faudra d'abord que je passe prendre Vendela au commissariat.

— Parfait. Dans ce cas, je vous accompagnerai, si tu n'y vois pas d'inconvénient. En fait, Louise Armstahl et moi étions dans la même classe, à l'école Adolf-Fredrik.

— Vous êtes amis ? demanda Ebba en calculant rapidement qu'il avait quatre ans de moins qu'elle.

— Non, non. Ça fait des années qu'on ne s'est pas vus. On s'est bien croisés plusieurs fois, à des concerts. On s'est dit bonjour, on a échangé quelques mots, pas plus. Quant à Raoul Liebeskind, je l'ai vu jouer à Grünwaldsalen, l'hiver dernier. »

Le fameux concert à l'issue duquel Raoul et Helena avaient passé la

nuît ensemble, dans sa chambre d'hôtel, songea Ebba.

« Moi aussi, j'y étais. »

Pontus sourit à nouveau et dit : « C'est vrai ? Dire qu'on aurait pu se rencontrer. »

Le rouge menaçait de monter aux joues d'Ebba quand elle entendit la voix de Vendela derrière elle.

« Pontus ! Qu'est-ce que tu fais ici ? »

Vendela passa devant Ebba sans s'arrêter et serra Pontus longuement dans ses bras.

« Vendela, ça faisait longtemps.

— Pontus est notre nouveau chef, expliqua Ebba. C'est lui qui va assurer l'intérim de Karl-Axel. »

Vendela ne put dissimuler sa joie.

« Non, c'est vrai ? Oh, comme c'est cool ! Alors, ça veut dire qu'on va bosser ensemble ? »

Avec un sourire charmeur, elle lui asséna un coup de coude dans les côtes. Pontus rit avec elle pour qu'elle se sente rassurée, mais croisa ensuite les bras sur sa poitrine avant de reprendre son sérieux.

« Pontus était mon tuteur à l'école de police, expliqua Vendela en lui envoyant des regards admiratifs du coin de l'œil.

— Décidément, tu as été en classe avec tout le monde, commenta Ebba. J'aurais souhaité t'entretenir à propos de l'affaire Raoul Liebeskind. Peut-on aller dans mon bureau, Pontus ? dit-elle avant de s'empresse d'ajouter : L'invitation vaut aussi pour toi, Vendela. »

Une fois sur son territoire, elle se sentit rassurée. Elle s'assit à son bureau.

« Alors, comme ça, tu connais Louise Armstahl ? Et peut-être aussi Raoul ?

— Non, seulement Louise.

— Que penses-tu d'elle ? Tu crois qu'on peut lui faire confiance ?

— Est-elle soupçonnée ?

— On peut dire ça. »

Pontus se gratta le menton d'un air grave.

« Merde. Tout de même, ça me surprend.

— Comment ça ?

— Je l'ai toujours considérée comme quelqu'un de franc. En tout cas, elle l'était lorsque je l'ai connue. Et d'orgueilleux. Mais c'est naturel pour une noble.

— Écoute-toi... », protesta Vendela en imitant son accent finlandais.

Pontus la poussa de l'épaule.

« Ça y est, tu te remets à me taquiner, dit-il. Comme au bon vieux temps !

— Tu n'as pas changé d'un poil, répliqua Vendela.

— Quoi qu'il en soit, coupa Ebba, je voudrais savoir si tu estimes que Louise est capable d'accomplir un meurtre. »

Pontus réfléchit.

« C'est difficile à dire, commença-t-il. Ne le sommes-nous pas tous ? En fin de compte ? Tout dépend du mobile, non ? »

On frappa à la porte et Vendela alla ouvrir. M. et Mme Liebeskind se tenaient devant la porte, escortés par un jeune policier. Ebba les invita à entrer et à prendre place. Pontus se leva et les salua avec autorité. Il fit également preuve de diplomatie en évitant le regard d'Ebba lorsqu'il se présenta comme le commissaire divisionnaire par intérim aux nouveaux arrivants, avant de s'éclipser en prenant soin de fermer la porte derrière lui.

Ebba commença par leur faire part, une fois de plus, de ses sincères condoléances. Ils acquiescèrent avec courtoisie.

« Je vous suis reconnaissante de vous être déplacés jusqu'ici, poursuivit-elle. Naturellement, vous voulez savoir comment notre enquête progresse. Et je peux vous informer que les pièces du puzzle sont en train de se mettre en place, mais que nous ne sommes pas encore en mesure de procéder à une arrestation.

— Mais vous avez des suspects ? s'enquit Ruth en la fixant dans les yeux.

— De nombreux suspects. La question que je vais vous poser risque de vous choquer, mais je ne peux pas faire autrement. Aussi, je vous demande pardon à l'avance pour la colère légitime que vous allez éprouver. Raoul était votre fils, c'est donc vous qui le connaissiez le mieux. »

Elle sentit le poids de leurs regards sur elle, l'angoisse commençait déjà à enfler dans sa poitrine.

« Avez-vous une idée de ce qui a pu provoquer la mort de Raoul ? Y aurait-il une raison à cette tragédie ? Je n'insinue pas que Raoul ait mérité son sort horrible, mais avait-il commis un acte qui ait pu conduire à... son assassinat ? »

Elle se tut et détourna les yeux un bref instant pour éviter de leur mettre la pression. Comme elle s'y était attendue, sa question les avait laissés bouche bée. Finalement, Leonard Liebeskind prit la parole, d'une voix chevrotante :

« Vous dites que nous connaissions notre fils. Vous avez raison. Mais c'était un adulte et les adultes ne confient pas tout à leurs parents.

— Il était au milieu d'amis ! s'écria Ruth en levant les mains en l'air.

Comment des amis pourraient-ils se comporter de la sorte entre eux ? Anna venait souvent chez nous à l'époque où ils étaient fiancés, ajouta-t-elle. Quant à Louise, elle était comme notre fille. »

Ils s'exprimaient avec un léger accent, mais leur suédois était irréprouvable. Ebba devina des origines polonaises ou d'un autre pays slave en ce qui concerne Leonard. Comme tant d'autres juifs, il avait dû trouver refuge en Suède pendant la guerre. L'accent chantant de la mère, en revanche, était sans conteste hongrois. Il était même possible qu'ils aient choisi de baptiser leur fils Raoul en hommage à Raoul Wallenberg.

« Votre fils était un personnage charismatique. J'ai moi-même eu l'occasion de le voir jouer et j'ai plusieurs de ses disques à la maison. Un artiste de sa dimension ne laisse pas indifférent. Et je crois que Raoul suscitait de nombreux sentiments dans son entourage. Je serais tentée de dire, si vous me passez l'expression, qu'il était doté d'un puissant pouvoir érotique. Les femmes tombaient facilement amoureuses de lui.

— Oui, oui, réagit Leonard Liebeskind avec un sourire fier et mal à l'aise aux lèvres. Raoul était un homme à femmes, c'est incontestable. Et nous étions au courant. Mais c'était quelqu'un de généreux. Il avait bon cœur, notre Raoul.

— Comment décririez-vous son mariage avec Joy ? Étaient-ils heureux ensemble ? »

Les parents échangèrent un regard et Leonard haussa les sourcils, avant de laisser la parole à son épouse.

« Joy et Raoul étaient mariés depuis plus de dix ans. Ils étaient très heureux au début. C'est du moins ce qu'il nous a toujours semblé. Mais ces dernières années ont été difficiles pour eux. Ils ont essayé d'avoir un enfant sans y parvenir. Je crois que cette déception leur a fait beaucoup de mal. C'est ce qui a fini par briser leur couple.

— Mais ils étaient toujours mariés, lorsque Raoul est décédé ?

— En effet. Joy est désormais la veuve de Raoul. Et, à notre connaissance, ils n'avaient pas prévu de divorcer.

— Enfin, nous ne serions pas étonnés qu'il en ait été question, ajouta Leonard.

— Nous sommes évidemment déçus et tristes qu'aucun de ses mariages n'ait duré, reprit Ruth. Il en était quand même à son troisième. Et nous n'avons jamais eu de petits enfants. »

Ebba acquiesça et gonfla ses poumons.

« Je vais encore devoir être impudente. Mais j'espère que vous comprenez que c'est avec les meilleures intentions que je vous pose ces questions. » Ruth et Leonard hochèrent la tête en silence et Ebba

poursuivit. « Savez-vous si Raoul entretenait des liaisons adultères, en particulier ces derniers temps ? »

Leonard se tourna à nouveau vers sa femme.

« Nous avons des soupçons, en effet. Mais il n'en a jamais parlé devant nous.

— Il y avait toujours des filles dans sa loge après ses concerts, expliqua Ruth.

— Quelles filles ? s'enquit Ebba.

— Oh, des filles de toutes sortes. Des violonistes, des élèves, des collègues, des chefs d'orchestre et des journalistes, des mannequins et des actrices... De tout.

— Connaissiez-vous certaines d'entre elles ?

— Il y a eu des musiciennes célèbres, des stars internationales que nous avons vues plusieurs fois. Et leurs mines ravies ne laissaient aucun doute.

— Des membres du quatuor Furioso ?

— Anna a été sa fiancée, mais c'est vieux, comme histoire, dit Leonard. Par la suite, elle a épousé un pianiste. Nous aimons bien Anna. C'est dommage qu'ils ne se soient jamais mariés. Elle aurait fait une excellente épouse pour notre Raoul.

— Je me demande comment elle va. Elle était tellement triste, hier, commenta Ruth d'un air pensif. On devrait peut-être lui proposer de venir à la maison. Qu'en penses-tu, Len ? On verra ça dans quelques jours.

— Et mis à part Anna ? »

Ruth secoua la tête.

« Non, les hommes n'intéressent pas Louise. Quant à l'autre, la blonde qui joue du violon, on l'a juste croisée deux ou trois fois. Mais elle est mariée, il me semble. Et puis il y a cette petite jeune, la nouvelle celliste... »

Leonard leva les yeux au ciel et Ruth lui donna une petite tape dans le dos en le réprimandant avec amour.

« Arrête de rêver, *Klutz* ! Tu pourrais être son grand-père. » Puis, se tournant vers Ebba : « Nous ne l'avions jamais rencontrée jusque-là, juste aperçue de loin, à des concerts. Une très ravissante jeune femme. Et une musicienne fantastique. Fantastique. Je suis moi-même celliste et je peux vous assurer qu'elle a du talent.

— Oui, oui, approuva Leonard avec embarras. Elle ira beaucoup plus loin que les autres. C'est certain. Beaucoup plus loin. »

Ebba sourit en son for intérieur en songeant à la surprise qui attendait maman et papa Liebeskind.

« J'aurai une dernière question à vous poser, et elle est d'ordre financier. Comment décririez-vous la situation financière de Raoul ?

— Nous ne savons pas précisément ce qu'il en est, répondit Ruth. Nous devons rencontrer son avocat la semaine prochaine, avec Joy. À New York. Apparemment, il avait rédigé un testament.

— Puis-je vous demander le nom et le numéro de téléphone de cet avocat ?

— Bien sûr », dit Leonard en sortant un petit agenda relié en cuir.

Puis il coucha le nom et le numéro de téléphone de l'avocat sur le bloc de Post-it qu'Ebba lui avait tendu.

« Nous savons qu'il avait de bons revenus, reprit Ruth. Certes, il donnait moins de concerts, ces derniers temps, mais il y avait son salaire de l'école Juilliard.

— De combien Joy va-t-elle hériter, d'après vous ?

— Je dirais que Raoul possédait au moins dix millions de dollars. L'appartement d'Upper West Side vaut une fortune et il en était le propriétaire. »

Ebba hocha la tête et leur signifia qu'elle en avait fini avec ses questions en se levant et en leur tendant la main.

« Il faut peut-être que vous sachiez que je serai présente à l'enterrement, demain. Je comprends que vous auriez préféré ne pas voir la police, mais notre travail n'est pas encore terminé et j'espère que vous n'y voyez pas d'inconvénient. »

Ils acquiescèrent à voix basse. Leonard s'attarda dans la pièce et dit :

« Vous ne savez vraiment pas qui a fait ça ? N'y a-t-il donc aucune preuve, aucun indice, aucune empreinte digitale, rien ?

— Vous devez nous faire confiance. Nous mettons tout en œuvre pour résoudre cette affaire dans les meilleurs délais », répondit Ebba en les raccompagnant à la porte.

Lorsqu'elle se retourna, elle vit Vendela dans le contre-jour, assise sur sa chaise. Elle regardait par la fenêtre. Avec ses cheveux qui flottaient comme un nuage autour de sa tête, elle ressemblait à un elfe. Un elfe amoureux et déconcerté, songea Ebba. Elle s'approcha d'elle et, d'un geste maternel, posa une main sur son épaule.

« Je me demande ce qu'on va bien pouvoir faire, maintenant, dit Vendela.

— On a déjà beaucoup progressé, vraiment... Mais sans pour autant coincer l'assassin.

— Qui c'est, d'après toi ?

— L'une de ces dames. Caroline, Anna, Helena ou Louise. C'est parmi elles que se cache l'assassin, tu peux en être sûre. Même si je

pense qu'on peut écarter Caroline. »

La jeune policière secoua la tête.

« Vendela, reprit Ebba avec prudence. Essaie de ne pas...

— Je n'ai pas envie d'en parler », la coupa-t-elle. Elle se leva brusquement et se força à sourire. « As-tu encore besoin de moi ? J'ai plusieurs coups de fil à passer. »

Ebba hésita.

« Vas-y, file. Je vais rester encore quelques instants. »

En arrivant devant la porte, Vendela se retourna.

« T'en fais pas en ce qui concerne Pontus. Il fera un chef génial. Rien à voir avec Karl-Axel.

— Dis-toi juste qu'il est ton supérieur, maintenant.

— Qu'est-ce que tu insinues ? demanda Vendela, agacée.

— Rien, rien... Préviens-moi quand tu auras eu des nouvelles de Kjell et de Jan », conclut Ebba.

Vendela tourna les talons et sortit du bureau.

Ebba attendit quelques secondes pour s'assurer qu'elle n'allait pas être dérangée. Il ne fallait surtout pas qu'on s'aperçoive qu'elle s'était introduite dans la base de données de la Säpo sans autorisation. Elle avait obtenu leurs codes et mots de passe par un collègue désormais retraité, alors qu'elle travaillait sur une affaire qui nécessitait d'avoir accès à des informations classées secrètes. Contre la promesse qu'elle en ferait un usage raisonnable. Mais où était la limite au raisonnable et qui était habilité à la définir ? Bien sûr, elle n'avait jamais consulté leurs archives sans un bon motif. De son point de vue, du moins. Cette fois, en revanche, elle considérait que le cas était limite. Mais du bon côté de la limite. Au moment de commettre cet acte téméraire, elle ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment d'excitation et de peur mêlées. Ainsi qu'une pointe de mauvaise conscience.

Son intuition avait été la bonne. Il était bien là. Dans les archives du personnel de la Säpo. Pontus Harald Love Strindberg. Love. Était-ce vraiment son troisième prénom ? Une photo de lui en gros plan s'ouvrit automatiquement. Avec un soupir agacé, elle referma la fenêtre pour pouvoir mieux se concentrer. Elle parcourut attentivement son CV. En découvrant sa date de naissance, elle constata qu'il n'avait pas quatre, mais cinq ans de moins qu'elle et qu'il avait donc dû entrer à l'école dès l'âge de six ans pour être dans la même classe que Louise Armstahl. Né à Tokyo ? Et il parle le suédois de Finlande ? Un bref coup d'œil à la liste des pays où il avait passé son enfance confirma ses soupçons. Il était fils de diplomate. Ce qui expliquait son côté mondain et atypique. Les paupières plissées, elle lut le résumé de son ascension fulgurante. Docteur en droit, rien

que cela ! Ils avaient au moins en commun le titre de docteur, même si elle avait obtenu le sien en psychologie. Deux ans en tant que commissaire divisionnaire, sur l'île de Gotland. Après quoi, sans doute lassé de la vie insulaire, il avait fait son retour sur le continent. Au commissariat central de Stockholm, il avait assuré l'intérim du divisionnaire pendant encore deux bonnes années. Mais il faisait toujours partie de la Säpo. C'est alors que Karl-Axel fait son infarctus et que les gros bras en profitent pour installer leur prince héritier. La probabilité de voir Karl-Axel reprendre un jour du service étant quasi nulle, il y avait de grandes chances que Pontus soit confirmé officiellement à son poste avant Noël. Qu'est-ce que Karl-Axel avait cru ? Qu'il pouvait convaincre Göran de la nommer à sa place ? Et elle, que s'était-elle imaginé ? Ebba sentit la rage monter en elle. Son cœur se mit à palpiter. Puis elle examina à nouveau son CV et se concentra sur les informations personnelles. État civil : marié à Farah Strindberg, vingt-neuf ans, née à Boston. Bien sûr, il avait un faible pour les femmes jeunes, ce brave Pontus. Enfants : Nicholas et Noor, quatre ans, ainsi que Zoë, sept mois. Elle cliqua sur le nom de son épouse et fit apparaître la photo d'une femme aux traits slaves avec un corps de top model. Elle portait une chemise blanche et un jean et souriait d'un air décontracté en direction de l'objectif. Ses longs cheveux bruns flottaient dans l'air. Ebba passa à la photo suivante. Celle de Pontus. Elle s'attarda dessus quelques instants. Lentement, elle rapprocha le curseur de sa bouche et le passa sur ses lèvres. Puis elle le fit glisser sur son visage et s'arrêta au milieu de son front. Alors, elle mima un *poum* ! et se déconnecta.

La nuit avait commencé à tomber et elle reprit ses esprits au milieu d'une pièce à moitié plongée dans l'obscurité. Combien de temps avait-elle passé sur son ordinateur ? Elle jeta un coup d'œil à sa montre et constata qu'il était déjà seize heures quarante-cinq. Le voyant de son portable clignotait, mais son écran était éteint. Après l'avoir réactivé en bougeant sa souris, elle se connecta au site de la police et se rendit directement sur la page « Postes vacants ». Ils cherchaient un commissaire divisionnaire, dans le Norrbotten, et elle se demanda combien de maisons elle pourrait s'acheter à Luleå, si elle revendait son pavillon de Djursholm. Peut-être un village entier ? Une petite ville ? Peut-être pourrait-elle même racheter tout Luleå et en devenir le maire despotique. Pourquoi ne pas plutôt investir la moitié de la somme dans une propriété dans le Languedoc, où elle passerait ses vacances ? Elle pourrait travailler l'été, quand les journées sont longues et la température supérieure à zéro le jour, puis se mettre en congé pendant les six mois d'hiver pour se retirer dans le Languedoc ?

Elle fut tirée de ses rêveries par des coups sur sa porte. Ebba s'empressa de revenir sur son fond d'écran.

« Entrez », lança-t-elle, d'une voix détendue.

— Qu'est-ce qu'il fait sombre, ici ! » s'exclama Vendela en allumant la lumière.

Ebba plissa les paupières.

« Alors, as-tu réussi à joindre ces messieurs ?

— Oui, c'est fait. Et ils confirment en gros les déclarations de Louise. Ils ne se rappellent pas exactement l'heure à laquelle elle s'est absentée. Mais Kjell l'a aidée à porter le plateau avec les tasses de thé.

— Ont-ils dit quelque chose à propos de son attitude ? Était-elle muette ou agitée ?

— Ça ne les a pas marqués, en tout cas.

— Non, ça n'a rien d'étonnant. Ils ne pouvaient pas savoir qu'ils auraient à témoigner dans une affaire d'assassinat. En outre, Louise est une soliste expérimentée, aux nerfs d'acier. Elle est certainement capable de cacher ses émotions quand c'est nécessaire.

— J'ai tout de même noté un petit détail qui va peut-être t'intéresser. »

Ebba s'illumina.

« Ils m'ont assuré que Louise avait eu à sa disposition la partition du quatuor à cordes pendant tout le travail de montage. Celle-ci contenait tous les instruments et tous les commentaires. À aucun moment ils n'ont eu besoin de la partition du violon de tête.

— Elle s'est bien foutue de notre gueule..., marmonna Ebba.

— Pardon ?

— Rien, rien... »

Harassée par la fatigue, Vendela appuya le front contre le chambranle de la porte.

« Est-ce que je peux rentrer chez moi, maintenant ?

— Oui, tu peux y aller. Moi aussi, je vais rentrer. J'ai juste une petite chose à régler, avant. N'oublie pas de t'habiller en noir, demain. On partira sur les coups de midi. »

New York, pensa Ebba. C'est bientôt l'heure du déjeuner, là-bas. Elle s'apprêtait à décrocher son téléphone fixe quand son mobile sonna. C'était Jakob.

« Alors, comment ça s'est passé ?

— Elles ont discuté pendant une demi-heure à une table du Sturekatten.

— Comment était l'ambiance ?

— Plutôt tendue, au début. Caroline a éclaté en sanglots plusieurs fois et Louise a tenté de la consoler.

— O.K. Autre chose ?

— Caroline a fini par se barrer en chialant comme une madeleine. Louise est restée encore un moment avant de rentrer à son tour. »

Deux minutes plus tard, elle raccrochait et s'emparait du Post-it que lui avait laissé Leonard Liebeskind. Puis elle composa le numéro de Me Miles Rosenberg, l'avocat à qui Raoul avait confié son testament.

Jeudi 22 octobre

Elle aurait préféré mettre son pantalon en cuir noir et un pull en tricot, mais elle aurait plus de chances de se fondre dans la masse avec sa robe noire et des chaussures à talon assorties. Quelle était la hauteur de talons autorisée pour un enterrement ? Au fond de son placard, elle tomba sur la paire de chaussures, avec des talons de trois centimètres, qu'elle avait portée à l'enterrement de Gregor. Il ne méritait pas plus, songea-t-elle en les balançant à nouveau dans son placard. Avec un bruit sourd, elles atterrirent sur une boîte rouge qui contenait des escarpins noirs à talons aiguilles qu'elle avait dénichés aux soldes d'hiver, l'année précédente, mais qu'elle n'avait encore jamais eu l'occasion d'étreindre. Ebba les essaya devant son miroir et se sentit tout de suite bien dedans. Ces chaussures lui convenaient à la perfection. Pourquoi ne les avait-elle jamais mises ? Elle opta ensuite pour des collants en nylon noirs qui donnaient à ses jambes un joli galbe élancé. Avec sa robe droite taillée aux genoux, un chemiser brodé en coton au décolleté généreux et son manteau par-dessus, elle s'admira une dernière fois dans le miroir. Son regard tomba alors sur son coffret à bijoux et elle éprouva une soudaine envie de l'ouvrir pour y piocher un collier qu'elle n'avait plus porté depuis qu'elle était jeune femme. Son pendentif en or représentait le symbole hébreu signifiant la vie, *Chai*. Elle le passa autour de son cou et sourit à son reflet.

Par terre dans le vestibule, il y avait la caisse contenant les dossiers qu'elle avait rapportés du travail. Elle avait passé plusieurs heures, dans la matinée, à parcourir les rapports de la police scientifique. Page après page. Parmi ces informations, pas une ne semblait être en mesure de faire progresser leur enquête de manière décisive. Elle ramassa sa caisse, sortit de chez elle, s'installa au volant de sa Mercedes et démarra.

Lorsqu'elle arriva au commissariat, Vendela et Pontus étaient en pleine conversation devant l'entrée. Comme au bon vieux temps. Tous deux roux et détendus. Elle se gara le long du trottoir et baissa sa vitre en leur lançant un « Montez ! »

Instinctivement, Vendela prit place à l'arrière, tandis que Pontus s'asseyait sur le siège passager. Ebba vit qu'il avait vu. Et il jeta même un second coup d'œil légèrement plus insistant à ses chaussures. Il était rasé de frais et portait un costume sombre, décontracté et élégant

à la fois, avec une chemise gris clair et un pardessus en laine chiné noir et blanc.

« Logiquement, tout le quatuor devrait être là, dit Ebba pour engager la conversation. Il va falloir surveiller leur comportement. À l'égard de Joy, d'une part. Entre elles, d'autre part. Y a-t-il des dissensions, des vieilles rancœurs, des affinités ? Ce sera la première fois depuis le soir du meurtre qu'elles seront réunies toutes les quatre.

— Est-ce qu'on doit se disperser ? s'enquit Vendela.

— Oui, je pense que c'est préférable. Mais reste discrète. C'est un enterrement. Tâchons de passer inaperçus. »

Pontus ne put s'empêcher de lorgner à nouveau sur les chaussures d'Ebba avant de la considérer avec un air de reproche. Ebba resta concentrée sur la route et l'ignora.

Ils arrivèrent en avance. Pourtant, il y avait déjà du monde devant la chapelle. Ebba reconnut plusieurs musiciens et chefs d'orchestre renommés. Des hommes avaient une explication avec des photographes qui, pourtant, se tenaient à l'écart.

Ebba aperçut Louise, qui discutait avec des collègues. De nouveaux arrivants affluaient en permanence et la saluaient. Puis le petit groupe se rapprocha peu à peu de la chapelle. C'est alors que les parents de Raoul débouchèrent d'une allée en se tenant par le bras. Ruth avançait lentement, Leonard lui caressait la main pour la réconforter et la calmer. Lorsqu'ils arrivèrent devant l'entrée, l'assistance se tourna vers eux pour leur exprimer ses condoléances. Ebba, Pontus et Vendela prirent place dans la file. Les appareils des photographes de presse crépitaient. Les parents de Raoul ne laissèrent pas paraître s'ils étaient fiers que l'enterrement de leur fils ait attiré les plus grands quotidiens ou s'ils auraient préféré que la cérémonie se déroule dans l'intimité.

« Nous allons maintenant enterrer notre fils unique, puis la vie reprendra son cours », déclara Ruth, tendue, en serrant la main d'Ebba.

Au même instant, Caroline surgit au coin de la chapelle. Elle portait son violoncelle sur son dos. Tout en elle était noir, ses chaussures, ses collants, son manteau, ses cheveux. À l'exception de son visage blanc comme neige au milieu duquel étincelait une bouche rouge cerise. Leonard expliqua qu'elle allait jouer la *Fantasia sopra Laudi* d'Ingvar Lindholm, dans la chapelle.

« La *hevra* a dû finir par lui céder. Autrement, il n'y aura absolument aucune musique. C'est le choix de Joy et nous ne pouvons que le respecter.

— Joy n'est donc pas au courant que Caroline af Melchior va jouer ? demanda Ebba.

— Nous n'avons pas encore eu l'occasion de l'en informer. Cela

pose-t-il un problème ? »

Ebba se demanda si elle devait leur avouer, mais se contenta de répondre :

« Vous feriez peut-être bien d'échanger quelques mots avec Caroline avant que la cérémonie ne débute. Ou avec Joy. Comme vous préférez. »

Soudain, Leonard saisit la main de sa femme en haletant et la serra fort. Ruth sursauta et regarda autour d'elle d'un air désorienté. Ebba se retourna et aperçut deux personnes qui s'approchaient de la chapelle. La femme, grande et élégante, portait un manteau en vison noir et des bottes à talons hauts, également noires. Sa chevelure dorée, impeccablement coiffée, rebondissait à chacun de ses pas, découvrant des boucles d'oreilles en or en forme de gouttes d'eau. Elle tenait par la main un petit garçon d'une dizaine d'années. Il avait des boucles brunes et des yeux marron en amande. Sur son nez, quelques grains de beauté épars faisaient penser à du poivre.

Les poumons de Ruth se vidèrent en râlant. Ses genoux se mirent à flageoler sous elle et Leonard la rattrapa juste à temps pour l'empêcher de tomber par terre. Pontus s'élança pour l'aider à la relever. Ruth reprit ses esprits et plissa d'abord les paupières, déboussolée, mais elle avait recouvré tous ses sens.

Helena avait vu la scène et lâché la main de son fils. Le garçon leva les yeux sur elle, surpris, puis tourna la tête vers Ruth. Helena se baissa pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille. L'enfant esquissa un sourire et acquiesça. Puis, d'un pas hésitant, il s'approcha des parents de Raoul Liebeskind.

Les larmes coulaient sur les joues de Ruth et elle avait du mal à se maîtriser. Quant à Leonard, il avait les yeux rivés sur le garçon et sa bouche luttait pour contenir ses sanglots. Il s'agenouilla et s'efforça de sourire pour ne pas effrayer l'enfant.

« Bonjour, je m'appelle Leonard. Et toi ?

— David », répondit le gamin en levant les yeux sur sa mère d'un air embarrassé.

Helena hocha la tête en signe d'encouragement. Elle aussi avait les yeux pleins de larmes, mais sa bouche essayait de sourire.

« David, c'est un très joli prénom, dit Leonard. Mon papa s'appelait David Simon et moi je m'appelle Leonard David. Et tu sais, j'avais aussi un fils qui s'appelait David. Raoul David Liebeskind.

— Quel drôle de nom de famille, commenta David en entortillant ses doigts autour de la main de sa mère.

— Sais-tu ce que ça signifie ? » demanda Leonard d'une voix de plus en plus chevrotante. David secoua la tête. « C'est un mot allemand qui

veut dire “enfant de l’amour”. »

En prononçant ces paroles, il éclata en sanglots et enfouit son visage dans ses mains. David se réfugia aussitôt derrière sa mère et lui tira sur la main pour qu’ils s’éloignent.

« Qui d’autre est au courant ? demanda Ebba.

— Vous faites partie des premiers informés, répondit Helena.

— Depuis combien de temps aviez-vous des soupçons ?

— Je n’ai toujours pas la confirmation de Svante. Mais je me suis toujours posé des questions. Oh, qu’est-ce que j’ai pu me poser comme questions. » Elle sécha ses larmes d’une main tremblante. David était pendu à l’autre. « Maintenant, ça ne semble plus faire le moindre doute.

— Qui êtes-vous ? demanda Ruth, les yeux écarquillés, en la prenant par le bras. Vous êtes l’altiste du quatuor Furioso, n’est-ce pas ? »

Helena acquiesça.

« Mon nom est Helena Andermyr. Et mon fils s’appelle David Andermyr. J’ai aussi une fille, Johanna. Mon mari se prénomme Martin et est blond aux yeux bleus, comme Johanna.

— Et le petit David est aussi beau que Raoul quand il était enfant, dit Ruth.

— Je n’arrive pas à y croire. Mon fils se tient devant moi alors que je sais qu’il est mort, étendu dans ce cercueil », murmura Leonard en déglutissant.

— Raoul a-t-il eu l’occasion de rencontrer David, demanda Ruth, indifférente aux larmes qui baignaient son visage.

— Ils se sont vus une fois, à une fête de la Saint-Jean, à Svalskär, quand David avait un an et demi. Mais Joy et Martin étaient là aussi et j’ai préféré ne pas aborder le sujet.

— N’a-t-il jamais su qu’il avait un fils ? s’enquit Leonard.

— Si. Je lui ai donné une photo de David le soir même de sa mort. C’était un portrait de l’école où il avait deux ans que je gardais dans mon portefeuille. Il a été très ému et heureux. Même si j’ai été obligée de dire que je n’étais pas certaine que David soit bien son fils, lui en était totalement convaincu. Il m’a dit qu’il avait l’impression de voir une photo de lui au même âge. Et il savait aussi à quoi ressemble Martin, or je dois avouer que David et lui n’ont rien en commun. On a discuté un peu, on a pleuré tous les deux, et Raoul m’a dit qu’il voulait absolument rencontrer David et le reconnaître comme son fils. Il tenait à tout prix à en partager la garde.

— Et que lui avez-vous répondu ?

— Ce n’était pas si simple, confessa Helena. Raoul et moi... Notre

relation n'a jamais été officielle. Nous nous sommes aimés en secret pendant vingt-cinq ans. Oui, je comprends que ça puisse paraître insensé. Mais nous étions tous les deux mariés et j'avais même une famille. David a toujours considéré Martin comme son père et il l'aime. Quant à Martin, il est persuadé d'être son géniteur.

— Mais comment avez-vous pu garder votre relation secrète pendant toutes ces années ! s'exclama Ruth, désespérée.

— Comment Raoul a-t-il pu jouer avec mes sentiments ? répliqua Helena, d'une voix tranchante. Car votre fils était aussi comme ça. Il jouait avec moi. Je l'aimais et il me manquera à jamais. Mais c'était un séducteur. Il les lui fallait toutes... Comment aurais-je pu lui faire confiance ? Comment aurais-je pu risquer le bien-être de mon fils ? Je n'avais pas la moindre garantie que Raoul voudrait construire quelque chose de durable, que ce soit avec moi ou avec David. Au contraire. »

Helena se tut, le temps de se ressaisir. Ruth et Leonard étaient toujours sous le choc.

« J'ai moi-même grandi sans père. Ça n'a pas été drôle. Ma mère avait tellement honte qu'il nous ait abandonnées qu'elle ne parlait jamais de lui. » Elle poursuivit d'une voix apaisée. « Je ne voulais pas que David vive la même chose. Il mérite d'avoir un papa à son côté, un papa impliqué qui l'accompagne à ses matchs de foot, qui lui lit des histoires, le soir, pour l'endormir, en le tenant dans ses bras. Martin est un papa merveilleux.

— Ce jour est le plus étrange de toute ma vie, je vous assure, dit Leonard en se prenant le front. Et j'ai pourtant connu le camp de Theresienstadt.

— Ah, voilà que tu reparles de Theresienstadt ! lança Ruth. C'est un jour à la fois triste et joyeux. Nous perdons un fils et gagnons un petit-fils. La vie poursuit son cours. Tout cela a un sens. »

Leonard se contenta de secouer la tête. Puis il s'agenouilla à nouveau et essaya d'arracher le petit garçon aux jupons de sa mère.

« Au début, je ne savais pas quoi croire, reprit Helena. Bien sûr, David était plus brun que Johanna, mais on trouve tous les gènes possibles dans ma famille. Ma demi-sœur est brune alors que son père est blond. Le résultat du test qui doit confirmer si oui ou non Raoul était le père de David sera bientôt connu. J'aurai la réponse sous peu. Et, alors, on sera fixés.

— Et maintenant, que va-t-il se passer ?

— J'y ai beaucoup réfléchi. Ça fait des années que j'y pense. En fait, depuis le jour où j'ai remarqué les premières ressemblances incontestables entre David et Raoul. Au niveau des traits du visage et d'autres choses... Comme, par exemple, l'habitude qu'avait Raoul de plisser les paupières, quand il réfléchissait. David le fait aussi. » Elle

sourit à ce souvenir, mais Ruth éclata à nouveau en sanglots. D'un air embarrassé, Helena ajouta : « Nous nous rencontrerons tranquillement pour en discuter. Si vous le souhaitez. Ensuite, on ne pourra plus faire machine arrière. Mon mari n'est toujours pas au courant, il va falloir que je prenne une décision en ce qui le concerne. Quant à David... »

Elle baissa la voix et se courba en avant pour éviter que son fils ne l'entende.

« David croit qu'il est à l'enterrement d'un ami de sa maman. C'est la première fois qu'il assiste à ce genre de cérémonie et il est un peu effrayé. Mais je lui devais de l'amener, ne serait-ce que pour l'aider dans le travail de construction qu'il aura à mener, plus tard dans sa vie. Je n'ai pas pu lui en dire davantage pour l'instant. Il ne peut tout de même pas apprendre qu'il a un nouveau papa le jour même où l'on enterre Raoul. Il va falloir avancer doucement. »

Ruth acquiesça. Elle se pencha sur David, qui se cachait derrière la fourrure en vision de sa mère. Puis elle lui sourit, le prit par le menton et le secoua avec amour.

« Que tu es beau, mon garçon, je suis déjà sous le charme, chuchota-elle doucement avant de se redresser. Il va être temps d'y aller. » Puis elle saisit Helena par le bras et ajouta : « Vous prendrez place avec nous, sur le banc réservé à la famille.

— Mais... Et Joy ?

— Joy s'assiera de l'autre côté », dit Leonard en esquissant un sourire.

Ebba et Pontus leur emboîtèrent le pas et Vendela les imita. Ils entendirent Ruth demander à Helena :

« Mais pourquoi avoir choisi le jour de sa mort pour lui avouer ? »

Ebba tendit l'oreille. Helena s'éclaircit la voix et répondit d'une voix tremblante :

« Je... J'avais l'occasion de régler certaines choses avec Raoul. Ça ne pouvait plus attendre. »

Leonard chuchota, dérouté :

« Ça ne pouvait plus attendre ? Que voulez-vous dire par là ? »

Helena jeta un regard furtif par-dessus son épaule et vit Ebba du coin de l'œil. Ensuite, elle se tourna vers les parents de Raoul et dit :

« Avez-vous rencontré ma sœur, Caroline af Melchior ?

— La belle grande celliste ? demanda Leonard. Elle va jouer... »

Ebba s'adressa à Pontus :

« Cette cérémonie s'annonce particulièrement passionnante. Chez les juifs, il existe une coutume ancestrale qui consiste à déchirer ses vêtements et à se lacérer le visage lors des enterrements. »

Pontus approcha sa tête et elle sentit le parfum de son après-rasage, bois de santal et orange amère.

« Mais rien ne dit que ce sera le cas. »

Ebba lui adressa un regard amusé et Pontus sortit de sa poche une petite kippa qu'il posa discrètement sur le sommet de son crâne. La file avançait lentement. Il y avait foule et la chapelle semblait déjà trop petite pour l'événement.

Vendela tapota dans le dos d'Ebba.

« Je repensais à ce que vient de dire Helena. Qu'elle avait donné une photo à Raoul.

— Oui ?

— Mais les techniciens n'ont pas retrouvé de photo, sur son corps.

— Tu as raison.

— Alors qu'il est probable qu'il l'ait rangée dans son portefeuille, tu ne crois pas ?

— Que Caroline a ouvert plus tard pour chercher les seringues. A-t-elle découvert la photo ?

— En tout cas, si elle l'a vue, elle aura certainement reconnu son neveu et en a sans doute tiré les conclusions. Mais qui l'a subtilisée ? »

Deux membres de la *hevra* leur firent signe de se taire. Elles avancèrent dans la chapelle. Ebba n'avait pas remis les pieds ici depuis l'enterrement de son père, cinq ans plus tôt. Ce qui ne l'empêcha pas, une fois de plus, d'être frappée par l'austérité du lieu. Le cercueil avait été placé au centre de la chapelle, sous un voile noir sur lequel reposait une étoile de David. Il n'y avait pas la moindre fleur, à l'exception d'une couronne de roses rouges ornée d'un ruban qui portait un texte. Ebba essaya de le lire, mais ne parvint pas à distinguer toutes les lettres. Elle se rappela qu'elle avait ses lunettes de vue dans son sac à main, mais elle n'osa pas les sortir. Au lieu de cela, elle se pencha sur Pontus et dit :

« Je vais vérifier quelque chose. J'en ai pour une minute. »

En s'excusant à voix basse, elle se fraya un chemin à travers la foule et fit signe à l'un des hommes de la *hevra kaddisha* de s'approcher.

« J'ai une question. Il y a une couronne.

— De roses, oui. Ce n'est pas très courant.

— Je sais. Qui a envoyé cette couronne et que dit le texte ?

— Je vais me renseigner », dit-il avant de rejoindre ses collègues. Il revint bientôt. « Il est écrit "À toi pour toujours".

— Et l'expéditeur ?

— Apparemment, une certaine Anna Ljungberg. »

Ebba le remercia du renseignement et alla se placer près de l'entrée,

d'où elle se mit à scruter frénétiquement la salle et le flot des arrivants. Elle repéra Louise, assise sur un banc, qui discutait à voix basse avec le chef d'orchestre de Radio Symphonie, s'approcha d'elle par-derrière et posa une main sur son épaule pour attirer son attention.

« Avez-vous vu Anna ? demanda-t-elle.

— Anna ? Non.

— Savez-vous si elle avait prévu d'assister à l'enterrement ?

— Aucune idée. Nous ne nous sommes pas parlé récemment. »

Alors que la chapelle était quasi pleine, Anna n'était toujours pas arrivée. Pontus se tourna et chercha Ebba du regard. Elle lui fit signe de la rejoindre. Avec une mine désolée, il se faufila devant les gens qui étaient assis dans sa rangée.

« Qu'y a-t-il ?

— Anna Ljungberg n'est pas là. C'est elle qui a fait envoyer la couronne de roses. Le texte dit "À toi pour toujours".

— O.K., va la chercher ! répondit Pontus. Moi, je reste ici. Veux-tu que Vendela t'accompagne ?

— Et toi ? » répondit Ebba entre ses dents serrées avant de tourner les talons et de disparaître dans la foule.

Une fois à l'extérieur de la chapelle, elle sortit son téléphone et composa le numéro du domicile d'Anna. Personne. Elle essaya sur son mobile. Au bout de la cinquième sonnerie, le répondeur d'Anna se déclencha.

Ebba referma le clapet de son mobile et le pressa contre son menton, d'un air pensif. Elle avait la vague sensation qu'Anna s'était rendue volontairement injoignable. Elle décida alors d'appeler Svante. Il décrocha.

« Svante, j'ai besoin de ton aide sur-le-champ. Tu es devant ton ordinateur ?

— Oui, une seconde... Ça y est, j'y suis.

— Donne-moi le numéro des urgences de tous les hôpitaux de Stockholm. Donne-moi le premier tout de suite et envoie-moi les autres par SMS. »

Il lui communiqua le numéro des urgences de l'hôpital Karolinska. Elle les appela dès qu'elle eut raccroché. Mais ils n'avaient admis aucune Anna Ljungberg. Le mobile d'Ebba bipa. C'était le SMS de Svante. Elle essaya les numéros un à un et, à l'hôpital sud, cela finit par mordre. Elle expliqua qu'elle était commissaire de police, à Danderyd, et leur demanda de la recontacter par l'intermédiaire du commissariat.

« Oui, nous avons bien une Anna Ljungberg, quarante-quatre ans.

— Quand est-elle arrivée ?

— Il y a une dizaine de minutes.

— Que lui est-il arrivé ?

— Elle a fait une tentative de suicide.

— O.K., tâchez de la garder en vie. Si elle souhaite se confesser, pour l'amour de Dieu, laissez-la soulager sa conscience. Et n'oubliez pas de passer le message. Compris ? J'arrive de suite. »

Ebba se rua vers sa voiture tout en essayant d'envoyer un SMS à Vendela pour l'informer, mais elle ne tarda pas à constater que ses nouvelles chaussures à talons étaient plus appropriées pour sortir dans les cafés chics que pour courir sur des chemins cahoteux. Aussi dut-elle s'arrêter pour finir de rédiger son message.

Le hall des urgences était étonnamment calme, même pour un banal jeudi après-midi. Ebba se présenta et rencontra bientôt le médecin qui était de service, un jeune homme qui avait l'air guère plus âgé que Jakob, mais qui arborait déjà des valises impressionnantes sous les yeux. Ebba se demanda si c'était la conséquence de conditions de travail particulièrement éprouvantes ou d'une vie nocturne effrénée. Il y avait probablement un peu des deux. Il tenait entre ses mains une chemise plastifiée contenant des formulaires qu'il lui lut.

« Anna Ljungberg est arrivée à midi quarante... Suspicion de tentative de suicide. Elle s'était jetée à la mer, à Söder Mälarstrand. Deux joggers se sont portés à son secours et ont appelé une ambulance. N'a jamais perdu conscience... A spontanément reconnu avoir bu une demi-bouteille de champagne avec du Dexofen... Prélèvements sanguins en vue d'analyses toxicologiques... Mélanger de l'alcool avec du Dexofen peut se révéler mortel, mais nous avons réussi à lui laver l'estomac avant que l'arrêt respiratoire n'ait eu le temps de survenir. L'effet va s'estomper peu à peu. Elle va devoir rester sous observation un moment, par mesure de sécurité. On va bientôt la transférer au service des soins intensifs. Si vous patientez un peu, vous pourrez lui parler dès qu'elle sera en état de recevoir des visites.

— Bien sûr, je vais attendre ici. Pourrez-vous me prévenir quand ce sera bon ?

— Je vous conseille plutôt de venir nous demander régulièrement », dit le docteur en disparaissant dans le couloir.

Elle prit place dans un fauteuil, tira son mobile de son sac et s'apprêtait à appeler Vendela quand une main s'abattit sur son avant-bras. Elle leva les yeux et vit une aide-soignante pointer du doigt discrètement vers un écriteau représentant un mobile barré d'une

croix. Une fois dehors, Ebba remarqua qu'elle avait tout un tas d'appels manqués ainsi que cinq nouveaux messages. Le premier était de Svante. Il espérait avoir pu l'aider. Dans le SMS suivant, Vendela lui demandait de la prévenir si elle souhaitait qu'elle la rejoigne.

Le troisième message était de Louise. Elle voulait savoir si Ebba avait vu Anna et qu'elle la tienne informée au cas où il lui serait arrivé quelque chose. Ebba se demanda ce qu'elle devait en penser. Ce besoin permanent de tout contrôler devait finir par étouffer son entourage. Mais pourquoi se faisait-elle remarquer de la sorte, si elle avait quelque chose à cacher ? Puis c'était sa fille qui lui demandait si elle pouvait rentrer dîner à la maison. Elle avait dépensé pratiquement toute sa bourse et en avait assez de manger des nouilles à tous les repas. Le dernier message provenait de son nouveau chef, Pontus Strindberg. Bref et concis : « Notre suicidaire en talons est-elle toujours en vie ? Tiens-moi au courant. P » Une sentiment d'indignation la submergea. Jamais elle ne se permettrait d'écrire ce genre de chose, si elle était chef. C'était à la fois présomptueux et macho. Puis elle fut prise d'un doute. Était-elle réellement si différente de lui ? Vendela et Jakob la considéraient-ils comme un mufle ? Était-ce ainsi que ses collègues de travail la voyaient ? Et était-ce pour cette raison que Göran ne l'avait pas promue ? Parce que la goujaterie était acceptable pour un homme, voire considérée comme une qualité, tandis qu'elle diminuait la crédibilité d'une femme ? Ou bien avait-elle tout simplement péché par vanité ?

Elle décida qu'elle ne répondrait pas au SMS de P. S'il souhaitait qu'elle lui fasse un rapport, il n'avait qu'à attendre les heures de bureau, à moins qu'il ne daigne se déplacer jusqu'à l'hôpital. En revanche, elle envoya un message à Vendela pour l'inviter à la rejoindre. Puis elle retourna s'asseoir dans un canapé. Fatiguée, elle renversa sa tête en arrière et s'efforça de se détendre. Ses épaules se relâchèrent, elle s'autorisa à fermer les yeux et se mit à somnoler sans même s'en rendre compte. Tout à coup, elle sentit une main la secouer doucement en plein milieu d'un ronflement. À sa grande surprise, elle comprit que c'était elle qui avait ronflé. La première chose qu'elle ressentit fut le contact froid sur sa peau d'un mince filet de bave au coin de sa bouche. Elle avait ronflé et bavé et ne put que remercier sa bonne étoile que la personne qui s'était penchée sur elle pour tenter de la sortir de son coma ne fût pas Pontus Strindberg.

C'était Vendela. Elle ricana et secoua Ebba un peu plus fort.

« Mon Dieu ! Est-ce que j'ai dormi longtemps ? s'exclama Ebba en passant sa main à la commissure de ses lèvres.

— Je ne sais pas, je viens juste d'arriver.

— Quelle heure est-il ? »

Ebba leva les yeux sur l'énorme horloge contre le mur et constata qu'il était quinze heures cinquante-cinq. Elle s'était assoupie pendant trois quarts d'heure.

« O.K., il est temps de se remettre au travail », dit-elle en se levant.

Elle avait oublié qu'elle avait des talons hauts aux pieds et trébucha dès le premier pas, mais rétablit aussitôt son équilibre. Fais attention à ton col du fémur, Ebba, attention à ton col du fémur ! pensa-t-elle en riant intérieurement.

« Commissaire Schröder, annonça-t-elle au guichet. J'ai besoin de voir Anna Ljungberg. A-t-elle suffisamment récupéré, maintenant ?

— Je vais vérifier », répondit l'aide-soignante avant de s'éclipser.

À son retour, elle était accompagnée d'un docteur, une femme, cette fois, aux cheveux blonds et âgée d'une petite vingtaine d'années. Elle avait toujours des boutons d'acné.

« Vous cherchez Anna Ljungberg ? lui demanda-t-elle en la regardant à travers sa chemise plastifiée. Puis-je voir votre insigne de police, s'il vous plaît ? » Vendela présenta sa plaque que le médecin examina scrupuleusement. « Elle est en soins intensifs, en ce moment, annonça-t-elle. Suivez-moi. »

La chambre était fortement éclairée et il n'y avait qu'un lit, près duquel une infirmière montait la garde, profondément plongée dans la lecture d'un livre de poche qu'elle referma à contrecœur lorsque Ebba, Vendela et le docteur firent leur entrée.

« Merci. Pouvez-vous nous laisser seules quelques instants ? » dit Ebba.

L'infirmière se tourna vers le médecin qui lui donna discrètement son approbation.

« Vous avez dix minutes, après quoi sœur Åsa reviendra la veiller », dit le docteur en sortant de la pièce, suivie de près par l'infirmière.

Anna était immobile dans son lit. Elle avait un petit tuyau à oxygène sous le nez et sa main était reliée à un goutte-à-goutte. Ce genre de matériel pouvait faire passer n'importe qui pour souffrant, même le plus en forme. Mais Anna paraissait surtout fatiguée et désespérée. Elle ferma les yeux en voyant Ebba et Vendela s'approcher de son lit avec chacune une chaise à la main.

« Pathétique, n'est-ce pas ? » murmura-t-elle.

Ebba acquiesça froidement.

« Vraiment pathétique quand l'objectif est de se suicider et de tuer quelqu'un d'autre en même temps et que seule une moitié du plan réussit. »

Anna ne répondit pas. Elle garda les yeux fermés.

« La question que je me pose, c'est quel était l'objectif prioritaire, en

l'occurrence », ajouta Ebba en s'attendant à une réaction de la part d'Anna.

Celle-ci tarda tant à venir qu'Ebba se demanda si elle ne s'était pas endormie. Puis Anna ouvrit la bouche et s'éclaircit la voix.

« Mon but était de me suicider, à Svalskär. J'avais tant de souvenirs liés à cet endroit, tant de souvenirs merveilleux de l'époque où Raoul et moi nous sommes rencontrés. Il était devenu si douloureusement évident que nous avons choisi des voies opposées. Ou plutôt, qu'il avait poursuivi son chemin tandis que j'avais fait du sur-place. Soudain, je me suis sentie vidée. Pourtant, j'avais vraiment essayé de... De me secouer. De me ressaisir et de chasser ces idées noires. Je me suis efforcée d'être forte, joyeuse, positive... »

Elle se tut et fit une grimace de dégoût. Ebba la laissa prendre son temps. Puis Anna reprit :

« Ce n'était pas uniquement parce que Raoul avait choisi Caroline. Ou parce qu'il avait rompu avec moi. Ça s'est passé il y a vingt-cinq ans. Pas non plus parce que j'avais raté ma vie d'adulte. Mon Dieu, je vis toujours comme une étudiante ! Et je suis sur le point de devenir une vieille fille paranoïaque. »

Enfin, elle osa ouvrir les yeux et affronter le regard d'Ebba et de Vendela. La première chose qu'elle remarqua, c'étaient leurs tenues noires, trop noires pour appartenir à la garde-robe standard d'une femme ordinaire.

« Vous arrivez de l'enterrement », dit-elle. Ebba acquiesça. « Je suis tellement triste, poursuivit-elle d'une voix hésitante. C'était si confus, dans ma tête, ce soir-là. J'aurais souhaité que ça se passe autrement. » Son visage se déforma sous l'effet du chagrin, mais elle parvint à retenir ses larmes.

« Si vous nous racontiez comment ça s'est passé, Anna, commença Ebba. Je comprends que vous soyez épuisée, en ce moment. Mais je crois aussi que vous vous sentirez mieux une fois que vous aurez soulagé votre conscience. »

Anna inspira dans le tuyau et remplit ses poumons.

« Nous avons fini d'enregistrer le quatuor de Stenhammar. Nous venions de terminer ce pour quoi nous étions venus à Svalskär. Et alors, ce fut comme si les dernières agrafes qui nous avaient tenus unis avaient cédé et volé dans tous les sens. Helena semblait avoir perdu la tête, sur la fin, et m'a même envoyé une tasse de café au visage ; Caroline fuyait en écumant de rage chaque fois qu'elle croisait Louise et Peder. Quant à Raoul, il se contentait de se faufiler entre nous tous comme une anguille visqueuse. Toutes mes tentatives pour leur parler tournaient mal. Chacun était concentré sur sa petite personne et menait sa vie de son côté. Tout à coup, j'ai eu l'impression de les

observer de l'extérieur, à travers une vitre. Comme si je n'étais plus l'une d'entre eux... Comme si on ne voulait plus de moi. Cette sensation n'était pas nouvelle, pour moi, je l'avais déjà éprouvée souvent, auparavant. Mais ce fut la fois de trop. J'ai alors pris la décision de mettre fin à ce cauchemar.

— Vous voulez dire pour vous et pour Raoul ? »

Anna ferma les yeux à nouveau et ne répondit pas à la question. Elle préféra reprendre là où elle s'était arrêtée. Et par là même de fournir à Ebba une explication concrète.

« J'ai regardé par la fenêtre de la cuisine, puis je me suis servi un verre de vin. J'ai pris la boîte de Dexofen. J'ai sorti tous les comprimés, que j'ai concassés dans un mortier pour les réduire en poudre. Puis j'ai mélangé celle-ci avec le vin. J'avais trouvé la boîte, un peu plus tôt, ce soir-là, quand j'étais montée dans la chambre de Louise chercher deux Alvedon contre mes maux de tête. J'avais fini les miens et elle m'avait dit qu'elle en avait dans sa trousse de toilette. Comme elle était occupée avec Jan et Kjell, elle m'a dit que je n'avais qu'à me servir. C'est ce que j'ai fait. Lorsque j'ai ouvert sa trousse de toilette, j'ai vu la boîte de Dexofen, encore scellée. Je savais que ce médicament, mélangé à de l'alcool, pouvait avoir un effet mortel. Ma mère me l'avait raconté, une fois. Elle est infirmière. Et l'année dernière, quand je suis rentrée à Mora fêter Noël en famille, elle m'a parlé d'un patient qui était décédé accidentellement après avoir mélangé les deux. Il voulait fêter le bon déroulement de son opération et avait oublié de lire les contre-indications. Maman m'a dit que l'effet pouvait être extrêmement rapide, que ça provoquait une détresse respiratoire. Je m'étais alors juré que jamais je n'aurais recours à ce médicament. Et c'est finalement ce que j'ai fait. »

Anna fit une pause, le temps de reprendre des forces.

« Quand j'ai mélangé la poudre au vin, ça a donné une sorte de boue dégoûtante, mais je ne m'en souciais guère. Le plus idiot, c'est que je me suis dit que quelqu'un d'autre pouvait s'empoisonner, si je ne nettoiais pas le mortier. Alors, je l'ai lavé soigneusement. »

Elle se mit à haleter et rassembla son courage avant de poursuivre :

« J'ai vu par la fenêtre de la cuisine que Raoul et Peder étaient en train de se disputer, comme je vous l'ai déclaré. Mais je ne suis pas montée dans ma chambre. Peder a mis un coup de poing à Raoul qui s'est effondré. Puis il est monté à bord de son bateau et s'est enfui, mais Raoul gisait toujours à terre. Bien sûr, j'étais morte d'inquiétude et je me suis précipitée dehors. Quand je suis arrivée sur l'embarcadère, il avait déjà recouvré ses esprits et s'était assis sur le banc. Je me suis assise à côté de lui. À la fois pour chercher du réconfort et pour trouver le courage de passer à l'acte. J'ai commencé

à boire mon vin à petites gorgées. L'idée que j'allais mourir là, près de lui, me semblait si belle. Mais Raoul était complètement dans les vapes, après le coup qu'il avait reçu, et il n'écoutait pas du tout ce que je lui disais. Alors, brusquement, il m'a arraché mon verre des mains et s'est mis à boire. Ma première réaction a été de tenter de l'arrêter. Puis je me suis dit que c'était peut-être notre destin, après tout. Que nous mourrions ensemble, un peu comme Roméo et Juliette. »

Elle fit une pause et toussa.

« Nous sommes restés à parler sur le banc. Au bout d'un moment, c'était surtout moi qui parlais, je parlais de tout et n'importe quoi. Raoul s'était appuyé contre moi. Et j'ai d'abord cru qu'il se reposait. J'ai voulu avaler le reste du verre, mais il avait presque tout bu. Il ne m'avait même pas laissé de quoi accomplir mon propre suicide. »

Elle tourna la tête vers le mur et fit glisser ses doigts sur une irrégularité dans la tapisserie.

« Quand j'ai remarqué qu'il ne me répondait plus, je l'ai regardé. On aurait dit qu'il dormait. Alors, je lui ai donné un petit coup de coude, mais il a glissé en bas du banc. »

Pendant un instant, elle interrompit son récit et se palpa le front. Le souvenir de ces événements la vidait de ses forces. Le silence était si intense qu'elles s'entendaient respirer. Ebba attendit patiemment qu'Anna poursuive.

« J'ai paniqué, bien sûr. Je commençais moi-même à ressentir les effets du Dexofen, mais je vivais toujours. Je tombais peu à peu dans un état de somnolence.

— Est-ce pour cette raison que vous sembliez absente, le lendemain ? » commenta Vendela.

Anna acquiesça, puis continua spontanément, comme si, malgré tout, elle était soulagée de ne plus porter seule le poids de sa culpabilité.

« Sur le coup, je ne savais pas quoi faire. Raoul gisait à mes pieds et je me suis soudain sentie terriblement seule. J'étais gelée et ne pouvais pas rester, alors je me suis de nouveau faufilée dans la maison. J'ai lavé le verre et je l'ai rangé. Après quoi je suis remontée dans ma chambre m'allonger pour attendre la mort. J'étais vraiment convaincue que j'allais mourir. Mais je me suis juste assoupie un moment, avant d'être réveillée par les cris de Caroline qui appelait Raoul. J'ai appris plus tard qu'elle avait parcouru l'île à sa recherche. À un moment, je l'ai entendue juste sous ma fenêtre. Je n'osais même pas bouger, tout mon corps était lourd comme du plomb. Mais je me suis inquiétée et j'ai fini par descendre voir ce qu'il se passait et c'est à ce moment-là que Caroline s'est mise à hurler comme une hystérique. Kjell venait de repêcher le corps de Raoul. Ils ont dit qu'il flottait dans

la mer et qu'il avait dû glisser sur les rochers. Et j'ai alors cru qu'il s'était réveillé, comme moi, et qu'il était tombé à la mer en voulant retourner à l'atelier.

— Raoul n'était-il pas mort quand vous l'avez quitté ? »

Anna déglutit et frissonna.

« Je ne sais pas, j'étais tellement fatiguée et mon cerveau embrumé. Je n'ai pas menti quand je vous ai dit que je pensais qu'il s'était noyé après avoir glissé sur les rochers.

— Cependant, vous avez volontairement omis certains détails, rétorqua Ebba.

— J'avais honte. J'avais tellement honte. La seule chose que je pouvais faire, c'était d'essayer d'en finir une fois de plus. Avec du vin et du Dexofen, avant de me jeter à la mer. Connaître la même mort que Raoul. Une fois que j'eus pris ma décision, j'ai éprouvé comme une délivrance. Nous allions nous retrouver. »

Le silence s'abattit une nouvelle fois sur la pièce. Les non-dits flottaient dans l'air. Elle avait échoué lamentablement dans sa seconde tentative comme dans sa première. Si les circonstances n'avaient pas été si tragiques, cela aurait pu prêter à rire.

« Qu'avez-vous fait de la boîte de Dexofen ?

— Je l'ai brûlée avec d'autres cartons d'emballage dans le poêle du salon. Ensuite, j'ai récupéré les cendres et les ai répandues dans la mer avant d'allumer à nouveau un feu.

— Et comment vous êtes-vous procuré le Dexofen que vous avez utilisé aujourd'hui ? »

Anna hésita.

« J'en avais à la maison.

— Vous en aviez chez vous ? Je croyais que vous aviez peur du Dexofen ? Quand vous êtes-vous fait prescrire ces comprimés ? »

Sa lèvre inférieure se mit à trembler et elle tarda à répondre.

« J'ai eu un cancer de la poitrine, chuchota-t-elle.

— Et c'est à cette occasion qu'on vous en a donné ? Je voudrais connaître le nom du médecin qui vous l'a prescrit, dit Ebba avant d'enchaîner sans laisser à Anna le temps de répondre. Souhaitez-vous nous voir, aujourd'hui ? »

Sur le coup, Anna ne répondit pas.

« C'est la couronne qui vous a permis de faire le lien, commença-t-elle d'une voix rauque. C'est évident. Pourtant, je vous assure que j'avais réellement décidé de mettre fin à mes jours.

— Mais, finalement, vous ne l'avez pas fait. Vous êtes déjà responsable de la mort de Raoul, vous le savez. La manière dont le

procureur choisira de présenter l'affaire ne me concerne pas. Ma mission à moi, c'est de trouver des preuves, dit Ebba sur un ton qui s'était fait directif. Comment le corps de Raoul a-t-il fini à la mer ?

— Je l'ignore.

— Il n'y a aucune raison de nier les faits plus longtemps. Nous savons que c'est Caroline qui a injecté les deux seringues dans la cuisse de Raoul dans l'espoir de le réanimer. Ensuite, le corps a disparu. Anna, qui a fait disparaître le corps ?

— Puisque je vous dis que je l'ignore.

— Avez-vous croisé Louise en retournant à la maison ?

— Non.

— Donc, vous ne lui avez pas raconté que Peder avait tué Raoul ?

— Pourquoi aurais-je dit une chose pareille ?

— Pour vous disculper. »

Anna ne répondit pas. Sous l'effet de sa respiration frénétique, le tuyau à oxygène se collait à ses narines à chaque inspiration. Ebba se pencha au-dessus d'elle et murmura :

« Avide d'oxygène ? Vous ne semblez plus être désespérée au point de vouloir en finir. C'est bon signe. »

Elle pinça le tuyau entre son pouce et son index et le retira du nez d'Anna.

« Que se passera-t-il si on vous prive d'oxygène ? »

Sa voix était froide et détendue.

Anna s'accrocha à la main d'Ebba et tenta de remettre le tuyau en place.

« Vous n'avez même pas avalé une dose suffisante de Dexofen, Anna. Contrairement à ce que vous avez prétendu aux ambulanciers. Vous n'aviez pas l'intention de vous suicider, hein ? Vous vouliez uniquement éviter la prison. »

Vendela se mordit nerveusement la lèvre.

« Ebba... », chuchota-t-elle entre ses dents, d'une voix à peine audible.

En voyant sa supérieure se comporter avec une telle cruauté, elle se demanda si elle devait intervenir.

Ebba lâcha le tuyau et marcha jusqu'à la fenêtre. Une barre empêchait de l'ouvrir en grand.

« Dommage, dit Ebba. Sinon, je vous aurais bien offert une nouvelle chance. Ce n'est pas très haut, mais, si vous vous jetez tête la première, vous pourrez tout de même vous briser la nuque. »

Elle referma la fenêtre.

« Je vais porter plainte contre vous, marmonna Anna.

— Pour quel motif ? Brutalité policière ? J'essaie seulement de vous aider à réaliser vos désirs, Anna. Je croyais que vous vouliez mourir. »

Le regard de Vendela oscillait entre Anna et Ebba.

« Je ne voulais pas que Raoul meure.

— Non, c'est clair, vous vouliez vous offrir une mort romantique avec lui. Tant que vous croyiez qu'il était à vous. Mais, lorsque vous avez compris qu'il était sincèrement amoureux de Caroline, tout à coup, vous n'étiez plus si déterminée à faire le grand saut. Vous l'avez laissé agoniser, tandis que vous sauviez votre vie. Vous l'avez laissé mourir pour empêcher Caroline et Raoul d'avoir ensemble l'enfant que vous n'aviez jamais eu avec lui. Et vous êtes parvenue à vos fins. Ils n'auront jamais cette chance. Mais Raoul avait déjà un fils qu'il ne verra pas grandir. Il a commis l'imprudence de vous montrer la photo du petit David, fier comme il l'était. Je présume qu'il l'avait rangée dans son portefeuille et que vous l'avez prise avant de retourner à la maison. Puis vous vous êtes débarrassée du portefeuille un peu plus loin. Qu'avez-vous fait de cette photo, ensuite ? L'avez-vous déchirée ou l'avez-vous brûlée en même temps que la boîte de Dexofen ? »

Anna cracha de toutes ses forces dans sa direction.

« Regardez, lança Ebba en s'essuyant le visage avec la couverture d'Anna. L'aveu des lèvres. »

Ensuite, elle s'assit au bord du lit et attendit qu'Anna se soit calmée suffisamment pour l'écouter.

« Anna, commença-t-elle d'une voix lente et contrôlée. Vous aviez de bonnes raisons de souhaiter la mort de Raoul. Il était la passion de votre vie. Il vous avait mise enceinte avant d'exiger que vous avortiez. En posant cette condition à la poursuite de votre relation. Vous avez sacrifié votre enfant par amour pour lui. Ce qui ne l'a pas empêché de vous quitter. Vous avez continué de l'aimer, mais sans jamais parvenir à le récupérer. Et, pendant toutes ces années, Helena était sa maîtresse. Ensemble, ils ont eu David, et Raoul prend conscience, avec vingt-cinq ans de retard, qu'il aime son fils, alors même qu'il avait toujours refusé d'être père. Lorsqu'il vous l'avoue, vous vous mettez à regretter amèrement de ne pas avoir gardé votre enfant, vous aussi. Mais il est trop tard pour vous. Il est déjà tombé amoureux de Caroline. Cette jeune écervelée superficielle et égoïste que vous méprisez. Elle ne mérite pas Raoul. Pourtant, il ne désire rien de plus au monde que de lui faire un enfant. »

Elle fit une petite pause pour permettre à Anna d'intégrer ses paroles.

« Alors qu'il avait refusé d'en avoir avec vous. Alors que vous l'aviez aimé pendant toutes ces années, fidèlement et patiemment. C'était tellement injuste. Mais vous avez décidé de laisser mourir Raoul. Vous

auriez pu aller chercher Helena, quand vous êtes retournée à la maison. Vous auriez aussi pu l'empêcher de boire ce verre. Mais c'est sciemment que vous l'avez laissé agoniser sur le banc. »

Anna regardait le plafond. Les larmes coulaient sur ses tempes.

Ebba se leva.

« Devons-nous appeler l'infirmière et lui demander de vous faire une prise de sang ?

— Une prise de sang ? s'étonna Vendela.

— Oui, pour vérifier si elle a vraiment absorbé du Dexofen. Ce serait dommage de gaspiller l'argent du contribuable dans un appareil respiratoire et une chambre seule pour quelqu'un qui, au pire, souffre d'une légère alcoolémie après s'être enfilé du champagne au beau milieu de la journée.

— Je vous en prie, faites ! gronda Anna en présentant son avant-bras. Faites venir l'infirmière ! »

Ebba appuya sur le bouton et une sonnerie stridente retentit. Puis elle se pencha à nouveau au-dessus d'Anna.

« Oui, je vais exiger qu'on procède à de nouvelles analyses de sang pour tenter de déterminer la dose de Dexofen que vous avez avalée. Si le résultat s'avère positif, tant mieux pour vous. Mais ça ne ramènera pas Raoul à la vie. Et il a bien fini à la mer d'une manière ou d'une autre. Vous devez me raconter comment.

— Je vous assure que je l'ignore. Son corps avait disparu. Mais ce n'est pas moi qui l'ai jeté à l'eau.

— Alors qui ? Qui vous a rendu ce service ? Et pourquoi ?

— Je ne sais pas, je vous dis ! » Sa voix était perçante, presque hystérique. Des pas résonnaient déjà à l'autre bout du couloir. « Je ne voulais pas que ça se termine comme ça. Pourquoi refusez-vous de me croire ?

— Peut-être parce que si vous aviez voulu mourir avec Raoul, ce soir-là, vous l'auriez fait. Ce ne sont pas les moyens qui manquent quand on veut mettre fin à ses jours. Le couteau, par exemple, est particulièrement efficace. Vous le savez pertinemment. Mais vous n'étiez plus si disposée à mourir, au moment de passer à l'acte.

— Non, haleta Anna. Je n'ai pas osé.

— Vous vous êtes alors réfugiée dans votre chambre. Honteuse. »

Anna tourna la tête de l'autre côté pour dissimuler son visage et fixa le mur.

« Et pour qu'on ne pense pas que vous aviez assassiné Raoul, vous feignez une nouvelle tentative de suicide ?

— J'ai essayé... »

La porte s'ouvrit et l'infirmière entra. Ebba lui fit signe d'approcher.

« Nous aurons besoin d'un échantillon de sang, l'informa-t-elle. Nous n'avons pas le temps de faire venir nos techniciens, mais je suppose que vous pouvez le faire vous-même.

— Je crains de ne pas comprendre, dit l'infirmière. Il faut que je pose la question au médecin.

— Bien entendu », répondit Ebba.

L'infirmière s'éclipsa et revint avec encore un nouveau médecin, sexagénaire rondouillarde avec des lunettes aux verres aussi épais que des fonds de bouteille. Ebba se présenta et, après avoir parlé au téléphone avec Svante, le médecin accepta sa requête. Pendant que l'infirmière procédait à la prise de sang, Ebba adressa quelques consignes au médecin.

« Je veux qu'elle soit placée sous surveillance. Cette femme a des tendances suicidaires et va probablement faire l'objet d'une arrestation dans une affaire criminelle. L'inspecteur Vendela Smythe-Fleming va rester jusqu'à ce qu'un autre policier vienne la relever. »

Anna ferma les yeux et garda la tête tournée de l'autre côté.

« A-t-elle réellement des tendances suicidaires ? s'enquit Vendela à voix basse.

— J'ai juste dit ça pour la flatter, murmura Ebba en ramassant son sac à main et son manteau. Je t'envoie un collègue. Ensuite, tu pourras rentrer chez toi. »

Vendela la retint par le bras.

« Je voulais juste te rappeler que Pontus a dit qu'on devait se voir plus tard pour faire le point sur l'affaire.

— On verra ça demain, répondit Ebba. Je trouve qu'on a été extrêmement efficaces, aujourd'hui. »

Sur ce, elle ouvrit la porte et s'en alla. Le froid automnal lui rafraîchit le visage. Lorsque son téléphone sonna, elle le tira de son sac avec un geste d'agacement et répondit.

« Pourquoi ne m'as-tu pas fait ton rapport, Schröder ? »

C'était Pontus. Ebba sentit aussitôt l'adrénaline envahir son corps. Avec horreur, elle s'entendit dire :

« Écoute-moi, espèce de petit...

— Je te signale que je suis plus grand que toi.

— Mais je suis plus âgée.

— Oui, c'est vrai, Ebba. »

Le silence tomba et Ebba réfléchit avec fièvre à la façon dont elle allait pouvoir effacer son ouverture grossière et combien de temps cela allait prendre avant qu'ils ne puissent de nouveau travailler

normalement ensemble.

« Tu as fini ?

— Oui... On a fini, ici.

— Alors dépêche-toi de me rejoindre au bar de la Gondole. Je vais tâcher de faire durer mon Dry Martini encore une demi-heure. »

Après avoir raccroché, elle resta immobile quelques instants, son téléphone dans la main.

Ce type était décidément tout l'opposé de Karl-Axel Nordfeldt.

Le parking de l'hôpital sud avait commencé à se vider. Une vieille Nissan rongée par la rouille était collée contre la Mercedes rutilante d'Ebba. Elle ouvrit sa portière avec mille précautions pour éviter d'abîmer la peinture et se glissa dans sa voiture. Avant de démarrer, elle chercha une brosse à cheveux dans son sac à main et se recoiffa. D'une main assurée, elle se passa un coup d'eye-liner, puis de rouge à lèvres. Ensuite, elle appela le commissariat pour leur demander d'envoyer quelqu'un relever Vendela et tourna la clé de contact.

Elle venait tout juste de démarrer quand son regard tomba sur l'inventaire de la scientifique. Sur la première page, elle repéra un mot qui lui fit passer un frisson glacial dans la colonne vertébrale.

Aussitôt, elle coupa le moteur, sortit son téléphone de son sac à main et appela Caroline.

Quatre minutes plus tard, elle rangea à nouveau son mobile, démarra et s'éloigna enfin en direction de Slussen. Elle se gara sur la dernière place encore libre du parking de Skeppsbron et approvisionna l'horodateur pour une heure.

Dans l'ascenseur qui menait à la Gondole, elle se passa un ultime coup de rouge à lèvres et sourit à son reflet dans le miroir, ravie du résultat. Elle n'avait pas forcé sur l'eye-liner, juste assez pour illuminer son regard.

En sortant de l'ascenseur, elle manqua de rentrer dans Göran Larsson et Nils Björk, de la direction générale de la police nationale. Derrière eux, Kaj arriva en flânant.

« Hé, salut, Ebba ! s'exclama Göran en lui donnant une tape virile sur l'épaule.

— Göran. Quelle surprise ! Les voyages en ascenseur sont-ils considérés comme des déplacements pour le service, maintenant ? »

Göran émit un bref rire crispé et ne sembla pas saisir l'allusion.

Quant à Nils Björk, il ne la vit même pas, trop occupé qu'il était à écouter une anecdote de Kaj qui se mit à glousser à sa propre plaisanterie en adressant un hochement de tête à Ebba. Regarde-moi, songea Ebba. Regarde comme je joue avec les grands garçons.

Elle s'efforça d'évacuer sa contrariété et se dirigea vers le bar d'un pas décidé.

Elle sentit soudain une main saisir son poignet. Elle se retourna.

« Assieds-toi. Je t'ai commandé un Bloody Mary. J'ai pensé que ça devait être ton style.

— Je te remercie, Pontus, ça me touche, répondit Ebba en s'asseyant sur la chaise en face de lui. Il semblerait que le club des hommes ait tenu une réunion de direction, ce soir.

— Tu devrais les fréquenter un peu plus. C'est une bande de trous du cul, répliqua-t-il en glissant une cacahuète dans sa bouche.

— Est-ce que je devrais fréquenter des trous du cul ?

— Oui, tu ferais bien. Sinon, tu risques de continuer à dilapider ton génie et de les laisser en tirer tout le crédit pendant encore longtemps. Si tu t'étais pointée un quart d'heure plus tôt, tu aurais pu prendre un verre avec nous. Mais tu as laissé passer ta chance de pisser avec les gars.

— Je ne vois aucun intérêt à me mettre en valeur devant des gens qui me répugnent.

— Devine pourquoi c'est moi qui ai décroché ce job et pas toi. »

Ebba se figea, puis se leva si brusquement qu'elle faillit recevoir une vodka au jus de tomate sur les genoux lorsque la serveuse se faufila discrètement près d'elle avec son plateau.

Pontus fit une moue amusée.

« Assieds-toi.

— Écoute-moi, sale petit..., dit-elle avec un sourire en coin.

— Je suis plus fort que toi.

— J'ai un bâton plus long que le tien. »

Pontus éclata de rire. Puis il se tut et se pencha en avant, comme pour lui murmurer une confidence :

« En tout cas, tu as un plus long bâton que toute cette bande de mauviettes réunies. »

Sur ce, il lui prit la main. Ebba éprouva des fourmillements dans le creux de son ventre. Devait-elle retirer sa main ? Oui, bien sûr. Mais, soudain, elle n'en eut pas envie.

« Je t'en prie. Assieds-toi. »

Elle ne pouvait pas filer comme cela. Alors, elle se força à retirer sa main et se laissa retomber sur sa chaise. À cet instant précis, elle aurait souhaité être une fumeuse pour pouvoir dissiper sa nervosité avec une cigarette.

« Bon, dis-moi tout. Tenons-nous notre assassin ? » reprit Pontus, impassible.

Ebba s'éclaircit la voix avant de commencer.

« Oui, nous le tenons. J'arrive de l'hôpital sud où Anna Ljungberg a été admise aux urgences à la suite d'une tentative de suicide. Réelle ou feinte. Ils lui ont prélevé un échantillon de sang pour rechercher des traces de Dextropropoxifen. Et j'ai réussi à obtenir des aveux de sa part. Elle reconnaît avoir tué Raoul à l'aide d'un cocktail à base de vin rouge et de Dexofen. Une combinaison mortelle. À la tienne. » Elle fit tinter son verre contre le sien. « Anna affirme même qu'elle avait prévu de se suicider, mais qu'elle n'y est pas parvenue.

— La seconde fois non plus.

— Elle n'en a pas eu le courage.

— Ou plutôt l'intention.

— Sans doute que son désir de vivre est plus fort que celui de mourir.

— Et elle t'a expliqué comment le corps s'est retrouvé dans la mer ?

— Eh bien, justement... Anna soutient qu'elle ignore comment c'est arrivé et je ne vois pas pourquoi elle nous mentirait sur ce point. Ma théorie est que Louise est impliquée.

— Louise a fait le ménage. Mais pourquoi aurait-elle accepté de se mouiller dans une affaire qui ne la concernait pas ?

— Parce qu'elle est le premier violon du quatuor. C'est elle qui en a la responsabilité.

— Qu'a-t-elle à y gagner ?

— C'est bien ça la question, n'est-ce pas ? » Ebba sirota sa boisson. « Et sinon... Comment s'est déroulé l'enterrement ? Y a-t-il eu de la bazarre ?

— Comme prévu, ça s'est révélé très instructif de se rendre à cette cérémonie, répondit Pontus. Joy était furieuse de voir Helena et l'enfant de l'amour assis à la droite de ses beaux-parents.

— Pauvre Joy. Ça ne doit pas être facile d'être la veuve dédaignée. Mais a-t-elle vraiment compris que c'était le fils de Raoul ?

— Je ne crois pas, mais ce qui est sûr, c'est qu'elle savait parfaitement qu'Helena avait eu une liaison avec son mari. Pour le reste, il y avait très peu de famille présente, hormis des membres de la branche américaine de la famille qui s'étaient déplacés de New York. En tout cas, personne qui ait été réellement proche de Raoul dans son enfance pour déceler la ressemblance. D'après ce que j'ai compris, Ruth et Leonard Liebeskind sont arrivés en Suède après la Seconde Guerre mondiale. Ils étaient les derniers rescapés de leurs familles respectives. Décidément, quand le sort s'acharne... Ces gens ont survécu à l'horreur des camps de concentration et voilà que leur fils meurt avant eux. Leonard est né à Prague et Ruth est originaire de la

défunte Autriche-Hongrie, de Serbie ou je ne sais où exactement. Ils parlent yiddish entre eux.

— Et Raoul était fils unique.

— Il y avait aussi des amis juifs et, surtout, beaucoup, beaucoup de musiciens. J'ai reconnu un paquet de célébrités. Je me demande combien de ces dames étaient d'anciennes conquêtes. Toujours est-il qu'elles pleuraient à chaudes larmes.

— Il était très aimé, notre cher Raoul Liebeskind.

— Mais aucune ne l'a pleuré autant que Caroline. »

Ebba lui adressa un regard plein d'espoir.

« Raconte ! Comment ça s'est passé ? A-t-elle pu jouer ?

— Oh oui, répondit Pontus, un sourire navré aux lèvres. C'est un moment que je n'oublierai jamais.

— Eh bien, dit Ebba en souriant à son tour. J'ai hâte de connaître tous les détails.

— Caroline s'est avancée avec son violoncelle et l'un des membres de la *hevra* lui a apporté une chaise, discrètement. Joy bouillait de rage, mais ne pouvait pas se lever pour aller coller une droite à sa rivale. Alors Caroline a commencé à jouer. Avec une virtuosité fantastique. Les larmes coulaient le long de ses joues, tandis que la mélodie de son violoncelle emplissait la chapelle. Si émouvant et déchirant à la fois. Toute l'assemblée retenait son souffle. Ensuite, elle s'est levée, s'est approchée du cercueil et s'est recueillie pendant quelques instants. Puis elle a soulevé le voile noir et s'est penchée pour embrasser le cercueil avant de sortir, fière et digne. Soliste jusqu'au bout des ongles.

— Oui, ça aurait plu à Raoul. Je suis certaine que c'est ainsi qu'il aurait souhaité être enterré, avec un baiser de Caroline sur le visage.

— Oui, enfin, elle l'a peut-être embrassé sur les pieds, qui sait ?

— Comment ont réagi Ruth et Leonard Liebeskind ?

— Ils ont adoré. »

Il posa sa main sur la sienne, sans la moindre raison, et la pressa. Sa peau était chaude et douce. Elle ne put reprendre son souffle qu'une fois qu'il l'eut retirée et dut déglutir pour reprendre ses esprits.

« Et l'ambiance entre les sœurs ? poursuivit-elle en essayant de dissimuler son émotion.

— Ma foi, plutôt bonne, au vu des circonstances. Helena avait déjà parlé de David à Caroline, ce n'était donc pas une surprise pour elle.

— Vraiment ? C'était bien ce que je pensais.

— Qu'est-ce que tu pensais ?

— Le soir du meurtre, Helena se rend à l'atelier pour parler de son

enfant à Raoul. Puis Caroline débarque et est contrariée de trouver Helena là-bas. Elle vient juste d'apprendre que sa sœur aînée a eu une liaison avec Raoul. Et je crois que c'est aussi à ce moment-là qu'elle découvre qu'ils ont eu un enfant ensemble. Il tient peut-être sa photo dans la main. Le petit David a huit ans et ne peut avoir été conçu à l'époque de leur prétendue aventure d'une nuit. Caroline les oblige à lui avouer la vérité.

— Elle apprend qu'Helena et Raoul ont entretenu une liaison pendant plus de vingt ans et que David est leur fils.

— Maintenant, nous savons pourquoi elle est si désespérée. Et pourquoi elle évite Helena sur le coup. Elle croit qu'elle a tué le père de David avec ses injections d'adrénaline. Encore une personne dont elle a brisé le cœur. Et pour couronner le tout, Helena qui fait preuve d'une compréhension insupportable à son égard et s'efforce de la soutenir.

— Ce n'est donc pas Caroline qui aura l'honneur de mettre au monde le premier enfant de Raoul.

— Raoul ne savait même pas que David était son fils, jusque-là.

— Et c'est sans doute ce qui a convaincu Caroline, malgré tout, de poursuivre leur relation. Cela change-t-il fondamentalement quelque chose à notre affaire ?

— Oui et non, répondit Ebba. Si on l'avait su dès le début, j'aurais peut-être porté mes soupçons sur Caroline en priorité. Mais Helena a tout fait pour dissimuler la vérité le plus longtemps possible.

— Elle l'a fait pour protéger sa sœur. Quelle force de caractère !

— Tout en faisant son propre deuil. Lorsqu'elle a demandé que des tests ADN soient pratiqués pour prouver la paternité de Raoul, elle savait déjà que ce n'était plus qu'une question de temps avant que nous ne l'apprenions et que nous n'en déduisions de quoi ils avaient réellement parlé dans l'atelier, ce soir-là.

— Et si Anna n'avait pas fait sa deuxième tentative de suicide, nous aurions peut-être suivi une mauvaise piste.

— Exactement.

— Qui d'autre, dans le quatuor, était au courant ? C'est ça, la question.

— Je crois qu'on n'est pas près de le savoir.

— Ça n'a guère d'importance, en fin de compte. On tient notre coupable. Ce qu'on ignore encore, c'est comment le corps s'est retrouvé dans la mer. Et pourquoi. »

Pontus but une gorgée de son Martini et aspira l'olive qui était plantée au bout de son cure-dent.

Ebba le regarda faire. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas été

dans un bar avec un homme. Elle se sentait obligée de profiter de la vue, comme s'il risquait de lui échapper. Elle promena son regard sur ses mains. Sa peau était claire et presque poreuse, ses veines saillaient, avec des reflets verts, ses taches de rousseur estivales avaient commencé à s'estomper et, sur ses avant-bras, ses poils blond-roux étaient hérissés. Il portait une alliance à son annulaire gauche. Le silence commençait à devenir un peu trop pesant. Il fallait qu'elle dise quelque chose, n'importe quoi, pourvu que ce soit drôle et léger.

« Tu as un perroquet incontinent chez toi ? »

Ebba lui indiqua une grosse tache sur son épaule. Pontus tourna la tête sur le côté et l'observa, mais n'essaya même pas de la gratter.

« Je suis très impressionné que tu arrives à conduire une voiture avec des talons pareils, Ebba. Je crois qu'ils pourraient être considérés comme des armes de service », rétorqua-t-il en s'efforçant de sourire.

Ebba porta son Bloody Mary à sa bouche et but une gorgée. Elle reposa lentement son verre et posa ses poignets sur le bord de la table, pour ne pas trembler. Nous y voilà, songea-t-elle. La parade du paon. C'était inévitable. Se faire voir et marquer son territoire.

« Tu ne crois pas qu'il serait temps que tu rentres retrouver Farah et tes enfants ? À moins que ce ne soit elle qui se charge de les coucher chaque soir parce que tu rentres systématiquement tard ? »

Il laissa échapper un petit rire supérieur.

« Je vois que tu es allée fouiner sur Internet. » Il fit claquer sa langue. « Tu sais parfaitement que tu dois demander l'autorisation à ton supérieur avant de consulter des dossiers confidentiels, n'est-ce pas ? »

Ebba se contenta de lever le menton et de porter sa boisson à sa bouche.

« Personnellement, je trouve que la photo qui figure dans ton dossier ne te rend pas justice, reprit Pontus. Mais je ne peux m'empêcher de me demander à quoi tu ressembles sans tout ce noir autour des yeux. C'est un peu comme avec Zorro. Personne ne le reconnaît, bien que la seule chose qui le différencie de son double soit un simple masque noir.

— Ha ! Tu vas continuer à t'interroger longtemps. »

Ebba ouvrit son porte-monnaie et en tira un billet de cent couronnes qu'elle jeta sur la table. Elle se leva et passa la sangle de son sac à main sur son épaule.

« Tu t'en vas au moment où ça commençait à devenir amusant ? demanda Pontus en haussant les sourcils.

— Si tu as l'intention de dîner à la Gondole, je te conseille plutôt d'inviter ta femme.

— Tu es dingue ? Avec mon ridicule salaire de divisionnaire ?

— Parce que tu touches réellement un salaire de divisionnaire ? Je croyais que tu devais te contenter de celui de commissaire.

— Celui qui est conscient de sa valeur doit savoir négocier.

— Et qu'est-ce que tu vaux ? »

Il éclata de rire.

« Bon, j'y vais. »

Elle fit un pas, mais, une fois de plus, il la saisit par le poignet. Ebba baissa les yeux sur sa main sans dévoiler sa nervosité. Puis elle le regarda dans les yeux et perçut une pointe de satisfaction. Lentement et avec flegme, elle se pencha sur son oreille et murmura :

« Je vois que tu ne dormais pas pendant ma conférence à l'école de police. »

Pontus cligna des yeux d'un air comique et lâcha prise. Ebba se rassit sur sa chaise et croisa les bras en attendant qu'il prenne la parole.

« Ceci n'est pas une invitation à un dîner galant, dit-il. Je ne vois pas ce qui a pu te pousser à le croire. J'attends un appel de Louise Armstahl. On a prévu de se retrouver dans la soirée.

— Au commissariat ?

— Ebba, soupira Pontus. Tu sais bien qu'il n'y a pas un chat dans un commissariat passé dix-sept heures.

— Alors, comme ça, Louise veut nous parler ? Intéressant. Je voudrais bien savoir d'où lui vient ce soudain besoin de se confier.

— Les aveux d'Anna ont complètement changé la donne.

— Louise m'a envoyé un SMS pour me demander des nouvelles d'Anna. C'est toi qui lui as dit qu'elle avait été admise aux urgences ?

— Bien sûr que non. » Pontus se renversa contre le dossier de sa chaise en se grattant le menton. « Mais Louise... » Il changea de position et se pencha au-dessus de la table en fronçant les sourcils. « Louise s'est isolée avec Helena, après l'enterrement. Il y avait quelque chose entre elles.

— Quoi ?

— Une sorte de tension... Je n'arrive pas tout à fait à mettre le doigt dessus. En tout cas, Louise semblait mal à l'aise. Elles ont eu un échange bref, mais animé. Ensuite, le petit David s'est mis à tirer sa mère par la main et ils sont partis.

— Intéressant, commenta Ebba tandis que son cerveau se remettait en marche. Non, rien n'indique qu'Helena soit impliquée avec Louise.

— Helena serait-elle au courant de quelque chose ? »

Ebba mâcha pensivement une cacahuète.

« Helena en sait plus qu'elle ne le prétend. Mais elle n'est pas obligée de parler. Sinon, elle l'aurait déjà fait.

— Louise sait. » Il la fixa en plissant les paupières. « Et toi aussi. »

Ebba sourit d'un air mystérieux.

« Tu aimerais bien que je te dise tout, hein ?

— Ebba... », commença Pontus, un sourire crispé aux lèvres.

Mais Ebba se contenta de hausser un sourcil avec nonchalance.

« Où doit-on se retrouver, alors ? »

Sa curiosité lui avait redonné de l'énergie.

« C'est justement ce que je voudrais savoir, dit Pontus. Louise va m'appeler. Mais ce sera certainement quelque part en centre-ville. Ça m'étonnerait qu'elle nous invite dans son appartement de Narvavägen, mais, avec un peu de chance, on pourrait peut-être la convaincre de nous rejoindre ici. As-tu déjà goûté les filets d'agneau de la Gondole ? Tu vas adorer, Ebba.

— J'espère que tu as de bonnes relations au Bureau national de révision des comptes.

— Si tu savais. »

Il but une gorgée de Martini et la fixa droit dans les yeux avec assurance.

« Ce dîner sera un excellent investissement s'il nous permet de savoir ce que Louise nous a caché jusqu'à maintenant et de boucler rapidement cette coûteuse enquête.

— Sincèrement, Pontus... Tu crois vraiment qu'elle va nous faire des révélations ce soir ? Je continue de penser qu'il serait préférable de convoquer Louise demain au commissariat.

— L'un n'empêche pas l'autre.

— Dans ce cas, tu n'as qu'à dîner seul avec madame la comtesse. Je ne me sens pas très à l'aise...

— Tu restes avec moi. C'est un ordre », lâcha-t-il en éclatant de rire.

Ebba rit à son tour et secoua la tête.

« Comment as-tu réussi à convaincre Louise de se présenter à cet interrogatoire informel ?

— Elle y a bien sûr posé sa condition.

— Laquelle ?

— Que notre charmante collègue rousse soit présente.

— Et tu n'as pas hésité à vendre l'une de tes subordonnées à une empoisonneuse potentielle ?

— Ne t'inquiète pas pour Vendela, elles sont sur la même longueur d'ondes, toutes les deux. Je croyais que tu t'en étais aperçue.

— O.K., Pontus, allons droit au but. Es-tu sorti avec Vendela ? Tu es

assez vieux pour être son père, mais les hommes s'embarrassent rarement avec ce genre de détail. Je sais que ça ne me regarde pas personnellement, mais ça risquerait de compliquer nos relations professionnelles, au commissariat.

— Mon Dieu, non ! Vendela n'est pas du tout mon genre. Bien sûr, je reconnais que c'est une belle fille, mais... Non, j'aurais l'impression de commettre un inceste. »

Tout à coup, le mobile de Pontus sonna. Il répondit sans lâcher Ebba des yeux.

« Ah, mademoiselle la duchesse d'Armstahl... »

Louise referma son mobile et le glissa dans son sac à main. Quand elle se retourna sur son tabouret, elle suivit du regard la jeune femme qui approchait du comptoir et vint s'asseoir à côté d'elle. Elle rayonnait avec sa longue chevelure rousse. Ses sourcils et ses cils pâles faisaient ressortir ses yeux verts. La couleur discrète de son rouge à lèvres se mariait à la perfection avec le teint pâle de sa peau. Elle ne portait aucun bijou à l'exception d'une paire de boucles d'oreilles en or. Quant à sa robe noire, elle lui allait comme un gant. Une fois son manteau retiré, sa tenue d'enterrement s'était transformée en une élégante tenue de soirée.

« Je nous ai commandé deux verres de champagne. Je me suis dit que c'était ce que vous buviez, Vendela. Personnellement, j'estime que c'est la seule boisson valable pour trinquer à la mémoire de Raoul, ce merveilleux trou du cul. »

Elle sécha une petite larme et cligna plusieurs fois des yeux.

« Ce qu'il y a de bien, avec le champagne, c'est qu'on est certain de ne jamais se tromper », répondit Vendela en s'emparant de la flûte que lui tendait Louise.

Un tintement doux retentit lorsque leurs verres s'entrechoquèrent. Vendela se passa la langue sur ses lèvres maquillées avec sensualité avant de porter sa flûte à sa bouche. Louise la contempla avec admiration et Vendela sentit le rouge lui monter aux joues.

« Tout va bien ? s'enquit Louise, quand elle reposa son verre sur le bar.

— Très bien, s'empressa de répondre Vendela. Je suis juste un peu... Comment dire ? Émue par le côté irréel de cet instant.

— Je comprends. Je vois. Et les joues rouges vous vont bien.

— Je ressens la même chose que si je sortais avec un homme séduisant.

— Mais je suis un homme.

— C'est loin d'être le cas. »

Louise but une gorgée de champagne.

« Écoutez, Vendela, il y a une question que je me pose, commençait-elle. Les policiers se promènent-ils en permanence avec leur arme de service ?

— Je n'arrive pas à faire entrer mon Sig Sauer dans ce petit sac à main, répondit Vendela en souriant. En revanche, je ne sors jamais sans mes menottes.

— Êtes-vous sérieuse ? »

Louise écarquilla les yeux, pleine d'espoir. Vendela acquiesça avec un sourire mutin.

« Puis-je les voir ? »

Vendela ouvrit son sac et brandit une paire de menottes qui émirent un cliquetis métallique. Elle les tendit à Louise qui caressa la chaîne du bout des doigts.

« Avez-vous déjà eu l'occasion de les utiliser ?

— Des tas de fois.

— Ça ne fait pas mal aux poignets ?

— Bien sûr, il ne faut pas trop les serrer. Mais je ne crois pas qu'il serait raisonnable de les essayer tant que votre main n'est pas totalement rétablie.

— Vendela, vous lisez dans mes pensées », murmura Louise sur le ton de la confidence.

Elle saisit les menottes et les soupesa avec sa main droite. Quelques clients autour d'elles se retournèrent et l'observèrent avec curiosité.

« C'est une flic. » Louise éleva la voix avec autorité en leur lançant un regard amusé. Alors, ne laissez pas traîner de cocaïne sur le bar, ce soir, les enfants. »

Vendela éclata de rire.

« Ils n'ont pas l'air de vous avoir crue.

— C'est parce que vous ne ressemblez pas à un flic.

— Ah bon ? Et à quoi un flic est-il censé ressembler ? »

Louise réfléchit un instant.

« Si tous les flics étaient des belles rousses bien roulées, on aurait moins de problèmes de criminalité.

— L'idée est bonne. Mais ça ne marcherait jamais. Trop forte concentration de rousses. On passerait notre temps à se tirer dans les pattes.

— C'est la première fois que je rencontre une belle policière rousse.

— Moi, en revanche, j'ai déjà couché avec un violoniste », répliqua Vendela.

Elle se rendit aussitôt compte qu'elle était peut-être allée un peu

loin dans la confiance. Mais Louise la contempla avec encore plus d'insistance.

« Je parie que ce n'était pas une femme.

— En effet, c'était un homme, ou plutôt un garçon. On avait seulement seize ans. On s'était rencontrés dans l'orchestre de la jeunesse nordique, un été, à Lund. Mon premier amour, en fait. Maintenant, il fait partie de l'orchestre philharmonique de Berlin.

— Le premier amour laisse toujours des traces, soupira Louise. Donc, comme ça, vous êtes noble, policière et musicienne. Vous m'intéressez de plus en plus. De quel instrument jouez-vous ? Du violon ? »

Vendela but une gorgée de champagne et reposa sa flûte.

« Je vais hélas vous décevoir, dit-elle en hésitant. Je suis celliste.

— Oh ! » s'exclama Louise en baissant le regard.

Un silence pesant s'abattit soudain. Vendela espérait ne pas avoir saboté cette conversation qui avait si bien débuté. Comme si elle avait perçu son inquiétude, Louise lui adressa un sourire.

« Ne soyez pas désolée de jouer du violoncelle. J'ai de nombreuses cellistes sur la conscience, mais aucune ne m'a blessée autant que Caroline. L'amour que j'éprouvais pour elle était sans borne. D'ailleurs, je l'aime toujours. Je vais mettre très, très longtemps à guérir.

— N'y a-t-il aucune chance que vous vous remettiez ensemble, maintenant ?

— Maintenant que quoi ? Que Raoul est mort ? » Louise la fixa droit dans les yeux. « Est-ce Vendela la policière qui m'interroge ? »

Vendela décida d'ignorer sa provocation.

« On ne peut jamais être sûr à cent pour cent. Cette ambiguïté n'est d'ailleurs pas pour vous déplaire. Sans quoi vous ne m'auriez jamais invitée, n'est-ce pas ? Il y a quelque chose d'interdit dans ce que nous faisons en ce moment et c'est ce qui nous excite toutes les deux. Je suis en train de boire du champagne avec une suspecte dans une affaire de meurtre et vous tentez de séduire un flic dont la mission exige une totale objectivité.

— Incroyablement excitant, plaisanta Louise.

— Incroyablement dangereux », ajouta Vendela en vidant sa flûte de champagne.

Soudain, des pas résonnèrent dans l'entrée et deux personnes traversèrent le Cadierbar. Vendela tira instinctivement sur le bas de sa robe. Louise lui caressa l'avant-bras.

« Nerveuse ? »

Vendela secoua la tête, mais sa respiration rapide la trahissait.

Alors, Louise se pencha sur elle et lui chuchota à l'oreille :

« Je veux juste que vous sachiez que vous êtes absolument ravissante, Vendela. Si je n'avais pas été si abattue, je vous aurais invitée à passer la nuit avec moi. Mais je ne suis pas encore prête pour une nouvelle relation. Et je ne le serai pas de sitôt, hélas. »

Puis elle l'embrassa furtivement sur la bouche. Vendela tressaillit et, tandis qu'elle se remettait de ses émotions, Louise se leva pour accueillir les nouveaux arrivants.

Pontus lui fit la bise. Quant à Ebba, elle lui serra la main.

« Louise, commença-t-elle. Nous avons obtenu des aveux concernant la mort de Raoul. Avez-vous toujours l'intention de couvrir le coupable ? »

Louise prit une profonde inspiration, puis regarda Ebba droit dans les yeux :

« Vous pouvez dire la coupable. J'ai appris qu'Anna avait été admise à l'hôpital sud, répondit-elle, avant d'ajouter à l'attention d'Ebba qui se tournait déjà vers Vendela : C'est Helena qui me l'a dit, pas l'inspecteur Smythe-Fleming. Elle a essayé d'appeler Anna plusieurs fois, cet après-midi, sans jamais parvenir à la joindre, que ce soit sur son mobile ou chez elle. Pas très subtil, cet indice qu'elle avait semé derrière elle avec sa couronne. Helena n'a eu aucun mal à obtenir l'information en téléphonant aux urgences.

— Avant de commencer, je voudrais mettre les choses au clair. Nos investigations ne sont pas terminées. Nous comptons poursuivre notre enquête afin de fournir au procureur un maximum d'éléments. Donc, tout ce qui sera dit ce soir pourra être utilisé. Avez-vous saisi ? »

Louise s'adossa au bar avec nonchalance et fit tinter sa flûte de champagne entre ses doigts.

« Ebba, rétorqua-t-elle. Faut-il que je passe un coup de fil à Jonas Cronsparré pour lui demander de se joindre à nous ? Vous savez pertinemment que rien ne m'oblige à vous parler. Je possède un alibi, il n'y a rien qui puisse me relier à vos preuves scientifiques. Vous ne pouvez remonter jusqu'à moi d'aucune manière.

— Pourquoi être venue, dans ce cas ?

— Parce que j'imagine que vous avez envie de connaître la vérité, je me trompe ?

— Et vous avez réellement l'intention de nous la livrer ?

— On peut parler de scénarios probables, à vous, ensuite, d'en tirer les conclusions que vous souhaiterez.

— Donc, vos motivations sont purement altruistes ?

— Tout ce que voulons, vous et moi, c'est mettre un terme à cette histoire. Or je doute que vous parveniez à obtenir les réponses aux

questions que vous vous posez, du moins sans mon aide, répondit Louise. Il nous faut laisser tous ces événements malheureux derrière nous et passer à autre chose. Rien ne pourra ramener Raoul à la vie. Caroline et moi ne serons plus jamais ensemble, même si j'espère qu'elle se remettra un jour de son chagrin. Quant à Anna... Eh bien, j'ignore ce qu'il adviendra d'elle. »

Une question brûlait les lèvres d'Ebba. Elle voulait savoir comment Helena avait réagi à la mort du père de son fils.

« Et Helena ? »

Louise secoua la tête.

« De nous quatre, Helena est sans doute la moins touchée. Dernièrement, j'ai cru comprendre qu'elle avait eu une sorte de liaison avec Raoul. Mais, il ne s'agissait probablement que d'un petit flirt, alors ça ne devrait pas l'affecter bien longtemps. Elle peut compter sur sa famille et une vie bien ordonnée. J'avoue que je l'envie un peu. »

Vendela et Ebba échangèrent un regard. Pontus se racla discrètement la gorge, puis se tourna vers une serveuse.

« Nous voudrions une table, s'il vous plaît, à l'écart, de préférence. »

La serveuse émit un rire indulgent.

« C'est totalement impossible ce soir. Nous sommes complets, il y a une conférence de prévue. »

— Oui, mais je suis quand même convaincu que ça va pouvoir s'arranger. »

Pontus se pencha en avant et lui chuchota quelque chose à l'oreille.

Le visage de la serveuse changea immédiatement d'expression et elle déglutit nerveusement.

« Je comprends. Bien sûr, il n'y a pas de problème. Accordez-moi cinq petites minutes, le temps que je vous prépare une table, au fond du restaurant, près de la fenêtre. »

D'un pas pressé, elle s'éloigna avec son plateau.

« Tu es sûr que tu n'as pas développé ton accent finlandais pour dissimuler des origines siciliennes ? le taquina Ebba. »

— Il y a certaines questions auxquelles je préfère ne pas répondre », rétorqua-t-il avec désinvolture.

La serveuse fut bientôt de retour, accompagnée du maître d'hôtel, et les conduisit à leur table. Ebba passa derrière Vendela et lui murmura :

« Qu'est-ce que tu fous ? »

Mais Vendela se contenta de lui envoyer ses cheveux au visage sans répondre. Pontus tira la chaise d'Ebba qui s'assit sans un commentaire. Tandis que la serveuse leur distribuait les cartes des menus et des vins,

Ebba tenta de se faire une idée de la situation entre les deux aristocrates et constata avec stupeur qu'elles semblaient avoir développé une certaine intimité. Contre toute attente, Vendela prit l'initiative de commander pour tout le monde. Ebba se demanda si l'influence de Louise ne lui avait pas donné plus d'assurance.

« Nous prendrons tous un demi-homard, avec du champagne, une bouteille de Deutz. Ainsi qu'une carafe d'eau, s'il vous plaît. » Elle rendit les cartes à la serveuse et adressa à Pontus un regard entendu. « C'est gentil de ta part de nous inviter, Pontus.

— Qui suis-je pour m'opposer à une suggestion aussi excellente que du champagne et du homard pour un enterrement ? plaisanta-t-il.

— Tu es tout de même commissaire divisionnaire, Pontus, le tança Louise. Dire que tu es un flic, maintenant. Qui aurait pu le prédire ? » Elle interpella le maître d'hôtel. « Pourriez-vous me servir mon homard sans la carapace, s'il vous plaît ? »

Il acquiesça et s'éloigna.

« Oh, excusez-moi, je n'y avais pas pensé », chuchota Vendela.

Louise lui caressa la joue en souriant, sous le regard de plus en plus inquiet d'Ebba. Vendela était à la fois un instrument et une source d'inquiétude, ce soir. Mais Pontus avait vu juste, constata-t-elle, cela pouvait conduire à des rebondissements inattendus.

« Vous avez éveillé ma curiosité. Comment était Pontus ? demanda Vendela en lui jetant un coup d'œil amusé.

— Pontus avait une voix magnifique. Quand il chantait du Schubert, on en avait les larmes aux yeux. Et je n'oublierai jamais notre représentation de la *Tosca*, à l'école. C'était moi le chef d'orchestre de la classe. Oui, enfin, si on pouvait appeler ça un orchestre. En réalité, il s'agissait plutôt d'un piètre trio de piano. Pontus était sur scène et chantait Cavaradossi. » Elle se tourna vers Ebba. « Nous étions tous convaincus qu'il deviendrait un grand ténor.

— La voix de ténor a toujours été un peu trop haute pour moi. Mais si j'avais pu faire Scarpia, je serais au Metropolitan Opera, à l'heure qu'il est.

— C'est étrange comme la vie évolue. Aujourd'hui, tu es là à m'accuser de meurtre », répondit Louise en adressant à Pontus un sourire sournois.

La serveuse arriva avec le champagne et proposa à Pontus de le goûter.

« Commencez plutôt par servir ma voisine, j'aimerais avoir son avis », dit-il.

Sans se formaliser, la serveuse passa derrière Ebba et fit mousser le champagne dans sa flûte. Ebba s'empressa de boire une gorgée et

statua :

« Parfait. »

Elle lança un regard en coin à Pontus qui sourit. La serveuse remplit leurs flûtes, puis posa la bouteille dans un seau à champagne.

Sans trinquer, Ebba reprit :

« Si je vous comprends bien, nous allons devoir nous contenter d'informations parcellaires, ce soir ? Et nous ne devons pas non plus compter sur vous pour témoigner au procès.

— Vous m'avez parfaitement comprise, Ebba. J'ai une bonne raison pour ça et rien ne me fera revenir sur ma décision.

— Et quelle est cette raison ?

— N'est-ce pas évident ? Caroline, bien sûr.

— Ah oui, vous n'avez peut-être pas su la protéger de Raoul, mais vous avez en tout cas tenté de la couvrir.

— Caroline était persuadée de l'avoir tué en lui injectant de l'adrénaline.

— Mais nous ne la soupçonnons absolument pas de meurtre. Anna est passée aux aveux, comme vous le savez.

— Certes, mais, à ce moment-là, je l'ignorais. Je croyais sincèrement que c'était Caroline la coupable. Je l'ai vue, ce soir-là. » Elle but un peu de champagne. « Jan, Kjell et moi étions en plein montage, dans la salle à manger, quand j'ai décidé de faire une pause, histoire de me dégourdir les jambes, et de descendre à la cuisine préparer du thé et des casse-croûtes. C'est alors que je l'ai vue par la fenêtre. Raoul était étendu sur l'embarcadère et j'ai vu Caroline le gifler violemment. Sur le coup, j'ai été déconcertée. Puis, lorsqu'elle s'est précipitée comme une hystérique dans la maison, j'ai cru qu'elle l'avait poignardé. Il fallait que je sache ce qu'il s'était passé. Mais je n'étais pas capable d'affronter Caroline. J'étais toujours sous le choc et, s'il s'avérait qu'elle avait réellement tué Raoul, je ne savais pas comment j'allais parvenir à gérer mes émotions. Donc, plutôt que de la rejoindre, je suis sortie par la porte-fenêtre du studio et j'ai couru jusqu'à l'embarcadère. »

Une fois de plus, elle dévisagea les autres personnes à table.

« Raoul était mort. Pourtant, je ne voyais pas de sang. Soudain, j'ai vu jaillir la lumière par la porte de la maison et, machinalement, j'ai poussé Raoul dans l'eau. Je me disais qu'il fallait que je fasse disparaître toutes les preuves du crime de Caroline. Si on ne retrouvait pas ses empreintes digitales sur le corps de Raoul, elle ne serait pas accusée. Peut-être croirait-on même à un accident. Raoul était mort, de toute façon, pourquoi chercher un responsable ? Et puis, rien ne pourrait réparer tout le mal qu'il nous avait fait. Alors, je me suis

agenouillée et l'ai pris par les pieds pour le faire basculer par-dessus l'embarcadère. J'étais terrorisée à l'idée qu'il fasse un gros "plouf" en tombant à l'eau. La profondeur était de plusieurs mètres, à cet endroit.

— Helena vous a-t-elle vue faire ? » demanda Ebba.

Les yeux de Louise scintillèrent. Mais elle ne répondit pas à la question. Au lieu de cela, elle se rafraîchit le gosier avec du champagne et poursuivit son récit.

« Helena et Caroline arrivaient et il fallait que j'agisse vite. Je suis montée à bord du Targa et m'y suis cachée le temps de me calmer et de reprendre mes esprits. Quand j'ai entendu Caroline et Helena appeler, j'ai compris que je n'allais pas pouvoir rester cachée sur mon bateau bien longtemps. Alors, je suis sortie et j'ai joué la surprise. Caroline était complètement déboussolée et jurait avoir trouvé Raoul sur l'embarcadère et qu'il était mort dans ses bras. Mais Helena ne semblait pas comprendre la gravité de la situation. Je dois préciser qu'Helena était passablement éméchée. J'ai proposé de les aider à chercher Raoul et en ai profité pour les attirer dans la direction opposée. Naturellement, on ne l'a pas trouvé et, au bout d'un certain temps, Helena et moi avons fini par rentrer à la maison, pendant que Caroline continuait de ratisser l'île toute seule. Je suis retournée dans la cuisine préparer le thé. Je tremblais de tout mon corps. Mais je suis parvenue à me ressaisir et suis alors remontée dans la salle à manger pour demander à Kjell de me donner un coup de main avec le plateau.

— Et quand avez-vous compris comment les choses s'étaient passées, en réalité ?

— J'étais loin de me douter que c'était Anna la coupable. Caroline elle-même était persuadée d'avoir tué Raoul et j'étais plutôt tentée de la croire, étant donné ce que j'avais vu par la fenêtre. C'est seulement lorsque vous m'avez raconté qu'il avait été empoisonné au Dexofen que j'ai commencé à soupçonner Anna.

— Pouvez-vous nous expliquer pourquoi ?

— Je l'ai vue brûler des choses dans le poêle du salon. C'était juste après que Kjell avait découvert le corps. Jusque-là, Anna ignorait que Raoul était décédé. J'ai compris plus tard que ce devait être la boîte de médicaments que vous cherchiez qu'elle avait brûlée. Sur le coup, je n'avais pas remarqué que mon Dexofen avait disparu. Je n'y avais même pas touché puisque j'avais préféré utiliser du Voltaren. Mais, quand j'ai vérifié dans ma trousse de toilette, je me suis aperçue que la boîte n'y était plus.

— Selon vous, qu'est-ce qui a bien pu pousser Anna à commettre un acte aussi radical ?

— Anna était tellement prometteuse. Elle avait ponctué ses études par un concert merveilleux qui lui avait valu d'être saluée par la

critique. Nous étions tous persuadés qu'elle était promise à une brillante carrière de soliste. Au début, elle a été sollicitée par les orchestres les plus prestigieux, mais, par la suite, elle s'est dégonflée peu à peu, sans doute sous l'effet de la pression et des attentes placées en elle aussi bien par ses professeurs et son entourage que par elle-même. Il n'y avait pas de raison particulière à cet échec. Aucun drame n'était survenu dans sa vie.

— Quel a été le rôle joué par Raoul dans le fiasco que vous nous décrivez ?

— J'ai du mal à m'imaginer que leur rupture ait pu la perturber à ce point. Et puis ça remonte à tellement longtemps.

— Peut-être son avortement a-t-il laissé des traces plus profondes que vous ne le soupçonniez ?

— Qu'en sais-je ? En tout cas, elle n'a jamais eu d'enfant par la suite. Si elle en avait vraiment voulu un, je suppose qu'elle aurait pu le faire avec Bengt.

— Pourquoi ce profond dégoût de la vie ?

— Je crois qu'elle a été déçue. Déçue d'être passée à côté de certaines choses essentielles. Au début, quand on se lance dans une carrière musicale, on est plein d'espairs, mais nos illusions s'envolent l'une après l'autre.

— C'est la même chose pour tout le monde. On prend peu à peu conscience que la vie n'est pas aussi idyllique qu'on l'avait imaginé.

— Cependant, un musicien est inspiré par ses sentiments, par ses émotions. »

La conversation s'interrompt quelques instants lorsqu'on leur apporte leurs homards.

« Cet argument ne me convainc guère, reprit Ebba en secouant la tête. Tenez, vous, par exemple, vous n'avez pas été broyée par la férocité du milieu culturel. Quant à Raoul, il semblait s'en accommoder parfaitement. » Louise sourit. « Vous n'allez pas vous comparer à Anna ?

— Nous ne nous ressemblons absolument pas.

— En effet, elle joue toujours les seconds violons.

— Elle dirige tout de même l'un des orchestres les plus prestigieux du pays. Ce n'est pas rien.

— Soit... Une fois que sa carrière s'était entrouverte, elle avait perdu l'envie. Et s'est enfoncée dans une sorte de désert de désillusion. Du moins, si je vous ai bien comprise. »

Louise leva sa flûte et but doucement une gorgée.

« En réalité, peut-être ne connaissons-nous jamais la nature profonde de ceux qui nous entourent, intervint Vendela. Ce que tout le

monde a choisi de minimiser, son avortement, la rupture de ses fiançailles avec Raoul, l'échec de sa carrière de soliste, sa solitude... Il est possible que ce soit l'ensemble de ces événements qui lui ait fait perdre peu à peu conscience de la valeur de la vie.

— Il est inutile de spéculer davantage pour l'instant », dit Ebba en envoyant discrètement un coup de pied dans le tibia de Vendela qui lui lança un regard furibond. Puis elle saisit la pince de son homard d'une main ferme et entreprit de la briser. Un petit morceau de carapace fendit l'air et atterrit sur le front de Pontus. Louise et Vendela éclatèrent de rire simultanément, tandis qu'il s'essuyait avec le pouce. « En revanche, reprit Ebba, impassible, j'aimerais beaucoup savoir quel rôle a joué Peder dans tout ça. »

Louise sourit.

« Cette histoire de bateau était une étrange lubie de votre part. Peder était déjà reparti pour Stockholm quand Raoul est mort et il n'est pas revenu à Svalskär ce soir-là. Je comprends que vous en soyez arrivée à cette conclusion, étant donné que le corps de Raoul avait disparu si longtemps. Mais, si vous connaissiez les courants marins qui dominant autour de Svalskär, vous auriez compris que le corps avait d'abord été entraîné vers le large avant que le vent de terre ne le rejette sur la côte. Sa chaussure a dû être arrachée de son pied par un rocher, puis aspirée par le courant. Il faisait si noir que la probabilité que le corps soit repéré dans l'eau était infime, même s'il n'était immergé qu'à quelques mètres de l'embarcadère. Certes, Peder a asséné à Raoul un joli direct du gauche, mais c'est tout. Ils se sont pris le bec comme deux coqs. Ça ne fait pas de lui un criminel.

— Pensiez-vous vraiment que nous allions croire que Raoul avait chuté à la mer accidentellement ?

— J'avais besoin de gagner du temps. À la fois pour réfléchir et pour accepter l'idée que Caroline était la meurtrière.

— En avez-vous parlé avec elle ? »

Louise avala une gorgée de champagne pour se rafraîchir le gosier.

« Il va falloir lui révéler la vérité par petites doses. Elle ne supporterait pas de tout entendre d'un coup. Naturellement, ça a été un soulagement pour elle d'apprendre que Raoul avait été empoisonné au Dexofen et qu'il n'avait pas succombé à ses injections.

— Pourquoi ne pas nous avoir dit la vérité quand vous avez compris que Caroline était innocente ? Avec son habileté à manœuvrer, Jonas Cronsparre n'aurait eu aucun mal à vous obtenir les circonstances atténuantes, fit remarquer Ebba.

— Vous savez, je voulais donner à Anna une chance de s'expliquer. Je ne pouvais tout de même pas la dénoncer. Raoul était mort. Il fallait passer à autre chose. Aucune d'entre nous n'avait intérêt à

pointer du doigt son meurtrier. Pourquoi rendre la vie d'Anna encore plus compliquée qu'elle ne l'était ? Elle avait bien assez souffert comme ça. D'une certaine manière, nous avons toutes notre part de responsabilité dans ce qui s'était passé. Raoul le premier.

— Vous étiez donc la matriarche pleine de sollicitude qui veille sur son quatuor dans la tempête. » Louise haussa les épaules et planta sa fourchette dans la pince de son homard. « Loyale et désintéressée », reprit Ebba.

Louise leva les yeux de son assiette. L'espace d'un instant, elles se défièrent du regard jusqu'à ce que Vendela se tourne vers sa voisine de table qui lui adressa un large sourire.

« J'ai tellement donné de ma personne pour faire vivre ce quatuor, expliqua Louise, année après année. Et les autres trouvaient ça naturel. C'était mon propre agent qui organisait nos tournées, j'ai assumé les enregistrements, je les ai nourries et logées à Svalskär. Si je leur avais tourné le dos, ça aurait été la fin du quatuor.

— Auriez-vous vraiment pu continuer après un tel drame ? s'étonna Pontus. N'auriez-vous pas été rongées par la suspicion à l'idée que la meurtrière de Raoul était peut-être l'une d'entre vous ? Cela n'aurait-il pas ruiné la cohésion du groupe ? »

Louise vida sa flûte d'un coup.

« Dans une situation si délicate, on pense d'abord à sa survie, dit-elle sur un ton tranchant. Raoul avait causé suffisamment de dégâts. Ça ne servait à rien de nous sacrifier en plus.

— J'y ai beaucoup réfléchi, Louise, intervint Ebba. Et, dès le départ, j'ai été impressionnée par votre force de caractère. Mais elle m'apparaît quasi surhumaine. Vous veniez d'être trahie par la femme que vous chériez, vous veniez de voir s'envoler la possibilité d'avoir l'enfant que vous désiriez tant et, en plus, vous aviez perdu votre ami le plus proche. Sans parler de votre main cassée qui remettait en cause toute votre carrière. Bien que je sois convaincue que vous avez fait assurer vos mains pour une fortune. Il s'agit tout de même de votre outil de travail. Si vous perdez l'usage d'un seul doigt, vous ne pouvez plus jouer, ni gagner d'argent. Donc j'imagine que vous avez dû toucher une coquette somme de la part de votre assureur, Dieu sait ce que ça coûte d'entretenir une île privée comme Svalskär ainsi qu'une maison de rapport à Östermalm. J'ai vérifié l'état de vos finances, Louise, et je dois dire qu'elles ne sont pas au mieux. »

Les mouvements de Louise se ralentirent et elle chargea avec minutie un petit bout de homard sur sa fourchette.

« Je me débrouille. De toute façon, je serai bientôt en mesure de jouer à nouveau. »

Pontus remplit discrètement la flûte de Louise et vida le fond de la

bouteille dans celles de Vendela et d'Ebba. Il fit signe à la serveuse de leur en apporter une autre.

D'un coup sec, Ebba extirpa la queue de son homard de sa carapace et, après avoir retiré un résidu de filament noir, elle enfourna un gros morceau de chair qu'elle mâcha avec délectation.

« Ce homard est un véritable délice, Pontus. Je retire tout ce que j'ai dit à propos de ce dîner. C'était la meilleure manière de fêter la fin de notre affaire. » Elle se tourna vers son supérieur et décela dans son regard un mélange d'admiration et de stupéfaction contenue. Puis elle se tourna vers Louise. « Savourez votre homard, Louise. Vous risquez de ne pas en remanger de sitôt. »

Louise ne répondit pas.

« Je suis heureuse que Caroline ait trouvé la force de passer un moment avec vous, hier », poursuivit Ebba.

Elle arracha une patte de son homard et aspira l'intérieur bruyamment. Louise avait déjà reposé ses couverts et s'était figée sur sa chaise.

« De quoi avez-vous discuté ? » demanda Ebba.

Lentement et avec application, Louise prit sa serviette et se tamponna délicatement la bouche. Elle remplit ses poumons et, la tête haute, dit :

« Je tenais à l'assurer de mon soutien inconditionnel. Elle avait besoin que je lui donne ma bénédiction pour pouvoir avancer et faire son deuil. »

Ebba acquiesça.

« Oui, la situation ne doit pas être facile pour quelqu'un d'aussi fragile que Caroline. Et elle a tellement mauvaise conscience après ce qu'elle vous a fait subir.

— J'apprécierais que vous laissiez Caroline en dehors de ça. Elle va avoir besoin de se reconstruire après avoir connu deux interruptions de grossesse en l'espace de quelques semaines. »

Le visage de Louise se figea mais elle le dissimula derrière sa flûte de champagne. Vendela et Ebba échangèrent furtivement un regard entendu.

« A-t-elle fait une fausse couche ? s'enquit Vendela.

— Je ne sais pas si on peut vraiment parler de fausse couche. L'ovule n'a même pas eu le temps de s'accrocher, expliqua Ebba en levant son verre. Les pilules du lendemain mettent parfois plusieurs jours à faire effet.

— Une pilule du lendemain ? Mais elle venait tout juste d'avorter de l'enfant de Peder.

— En effet. » Ebba but une gorgée de champagne. « Croyez-vous

qu'elle ait eu le courage de faire ça pour vous, Louise ? »

Louise était blême et interdite. Vendela prit une profonde inspiration et renonça à vider sa flûte en voyant la serveuse arriver avec une nouvelle bouteille qu'elle ouvrit devant eux. Le bruit festif du bouchon qui saute contrastait avec l'ambiance pesante qui régnait à leur table.

Louise tarda à répondre. Elle sentait que tous les regards étaient braqués sur elle.

« J'ignore totalement de quoi vous voulez parler, finit-elle par lâcher avec un haussement d'épaules.

— Que vous a-t-elle répondu lorsque vous lui avez demandé si elle avait suivi votre conseil ? »

Louise serra les dents.

« Elle a bien sûr fondu en larmes, poursuivit Ebba. Mais comment aurait-elle pu vous refuser le droit d'interrompre sa grossesse ? Elle qui n'avait même pas eu la décence de vous prévenir qu'elle avait avorté. Lorsqu'il l'a appris, Peder était si furieux contre Raoul qu'il l'a frappé. Raoul qui profitait de chaque occasion pour tenter de mettre enceinte Caroline et qui ne s'est certainement pas gêné pour le balancer au visage de votre cousin quand ils étaient sur l'embarcadère. Après tout ce qu'elle vous avait fait subir, ce n'était pas trop demander à Caroline de faire ce qui semblait être la chose la plus sensée puisque vous la teniez pour responsable de la mort de Raoul ? »

Louise croisa les bras et se renversa dans sa chaise en fixant Ebba droit dans les yeux.

« Il s'agissait d'agir promptement, n'est-ce pas ? De profiter de la vulnérabilité de Caroline. Elle ne tarderait pas à apprendre de quelle manière Raoul était réellement mort. Qu'elle n'y était pour rien. Qu'elle n'avait rien à se reprocher. »

Ebba plissa les paupières.

« Je me demandais justement pourquoi Peder s'était hâté de revenir à Svalskär. Si cela avait été pour témoigner de votre innocence, il aurait très bien pu attendre qu'on le convoque au commissariat. Le sang-froid ne semble pas être la première de ses qualités. Mais il avait une raison particulière pour revenir le dimanche. Et vous n'avez certainement eu aucun mal à le convaincre de vous rendre ce petit service. »

Louise brandit une main menaçante.

« Vos accusations sont totalement infondées. Je vous ai déjà dit que Peder était innocent. Vous devriez le remercier pour sa loyauté, lui qui n'a pas hésité à revenir à Svalskär pour vous aider dans votre enquête.

— Oui, oui. C'était vraiment généreux de sa part de venir

directement nous voir sans qu'on ait eu à le lui demander. En réalité, il était plutôt pressé d'effacer les traces de son implication dans la première grossesse de Caroline. En effet, elle vous avait fait comprendre que c'était par pur égoïsme que Peder avait participé à ce projet. Alors, pour se faire pardonner, il a accepté de devenir votre garçon de courses. »

Ebba vida son verre cul-sec et le reposa derrière son assiette où les débris de carcasse décharnés de son homard étaient soigneusement empilés. Pontus, Vendela et Louise étaient aux aguets. Elle avait captivé leur attention. À ce moment précis, c'était elle la soliste.

« Le dimanche matin, Peder s'est rendu dans une pharmacie de garde et a acheté une pilule du lendemain qu'il vous a apportée à Svaskär dans l'après-midi. Désormais, ces produits ne sont plus délivrés sur ordonnance. Voilà, Louise, la véritable raison de son retour. Il n'est pas revenu pour se mettre à notre disposition. Ce n'était qu'une excuse. Ensuite, vous avez remis la pilule à Caroline à la première occasion. »

Louise renifla et reposa brutalement sa flûte de champagne sur la table.

« Je n'ai jamais rien entendu de plus délirant.

— Nous détenons les preuves scientifiques de ce que j'avance. On a retrouvé une boîte de Norlevo vide dans la poubelle de la salle de bains. »

Louise ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais Ebba la devança.

« Qui d'autre que Caroline aurait bien pu avoir recours à la pilule du lendemain, à Svaskär ? Sûrement pas Helena, sûrement pas Anna... Et encore moins vous, Louise. »

Un parfum artificiel de citron se répandit lorsque Ebba déchira l'emballage de sa serviette essuie-doigts.

« Avez-vous été en contact avec l'avocat de Raoul, Louise ? demanda-t-elle, d'un air distrait.

— Pourquoi aurais-je été en contact avec lui ? rétorqua-t-elle, un sourire narquois aux lèvres.

— Parce que vous êtes l'une de ses principales bénéficiaires testamentaires. Si Raoul n'a pas d'enfant, ses parents héritent d'une partie, puis vous et ses autres héritiers vous partagez la seconde moitié, tandis que Joy devra se contenter d'un peu d'argent de poche. Ses deux divorces avaient échaudé Raoul. Aussi avait-il pris la précaution de faire rédiger un contrat de mariage, si bien que Joy n'aura droit qu'à un faible pourcentage sur la vente de son appartement, soit environ trois millions de couronnes. Les épouses passent, mais l'amitié demeure. Vous étiez la sœur qu'il n'avait jamais

eue. »

Louise haussa les épaules.

« Je sais juste que je figure sur le testament de Raoul. Il me l'avait dit. Mais ça ne m'a guère réjouie de l'apprendre.

— Mouais, trente millions, on ne crache pas dessus. Sans compter son violon. Que peut-il bien valoir, tu en as peut-être une idée, Vendela ? J'imagine que tu n'as pas pu résister à la tentation d'ouvrir l'étui pour contempler le fameux Rossignol ? »

Vendela toussa et évita le regard de Louise.

« Oui... Il s'agit d'un *Giuseppe Guarneri del Gesù*. Un exemplaire authentique. » Elle s'interrompt et baissa les yeux avant de reprendre. « Mais, c'était naturel pour un violoniste du calibre de Raoul Liebeskind de posséder un authentique Guarneri. Je dirais qu'il vaut plusieurs millions.

— Quarante millions de couronnes, pour être exact, précisa Louise sur un ton désintéressé. Je suppose que cette information vous a déjà été confirmée par Miles Rosenberg, n'est-ce pas ? »

Ebba acquiesça.

« Et peut-être avait-il encore d'autres instruments au fond d'un placard ou dans un coffre, que sais-je ? L'estimation de la fortune de Raoul Liebeskind risquait de prendre un certain temps. Suffisamment longtemps, en tout cas, pour permettre à Caroline de mettre au monde son enfant. »

Vendela se renversa contre le dossier de sa chaise en secouant la tête de stupeur.

« Je n'ai pas assassiné Raoul. Je ne lui aurais jamais fait aucun mal, se défendit Louise, d'une voix tremblante.

— Non, vous ne l'avez pas assassiné. Mais vous ne pouviez tolérer que l'enfant de Caroline hérite. »

Louise fit mine de se lever, mais Ebba fit un geste pour l'arrêter.

« Restez assise, Louise. Je n'en ai pas encore terminé. »

À contrecœur, Louise se rassit sur sa chaise.

« Vous n'avez absolument aucune preuve de ce que vous avancez. C'est une insulte intolérable à Caroline et à moi.

— Même si Caroline ne porte plus l'enfant de Raoul, vous ne toucherez pas le moindre öre. »

Louise resta bouche bée.

« Raoul a déjà un enfant. Un petit garçon qui va hériter de pratiquement toute la fortune de ce père qu'il n'a rencontré qu'une fois. Et ça, Louise, vous l'ignoriez. C'est ce qu'il y a de plus triste dans cette histoire.

— Qu'insinuez-vous ? »

La voix de Louise frémissait d'indignation.

« Son testament contient une clause qui stipule que, s'il a un enfant, tout son héritage reviendra à celui-ci, à l'exception de la part à laquelle a droit son épouse. Ce qui n'a d'ailleurs rien de surprenant. Et aucun avocat au monde ne pourra s'opposer à son exécution. Je suis pour ma part convaincue que vous étiez au courant de l'existence de cette clause, sans quoi vous n'auriez jamais formé l'idée de saboter l'éventuelle grossesse de Caroline. »

La respiration de Louise se fit lourde.

« Qui est le fils de Raoul ?

— Rien ne m'oblige à vous le révéler. Mais vous pourrez y réfléchir ce soir dans votre lit, répondit Ebba. Vous avez tenté de balayer notre enquête en nous exposant votre prétendue vérité, ce soir. C'était finement joué. Vous aviez besoin de temps, Louise, comme vous nous l'avez dit. Vous aviez besoin de temps pour persuader Caroline de prendre une pilule du lendemain et vous avez profité du fait qu'elle croyait avoir tué Raoul. Alors que vous saviez pertinemment qu'il était impossible qu'il ait succombé à une simple injection d'adrénaline. Non, vous aviez besoin de temps pour manipuler Caroline de manière qu'elle n'hérite pas. Vos attentions à son égard avaient pour seul but de la garder sous votre contrôle afin de mettre la main sur la fortune de Raoul. Et elle vous était si reconnaissante pour les risques que vous aviez pris pour elle, notamment en faisant disparaître le corps. Et ce, en dépit du mal qu'elle vous avait fait. Mais, comme vous le dites, rien ne pourra jamais ramener Raoul. Pas même l'arrestation de son assassin. Et qui sait si Caroline ne se portera pas mieux de ne pas avoir mis au monde cet enfant ? Elle est tellement dérangée. »

Ebba s'essuya la bouche avec sa serviette et deux bandes rouges s'imprimèrent sur l'étoffe blanche.

« Que diriez-vous de passer à mon bureau, demain matin, à dix heures ? J'imagine qu'il est inutile de vous préciser que vous aurez besoin de Jonas Cronsparre. »

Louise se leva, ramassa son sac à main et quitta le Grand Hôtel sans un mot.

Vendela se recroquevilla derrière son assiette et commença à rassembler son sac et son manteau en silence.

« Vendela... », commença Ebba.

Mais la jeune femme leva une main menaçante.

« Ne dis rien. » Elle recula sa chaise en poussant des deux mains sur la table et se leva. « On se voit demain au boulot. »

Elle s'éloigna d'un pas lourd.

Ebba resta seule avec Pontus. C'était comme si elle avait été à court d'oxygène. Elle fut tirée de sa torpeur par le pétilllement des bulles de champagne dans sa flûte, lorsque Pontus partagea le fond de bouteille entre eux. Mais elle n'osait toujours pas le regarder en face. Prudemment, il fit tinter sa flûte contre la sienne.

« Ebba...

— Le plus bizarre, c'est que j'ai de la peine pour elle, malgré tout.

— Pour Vendela ? »

Pontus s'efforçait de paraître taquin, mais lui aussi était contrarié par la tournure qu'avait prise la soirée.

« Ah, Vendela ! Elle s'en remettra. »

Pontus sourit d'un air las.

« En effet, je ne m'attendais pas à ça... Mais elle a toujours été un peu présomptueuse.

— Qui ? Vendela ? demanda Ebba en esquissant un sourire.

— Louise est toujours fondamentalement la même, mais j'ai tout de même été surpris de constater à quel point elle est devenue insensible.

— C'est une carriériste qui travaille comme une forcenée et qui protège son entourage comme n'importe quel meneur de groupe, dit Ebba. Mais quand il y a de l'argent en jeu, elle n'hésite pas à enfreindre ses principes.

— À quel point avait-elle fini par détester Raoul ?

— Et Caroline ? »

Ebba baissa le regard, se renversa dans sa chaise.

« Lorsque j'ai appelé Caroline, en début de soirée, elle m'a confirmé que Louise avait tenté de la persuader de prendre une pilule du lendemain, quand elles étaient sur l'île.

— Y est-elle parvenue ? »

Ebba acquiesça. Puis secoua la tête.

« À vrai dire, je l'ignore. Peut-être était-elle si effrayée par Louise qu'elle n'a pas osé me dire autre chose que la version qu'elle lui avait servie.

— En tout cas, si elle a pris cette pilule, ses chances de toucher une part du gâteau se sont envolées. Je me demande quelles conséquences ça aura pour les relations entre les deux sœurs.

— On devrait peut-être mettre Louise sous protection rapprochée ? suggéra Ebba.

— Tu penses qu'Helena était au courant pour le testament ? Si c'est le cas, elle avait un excellent mobile pour tuer Raoul. Avec un héritage de plus de cent millions de couronnes, le petit David démarre dans la vie de manière fantastique.

— Raoul avait de toute façon l'intention de reconnaître David. Et puis je ne vois pas pourquoi elle aurait attendu tout ce temps pour l'éliminer alors qu'elle le soupçonnait depuis des années d'être le père de son fils. Elle a tout de même obtenu ce qu'elle souhaitait, à savoir que Raoul prenne ses responsabilités. Alors, pour quelle raison l'aurait-elle tué ? Pour hériter de sa fortune ? Pour se venger ? J'ai du mal à croire qu'Helena soit si dénuée de scrupules et calculatrice. N'oublie pas qu'elle a grandi sans son père et qu'elle en a gardé de profondes blessures. Elle n'aurait pas accepté que David vive la même chose. En outre, elle est tout sauf dans le besoin. Bien sûr, elle n'est pas millionnaire, mais elle ne manque vraiment de rien. »

Pontus se renversa contre le dossier de sa chaise.

« Et toi, alors ? »

Il la regardait d'une manière qui lui plaisait et lui déplaisait à la fois.

« Qu'aurais-tu choisi, Ebba ? L'argent ou l'amant ? »

Elle rangea une mèche de cheveux derrière son oreille, le regard baissé.

« Sacré Pontus... Oui, qu'aurais-je choisi ? Ça me semble évident. »

Alors que Pontus attendait sa réponse, Ebba le laissa mijoter. Avec des papillons dans l'estomac, elle vida sa flûte de champagne, puis ramassa son sac à main sur le sol.

« Tu m'impressionnes », dit-il dans un long soupir.

Cette fois, elle se tourna vers lui. Sa remarque n'avait rien de sarcastique. Pendant un moment, ils se regardèrent dans les yeux. Puis ils se sourirent. Pontus déglutit et s'éclaircit la voix.

« O.K., il semble qu'on ait des pieux de même longueur.

— Permits-moi de te le rappeler lors de notre prochaine négociation salariale », répliqua Ebba en haussant les sourcils d'un air satisfait.

Devant le Grand Hôtel, une file de taxis était en attente. Une pluie d'automne, fine et pénétrante, s'était mise à tomber et formait comme une brume sur la baie de Nybroviken. Pontus héla deux voitures.

« Demain, j'enverrai quelqu'un récupérer ta Mercedes, Ebba, dit-il, et je ferai sauter les contraventions éventuelles. »

Elle acquiesça avec reconnaissance et lui confia ses clés de voiture. Le chauffeur fit le tour de son taxi pour ouvrir sa portière. Avant de monter à bord, elle se tourna une dernière fois vers Pontus.

« Schubert ? »

Il esquissa un sourire gêné et mystérieux, puis se mit à chanter.

« *Wir saßen so traulich zusammen im kühlen Erlendach, wir schauten so traulich zusammen hinab in den rieselnden Bach. Der Mond war auch gekommen, die Sternlein hinterdrein, und schauten so traulich zusammen*

in den silbernen Spiegel hinein. »

Il tendit une main ouverte à Ebba pour l'inviter à entonner avec lui. Ebba secoua la tête d'un air embarrassé et caressa sa lèvre inférieure avec son index.

« Oh, mon Dieu, je ne m'en souviens plus, il y a tellement longtemps..., lança-telle en essayant de se remémorer la suite.

« *Tränenregen*¹, dit Pontus en s'approchant d'elle. *Da gingen die Augen mir über...* »

« ... *da ward es im Spiegel so kraus*, compléta Ebba. *Sie sprach : es kommt ein Regen, ade ! Ich geh nach Haus ! »*

Le cœur palpitant, elle s'empressa de monter en voiture et, sans le regarder, referma sa portière avant de faire signe au chauffeur qu'il pouvait y aller. Elle renversa sa tête lourdement contre le siège en cuir et ferma les yeux tandis que la voiture fendait la pluie dans les rues de Stockholm.

1. *Lieder* de *La Belle Meunière*, de Franz Schubert.

Table of Contents

Couverture

Page de titre

Copyright

Dédicace

Ouverture

Jeudi 10 septembre

Vendredi 2 octobre

Acte i

Mercredi 14 octobre

Jeudi 15 octobre

Vendredi 16 octobre

Samedi 17 octobre

Acte ii

Dimanche 18 octobre

Lundi 19 octobre

Mardi 20 octobre

Mercredi 21 octobre

Jeudi 22 octobre